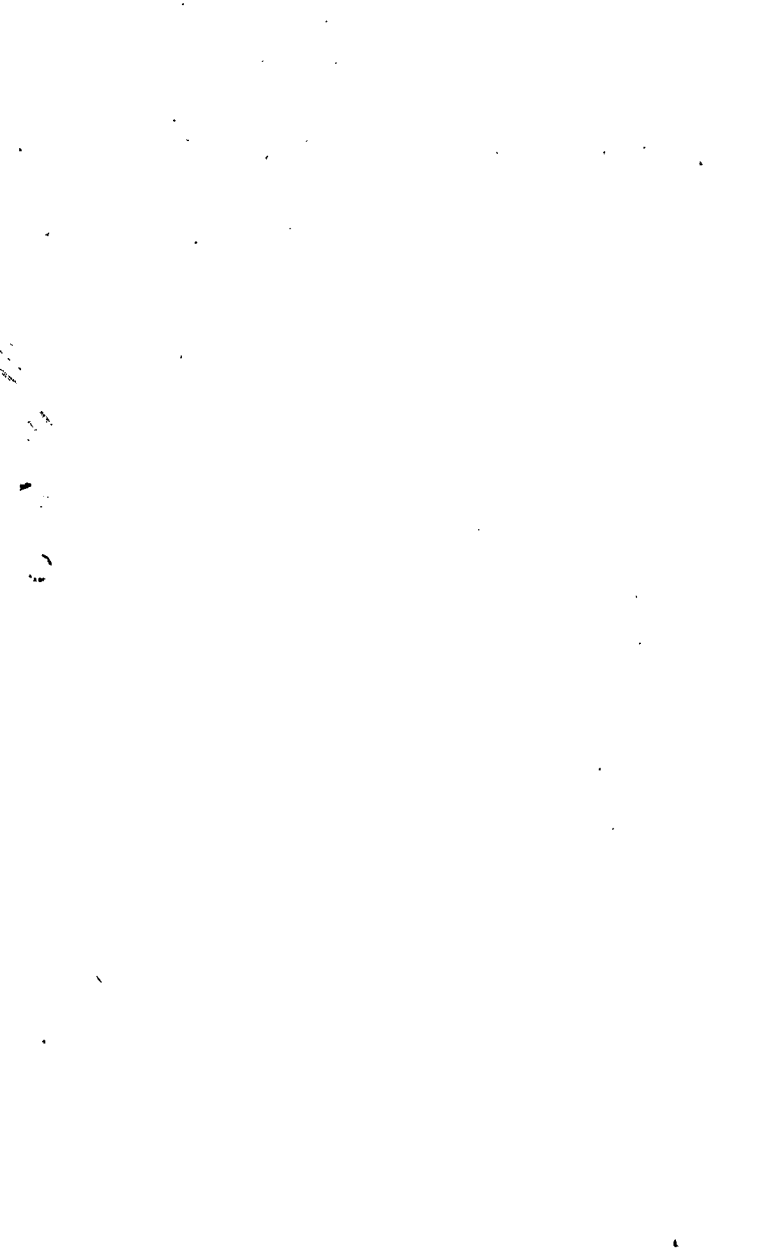
 25. Baussonnet. 1610.

7

Q







AVROY.

GRAND Roy, sorti des Rois tes genereux
ayeux,
Branche illustre de Loys, sang de ce tige
vieux

Qui tes peres assit sur le royal degré,
O ma force, ma gloire, & mon apuy sacré,
Grand Roy dont le bon-heur, & l'épée & le bras
Ont tes lis redressez presque cheans à bas,
Dont la vertu remet ton redoutable état
En son lustre premier, dont le Soleil rabat
Noz brouillars nuageux, & de rayons nouueaux
Enfantez de la paix rend vigoureux & beaux
Tous les coins de la France: Ore que Mars ne bruit,
Qu'on n'entend la rumeur ny l'efroyable bruit
Des tambours & clerons, or' qu'aplanis & coix
Sont les flots de la mer, vien ecouter la voix
Du grand chantre de Grèce, oy favorablement
Ses vers tant celsbrez, qu'offre presentement
A tes pieds sacrosaincts l'humble deuotion
D'un tien serf qui se met sous ta protection.

Cest Heros Ithaquois (Prince couuert d'honneur)
Dont les faits genereux chante ce grand sonneur
Bien qu'il change de langue & de pais natal,

AV ROY!

*Qu'au premier vetement n'ayt le second egal,
 N'eut moins braue le cœur, moins le courage fort,
 Qu'il fut fin, delié, sage, prudent, accort,
 Des premiers il alloit aux perilleux hazards,
 Son front il coronoit des glorieux feuillars
 Qu'aux combats on aquier: entreprenoit le fait
 D'un sage & meur auis, puis y donoit l'effect,
 Par l'ardeur du Soleil, par la rigueur du froid
 Insincible de peine & de mal, il soufroit
 La risque & le hazard d'un peril entrepris.
 Neptune onc ne le vit parmi l'orage, pris
 Des horreurs de la mort: Bien qu'à diuerse fois
 Son flot ait fracassé son temeraire bois.
 Moins sur terre l'assault d'une couarde peur
 Esbranler ne put onc son magnanime cœur.
 Son ieune aage n'estoit encore consumé,
 Qu'aux ennuis, à la peine il fut acoustumé,
 Il n'eut rien que tranerse, & le seuerie ciel
 Sur luy sans nul esgard versa son aspre fiel:
 Mars, Bellone, Enyon, armes, alarme sang,
 Coups, morts, feux, fer, assaults, prirent à prix le flanc.
 Du guerrier genereux: Et ce cruel mal-heur
 Importun le batit d'assiduel labeur.
 Ses voisins & amis: ses naturels subiects
 Brassoient sur son estat mille liguez proiets,
 Mangeoient ses reuenus, son patrimoine cher,
 Ses thresors, & troupeaux, pour se pouuoir nicher
 Sur son throsne sacré. Mais equitablement
 Leurs complots dessus eux cheurent en un moment.
 „ Car Dieu seul donne l'estre aux regnes, & soutiēt
 „ Les Rois ses fauoris: comme seul il retient*

AV ROY.

- » En ses mains de ieter leur diadème à bas.
- » Quoy donc foibles humains, ne ç de fumier si bas
- » Osez vous violer ses souuerains decretz?
- » Il poursuit vainement, frappe & atteint de pres
- » Tous autheurs de tumulte, & trouble & faction,
- » Tient ses oints cherement sous sa protection,
- » Mais les entrepreneurs traistres & coniuerez,
- » Des grandeurs affamez, des regnes alterez,
- » Il renuerse, detruit, pouffe sur eux la mort,
- » Et les vient ruyner d'un violent effort.

*Ainsi nostre Ithaquois victorieusement
 Deffit ces ennemis, les punit asprement,
 Les mit sur le paué, fit le rebelle sang
 En grands flots decouler, comme de quelque estang,
 Sur son throsne paisible il se rassit sondain,
 Et son sceptre reprit dans sa vaillante main.*

*Grand Roy, quel paralelle est-ce que i'entreuoy,
 Non beaucoup different, entre ce Prince & toy?
 Rois tous deux genereux, forts de courage, grands
 D'esprit, pleins de prudence, & de superbes francs,
 Nourrissons de Bellone, & rejettons de Mars
 Des vos plus ieunes ans, sans peur à tous hazars,
 Affermis à la peine, & qui auez tousiours
 En vos ans eprouuez mille trauaux rebours.
 Tes voisins, comme à luy, tes naturels subiets
 Ont fait sur ton etat mille mechans proiets,
 Ont tasché de rauir ton patrimoine cher
 Et ton sceptre sacré par liguez arracher,
 Quoy plus? de vipereaux ingratement mechants,
 Creus dans ton propre sein, d'ambition sechants,
 Ont voulu dechirer ton debonnaire flanc,*

AV ROY.

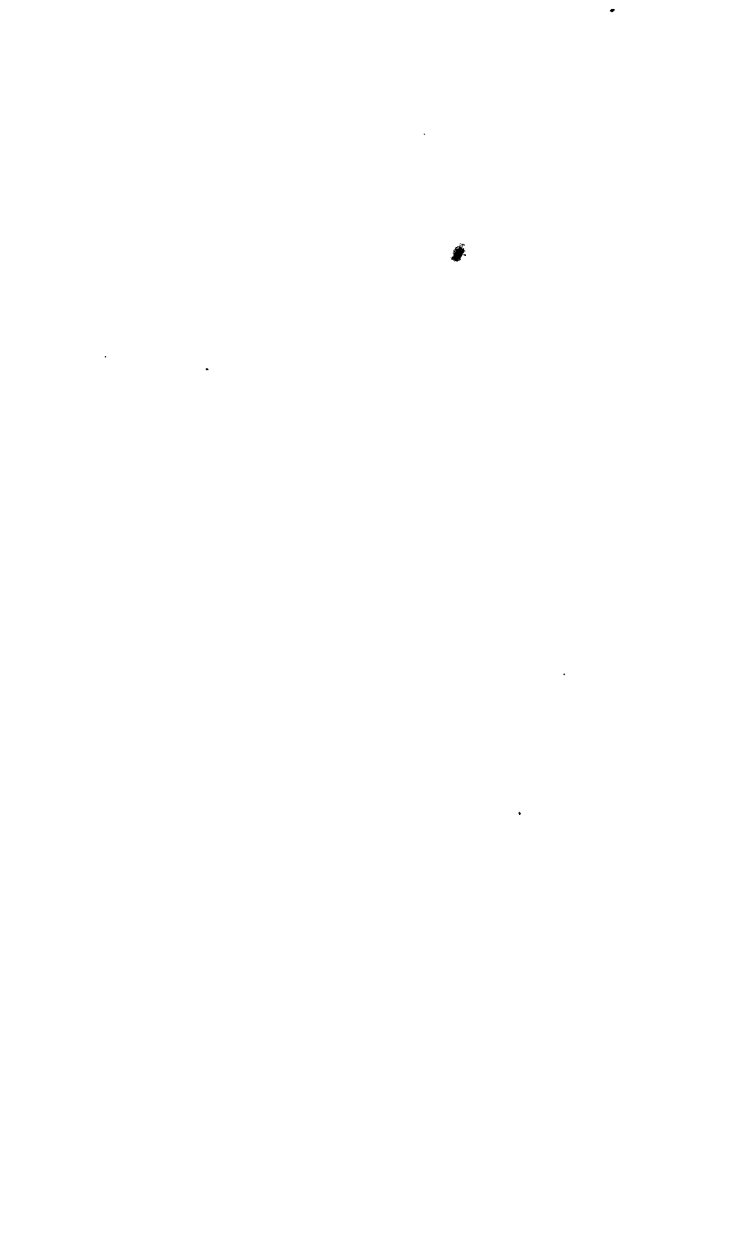
Et remplir ta famille & de deuil & de sang.
 Mais Dieu les soumetant sous ta royalle main,
 Plus qu'Ulyse ne fut, Prince tu fus humain,
 Sans sang tes ennemis sont ramenez à toy
 Tu t'es fait de vaillance & de clemence Roy.
 Sans grand meurtre tu as eu le loüable prix,
 As conquis ta couronne, & ton état repris.

Reste un point seulement, ô magnanime Roy,
 Qu'un grand Poëte reuine, & sone mieux que moy
 Tes exploits valleuroux, chante superbement
 Ton los & ton honneur. Tant celebre argument
 Un stile autre requiert, & de si graue faits
 Pour cent tels que ie suis trop penible est le fais:
 Dans tes mers & dessus tes spacieuses eaux
 Ils perdrieroient, et onnoïent, leurs vacillans bateaux,
 Aux rayons du Soleil dont ton honneur reluit
 Leurs yeux trop delicats plus que hybons de nuit
 Ils clorroient esblouis, leur suputation
 D'erreur pleine seroit & de presumption,
 S'ils pensoient vn à vn des glorieux lauriers
 Dont ton front se reuest parfere les milliers
 Et leur plume de plomb foible rebouchoeroit
 Sur l'enclume du temps, ou ton honneur se voit
 Tant bien peint & graué, qu'il ne redoute pas
 Les coups ny la fureur d'un ruyneur trepas.

O qu'eussay-je ta grace, & seulement ton œil
 Un bon coup me ietast vn favorable accueil,
 Fort assez ie serois pour brauement soner
 Vn hymne en ton honneur, pour dire & entoner
 Tes exploits genereux, & d'une mer de vers
 Enfantez de ma trompe, haut lener au traucers

AV ROY.

*Des grands airs spacieux ton redoutable nom,
Tes vertus, ton honneur, ton glorieux renom.
Car mon bac demené d'un favorable vent
Poussé par ta faueur, ferme dorenauant
Iroit, plus de la peur il ne s'arristeroit,
Quand ta douce faueur force me presteroit.*





LE PREMIER LIVRE DE L'ODYSEE D'HOMERE

ARGUMENT.

DE conseil des Dieux se tient pour renvoyer Vlysses de l'Isle de Calypso en Ithaque. Pallas y va trouver Telemachus s'estant fait semblable à Mentès Roy des Taphiens, elle l'exhorte de s'en aller à la recherche de son pere Vlysses vers Nestor à Pyle & à Sparte vers Menelaüs. Puis elle s'evanouit en l'air; luy laissant à penser qu'elle estoit Deesse. Les poursuyvants de Penelope dressent leur festin.

AUTRE SOMMAIRE.

*Les Dieux sont au conseil. Pallas vient en Ithaque:
D'aller chercher son pere exhorte Telemaque.*

MUSE raconte moy l'homme fin & rusé
Qui si long tēps erra, depuis qu'il eut rasé
Le sacré mur de Troye, & d'hommes &
de villes
Remarqua les façons farrouches &
civiles,

*Il eut en son esprit en courant sur les mers
Des douleurs en grand nombre, & des travaux amers*

LE I. LIVRE

Pour garder plein de soin & de peyne infinie
 Sa vie, & ramener ceux de sa compagnie.
 Mais pourtant quoy qu'il fist pour ses gens conseruer,
 Il y perdit sa peine, & ne les peut sauuer :
 Car les mal aduisez, par leur faute perirent,
 Mechans, qui au Soleil tournant la haut se prirent,
 Et mangerent ses beufs. Partant de leur retour
 Apollon leur osta le desirable jour.

Fille de Iuppiter, Deesse (si ie t'ose
 Enquerir) conte moy de cecy quelque chose,
 Ceux qui sannez des eaux, & du sanglant effort
 De la guerre, vinoient garantis de la mort,
 Estoient en leur maison. La Deesse honorable,
 La nymphe Calypso sur toutes venerable,
 Auoit cestuy cy seul en son Isle arresté
 Dans ses sombres cachots, contre sa volonté.
 Et combien qu'elle sceut qu'il bruloit en son ame
 De retourner reuoir son país & sa femme,
 Elle l'auoit du tout à mary desiré.

Mais quand avec les ans le temps fut expiré,
 Et qu'on vit reuenir les saisons ordonnees
 Qu'il deuoit retourner suiuant les destinees
 En son país d'Ithaque, il ne luy fut permis
 D'estre exempt du combat, mesme entre ses amis.

Or tous les autres Dieux, hormis le seul Neptune,
 Auoient compassion de sa triste fortune,
 Son deuit violent ne l'auoit point quitté.
 Et fut contre Ulysses sans relasche irrité
 Tant que dessus sa terre il eust fait son entree.

Or il visitoit lors la lointaine contree
 Des Ethiopiens eslognez, & qui sont
 Distinctz, & separez : le leuant ceux cy ont,

Ceux là sont situéz où le Soleil se cache:
 Et qui sont les derniers des hommes que lon sçache.
 Là, au festin assis ayse il se delectoit,
 A la mort des agneaux & toreaux assistoit
 Tuez à son honneur, dont la centaine tombe
 A l'usage sacré de la sainte Hecatombe:

Mais dessus le palais de l'Olympe estoillé
 Fut le reste des Dieux au conseil appellé.
 Là le Roy des grands Dieux & des hommes le perô
 Leur parla sur le fait d'Agystus l'adultere,
 Duquel il se souuint, & qu'auoit mis à mort
 Le gentil Orestes, fils vertueux & fort.
 Du grand Agamemnon. Si fit harangue telle,
 Du fait memoratif à la troupe immortelle..

O Dieux, dont les humains taxent trop dereglez
 Les saintes deitez, & pensent aneuglez,
 Que de tous leurs malheurs la source & l'origine
 Depend, & vient de nous, veu que de leur ruyne
 Ils sont la plus part cause, & leurs mechancetez
 Les menent à leur mal, ent'asants efrontez
 Mainte anguisse en leur cœur, contre les destinees,
 Des fautes commettans par trop desordonnees,
 Agiste en est tesmoin, qui d'Atreide l'aisné
 Voulut auoir la femme, ô crime forcené!
 En despit du Destin: & forfait execrable,
 Osa tuer encor le mary miserable:
 N'ignorant de sa faute & la peyne & la mort,
 Car ie luy enuoyay mon messager accort
 Qui le garde a. Io jadis prinà de vie,
 Luy dire qu'il quittast ceste execrable enuye.
 D'auoir Clytemnestra pour femme, & ne mist pas,
 Le grand Agamemnon mechamment au trespas.

LE I. LIVRE

Car Oreste viendrait en faire la vengeance
 Des qu'il auroit atteint l'age d'adolescence.
 Le throsne de son pere aysement reprendroit,
 A sa mechanceté le salaire rendroit.
 Agistus n'escouta ceste sage parole,
 Insensé ne chassa de luy ceste amour folle,
 De ceste remonstrance aucun conte ne fit,
 Combien qu'il l'exortast ainsi pour son proffit.
 C'est donc à tresbondroit que l'infame adultere
 De sa deloyanté a receu le salaire.

A qui respond ainsi la Deesse aux yeux pers.
 O pere, ô haut-tonant, grand Roy de l'univers,
 Race Saturnicne, honneur des Dieux celestes,
 Il est mort iustement. Ses actes desbonnestes
 Ont receu de leur train la satisfaction.
 Et ie souhaitterois telle punition
 A ceux qui commettront tant detestable vice.
 Bien que mō plus grād soin soit pour mō pauvre Vlysse:
 Mon cœur pour cela seul se ronge de pite:
 Car le miserable est trop long temps tourmanté
 Par ces plus grands amis, dans vne isle profonde
 Assise instement dans le nombril de l'onde,
 Isle pleine de bois : C'est l'habitation
 De La fille d'Atlas, grand d'art, d'inuention,
 De scauoir, de doctrine, & de qui la science
 A des profonditez de la mer cognoissance:
 Il suporte, il soustient d'admirables efforts
 Les immenses piliers, & les estansons forts
 Où s'appuye le ciel d'où descend le tonnerre
 Qui gardent de pencher le lour d poix de la terre.
 Là, sa fille retient Ulysses gemissant,
 Retarde son retour de propos blandissant,

L'eniolle en son amour de parole micelleuse,
 Pour luy faire passer la rumeur oublicuse
 De sa chere patrie: Et ne vienne le jour
 Auquel luy est prefix d Ithaque le retour.
 Mais tout son desir est de reuoir la fume
 Qui sort à noirs replis de sa mai'on aymee:
 Ayrez mieux voir la flamme allumer, & courir
 Sur sa douce patrie, & puis apres mourir
 Que de prendre d'un Dieu la semblance eternelle,
 Mary d'une Deesse, & de vie immortelle.
 Mais tes affections ne peuuent s'esmonuoir
 Grand moteur de l'Olympe, & tu te fais trop voir
 Immuable, en ton cœur. Qu'est-ce que ton courage
 S'est tourné tellement à son desaduantage?
 Net'ail pas rendu sur les vaisseaux des Grecs
 Agreeables assez d'holocaustes sacrez.
 Soubs les murs d'Ilion, qui peut dire qu'vlysse
 N'ayt fait à Iupiter maint & maint sacrifice?
 Pourquoy donc contre luy est tu tant indigné
 O grand moteur du ciel, de flambeaux entourné?
 Atant-se teut Pallas. Et ainsi recommance
 Celuy qui dedans l'air les nuages balance.

Ma fille, qu'as tu dit? quels propos imprudents
 T'eschappent? & ont peu passer outre tes dents?
 Quoy, puis-ie estre oublicux, & n'auoir souuenance
 Du diuin Vlysses, qui passe en excellence,
 D'entendement, tous ceux qui viuent sous les Cieux?
 Qui toujours dessus tous a fait offrande aux Dieux
 Chargeans les saintes autels de presents honorables
 De nous qui habitons dans les cieux venerables?
 Mais Neptune qui va la grand terre embrassant
 Luy trouble son retour, ses eaux bouleuersant,

LE I. LIVRE

Frappe de son trident, & sans aucun relasché
 Rend la mer agitée : il s'indigne & se fasche
 A cause du Cyclops, & du vilain affront
 Que l'Ithaquois luy fist, en creuant l'œil du front
 Au plus fort des Cyclops dans sa cauerne close.
 Ce grand Dieu l'engendra de la Nymphé Thoosé
 Fille du Dieu Phorcin Roy des gouffres profonds ;
 Estant amoureux d'elle, & la cognut au fonds
 Des cachots de la mer. Depuis ce temps Neptune
 Luy porte dans son cœur immortelle rancune.
 Il ne l'a pas tué ; mais loing de son país
 Il le va promenant troublé de mille ennuis.

Mais prenons à la fin pitié de sa misere,
 Pensons de son retour. Que Neptune modere
 Un peu de son courroux : Pourroit il résister
 Luy seul à tant de Dieux s'il vouloit contester ?

Pallas ayant ouy, telle responce donne
 Appaisée & contante au Dieu qui au Ciel tonne.

Tresgrand pere des Rois, Diuin Saturnien,
 Si c'est chose arrestee, & que le veille bien,
 De tous ces Dieux heureux la troupe venerable,
 Qu'Ulyssé ayt son congé, Ulyssé l'admirable
 En sagesse & conseil, despeckons promptement
 L'Argicide Mercur : qu'il prenne vistement
 La route d'Ogygie, & die à la Deesse
 La Nymphé aux cheueux blonds, que sans faute elle
 Aller le pauvre Ulyssé, afin, qu'après auoir (laisse
 Tant souffert, son Royaume il puisse aller reuoir.
 Pour moy, ie m'en iray en son isle d'Ithaque
 Exorter, donner cœur à son fils Telemaque,
 L'induire à conuoquer, (sans creindre & redouter,
 Les Gregeois cheuelus, les amants rebuter

Qui ne font que remplir sa maison de turie
 De brebis & d'agneaux, font une boucherie
 De son palais Royal, que maint toreau muglant
 Mainte cheure & maint bœuf rēdent par tout sanglāt.
 Apres ie l'enuoiray à Sparte la guerriere,
 A Pyle l'areneuse, enquerir de son pere
 L'estat & le retour. Et où il l'apprendra,
 Et louange & honneur tresgrand luy en viendra.

Elle dict, & soudain elle adiançe à ses plantes
 Sestalonnières d'or diuinement luyfantes,
 D'un ouurage immortel. Qui la portoient souuent
 Soit par dessus les eaux avec l'ayde du vent,
 Où par dessus la terre, ou par le nud des nues
 Où vers les cieux hautains, regions incognues.
 Puis sa lance elle prit, grande & pleine d'horreur
 Dont vn fer émoulu époincte la fureur,
 De force & de roideur qui ne peut iamais rompre,
 Cest de quoy elle scait mettre en route & dérompre,
 Quand elle est en courroux, les bataillons plus forts,
 Mettre en fuite les Rois, leur donner mille morts,
 Elle de Iupiter la fille bien aymee
 Et nee aux forts combats. De ceste lance armee
 Elle vole du ciel en Ithaque arrina,
 Et droit deuant le seuil d'Ulyse se trouua:
 Prit la forme de Mente & menit, bien que grande,
 La façon de celuy qui sur Taphos commande.

Elle rencontra lors les amans orgueilleux
 Gaillars deuant la porte empeschez à leurs ieux
 Ils estoient estendus sur les peaux arrangees
 Des bestes qu'ils auoient autrefois égorgees.
 Les valets, diligens de leur charge accomplir
 Les vns de vin & d'eau les pots alloient remplir,

LE I. LIVRE

Les autres essuyer les tables arrangees
Des sponges qui sont de trous toutes rongees,
Les viandes dessus trancher en quantite,
Et les appareiller en somptuosité.
Qui le vid le premier attendre sur la porte
Ce fut le fils d'Ulysse, à qui la face forte
Sembloit celle d'un Dieu. Car il estoit aussi
Entre les poursuiuants, le cœur plein de souci,
Songeant, si quelque jour pouuoit venir son pere,
Quel carnage on verroit de ces galans luy faire
Et comme il reprendroit aysement son estat,
Puis iouiroit de tout sans noise ne debat.
Il pensoit à cela, comme il vid la Deesse,
Et se leuant soudain sortit hors de la presse,
Alla la recevoir, se faschant grandement
De la voir demeurer de hors si longuement
Il la prend par la main, & la lance luy oste.
Soyez le bien venu, luy dit-il, mon cher hoste,
Vous logerez ceans en toute seureté,
Et puis, quand de viande aurez esté traité
S'il vous plaist nous ferez vos paroles entendre
Ayant dit, il le prend sans le plus faire attendre
Et le mene dedans. La Deesse Pallas
Contrefaisant Mentès, de l'enfant suit les pas,
Entre dans la grand salle. Et Telemac' s'aduanee
Pour serrer le pesant de sa guerriere lance,
Se hausse tant qu'il peut, la pend au rastelier
Qui de long temps estoit, contre un tresgrand pilier:
Armes claires, donnants blesseure & mort amere
Y pendoient, & c'estoient les armes de son pere.
Lors il la fait asseoir sur un siege apresté,
Des tapis bien ouurez par dessus a ietté.

DE L'ODYSSÉE.

Faiet mettre sous ses pieds, afin qu'il se delasse
 Un petit escabeau. Puis apres quelque espace
 La meine sur un liēt peint d'un excellent art
 De ceux des poursuyuans il le faiet mettre à part
 De peur qu'estant battu du bruit, de la cririe,
 Il ne prist en son cœur dedain & fascherie,
 Et peust soupper en paix. Mais principalement
 Pour sçauoir s'il auroit moins incommodement
 Nouuelles de son pere, agité sur les ondes.
 Lors vne belle fille aux cheuelures blondes
 Prit vne aiguiere d'or où l'eau alloit nageant,
 Luy apporte à lauer dans vn bassin d'argent,
 Puis apres vint couvrir bien proprement la table,
 Apporte de Ceres le present profitable.
 Et l'Escuyer seruoit de bons viures chargez,
 Et de toutes façons les grands plats arrangez.
 Apposoit deuant eux la vaisselle doree,
 Et le Herauld versoit la boisson desirée,
 Apres voicy venir les rogues poursuyuans,
 Qui se rangent par ordre, & les mains vont lauans.
 Les filles, le beau pain des paniers d'osier tirent,
 Et eux de force mets le ventre se remplirent.
 Les pages à qui veit presentent le bon vin,
 A grands pleins gobelets. Ayans chassé la faim
 Et la soif bien loing d'eux les amoureux se leuent,
 Car autres grands chagrins & soucis ne les greuent
 Qu'apres auoir bien ben aller rire & sauter,
 Et aux airs des chansons leurs oreilles flatter,
 Ornaments des festins. Or le Herauld se tire
 En auant, met en main à Pheinius la lire
 D'un ouurage tresbeau. Ce Pheinius estoit
 Entre les poursuyuans, par contrainte il chantoit

LE I. LIVRE

Et par nécessité. Lors il passa son pouce
 Sur son luth, & chanta d'une voix belle & douce:
 Dequoy Telemachus l'occasion prenant,
 Son chef contre celuy de Minerve ioignant,
 Afin que les amans ne le peussent entendre:
 Je te supply, dit-il, mon cher hoste, de prendre
 Mes paroles en gré, & ne te fascher pas
 Si iete veux un peu entretenir tout bas.
 Tu vois comme ces gens n'occupent leur pensee
 Qu'à rirè & qu'à gausser, mon ame en est pressée
 De deuil iusqu'au mourir: Tu apperçois comment
 Tout se ruine icy: & comme impunement
 Ils consomment le bien d'un miserable Prince,
 Duquel les os, hélas, en estrange prouince
 Blanchissent sur la terre, ou sur la mer flottans
 Vont miserablement contre un roc se heurtans,
 Que s'il pouuoit venir, la canaille maudite
 Souhaitteroit bien plus pieds vistes pour la fuite
 Que riches paremens. Mais puis que le trespas
 Cruel nous l'a rayé: Hélas, ie ne voy pas
 D'espoir en nostre faiçt. Et si quelqu'un asteure
 Me disoit, Ulysses sans aucune demeure
 Sera bien tost icy, ie ne le croirois point,
 Tant m'est desespéré son retour de tout point.
 Mais dy moy d'où tu viens, si cela ne t'offence,
 De quel pays és tu, où est ta demeure,
 Quel viens tu entre nous, & quels sont tes parens,
 Qui sont les mariniers sur ceste mer courans,
 Et le vaisseau, qui t'ont mis en l'isle d'Ulysse:
 Car ie ne pense pas que venir tu y puisse
 Et par terre, & à pied. Ceste hospitalité
 Est elle de nouveau, ou d'ancienneté?

Force gens autresfois voyageurs, ont pris cure
 De loger chez mon pere, & ceste couuerture
 Se haussoit, ce logis s'ouuroit tres-volontiers
 Aux amis, qui vouloient passer en ces quartiers.
 Ulysses, des humains l'amour & la liesse
 Gardoit bien l'amitié. A qui lors la Deesse.

Je suis Mentès, le fils d' Anchialus, ie tiens
 Soubs mon commandement les rameurs Taphiens,
 J'arrine tout asteure avecque mon nauire
 En ceste isle d'Ithaque, & plus outre ie tyre
 Avec mes compagnons la mer noire courans
 Vers des gens de langage au nostre differens.
 A ces gens de langage & diuers & estrange,
 Je voudrois bien donner du fer en contr'eschange,
 Pour du cuyure qu'ils ont. Mon nauire est ancré
 Hors la ville à l'escart dedans le port Rethré
 Soubs Neie l'ombrageux. Mon amitié fidelle
 Avec ceste maison n'est fraische ny nouvelle,
 Et le droit mutuel de l'hospitalité,
 Et nos dieux maisonniers sont d'ancienneté
 Amis & compagnons. Laërtes vieillard sage,
 Et vertueux Heras, m'en rendra tesmoignage,
 Si tu le veux sçauoir. On dit qu'entierement
 Il a quitté la ville, & ne met nullement
 Le pié dās la muraille, ains qu'aux champs sa retraite
 Sans nulle ambition le bon vieillard a faitte,
 N'ayant là qu'une vieille afin de le traïtter,
 Et son boire & manger luy cuire & apprester.
 Quand il est traouillé, quand ses iambes malades
 N'en peuuent quasi plus des longues promenades
 Qu'il fait dans son iardin gayement verdissant,
 Ou dans sa douce vigne en raisins rougissant,

LE I. LIVRE

Où dans son beau verger quant la saison rapporte,
 Et qu'on le void courbé de fruits de toute sorte,
 La fidelle servante accourt incontinent,
 Et soustient le bon homme à peine se trainant,
 Et restaure son cœur de viande agreable.

Or à l'occasion du vieillard honorable
 J'ay ceste routte pris. Pour ton pere, l'on tient
 Qu'il est bien loing d'icy, que la mer le retient,
 Errant par cy par là, & que les Dieux celestes
 Luy troublent son retour & luy sont fort molestes:
 Le diuin Ulysses que ie pense n'a pas,
 Bien qu'il eust fait naufrage, encor' passé le pas,
 En quelque part qu'il soit sur la mer difficile
 Croy qu'il respire encor, ou s'il est en quelque Isle
 Qu'il y est detenu par les flots se batans,
 Ou par les gens du lieu, farouches habitans.
 Je predy, & ie sens sensler d'une autre sorte
 Que de l'accoustumé ma poiètrine plus forte
 Denine du futur: & ce qu'elle dira
 Par ma bouche à present, ie croy qu'il aduiendra
 Sans consulter icy precipité augure,
 Ny les oyseaux deuins, ny leur vol ou figure.
 Le temps viendra bien tost, & ne tardera pas
 Que le fort Ulysses pressera de ses pas
 Le desiré terroir de sa douce patrie,
 Bien que liens de fer en toute leur furie
 De durs & forts chainons le retinssent serré:
 Croy qu'il inuentera son retour desiré.
 Il est homme doié de longue experience
 D'esprit bien delié, plein de grande prudence.

Or pource qu'il m'est pris tresgrande volonté
 De sçauoir qui tu es, dy moy ta paranté,

Serois-tu bien le fils de ce grand personnage?
 Car il auoit ainsi tous les traits de visage,
 Et les yeux ainsi beaux. Tu luy ressemble bien.
 L'amitié nous auoit ioints d'un ferme lien,
 Nous nous reuissions, & mangions à la table
 L'un de l'autre souuent, maint propos delectable
 Se passoit entre nous, ie dy au par auant
 Qu'il eust pour s'embarquer donné la voile au vent
 Pour passer en Phrygie, avecques la ieunesse
 Et la floite des Rois & des Princes de Grece,
 La fleur des bons soldats, l'honneur des combatans,
 Car ie ne l'ay parlé ne veu depuis ce temps.

A quoy Telemachus. La verité est telle
 Que ma mere tousiours m'a dit que i'estois d'elle
 Et du fort Vlysses, mais i'en suis ignorant:
 Car nul ne peut au vray s'aller trop assurant
 Du pere d'où il vient. A la volonté mienne
 Qu'un pere heureux me dist estre la race sienne
 Qui peust en sa maison, hors de soucis cuisans
 Contant & plein de biens acheuer ses vieux ans.
 Mais on tient que ie suis le fils du miserable,
 Qui va courant les mers, que la fortune accable
 De mille afflictions. Voila mon hoste cher
 Tout ce que ie te puis de ma race toucher.

Pallas iuyuit ainsi. Les Dieux bons de nature
 Ne t'ont pas fait sortir d'une lignee obscure
 Et ne permettront pas qu'une telle maison
 En noblesse croissant de si longue saison
 Vienne à se submerger, la sage Penelope
 T'ayant engendré tel. Mais qui est ceste trope,
 Dy moy la verité, que veut dire cecy:
 D'où viennent tant de gens? Quels festins sont-icy?

LE I. LIVRE

Est-ce nopce, ou festin public, que tu veulx faire?
 Ceste despence icy sent plus de l'ordinaire
 Quand on inuite amis pour s'entre-visiter.
 Ceste arrogance encor n'est point à supporter,
 Elle est trop violente: & si ne me peut plaire
 La dissipation des biens que ie voy faire
 Par toute la maison. C'est vne cruauté
 De ces beaux amoureux, de leur temerité,
 Et de leur insolence. Et qui est l'homme sage
 Qui ne detester a tel cas en son courage?
 Ou le fidele amy qui regarder pourra
 Ceste grand' vilennie, & ne l'abhorrera?
 Car tout homme de bien qui void vne insolence,
 Et vne iniquité s'en fasche & s'en offence.

Puis que c'est ton plaisir, dit le fils d'Ulysses,
 D'entendre bien au vray d'où viennent ces excès:
 Ceste maison deuuit autant qu'autre du monde
 Estre riche en grands biens, à nulle autre seconde
 En gloire & en honneur, grand renom, attendant
 Tant que le maistre y eust, sage, esté residant.
 Mais le malheur des Dieux ores nous contrarie
 Empeschant son retour en sa douce patrie,
 Aimez contre nous ils l'ont trop rigoureux,
 D'entre tous les viuans faiët le plus malheureux.

Encore ma douleur seroit plus supportable,
 Et mon cœur serreroit sa plainte lamentable
 S'il fust mort deuant Troye ayant l'espee au poing;
 Ou dans sanation. Car on eust eu le soing
 De dresser vn tombeau à Prince tant insigne,
 Ce seroit à son fils vne remarque digne
 Et de gloire & d'honneur, qui mesmes eust esté
 Pour se faire admirer à la posterité

Maintenant il est mort estendu sur la terre,
 Sans aucun beau renom par les armes acquerre,
 De personne entendu, de chacun incogneu
 Pasture des oyseaux sur le sable menü,
 Et ne nous a laissé que sujet de criries
 Que matiere de deuil, de pleurs, de fascheries.

Ce n'est pas tout, car outre & la perte & la mort
 D'un pere vertueux dont ie me plains si fort
 Les Dieux m'ont enuoyé plusieurs autres tristesses,
 Ont plongé cest estat en pitieuses detresses,
 Cruels ont attaqué mon aine rudement:
 Car de tous les costez que le moite element
 Ceint les Isles d'autour, vne trouppie ennemie
 De tous les plus puissants, dont l'un de Dulichie
 Se vante estre sorty, de Samos l'autre vient,
 Et l'autre est arrinué de Zacynthe, qu'on tient
 Riche en bois, il en vient mesmes de la sterile
 Ithaque, à labourer plus qu'autre difficile:
 Tous ceux finalement qui regnent en honneurs
 Es Isles d'alentour, Princes & grands Seigneurs
 Se sont amouraché de ma mere, la pressent
 De se remarier, ceste maison oppressent,
 Mangent ce patrimoine & le vont deuorant:
 Mais ces flambeaux d'amour qu'ils vont tant desirant
 Elle rejette fort, mesprise, dedaigneuse,
 Et la nopce, & toute autre action amoureuse.
 Et n'y a pas moyen de les en déloger,
 N'y d'y mettre vne fin, acheuans de ronger
 Cépauvre reueu, & de mettre en ruine
 Ceste pauvre maison qui ja trop y incline:
 Encor ay-ie grand peur, que n'oyant plaindre, hélas,
 Ils me mettent à mort. Lors l'ireuse Pallas:

LE I. LIVRE

*Las, hélas, qu'Ulysses te fait ores grand faute,
 Qui est ores absent, errant sur la mer haute:
 Qu'il accommoderoit ces mignons proprement,
 Et qu'il les traitteroit du poignard brauement:
 Que puisse-il reuenir, & dedans ceste porte
 Un iour entrer, couuert de fa cuirasse forte,
 Bonne espee au costé, & branlant l'inhumain
 De deux forts siauelots en chaque forte main:
 Tel qu'il vint autresfois, triomphant, plein de gloire
 Loger en ma maison, s'y resiouyr, y boire,
 Et faire bonne chere. Il reuenoit, exclus
 De ce qu'il demandoit au Mermeride Ilus
 Se tenant en Ephyre. Ulysse en peine grande
 Estoit allé vers luy, pour luy faire demande
 D'un venin mortifere, auquel il tremperoit
 Le bout pointé des traits qu'en guerre il porteroit.
 Il luy en fit refus: car il auoit emprainte
 En son ame, en son cœur, la terreur & la crainte
 Des Dieux tousiours viuans: Mon pere toutesfois
 L'aima tant pour l'auoir frequenté maintesfois
 Qu'il luy en fit present, & ne laissant en peine
 Ton pere, qu'il aymoit d'amitié ancienne,
 Il l'en accommoda. Maintenant pleust aux Dieux
 Qu'Ulysses reuint tel parmy ces amoureux.
 Ils seroient arriuez à leurs heures dernieres,
 Et trouueroient soubs luy des nopces fort ameres.
 Mais ce qui aduiendra, tout ser a mis un iour
 Au bon vouloir des Dieux: Soit que par son retour
 Il prenne de ces gens & de leur insolence
 Dans sa propre maison la trop iuste vengeance,
 Ou ne la prenne point: Je te veux aduer tir
 Póurtant, comme tu dois les faire tous sortir*

Dehors

Dehors de ta maison. Demain, conuoque, appelle
 Tous les Grecs au conseil, & d'une façon belle
 Parle à eux comme il fault. Les Dieux tousiours viuans
 T'en feront à te moins. Dy à ces poursuyuans
 Qu'ils ayent à uider la maison de ton pere
 Et s'en aillent chez eux: que s'il plaist à ta mere
 De se remarier, son pere est vn grand Roy,
 Fort riche, fort puissant, & qui a bien de quoy,
 Elley peut retourner: là pourront ils parfaire
 Les nopces à leur gré, receuoir de son pere
 Un douaire bien grand, avec tant de presens
 Qu'on pourroit requérir, & propres & diuisans
 A la fille d'un Roy. Or ie te veux apprendre
 Encor vn bon conseil si tu me veux entendre,
 Pren moy en diligence vn vaisseau bon & fort
 De vingt bons aurons, pour repousser l'effort
 Et des flots & des vents, mets la voile legere
 Au vent, monte dedans & va chercher ton pere,
 Quelque part que ce soit: peut estre il aduendra
 Que quelqu'un en courant nouvelles t'en dira,
 Ou que par Iupiter elle te soit semee,
 Prodigue donateur d'honneur & renommee,
 Va t'en premierement à Pyle porte-tour
 Aux champs Neléiens, & visite la cour
 Du bon vieillard Nestor, de sa parole bonne
 Tu pourras t'enquerir. Au partir delà, donne
 Jusqu'en Lacedemone à l'Atreide puisné
 Le blond Menelaüs, le dernier retourné
 De tous les Grecs de Troye en fortune prospere.
 Si d'adventure d'eux tu apprens que ton pere
 Soit encores viuant, & doine reuenir,
 Là tu pourras vn an tout entier te tenir,

LE I. LIVRE

Et y patienter. Si le bruit au contraire
 T'asseurant de sa mort son retour, de seffere
 Reuient t'en en Ithaque, au regne paternel
 Et dresse son tombeau, qu'un honneur eternel
 Soit fait à ce tombeau par seruites publiques,
 Par saintes oraisons, & par jeux authentiques.
 Adionste à tout cela ce qui sera decent
 Aux ombres genereux d'un Heros si puissant,
 Puis ta mere pournoy de mary conuenable.
 Tout cela fait, donne ordre à la mort miserable
 De ces beaux amoureux, ou soit subilement
 Ou de combat ouuert, mets les entierement
 A mort sur les carreaux d'un genereux courage.
 Despouille tout l'enfant, plus grand de cœur que d'âge,
 Pren le sceptre en ta main, commande : de façon
 Qu'on ne te die plus que tu n'es qu'un garçon.
 Aduise quel honneur, combien donne de gloire
 Au petit fils d'Atreus le bien de sa victoire,
 Regarde combien a de reputation
 Le vengeur Orestes parmi sa nation?
 Braue il a fait souffrir mort honteuse & ameré
 L'enuoyant aux enfers, au meurtrier de son pere,
 Le brauc Agamemnon aux armes si puissant,
 Que l'insigne Agistus de Thyestes issant
 Auoit aussi tué, souillant son mariage,
 Polluant le respect du sang, du parentage.
 Fais en ainsi mon fils, embrasse courageux
 L'honneur & la vertu : tu es fort & ne ueux,
 Dispos, de belle taille : entre en apprentissage,
 Ie ne voy rien en toy qui bon-heur ne presage:
 Aux armes donc, pren les desia victorieux,
 Et pousse ton renom iusques à nos nepueux.

Orie te dy adieu, Jouuien toy, ie te prie,
 De ce que ie t'ay dit .i. entends ma compaignie
 Gronder, d'attendre tant, ie m'en la vay trouuer,
 Et prenant mon vaisseau me remettre en la mer.

Auquel Telemachus, plein de prudence accorte,
 Tu me vas exhortant, men d'une amitié forte
 Et de fidelité, comme ton propre fils,
 Tu m'as en peu de mots de la vertu prefix
 L'amour & le chemin, comme mon propre pere.
 Hors de mon souuenir iamais, comme i'espere,
 Tes admonitions saintes ne sortiront,
 Ains tant que ie viuray fermes y demourront.
 Tu pouuois toutesfois faire icy dauantage
 De sejour avec moy, sans haster ton voyage:
 Mais cependant au moins que tu te lauieras,
 Que tu prendras plaisir, & te reposeras,
 Attens moy vn petit ie n'arresteray guiere,
 Je veux aller querir au tresor de mon pere
 Quelque digne ioyau pour te faire vn present:
 Il sera riche assez mais qu'il te soit plaisant,
 Et tu le garderas pour auoir souuenance
 De moy, pour te remettre en ton cœur ma presence:
 Les amis font cela en tel cas que cecy
 Pour signe d'amitié. A qui Pallas ainsi.

Ne me retarde point mon fils, à la pareille,
 J'ay haste, les presens que l'amour te conseille
 De m'offrir, garde les, & quand ie reuiendray
 De tes mains de bon cœur, certes ie les prendray,
 Les porteray chez moy, & recompence digne
 Te rendray de bon cœur d'amitié si insigne.

Ce disant, la Deesse esuanouit en l'air
 Tout ainsi que l'oisean qui s'eschappe à voller

LE I. LIVRE

Et bat les vents de l'aïfle : au partir elle excité
 Le cœur de Telemaque, au jouuenir l'incité
 De son pere tant plus, & luy bien éstonné
 La Deesse sentit. Il s'en est retourné
 Trouuer les pourfuyuans, entre eux a repris placé
 Semblable à quelque Dieu de façon & de grace.

Là le chantre excellent hauffoit sa belle voix,
 Et animoit les nerfs de son reſonnant bois,
 Et le ſilence eſtoit. Il chantoit l'infortune
 Des Capitaines Grecs ſur l'onde de Neptune
 A leur retour de Troye, auſquels Pallas frappa
 Les vaiſſeaux en ſon ire & long les diſſipa.

Juſqu'en la chambre en hault donna la chanſon rare,
 Et ſe fit écouter à la fille d'Icare,

La ſage Penelope. A donc elle deſcend
 Non ſeule, avecques ſoy deux filles elle prend,
 Deux Nymphes en beauté l'accompagnoient gentilles,
 Et ſes pas vertueux ſuyuoient les ieunes filles.

Quand des femmes l'honneur vers les Princes paruint
 Sur le ieun bien baſty de la ſale ell' ſe tint,
 D'un voile delié ſe couuroit le viſage,
 A ſon coſté eſtoit chacune Nymphe ſage
 En pudique maintien. Lors au Poëte chantant
 Ces propos elle dit pleurant & ſanglotant.

Phemius, ſi tu veux ie ſçay que tu n'as faute
 De juyet, de maniere & delectable & haute,
 En chantant les exploits des hommes & des Dieux.
 Chante luy ſ'il te plaiſt à ces beaux amoureux
 Pendant qu'ils ſont beuuans & qu'ils te font ſilence,
 Mais ne ramentoy point la triſte ſouuenance
 De ces faſcheux juyets, ne vueilles raconter
 Ce qui me ſaiët pleurant, nuict & iour tourmenter,

Qui me rongé le cœur, qui l'ame me bourrelle
 Larmoyant sans cesser une plainte éternelle,
 A la triste pennee, au fascheux souvenir
 De mon cher Ulysses qui ne peut revenir.
 La reputation duquel & la grand' gloire
 Eclairant par la Grece en Argos est notoire.

Chere mere, pourquoy vous faschez vous ainsi,
 Dit lors Telemachus, contre ce chancre icy?
 Qui chante ce qu'il a le plus en fantasia!
 Souffrez qu'il se deleete avec sa poësie
 Et chante à son plaisir, puis que d'un feu puissant
 La verue qui le pou, Je ainsi le va pressant,
 Il ne luy en faut pas attribuer la faute.
 La matiere du chant vient de la voute haute,
 Descend de Iupiter, qui selon son desir
 Aux esprits excellens suggere à son plaisir,
 Le sujet tel qu'il veut. Vous n'avez donc, ma mere,
 Assez d'occasion de vous mettre en colere
 De ce que cestui-cy chante comme les eaux
 Ont tourmenté les Grecs, ont brisé leurs vaisseaux,
 Comme les Princes forts ont par triste aduerture
 Seruy pour la plus part aux poissons de pasture,
 Vn poëme nouveau plaist avec volupté,
 Et prend on grand plaisir à quelque nouveauté.
 Les recentes chansons sont tousiours les plus belles.
 N'ayez donc point horreur de ces chansons nouvelles,
 Ulysses n'est pas seul au monde de perdu,
 Auquel n'a pas bien dit son retour pretendu,
 Et luy seul n'est pery sous l'onde de Neptune.
 Ayant, hélas, couru trop amere fortune.
 Tant de Grecs ont laissé la vie sur les champs
 De Troye, & sont tombeZ sous les glaiues trenchans,

LE I. LIVRE

Tant d'autres sous les eaux ont souffert mort amere,
 Vous retournerez donc, sil vous plait, ô ma mere,
 En vostre chambre, & là vostre temps passerez,
 A faire vostre ouvrage, & d'exemple serez
 A n'estre pas oisive à tant de Damoiselles
 Qui sont autour de vous, agréables & belles,
 Car la parole est deüe aux hommes seulement,
 A eux est la raison, & le commandement
 A moy Telemachus qui ay toute puissance,
 Et à qui ceste cour doit toute obeissance.

Sa mere à ces propos grandement sestonna,
 Et soudain en sa chambre en hault s'en retourna
 Ses filles avec elle, & la parole sage
 De son fils engravoit au fonds de son courage.
 Pleuroit tousiours pourtant l'absence où le trépas
 D'Ulysses son mari, iusqu'à tant que Pallas
 Lui enuoya le sonne, afin de donner trêve,
 Et un peu de relasche à l'ennui qui la greue.

Mais de ces poursuiuans la bande sans raison
 Ne fait que tempester par toute la maison
 Que rauder, que crier de voix forte & hautaine,
 Desireux que soudain qu'en la chambre on les meine,
 Afin de se coucher. Lors à eux s'adressa
 Le sage Telemaque, & ainsi les tansa.

Amans, qui recherchez ma mere en mariage,
 Remplis de violence, & de tort & d'outrage,
 Et trop enorgueillis : traittons nous ie vous pri
 Avec ioye & plaisir sans faire un si grand sri,
 Sans tant tumultuer. C'est chose bien plaisante
 D'ouir les airs diuins que ce bon Poëte chante,
 Et dont le chant peut estre aux Dieux comparé,
 Demain, dès que le iour nous aura réclairé,

Qu'il auray amené sa lampe journaliere,
 Je vous appellerai au conseil ordinaire.
 Là de tout ce païs & le maistre & le Roy,
 Je vous commanderai de sortir de chez moy
 Cercher d'autres festins, aller à d'autres tables.
 Mais que ne mangiez vous, messieurs les venerables,
 Vos biens, vos reuenus, & dans vostre maison
 Que ne vous traittez vous comme veut la raison?
 Mais si vous persistez, resolu en vostre ame
 De déchirer ainsi par vostre train infame,
 De démembrer ainsi parmi vos voluptez,
 D'un miserable estat toutes les facultez
 A ma venë, à mon sceu: & qu'il n'y ait plus d'ordre
 De voir faire vne fin à ce piteux desordre,
 L'inuoyerai les Dieux humblement tous les iours,
 Qu'ils vueillent m'enuoyer à la fin leur secours.
 Ma clameur iusqu'à eux ira ie m'en assure,
 Et Iupiter viendra sur vous en la malheure:
 Qui me fera venger de vos meschancetez:
 Je vous feray tomber lourdement, écartez,
 Parmi ceste maison, & de main inhumaine
 Vous en feray porter en vostre sang la peine.

Ainsi leur parloit-il. Eux indignez mordans
 Leurs leures de despit grondoient entre leurs dents,
 Bien estonnez d'ouir de telle hardiesse
 Telemachus parler à leur folle icunesse.

Auquel Antinous fils d'Eupitheë, entre eux
 Respondit le premier: Certainement les Dieux
 T'ont aujourdhuy rendu eloquent à merueille,
 Et hardi harangueur. Iupiter ne le vueille
 Te rendre Roy d'Ithaque enceinte entierement
 De mers, & ne t'y doint entier commandement,

LE I. LIVRE

Encores que te soit paternel heritage.

Auquel Telemachus de responce bien sage,
Te fâcheras tu point Antinous? Ouy,
Je le voudrois, & tant Iupiter m'eust ouy
Que ie vinisse à porter en main ce braue sceptre.
T'en es-tu que regner soit vn crime commettre?
Regner est bonne chose, & Roy est reueré
Comme vn Dieu en sa cour : de tous est honoré,
De tous est enrichy, & à luy sa couronne
Sur villes, sur sujets toute puissance domie.
Il y a toutesfois autour de cest orner
Plusieurs ieunes & vicux, qui peuuent gouverner
Ithaque enceinte d'eaux, soit que l'un d'eux se prenne
À supporter le poix onereux de ce regne,
Puis qu'est mort, comme on dit, le diuin Ulysses.
Mais, des biens qui me sont eſcheus par son deces
I'en seray le vray Roy, i'en auray la puissance,
Et de tous ses tresors prendray la iouissance,
Sur ses esclaves mesme auray commandement
Que par guerre il m'acquit combatant vaillamment.

Lors respondit le fils de Polybe Eurimaque:
Les Dieux y pouruoyront, cela est, Telemaque,
Soubs leur entier pouuoir. Cil que leur Deité
Ordonnera pour Prince aura l'authorité,
Aura commandement, & regnera sans doute
Sur la sterile Ithaque enceinte de mers toute,
Il y dominera. Mais ce qui t'appartient
Iouys en à ton ayse, & nul ne te retient
De t'en dire seigneur. Commande, pren, ordonne;
Que nul empeschement par force ne t'y donne,
Ne te face la guerre, ou par occision,
Ou par feu deuorant ne face inuasion

Sur tes biens paternels, tant qu'Ithaque vantée
On verra de maisons remplie & habitée.

Mais dy moy ie te pry qui est cest estrange
Qui est si hardiment ceans venu loger,
D'où est il, d'où vient il, de quel pais, & quelle
Sa gente, sa nation, sa race & parentelle,
Dit il point que ton pere en bref doive aprocher:
Ou, est il point venu quelque debte chercher?
Il s'est bien engardé qu'on eust sa cognoissance,
Ny qu'on l'ouist parler: mais en grand diligence
Il a gagné au pied. Si n'a til pas pourtant
La face d'un lourdant, mais en se presentant
D'un visage riant il s'est fait apparostre
D'une braue façon: si ie l'ay peu cognoistre
Il est venu sentir quelque chose de grand.

Auquel le fils d'Ulysse à respondre se prend.
L'attente d'Ulysses tousiours tant desirée
Est maintenant, dit il, du tout desespérée.
Je ne me firay plus à ce que me diront
Ces porteurs de nouvelle. Ils m'admonesteront
Tout leur soul Car la mort m'a priué de créance
Par les oyseaux trompé: ie n'ay plus desperance
Aux responce des Dieux, à l'oracle menteur
D'un augure incertain, d'un deuin rapporteur.
Si ma mere a vouloir encor de les entendre
Les amenant ceans, taschant toujours d'apprendre
Des nouvelles du Roy. Or, si tu ne le scais
Cestuy cy est Mentès, vieil hoste d'Ulysses:
Anchialus, qui a reputation grande
Aux armes, est son pere: Aux Paphois il commande:
Il vient de Tapheicy, pais enceint de flots,
Et dont les habitans sont braues matelots,

LE II. LIVRE

*Industrieux en l'art de guyder dessus l'onde
Les hazardeux vaisseaux, s'il y en a au monde.*

*Ainsi luy respondit l'Ulysside. Combien
Qu'il l'eust pris pour un Dieu, & qu'il le sceust fort biẽ,
En soy mesmes en son cœur. Alors on recommance
A chanter de plus belle, à reprendre la dance,
A rire, à folastrer. Car c'est tout leur soucy.
Plaisirs des ieunes gens. Continuent ainsi,
Tant que vesper au soir la nuict au ciel attire:
Chacun d'eux en sa chambre adoncques se retire
Lus de rire & sauter: pour prendre doucement
Le delassant sommeil. Le fitz semblablement
D'Ulysses, se retire en sa chambre dressée,
Ayant l'ésprit remply de soing & de pensee,
Et des affaires grands en son cœur proiettoit.*

*Sa chambre sur le haut du beau chasteau estoit,
Magnifique, esleuee, où l'air plus favorable
S'estendoit, & des vents la frescheur agreable.
Euryclea portoit deuant luy le flambeau
Chassant l'obscurité d'un feu gaillard & beau:
Euryclea si d'elie & loyale à son maistre:
Ops la Pesenoride autresfois la fit naistre,
Et Laërtes, ce corps excellent en beauté
En la fleur de ses ans auoit bien achetée
Dix bons couples de beufs, pres sa chaste Anticlee
Le vieillard esleua la gentille Euriclee
Presque en pareil degré. Il ne la pressa point
De son bonneur, & onc à elle ne fut ioint
Par amour, il craignoit le depit de sa femme.
Deuant le Prince donc elle portoit la flamme
De l'eclairant flambeau, comme il se retiroit
Au repos de son liët. Car elle l'honoroit*

Et l'aymoit par dessus les femmes de sa mere:
 Elle l'auoit traicté soigneuse nourriciere
 En ses plus ieunes ans: lors luy mesme a poussé
 La porte de la chambre, & s'estant aduancé
 S'est ietté sur son lict. A la sage seruante
 Tend ses accoustremens d'une estoffe excellante:
 Elle les prend soudain, les plie proprement,
 Et pres du riche lict les met bien nettement.
 Puis de la chambre sort la vicillote fidelle,
 Ferme la porte à clef, & la tire apres elle
 Par la boucle d'argent; luy couuert mollement
 D'une mante legere ouuree gentiment
 Passa toute la nuit, pensif en son courage,
 En soy mesme songeant sur le prochain voyage
 Que Pallas luy auoit enioint vn peu deuant:
 Et fut en cest estat iusqu'au Soleil leuant.

Fin du premier Liure.



LE SECOND LIVRE
DE L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Elemachus denonce en pleine assemblee aux poursui-
uants de sortir de la maison de son pere Vlysses. Et
ayantpris d'Euryolee sa nourrice ce qui faisoit besoing
pour son voyage, & de Pallas des hommes & vn vaisseau, il
se embarque sur le soir.

AUTRE SOMMAIRE.

*Le conseil en Ithaque est plein de trouble amer,
Et le fils d'Vlysses se met dessus la mer.*

DEs qu'on a veu l'Aurore à la main rougis-
sante
Et aux beaux doigts de rose au ciel resplen-
dissante,
Le preux fils d'Vlysses hors du lit s'est jetté,
S'est vestu, a pendu son espee au costé.
Sitost qu'il est sorty, (son apparence belle
Estoit comme d'un Dieu) les herauts il appelle,
Leur commande d'aller chez les plus apparans
Qui sont dedans les murs d'Ithaque demeurans,

Qu'ils viennent au conseil. Ils vont en diligence,
Et à son mandement rendent obeissance.

Ils viennent à la foule, accourent viftement,
Et dedans le palais entrent ensemblement.

Chascun selon son rang s'estoit mis en sa place,
Quant on vid arriner l'Ulyssienne race,
Vn espieu bien ferré en sa main il tenoit
Le branlant brauement. Seul il ne cheminoit.
Car deux dogues puissants venoient apres leur maistre
D'effroyable regard. Pallas le fit paroistre
Orne de Majesté. Le peuple se leua
Et autrosne ancien paternel l'esteua,
Des vieillards luy ceda la troupe venerable
Et des vieux seigneurs Grecs le senat honorable.

Entre eux Egipius pour l'heure se trouuoit
Plein de parler facond, que la vieillesse auoit
Ià rendu tout courbé, mais remply de prudence,
De bon sens, & pourueu de grande experience,
Le guerroyeur vaillant Antiphus son aisné
Compagnon d'Ulysses s'estoit acheminé
En la guerre de Troyc, en la plaine d'Ilie
Qui florissoit alors en grand' cheuallerie:
Antiphus qui sur mer combatoit asprement.
C'est luy que le Cyclops mangea cruellement
Le barbare Cyclops, dominant le riuage
De la sicile mer: Dans son antre sannage
Couché, membre apres membre, ô pitié, deschira
Le pauuret, & cruel entier le deuora.
Il le prit le dernier pour son soupper infame
Des compagnons d'Ulyse, & luy aualla l'ame.
Il eut encor trois fils. Entre les poursuiuants
Estoit Eurynomus, les deux autres, suiuan

LE II. LIVRE

De leur pere le train, semblables en leur vie
 Imittoient son honneur, & n'avoient autre enuyé.
 Car il avoit vescu en reputation.
 Et l'oubly n'avoit pas esteint l'affection
 Qu'il portoit à son Prince, ains regrettoit sans feinte
 L'absence d'Ulysses d'une eternelle plainte.

Il commença, ses yeux de larmes degouttans.
 Oyez, seigneurs d'Ithaque; il y a fort long temps
 Qu'on n'avoit fait aucune assemblee de ville
 Pour voir & consulter des affaires de l'Isle:
 Mesme depuis qu'on vid Ulysses s'en aller.
 Qui nous fait donc ainsi si soudain appeller?
 Quel en est le sujet? Si cest par le message
 Ou des vieux, ou de ceux qui sont en plus ieune aagé,
 Qu'il nous die si c'est qu'il ayt point entendu
 Quelque vaisseau armé estre icy descendu,
 L'ayant sceu le premier: ou bien qu'il nous explique
 S'il veut metre en avant quelque affaire publique;
 Il me ressemble avoir beaucoup de probité,
 Et prie, que cela qu'il aura proieté
 En son entendement, Jupiter l'autorise
 Et conduise à bon heur toute son entreprise.

Telemachus, aiant à sa louange oui
 Vntel propos, en sent son cœur tout resioüi,
 Il ne demoura plus assis, bouillant d'enuie
 De parler en public en telle compagnie.
 Il se tint donc debout: & soudain Pisenor
 Heraut sage & discret, lui tend le sceptre d'or
 Et lui met en la main. Lors tournant le visage
 Vers le vieillard, il dit. Vieillard prudent & sage
 Celui la que tu dis n'est pas fort loing d'ici,
 Tu le verras. C'est moi que touche ce souci.

Je n'ai point veu venir de vaisseaux Argoliques,
 Je ne parlerai point des affaires publiques:
 Mais en particulier un dommage privé.
 Un malheur domestique est sur moi arrivé:
 Un double ennui m'accable, aiant trop miserable
 Mon cher pere perdu, dont le sceptre honorable
 Vous gouvernoit si bien, homme plein de douceur,
 Insigne en pieté. Puis un autre malheur
 Qui sappe cest estat, qui le mine & le perse,
 Qui perd ceste maison, la met à la renuerse,
 Ruine ses moiens les plus beaux & meilleurs:
 Nombre de poursuiuants, enfans de ces seigneurs
 Que vous voiez ici, d'honneur & de courage
 Veulent outre son gré ma mere en mariage,
 Ils ne veulent aller à Sparte, en la maison
 D'Icarus, l'amener à la fin à raison
 De lui donner un dot, & prendre au prealable
 Celui qui lui sera de tous plus agreable,
 Pour en faire son gendre. Et ce pendant ils sont
 Toujours en ma maison, où sans respect ils font
 Dix mille indignitez, ils mangent, ils rauagent,
 Tuent brebis, moutons, tous nos troupeaux s'accagent,
 Et dedans la maison du vaillant Vlysses
 En magnifique train commettent mille exces.
 Ils boient tous nos vins, les suretent, les persent,
 Et parmi la maison les gastent & renuersent.
 Et ie n'ai pres de moi personne assez puissant
 Qui hors de ma maison les aille dechassant:
 Tel que fut autrefois mon genereux de pere.
 Mais mes debiles mains ne le peuuent pas faire.
 Si nous l'entreprenons par les armes, hélas
 A ce fait nous deffiant & la force & le bras,

LE II. LIVRE

Et nous ne sommes pas encore grands gendarmes.

En fin, si nous auions un peu d'adresse aux armes
Conisincle avec la force, hà, nous essayerions
De repousser l'iniure, & nous nous deffindrions.
Car on commet icy un cas intolerable:

Et du grand Vlysses la maison honorable
Certe on la traitte icy par trop inaignement,
Elle est par ces excez perdue entierement.

Et vous n'en estes point esmeuZ, en vos courages
N'auex peur du caquet des proches voisinages:
CraigneZ au moins les Dieux: qu'en fin trop irriteZ
Ils n'enuoyent la peine à vos meschanceteZ.

Or, par le hault-tonnant qui sur l'Olympe habite
Et par Themis encor' qui assemble & excite
Le conseil des humains, ou leur donne congé,
AbsteneZ vous amis, & me laissez rongé
De douleur & de mal: & si iamais Vlysse
Mon pere, homme de bien, a fait quelque iniustice
Aux magnanimes Grecs, faictes m'en repentir,
VengeZ vous en sur moy: faictes en ressentir
Ceux icy contre moy; il me seroit sans doute
Meilleur, que de manger mon bien, ma maison toute.

Mais si vous perdeZ tout possible qu'à son tour
La vengeance pour moy s'en fera quel que iour.
Je redemanderay mes facultiez perdues,
Et criray, iusqu'à tant qu'elles me soient rendues
Par toute la cité. Car de me contrister,
De m'affliger ainsi, de me persecuter
C'est grand folie à vous, en vain vostre pensée
Rend mon ame, d'ennuis & de maux oppressee.

Il finit indigné: puis son sceptre ietia
En terre: & son visage en larmes degouta

Chacun en eut pitié, le peuple en son offence
 Fut grandement esmeu : mais chacun tint silence,
 Et personne n'osa respondre seulement

A ce qu'il auoit dit parlant si brauement :

Le seul Antinoüs de colere & de rage.

Grand orateur, dit il, indompté de couragé,

Tu tonne de discours, & tu vas escluant

Ta superbe pensèe & la mets en auant.

T'est il donc eschappé parole si mechante?

Nous deshonores tu par ta langue tranchante?

Nous viens tu donc blasmer ainsi amerement,

Et nous calomnier si malheureusement?

La faute de cecy, ce mal, ceste misere

Ne doit tumber sur nous, mais plustost sur ta mere:

Dont nous vont deceuant les feintes actions,

Et qui nous va tissant cent mille fictions.

Voicy le troisieme an, que Titan de son coche

A ramené sur nous, & le quatriesme approche

Quelle nous nourrit tous d'un vain espoir, paissant

Nostre ame d'un amour qu'elle vint accroissant.

Car elle nous promet, nous enuoye messages

Pour nous faire esperer en flamme nos courages

Et à chacun de nous promet tacitement.

Mais en son cœur secret elle pense autrement,

Feint des retardemens, inuente des excuses,

Et nous ourdit sans fin la toile de ses ruses.

Elle a donc commencé sur son mestier gentil

Dedans sa chambre à part vn ouurage subtil,

Et nous a dit ainsi. Amis, pour assurance

Mes nopces attendez, viuez en esperance,

Ne bougez de ceans, & me pressez tousiours,

Tant que i'auray finy, sera dans peu de jours,

LE II. LIVRE

*Ces funebres linceux au bon homme Laërte,
 Cest œuvre demourroit, & ce seroit grand perte,
 De peur que si la Parque au cizéau bien tranchant
 L'enuoyoit au sepulchre, on ne fust reprochant
 A la fille d'Icare, ou l'une des Gregeoises,
 Ou quelque fiere bru, ne me fissent des noïses
 Si Laërtes estoit estendu au cercueil
 Sans le riche ornement d'un funebre linccuil,
 Veu qu'il a tant de biens, vn si grand labourage,
 Vn domaine si riche, vn si bel heritage.
 A ces propos tant doux nostre cœur a cédé,
 Il a fort aysement esté persuadé.*

*Or de jour pour le vray s'aduançoit son ouurage,
 Mais elle en deffaisoit toute nuit dauantage.
 Durant trois ans entiers sa ruse nous trompa,
 Et insques au quatriesmè elle nous atrapa.
 Mais vne qui scauoit toute son entreprise
 Nous en vint aduertir. Puis elle fut surprise
 Sur le fait, deffaisant son ouurage gentil.
 Et plus ne luy seruit son esprit tant subtil
 Car il luy a fallu à la fin malgré elle
 Acheuer le tissu de ceste toile belle,
 Et l'aller insqu'au bout par cōtrainte suiuant.*

*Voicy, ce que chacun amoureux poursuiuant
 Te dit, ô Telemaque, afin que tu ne tienne,
 Le cœur des Achaëns en pensee incertaine
 Auec ton ordonnance & ta belle oraison,
 Renuoye, & au plustost, ta mere en sa maison,
 Conseille luy d'en prendre vn le plus conuenable
 D'entre nous pour mary, & à elle agreable
 Et à son pere aussi. Si par ses tours secrets
 Elle pensoit tousiours beffler ainsi les Grecs,*

Elle se trompe fort bien qu'elle soit fort sage
 Qu'elle pratique bien en son ruzé courage
 Ce dont luy a fait don Pallas abondamment,
 Ses ouvrages ouurez industriusement,
 Quelle' ayt l'esprit posé, plus subtil en finesse
 Que ne l'eurent jadis les Princesses de Grece
 Reynes aux beaux cheueux: comme fut Alcmenè,
 Et Tyro, & encor' la blonde Mycené,
 Dont nulle ne scent onc n'art ne finesse telle
 Que les sçait aujour d'huy Penelope la belle,
 Elle verra pourtant que sa subtilité
 N'aura comme elle croit grandement profité.

Car c'est vn point conclu contre elle, Telemaque,
 Nous ne sortirons point hors du chasteau d'Ithaque
 Qui fut à son mary, mais nous consumerons
 Tous les biens de ceans, nous turons, mangerons
 Tout le bestail d'icy, tant & tant que trompee
 Nostre attente sera par ta Penelope:
 Qu'elle continuera sa resolution.

Que pour certain les Dieux pour ton affliction
 Ont mise dans son cœur, & pour ta grande oppresse
 Ont ainsi son esprit trauersé de finesse:
 Elle s'acquiert par là grand bruit, grande clarté
 De renom, mais à toy grande calamité,
 Ruynes, detriments, pertes continuelles.

Nous ne verrons donc point nos maisons paternelles,
 Nos affaires lairrons plus presse & meilleurs,
 Ne bougerons d'icy & n'irons point ailleurs,
 Qu'elle ne se resoluë à choisir, & à prendre
 L'un de nous pour mary, qu'elle ne veille entendre
 A se remarier. Adonc Telemachus.

Il ne me seroit pas seant, Antinous,

LE II. LIVRE

De chasser de ceans, d'enuoyer malgré elle
 Celle qui m'engendra, m'a mis au monde. celle
 Qui m'a nourry ceans. Car mon pere Vlysses
 Soit qu'il soit ia pery d'un defastreux decez,
 Soit qu'il respire encor cest air frais & humide
 En quelque coin du monde, a pris de l'Oebalide
 Jcarus, de grands biens, lesquels, ô dur ennuy!
 Il luy faut rendre tous, en renuoyant cheZ luy
 Penelopé, ma mere. Et puis, si mon cher pere
 Vit encor, en aura marrisson tres-amere,
 Et m'en fera patir. Comme feront les Dieux,
 Sitant est que ma mere en partant des ces lieux
 Inuoque dessus moy Erynnis l'infemale,
 Et ses seurs les fureurs qui sont en l'enfer palle.
 Que ie n'encontre encor la malediction,
 Et la hayne du monde, & de la nation.

Vostre opinion donc, tant que i' auray de vie,
 O Achiens, par moy ne sera point suivie,
 Ains i'en fuy peu de conte: encores que vous tous
 En soyez indignéz, en entriez en courroux.
 Mais plustost deslogeZ, messieurs les venerables
 CercheZ autres festins, alleZ à d'autrestables,
 MangeZ voZ reuenuZ & de nuit & de iour,
 Et vous reuisitez l'un l'autre tour à tour.

Mais s'il vous est meilleur de consumer sans cesse
 Le reuenu d'un seul, son bien & sa richesse,
 Sans nulle impunité dans sa propre maison:
 Perdez, perdez, cruelZ, sans aucune raison
 L'estat de vostre Roy, rompez, ietteZ par terre
 Cestours, ce sceptre antique, & luy faictes la guerre:
 I'inuoqueray les Dieux pour mon dernier recours,
 Humble i'appelleray leur ayde & leur secours,

Tant que de Iupiter la dextre souverayne
 Vous enuoye la mort, le merite & la peyne
 De vos meschancetez, tant que vous empeschiez
 Les carreaux de vos corps, tant que vous trebuchiez,
 Veautre en vostre sang, seul & digne salaire
 Destorts, que vous auiez entrepris de me faire.

A peyne auoit il dit, que Iupiter transmet
 Deux grands aigles volants du plus haut du sommet
 D'un mont proche de là, qui d'ayles estendues
 Batoient d'un vol egal les vents dedans les nues,
 L'un contre l'autre ioint : puis aprochant du lieu
 Où l'assemblee estoit, & fondans au milieu
 Du peuple là seant, se prirent à combattre
 Donnans l'un contre l'autre, & des ayles se battre.
 Ils designoient un mal plus grand que tout cela,
 Car regardans, bagards, de ceux qui estoient là
 Les testes, en faisant par dessus eux les roües
 Vindrent à deschirer & leurs cols & leurs roües:
 Puis à la droite main volerent à la fois
 Par dessus les maisons & par dessus les toits.

Chacun des assistans admire & considere,
 Le vol de ces oyseaux, & ce qu'ils doivent faire
 Les tenoit en suspens : quand le fils de Mastor
 Halitherses, prudent d'aage & d'usage encor,
 (Qui sur ses compagnons auoit en sa notice
 Scauoit & deninoit, tout cela que l'Anuspice
 Pouuoit coniecturer des oyseaux deuissant,
 Ou des fatalitez le futur predissant,)
 Se leuant, dit ainsi. Oyez ie vous supplie
 Vous citoyens d'Ithaque, & sur tous, ie vous prie
 Pour suiuiants, escoutez. Ces prodiges puissans,
 Ces oyseaux vont grand mal & malheur menaçans,

LE II. LIVRE

Et surtout à ceux cy : Dommage & mort sanglante
 Menacent grandement leur ruyne imminente.
 Le heros Vlysses n'est pas loing du país,
 Fort proche est son retour : Il vient rendre esbahis
 Force gens, il est pres, il vient, & sa main forte
 A messieurs les amans mal & malheur apporte.
 Et à d'autres encor. Nous donc qui habitons
 Dans la fameuse Ithaque, & qui y frequentons,
 Aduisons de cesser en fin tout ce desordre;
 Considerons comment nous y pourrons mettre ordre,
 Que ceux cy mettent fin aussi à ce malheur,
 Car le plustost pour eux leur sera le meilleur.
 Je ne suis ignorant, ny sans experience
 De ce qui doibt venir, ie parle en assurance,
 Et ie croy fermement que tout soit accompli:
 Je m'en souuiens fort bien, & u'ay mis en oubly
 Ce que ie luy predy, d'une bouche sacree
 Parauant que sa nef fust encor' desencree
 Qu'il eust laissé la terre, & que les Grecs en mer
 Eussent mis leurs vaisseaux pour Troye consumer
 Qu'il souffriroit beaucoup sur la mer animee,
 Que ses amis perdus, & sa flotte abismee
 Il reuiendroit tout seul incogneu, sur les champs
 De sa patrie, au bout du terme de vint ans.
 Et voicy, de son poinct la chose presque approche,
 Auquel Eurymachus usa de ce reproche.
 Vieillard tout courbé d'ans, insensé, sans raison
 Chante cela sur toy, tes enfans, ta maison,
 Va t'en viste d'icy que quelque grand ruyne
 N'arrine desus toy. Ce que ie te deuine
 Meilleur deuin que toy. Certes beaucoup d'oysseaux
 Au desous du Soleil exercent leur cerceaux,

Et tous ne montrent pas ce qui est véritable,
 Ny des Dieux tout puissants la pensée inscrutable.
 Quant au reste, Ulysses est mort bien loing d'icy
 En la guerre, aux combats. Le fussest tu aussi,
 Et des oiseaux du Ciel comme luy, la pasture,
 Tu ne me viendrois pas chanter mal aduantage
 Deuin malencontreux, & brulant de courroux
 Tu n'inciterois pas Telemaque sur nous,
 Esperant dons de luy & quelque recompense.
 Mais ie te dy aussi, & prens en asseurance,
 Si tu persistes plus d'esmouuoir, d'inciter
 Ce ieune Prince icy, de le plus exhorter
 Par tes mots ennuyeux, & si plus tu abuses,
 Eguillonant son cœur, de tes fraudes & ruses
 Dont tu te fais si fort à faux vieillard pipeur,
 Et d'ancienneté ruzé fin & trompeur,
 Pour faire que tant plus il hausse son courage,
 L'enfle de vanité, l'esleue dauantage,
 Il tombera encor' en vn plus grand malheur,
 Et ne parferas point ce que pense ton cœur,
 Et le mal mesme, dont les autres tu menaces
 Le mesme chastiment que malin tu leur brasses
 Tombera dessus toy de par les amoureux
 En porteras la peyne en ton cœur douloureux.

Mais ie conseilleray Telemachus de prendre
 Sa mere en bonne humeur, la faire condescendre
 De retourner bientost chez son pere puissant,
 Afin qu'il la marie, & la soit fournissant
 De ce qu'il faut donner à vne honeste fille
 De si riche maison, & si grande famille.
 Et ie ne pense pas que iamais autrement
 Les Gregeois mettent fin de poursuiure asprement

LE II. LIVRE

De ses nopces l'effect. Nous n'avons point affaire
 De tant d'oracles vains auxquels tu te veux plaire,
 O futile imposteur, nous ne nous soucions
 Du vol de tes oyseaux, ny de tes fictions,
 Vieux courbé, que d'un cœur aussi plein de mensonges
 Comme de mauuaitié sot resueur tu nous songes
 D'Eloquencetonnant, n'ayant rien remporté
 Qu'envye & hayne, deuz à ta meschanceté:
 Nous ne craignons icy ny sceptre ny empire
 Qui quen veille parler, nous n'en ferons que rire,
 Nous n'en auons soucy, moins de ce grand parleur
 De ce filz d'Ulysses auons nous de frayeur.
 Que ioat soit deuoré ce regne lamentable
 S'en aille renuersé, n'attē rien d'equitable
 Tant que Penelope partant & tant de fois
 Remet son mariage, & trompe les Gregois,
 Nous demourrons icy à tous les jours attendre,
 Et pour sa grand vertu ne ferons que contendre:
 Ad autre n'irons point, dont scante seroit
 L'amour & la poursuite à qui l'entreprendroit.

Telemachus adonc, plein de ages paroles.
 Eurymachus, & vous pris de ces amours folles,
 Je ne vous priray plus, & plus dorefnauant
 Par exhortations vous iray poursuinant.
 Mais i en pren tous les Grecs & la puissance grande
 Des hauts Dieux à tesmoin Aumoins ie vous demãde
 Vne bonne fregate, & vingt bons compagnons
 Qui font bien sur mer aller les auirons,
 Qui me facent chemin sur les glissantes ondes
 Qui m'entrouurent des eaux les plissures profondes,
 Qui viennent avec moy in qu'en Lacedamon
 Ou à Pyle areneuse a l'excellent renom.

Car ie veux d'Ulysses par tout m' aller enquerre,
 Mon intention est de tracasser la terre,
 Suoir mille travaux, maint labeur, maint ennuy,
 Pour voir si ie pourray rien apprendre de luy,
 Par les hommes, ou bien du grand Iupiter mesme,
 De qui vient le renom & la gloire supreme.
 Que si i'appren qu'il vine encores u doux iour,
 Qu'il soit au monde encor, & i'ay de son retour
 Quelque espoir assure: i'ay mis en ma pensee
 D'attendre qu'une annee entiere soit passee,
 Consit en amertume, en deuil & en soucy,
 Autant qu'on peut penser. Mais si i'entens aussi
 Qu'Ulysses ne soit plus au monde, & que ses ombres
 Errent la bas, parmy les diuinitez sombres,
 Ic m'en retourneray, bien qu'en aduersite,
 Au pays gratieux de ma natiuite,
 Et luy feray bastir un sepulchre honorable,
 Rendray à son tombeau un honneur conuenable,
 Ainsi qu'il est decent, ma mere mariray,
 Et en vn stable estat ie la colloqueray.

Il fu fin, & apres se rassit en sa place.
 Lors Mentor, que l'amour estroitement enbace
 A l'absent Ulysses, & qui semblablement
 Fut aimé d'Ulysses affectueusement,
 (Auquel, comme il partit pour faire son voyage,
 Et iettoit hors ses nefes du paternel riuage:
 Il auoit par expres le soing, l'authorité
 De son regne & son train fidedemment transporté,
 Commançant de luy rendre entiere obeissance,
 Et que ch'acun fist ioug dessouz son ordonnance,
 Dir ainsi Oyez moy citoyens Ithaquois,
 Que personne n'ait plus aucun soucy des loix.

LE II. LIVRE

*Ne prenne plus le sceptre, & que nul Roy placable
 Et doux, ne regne plus sur ce lieu honorable,
 Que nul n'ait plus le soing de regner iustement.
 Mais qui est d'un courage & dur & inclement,
 Quiconque est de nature & cruelle & barbare,
 Qui est iniuste, fier, voluptueux, auare,
 Que celuy là soit Roy. Le souuenir, bons Dieux,
 D'Ulysse est bien perdu, & comme gracieux
 Il a sceu commander iadis sur ceste place,
 Comme il a gouuerné toute vne populace
 Auec grande douceur, & comme entierement
 Tel qu'un pere, en son regne il s'est monstré clement,
 Je ne me fasche point quand ie voy ceste bande
 De superbes amans, qui deuore & gourmande
 La maison d'Ulysses, croyans qu'il perira
 S'il ne l'est, & de Troye onc ne retournera.
 C'est pourquoy s'esgayans tant en leurs arrogances
 Ils font à leur malheur toutes ces insolences:
 Trop bien contre le peuple, indigné iustement,
 Je brusle de colere. A quoy si longuement
 Ce silence muet? Pourquoy dessouz silence,
 Citoyens, souffrez-vous vne telle insolence?
 Pourquoy à les reprendre estes vous negligens?
 Et pourquoy quand ils sont sur tout si peu de gens,
 Vous plusieurs, & armés, ô lasche populace!
 Ne venez-vous au moins reprimer leur audace?
 Alors Leocritus qui fut fils d'Euenor,
 Tu parles donc ainsi, ô bauard de Mentor,
 Et fol d'entendement? Ainsi donc tu opine,
 Ou que nous desistions, ou qu'on nous extermine.
 Il sera difficile à tout tant de mutins
 Que soyez de chasser ainsi de leurs festins*

Des gens si bien repeus. Non, quant Ulysse mesme
 Y seroit, y viendroit, bien que de force extreme,
 Il y succomberoit, s'il auoit seulement
 Pensé de nous chasser, bien qu'inopinément
 Il nous trouuast ceans: Nous pleins en abondance
 De viures & de vins frians par excellence,
 Et combien que sa femme en ait un grand desir,
 Elle n'auroit pourtant longuement le plaisir
 De son soudain retour. mais son & nostre main forte
 Il trouueroit la mort sur le seuil de sa porte
 Ineuitablement, s'il nous entreprenoit
 En tel nombre au combat, & seul s'y hazardoit,
 Mais vous, peuple, chacun s'en aille en son ouurage,
 Et quant à cestui-cy, que Mentor l'accourage
 Auec Halitherses au chemin qu'il a mis
 En son entendement, car ils sont ses amis
 Paternels de tout temps. Mais certes Telemaque
 Setenant à reçoÿ aura dedans Ithaque
 Messagers de son pere, & son retour sçaura:
 Mais iamais ce chemin ne paracheuera.

Ayant de la façon paracheué de dire,
 Le peuple il licentie, & chacun se retire.
 La troupe des amans au chasteau demeura,
 Et Telemachus seul deuers la mer tira:
 Et s'arrosant les mains de l'onde mariniere
 Il fit de grand' ardeur à Pallas sa priere.

Toy Dieu qui voulus bien me venir visiter.
 Hier en ma maison, vueilles moy escouter,
 Et qui me commandas de me mettre sur l'onde,
 Pour chercher d'Ulysses errant par tout le monde
 Nouuelles quelque part. Les Grecs entierement
 A ce voyage mien donnent empeschement

LE II. LIVRE

Et principalement des gens pleins d'insolence
 Qui pourchassent ma mere, & me font violence.

Comme il disoit ainsi : Pallas qui emprunta
 De Mentor le parler & l'œil, se presenta
 Sur le lieu mesme à lui, & lui dit : Fils d'Ulysse,
 Si tu peux faire tant que dedans toy fleurisse
 La vertu de ton pere, & te monstres pareil
 Qu'il estoit à la main & au prudent conseil,
 Tu ne seras iamais ny lasche de courage,
 Ny d'esprit estourdi : & si cetien voyage
 A souhait te viendra. Mais aussi si tu n'es
 Et de Penelopé & du fort Ulysses
 Le germe vigoureux, & leurs costes puissantes
 Ne t'ont point engendré : C'est en vain que tu tentes
 Entreprise si haute, & si ie ne croy point
 Que la puisses conduire à favorable point.
 Car certes peu de fils ressemblent à leurs peres
 En vertu, fort souuent ils naissent degeneres
 Et pires, mais meilleurs on les void rarement.
 Mais puis que tu te porte & bien & dignement
 Successeur de ton pere, & ta pensee esneüe
 N'est point d'aucune doute, ains d'ame resoluë
 Tu oses entreprendre, & ie ne te voy pas
 Abiect en ta pensee & d'un courage bas:
 Au contraire, pourueu de vertu, de prudence
 Telle que l'eut ton pere, Heros plein d'excellence:
 Je me tiens assure qu'emporteras le prix
 Du vertueux exploict que tu as entrepris.

Donc genereux enfant, dédaigne les parolles
 De ces beaux poursuiuans & leurs vanitez folles,
 Ils sont priuez d'esprit, forclos d'entendement,
 Auengles en prudence, & lourds entierement.

Ils n'apperçoient pas leur ruine imminente,
 Ils ne voient leur mort prochainement venante,
 Leur vie est à la fin, leur mort hastiue vient,
 Et ja desia le glaive à la gorge lestient.

Or croi que tu n'auras faim de compagnie,
 Moi, qui te viens fournir d'une nef bien garnie,
 Moi qui fus par ton pere au regne associe
 Te suiuray, compagnon de peine & d'amitié.

Or fus, retourne en & parmi eux te iette,
 Mais fay prouision sagement en cachette
 De viures, pain & vin, qui rappellent au cœur
 Et aux moëllles des os la force & la vigueur,
 Et fay bien reserrer le tout dans le nauire:
 Moi-mesme ie m'en vay entre le peuple eslire
 Force bons compagnons, qui sçachent bien ramer,
 Et pleins de volonte, pour se mettre sur mer.
 J'ay des vaisseaux au port, tous neufs pour la matiere,
 Mais pour l'usage vieux, qu'Ithaque marinier
 Qu'environne la mer, me garde dans son port.
 Ic prendray le meilleur, le plus viste, & plus fort,
 D'arms l'equiperay, & puis dès que l'estoille
 Luira, nous sortirons & hausscrons la voële.

Au ieune Prince ainsi la Deesse parla.
 Soudain qu'il eut ouy sa voix, il s'en alla
 Droit au chasteau, l'esprit plein de grande pensee:
 Où il vid des amans la ieunesse insensce
 Pour suiure leur desordre, assommer les Taureaux,
 Les Cheures escorcher, & brusler les pourceaux.

Antinoüs lui vint au deuant, le visage
 Riant, & l'embrassant il lui tint ce langage,
 Lui touchant en la main. Superbe harangueur
 Telemaque, & encor inuincible de cœur,

LE II. LIVRE

Tu ne dois plus auoir tant à cœur cet affaire;
 Modere à la parfin toute ceste colere.
 Iete conseille aussi de ne plus disputer
 De parole, & d'effect ne plus tant resister:
 Plustost fay bonne chere, & nous tien bonne table;
 Traitte toi de bon viure & de bon vin delectable,
 Ainsi qu' auparauant. Les Gregeois, & me croi,
 Feront ta volonté, assure t'en sur moi.
 Ils te feront fournir de gens & de nauire
 Pour te mettre sur mer, afin de te conduire
 A Pyle vers Nestor, pour voir si tu auras
 Nouuelles d'Ulysses, & si le trouueras.

Auquel le prudent fils d'Ulysses, Prince sage,
 Vous estes trop fascheux pour viure dauantage
 Parmi vous, lui dit-il, i'en ay trop, ô beuueurs,
 Jusqu'ici supporté, i'ay trop, plaisants causeurs,
 Craintif patienté: ie n'ai que trop encore
 Regarde ma ruine, & comme on me deuore:
 Sera-ce point tantost assez m'auoir mangé,
 Sera-ce point tantost assez auoir rongé
 Vn enfant? Ie le fus enfant, mais le meur aage
 Me rend maintenant homme, & i'ay le conseil sage,
 Et l'aduis des aagez. I'appren les frequentant
 La vertu, comme il fault que i'aille supportant
 La rude aduersité, l'ars en la belle flamme
 De la forte vertu, mon courage s'enflamme
 Contre mes ennemis, & ceux qui m'ont fait tort.
 Et pour bastir plustost l'arrest de vostre mort,
 Pour me rendre tant plus vostre perte facile,
 Soit que i'aille trouuer le vieux Nestor à Pyle,
 Soit que ie sois ici, i'y emploiray le tout,
 Et n'entreprendrai rien dont ie ne vienne à bout.

Et ie prendrai plustost vn nauire à loüage
 (Car ie ne suis encor' expert au nauigage)
 Pour selon vostre aduis aller commodement.

Il dit, & retira sa main facilement
 Qu' Antinouïs tenoit. Mais comme à l'ordinaire
 Les poursuiuans, leans ne laissent pas de faire
 Et festins & banquets, chacun d'eux attaquans
 Telemaque de mots offensifs & piquans.
 Car ils lui vouloient mal, & d'enuie notoire
 Malins ils médisoient hault & clair de sa gloire,
 Comme fit l'un d'entr'eux à table ainsi parlant.

Helas, Telemachus, nous brasse violent,
 Quelque bien grand malheur, ou la mort effroyable,
 Car à Pyle il s'en va qui est ceinte de sable,
 Ou vers Sparte, vercher gens, armes & secours
 Pour nous faire finir dans peu de temps nos iours:
 Puis que si courroucé il va prendre nauire.
 N'iroit-il point aussi, fol qu'il est, en Ephire,
 Terroir fertile & gras, afin d'en rapporter
 Quelque mortel poison, & le nous presenter
 Meslé dans nostre viure, ou dans nostre breuuage
 Pour nous faire mourir de douleur & de rage?

Puis vn autre adiousta: Que si sorti du port
 Il estoit agité de vent contraire & fort,
 Estoit poussé en mer, couroit tant de fortune
 Comme a faict Ulysses sur l'onde de Neptune,
 Qu'il perist à la fin: il nous donneroit bien
 De la peine & du mal, nous laissant tant de bien.
 Nous les partagerions ces richesses si belles,
 Et ces possessions & rentes paternelles
 Nous les separerions, & les mettrions à part,
 Et de ses portions chacun auroit sa part.

LE II. LIVRE

Mais à sa mere alors tant belle & tant aimable;
Et à celui aussi qu'elle auroit agreable,
En qui elle auroit mis son cœur & son amour,
Nous lairrons la maison & ce plaisant seiour.

Voila comme ils passoient le temps, & Telemaque
Entre dans l'arsenac du sage Roy d'Ithaque,
Proche des hautes tours du palais orgueilleux.
Là, d'or, d'argent, estoient des monceaux merueilleux,
Riches accoustremens es armoires serrantes,
Grandes provisions d'huiles bien odorantes:
Et de l'autre costé les tonneaux arrangez
Estoient d'excellens vins, & remplis & chargez,
Si le maistre venoit apres tant de souffrance,
Pour le moins qu'il y prist quel que resionissance.
Cel lieu à doubles clefs fermoit bien seurement,
Et la chaste Euryclee auoit entierement
La charge de cela, elle estoit nee fille
D'Opis Pese noride, & fidelle & habille:
Telemachus l'appelle, & lui dit: Tire moy
Icy du meilleur vin que tu gardasse au Roy,
Si quelque iour, possible, il reucnoit de Troye:
Sans estre de la mer & des Parques la proye.
Rempli m'en douze muids, couis moy bien en apres
Dans de bons sacs de peaux, des bons fruits de Ceres,
Force blanche farine, estreinte sous la meule,
Fais en douze bichets. Toy ma nourrice seule
En as la cognoissance, & seule as le pou uir
De mes bleds, de mes vins, & puis dès que le soir
Sombre ramenera la nuit, & que ma merc
Triste s'ira coucher au liêt veuf de mon pere,
Je monteray sur mer, guidant mon auiron
Vers Pile, dont maint sable enceint tout l'environ,

Et vers

Et vers Lacedemon : si Dieu m'est tant propice
 Que ie puisse trouuer du genereux Vlysse
 Nouvelle en quelque part. Mais si tost qu'il eut dit
 La maison de clameurs la nourrice remplit.

Que penses-tu, dit-elle, ô nourriture chere,
 Où veux-tu seul aller en contree estrangere?
 Ta mere, qui ne peut durer vn iour sans toy,
 Tu la feras mourir de tristesse & a'esmoys,
 Cruel que veux-tu voir les prouinces lointaines?
 A quoi vas-tu cherchant la mer de tant de peines?
 Vlysses loing d'icy en pais incogneu
 Sans espoir de retour, est de mort retenu
 Parmi gens esloignez estendu au riuage:
 Et voila, des amans la troupe qui enrage
 De courroux, de dépit, sans doute dressera
 Embusches contre toi, & mourir te fera,
 Te iettant en la mer. Demeure, ie te prie,
 Gouverne ton royaume, & ta douce patrie
 Te donnant du repos, il n'est ja de besoin
 De te mettre sur mer & t'en aller si loing,
 Courir mille dangers, ô estrange misere!
 Tandis on mangera tout le bien de ton pere.
 Rompts donc ceste entreprise. & ne te commets point
 Aux dangers de la mer. Elle dit en ce point:
 Et Telemach' respond. Ma nourrice fidele
 Ceci ne se faiët point, sans qu'un grãd Dieu s'en mesle.
 Iure moi seulement que tu n'aduertiras
 De ce depart ma mere, & point ne lui diras
 Jusqu'à tant que l'Aurore au carrosse de roses
 En terre ait deux fois six mainees écloses,
 Et que Titan passé n'ait fourni iustement
 Ou vnze ou douze iours. N'en dy rien mesmement

Qu'elle n'ait apperceu mon absence elle mesme,
 Et que l'amitié grande & le regret extreme
 Ne la face gemir, & qu'ainsi gemissant
 Elle n'aille par trop sa beauté fustriant.

La vieille lui inra prise de ses prieres
 Par les autels des Dieux & leurs sacrez mysteres,
 Puis remplit les vaisseaux & les sacs bien cousus,
 Et de bonne farine & de friand Bacchus,
 Et descendant en bas le prudent fils d'Ulysse
 Entre les poursuivans tout doucement se glisse.

Pallas cetemper dant comme elle eut emprunté
 Du gentil Telemach la taille & la beauté,
 Court parmi la cité, commande de voix forte
 Que si tost que Vesper aura fermé la porte
 Du Ciel, les compagnons se rendent diligens
 Au port dans le navire avecques tous leurs gens,
 Et qu'ils l'attendent là : Il demande à Phronie
 Le fils de Néemon vne nef bien fournie,
 Des plus vistes sur tout, lequel luy presenta
 Tant son parler courtois doucement le flatta.

Tandis Titan voulant visiter l'autre monde
 Pour reuoir le Leuant, se plongea dedans l'ond,
 Et des ombres l'espais par tout se respandit.
 Son vaisseau dans la mer lors elle descendit,
 L'appresta bellement : les compagnons assemble,
 Les armes accommode, & tout le reste ensemble
 Qu'il faut auoir sur mer. Ils viennent vistement,
 Et elle les exhorte à ramer galamment:
 Puis s'en court au chasteau, & iette sur la teste
 Des beueurs poursuivans vne eau qui les arreste
 D'enuie de dormir. Ils errent chancelans,
 Ont la teste pesante, & les genoux branlans

De sommeil & de vin. Toute la maison rouë,
 Pensent ils, sous leurs pieds, car elle leur secouë
 Les verres hors des mains, & les enuoye au lit.
 Et puis allant trouuer Telemachus, lui dit,
 Toute à Mentor semblable: A lerte, Telemaque,
 On n'attend plus que toy, sus viste, hors d'Ithaque.
 Donnons la voile au vent, & vollons sur la mer.
 Il n'est plus de besoin icy de consumer
 Le temps en grands propos, chassons toute paresse.
 Elle se met deuant, & il suit la Déesse
 Pas à pas, & soudain qu'ils furent arrivés
 Ils ont les compagnons sur le vaisseau trouuez,
 Ausquels Telemachus à dire ainsi commencé.
 Sus vistes compagnons, allons en diligence
 Querir ce qu'il nous faut là hault dans ce chasteau,
 Pain & vin, & mettons le tout dans le bateau,
 Parauant que quelqu'un l'aille dire à ma mere.
 Personne n'en sçait rien que ma nourrice chere,
 Mais elle m'est fidelle. Il chemine deuant
 Ayant ainsi parlé, & eux le vont suivant,
 Chargent le tout sans bruit, portent en diligence
 Au bateau: cela fait Telemaque s'aduançe
 Et se iette dedans. Pallas le suit soudain,
 Se met aupres, & prend le gouvernail en main.
 Les autres par la nef se mettent en besongne,
 Le cordage deffont, la terre les eslogne,
 Et Neptune les prend. Pallas leur donne à dos
 Un Zephir fauorable, & le vent à propos.
 Armes & anirons les uns les autres prennent,
 D'autres leuent le voile & oblique le tiennent
 Pour micux prendre le vêt. Mais tout en premier lieu
 Ils haussent le grand mast, le posent au milieu

LE II. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Du vaisseau, l'asseurans avec force cordage.
Puis ils ouvrent le voile, & Zephire fait rage
De l'emplir de son souffle : alors a l'entour d'eux
Sonne le flot rougeastre au battement hideux,
Et le vaisseau gaillard pousse de mains rameuses
Fend & coupe leger les ondes escumeuses.
Ils vont apres, de vin les tasses remplissans,
Pour sainte effusion aux grands Dieux les versans,
Sur tout à toi Pallas qui d'eux as soin & cure.
Elle tient le timon, & tant que la nuit dure
Les guide en leur chemin, & du verd element
Les routes sans hazard leur ouvre seurement :
Tant que du vieux Tithon la femme claire & belle
Le iour & la lumiere au monde renouvelle.*

Fin du deuxiesme Liure.



LE TROISIÈME LIVRE
DE L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

ARGUMENT.

Nestor reçoit Telemachus arrivant avec Pallas, luy conte ce qui aduint aux Grecs au departir de Troye, & ayant ouy ce qu'il luy avoit dit touchant les poursuivans, & recognoissant Pallas à son depart, il fait vn sacrifice. Telemachus ayant eu de luy vn chariot s'en va à Sparte avec Pisistratus. L'un des fils de Nestor, & la nuit les surprenant ils logent chez Diocles à Phères.

AUTRE SOMMAIRE.

*Telemac vient à Pyle ayant le vent prospere,
Et là Nestor luy dit ce qu'il sçait de son pere.*

E*Andis le beau Soleil hors des ondes sortant
Quitte les flots moitteux, & dans les cieux
montant,
Aux hommes & aux Dieux sa claire tor-
che apporte,*

*Et sur la terre aussi seconde en toute sorte.
Or desia touchoient-ils aux champs Néléiens,
Et leur nef approchoit des murs des Peliens,
Qui de gras Toreaux bruns faisoient lors sur le sable,
Au cheueu-pers Neptun' sacrifice honorable,*

LE III. LIVRE

Neuf sieges ils auoient sur le riuage mis,
 Où cinq cens citoyens par ordre estoient assis,
 Et là chacun d'entr'eux pour le seruice iettent
 Neuf bouneaux égorgez, en pieces ils les mettent
 Escorchez, estrippez. Les cuisots qu'à leur Dieu
 Ils font au feu bruler petillent sur le feu,
 Et des morceaux iettez sur la braise enflammee,
 Le sang tout tiede encor' rendoit mainte fumee.

Les Ithaquois à bord le vaisseau vont poussant,
 Plient le voile blanc, & lors chacun descend:
 Aussi faict Telemach', le quel en ceste sorte
 Pallas, qui se rendoit son conducteur, exhorte.

C'est maintenant qu'il fault, ô Prince, prendre cœur,
 Dechasser toute honte, & n'auoir point de peur,
 Va doncques sans trembler trouuer le vieillard sage
 Pour ceste occasion as tu faict ton voyage.

As tu passé la mer, as tu voulu courir
 L'Empire de Neptune, afin de t'enquerir
 De ton pere Vlysses: quelle terre, quel monde,
 Quel coing tant reculé, où quelle Isle profonde
 Le cache & le retient, ou s'il n'est plus, comment
 Il a esté tué. Va doncques hardiment
 Trouuer le Roy Nestor, caualier d'excellence
 Voyois, si dans son cœur de nous celer il pense
 Ce qu'il y a caché: s'il voudra rendre ouuert
 Ce qu'il pourroit tenir & douteux & couuert.
 Humble tu le priras instamment qu'il te die
 Toute la verité, fraude ne menterie
 Onc il ne te dira: car le sage vieillard
 A de beaucoup de faicts l'experience & l'art.

A donc Telemachus respond à la Deesse,
 Où iray-ie, Mentor, de quelle hardiesse

Puis-je le saluër? te suis en verité
 A parler prudemment peu experimenté,
 Je n'ay iamais encor acquis l'art de bien dire,
 Un ieune homme est honteux, & sans peur n'ose induire
 Un plus vieux à parler. Auquel adiouste ainsi,
 Pallas aux beaux yeux vers. Non, n'aye aucun soucy,
 Encore qu'autrement tu tienne en ta pensee,
 Ta bouche par un Dieu se sentira dressee
 Pour parler comme il fault, ie ne croy nullement
 Que ta mere t'ait fait en son enfantement,
 Les Dieux y repugnans, & qu'en ta nourriture
 Ils n'ayent eu, benins, de toy soucy & cure.

Elle eut dit, & soudains'en va trouuer les Grecs
 Ayant tourné ses pas, & Telemaque apres
 Le suit au mesme temps. Alors Nestor le sage
 Avec tous ses enfans estoit sur le riuage:
 Les compagnons autour le banquet conduisoient
 Dignement appresté, les chairs rostir faisoient:
 En la broche mettoient les grands pieces tremblantes,
 Et les membres posoient sur les braises flambantes.
 Mais dès qu'ils eurent veu les Grecs approcher d'eux,
 Soudain ils laissent tout, accourent, graciens,
 Et les vont recueillir. Se leuent hors de table,
 Les prient de propos courtois & amiable
 De s'asseoir avec eux, & agreablement
 Prendre part du festin qu'ils font ensemblement.
 Mais le premier de tous, & encor le plus proche,
 Pisistratus vaillant aux armes, les approche,
 Pren les mains de tous deux, les embrasse serré,
 Pour manger les fait soir sur le sable doré
 Couuert de belles peaux, entre Nestor son pere
 Pres de Thrasimedes, & leur faisant grand chere

LE III. LIVRE

Leur sert de la viande, & fait remplir encor
 Du doux fruit de Bacchus de grands pleins vases d'or.
 Puis regardant Pallas Egidienne, fille
 Du puissant Iupiter, d'une grace gentille
 Commence à dire ainsi. Amy fay humblement
 Ta priere à Neptun, puis qu'opportunement
 En ce iour solemnel venus icy vous estes,
 Celebrez avec nous ces annuelles festes:
 Puis quand tu auras fait, tu donneras aussi
 Ce vase de vin doux tout plein, à cestui-ci,
 Afin que comme toy il face le semblable:
 Je croy que ce lui est aussi chose agreable
 De faire offrande aux Dieux. Il nous faut tous auoir
 En eux nostre fiance, & vous pouuez scauoir
 Que leur aide en tout temps nous est tres-necessaire.
 Or voyant cestui-ci le plus ieune, & ne faire
 Encores que fleurir, semblable d'aage à moy,
 Ce pot d'or, plein de vin ie tens premier à toi.
 Ce disant il le met en main à la Deesse,
 Et son cœur elle sent tenté d'une allegresse,
 De se voir honorer d'un hoste homme de bien,
 De se voir resiouir d'un honneste entretien,
 Et de ce que premier, de façon si humaine
 Il lui a mis en main la couppe de vin pleine.
 Lors respendant le vin hors des dorez vaisseaux
 Elle fit sa priere ainsi au Roy des eaux.

Neptune, qui enceins toutes les riuies molles
 De la terre habitable, escoute mes paroles,
 Et ne te fâschant point que nous t'offrions icy
 Offerres & presens, benin assiste icy,
 Mes prieres & vœus accepte fauorable,
 Et les ratifiant, donne honneur desirable

*Au Nelide Nestor, enuoye à ses enfans
 Qui sont si gens de bien, d'estre tous triumphans
 En louange & vertu, & donne recompense
 Aux Pyliens qui sont pleins de beneficence
 Pour leur belle hecatumbe, & puis finalement
 Que Telemaque & moy puissions prosperement
 Retourner au pais. Bien acheué l'affaire
 Pour lequel, ô Neptun nostre barque legere
 Nous a heureusement portez dessus ton dos.*

*Pallas ayant ainsi acheué ses propos
 A Telemaque tend la grand coupe doree,
 D'un grand cercle tout d'or richement entouree,
 Et la plus belle encor. Luy semblablement fit
 Ses prieres & vœux, & l'offerte par fit.*

*Comme il eut acheué les compagnons rostirent
 Les chairs, & puis apres en pieces les partirent,
 Firent le festin beau, mangerent plainement,
 Et passerent le temps fort agreablement.*

*Estans rassasiez de vin & de viande
 Nestor Geremien leur fit lors sa demande
 Il fait beau maintenant deuiser à plaisir,
 C'est asteure qu'il faut s'enquerir à loisir
 Qui vous amene icy, quand la table est leuce,
 Et qu'on a bien repeü. Enfans, vostre arriuee
 D'où est elle en ce lieu, de quelle nation,
 Qui estes vous, quelle est vostre condition,
 Pour quelle occasion prenez vous cesteroute
 Estans venuz par mer? mettez m'en hors de doute,
 Ou si vous traffiquez chargeans vostre vaisseau
 De mainte marchandise, ou si vous courez l'eau
 Comme font aujourdhuy pyrates en grand nombre,
 Portans aux passagers menaces & encombre,*

LE III. LIVRE

*Trauersans en la mer, courans de toutes parts
 Infortunes, dangers, miseres & hazards.*

*Auquel Telemachus respond de sage sorte,
 Car Pallas luy donnoit cœur & faconde forte,
 Afin d'acquerir gloire, & aussi s'informer
 D'Ulysses vagabond & miserable en mer.*

*Neleïde Nestor, digne honneur de la Grece
 Ce que tu veux sçauoir, de quelle contree est-ce
 Que nous sommes partis, ie t'en informeray
 Et nostre vray pais au vray ie te diray.*

*Nous venons donc d'Ithaque, où le iette-fontaine
 Le mont Neïus s'estend. L'affaire qui nous meine
 Nous est particulier: Rien du tout du public,
 Ny le bien general de l'estat Argolic
 Ne nous a faict venir. Plein d'amour paternelle
 Je viens sçauoir icy quel bruit, quelle nouvelle
 Court du fort Ulysses, qu'on dit avecques toy
 Auoir razé les murs de Priam le grand Roy.
 Des autres qui estoient à Troie la guerriere
 Combatans, nous scauons leur mort, & la maniere.
 Mais Iupiter, helas, nous cache rigoureux
 Qu'est deuenu depuis ce Prince malheureux.
 Nous n'en pouuons sçauoir chose au monde certaine
 Où & quant il est mort, si en terre lointaine
 Ou si proche d'icy, si c'est en combatant
 Contre vn fort ennemy, ou si c'est en flottant
 Qu'il ayt esté noyé sous l'onde impitoyable
 Quelque sable couurant de son tronc miserable.*

*Or i'ay recours à toy, & humble suppliant
 Je viens à tes genoux mes deux genoux pliant,
 Dy moy, Prince remply de louange immortelle
 Du Roy Dulichien la funeste nouvelle,*

Si de ces grands malheurs as esté spectateur,
 Où si n'en as esté seulement qu'auditeur.
 Ma mere, non heureuse en enfans, m'a fait naistre
 En mere non heureux : & si tu crains peut estre
 De m'attrister par trop non, ne fais aucun cas
 De pitié, de douceur, & ne me flatte pas,
 Mais dy moy clairement tout ce qu'en ta notice
 Il peut estre arriué du miserable Vlysse.
 Par, si iamais il a de toy rien merité,
 Si encor agreable il t'a iamais esté
 Soit en dits, soit en faitts, sous les hautes murailles
 De Troye, où vous avez donné maintes batailles
 Contre les Dardanois, ou tant que vous estiez
 De Grecs, mille trauaux au siege suportiez,
 Battus du fort destin, souuien toy de quel Zele
 Il t'ayma, grand Nestor, & rien ne me recele.
 Auquel le vieux Nestor curieux de cheuaux.
 Tu me presses mon fils te conter nos trauaux
 Me les renouuellant. Trauaux grands au possible
 Que nous auons portez de courage inuincible
 Nous les enfans des Grecs, entre les peuples fiers
 De la puissante Troye, aux Phrigiens cartiers,
 Nation genereuse incomparable en force,
 Que si point apres point de conter ie m'efforce
 Tout ce qui s'y passa, soit lors que nos vaisseaux
 Pour rauager couroient la campagne des eaux
 Sous le fort Achilles general de l'armee:
 Soit lors que sous les murs de Troye renommee
 Sous les puissantes tours du demy Dieu Priam,
 Sous les roides remparts de la haute Pergam'
 Nous sommes tant de fois des cris venuz aux armes,
 Où nous ont tant de fois mis aux mains les alarmes,

L E III. L I V R E

Où tant de cavaliers grands en guerre sont morts,
 Où dort le grand *Aiax* fort entre les plus forts,
 Ou le brave *Achilles*, ou *Patroclus*, semblable
 En conseil aux grands Dieux, à nul comparable
 Gisent, de dure mort atterrez & vaincu,
 Où le fort, hélas ou mon pauvre *Antilocheus*
 Enfant sans nulle tare, ores les accompagne,
 Brave, soit qu'il fallust sur la raze campagne
 Des pieds vaincre à la course, ou soubz l'habit de *Mars*
 Vaillamment combatant ne craindre nuls hazard,
 Digne & puissant guerrier & rempli de proüesse:
 Et tant d'autres travaux que les Princes de Grece
 En ce siege ont paty, qui les pourroit narrer?
 Non, quand expressement tu voudrois demeurer
 Icy cinq ou six ans, & n'aurois autre affaire
 Qu'à tousiours t'enquerir ie ne le pourrois faire:
 Et t'en retournerois en ton país natal
 En regret, plein d'ennuy, de tristesse & de mal.
 Car en neuf ans entiers, soit par ruse couverte
 Bastissans nos desscins, ou soit en guerre ouuerte
 Attaquans les *Troyens*, nous les auons mis bas,
 Nous les auons à force atterrez de combats,
 Nous *Dorienne* gent en force incomparable:
 Et siege ne fut onc si beau ne si notable.
 Et si à toute peyne à bout nous en a mis
Iupiter, & la fin presque en a permis
 Là, personne ne peut en langue bien disert,
 En esprit, en conseil, au preux fils de *Laërte*
 S'egaler tant soit peu. Tous il les surpassoit,
 Et loing tant qu'ils estoient derriere il les laissoit,
 Cet ien pere *Olysses*, en ruses, en prudence,
 En astuce de *Mars* seul grand par excellence:

Je le dy si tu es son fils certainement.

Car ie te diray bien, plus attentivement.

Je te regarde, & plus ie te trouue admirable

Et certes ton langage est tout en tout semblable:

Et ne te dirois point estre plus ienne d'ans,

Tant vous estes fort peu de parler differens.

Or tout le temps du siege, onques en nuls affaires

Quana le conseil tenoit, nous ne fumes contraires

Le fort Vlysse & moy, & ce que nous sentions

Estre du bien public: Tousiours nous consentions

En nos opinions: soit qu'il fust necessaire

D'euter quelque mal, ou d'obtenir victoires,

Et trophées d'honneur dessus nos ennemis.

Mais quand Iliou fut à destruction mis,

Que Priam fut tumbé sous nos fortes batailles,

Que nous eusmes à l'herbe egalé ses murailles,

Nous montasmes sur mer. Et Dieu se courrouça;

Et les Grecs par les vents ça & là dispersa.

Iupiter de long temps nous auoit destinee

Nostre route au pais triste & infortunee.

Certes tous n'auoient pas cheminé droutement

Et tous ne s'estoient pas comporteZ prudemment.

C'est pourquoy la plus part des Princes de la Grece

Perirent, accableZ de misere & detresse

Et tout pour le despit de la Deesse, ayant

Pour pere Iuppiter horrible & foudroyant.

Elle rendit les cœurs des Pelopides freres

En fureur, en discord l'un à l'autre contraires,

Car comme ils eussent fait publier hautement,

Assez mal apropos, que les Grecs vistement

S'assemblassent en vn, quand le flambeau du monde

Se noyeroit au soir dans l'occidentale onde,

LE III. LIVRE

*Eux ennyureꝝ de boire, appesantis de vin,
 Pour tenir le conseil s'assemblerent en vain.
 Menelaüs vouloit que les Grecs s'embarquassent,
 Et que diligemment en Grece ils retournaissent,
 Missent les naus au veni sur le grand flot ondeux:
 Mais au grand Atrides, qui commandoit bien mieux,
 Son conseil ne pleust pas, soustenant de courage
 Qu'on ne deuoit bouger, tant que sur le riuage;
 Une sainte hecatumbe aux dieux il eust dressé;
 Et sur tout appaisé le pouuoir courroucé
 De la Tritonnienne. Imprudent par trop certes
 Qui ne cogneut iamais que toutes ses offertes
 N'estoient pour appaiser les Dieux aucunement:
 Les Dieux ne changent pas ainsi legcrement.
 Donc, cependant qu'on void se courrousser les freres,
 Debatre follement en leurs aduis contraires,
 Le reste est my party, & chacun de trauers
 Suit son affection. Vn bruit s'esmeut diuers
 Parmy les Achiens, le murmure se double,
 La discorde s'accroist, tout le monde est en trouble;
 Nous eusmes ceste nuit vn sommeil bien amer
 Tristement espanduꝝ sur le bord de la mer:
 Là mediterent bien noꝝ pensees profondes
 Le mal dont menaçoient nostre retour les ondes,
 Et Iupiter deuoit, (tels estoient ses secrets)
 Donner mille trauaux aux miserables Grecs.
 Des quel'Aurore vint à la coche doree
 Nous mismes noꝝ vaisseaux dessus l'onde aꝝuree,
 Ayant chargé dedans de biens vn million
 Que nous auions gaigneꝝ par le sac d'Ilion:
 Nymphes de grand beauté, filles, femmes Troyennes,
 Mais plus de la moitié des troupes Doriennes*

Avec Agamemnon se trouuerent au port:
 L'autre part monte en mer, hors du riuage sort,
 Pousse à beaux auirons l'onde Neptunienne,
 Et la nef couppel l'eau de sa course soudaine.
 Neptune alors aysé, son marbre haïz ardeux
 Ouse vont egayant les balenes hydeux,
 Nous rendit aplany. Dans le port nous entraſmes
 Portez en Tenedos, & là sacrifiaſmes
 Aux hauts Dieux immortels pour nostre partement.
 Là Jupiter encor' empesche ouuertement
 Nostre entrepris retour, iettant en nos courages
 Et de toute la flotte, ires, discords, & rages.
 Ceux qui ſuinoient Vlyſſe, aux batailles ardent
 D'esprit bien cultiué, d'entendement prudent
 Remonterent en mer, & retournerent bride
 Pour retourner trouuer le camp du grand Atride.
 Moy ayant aſſemblé viſtement mes vaiſſeaux
 Et tous mes compagnons, ie pren l'azur des eaux
 Hauſſe tacitement la voile: Ainſi i'euite
 Le naufrage cruel que Neptune nous medite,
 De meſme en fait Tydide exhortant ſes ſoldars,
 (Tydide genereux vray nourriſſon de Mars.)
 Apres nous, entamant le ſein marbreux de l'onde
 S'en vint Menelaüs à la perruque blonde,
 Qui nous trouue en Lesbos, comme nous conſultions
 Nos routtes en la mer, & en ſuſpens eſtions
 Où nous debuions ſurgir, s'il nous failloit reprendre
 Encor' la haute mer: ainſi le deſſus prendre
 De Chio la pierreuſe, obliquement tournans
 A gauche, ou Phyría ſes coſtaux eminens,
 Fait paroître en la mer, la laiſſans à ſenestre.
 Ou ſi nous hauſſerions nos voiles ſur la dextre

LE III. LIVRE

*Au dessous de Chio, iouxte les rocs venteux
 De l'esuentè Mimas, nous demandons aux Dieux
 Que favorablement leur bouche nous responde,
 Quel chemin nous debuons eslire dessus l'onde:
 Ils respondent. Vos naus iustement garderont
 Le milieu de la mer, la rade razeront
 D'Eubee, à celle fin qu'eniièz la fortune
 Des tristes accidents qu'on court dessus Neptune.
 Donc, si tost que le vent eut esmen en soufflant
 Son aleine sifflante, & son souffle ronflant:
 Nous nous iettons en mer, & le bon vent nous porte
 Dessus le viste appuy de son aleine forte.
 Tant que nous arrinons au cap vulgairement
 Appellé Gereustus, mais de nuit seulement:
 Là nous sacrifions au puissant Roy Neptune
 Force bestail cornu, tóreaux à la peau brune,
 Desia par quatre fois à nostre heureux retour
 L'Aurore iaunissante auoit donné le jour,
 Lors que les compagnons du genereux Tydide
 Auoient surgy heureux en Argos inachide;
 Je m'en venois aussi, & le prospere vent
 Auoit tousiours esté son doux souffle esluant,
 Et tant plus que le Dieu nous enuoye esperance
 Du vent, tant plus, mon fils, ie me haste & m'aduance.
 Je vins donc incertain, & n'ay depuis appris
 Quels des Princes des Grecs se trouuerent surpris
 Et perirent en mer, ou ceux qui eschapperent
 Les dangers de Thetis & d'elle se sauuerent.
 Or depuis mon retour, ie te veux raconter
 Ce que i'en ay ouy si tu veux m'esconter:
 Les Myrmidons conduits du famcux fils d'Achille
 Qui d'ennemis Troyens tuerent tant de mille,*

Retour-

Retournerent, dit-on, comme, emblablement
 Avec ses compagnons repassa jeurement
 Le fort Idomenee au riuage de Crete,
 Et le Fils de Paan le fameux Philoctete
 Garantis du danger des combats haïz ardeux:
 Ils vindrent sans peril & sans que pas un d'eux
 Ayt esté emporte des vagues furieuses,
 Noyé soubz le cruel des plisscures ondues.
 Et pour Agamemnon, vien qu'eslognez d'icy
 Au regne de Laerte & d'Ulysses aussi,
 Peut estre scauez vous sa fin par trop cruelle,
 Comme le mit à mort Agistus l'infiaelle
 Chez luy, en trahison, par le fer violent
 Vne espee sur luy fierement ebranlant.
 Mais il a bien payé la traison macosnee:
 Tant il fait bon laisser apres sa mort lignee,
 Car le gentil Oreste a dignement venge
 Le tort dont il auoit esté tant outragé,
 Massacrant Agistus le traistre parricide
 Du grand Agamemnon le genereux Atride.

A l'imitation de ce Prince gentil
 Il te faut allumer ton courage, au fusil
 Des aêtes vertueux, afin que de ta gloire
 Nos enfants à venir ayent un jour memoire,
 Et portent dans le Ciel le fameux de ton nom.
 Ie te voy bien formé, d'esprit gentil & bon
 Dont ie mesious fort. Auquel alors s'adresse
 Telemachus disant. Grand bonneur de la G ece
 Neleide Nestor, le grand contentement
 Qu'Orestes doit auoir, d'auoir si brauement
 Vengé Agamemnon: dont sa gentille gloire
 Doit recevoir des Grecs un honneur meritoire

L E III. L I V R E

De louange eternelle, & doinent nos nepueux
 Exalter à iamais vn acte si fameux.
 O que les Dieux ainsi me pourueussent asteure
 De force suffisante, afin que sans demeure
 Je m'allasse venger des forfaits malheureux
 Qui me sont faits chez moy par vn tas d'amoureux,
 Et leur faire payer & le tort & l'iniure
 Que meschamment me faict la canaille pariure.
 Mais les Dieux ne m ont point à tel bien destiné,
 N'ont point tant honoré le fils infortuné
 D'un pere si vaillant, qu'il acquist tant de gloire
 Car il me faut souffrir ceste honte notoire.

Lors Nestor, de cheuaux le domteur excellent,
 Puis que tu ramentoy, mon fils, en me parlant
 Ces affaires, dit-il, ils disent qu'une bande
 D'amoureux en ta court, importune demande
 Ta mere en mariage, & qu'en despit de toy
 Ils font là mille maux. Or' ie te pry, dy moy,
 Cedés-tu, de ton gré, à leur force inhumaine,
 Où, le peuple meschant t'a il en quelque haynes
 Qui se fortifiant des oracles des Dieux
 Poursuit encontre toy ses faits malicieux?
 Qui sçait si Vlysses raporté par fortune
 En son país natal, & sauué de Neptune
 La vengeance en prendra, les percera de traits
 Soit tout seul, soit suiuy d'une troupe de Grecs?
 Que si Pallas t'aymoit d'affection semblable
 Qu'elle faisoit ton pere, au siege incomparable.
 De Troye, où nous auons fait de si braues faicts,
 Et patit tant de mal (car ie ne vy jamais
 A quelqu'un tant a gré l'assistance celeste,
 Qu'à ton pere Pallas se rendoit manifeste)

Si son affection t'estoit telle, croy moy
 Que tous ces amoureux s'enfueroient deuant toy
 Laisants les nopces là. Vieillard sur tous aymable
 Dit le fils d'Ulysses, chose tant fauorable
 Ne m'aduendra iamais. Tu parles brauement,
 Ton di'cours me rait : ie ne puis nullement
 Toutesfois l'esperer, non pas si les Dieux mesme
 Puissans l'entreprendoient en leur pouuoir suprefme.

La Tritonide alors Pallas aux beaux yeux vers
 Luy coupant son propos. Quel mot tant de trauers
 T'est, di' elle, eschappé: Quelle rage te touche
 De blasphemmer ainsi de ta prophane bouche?
 Car Dieu peut preseruer la personne en tous lieux
 Quelque esloigné qu'il soit. Et t'aymerois bien mieux
 Apres beaucoup de mal de travail & de peyne
 Reuenir, bien que tard, ma vie sauue & saine,
 Et voir le iour heureux qui fauorablement
 Me rameneroit tel: qu'arriuant viftement
 Des ondes soustené, mourir de mort cruelle
 Ainsi qu'Agamemnon par la ruz'e & cautelle
 Du fils de Thyestes, & la meschancerie
 De sa femme mauditte, a pauurement esté
 Roide mort estendu dedans sa maison mesme:

Or les Dieux de qui est le pouuoir tressupreme
 N'osteront à la mort l'homme de qui les seurs
 Ont rompu le filet, bien que pleins de douceurs
 Ils l'aymassent d'amour cher & recommandable,

A donc respond le fils d'Ulysses miserable
 Helas, nous nauons pas occasion, M'ent or,
 De nous respaistre en vain de tels discours, encor
 Qu'il m'en face bien mal, le malheur trop contraira
 Son retour luy denie en sa patrie chere:

LE III. LIVRE

*La mort noire l'a pris : & ses destins sont tels :
 Ils luy furent donnez par les Dieux immortels.
 Mais i'interrogucray Nestor d'une autre chose
 Dedans le cœur de qui grand' sagesse repose,
 Plein d'equité, d'honneur. Tout le monde est vaincu
 Deses grandes vertus : on tient qu'il a vescu
 Trois generations, & sa vieillesse grande
 Par trois siecles entiers sur les hommes commande :
 A son regard aussi on le diroit semblant
 Aux grãds Dieux dessoubs qui les hōmes vōt trèblāt.
 Or nous raconte au vray, ô Nestor Neliide,
 La façon que mourut le genereux Atride,
 Dont le Royaume beau largement s'estendoit
 Par les plaines de G. ece : & où pour lors estoit
 Menelaüs son frere & quelle mort cruelle
 Osa luy machier Egistus l'infidelle.
 Car l'autre estcu beaucoup plus puissant & plus fort
 Un plus foi le la mis ceneanmoins à mort.
 Ou estoit en cet mps le beau mary d'Helene,
 En Achaïe, ou bien en l'Argolique plaine,
 Où s'il estoit de hors en voyage lointain,
 Quand le lascive adultere avec ceste putain
 Firent le ce grand Prince un si piteux carnage ?
 Sur ce la luy r spond Nestor le vieillard sage.
 Tu scaur s tout ce moy ; Tu soubçonnes cela
 Que la fortune alors sur luy ammoncela,
 Je l' voylien, mon fils : Sois donc seur ie te prie
 Que si Menelaüs eust recontré en vye
 L'infidelle Egistus, alors qu'il retourna
 De Troye, & que la mer chez luy le ramena,
 Il n'eust pas seulement sur luy daigné respandre
 De la terre en l'honneur de sa parjure cendre,*

*Mais les chiens, les oyseaux l'eussent finalement
De leurs dents, de leurs becs, mangé cruellement,
Sur la terre estendu, sans honneur & sans gloire
Dehors de sa cité, loin de son territoire,
Et si jamais son corps n'eust esté desiré
Des femmes d'Achaïe, & par elles pleuré,
Tant il auoit rendu ce vice abominable
A tous les Pelasgois horrible & detestable.*

*Durant donques le temps qu'à Troye nous estions,
Que sous le dur harnois la fatigue portions,
Il estoit en Argos l'excellente nourrice
Des cheuaux viste-pieds, tout-plongé en delice,
Enjoignant au chasteau, de doux propos pressant
La femme toute belle, & l'honneur flestrissant
Du grand Agamemnon. Combien qu'elle rejette
Le sale accouplement, la couche deshoneste
Dont-il l'importunoit (car au commencement
Elle auoit le renom de viure chastement)
Car son mary montant sur la campagne large
Pour aller à Pergam, il la mit sous la charge
D'un poete qu'il auoit, homme docte & prudent
L'uy donnant en garde & luy recommandant.
Mais quand, Destin des Dieux, ceste Princesse belle
Vaincuë se rendit, elle deuint cruelle,
Et par l'aduis meschant d'Ægistus son mignon
Relega des neuf seurs le docte compagnon
Dans vne Isle deserte en la mer effroyable:
Barbare delaisant le pauvre miserable
Aux aigles, aux oyseaux pour proye à deuorer.
Ægistus cela faiët la faisant retirer,
La meine en sa maison, où, selon la coustume
Ægistus des grands Dieux les saints autels parfume,*

LE III. LIVRE

D'offertes leur fait dons, d'or, d'habits precieux,
 Dresse force tableaux, force images des Dieux,
 Ayant conduit un faict de tresgrande importance,
 Et qu'il n'eust onc osé soncevoir d'esperance.

Or estans demarez du riuage Troyen
 Nous venions à plein voile, & par me, me moyen
 Gagnions la haute mer. Alors le ieune Atride
 Et moy voguions ensemble, ouvrants la pleine humide,
 Vni^x de volonté, de mesme opinion,
 Tant que nous fusmes pres du sacré sunion,
 Qui sur l'Athenien son grand ombrage iette.
 La Phœbus mit à mort d'un fier coup de sajette
 Lejettant en la mer, le pilote prudent
 Du Roy Menelaüs, comme il alloit guidant
 Le timon de la nef, Phrontis Onetoride,
 Qui seul auoit l'honneur sur la plaine liquide
 Entre tous les mortels de scauoir sagement
 Gouverner un vaisseau, le mener aextrement,
 Autemps plus orageux. Menelaüs demeure
 Pour rendre l'honneur deub dessus la sepulture
 De son amy perdu, bien qu'il fust fort pressé.
 Mais comme il eust encor le voile rehausse
 Retenant plein d'espoir la campagne salee,
 Comme il doubloit le cap de l'eminent Malœe,
 Vn trespiteux chemin Jupiter luy trama:
 Les vents horriblement sifflants il anima,
 Les orages esment, les eaux rendit enslees,
 Des montagnes en fit hautes & boursoflees
 Comme monstres nageans : les barques dispersa
 Errantes par les eaux, en Crete les poussa
 Vers les Cydoniens, à l'emboucheure estroite
 De Iardan. Or est là vne roche assc^x droite

Mais petite en la mer, aux confins de Gortin,
 Là le vent orageux pousse le flot mutin
 A gauche, vers le cap à Phaste, & le flot proche
 Bien que grand, est rompu de la petite roche:
 La flotte là portée avec horrible effort
 Les hommes à grand peyne eutierent la mort.
 Mais les flots irrités les barques enfoncerent
 Sous les antres hydeux, les orages froisserent
 Les vaisseaux peinturez, & sous les noires eaux
 Entre les creux rochers les mirent par morceaux.
 La tourmente pourtant & la tempeste viste
 En contraignirent cinq de lascher en Egypte,
 Où se trouuant porté l'Atride, diligent
 Il fit un grand amas de tresors, & d'argent
 Cependant qu'il erroit en estranger riuage
 Par nation à luy diuerse de langage
 Cependant Agistus tramoit en sa maison
 Le malencontre fier d'une grand trabyson
 Tuant Agamemnon : & renga un nouveau prince
 Sous son commandement le peuple & la prouince.
 Tout luy fut subiugué, & tout luy deffera,
 Il prit le sceptre en main, le peuple obtempera:
 Et se vid parueniu à la septiesme annee
 Que Mycenes par luy fut tousiours gouuernee:
 Or l'an d'apres arrive à son tresgrand malheur
 Le diuin Orestes, le furieux vengeur:
 Qui d'Athenes partit pour donner mort amere
 Au perfide Agistus le meurdrier de son pere,
 Et fit en le tuant, le sepulchral festin,
 Aux citoyens d'Argos, de la traistre putin
 Sa mere, & du ruffien. Or en ce iour la mesme
 Reuint Menelaüs plein de richesse extrefme

LE III. LIVRE

Et d'autant que sa flotte en pouuoit apporter.

Mais toy, mon cher amy, ne veilles t'absenter
 Long temps de ta mai, on & si riche & si bonne,
 Ne veſcarie point trop, & de loin n'abandonne
 Tans de biens, & chez toy ces ſuperbes amans
 Qui les deuoreront, ſans reſpect conſumans
 Ton bien, ton reuenu. cependant que ſur l'onde
 Trotteroit pour neant ta barque vagabonde.

Trop bien ie ſuis d'aduis que tu vois trouuer
 Le Roy Menelaüs, qui ne ſaiet qu'arriuer
 D'un païs eſlogne, des regions lointaines
 Où il a tant ſouffert de perils & de peynes
 Qu'il n'en pen, oit iamais reuenir en ſeurté:
 Ayant par la tourmente eſte tant agité
 Et deſtourné ſi loing par les cruels orages,
 Que les oyſeaux volants ſur leurs viſtes plumages
 A peyne paſſeroient en vn an ſans danger
 Vne telle eſtendue, vne ſi large mer.

Va donc que inſques là ſur le mobile verre.
 Si ta commodité t'eſt meilleure par terre,
 P'ay coches, i ay cheuaux les ven's des pieds gagnans
 Et mes enfans encor' t'iront accompagnans.
 Inſqu'à tant que tu ſois dedans Lacedemone
 Où le ieune Atrides porte Sceptre & couronne.
 Floriſſant en honneur. Là tu le ſuplicas
 Te dire verité, & fort l'en preſſeras,
 Il ne te mentira Car ſon gentil courrage
 Eſt orné de prudence & de parole ſage
 Il eut dit, & l'ſoir s'en vint en moins de rien
 Titan plongeant ſon coche au flot Iberien.
 Lors Pallas aux yeux pers Deeſſe venerable
 Reſpondant dit ainſi: ò vieillard honorable

Tu parles en amy, tu fais aujourdhuy voir
 Que tu veux t'acquitter au vray de ton deuoir.
 Or des langues tranchez vn peu, & dans lestasses
 Venez verser le vin puis auoir rendu graces
 A Neptune, & aux Dieux consecutiuelement,
 Nous irons dans les lits preparez mollement.
 L'heure du sommeil vient, l'obscurité s'approche,
 La lumiere s'enfuit. Phœbus pousse son coche
 Dans la sombre espaisseur, & son essiel ardant
 Est desia tout plongé dans les eaux d'Occident.
 C'est vn festin des Dieux : il seroit mal honnesté
 De le plus prolonger sans faire la retraite.

La sile à Iuppiter parla de la façon,
 Et l'on vid tout soudain porter à maint garson
 Aignieres pour lauer, les tasses ils remplissent,
 Et versans le bon vin à tous le departissent.
 Lors ils prennent leur vin, & apres auoir beu
 Ils iettent le couppé des langues dans le feu,
 Puis ils se leuent tous, & derechef respandent
 Le doux vin aux grās Dieux, ausquels graces ils redēt.
 Cela fait, & chacun ayant beu tout autant
 Que portoit son desir : Telemaque sortant
 Auec Pallas vouloit retourner au nauire,
 Quand Nestor s'escriant se prit ainsi à dire:
 Or il les retenoit, & les alloit tensant
 De propos gracieux : O Iupiter puissant
 Qui tiens le foudre au ciel, & vous grās Dieux encore
 Chassez loin ce méchef, qu'on ne me deshonore
 En la façon, dit-il, qu'ils ne s'en aillent pas
 Ainsi dans leurs vaisseaux, faisans si peu de cas
 De moy, de ma mai'on : Comme si, miserable,
 Je n'auois lits, linçeux, ny maison honorable.

LE III. LIVRE

Ny riches vestemens, ny rideaux precieux,
 Couvertes, ny matlas mols & delicieux
 Pour les accommoder & leur faire service.
 Tant que seray viuant iamais le fils d'Ulysse
 N'ira de ma maison coucher dans un batteau,
 Sur un ais, appuyant sa teste à vn poteau:
 Mesmes apres ma mort, dans coste forteresse
 Je lairray des enfans, qui de franche allaigresse
 Receuront mes amis, & tous ceux qui encor
 Daigneront visiter la maison de Nestor.

Auquel Minerue dit : O vieillard Nelcide,
 Certes tu as bien dit. Retien donc l'Ulysside
 Et le meine chez toy, pour moy ie m'en iray
 Trouuer les compagnons, & les aduertiray,
 Auray soin du nauire & de tout l'equipage,
 Car ie suis seul de nous le plus aduance d'aage,
 Les autres sont encor & florissans & vers,
 N'ont presque les mentons de poil tendre couuers:
 Tous pour l'amour de moy, en aage tous semblables
 Vont volontairement sur les eaux nauigables.
 Donc ie coucheray là, & puis dès que le iour
 Au chariot de rose, aura fait son retour,
 Il me faudra donner un peu iusqu'en Caucone,
 Quelque argent m'y est deu. La somme est assez bonne,
 Pour ne la messpriser. Quant à toy, ô Nestor,
 Tu peux d'un de tes fils, & de cheuaux encor
 Pour uoir ce ieune Prince, & qu'ils soient en vifesse
 Excellens, & choisis de courage & d'adresse,
 Puis qu'il t'est venu voir. Pallas ainsi parla,
 Puis comme vne grande aigle en volant s'en alla.

Un estourdissement les surprit admirable,
 Nestor demoura court, voyant l'emerveillable

Departir de Pallas. Puis la main saisissant
Du ieune Ulyssien, dit ces mots prononçant.

Amy, tu ne seras onc de lasche courage,
Ny de cœur trop craintif, puis qu'en un si ieune aage
Tant fauorablement t'accompagnent les Dieux,
Et si ce n'est aucun des Olympiques lieux:
C'est l'heureuse aux butins Pallas Tritonienne,
Qui devant tous les Rois de la gent Argienne
Au siege d'Illion à ton pere porta
Un admirable amour, qui tousiours l'assista
Et luy firent auoir ses aides secourables
Sur villes & citez maints triphes honorables.

Deesse, ie te pry donne honneurs triomphans,
Et reputation à moy & mes enfans,
Et à ma femme aussi. Sois nous douce & propice,
Et nous t'immollerons vne haute genisse
Sur ton autel sacré, ayant les cornes d'or,
Et que le ioug pesant n'a point domtée encor:
Que le dur labourer encores n'a trainee
Dans le mottieux gueret. elle t'est ordonnee
Pour victime, ô Pallas, hault elle portera
Le front, & riche d'or sa double corne aura.

Comme il faisoit ainsi de bon cœur sa priere
La Deesse aux yeux pers l'entendit debonnere:
Puis delaisant la mer & le riuage bas
Il se prit à marcher. Ses fils suiuoient ses pas
Et ses gendres aussi, & comme ils arriuerent
Au uerbe chasteau, les Rois se reposerent
Sur les sieges & lits: Nestor les honora,
Et dans les coupes d'or le doux vin mesura,
Kin, qu'une fille auoit sommeliere fidele
Serré depuis vnze ans, & maintenant c'est elle

LE III. LIVRE

Qui de la tonne antique ainsi le va tirant,
 Et Nestor le verjoit, la Deesse adorant
 Sur l'autel, le cœur plein d'aise & d'estouissance,
 Puis ils s'en vont coucher repeus à suff'ance,
 Chacun dedans son liêt. Mais le bon Chevalier
 Nestor Gerenien eut en soing singulier
 De faire aller coucher dans un liêt magnifique
 Le cher fils d'Ulysses, sous le sonnante portique
 Sa chambre estoit dressée, où la fraischeur du vent
 Alloit sans fin le doux de son soufle esleuant:
 Pres de luy Pisistrat dormoit, plein de courage,
 Qui n'estoit mis encor au ioug de mariage.

Mais la chambre du Roy sur le haut d'une tour
 Setiroit hors du bruit, là faisoit son sejour,
 Là prenoit son sommeil le vieillard honorable,
 Au liêt que luy dressoit sa femme venerable.

Mais l'aube aux doigts rosins, fille du iour naissant,
 N'eut si tost estellé son coche rongissant
 Que le Gerenien Nestor du liêt se iette,
 Sort dehors, & se sied sur vne pierre nette,
 Qui pour un siege estoit mise anciennement:
 Deuant le grand portail, polie extremement,
 D'admirable blancheur, de liqueurs reluisante,
 Et de rare onction plus que respandissante:
 Iadis s'assit dessus le grand Neleus, pareil
 Aux Olympiques Dieux de cœur & de conseil,
 Mais par la mort dompté, dans l'espaïsse tenebre
 Il estoit descendu de l'Erebe funebre.

Or Nestor porte-ceptre Heros brave & puissant,
 Et plein d'aage, pour lors en estoit iouissant:
 Pres duquel de ses fils la brigade leuee
 S'assemblant vïstement est son dain arrince,

*Stratius, Echeppron, Perseus, Aretus,
 Le fort Thrasimedes, ausquels Pisisstratus
 Aux armes renommé des enfans le sixiesme
 En nombre s'adivoignit d'une vitesse extrême,
 Conduisans avec eux Telemachus, le soing
 Et le soucy des Dieux. Ausquels Nestor de loing:
 Enfans, ie vous 'apply execute & la chose
 Que de tout mon desir ores ie vous propose
 Pour auoir la faueur de Pallas, que ie veux
 Me rendre fauorable entre les autres Dieux,
 Car elle a bien daigné, manifeste & prospere,
 Assister au festin que i'ay faict de n'aguere.
 Or que l'on coure tost par les champs florissans
 Où nos troupeaux errans les herbes sont paissans,
 Face que le bouuier une genisse ameine.
 L'autre haste ses pas à la barque prochaine,
 Et tous les compagnons appelle vistemment
 Pour s'en venir icy, fors que deux seulement
 Qui demeureront là, & du long du riuage
 Garderont l'attirail & tout le nauigage.
 Qu'un autre aille querir Laërtes le doreur,
 Au mestier de Vulcan plein de gloire & d'honneur,
 Et qu'il se haste, afin qu'il dore & qu'il brunisse
 Les cornes & le front de la belle genisse.
 Vous autres donnez ordre au dedans promptement,
 Faictes que le banquet s'appreste vistemment.
 Les filles ayent soing que les chambres soient nettes,
 Les liets soient bien dressez, que les tables soiēt prestes,
 Que le vin soit tiré, l'eau fraische & nette avec,
 Ne nous defaille point, & que le bois soit sec,
 Ce disant, tout le monde obeit, & la tore
 Vient cependant des champs, viennent des nefes encore*

LE III. LIVRE

Les compagnons du fils du diuin Ulysses,
 Vient au mesme moment le doreur Laërtes,
 Les armes du mestier quant & quant soy apporte,
 Outils d'un si digne art, & la tenaille forte,
 L'enclume & le marteau, desquels il induit l'or
 De faire son vouloir. Pallas y vient encor
 Au vœu du Néléide, & veut être presente
 Pour iouyr de l'offerte & de l'odeur plaisante.
 Nestor l'or reluisant fournit suffisamment,
 Et l'orfevre enrichit les cornes proprement;
 Pour faire que Pallas regardant la genisse
 En triomphe de ioye, & son cœur rejouisse.

Stratie & Echephron la victime menoient
 Les bras entortillez aux cornes qu'ils tenoient,
 Aretus portoit l'eau fraische, & nette à merueille;
 Dedans un chauderon & dans vne corbeille;
 Huille, farine, & sel. Apres qui l'excellent
 Thrasymedes alloit la grand hache esbranlant,
 Pour dessus le sablon roide morte l'estendre.
 Dessus portoit le vase, auquel il deuoit prendre
 Le sang tiede coulant. Quand Nestor le puissant,
 Dompteur des forts cheuaux, les brins du poil naissant
 Sur le front luy couppa, les brulant pour premice,
 Fit les aspersions du diuin sacrifice,
 Priant beaucoup Pallas. Le vœu parfait ainsi
 Les fruits sont espanchez, & tout le reste aussi.
 Et lors Thrasymedes tout prest, bouillant d'enuie;
 Oste de la genisse & le col & la vie
 Avec le fer luisant : ses forces à l'instant
 La quittent, & à terre elle chet tremblottant.
 Filles & brns alors font un cry pitoyable,
 Et Euridice aussi la Reyne venerable.

Qui fut iointe à Nestor d'un bien-heureux hymen,
 Et la plus vieille d'ans les filles de Clymen.
 Eux doncques la tenans ferme dessus l'arene
 Le grand Pisistratus des hommes capitaine,
 Pres de l'autel sacré l'égorgeant l'immoloit,
 Et le sang noir espais des veines decouloit:
 L'esprit quitte les os, & la chaleur les laisse.
 Or en grand diligence un chacun la depeffe,
 Detranche les cuisots, les partissent tous crus
 En deux parts, vont iettant force gresse dessus,
 Et puis les vont grillans. Le vicillard s'en approche,
 Et verse le vin noir, on void tourner la broche
 Par ordre, & à cinq rancs, que les ieunes tenoient,
 Et tant que tout fust cuit sur le feu la menoient.
 Les cuisots estans cuits, des entrailles tasterent,
 Le reste de la tôte apres ils apprestèrent,
 Le mirent par morceaux, & puis le rembrochans
 Ils le vont derechef à la flamme approchans,
 Et rostissans tenoient en main le pointu haste
 Pour le faire bien cuire. Adoncques Polycaste
 La moins aagée d'ans des filles de Nestor
 Excellente en beauté, non mariee encor,
 Lave Telemachus en eau deliciense,
 Et l'oint, laué qu'il est de liqueur precieuse,
 Puis iette dessus luy vestemens precieux.
 Lors il sort hors du baing, semblable à l'un des Dieux
 De corps, de majesté, de maintien, & de force,
 Puis aupres de Nestor s'assied de bonne grace.
 Lors on couvre la table, & pour le saint banquet
 Vn chacun prend sa place, & sur les lits se met,
 Et les forts compagnons à l'entour de la table
 Servent à qui a soif le bon vin delectable.

LE III. LIVRE

Mais quand la joye finit & l'appetit cessa
 Nestor ouvrant la bouche a ses fils s'adressa.
 Mes chers enfans, dit-il, qu'au carrosse on attelle
 Vistement les cheuaux, dont la criniere belle
 Sur le col va battant, afin de desloger
 Et porter Telemach, d'un pied viste & leger.

Ils obeissent prompts, courent en diligence
 Lier au chariot doré par excellence
 Les cheuaux pieds de vent, & la seruante apres
 Leur fournit largement & Bacchus & Ceres,
 Force fruicts sanoureux, & viures delectables
 Que l'o appreste aux Rois, & qu'o met sur leurs tables.

L'heritier d'Ulysses saute dispostement
 Sur le carrosse hault, si fait semblablement
 Le gentil Pisistrat' pour luy seruir de guide,
 Il fonette les cheuaux & leur baille la bride:
 Les roussins pieds d'airain de ces deux excitez,
 S'allongent sur le champ, vollent precipitez,
 Le legier chariot par leur prompte carriere,
 Tourne d'un viste effort, laisse Pyle derriere
 Et ses monts orgueilleux, & son tournoyant tour
 Exerce, estant porté tant que dure le iour,
 Et tant qu'il dure encor les roussins n'ont relasche
 De brauler le collier. Sa iournaliere tasche
 La Titan acheuoit, & les ombres cachoient
 Presque tous les chemins, ainsi qu'ils approchoient
 Pheres, & ta maison Diocles, qui te treuue
 Issu d'Orilochus, sorty d'Alphe Dieu-fleuue.
 Là leur couchee ils font, apres s'estre repeus
 Des dons de Diocles, qui les a bien receus.

Mais si tost qu'il fut iour, quand l'aube matiniere
 Apparoissant au ciel eut rendu la lumiere,

Ils reprennent le coche & font le fouet sonner,
Retouchent les chevaux, hastez de leur donner
Les resnes & la main, le chemin ils reprennent,
Et les roussins courans tout le iour les amèinent
Dans les champs porte-fruits, & puis finalement
Ils parfont leur chemin, tant couragement
Galopient ces chevaux. Titan cependant baigné
Le feu de sa lumiere és ondes de l'Espagne,
Sur les larges chemins on void s'obscurcir l'air,
Et des costaux hautains les ombres deualler.

Fin du troisieme Liure.



LE QUATRIÈME LIVRE DE L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

ARGUMENT.

Ulysses & Pisistratus arriuent chez Menelaüs, auquel Telemachus raconte le desordre que les poursuyuans faisoient en Ithaque, & Menelaüs à luy le retour des Grecs, de Troye, & la prophetie de Protheus Dieu marin, par laquelle il sceut la mort d'Agamemnon, & entendit comme Ulysses estoit en l'isle de Calypso. Les poursuyuans tiennent conseil pour faire mourir Telemachus. Pallas apparoit en songe à Penelope, & la console de la tristesse qu'elle auoit du depart de son fils.

AUTRE SOMMAIRE.

*A Sparte le surplus d'Ulysses il entend,
Antinoüs sur mer pour le tuer l'attend.*

Ulysses & Pisistratus approchoiēt la muraille embellie
De Sparte, ayant atteint le pays d'Oebalie,
Aborderent ensemble au palais somptueux
Du puis-né fils d'Atree, & noble & vertueux.
Arriuerent à heure & propre & fortunee, (tueux:
Et comme il celebroit le ioyeux Hymenee
D'une fille & d'un fils: force gens assistoient,
Forces Princes encor' assemblez, y estoient

Par son commandement : La pucelle gentille
 Auoit esté promise au fils du fort Achille
 Dès le siege de Troye, & lors les puissans Dieux
 Paracheuoient l'effet de l'Hymene ioyeux,
 Il la luy enuoyoit pour parfaire les nopces,
 Auec force cheuaux & force beaux carrosses,
 Aux champs des Mirmidons, où pour lors il regnoit,
 Et d'Achille heritier les peuples gouuernoit.

A son fils d'autre-part pour espouse on ameine,
 Vne fille de Sparte en beauté souueraine,
 La fille d'Alector, & ce fils auoit nom
 Megapenthé, vaillant, & plein de grand renom.
 Au temps de sa vieillesse & grisonne & derniere
 Cet enfant luy estoit né d'une chambriere.
 Car les Dieux qui au ciel habitent triomphans
 Ne permirent qu'Helene eust de lay plus d'enfans
 Depuis l'heure & le iour qu'elle auoit mise au monde
 La gentille Ermione, à Venus non seconde,
 En beauté singuliere, & qui eust emporté
 Fort aisement le prix de grace & de beauté.

Ainsi donc celebroident ces nopces magnifiques,
 Ainsi faisoient festins somptueux & publiques,
 Ainsi fortifioient le regne en bons accorts,
 Les citoyens ensemble & les seigneurs plus forts
 Qui possedoient les champs assis en Laconie.
 Là le chantre resonne vne douce harmonie,
 Le bal ment de sa voix, & parmy les beaux airs
 Où se bat la iennesse, accorde les doux nerfs
 De son luth doucereux. Deux sauteurs à la dance
 Se mettent bien disposés, & battent la cadence,
 Dressent le bal Royal, & tournans & sautans
 Forcées belles chansons à l'enny vont chantans.

LE IIII. LIVRE

D'Ulyſſe & de Neſtor la race braue & forte
 Arreſterent leur char à la premiere porte,
 Et furent apperceus par l'un des fauoris
 Du Prince, ſur tous ceux qu'il euſt encor cheris
 Le mieux aimé du Roy, qui promptement s'aduance,
 Les nouuelles en veut porter en diligence:
 Et le Paſteur du peuple ainſi vint accoſter.

Puiſſant Menelaus, nourry de Iupiter,
 Deux eſtrangers ſont là dans un carroſſe enſemble
 Arreſtez à la porte: & ſi, comme il me ſemble,
 Ils ſont de fort bon lieu, dignes d'eſtre tenus
 Enfans de Iupiter, on les diroit venus
 De la race des Dieux. Te plaiſt-il qu'on délie
 Leurs cheuaux du carroſſe? Où veux-tu qu'on leur die
 De prendre alors chemin, & chercher doucement
 Logis où on les aime? Auquel amerement
 Le Roy dit indigné: Cy deuant, Eteone
 Enfant de Boëthes, il n'y auoit perſonne
 Ainſi prudent que toy, ne ſi civilisé,
 Mais ores tu es bien autant mal-aduiſé.
 J'ay par l'eſpreuue, appris d'aider aux miſerables
 En mes erreurs diuers & preſque intolerables
 Par eſtrange pays, par un peuple enragé
 J'ay receu des plaiſirs de ceux qui m'ont logé.
 J'ay mangé, j'ay veſcu aux deſpens, à la table
 Des eſtrangers, errant par la terre habitable
 Juſqu'à ce que ie ſois ariné en ce lieu,
 Sans naufrage & malheur. ſi le plaiſir de Dieu
 Soubs qui le monde entier fléchit & obtempere,
 Veut que ce ſoit icy la fin de ma miſere.
 Va cours, detache & char & cheuaux pieds legers,
 Ameine, fais entrer ces Princes eſtrangers,

Pour faire bonne chere. Il se leue luy-mesme,
 S'encourt au deuant d'eux en diligence extrefme,
 Commande qu'on le suine. On oste les cheuaux
 Vistement du carosse, & l'eau comme à ruisseaux
 Leur chet de tous costez, la sueur les consume,
 L'encouleure & les flancs sont tous couuerts d'escume.
 On les meine à l'estable, on leur donne à manger
 Orge blanc & auoine, apres on va loger
 Le peinturé carrosse au dedans de la porte
 Du chasteau, à l'endroit de la muraille forte,
 Les deux Princes apres estre conduits dedans
 Demeurent tous ravis, admirent regardans
 L'apparence Royale & la belle structure
 Du grand palais, du Roy de Iupin nourriture.
 Telle que du Soleil est la nette clarté
 Et de sa sœur, semblable en claire netteté
 De l'Atride luysoit la maison venerable,
 A part soy chaque chose ils trouuent admirable,
 C'à & là par la court ils vont les yeux iettans,
 Et admirent le tout aises & fort contans.
 Ils sont tresbien receus, & du Prince leur hoste
 Ils ont tresbon visage. En apres on leur oste
 Leurs beaux accoustremens, ils entrent dans le bain
 Et les filles apres les lauent de leur main,
 Les oignent de liqueurs plus que delicieuses,
 Puis leur iettent dessus les robes precieuses.

Quand ils sont introduits grãd honneur leur est fait,
 Sont assis pres du Roy, contemplant à souhait
 Sa court & sa maison. La garse bien apprise
 Leur presente à lauer, une aiguiere elle a prise
 D'or entier & massif, & son bras net & gent
 Verse Thetis, qui chet dans un bassin d'argent.

LE IIII. LIVRE

Puis par la sale dresse excellemment les tables,
 Une autre de Ceres les presens profitables
 Porte dans vn papier : car la charge elle auoit
 De faire la despence, & les tables deuoit
 De bons viures charger & de force delices.
 Le cuisinier apres ordonnoit les seruices,
 Les grands plats portoit pleins de tous viures chargez,
 Qui sont premierement sur les tables rangez.
 Puis on verse le vin plaisant & delectable
 Dans des grands coupes d'or. Lors du haut de la table
 Le Roy Menelaus d'un visage gaillard
 Dit au fils genereux du Pylien vieillard,
 Et à Telemachus : Rejouissez vous ores,
 Prenèz en gré ce pain & ces viures encores:
 Puis quand auez repeu, d'un propos gracieux
 Nous vous demanderons vos noms, & de quels lieux
 Vous pouuez estre issus : la souche n'est pas morte
 Dont vous estis sortis, & de la race forte
 Des Rois vous procedèz, & les Princes sceptrez :
 Car tels, peres courards ne vous ont engendrez.
 Apres qu'il eut parlé, il prend de sa fourchete
 Le gras fillet d'un boeuf, le met sur leur assiette
 De façon gracieuse : & bien qu'un present tel
 Luy auoit esté fait par honneur solemnel
 Il les en veut orner, & eux dessus se iettent,
 Les mias dedās les plats les plus proches d'eux mettēt,
 Puis quand la soif finit & l'appetit cessa,
 Telemachus au fils de Nestor s'adressa,
 Et se baissant vers luy, luy dit bas à l'oreille
 De peur qu'on ne l'ouyst : Nestoride, à merucille
 Agreeable à mon cœur, des Pylicens l'honneur,
 Regarde ie te pry l'admirable splendeur

De ce riche palais, comme en or il abonde
 En argent, en yuoire, autant qu'autre du monde,
 En cuyure elabouré. Les magnifiques lieux
 Où le grand Iupiter, où les celestes Dieux
 Sur l'Olympe estoillé habitent venerables,
 Si ie ne suis trompé, sont à cecy semblables:
 Par ainsi, regardant ceste perfection
 Ie ne puis que ie n'entre en admiration.

Menelaüs l'ouyt, & en ceste maniere
 Leur parla doucement: Race de Rois treschere,
 Certes nul des mortels n'oseroit contester
 En biens, avec le Roy trespuissant Iupiter,
 Car de Iupiter est la maison eternelle,
 Eternels les palais: sa richesse immortelle,
 Et qui n'a point de fin. Des hommes, qui pourra,
 Ou qui ne pourra pas à moy s'esgallera,
 En splendide maison, en richesse, en cheuance,
 En or ou en argent, ou en autre abondance.
 I'ay merueilleusement paty dessus les eaux,
 Par maint & maint danger ont passé mes vaisseaux,
 I'ay esté tourmenté sur la terre & les ondes,
 Errant deçà delà sur les vagues profondes.
 En fin au huitiesme an nous sommes paruenus
 En Cypre renommee, où s'adore Venus,
 Puis nous fusmes portés iusques dans la contree
 De Phenicie, & puis nostre nef fut encree
 Errante çà & là par le pays fertile
 Que de ses grasses eaux arrose le grand Nil.
 Nous passasmes Sidon, & puis l'Ethiopie,
 Les Erembes cruels, & vinsmes en Libye:
 Par estranges pays errans & tracassans.
 C'est en ceste Libye, où les agneaux naissans

LE IIII. LIVRE

Portent cornes au front, la brebis camuſette
 Porte là trois fois l'an, là n'ont nulle diſette
 Le Roy ny le berger de fromage, de lait,
 Ny de chairs, ce pays donne tout à ſouhait:
 Pays riche, abondant ſur tous autres du monde,
 Où tout le long de l'an le laiçt coule & abonde.

Helas, ce-temps pendant que i erre & que ie cours
 Par les champs Libyens, y amassant tousiours
 Richesses en grand nombre, on massacre mon frere,
 On luy passe en traison luy donnant mort amere
 Un glaive dans le cœur, ainsi qu'il reuenoit
 Victorieux de Troye, & cheç luy retournoit,
 A l'impourneu, le tout par la cautelle infame,
 Et par la trahison de sa meschante femme.
 Entre tant de thresors ie regne voirement,
 Mais mon frere estant mort, ce n'est que tristement.
 Si vos peres vous ont ces choses racontees,
 Quels qu'ils soient, & de vous ont esté écoutees,
 Vous verrez combien i ay receu d'affliction,
 Comme est cheute en ruine & en perdition
 Ceste mienne maison, autresfois tant heureuse,
 En richesse & en or iadis tant plantureuse,
 Et où ie demourois en grand prosperité.
 Pleust aux Dieux que de tant il ne m'en fust resté
 Que la tierce partie, & que les bons gendarmes
 Qui à Troye sont morts sous la fureur des armes,
 Et qu'a pris le destin rigoureux & fatal:
 Helas si loing d'Argos leur cher pays natal
 Fussent viuans encor, mais durant ma tristesse
 Pour pleurer leur malheur ie m'oste de la presse.
 Et me retire seul, & comblé de douleurs
 J'arrose pour eux tous mon visage de pleurs.

Et certes quelquesfois ie tasche à me complaire
 En mes pleurs & regrets & ne m'en veux distraire.
 Et quelquesfois mon pleur se finit arresté,
 Car combien que pleurer soit quelque volupté
 Toutesfois elle est courte, & bien tost on se soule
 De l'ennuy triste & noir qui vistement s'ecoule.
 I'estens en general mes pleints & mes regrets
 Sur tous les Argiens, sur tous les princes Grecs,
 Mais principalement ie respans ma tristesse
 Sur un dont entre tous ie regrette sans cesse
 La perte & le malheur. Je pers entierement
 Le dormir, le manger, tant ie l'ayme ardemment,
 A son seul souuenir. Ie n'excepte personne
 Qui ayt tant esprouué la fortune felonne
 D'entre les Princes Grecs, & qui ayt tant esté,
 Tenté par le destin, par le mal agité,
 Qu'Ulysses le diuin, qui par tant de traueses
 Constant a soustenu les fortunes diuerses.
 Mais son malheur vn iour possible cessera,
 Et de luy faire ennuy le sort se lassera.
 Mais moy ie n'aur ay rien que tristesse eternelle,
 Et mon affliction durera perennelle
 Pour luy, d'autant qu'il est absent trop longuement.
 Encores ne scait on s'il vit certainement,
 Ou s'il est alle voir la region deserte.
 A son occasion le bon viellard Laërte
 Lamente incessamment, le sceptre mesprisant
 Qui va donnant les loix, qui va tout maistrisant.
 Sa chere Penelope & pudique & discrete
 Femme de grand conseil de mesme le regrette,
 Et d'un pere si grand Telemaque sorty
 Qu'autrefois il laissa, depuis qu'il fut party

LE IIII. LIVRE

De sa douce maison. A ces tristes parolles
 Il esment de l'enfant les affections molles,
 L'amour & le desir : il le fit souuenir
 De son pere trescher, & ne se peut tenir
 A ce nom precieux, nom remply d'efficace,
 D'emplir son cœur de deuil & de larmes sa face.
 Ou soudain il porta la main & le mouchoir
 Car on voyoit ses pleurs à grosses gouttes choir.
 Menelaüs le vid, & songeoit en luy mesme
 S'il l'interrogeroit, plein de desir extremes,
 Ou s'il le laisseroit de son pere enquerir.

Ainsi que dans son cœur il est à discourir
 Voicy venir vers eux Heleine l'admirable
 En beauté, qui sortoit de sa chambre, semblable
 A Diane, marchant à la chasse, & encor
 Portant sa trouffe à dos pleine de flesches d'or.
 Son musc embaumoit tout. La bien aprise Adraste
 Suiuans ses pas diuins soudainement se haste
 Pour son siege aprestier : les doux tapis portoit
 La gentille Alcippé, puis se diligentoit
 La tresbelle Phylo pour son mestier luy tendre
 Ou ses fuscaux & layne estoient present d'Alcande
 Femme de Polybus, qui Thebes habitoit
 Thebes Egyptiaque, opulent il estoit
 Riche & remply de biens : A son mary naguieres
 Il fit de beaux presents, luy donna deux aiguieres
 D'argent, & deux trepieds, & puis dix talents dor.
 Sa femme fit à part force beaux dons encor
 A Heleine, luy fit un present honorable
 D'une quenouille d'or & riche & admirable,
 Et d'un mestier d'argent, dont les bords precieux
 Estoit tous garnis d'or. La pucelle aux beaux yeux

Phylo luy aporçoit, & pres d'elle a posée
 Pleine d'excellent fil la Royale fusée:
 De la quenaille autour la layne s'estendoit,
 Dont la couleur de prix vn beau lustre rendoit.

La reyne en vne chaire alors sa place a prise
 On mit vn escabeau sous ses pieds: puis assise
 Se prit à demander & dire à son espoux.
 O Roy Menelaüs, ie te pry, scauons nous
 Qui sont ces deux seigneurs qui sont venus descendre
 Ceans, & leur logis ont bien daigné y prendre;
 Diray ie tout cela que i'en ay sur le cœur,
 Où puisse prononcer propos vain & menteur?
 Le cœur me dit pourtant presage veritable
 Que ie n'ay iamais veu personne si semblable
 De visage & de corps l'un à l'autre, fust il
 Homme ou femme, en regard excellent & gentil,
 (En le considerant toute ie m'esmerueille,
 Sa gaye venusté, sa beauté nompareille)
 Que cestuicy rapporte au fils entierement
 D'Vlysses, qu'il laissa lors que premierement
 Il partit de chez luy, que les Grecs s'embarquerent,
 Et la guerre cruelle à Pergame porterent .
 Pour moy malencontreuse. A laquelle respond
 Sans la faire tarder Menelaüs le blond.

Ma femme, mon aduis est au vostre semblable,
 C'est Vlysses tout fait, son visage admirable
 Tel estoit, sa main telle, & ses yeux radieux
 Et ses pieds & sa teste & ses crespuz cheueux
 Sur le haut de son front. Ayant de luy memoire,
 Ie parlois tout asteure & de sa vaine gloire
 Et de sa grand' vertu: & pour l'amour de moy
 Combien il a souffert de tristesse & d'esmoy.

LE III. LIVRE

*Ce qu'oyant ce Seigneur, il arrose, il humecte
Son visage de pleurs qu'en abondance il iette,
Et que de son mouchoir il cache tant qu'il peut*

*Adonc Pisisstratus au Roy dire ainsi veut:
Fils d'Atreus, nourrisson de Iupiter, qui guides
Les peuples habitans es plaines Achæides
Sous ton sceptre puissant, tout ainsi que tu dis
Cestui cy, d'Ulysses est le tresdigne fils,
Mais prudent & discret il n'ose te semondre
Et se vantant par trop te presser de respondre,
De crainte d'est aller rien de futile, à toy
Qui es de tous les Roix le plus excellent Roy.
Car le plaisir qu'on prend à tes propos honnestes
Est comme le plaisir qu'on prend aux Dieux celestes.*

*Or le vieillard Nestor, des cheuaux curieux
M'a fait son compagnon pour venir en ces lieux.
Telemachus bruloit d'ardeur inestimable
D'auoir ta cognoissance, espris de l'admirable
Douceur de ton renom : plein d'ennuy n'ompareil
Ie te prie en son mal de luy donner conseil,
O Roy Menelaüs, le consoler, & telles
Que les as d'Ulysses luy dire des nouvelles,
Il est fort affligé, denué tout à plat
D'hommes pour conseruer sa maison, son estat,
Son regne paternel : son deplorable pere
Tempesté sur les eaux en grand peyne & misere,
Mesmes pour luy perdu : nul n'est qui de chez luy
Tasche de denicher vne peste, vn ennuy
Vne gent enragee. Adonc le redoutable
Atride, le coupant : ô que i'ay à ma table
Le fils d'un grand amy, qui pour l'amour de moy
A suby maints dangers & porté maint esmoy.*

Je m'estois resolu l'aymer d'amour extrefme
 Sur tous les autres Grecs, si Iupiter suprefme
 Neus donnoit de nous voir ensemble de retour
 En nos champs patriaux, iouir de l'heureux iour
 De renoir nos foyers & nos Dieux tutelaires.
 Portez dans nos vaisseaux sur les ondes legeres.
 Je luy eusse donné place dedans Argos
 Je luy eusse basti maison pour son repos,
 Et faisant apporter ses richesses d'Ithaque
 Sa femme, Laërtes, & son fils Telemaque
 Je luy eusse choisi vne cité apart
 Dont i'eusse les bourgeois enuoyez autre part
 Entre celles qui sont de mon obeissance.
 Là conioints & mestez d'eternelle alliance
 Pleins de ioye & plaisir, eussions ensemblement
 Acheue nostre vie & nos iours doucement.
 Si fermement liez & d'amitié si forte
 Nulle heure ne nous eust iamais en nulle sorte
 Deioints & separez, que le moment dernier,
 Ne nous eust desunis que le trepas meurtrier
 Iamais nulle fortune & cruelle & fascheuse
 N'eust trouble nostre paix eternelle & heureuse.
 Je croy que quelque Dieu de nostre ayse enuieux
 Nous a tramé cecy, l'esloignant de ces lieux,
 Le prinant des douceurs de sa patrie chere
 Et le retenant seul plein de peyne & misere.

L'Atride dit ainsi: aux autres les douleurs
 Du regret qu'ils portoient ramenerent les pleurs.
 La fille à Iupiter Helens l'Argolide
 Le pleura tendrement, si fit le blond Atride
 Telemachus sur tous le pleuroit, & encor
 Le preux Pisistratus fils du vieillard Nestor.

LE III. LIVRE

Car au cœur luy reuint la douce souvenance
 D'Antilocheus son frere, en armes, en vaillance
 Excellant & parfaict. Memnon mourir le fit,
 Memnon fils de l'Aurore, au combat le deffit,
 Donc il s'adresse à luy de parole semblable.
 Fils d'Aireus, luy dit il, le vieillard honorable
 Nestor parlant de toy t'exaltoit bien souuent
 Et te louant, disoit, que tu marchois deuant
 Tous hommes en prudence & vertu non petite.
 Si que memoratifs de ton digne merite
 Force discours diuers de toy nous commencions
 Et ta grande vertu in, qu'au ciel nous poussions.
 Or permets moy cecy s'il te plaist de me croire,
 Iamais apres joupper, rarement apres boire
 On me voit delecter au regret ny au pleur,
 J'ay, ayant bien repeu les larmes en horreur.
 Mais demain, quand viendra la matiniere Aurore
 Je n'auray nul regret de repleurer encore
 Quiconque des mortels aura passé le pas
 Soubz le destin cruel, proye du fier trespas,
 Donner à leur honneur & à leur souvenance
 Regrets en quantité, & pleurs en abondance
 Car c'est le seul denoir des pauvres malheureux
 Que de pleurer leurs morts, s'arracher les cheueux
 De jeter vne mer de larmes distillantes,
 Et de leurs yeux verser des riuieres coulantes.
 J'ay perdu vn mien frere, & lequel n'estoit pas
 Le moins fameux des Grecs, braue & fort aux cōbats
 Et que tu cognoissois, ô grand Roy, que ie pense,
 Je n'ay de l'auoir ven aucune souvenance:
 Mais on tient qu'Antiloque, autrèsfois fraploit droit,
 Entre tous combattans, qu'il estoit fort adroit.

*A manier cheuaux, prompt aux soudains alarmes,
De pied viste & leger & vaillant homme aux armes,*

Auquel Menelaüs blond merueilleusement:

Certes mon grand amy tu parles prudemment

Autant que pourroit faire vn, dont l'experience

Auroit rendu les ans accompli en prudence,

Meismes plus vieil que toy : comme si tu estois

Le fils d'un pere, auquel Iupiter autresfois

Auroit donné honneur & prudence & richesse

Des sa tendre naissance. & depuis sa iuennesse

Iusqu'à son mariage : ainsi qu'il a fait or

A ton pere prudent le bon vieillard Nestor,

Qui vit heureusement, à qui longues annees

Pleines de tout bonheur ont esté ordonnees

Sans trauerse ne mal, que l'heur par tant de temps

N'a point abandonné, qui passe ses vieux ans

En sa douce maison, voyant pleins de prudence

Ses enfants en bon nombre & douez de vaillance.

Mais faisons bonne chere & beuons. C'est assez

Lamenté nos trauaux & nos malheurs passez,

Qu'on nous donne à manger, & qu'on apporte encore

À lauer. Et demain au leuer de l'Aurore

Des qu'elle aura monstré son rayonnant charroy

Nous parlerons assez Telemachus & moy

Et nous demanderons à l'enuy des nouvelles.

Il acheuoit de dire, & dessus les mains belles

Asphalion versa l'eau fresche : or estoit il

Page du Roy, discret, seruiable & gentil,

Et sur tous bien appris. Les Princes alors prennent

Leur repas à souhait, & ioyeux s'entretiennent

De bons viures exquis. La fille à Iupiter

Heleine s'aduisa lors de leur apprester

LE IIII. LIVRE

Un breuuage excellent. Doncques elle distille
 La riche infusion, la potion gentille
 Qui peut faire oublier & l'ire & le courroux;
 Et le mal qui pourroit estre tombé sur nous:
 Si quelqu'un en a beu de toute la iournee
 Ne sera nulle larme en ses yeux promenee,
 Non quand le fier trespas son pere rauiroit,
 Non quand la dure mort sa mere entraineroit,
 Non pas quand il verroit la terre au sang trempée
 De son fils, de son frere estendus par l'espee
 De son fier ennemy. La Tyndaride ainsi
 Auec elle portoit ce charme oste-soucy.
 La Reyne Polydamne experte en medecine,
 Espouse du Roy Thon, qui vers le Nil domine
 Luy en fit vn present. Le champ Egyptien
 Fertile, portoit lors au Roy Pelusien
 Force simples diuers, dont les vns en partie
 Seruent de bon remede à mainte maladie.
 Les autres plus mauuais ont le suc venimeux:
 De ce pays fertile le peuple est fort fameux
 De sçauoir les vertus des simples & racines;
 Et de les preparer en bonnes medecines
 Aussi bien que Peon, duquel ils sont venus,
 Et fort bons medecins d'un chacun sont tenus.
 Comme la Reyne eut donc secrettement fait & signé,
 Qu'on meslast dans le vin la mixtion insigné;
 Et qu'on versast à boire, elle parla ainsi.
 Atride, entre les Roix excellent, vous aussi
 Fils de Princes gentils & branches genereuses;
 Dieu mesle bien souuent les fortunes heurieuses
 Auecques le malheur, l'amer avec le doux,
 Car son pouuoir puissant s'estend dessus nous tous,

De tous

De tous & maistre & Roy. Or faites bonne chere
 Et vous restouiffez. Choses qui peuuent plaire
 Je vous veulx raconter : ie ne vous diray pas
 Tous les faits haZardeux, les exploits, les combats
 D'Ulysses, sur lequel mal & douleur redonde,
 Et patient autant que nul homme du monde.
 Car ie ne pourrois pas de tout me souuenir.
 Vn acte maintenant seul me vient de venir
 En memoire duquel ie vous diray l'histoire:
 Et qui aduint à Troye, où l'heur de la victoire
 Fut si long temps douteux : où tant auez pati
 Pauures princes de Grece, où tant auez senti
 De trauerse & de mal. Là, pour faire vn seruice
 Signalé aux Gregeois, l'inimitable Ulysse
 Se blessa, s'escorcha la face estrangement.
 Se couurit de haillons rompus entierement:
 Entra dedans la ville, & se rendit semblable
 D'habits, d'accoustrements du tout comparable
 A vn pauvre vallet, nul quaymand, nul facquin
 Par la flotte n'estoit si gueux ne si coquin,
 En ce bel equippage il entra dans la ville
 Et nul ne le cognut tant il estoit habille,
 Moy seule l'apperceus, comme ie l'appellois
 Il ne respondoit point, & fuyoit de ma voix,
 Plein d'astuce, ala fin ce bon prince d'esclau
 Se fia sur ma foy, ie le reçoys, le laue,
 Je l'oins, ie mets sur luy vn bon accoustrement,
 Et luy iure & promets sur mon plus grand serment
 De ne le decourir, ne dire son entree
 Aux Troyens, que plustost ie ne fusse assuree
 Qu'il eust atteint le camp en toute seureté,
 Qu'il ne fust dans les naus venu à sauueté?

LE III. LIVRE

Lors il me decouvrit le secret de la Grece
 L'entreprise des Roys, & toute sa finesse.
 Quand il eust fait son cas, il mit Troyens à mort,
 A ses gens retourna victorieux & fort,
 Remportant en sa tente & honneur & louange
 D'homme plein de valleur & de finesse estrange.
 Mais au dedans des murs les Troyennes pleuroient,
 Et tristes sur leurs mortz leurs cheueux dechiroient.
 Seule i'en du plaisir, en ma reionissance
 Tenant ce tempendant tres-bonne contenance.
 Car i'estois reuenue à moy, & me bruloit
 L'amour de ma patrie, & mon espoir alloit
 Tousiours en augmentant, de recouurer la ioye
 D'un bien heureux retour, & de laisser là Troye.
 Je souffirois souuent du profond de mon cœur,
 Et pleurant regrettois mon desastre mal-heur:
 Je me rememorais ma renommee ostee,
 Et la honte où Venus m'auoit precipitee
 Quand hors de mon país elle fit m'entleuer
 D'entre mes chers parents, & me voulut priuer
 De reputation, en defraudant ma fille,
 Delaisant mon mary, mon lit & ma famille,
 N'ayant faute de biens, de beauté, ny d'esprit.
 Lors le blond filz d'Atreus à dire ainsi se prit.
 Tu as bien dit de vray femme agreable & belle,
 I'en ay cogneu beaucoup dont estoit la ceruelle
 Bien faicte, qui n'auoient faute d'entendement
 I'ay veu force país, & curieusement
 Frequenté force gens, mais ie n'ay veu personne
 D'esprit si delie, de ceruelle si bonne
 Comme estoit Vlysses. Le bel acte qu'il fit
 Estant dans le cheual qui Troye en fin deffit,

Qui basti de fort & ai& de foux, de chesne & d'orme
 Haussoit deuant ses murs son apparence enorme.
 Nous fusmes la dedans tous Princes enfermez
 Des plus braues du camp, en embuscade, arme&
 Portans par artifice à Troye miserable
 Calamité, ruyne, & mort irreparable.
 Quand tu vins pres de nous soit incitée, ou non
 Des Dieux ou du destin, ie ne scay quel demon
 T'auoit conduite là, mais au grand auantage
 Des Troyens ce pendant, & non pour leur dommage.
 Le fameux Deiphobe avec toy lors alloit
 Qui les Dieux en vertu & prudence egalloit,
 T'accompagnant pour voir la machine effroyable.
 Par trois fois a l'entour de la beste admirable
 Tu tournas regardant, touchas le frauduleux
 Qui traistre nous cachoit e& antres cauerneux,
 Appellant par leur nom tous les Gregeois gendarmes
 Qui deuant Troye auoient bien fait& aller les armes,
 Des matrosnes d'Argos contrefaisant la voix,
 Comme celles de ceux qui estoient dans le bois,
 Dont il& pouuoient auoir cogneissance & notice.
 Diomedes & moy & le diuin Vlysse
 Arme& estions dedans, ouysmes clairement
 Comme tu appellois, desirions ardemment
 Plustost sauter dehors de ces prisons obscures,
 Que du fond& recullé des entrailles tres-dures
 T'oïir encor un coup. Arreste& à cela
 Vlysses nous retint sagement & voila
 Que tous les Grec& fort bien garderent le silence,
 Mais du seul Anticlus telle fut l'imprudence
 Qu'il vouloit sermonner. Vlysses l'arresta
 Sur les leures sa main vistemment luy porta

Et luy ferma la bouche. Ainsi sa grand sagesse
 Garantit du danger la force de la Grece.
 Quand pour un peu de temps sa voix il destourna,
 Tant que hors du cheual Pallas te remmena.

Quand il eut achemé, le prudent Vlysside
 Se prit à dire ainsi : ô genereux Atride.
 Cet acte est bien prudent. Mais mon pere tresfort
 Ne s'est pour tout cela racheté de la mort.
 Non pas quand tout de fer cust esté son courage.
 Mais c'est assez parlé fils d'Atreus grand & sage
 Permetts que nous allions reposer maintenant.

A ses filles alors la Royne incontinent
 Commande d'apprester la chambre, & qu'on les mette
 Reposer doucement sur la plume mollete,
 Dresser les lits dorez, & ses riches tapis
 Et que sous le portal ils soient soudain conduits.

Les filles pour ce faire accourent diligentes,
 Portent dedans leurs mains les chandelles ardantes,
 Dressent les lits bien blancs : le heraut les conduit.
 Les princes vont passer le reste de la nuit,
 Sous le Royal portal, leurs corps lassez estendent
 Sous les doux mattelas & au sommeil se rendent.

Menelaüs apres se retire à l'escart
 Pour s'aller reposer, en la plus haute part
 Du superbe palais pres de luy l'heroïne,
 Des femmes la splendeur Heleine la diuine
 Dormoit à ses costez. Or ainsi que sortoit
 L'Aurore aux doigts de rose, & le iour apportoit
 Le Roy Menelaüs saute du lit, se leue
 Prend son accoustrement, & son affilé glaine
 Pend à ses forts costez, accommode à ses piés
 Le beau ruban noué de ses riches souliés,

Sort viste de sa chābre, aux grāds Dieux tout sēblable,
 Et de corps bien formé & d'esprit admirable:
 Rencontra Telemaque, & luy dit en ces mots.

Dy moy ie te suply braue & gentil heros
 Vaillant fils d'Ulysses, dy moi quelle fortune
 Te fait ainsi courir les sillons de Neptune?
 Estce charge publique, ou chose concernant
 Ton estat paternel qui te va promenant?

Il se teut. A cela respond le fils d'Ulyssé.
 Fi s d'Atreus, ô grand Duc de la greque milice,
 Illustre nourrisson du puissant Iupiter,
 Je suis venu ici d'Ulysses m'enquester.
 Si tu en as appris quelque cas veritable
 Dyle moi ie te pri. Nostre estat miserable
 Nostre maison, nos biens perissent pauurement.
 Tout nostre reuenu se mange entierement,
 Nos tresors sont rafflez, ce que nos champs fertiles
 Le labour de nos beufs nous rapportent uiles
 Tout est là consumé. Nostre pauvre maison
 Est pleine d'ennemis, egorgeans sans raison
 Beufs, toreaux & brebis, en fin tout se consume,
 Et sans aucun respect, nostre bestail s'assomme.
 Vntas de poursuiuans, d'amans luxurieux
 Dans ma propre maison logent iniurieux,
 M'assaillent trop hautains, me forcēt & m'oppressent,
 Et de se marier, ma mere, à l'un deux, pressent,
 Voila l'occasion qui m'ameine vers toy,
 Regarde la misere, ô pitoyable Roy,
 D'un humble supliant & qui la main te touche.
 Narre moi ie te pri de veritable bouche,
 Les erreurs, la fortune & le triste decez
 Du pauvre vagabond & sui if d'Ulysses,

LE III. LIVRE

Issu certainement de mere miserable.
 Voy me donc suppliant & me sois secourable,
 Ne crains point ie te prie & ne sois arresté
 Pour ma condition de dire verité,
 Si tu l'as veu sur mer. le t'en pry, par la gloire
 De son braue renom, par, s'il eut onc victoire
 Par son bras martial, par, s'il a onc esté
 Faisant, disant pour toy, s'il a bien merité
 De toy, sous les rempars de Troye, ores destruite,
 Parmi les forts Troyens qu'il renuersoit en fuite,
 Ou vous Princes Gregeois auant tant enduré
 Dessous le cruel Mars. Que i'en sois asseuré
 Par ta bouche, ô Grand Roy, & tant me favorise
 Que de ce qui en est rien tu ne me deguise.

A ces tristes propos Menelaüs le blond
 Souspire grandement & ainsi luy respond.
 Las, qu'une nation molle & effeminee
 De poltrons amoureux cherche bien, effrenee,
 Le liët d'un fort guerrier & Prince genereux!
 La biche tout ainsi loge ses fans peureux
 Dans l'antre du Lyon & fier & redoutable,
 Laisse di-ie ses fans la pauvre miserable
 Baillans de malle faim, quelle auoit faitt beffons
 Et s'en va par les bois, les costaux, les buissons,
 Cherchant à pasturer la pauvreté craintifue
 Pour bien remplir son pis : Lors le Lyon arrive
 Des champs à l'improuiste, entre legerement
 Dans l'horrible cauo son vieil hebergement
 Il doute sur lequel sa patte violente
 Il jettera premier, lequel rendra sanglante
 Sa bouche de ces deux : Il fremit, il rugit,
 Enfin tout à la fois il estrangle, il raut

Et leur donne la mort de son gosier horrible,
 Il estanche en leur sang sa cruauté terrible,
 Il lasse sa machoire, & lèche fierement
 Son muffle, d'un sang noir souillé cruellement.
 Il regarde, & se deult de n'auoir dauantage
 De faim, & de sujet de demener sa rage.

Le courageux Ulysse ainsi les deffera
 Tous ces beaux amoureux, & leur sang versera.
 O que pleust à Pallas à Phoebus, & encores
 Au pere haul tonant, qu'Ulysses fust tel ores
 Qu'il estoit à Lesbos à l'heure qu'il lucta
 Contre Philomelede, & à bas le ietta.
 Dont les Pelasgiens grand ioye demenerent
 Ayses de sa vertu, & tout hault le louerent.
 Il seroit maintenant plein d'honneur & de biens
 Au beau milieu d'Ithaque, entre ces musiciens
 Ces danseurs, d'amoureux ses mains rudes seueres
 Certes leur donneroient des nopces bien ameres,
 Leur feroit allumer de fort tristes flambeaux
 Pour luyre dans le creux de leurs fatals tombeaux.

Quant à ce que tu veuix ie n'usferay de feintes
 Et ne te tayrray point les responcez contraintes
 Que Protheus, Dieu marin, m'a faiçtes cy deuant.

Au pais que le Nil de ses eaux va lauuant
 Les Dieux, m'en reñenant fort long-temps me lierent
 Et au fertile terroir d'Égypte m'arrestèrent
 Force di-ie mé fut encor d'y demeurer,
 Comme ie me hastois de l'Isle demarer,
 Pour n'auoir pas payé la solemnelle offrande
 De cent bœufs immolez, que ma haste trop grande
 M'auoit faiçt oublier, & que ie leur deuois
 Immoler en sortant du terroir Dardanois:

LE III. LIVRE

Tant les Dieux ont à cœur que lon se rememore
 Ce qu'ils ont commandé, tant ils veulent encore
 Que l'on ne le mesprise. Une Isle est en la mer
 Contre Egypte, Pharos on la voulu nommer,
 Delat erre distante autant qu'un bon nauire
 Quand le vent à propos dans son voile respire
 Peut faire de chemin en un jour. Or le port
 Est large & fort bon, d'ou les vaisseaux en sortent
 De l'onde noire embuë. Là les Dieux m'arrestèrent
 Par vingt jours tous entiers, nuls vents ne se leuerent,
 Demeurerent tous coïz, & retindrent leurs cours,
 Et les souffles, lesquels accompagnent tousiours
 Les barques sur la mer, perdirent leur usagé.
 Nos viures deffailloient, & nous perdions courage,
 Sans l'opportun secours que voulut m'apporter
 Eidothea, la fille au vieux Dieux de la mer.
 Elle eut pitié de nous, & mon pleur lamentable
 Esmeut son humeur douce & son cœur pitoyable:
 Car en me promenant pensif & reffrogné
 Sur le riuage sec, de mes gens esloigné,
 Elle s'offrit à moy d'un visage tranquille.
 Car mes gens plus lointains où se voit courber l'Isle
 S'estoient tous ecartez, & leur vie cerchants
 Mouuoient toute la mer & s'en alloient peschants,
 De la fin attaquez, qui leur faiët dure guerre
 Mauuaise conseillere, & le ventre leur serre,
 Et genne les boyaux. Lors elle s'approcha,
 Et m'ostant mon ennuy ces propos me toucha.
 A quoy pauvre d'esprit est ce ainsi que tu pense?
 As tu perdu le cœur? T'est-ce resiouissance
 De souffrir tant d'ennuy, as tu donc arresté
 D'user icy le temps en toute oisifueté?

*Prens-tu donc grand plaisir à ton mal, à ta peine?
Est-ce de ton bon gré qu'ainsi tu te promeine
Paresseux en ceste Isle, & ne recherches point
De mettre à ta misere à la fin quelque poinct?
Cependant de tes gens les courages languissent
Defaillent de travail, & de sang definisent.*

*Et ie luy respondy. Nymphé qui que tu sois
Des Deesses des eaux, écoute vn peu ma voix,
Et ie ne te tiendray longuement incertaine,
Ie te diray mon mal, & conteray ma peine,
C'est bien contre mon gré que tu me vois icy,
Ie ne m'en puis aller : Par auenture aussi
Que ce sont les hauts Dieux qui sur l'Olympe habitent,
Qui me font de la peine, & contre moy s'irritent.
Dy moy donc ie te pry, les Dieux peuuent auoir
Cognoissance de tout, & grand est leur pouuoir.
Quel Dieu me colle icy, m'encordelle, m'engarde
De partir, me retient, & mon retour retarde?
Ie te donray, dit-elle, vn fidelle conseil,
Si tu veux m'escouter. Vn Dieu marin fort vieil
Hante ces enuirs, vn prognostiqueur sage,
Et souuent se promeine au long de ce riuage.
C'est Prothé l'immortel, Egyptien, & Dieu
Il cognoist de la mer le profond, le milieu:
On tient qu'il est mon pere, il est deffous Neptune.
Si vous pouuiez auoir l'heure si opportune
Que de le pouuoir prendre, il vous enseigneroit
Le temps pour desloger, il vous declareroit
Le chemin que tiendriez sur les eaux azurées,
Et quand vous reuerriez vos maisons desirées.
Que si ent a famille il estoit suruenu
Quelque mal, quelque bien qui te fust incogneu*

LE IIII. LIVRE

*Cependant que tu cours esloigné de la terre
Avec mille dangers sur le mobile verre,
Il te dira le tout sans en rien t'en flatter.*

*Nymphé de grand honneur, vins-ie lors adiouster,
Que cecy, s'il te plaist, encor de toy ie sçache
Comme il fault m'embuscher, où le vieillard se cache,
En quel antre il se met quand il sort de la mer,
Car s'il nous découvroit il pourroit s'éuader:
C'est beaucoup d'entreprendre à vn homme imbecille,
De vouloir vaincre vn Dieu, c'est chose difficile.*

*Lors la Nymphé des Dieux. Amy, ie te diray,
Et ta requeste vaine estre ne laisseray.
Quand le Soleil aura aduancé sa charrete
Sur le milieu du iour: lors le sage Prophete
Le Dieu vieillard marin hors de l'eau se coulant
Sort au frais du Zephir, d'eau noire distillant,
Et de vagues couuert. Sorry qu'il est de l'onde
Il se prend à dormir dans sa grotte profonde:
De force veaux marins il est enuironné,
Et que luy a donné la belle Halocydné,
Veaux qui n'ont point de pieds, qui à luy se conformēt,
Et sortis de la mer sur le sable s'endorment,
Remplis d'infection, puamment odorans,
Et la forte senteur de la mer respirans.*

*Or ie t'y conduiray moi-mesme, & quand l'Aurore
Aux cheuenx de safran qui nostre Orison dore
Sortira hors des eaux, sans faute ie seray
Sur le bord de la mer, & illec t'attendray.
Choisi trois de tes gens, & de force indomptee,
Et de fidelité bien experimentee:
Mais ie te veux encor raconter du vieillard
Alors qu'il se transforme & la finesse & l'art.*

Dès qu'il est hors de l'eau par cinq son peuple il nôbre,
 Et se couche au milieu, comme le pastre en l'ombre
 Aupres de ses brebis, comme vous le verrez
 Accablé de sommeil, vous vous eslancerez
 Sur luy : lors bon courage, & force & hardiesse.
 Ne luy permets point, bien que plein de vieillesse,
 Lors de se recognoistre, ains liez, garrottez,
 Et cables bien serrans sur ses membres iettez,
 Combien qu'il se courrouce & se mette en cent sortes
 Pour en quelque façon fortir de vos mains fortes:
 Maintes illusions il vous presentera,
 En tout ce qui se rampe aux champs se changera,
 Tantost feu, tantost eau, de flamme violente
 Un son il donnera, de riniere coulante
 Il prendra la façon, ainsi s'escoulera.
 Mais tant plus vous verrez qu'il se transformera,
 Pressez plus, seerez plus : mais le voyant reprendre
 La forme qu'il auoit quand tu l'allas surprendre,
 Et te parler, déli-le, & ne le presse plus:
 Demandes lui quel Dieu t'empesche, & fait refus
 De te laisser aller, qui ce malheur t'enuoye,
 S'oppose à tes desseins, & te trouble en la voye:
 Et puis il te dira comme tu monteras
 En mer, & seurement cheZ toy retourneras.

Ce disant, sous le flot viste elle se retire,
 Et ie m'en vois au port trouuer nôtre nauire
 Qui m'attendoit à l'ancre, & en m'en retournant
 J'allois en mon esprit grands choses ruminant.
 Comme ie fus au port aussi tost ie commande
 Qu'on nous face soupper, & qu'on porte la viande
 Sur le me, me giroa de Ceres, & la nuit
 Arriue cependant que le sommeil conduit.

LE IIII. LIVRE

Nous nous couchons à terre, & sur le frais herbagé
 Nos lits accommodons, tout le long du riuage
 Nous sommes estendus, & le somme nous prend.
 Mais si tost que le iour la belle aube nous rend,
 Je m'en retourne encor, plein de tristesse amere
 Sur le bord de la mer. Là ie fais ma priere
 De tout mon cœur aux Dieux : au reste ie menois
 Trois de mes compagnons dont i' auois fait le chois,
 De la force desquels contre quelque puissance
 Que ce fust, ie prenois entiere confiance.

Alors Eidothea qui auoit sous les eaux
 Quatre veaux escorchez, & apporté les peaux :
 Pour mieux tromper son pere. ordonne à tous nos places
 Et iette dessus nous ces vilaines peaux grasses.
 Chacun ressembloit là son vilain animal,
 Et à ceste embuscade eusmes tout plain de mal.
 De ces monstres vilains & l'odeur & l'ordure
 Nous incommodoit fort, la sale couuerture
 De ces puantes peaux nous alloit infecter.

Mais qui pourroit long temps tel poison supporter?
 La Nymphe toutesfois nous y donna remede
 Par un contre poison qui vint bien à nostre aide:
 Piteuse nous faisant odorer vistement
 Un suc ambrosien suau extremement,
 Par qui l'odeur mauuaise entierement chassée,
 Nostre incommodité se vid un peu passée.

Depuis le poinct du iour iusqu'au Soleil plus hault
 Vers le Midy, au temps qu'on sent le plus grand chaud,
 Nous demeurasmes là, endurans sur le sable
 D'un courage constant ce mal intolerable.

Lors voicy le bestail de la mer par troupeaux,
 Vilains monstres marins monter du creux des eaux,

Se coucher au riuage, & le vieillard prophete
 Sortir comme un plongeon de sa moitte retraitte:
 Ses ionnes & sa barbe en ruisseaux distilloient,
 Et ses cheueux mouillez sur son dos deualloient.
 Il conte son troupeau, & nous de prime face,
 Il nous pensoit chacun vne baléne grasse
 Ne se mesfiant point. A grand peine estoit-il
 Encor' bien endormy sur le sable subtil,
 Nous nous ruons sur luy, & de voix menassantes
 Iettons sur luy nos mains & nos cordes puissantes,
 Et l'enferrons fort bien. Mais luy memoratif
 De son art cauteleux, se transforme inuentif
 En toutes les façons, chose miraculeuse,
 Il se faiçt vn lion à la peau rousse affreuse,
 Un escaillé dragon, puis vn pard moucheté,
 V'n horrible sanglier, puis vn tigre irrité,
 Un arbre en l'air iettant son hault plaisant fiiillage,
 Puis vn fleuue courant. Nous serrons dauantage
 Le pressons de plus fort, mais combien que rusé,
 Voyant qu'il perd son temps, & ne treuue, abusé,
 De chemin pour fuir. Il reprend en fin, comme
 Vaincu sa forme mesme, & nous parle en voix d'hôme.
 Qui t'a si bien appris Atride fils des Dicux,
 Le moyen de me prendre, & qu'est-ce que tu veux?
 Tu le sçais bien Prothé, luy di-ie, il t'est facile:
 Tu sçais qui me retient arresté dans ceste Isle,
 Et comme ie ne puis trouuer, matté de maux,
 D'issue, ny de borne à mes tristes trauaux:
 Ie seche là dedans de douleur miserable,
 Et ie viens recercher à mon mal secourable
 Ton oracle certain, respons moy donc cecy,
 Car les Dieux sçauent tout. Quel Dieu me ticnt icy

LE IIII. LIVRE

*Courroucé contre moy? me garrotte, m'engage
De me mettre sur mer, & mon retour retarde?*

*Le luy disois ainsi. Lors il reprit sa voix
Me respondant encor: Pour le vrai tu devois
Payer a Iupiter tes offrandes exquisés,
Et rendre aux autres Dieux vœus & choses promises:
Après ietter en mer les vaisseaux hardiment,
Pour cheẏ toy par la mer retourner aisement:
Car tu ne verras point les citez delaissees,
Ny ton pays natal, ny les maisons haussees,
Ny tes dieux domestics, ains que de remonter
Le contremont du Nil qui vient de Iupiter
Revoir les eaux d'Egypte, & faire un sacrifice
A la troupe des Dieux pour la rendre propice
De cent bœufs immolez. Lors ils t'accorderont
Ton retour, & benins chez toy te conduiront.
Il dit, & ie senty mon ame terrassée*

*Me languir là dedans de douleur oppressee,
De ce qu'il nous falloit remonter dans le Nil,
Retourner voir l'Egypte & son pays fertile.*

*Lors me tournāt vers luy: Viillard que tāt i'honore
Ie t'obeiray donc, mais respon moy encore
Et me dy pour le vray: les Gregeois sont-ils tons
Arrineẏ sans malheur dedans leur pays doux
Auecques leurs vaisseaux, de ceux que nous laissāmes
Nestor & moy, alors que nos voiles haussāmes
En partant d'Ilion? Et quelqu'un entre tant
D'inopineẏ trespas est-il mort en flottant;
Ou bien entre les mains de ses amis, sur terre,
Après auoir du tout paracheué la guerre?*

*Ne sois point curieux, ce n'est pas ton meilleur
De rechercher, dit-il, au secret de mon cœur:*

Certes tu ne sçais pas que c'est que tu demandes:
 Tes consolations n'en seront gueres grandes
 Quand tu m'auras ouy. Beaucoup de Princes forts
 Des guerriers Argiens sont peris & sont morts,
 Beaucoup restent encor. Deux seulement perirent
 Souds les eaux, & les flots cruels les engloutirent:
 Pour Troye, tu sçais tout, y ayant ta vertu
 Avec les autres chefs dignement combatu.
 Un est encor sur mer retenu de Neree,
 Aiax fut englouty des eaux pres de Gyree,
 Où Neptune, en pitié, comme il alloit donner
 Au trauers des rochers qui faisoient resonner
 Les grands flots courroucés, l'auoit mis secourable
 Al'abry, & l'auoit exempté pitoyable
 De naufrage & de mort, combien qu'il sceust, kelas,
 Qu'il auoit offensé la guerriere Pallas:
 Quand inconsideré il se prit aux Dieux mesmes
 En colere, iettant des blasphemés extremes,
 Et en l'air abbayant des mots trop odieux:
 Disant qu'il vogueroit, voire en dépit des Dieux,
 Et qu'il eschapperoit sain & sauf par les ondes.
 Neptune l'entendit de ses grottes profondes
 Parlant si fierement, demanda promptement
 Des traits pour la vengeance, empoigna brusquement
 Son trident furieux, le poussa en son ire
 Contre vn cruel escueil, attachas son nauire
 Sur le roc Gyrean, en deux parti le fendit,
 L'une demeura là, & l'autre descendit
 Au creux milieu des eaux: où le fils d'Oïlee
 Estoit, qu'elle emporta dessous l'onde salee.
 Ainsi luy qui receut dans la mer son tombeau
 Fut vaincu par le fen, par la terre, & par l'eau:

LE IIII. LIVRE

Mais ton frere eschappa les Nymphes Nereïdes,
 Et seurement fuit les campagnes liquides,
 Iuno le preserua. Or comme il se promet
 De toucher tost Malæ & son haut ain sommet,
 Une bourasque vient qui le iette moleste
 Au bord auparauant habité de Thyeste,
 Et où pour lors son fils Egysthus demouroit:
 Mais comme son retour desia se preparoit
 Sans infortune aucun, les Dieux le vent tournerent,
 Et dedans sa maison contraires l'admenerent.

Il met donc pied à terre, & comblé de plaisir
 Se prit à la baiser, iouissant du desir
 De renoir son pays, & en grande abondance
 Ruisselant de ses yeux larmes d'esjouissance,
 De ioye qu'il auoit de se voir de retour.

Or vn guette estoit lors sur le hault d'une tour
 Lequel le descourrit. Depar le Thyestide
 Il estoit posé là, sur la campagne humide.
 Il lui auoit promis deux talents de fin or:
 Il auoit fait le guet tout vn an, & encor
 Y estoit-il alors, faisoit garde soigneuse,
 Que le Roi n'arriuaast en main victorieuse,
 Ne vint couuertement en armes se venger.
 Comme donc il le vid il s'en courut leger
 En aduertir Egyste, Egyste qui coniuere
 De long temps de le mettre à mort cruelle & dure,
 Choisit vingt de ses gens, pleins de force & vigueur,
 Et d'entre tout le peuple accomplis en vigueur,
 Et les cache au chasteau. D'autre part il appreste
 Le beau festin Roial en solemnelle feste,
 Puis il s'en va lui-mesme en personne inuiter
 Sur coches & chenaux où il le fit monter,

Le grand Agamemnon. En son ame méchante
 Trouuant ce-tependant trahison indecente.
 Il le meine à la mort de rien ne se doutant,
 Cruel il le massacre en sang tout degouttant,
 L'appellant au festin pour faire bonne chere,
 Sans armes, sans defence, il luy passe, ô misere,
 Le glaive dans le corps: comme qui meineroit
 Vn bœuf deuant l'estau, & là l'esgorgeroit,
 Et nul ne fut exempt de ce fier homicide
 De tous les compagnons du miserable Atride,
 Ny de ceux d'Égyptus: car transpercez de coups
 Dans le palais Royal ils se tuerent tous.

Mon cœur lors se rompit à ces tristes nouvelles,
 Et d'horreur & de dueil, larmes continuelles
 Sortirent de mes yeux: en terre me iettay,
 Et de mes pleurs coulans mon visage humectay,
 J'euy regret de plus voir la lumiere amiable,
 Et de plus prolonger ma vie miserable
 Après si grande playe. Ayant prou lamenté
 Toujours couché par terre, & assez tourmenté
 Ma bouche de hurler mes plaintes infinies,
 Il me vint consoler en paroles amies.

Cesse tes pleurs en fin, & principalement
 Puis qu'il n'y a remede aucun en ton tourment.
 Plustost pense au moyen, ô genereux Atride,
 De mettre ton vaisseau sur la plaine liquide,
 Et d'arriuer chez toy, vif encor il sera,
 Où le vengeur Oreste en armes suruiendra,
 Lequel le preuenant luy donra mort amere.
 Ainsi le faineant & méchant adultere
 Enyuré d'amour folle aura son payement,
 Et tu viendras à temps pour son enterrément.

LE IIII. LIVRE

Après qu'il eut parlé mon ame recommence
 A reprendre courage, & de resouissance
 Mon cœur refleurit tout, bien que la marrisson
 Letint tout abbatu. Puis en ceste façon
 Ie retourne, & luy dis : Ayant en cognoissance
 De ceux que tu m'as dit, vieillard plein de science
 Dy moy qui est ce tiers, que la mer, que le vent
 Retiennent loing d'icy, Est-il encor viuant,
 Ou s'il est mort, de toy ie le voudrois apprendre.

Lors il vint son discours en ces termes reprendre.

Le fils de Laërte qui tant va desirant
 Ithaque son pays, las, ie l'ay veu pleurant
 Baignant son sein de pleurs, or' au lon d'un riuage,
 Or' en un antre creux : de son Isle sauuage
 La Nymphé Calypso l'empesche de partir :
 L'y retient malgré lui, & n'en peut pas sortir,
 N'ayant rames ny gens, ny nauires voilees
 Qui le puissent mener sur les ondes salees.

Or ie reuiens à toi & aux fatales loix
 De ta dernière fin, ô le plus grand des Rois
 Braue Menelaüs. Les destins ne permettent,
 Race de Iupiter, que tes amis te mettent
 Auecques tes ayeux en ton dernier repos :
 Et tu ne mourras point en la cité d'Argos
 Où le terroir fertile se couure tout de gerbes,
 Où naist la fleur encor' des cheuaux plus superbes.
 Les Dieux t'introduiront aux champs Elysiens,
 Chāps toujours verdoiā, chāps remplis de tous biens :
 Là la fin de la terre est des eaux terminee,
 Ceste region là heureuse est gouvernee
 Par Rhadamant le roux, là volontairement
 La terre porte tout, là vid-on aisement,

Là la glace n'est point, là les neges frilleuses;
 Et là on ne void point les pluyes ennuyenses,
 Ny les tristes brouillats, ni les fascheux hyuers;
 Les Zephirs doucereux y respirent ouuerts
 Du costé d'Occident, leurs haleines molletes
 Recreables aux corps, & fraisches & doucettes:
 Tout cela t'adiendra, & tout pour te vanter
 Estre mari d'Helene & gendre à Iupiter.

Protheus me dit cela. Puis d'un grand sault se ietta
 Dans la mer, & l'escume environna sa teste:
 Alors ie m'en retourne à ma barque, à mes gens,
 Et beaucoup de soucis mon cœur alloient rongeurs.
 Nous souppasmes sur l'herbe à l'entour de la riue
 Tout contre nos vaisseaux, & puis la nuit arriue
 Au suc ambrosien, au gracieux sommeil
 Qui nos corps assoupit, & nous enchante l'œil.

Mais si tost que l'Aurore eut chassé les estoilles
 Nous dressons nostre mast, nous estendons nos voiles;
 Nos gens montent en nef, s'asseent sur les bancs,
 A force d'auirons rendent les flots tous blancs,
 Ils baloient Thetis, frappent les mers profondes;
 Et nos voiles nous font voler dessus les ondes.
 En Egypte arriué ie monte nos vaisseaux,
 Les loge dans le fleuve aux engraisantes eaux,
 Qui vient de Iupiter: A luy sur le riuage
 L'offre de cent Toreaux le sacrosainct hommage,
 Et paye en son honneur le deu de mes saints vœux:
 Puis appaisé que fut le courroux des grands Dieux
 Qui auoient retardé le retour de ma flotte,
 Je fay de force terre vne eminentes motte,
 Afin de decorer du grand Agamemnon
 Mon frere, la memoire, afin que son renom

Fust par ce monument d'eternelle duree,
 Et sa gloire par moy dignement honoree
 Le tout paracheué, nous des-encrons ioyeux
 Du Pharien riuage, & les tres-benins Dieux
 Donnerent à nos naufs vn vent si favorable,
 Qu'heureusement ie vins au séjour agreable
 De ma chere patrie, & sans aucun destour
 Arrinay scurement en mon heureux séjour.

Or toy Telemachus, ie te suppli seiourne
 Mon cher hoste ceans, tant que l'Aurore adiourne
 Deux fois, six fois la terre, ou que son chariot
 Elle sorte vnze fois hors du Nerien flot.

Alors tu t'en iras, & pour presens honnestes
 Tu recevras de moy trois des plus belles bestes
 Qu'on scauroit regarder. Cheuaux au pied ferré,
 Auec vn chariot parfaitement doré.

Tu recevras er cor maints vases honorables
 Pour faire effusions aux grands Dieux venerables,
 Et pour auoir aussi souuenance de moy,
 Tant que le ciel luira, & que le clair charroy
 De Titan tournera sur le hault edifice.

Auquel ainsi respond le prudent fils d'Ulysse:
 Ne me retien point tant, ô le meilleur des Rois,
 Certe vn an tout entier auec toy ie serois
 Sans iamais regretter ny ma patrie chere,
 Non pas l'esloignement de ma tresdoance mere,
 Tant ie prens grand plaisir d'escouter tes propos.
 I'y emploirois le iour, & perdrois le repos
 De la nuit, mais mes gens seroient pour moy en peine,
 Et moi pour eux aussi. Ils sont dessus l'arene
 De Pyles de Nestor, attendent mon retour,
 Et languissent faschéz de mon trop long séjour.

Pour les dons que tu veux qu'en Ithaque i' emporte,
 Je te veux supplier qu'ils soient de telle sorte
 Qu'on les puisse cacher, & porter aisement,
 Mais pour tes beaux cheuaux, ie n'en veux nullement,
 Et ie te les lairray pour tes delices grandes,
 Ils te conuiennent mieux, pource que tu commandes
 Sur un spacieux regne, où croist abondamment
 Le delicat fourrage, où eternellement
 Fructifient tous grains où se peuuent tousiours prendre
 La vesse, & où l'on void le beau froment estendre
 Ses blonds dorez espics, l'orge tant foisonner
 Que presque on le peut en tout temps moissonner.

Mais nous ne sçauons pas en Ithaque la mode
 De manier cheuaux, elle est fort incommode
 Pour les entretenir : prez n'y sont verdissans,
 Les Cheures seulement sur ces rocs vont paissans,
 Non desirable à ceux qui des cheuaux ont cure.
 Nulle Isle n'est en mer propre à la nourriture
 Des cheuaux, ne qui ait les prez assez herbuis,
 Ny champs competamment en espace estendus,
 Je dy tant que la mer aux dangereuses routes
 Enceint & circuit. Or encor plus que toutes
 Ithaque est miserable en prez, en bois, en vaux,
 Et n'estend point ses champs assez pour les cheuaux:

Menelaüs l'oyant soubscrit de bonne grace
 Lui touche dans la main & doucement l'embrasse:
 Tu es mon cher enfant d'un sang braue & gentil
 Parlant si librement : Or ie te veux, dit-il,
 Changer donc tout cela, car i'en ay la puissance,
 Ayant en ma maison thresors en abondance:
 Tu auras du plus beau & du meilleur encor,
 J'ay un vase d'argent, ses bords sont de fin or,

LE IIII. LIVRE

*C'est le plus precieux de toute ma vaisselle,
Et mieux elabouré. C'est de la façon belle
De l'artiste Vulcan, dont iadis me fit don
Le Prince iusticier qui regnoit en Sidon,
Après qu'il m'eut donné dans sa maison entree,
Reuenant de courir mainte estrange contree,
Ce present donc que i'en de ce gratieux Roy
Enrichy de pourtraits est appresté pour toy.*

*Se promenans ainsi tant long temps deuiserent
Que tous les conuiez au logis arriuerent
Du grand Menelaüs. Là dedans ils touchoient
Brebis pour le festin, & les pots remplissoient
De bon vin genereux : les Damoiselles mesmes
Ceintes les beaux cheueux de riches diademes,
Femmes de la maison, les viures apportoient,
Et de belle façon deuant eux les mettoient.
Les Rois ainsi, de mets exquis par excellence
Peinoient à se traiter en toute esouissance.*

*Les poursuiuans passoient le temps de l'autre part,
Soit à ietter la barre, ou à darder le dard
Dens une belle cour pres du chasteau d'Ulysse,
Lieu où ces insolens prenoient leur exercice
Tousiours d'accoustumé. Là seoit arresté
Antinoüs, avec Eurymaque, en beauté
Accöparable aux Dieux, d'eux les plus remarquables,
Les autres surpassans en merites louables,
Et chefs des poursuiuans plus dignes de renom.
O là comme ils ioüoient arriua Noëmon
Le fils de Phronius, adressant sa parole
Au grand Antinoüs : ô ieunesse trop folle,
Que scauons nous, dit-il, si point ne reuiendra
Telemachus, & quand icy retournera?*

Car il est allé voir la cité Pelienne
 Enceinte de sablons, a pris la barque mienne
 Où ie deuois passer en Elyde au terroir
 Et large & spacieux : l'y voulois aller voir
 Douze iuments que i'ay, & de mes mulets prendre
 Quelqu'un pour les dompter, & souz le ioug le rendre.

A ces mots chacun d'eux fut grandement piqué,
 Car ils n'auoient pas sceu qu'il se fust embarqué,
 Pour aller deuers Pyle: ils le tenoient pour estre
 Allé voir les troupeaux & le bouuier champestre.

Alors Antinoüs. Mes amis, qu'est-ce cy,
 Quand s'en est-il allé de ce pais icy,
 Des ieunes gens d'Ithaque a-t'il pris compagnie,
 Ou si de ses vallets ta nauire est fournie
 Sur lesquels se fiant sur la mer il s'est mis,
 A eu le cœur si grand que de s'estre promis
 De bien venir à bout d'une telle entreprise?
 Ta Nauire, d'y moy, l'a til par force prise,
 Ou si tu luy donnas de ton gré librement?

A cela Noëmon respondit brefuement:
 Ma Nauire, ie l'ay de mon bon gré donnee,
 Et dès le mesme iour qu'il me la demandee,
 Qui de le reffuser eust seulement pensé?
 Voyant un Prince tel encor si angouissé
 S'en venir le prier? Il est fort difficile.
 Les principaux au reste, & plus forts de la ville
 Sont allez avec lui, & i'y ay veu encor
 Mentor, plustost un Dieu ressemblant à Mentor.
 Ie dy sans me tromper: il auoit son visage,
 Sa parole, son teint, sa forme, son corsage.
 Toutesfois, cas estrange, hier matin encor
 Par la ville ie vy se promener Mentor:

LE IIII. LIVRE

Et si sur le vaisseau ils monterent ensemble
Telemachus & lui pour voguer ce me semble.

Après qu'il eut parlé soudain il s'en partit
Pour aller chez son pere, & du chasteau sortit.

A ces mots les amans tous confus demeurèrent,
Quitterent là le ieu, au conseil s'assemblerent,
Et puis Antinoüs fils du riche Eupithé,
Leur parle brefuement. Il est fort dépité,
Son cœur noir de courroux & s'allume & s'enflamme,
Et ses deux yeux brillans sont rouges comme flamme.

O pitié, qu'un enfant soit si presomptueux
Que d'auoir entrepris un faict si hazardeux!
Quoy? l'auions nous pensé si hardi, que sur l'onde
Il eust osé ietter sa barque vagabonde?
Quoy? Doncques le premier il nous entreprendra?
Contre nous le premier les armes il prendra?
Choisissant les meilleurs pour nous venir combattre,
Et en despit de nous nous rompre & nous abbattre?
S'il vient pour exercer telle méchanceté
Par Iupiter, plustost puisse-il estre arresté,
Qui lui brise sa force, & de pouuoir supresme
Son outrage tomber face dessus lui-mesme,
Qu'à ce qu'il nous aduienne aucun malheur icy.

Mais vous, fournissez moi & barque & gens aussi
Iusqu'au nombre de vingt, dont la valeur surmonte
Les plus braues & forts: que la barque soit prompte
Pour les flots dangereux legerement scier.
Sur la mer ie l'iray en embuscche espier,
Et ie le surprindray dessus l'onde escumeuse,
Vers l'endroit proprement où Samos la pierreuse,
Et Ithaque nostre Isle, estreçissent les eaux.
Que ce soit à son damp qu'il ait pris des vaisseaux,

Qu'il reçoine à ce coup la peyne & le salaire
D'estre allé rechercher nouuelles de son pere.

Il achena de dire, eux d'un consentement
Aprouuent son aduis, se leuent vistement
Pour acomplir soudain l'effect de leur malice
Et prennent leur chemin vers la maison d'Vlysse.

Mais de Penelope leur complot ne fut pas
Longuement ignoré, ny le forcé trespas
Qu'ilz machinoient cruelz à son fils Telemaque
Ainsi quil reuiendrait de Pyles en Ithaque.

Car Medon qui s'estoit approché bellement
Du lieu où ilz auoient tenu couuertement
Leur secret, leur conseil, auoit toute entendue
Leur conspiration, & n'en auoit perdue
Vne seule parole. Adonques il s'encourt
En toute diligence, & entre dans la court,
Affin de raporter à la pudique Reyne
De leur cruel complot la nouvelle certaine.

Auquel, deuant quil eust penetré plus auant:

Pour quelle occasion t'ont renuoyé deuant
Les braues poursuiuans, ô heraut tres fidelle. o
Est-ce pour commander aux seruantes, dit elle,
Du diuin Vlysses, qu'ilz ayent à quitter
Leur besogne, & soudain aillent leur apprester
A boire & à manger? fust ce la derniere heure
Que ne faisans ailleurs que ceans leur demeure,
Qu'ilz prinssent leurs repas? & vous qui avec eux
Deuorez tout le bien du bon Telemachus.
N'auous iamais ouy raconter à vos peres
Quel leur fut Vlysses, vers eux & vers leurs freres
Et vers tous leurs parentz, comme il les embrassoit
De bonne affection, & comme il caressoit

*Iusques au peuple bas ? auquel il ne fut onques
 Superbe ne cruel, & ne fit tort quelconques ?
 Encores que ce soit l'ordinaire des Rois
 D'en haïr à la mort les vns souuentefois,
 Les autres caresser d'amour trop debonnaire:
 Mais iamais il ne fut à personne senere,
 Combien qu'il eust passé les bornes de raison.*

*Mais vous le ruynéz en sa propre maison,
 Oublieux vous portéz contre luy des courages
 Insolents & cruelz, vous exercez vos rages
 Et vos mechancetez sur ce qu'il a plus cher,
 Vous estes, tres-ingratz, & ne faut point chercher
 En vous qu'ingratitude. A qui le heraut sage.
 Apres qu'elle eut parlé, tint ce prudent langage.*

*Grande est certainement ceste calamité,
 Mais un plus grand malheur nous est bien apresté
 Malheur reformidable & que les Dieux destournét
 Et dessus les auteurs le renuersent & tournent
 Las, ilz ont coniuéré d'aller prendre le vent,
 De se mettre sur mer, & d'aller au denant
 Du pauvre Telemach, ilz le veulent surprendre
 Retournant sur les eaux: car il est allé prendre
 Langue du fort Vlysse au terroir Pylien,
 Et en Lacedemon au port Oebalien.*

*Il n'eut pas acheué que ses genoux tremblerent,
 Les forces & le poux de son cœur s'en allerent.
 Elle fut vn long temps sans qu'elle peust parler,
 On vid de ses deux yeux grosses larmes couler:
 Puis dit, pourquoy mon filz a til eu tant d'enuie
 De se mettre sur mer, & commettre sa vie
 A des nauz, à du bois ? Qu'estoit il de besoing
 De monter sur des aiz & tracasser si loing*

Sur un vaisseau, qui est aux gens de la marine
 Comme un leger cheual, qui galoppe & chemine
 Dessus les bleux glacons: estoit-ce point affin
 Que son nom tout à faiçt sur la terre prist fin.

A qui Medon, voyant la peur qui la tourmente
 Respondit comme il peut de parole prudente.

Reyne, ie ne te puis acertener au vray
 Si ton filz entreprend cela de son plein gré,
 Ou poussé de quelqu'un, mais son cœur l'espoince
 D'aller apprendre à Pyle, ou à Lacedemone
 Nouuelles de son pere & scauoir de quel sort
 Ou sur terre ou sur mer Vlysses sera mort.

Il dit & laissa là ceste triste assemblee
 Mais la Roynes resta de douleur accablee,
 La tristesse & l'ennuy la rongeoient la dedans
 Elle ne peut durer sur chaires ne sur bancz
 Bien qu'il y en eust force: en terre elle demeure,
 Et au pied de son liçt miserablement pleure.
 De tous costez aussi ses femmes lamentoient
 Tout tant qu'elle en auoit, tant celles qui estoient
 En leur plus ieunes ans, que les autres, dont l'aage
 Estoit vieil & passé. Lors mouillant son visage
 De pleurs sans nulle fin, Penelope aduisoit
 Ses femmes autour d'elle, & ainsi leur disoit.

Filles escoutez moy. Les puissans Dieux celestes
 Tousiours m'ont affligee estrangement molestes.
 Car tout premierement, par vn triste malheur
 Iay perdu mon mary, lequel portoit vn cœur.
 Et magnanime & fort, puissant en eloquence
 Par dessus tous les Grecs. Il a plein d'excellence
 En honneur resplendy, son honneur & son los
 Vellent tout au trauers de la fameuse Argos:

LE III. LIVRE

Et voicy de nouveau par l'orageux Neptune
 Mon filz m'est enlé, sans renommee aucune
 Hors de ma maison propre, & ne ſçay quelle part
 Mesmes n'ay peu ſcauoir l'heure de ſon depart,
 Pourquoi ne vintes vous ô femmes mal-heureuſes
 M'en aduertir? Pourquoi de mon bien enuyeuſes
 Ne m'encillaſtes vous? puis que vous ſcauez bien
 Qu'il s'en alloit commettre au ſloſ Neptuneien.
 O que ſi i'euffe ſceu quelle eſtoit ſon enuye
 Qu'il vouluſt hazarder ſur ces ondes ſa vye,
 Ie l'euffe furieuſe arreſté, le cruel,
 Et n'eufft ainſi quitté le logis paternel,
 Voire tout embarqué, & ia donnant ſes voiles
 Aux ſouſtes delachez des Zephirs enſte-toiles
 Ou bien ie fuſſe morte en la peyne, & ainſi
 Le fuyard m'eufft laiſſee exempte de ſoucy.

Mais faiçtes que quelcun s'en aille en diligence
 M'appeller Dolius, il ſera que ie penſe
 Maintenant au verger, c'eſt ce ſeruiteur vieux
 Que me donna mon pere en venant en ces lieux.
 Qu'il coure viſtement dire ceſte entrepriſe
 Au vieillard Laertes auant qu'elle ſoit miſe
 A execution: s'il me peut departir
 Quelque aduis en cecy: & qu'il veille ſortir
 Vers le peuple, criant, deplorant la malice
 Qui veut perdre ſarace, & du diuin Ulyſſe.

Mais la ſage Euriclee au contrair e parla,
 Et de tout ſon pouuoir douce la conſola.

Royne, le ſeul plaiſir de ma triſte penſee
 Mon honneur, & mon bien. Ne ſois point courroucet,
 Car ie te diray tout. Ie te confeſſeray
 Tout ce qui s'eſt paſſé, & rien n'en celeray,

M'aduienne qui pourra soit la mort soit la vie.

Iay sceu tout le complot, & contre mon enuie

Ie luy ay deliuré viures abondamment,

Car il me le fit faire, & prit de moy serment

Que ien n'en dirois rien, que l'aube iournaliere,

N'eust monstré douze fois aux hommes sa lumiere,

Ou que tu n'eusses sceu sa fuite par la mer,

De peur que l'on ne vist ta beauté consumer

En l'armes: Mais va t'en te baigner, ma Princesse,

Pren tes accoustremens les plus beaux en richesse

Et tes femmes & toy, montez ensemblement

La haut en vostre chambre, inuoquez humblement

Et de tout vostre cœur Minerue l'immortelle

La fille à Iupiter, que iadis la mammelle

D'une cheure alaita, elle preseruera

Ton filz, & en seurté te le ramenera.

Mais, las n'afflige point ie te pry d'auantage

Le pauvre Laertes, que la douleur, que l'aage

Ont ià trop affligé: ie ne croy nullement

Que les Dieux immortels hayssent tellement

Le sang d'Arcefius, qu'irritez ilz permettent,

Qu'ilz vueillent consentir, que ces mechants le mettent

A totale ruyne, & ne puisse rester

De ceste race vn seul, lequel vienne à porter

Le Sceptre paternel, represente & soustienne

L'honneur de la maison la Couronne reprenne,

Et des sur ceste tour haute superbement

Sur ces champs, sur ces prez regne paisiblement.

Ce propos diuertit de la Royne pudique

Le triste desespoir qui la ronge & la pique,

Ses larmes esuy a, asoupit ses clameurs

Et plus qu'on n'eut pensé modera ses douleurs.

L E III. L I V R E

Elle entra dans le baing, prit les plus belles robes
 Que serrassent pour lors ses riches garderobes,
 Monta dedans sa chambre, & aux lieux plus secrets
 Elle s'agenouilla, & ses femmes aupres
 Fit les effusions & les offrandes saintes.

Et versa à Pallas ses piteuses complaints,
 Je te prie humblement, Deesse, escoute moy,

Assiste a mes ennuis, console mon esmoy,
 O grand' Tritoniene, ô Pallas, fille chere
 Du puissant Iupiter alaieté d'une cheure
 Si iamais Ulysses sacrifice te fit

Qui tereuint à gré, si iamais il t'offrit
 Brebis sur ton autel, & beufs en abondance
 Souvien t'en ie te pri' & fay nous assistance,
 Preserue mon enfant, ô pleine de bonté.

Destourne le trespas que luy ont projeté
 Ces meschants enragez, que leur cruauté fiere
 Ne m'ost en le tuant ma geniture chere.

A la Deesse ainsi ces cris elle adressoit
 Et de ses hurlements la maison remplissoit.

Et Pallas l'exaucea. Mais une rumeur grande
 Se faiët dans le chasteau par l'insolente bande
 Des amans importuns, fierement fremissans
 Et sans aucun repos ça & la tracassans.

Entre lesquels quelcun vint tenir ce langage.

La Reyne maintenant pense en son mariage
 C'est un cas trescertain, ne veut plus nous fascher,
 Et ne se fera plus si long temps rechercher:

Mais elle ne scait rien du malheur qui talonne
 Son fils, prest de mourir. Ainsi les arraisonne
 L'un deux. Mais toutesfois ce n'estoit pas cela
 Qu'il pensoit, lors le fils d'Eupithé luy parla.

*Malheureux taisez vous, que vostre incontinence
Ne nous descouvre en fin. Mais faisons diligence
Et sans plus differer hardiment besognons.*

*Ce disant, il choisit vingt fort bons compagnons,
Se haste de gaigner vistement le riuage,
Et va sans plus tarder mettre ordre à son voyage.*

*En premier, son vaisseau en mer il descendit,
Dressa son mast hautin, ses voiles espendit,
Autour de son bac noir dressa tout son cordage
Et fit accommoder dedans tout l'equippage.*

*Puis fit armer ses gens, apprester à manger
En attendant le soir qu'il faudra deloger:*

*La Reyne cependant de tristesse assiegee
Accablee d'ennuis, gist en son liét couchee,
Elle ne mange point, le pain luy est douleur
Et le goust de Baccus luy vient à contre cœur.*

*Elle songe tousiours si son fils incouppable
Se pourra reschapper de la mort effroyable,
Où s'il succumbera deffous la cruauté*

*Des traistres poursuiuants. Telle en perplexité
Qu'est souuent le lion quant les veneurs l'estonnent
Craignant qu'à la parfin leurs lacs ne l'environnent.*

*En ces diuers pensers le sommeil gratieux
Ses membres assoupit & abbaisse ses yeux,
Elle est dessus son liét. Alors Pallas qui pense
Autre chose en son cœur, descend en ailigence,
Empruntant le semblant & la face & la voix
De la nymphe Iphimé, qu'Icarus autrefois
Magnanime engendra, femme depuis nagueres
Du gentil Eumelus qui habitoit à Pheres,
Laquelle elle enuoya au chasteau d'Ulysses
Pour destourner du cœur de la Reyne, l'exces*

LE IIII. LIVRE

Deses afflictions moderer ses destresses
Et de sa chere seur amollir les oppresses.

Transformée en ce poinct dans la chābre elle entra,
Et les huis bien fermeꝝ & les murs penetra,
Donna iusqu'à son liēt, & de splendeur remplie
Aupres de son cheuet ces propos luy deplie.
Penelopé peux tu dormir en cest estat.

Le mal certes par trop t'attenué & t'abbat.
Les Dieux tousiours heureux ne souffrirōt plus gueres
Que tu viues ainsi la butte des miserés,
Que tu mattes ton corps de si griefues douleurs
Hurlant par la maison, te consumant en pleurs.
Ton fils retournera dedans vn peu d'espace
Seurement: il n'est pas en la mauuaise grace
Des Dieux, & n'a failly contre eux aucunement:

A qui Penelopé qui dormoit doucement
Que pressoit du sommeil la puissance sublime,
Et qui pensoit ouyr la propre voix d'Iphitime
Respondit. chere seur, qui ta conduite icy
De Pheres en ce lieu? que viens tu faire icy
Dy moy, ma bonne seur: ce n'est chose ordinaire,
Que de te voir ceans, tant loing d'icy est Phere
Ou se tient ton mary, Tu dis ma chere seur
Que ie chasse de moy l'ennuy & la douleur,
Que i'oste de mon cœur mille tristes pensees
Dont mes affections sans cesse sont blessées:
I'ay perdu mon espoux, il est de moy pleuré
Ce Prince genereux, ce guerrier assure
Qui ne trembla iamais, plein de toute proüesse,
Ceint de toute vertu, celebre par la Grece,
Renommé par Argos, qui son nom glorieux
Poussoit iusqu'au dessus des estoilles des Cieux.

Or ie pleure vn enfant, mon cher filz, le seul reste
Du sang de ses ayeux, ô fortune moleste!

Trop enfant pour si tost se metre sur les eaux
Et sa vie ha'zarder sur les foibles vaisseaux,
Trop foible pour porter des fatigues si grosses,
Non experimenté pour de si grands negoces.
Las, miserable moy, i'en porte plus d'ennuy
Que pour son pere mesme, effrayee pour luy
Ie tremble incessamment, que mal ne luy aduienne
Entre les nations, ou sur l'onde inhumaine.
Miserable où est il allé si viftement?

On l'attend, on le veut tuer cruellement,
Auant que deliuré de la mer rigoureuse
Il puisse helas reuoir sa maison douce reuse.

A qui la sombre image adiousta sur ce point,
V'y pleine d'assurance, ô Reyne, & ne crain point:
Tel guide est avec luy, que plusieurs en leur voye
En vouldroient bien vn tel, & c'est luy qui m'enuoye:
Pallas qui peut beaucoup, pour t'oster ton esmoy
T'enuoye ce message, ayant pitié de toy.

Pallas se teut alors. Et la Reyne ennuiee:
A bonne heure sois tu deuers moy enuoyee
Qui que tu sois qui viens soulager ma douleur,
Soit que tu sois Dcesse, ou qu'ayes ce bon heur
D'auoir ouï sa voix, & lui faire seruice.
Las di moi, ie te pri où est le pauvre Ulysse
Est il encor' viuant au monde, à til encor
Ce bien de regarder Phœbus aux cheueux d'or
Et son char reluisant? où, les destins iniques,
L'ont ils fait d'eualler aux ombres Plutoniques?

Alors l'image sombre: il n'est en mon pouuoir
De te dire cela que ie n'ai pen scauoir,

LE III. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*S'il est encor viuant, ou s'il n'est plus au monde.
Il n'est pas bien seant que personne responce
Chose qu'il ne seait pas. Puis finit son parler
Et comme vn petit vent s'esuanouit en l'air,
Voletant au trauers la porte verrouillee.*

*Et la fille d'Icare en sursaut eueillee
De soudaine allegresse encouragea son cœur.*

*Mais tandis que le songe annonçant ce bon heur
La retient sur la nuit, luy rendant manifesto
De la bonne Pallas l'assistance celeste,
La trouppete meraire allongeoit dessus l'eau
Ses rames & ses bras, & portoit son vaisseau
Sur Neptune leger, machinant homicide
Mort & cruelle fin au petit Laërtide.*

*Une islette, non grande est veue des nochers
Au milieu de la mer, pleine de hants rochers,
Appellee Asteris, où plus le vent attaque
Les destroits estressis de la sterile Ithaque
Et de Samos pierreuse: elle n'a pas grand tour,
Mais elle ouure ses ports fort aysé tout autour.
Là tourne leur nauire, & au long de la rade
La bande des amans dresse son embuscade.*

Fin du quattiesme Liure.



LE CINQVIESME LIVRE
DE L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Es Dieux au conseil pour la seconde fois. Jupiter en-
Suoye Mercure à Calypso luy commander de laisser al-
ler Ulysses. Elle obeit, à grand regret. Il se met sur mer,
ou sur le dixhuitiesme iour Neptune l'ayant apperceu, en-
tre en colere, & brize son vaisseau. Ino l'aduertit, & luy
donne son bandeau, l'admonestant de le reietter en mer
des qu'il seroit sur terre : en fin apres auoir nagé longuement
& en grand hazard, il se sauue en Phæacie.

AUTRE SOMMAIRE.

Calypso laisse aller Ulysses : il fait naufrage :
Ino l'assiste : en terre il se sauue à la nage.

L Aube nouvelle alloit son beau chef es-
leuant
Et radieux & clair hors des eaux du le-
uant

Laisant son lit doré, ioyeux messagere
Du retour attendu du Dieu donne-lumiere
Portant le iour aux Dieux & aux hommes mortelz
Mais sur le haut Olympe ez sieges supernelz

LE V. LIVRE

*Au veuil de Iupiter qui l'auoit assemblee
 La troupe se trouua des hauts Dieux appellee.
 Au milieu de la sale assis fut Iupiter
 Qui de sa dextre peut tonner & tempester,
 Qui domine le monde en son pouuoir immense.
 La Pallas assistoit ayant en souuenance,
 Les peines, les travaux & le mal d'Vlyses.
 Car aiant eu sur mer ses vaisseaux d'especeꝝ
 Il seiournoit forcé cheꝝ Calypso la blonde
 Denué de moyens pour se mettre sur l'onde:
 Laquelle aux Dieux s'adresse & leur tint propos tels.*

*O pere altitonant, & vous Dieux immortels
 Qui habitez du ciel la voute bien-heureuse
 Il ne faut que personne ait plus l'ame amoureuse
 De droit ny d'equité, n'ait souci nullement
 De plus porter son sceptre & bien & droictement,
 N'ayt cure de seruir la sainte vierge Astræe,
 Que par nul ne soit plus iustice administree
 Chassant toute douceur, son peuple rudoiant,
 Et à nous immortels plus ne sacrifiant:
 Abon droit des or mais quiconque aura puissance,
 S'applique impunement à outrage & nuisance,
 Soit iniuste & cruel, dechasse l'equité
 Et se plaint à la fin en toute impieté
 Puis qu'on n'a nul souci du patient Vlyse,
 Et comme il a regné en douceur & iustice
 Et desus son Royaume & sur le pleuple sien,
 L'Isle d'une nymphe est angoulphe Ogygien,
 Là ce Roy malheureux souffre peine cruelle
 Retenu au palais de Calypso la belle
 Qui ne luy permet pas de se metre sur mer,
 Et comme il voudroit bien à la fin retourner*

Voir sa douce maison, & ses Dieux tutelaires,
 Il n'a ny matelot & ny nauires legerès,
 Voiles ny auirons pour retenter les ventz.
 Ce n'est pas tout encor, des manditz poursuiuans
 La coniuuration, veut arracher la uye
 A son filz Telemaque, et sur la mer l'espie
 Comme il retournera. Car l'enfant pour scauoir
 Nouuelles de son pere à Pyle est allé-voir,
 Et à Lacedamon s'il en pourroit apprendre.

Alors celuy qui peut les nuages espandre
 Et ferrer quand il veut, ainsi luy respondit
 Quet'est il eschappé, ô fille, qu'as tu dict?
 Ne fut il pas conclu, & tu fus l'inuentrice
 Toy mesmes du conseil & arresté qu'Ulysse
 En seurte retourné les amans rengeroit
 Turoit les poursuiuans, & d'eux se vengeroit?
 Quant à toy, prend le soing de rendre Telemaque
 (Car Pallas, tu le peux) sans danger en Itaque,
 Conduy le seurement sur la flotante mer,
 Fay le prosperement & voguer & ramer,
 Si qu'il puisse arriuer en sa douce patrie
 Et reuoir sa maison & sa mere chérie.
 Et quant aux poursuiuans tu les peux destourner,
 Et par autre chemin les faire retourner:
 Ren failly leur conseil, vayne leur embuscade.

Il dit, puis se tournant au filz de la Pleiade
 L'agreable Maja, Mercure ce dit il
 Qui mes commandemens porte par l'air subtil,
 Cher filz va vistement, appelle à toy Zephire,
 Descen, & fais siffler tes ailes, & va dire
 De ma part à la nymphe aux blondoyans cheueux
 La belle Calypson, que i'enten, que ie veux

LE V. LIVRE

Qu'elle n'arreste plus le Nerite chez elle,
 Et qu'il retourne voir sa maison paternelle,
 Dylui comme il fera : nul Dieu, nul homme aussi
 N'aura de son retour ne peine ne souci:
 Je veux qu'il entre en mer tout seul dans vn nauire,
 Et des qu'on aura veu vintg iours le Soleil luire
 Et Scherie il viendra, pais fort fructueux,
 Où les Phaëciens qui sont sortis des Dieux
 Habitent de long temps, ils lui feront au reste
 Tout l'honneur qu'ils feroient à quelque Dieu celeste,
 D'un nauire équipé, courtois, le fourniront,
 Sur son propre terroir en seurté le rendront,
 Ils luy donneront argent & or en abondance,
 Ils lui feront presens de robes d'excellence,
 Plus qu'il n'en eut iamais de Troie rapporté
 Pour sa part, quoy qu'il fust sans incommodité
 Et sans perte arriué. Ainsi ses destinees
 Sont de rouoir en fin l'air de ses cheminees
 Fumer sur ses maisons, sur le haut de ses tours
 Renuoir plisser l'obscur de leur sombres retours,
 Et iouir à la fin de la douce preséce
 De ses plus chers amis comble d'estouissance.

Il eut dict & soudain le Dieu va s'apprester
 Pour rendre obeissance au puissant Iupiter.
 Il mit premierement aux pieds ses talonnières
 D'Ambrosie & d'or fin reluisantes & claires,
 Qui le portent en haut comme le vent leger,
 Soit que dessus les mers il veillé deloger
 Soit sur la terre, en l'air & portee & penchante.
 Apres, il prend sa verge : avec elle il enchante
 Les vns quand il lui plaist pour les faire dormir,
 Les autres, il les fait du sommeil reuenir.

La tenant en sa main de l'olympé il se roule,
 Sur le mont Pierus il tombe, puis s'escoule
 Dessus le plein des eaux, de ses ailes batant
 L'air marin, & leger sur l'onde voletant.
 Ressemblant au plongeon qui autour des rivages
 Et sur les flots moitteux humecte ses plumages
 Pour prendre des poissons, le Dieu pareillement
 Dessus maint & maint flot coule legerement.
 Mais estant parvenu dans l'Isle loing plantee
 Sortant hors de la mer, sa plante il a ietee
 Sur le ferme terroir, tant qu'il fut arriué
 En cheminant toujours dedans l'antre caué
 Où demouroit la nimphe à la tresse tresbelle.
 La dedans au foier un grand feu estincelle
 Vne flamme iettoit vne viue splendeur,
 La fumee en estoit de merueilleuse odeur,
 Le cedre espandoit là ses senteurs plus doucettes,
 Et l'encens y haussait ses flammes violettes:
 L'odorante vapeur toute l'Isle sentoit,
 Et le feu pris aux bois par tous les champs montoit
 Elle au dedans chantoit de sa voix doucereuse,
 Et sur son mestier d'or tissoit industrieuse
 Vn ouvrage gentil, meslant ainsi ses chants
 Pour tromper son travail. Là verdissent les champs,
 Et les hautes forests le bel antre environnent,
 Et leur feuille plaisante eternelles y donnent:
 Le peuplier noir feuillu, & l'odorant Cypres,
 Et les aulnes hautains s'esleuent tout anpres.
 Là les oyseaux faisoient leurs nids & leurs logettes.
 Là voloient à l'entour les nocturnes choüettes,
 Le hydeux chat-huant, & l'esperuier gentil,
 Et la noire corneille à l'importun babil

LE V. LIVRE

D'autres oyseaux encor vne quantité grande
 Voloit le long des eaux, rauissante & gourmande,
 Ses ayles allongeant, & courant goulument
 Aux poissons ecaillez. Là rampoit doucement
 A l'entour de la grotte au fondz du roc cauee
 La vigne doucereuse, & la fenille esleuee
 Sur le rocher moussieux gaiement verdissoit
 Et le raisin pendant sous elle florissoit.
 Quatre plaisans ruisseaux leurs ondes argentees
 Au trauers la forest rouloient precipitees
 Et par diuers endroits, & comme ils denalloient
 D'un meslange plaisant leur murmure mesloient:
 Les prez estoient parez d'œillots & violettes,
 Les belles fleurs, paignoient les plaisantes herbettes
 Et les chāps s'esmailloient. Tel Dieu mesme y viendroit
 Voyant un lieu si beau qui plaisir y prendroit.

Or le fils de Maja touchoit desia l'entree
 Admirant grandement la plaisante contree,
 Vn temps il fut ravi, & ses ieux ne depart
 De dessus, regardant chascune chose à part,
 Puis entre dans la grotte. Et Calypson la belle
 Scait bien que c'est quelcun de la troupe immortelle,
 Le cogneut approchant plus pres d'elle ses pas.
 Car d'elle les haults Dieux incogneuZ ne sont pas:
 Donc à celle Deesse il estoit fort facile
 De recognoistre un Dieu: encore que son Isle
 Soit beaucoûp à l'escart, & ses palais dorez
 Soient des lieux frequentez grandement separez.

Il ne trouua dedans le preux fils de Laërte,
 Il pleuroit affligé sur la riue deserte
 Ses continuZ malheurs: souuent il s'y portoit
 Et seul aupres des eaux ses ennuis lamentoit,

Plein de cris, plein de pleurs souvent iettoit sa veuë
 Sur les sillons lointains de la campagne bleuë
 Tant qu'il pouuoit l'estendre, en sanglots soupirant,
 Et de cuiſans ſoucis ſon ame martirant.

La Nympe le fit ſoir dans vn ſiege honorable,
 Riche & reſplendiſſant, de façon admirable
 Qu'elle luy fit porter ſoudain qu'elle le vit,
 Et puis tout doucement le ſonda & l'enquit.

L'amy, pourquoy viens-tu? ceſte verge doree
 Qu'apporte-elle de bon de la voulte azuree?
 Tu ne viens pas du ciel icy pour ton plaiſir,
 Bien que de tout mon cœur & de tout mon deſir
 Je t'y voye arriuer. C'eſt choſe bien fort rare
 Toutesfois, qu'Ogygie & ſon antre barbare
 Voye vn Dieu ſi diſert. Qui t'ameine en ce lieu?
 Pour quel ſujet, dy moi des Dieux le plus beau Dieu?
 Je t'obtempereray, octroye à ma ſemonce
 Si tu veuſ, ſi tu peux premierement reſponce:
 Afin que ie te traite & te reçoine ainſi
 Qu'il conuient, cependant que tu ſeras icy.

La Nympe dit ainſi, puis fit couvrir la table
 De viure Ambroſien, & de mets delectable,
 Et faiçt remplir les pots de Nectar ſauoureux
 Qui rougiſſant dedans eſcume doucereux.
 Quand elle l'eut ſemond, le gentil Atlantide
 Se repaiſt d'Ambroſie, & le doux Nectar uide:
 Mais quand la ſoiſ finit & l'appetit ceſſa
 Mercure en tels propos à parler commença.

Puis que tu m'as enquis, ô Nympe venerable,
 Je te diray le tout meſſager veritable,
 Et rien ne t'en tairay. Iupiter tout puiffant
 M'a commandé voler ſur Neptune gliffant,

LE V. LIVRE

Malgré moy toutesfois, & contre mon enuie,
 Car qui pour son plaisir haꝛ arderoit sa vie
 A passer tant de mers, & ses leger's cerceaux
 Feroit combattre aux vents bouleuersans les eaux,
 Pour venir en ce lieu tant loing de bonnes villes,
 Des conuersations honnestes & ciuiles
 Des pieux citoyens, qui aux Dieux immortels
 Brulent le doux encens sur leurs sacréꝫ autels,
 Et les vont appaisans d'une sainte hecatumbe.
 Mais iamais vainement la volonté ne tombe
 De Iupiter l' Egide, & ne faut point penser
 Que ses commandemens ainsi soient à laisser,
 Ny le vouloir des Dieux: & la seurte n'est grande
 De penser le tromper és choses qu'il commande.

Or belle Calypso, certain homme est ici,
 A ce que l'on m'a dit, triste & plein de souci,
 Renommé pour ses maux, & le plus miserable
 Des Princes & des chefs de la Grece honorable,
 Qui ont durant neuf ans fait la guerre à Priam,
 Et combatu deuant les hauts murs de Pergam,
 Mais en fin au dixiesme ont fait eg aux aux herbes
 Ses palais somptueux & ses rempars superbes:
 Mais en s'en retournant ils destournerent d'eux
 La faueur de Pallas, tirerent, malheureux,
 Sur eux son fier courroux, dont elle sur leurs testes
 Esmeut l'ire des vents, excita les tempestes,
 Les ondes agita, & les Austres plus fiers
 A l'abandon lascha de la mer au trauers.
 La flotte fait naufrage, & les eaux inhumaines
 Coururent, ô pitié, tous les bons Capitaines
 Si braues aux combats, soit qu'il fallust s'armer,
 Ou avec auirons sur les ondes ramer:

Mais cestui-cy, les flots, l'orage, la fortune
L'ont poussé iusqu'icy sur le hautain Neptune.

Or il fault l'enuoyer, ie le dy de la part
Du pere Iupiter. Ce n'est point par hazard,
Mais c'est par le destin que si long temps il erre,
Loing de tous ses amis, & d'Ithaque sa terre.
Le destin est aussi qu'il aille en son pays
Renoir ses champs Gregeois, ses Dieux & ses amis,
Sa maison & ses tours, & son espouse chere,
Et le natal terroir de Laërtes son pere.

Il dit, & Calypso de dépit se fronça,
Et se tournant à luy ces propos prononça.

Que vous estes, ô Dieux: pleins d'estrange malice!
Que vous auez en vous d'enuie & d'iniustice!
Pourquoy enuiez vous qu'une Deesse ait mis
Son amour en un homme, & qu'elle l'ait permis
De coucher avec elle. Et pour mary l'accepte?
Comme lors que l'Aurore à la rouge charrette
Ravit son Orion vous fustes enuieux
De son contentement, ô trop iniques Dieux,
Vous en fustes esmeus & de haine & d'enuie,
Combien que vous viuiez en bien-heureuse vie,
N'eustes malicieux iamais aucun repos,
Iusqu'à ce que Diane eust transpercé ses os
En l'Isle d'Ortigie, & faict en son cœur breche
Ainsi comme il chassoit, à coups d'arc & de fleche,
Comme lors que Ceres mit son affection
Et se mesla d'amour au bel Iasion,
Le receut en son lit, ell' ne se cacha guiere
A puissant foudroyeur n'a sa colere fiere,
Car bien tost de son foudre au formidable son
A la mort il frappa le pauvre Iasion.

LE V. LIVRE

De mesmes Dieux ialoux vostre haine cruelle
 A le cœur de se prendre à moi simple femelle,
 Pource que i'aime vn homme, & brulante d'ardeur
 A ce pauvre fuitif ay faict part de mon cœur:
 Ie l'ay receu ceans eschappé du naufrage,
 L'ay sauué, guaranty, errant sur le riuage,
 Delaisié, vagabond : car Iupiter auoit
 De son foudre brisé la nef qui le sauuoit,
 Ainsi qu'elle flottoit sur la plaine profonde
 Il submergea ses gens dans les gouffres de l'onde:
 Ulysses ie receu seulet & dejetté,
 Que la vague en ceste Isle auoit ainsi porté,
 Et demi-mort de faim, benigne, secourable,
 De pain le consolay : ie le mis à ma table,
 Le traittay dans ma grotte, & sur le mesme lieu,
 Sans qu'il vieillist iamais le voulois faire Dieu.

Mais puis qu'il ne fault pas estre contentiense,
 Qu'il ne faut transgresser l'ordonnance fascheuse
 De celuy qui dardant son tonnerre odieux
 Son agide brandit, & que non plus les Dieux
 Il ne conuient tromper, qu'il voise à la bonne heure
 Si Iupiter ne veult que ceans il demeure,
 S'il le presse si fort de partir vistement
 De ce fier encor' à ce traistre element,
 De retenter encor le tourment & la peine
 Où sans doute il va choir. Pour moy iamais n'aduiene
 Que ie l'enuoye plus sur l'incertain des flots.
 Auec cela ie n'ay barques ny matelots
 Pour le passer la mer : Que s'il fault qu'il se garde
 Des escueils, où ie voy qu'il se iette & hazarde,
 Ie l'en aduertiray toutesfois de bon cœur,
 A fin qu'en sa maison il arrine en bon heur.

*Mais tout presentement il faut que tu le quitte,
Dit le Cyllenien, Pren garde à toy, enite
L'ire de Iupiter, & fay sa volonte,
Qu'il ne te chastiaft, à bon droict irrité.
Il dit, & s'en-volant fendit l'air de ses aisles.*

*Mais la Nymphé entendant ces fascheuses nouvelles
Et du hault Iupiter l'arrest determiné,
Vers le fort Ulysses son chemin a tourné.
Elle le rencontra couché sur le riuage,
De larmes n'est iamais deseché son visage,
Mais il est humecté sans fin de moittes pleurs:
Il passe la douceur de ses ans en douleurs,
Pleurant pour son retour, & son beau temps s'escoule,
Tandis que de ses yeux mainte larme se roule,
Car plus ne lui plaisoit l'ennuyante beauté
De la Nymphé. Contraint il dort à son costé,
Contre sa volonte maintenant il l'embrasse,
Et la nuit avec elle à contre-cœur il passe,
Puis quand le iour reuiet, entre les rochers durs
Sur le bord de la mer il rentre en ses douleurs,
Seant triste & pensif, de cris son ame il geine,
Son sein de pleurs abbreuue, & remasche sa peine.
Il contemple, attristé, les Nereïdes eaux,
Et sur sa face esband larmes à grands ruisseaux.
La Nymphé le trouuant lui dit en ceste sorte:*

*Ne te consume plus en tristesse si forte,
N'escoule plus ainsi ton aage en son esté
Ternissant ton beau lustre, & passant ta beauté.
Ie te lairray aller (ne vy plus miserable)
Et de tous mes moyens t'aideray secourable.
Va doncques te couper de grands, longs & forts ais
Pour te faire un vaisseau, ioint les assemble les*

LE V. LIVRE

*Afin que seurement sur la mer il te porte,
 Moi-mesme y porteray viures de toute sorte,
 Eau, pain, habillemens, & bon vin rougissant,
 Quit'aïlle sur la mer le cœur ressonnant.
 Je t'enuoiray les vents, afin que secourables
 Ils te puissent porter en tes champs desirables.
 Si les diuins destins sur toy trop enuieux,
 Si les Dieux habitans, de l'Olympe & des Cieux,
 Dont l'esprit, celuy là de Calypso surpasse,
 N'empeschent ton retour, & te donnent la grace
 De reuoir ton pays. Ayant dit, Vlysses
 Sentit à ces propos ses os comme glacez,
 Et puis luy respondit. Ce que tu dis, Deesse,
 Est bien vn autre fait que mon retour en Grece,
 Tu penses autrement : me commandant ainsi
 Que ie m'aïlle commettre aux ondes sans mercy,
 Sur vn foible nauire, & du flot effroyable
 Je tente encor l'effort sur vn ais miserable,
 Qu'un fort vaisseau pourroit à peine transfreter
 Quand il seroit poussé du vent de Iupiter.
 Puis, iamais de la mer ne courray l'auenture,
 Deesse, outre ton gré, si premier tu ne iure
 Les noirs palus d'enfer, & ne prens pour le moins
 De ton serment iuré les grands Dieux à tesmoins:
 Que tu ne me feras sur les ondes nuisance,
 Et m'en donras encor quelque bonne assurance.
 La Nymphe à ce propos en soi-mesme sourit,
 Lui prit la main, l'embrasse, ainsi lui respondit.
 Certes tu es madré, cault, & prudent & sage,
 Mais quel mal commets-tu de tenir ce langage?
 Qu'oses-tu proferer? l'atteste les hauts Cieux,
 La terre d'au dessouz l'Olympe spacieux;*

Je te jure par Stix (le grand fleuve que iurent
 Les Dieux, quand quelque cas d'importāce ils assuret)
 Que jamais sur la mer en rien ne te nuiray,
 Trouble ne déplaisir ie ne te donneray,
 Plustost que ie prendrois le conseil pour moi-mesme,
 Que ie te donnerois en ceste peine extremesme,
 S'il falloit que i'y fusse. Hé, ie suy la raison,
 Ie n'ay le cœur de fer, & le gratieux nom
 D'amour, aux Nymphes est en tout temps venerable;
 La douceur loge en moi, i'ay le cœur exorable,
 Misericordieux, i'escoute doucement,
 Me paye de raison, souffre patiemment
 Ce qui est d'equité. Ainsi disoit la belle
 S'en retourne à la Grotte, & lui vient apres elle:
 Et tout ensemblement vindrent au roc caueux
 Ulysse & la Deesse aux blondissans cheueux.
 Mais sur le mesme siege où s'assit le message
 Des Dieux, elle fit soir le Dulichien sage,
 Et puis lui fit servir breuuage & viures tels
 Comme ont accoustumé de manger les mortels,
 Et se mit vis à vis : ses filles deuant elle
 Apporterent apres l'Ambrosie immortelle
 Auecques le Nectar. Ils mangent à plaisir,
 Des mets delicieux emplissent leur desir:
 Apres, quand du manger rassasiés ils furent
 Pour resiouir leur cœur le doux breuuage ils beurent,
 Puis quand auoir bien beu de manger furent las,
 Tels furent les propos de la fille d'Atlas.
 Laërtide, remply de sagesse profonde,
 Es tu si fort hasté de te mettre sur l'onde,
 Pour gaigner ton pays & t'estranger de moy?
 Pour ce que ie t'en dy, pourtant resiony toy,

LE V. LIVRE

*Mais, las, si tu sçauois quels dangers te menacent
 Sur l'inconstante mer, quels hazards te pourchassent,
 Et combien il te fault encor' souffrir d'es moy,
 Certes tu demourrois icy avecques moy:
 Tu ferois, dis-ie, icy ta demeure eternelle,
 Tu deuiendrois vn Dieu, & de vie immortelle,
 Combien que de ta femme vn extrefime desir,
 Et d'elle vn grand amour ton cœur vienne saisir,
 Sans cesse regrettant ceste belle amoureuse,
 Et n'ait fin ne repos ceste amour furieuse.
 Si ne suis-ie pourtant de rien moindre en beauté
 Que ta femme, dont grande est la pudicité
 Par la Grece vrayment, meilleure n'est sa grace,
 Et son entendement le nostre ne surpasse.
 Vne femme iamais ne se doit egaller
 Auec vne Deesse, elle ne peut aller
 Pair à pair avec elle, & iamais les mortelles
 Ne sont à comparer aux Nymphes immortelles.
 A laquelle Ulysses, Que ton visage doux
 Ne soit, belle Deesse, agitè de courroux:
 Je sçay que Penelope est en forme, en visage,
 En grace, en maieisté, en taille, & en cors sage
 Inferieure à toy, & n'y auroit raison
 De vouloir faire d'elle à toi comparaison.
 Elle est femme mortelle, & tu es, ô Deesse,
 Immortelle sans fin, non sujette à vieillesse,
 La victoire est à toy, & grand tort te feroit
 Ayant veu ta beauté, quiconque en douteroit.
 Toutesfois ie desire avec impatience
 De voir cet heureux iour, qui en toute assurance
 Me rendra le retour de mon aimé pays,
 Et la veuë d'Ithaque & de tous mes amis.*

Si quelqu'un toutesfois de la bande celesté
 M'est encores sur mer aduersaire & moleste:
 Je fourniray encor, & ce nouveau tourment,
 Ce mal renouvelé, seront pour complement
 A mes aduersitez, ie prendrai patience,
 Je supporterai tout, il est en ma puissance.
 Car i'ay de longue main accoustume les maux,
 Je suis fort aux malheurs, endurci aux trauaux;
 I'ay couru vogabond, & la mer & la terre,
 Et pati, tracassant l'une & l'autre en la guerre.
 Il acheua de dire, & Titan qui deuoit
 Faire place a la nuit, dans la mer se lauoit.

Vlysses & la Nymphe adonc s'en retournerent
 Dans la Grotte écartee, & là se recréerent
 L'un l'autre en leurs amours, d'un embrassement cher
 Iouirent à plaisir, & s'allèrent coucher.

Mais comme se leua l'aube au saffrané coche,
 Vlysses prompt se vest, sa manteline accroche,
 Et de la chambre sort. Et la Nymphe au corps gené,
 Prend son ample manteau fait de gase d'argent
 Et sen vest proprement, dessus ses reins s'est ceinté
 D'une ceinture d'or, puis a sa tresse enceinte
 D'un voile precieux: sort apres, pour donner
 Au vaillant Vlysses moyen de retourner.
 Elle mit en sa main vne hache luisante
 Couppant des deux costez, grande, propre & duisanté
 A fabriquer vaisseaux, tresbeau le manche estoit
 Fait de bois d'olinier qui luisant éclatoit.
 Elle lui fit present encore d'une scie
 Pour coupper arbres hauts, bien luisante & polie.
 A grands pas & hasteZ ainsi elle menoit
 Avec elle Vlysses par tout le promenoit,

LE V. LIVRE

*On des arbres plus haults les hauteurs n'ont pareilles
 Leurs sommets estendoient : le peuplier noires-feuilles
 Nourry le long des eaux : l'aulne grand & hautain
 Et le fresne dans l'air haussant son bout lointain:
 Autresfois verdoyant & chargé de feuillage,
 Ores & dur & sec, sans suc & sans ombrage,
 Pieça tel que cela l'auoit rendu le temps,
 Plus fort pour bien courir dessus les champs flottans,
 Plus leger pour voller sur la campagne ondeuse.*

*Comme ell' luy eust monstré la grand forest ombreuse
 La Nymphe s'en alla, & le sage Ithaquois
 Pour faire son nauire abbattoit force bois,
 Si qu'en bien peu de temps il fit beaucoup d'ouurage:
 En vingt iours il mit bas son bois sur le rinage,
 Esbrancha les rameaux qui ne seruoient de rien,
 Par art les accarrit, & les dressa fort bien
 A la regle, au cordeau, puis y fit des mort aises
 Afin que les tenons entrassent à leurs aises
 Auecques le terrier, à luy par Calypson
 Donné semblablement. Perccz en la façon,
 Les arrange, & leur met mainte cheuille forte
 Qui les serre & les ioint. Telle & de mesme sorte
 Sa nauire il bastit, qu'un maistre ingenieux
 La pourroit bien depeindre, & d'art industrieux
 Descrire la voudroit, pour porter marchandises
 Quelquefois sur la mer & choses plus exquises.
 Telle doncques la fit Ulysses promptement,
 L'entabla de ses mains ingenieusement,
 De grands ais bien taillez, & de cheuilles dures
 Dont il la voulut coudre, assambla les iointures,
 D'antennes, & de mast fort & hault la fournit
 Apres de gouuernail commode la garnit;*

Qui conduire la peult sur les ondes legeres,
 Fortement le lia de vimes & d'ozieres,
 Pour le rendre plus fort contre les flots grondans
 Et le contrégarder, puis il porta dedans
 Force pieces de bois, & matieres duisantes
 Pour sen seruir au cas qu'il suruint des tourmentes.

Cela fait Calypso des toilles luy donna,
 Desquelles Ulysses ses voilles façonna:
 En fin de cables forts & de cordes les serre,
 Et dedans le flot son bac il pousse hors de terre.

Desia par quatre iours l'aube auoit éclairé
 La terre, des rayons de son coche doré,
 Et Ulysses auoit en diligence extreme
 Tout son œuvre acheué. Calypso au cinquiesme
 Vint luy donner congé, prodigue luy faisant
 De linge net & blanc maint precieux present,
 Et d'habits odorans: puis la Deesse bonne
 Luy fit d'un vin exquis remplir une grand tonne,
 Et une autre d'eau fraische, & ces dons vont suiuanz
 Viures en quantité, puis enuoye les vents,
 Les prosperes soufflets des plus douces balenes.

Lors Ulysses ioyeux commence à voiles plenes
 A se mettre sur mer, vogue de soing & d'art,
 Prend en main le timon, & soigneux n'en depart:
 Ne le lasche iamais, mais le tient tousiours ferme,
 Et vigilant, ses yeux au sommeil point ne ferme,
 Aux Astres il les tient, regarde diligent
 Les Pleiades sœurs: le Bouvier morne & lent,
 Qui se couche bien tard, l'Ourse Arctos immolee
 Iadis par Lycaon, des hommes appellee
 Du nom de Chariot, se tournant, & chassant
 Le superbe Orion qu'elle va menaçant,

LE V. LIVRE

Mais la seule, qui n'a iamais le priuilege
 De visiter la mer, & ne trampe son siege
 Dans le creux Ocean, bruyant d'horrible son.
 Ulysses auoit eu aduis de Calypson
 De la laisser à gauche, & n'aller à la voile
 Qu'il n'eust ainsi tousiours à costé cest' estoile.
 Il auoit seurement passé deux fois huit iours,
 Et l'autre vint apres, & deux fois neuf son cours,
 Desia prenoit son train sur la campagne ondeuse
 Lors que luy apparut la region ombreuse
 Du terroir Phæaquois : du lieu où il estoit
 Espace fort petit iusques là se iettoit
 Ceste isle qui au fonds de la grand mer se cache
 Sur l'eau ne paroissoit non plus qu'une rondache.

Mais le Prince des eaux qui de son fort trident
 Esbranle terre & mers, reuenoit cependant
 Des fins d'Ethiopie, & en iettant sa veüe
 Du Solyme monteux sur sa large estendue,
 Vit le Dulichien derechef dessus l'eau
 Qui ja gaignoit le port avecque son vaisseau.
 Adoncques indigné, bouillant de flamme & d'ire,
 Et brantant sa perruque ainsi se prit à dire.

Quelle honte! Les Dieux certe, ont changé d'aduis,
 Et les premiers conseils ne sont pas ensuiuis
 Pour le faict d'Ulysses. Est-ce ainsi qu'on espie
 Quand ie n'y seray pas, & qu'en Ethiopie
 Ie sejourne empesché? Cependant l'Ithaquois
 A presques ja gaigné le port des Phæaquois,
 Ou le destin a mis la fin à ses miseres,
 Et rompt à son retour les fortunes contraires!
 Mais ie croy que bien tost luy sera appresté
 Subiect d'assez de mal & de calamité.

Ce disant il assemble en l'air tous les nuages,
 Trouble toute la mer, appelle les orages,
 Bouleverse les eaux, ébranle son trident,
 Prend son sceptre en sa main, plein de courroux ardet,
 Meste la mer au Ciel, & sa rude parole
 Fait un seul tas des eaux, & les sujets d'Æole.
 Anime forcenez : d'un nuage poisseux
 Il couvre espaisement & la terre & les cieux:
 Le iour est obumbré d'obscuritez funebres,
 Du Ciel tombent en bas les espaisnes tenebres,
 L'onde est pleine d'horreur, Titan ne paroist plus,
 Et l'antique Chaos, semble, se remet sus:
 La terre s'en esmeut, & l'Amphitrite en tremble.
 L'Est encontre l'ouest combat, & puis ensemble
 Vont encontre le Nord, & puis entr'eux rangez
 Contre le Su bouillant forcenent enragez.

Lors au pauvre Ulysses tous les membres frissonnent,
 Il tremble des genoux, & ses esprits s'estonnent:

Pauvre moy, ce dit-il, quel estrange malheur
 Me vient encor reuoir, quel effroy, quelle horreur
 De ces flots courroucez, quel orage m'entraine,
 Et pitoyablement ma barque ainsi demeine:

Calypso s'ay-ie peur, m'aura dit verité,
 Elle m'a de cecy souuent admonesté,

Que deuant qu'arriuer en mon Ithaque chere

I aurois bien à souffrir, & que mainte misere

M'attendoit direchef sur le cruel des eaux,

Où i'estois menacé d'un million de maux:

Voicy, c'est à ce coup. Quelles horribles nues

Iupiter maintenant en l'aer tient estendues,

Comme les vents les vont deschirans furieux,

Comme les flots troublez montent insques aux cieux,

LE V. LIVRE

Comme l'orage fier agite ma nauire,
 Comme les vents cruels vont vomissans leur ire,
 La mer ne va rien plus que de mort menaçant,
 Et tout abbaye apres mon vaisseau périssant,
 C'est fait, ie suis perdu, ô trois fois, voire quatre
 Heureux, ceux que la mort sceut deuât Troye abbatre
 En presence des leur. O Grecs bons bataillans,
 Qui de grand cœur alliez les Troyens assaillans,
 Presens les fils d'Atreus, fussy-ie souz les armes
 En ce temps là tombé au milieu des alarmes
 Alors que les Troyens leurs iavelots branlans,
 Demenans dessus nous leurs constelas sanglans,
 Combatoient de pié ferme, & le corps mort d'Achille
 Taschoient accouragez, de tirer dans leur ville!
 Fussy-ie succombé souz leurs armes, alors!
 M'eust-on tiré la vie en ce temps là du corps,
 Dessus les champs Troyens, au milieu des batailles.
 On m'eust fait pour le moins d'honnêtes funerailles,
 On m'eust fait de l'honneur, & mes faits vertueux
 Eussent esté louez des Grecs aux longs cheueux!
 Maintenant le destin fer & impitoyable
 Me force de perir souz les eaux miserables!
 De mourir submergé, & par les bleus glaçons
 Agité, deuenir la proye des poissons.

Comme il parloit encor, vne forte tempeste
 Siffante luy donna tout autour de la teste,
 Qui sans-dessus-dessous la mer bouleuersa,
 Et en deuit de luy sa barque renuersa.
 Allant tomber plus loing le timon luy eschappe,
 Un vent donne cruel contre le mast, le frappe,
 Le rompt par le milieu. Ce fut un tourbillon
 Qui venoit furieux du costé d'Aquillon,

Les voiles à ce coup tomberent deiettees,
 Les antennes en mer cheurent precipitees,
 Neptune sous le flot le retint longuement,
 Et ne peut reuenir sur l'eau si vistement,
 Car il y fut poussé de grand force, & d'extresme
 Impetuosité, & si sa robe mesme
 Trempee l'empeschoit : Present dont Calypson
 Ainsi comme il montoit en barque, luy fit don :
 A la fin il reuint, & l'eau trouble & salee
 Vomissait à grands flocs, qu'il auoit auallee,
 Sa barbe & ses cheueux tous trempéz en estoient,
 Et d'escume couuerts sur son sein degoutoient.
 Mais cōbien qu'il fust presque hors de vie & d'haleine
 Il ne s'oublia pas, se leue à toute peine,
 Se reicte en son bac, & fit vn grand effort,
 Et se dressant sur l'eau pour eschapper la mort.
 Il n'y fut pas si tost, que Neptune contraire
 L'attaque derechef de bourrasque plus fiere,
 L'entrenne demy mort, & le demene errant,
 Sur les flots plus irez de son viste courant :
 Comme l'on void la bise aux siffiantes narines
 Demener les festus & les seches espines
 Par le trauers des champs, & si fort les rouler
 Qu'elles viennent en fin se ioindre & se mesler,
 D'embarassement fort, si long temps promenees :
 Ainsi les vents cruels, les ires mutinees
 Demenent sans mercy, & tempestent sur l'eau
 Et le pauure Ulysses & son foible vaisseau.
 Le pluuioux Auster ores cede à Boree
 Qui le va reiettant sur la plaine azurée,
 Or Eurus à Zephire, & Zephire au Leuant,
 Et le va chacun d'eux à son tour poursuivant.

LE V. LIVRE

En tel danger le vit une Naxade belle,
 Elle auoit autresfois esté femme mortelle,
 Comme elle frequentoit en ces terrestres lieux,
 Or' elle s'est acquis honneur égal aux Dieux
 Ino, pour la beauté de ses talons vantée,
 La fille de Cadmus, la Nymphé Leucothée.

Elle vit Ulysses en ceste affliction
 Se complaindre, & en prit grande compassion,
 Se transforme en plongeon, en legere Alcionne,
 Qui sur le bord des eaux pour la plus part s'adonne,
 S'en va demy volante & mi-nageante en l'eau,
 Puis approchant de lui saute sur son bateau,
 Et lui dit en ces mots : Quel Neptune moleste
 Sur l'onde infortuné t'agite & te moleste.
 Terrible & courroucé? Et te fait si souvent
 La fortune de mer & le iouët du vent?
 Qu'il face, & contre toy tant qu'il voudra s'aigrisse,
 Il ne scauroit pourtant faire que tu perisse,
 Bien que soit son desir. Mais maintenant croi moy,
 Laisse ta barque aller au vent, despoille toy
 Tu feras sagement, si tu te mets à nage
 Tu gaigneras Phœaque & le prochain riuage:
 C'est là que le destin veut tes malheurs finir,
 Et te faire en Ithaque à la fin paruenir.
 Pren ce voile immortal, mets-le sur ta poitrine,
 Et n'aye point de peur de mort ny de ruine:
 Mais dès que tu seras en terre, souuient toi
 De ne l'emporter pas, mais renuoye le moi:
 Jette le dans la mer estant dessus l'arene,
 Et puis t'en va tout nud où ton destin te mene.
 Ayant ainsi parlé le voile lui tendit,
 Et puis comme un plongeon en la mer se rendit.

Cela fait hésiter Ulysses, il soupire,
 De son cœur courageux de tristes sanglots tire:
 Hélas, que ie crain fort, que ce Dieu, qui que soit
 Ne me veuille tromper, ou le cœur me deçoit.
 Pourquoy me feroit il si cruelle deffence
 De demeurer icy. Mais i' ay bonne esperance
 De ne le croire pas. Car le bord que ie voy
 Certainement par trop est esloigné de moy,
 Et c'est là, ce dit il, qu'il faut que i' aille à nage
 Si ie veux euitier ma perte & mon dommage.
 Or ie me veux tenir à mon aduis premier
 Tant que sera ma barque encor' en son entier,
 Que ses ais la tienaront bien iointe & bien fermee
 Et qu'elle ne sera du naufrage entamee
 D'un cœur entier & fort dedans ie dureray,
 Puis si elle se rompt, alors ie nageray:
 Quand l'onde aura brisé ma barque tempestee
 Et que ie me verray toute esperance ostee
 De remede de salut, il sera temps alors
 De donner à la mer & mes bras & mon corps.
 Comme il estoit ainsi brouillé d'incertitude
 Promenant son esprit en grande inquietude
 Soudain, voicy s'enfler plus que deuant les mers
 Et le vent esmouuoir orages plus diuers
 Sur les flots demenez, Neptune se courrouce
 Enuoie un tourbillon & dans la mer le pousse.
 Comme on voit quelquesfois un vent fort & puissant
 Demuer par les champs le festu iaunissant
 Qui s'esparde çà delà dessus le sec rinage.
 Tout de mesme l'effort de ce cruel orage
 Dispersa dans la mer la nauire & le bois
 Et ses aiz entablez. Ulysses toutesfois

*T*asche monter sur vne, & de mesme qu'on saulte
 Sur le dos d'un cheual, il n'y faiçt point de faulte,
 Les habits qu'en partant luy donna Cālypson
 Soudain il les despouille, & le voile d'Inon
 Dessus son estomac il lie en diligence,
 Et sautant du batteau dans la mer il se lance,
 Il demene les bras. Comme il les eslançoit
 Des ondes au trauers Neptune l'apperçoit,
 Et branlant sa perruque ainsi se prit à dire.
 Ayant ainsi souffert sur mon puissant empire
 Nombre infiny de maux, errant tu vogueras
 Jusques au temps prefix que tu approcheras
 Des hommes nourrissons des puissans Dieux celestes.
 Tu ne te moqueras toutesfois de ces restes
 De maux & de douleurs, ny des dangers aussi
 Que tu viens d'eschapper, car ie l'espere ainsi.

Ayant ainsi parlé, plein de colere fiere
 Il pousse ses cheuaux à la belle criniere,
 Puis en Aiges paruint sa splendide maison.

Pallas vit cependant l'opportune saison
 De faire vn autre effect. Cecy donc elle pense,
 A tous les autres vents elle impose silence,
 Boucha leurs sousspiraux, les flots esmeus dompta,
 Mais le seul Boreas en mer elle excita,
 Jusqu'à tant qu'Ulysses l'inclite Roy d'Ithaque
 Fust en toute seurte abordé en Phaaque
 Experte en auirons, & que de vif effort
 Eschappé du destin il eust fuy la mort.

Deux iours, autant de nuits il erre, ayant presente
 La mort deuant ses yeux sur la vague inconstante,
 Et le troisieme iour que l'aube paroissant
 Eut monstré le retour de son char iaunissant

Les vents resterent cois, la mer devint paisible,
 L'obscurité cessa, tout le murmure horrible
 Des tempestes tomba, & les souffles hideux
 Ne renuerserent plus les fondemens ondeux.
 Il voit alors la terre, il regarde la greue
 D'un œil vif & agu, & le flot le souleue.
 Aux enfans bien appris la vie ainsi reuient
 Pour celle de leur pere, hélas, que la mort tient,
 Que la peste a saisi d'humeur contagieuse,
 Il sent mille douleurs tant l'enfleure odieuse
 Le tourmente & le bat, & sous le triste effort
 D'un démon courroucé n'attend plus que la mort.
 Mais les Dieux à la fin deslient leur tristesse,
 Luy rennoient la vie, & l'ostent de detresse
 Luy rendant sa santé. Telle la ioye fut
 Du prudent Ulysses, alors qu'il appercent
 La terre & la forest, il brule en son courage
 De desir de monter des pieds sur le riuage,
 Il nage en grand plaisir: pource fait son effort
 De demener les bras de plus fort en plus fort.
 Il approchoit autant, comme la voix peut rendre
 Ses propos entendus quand elle veut s'estendre,
 Quand il ouyt des flots le son impetueux
 Contre les durs rochers frappant impetueux,
 Et les gemissemens hideux espouventables,
 Les vagues qui donnoient es antres effroyables.
 La mer en blanchit toute, & le flot qui refuit
 Le bord, l'ayant battu redonne un tresgrand bruit.
 Là ne se void nul port, & là ne se decouure
 Rade, ny lieu fermé qui les nauires couure:
 Là ne se trouuent lieux courbés obliquement
 Où se puissent loger les barques seurement,

LE V. LIVRE

Qui derompent les flots, dont la fosse oppoſee
 Aux tourbillons venteux rende l'onde appaiſee,
 On n'y voit que rochers, dont les piliers trempez
 Des eaux, ſont inſqu'en hault horriblement coupeꝝ,
 Les grands coſtaux pierreux, & les autres qui donnet
 Horreur aux regardans hideuſement reſonnent.
 Alors à Ulyſſes tout le cœur friſſonna,
 Il trembla des genoux, de l'eſtomac donna
 Vn ſouſpir tresprofond : Moy, dit-il, miſerable,
 De ce que Iupiter m'a permis favorable
 De voir ceſte contree, & le bord deſiré
 Qui de moy s'enfuyoit, d'un lieu non eſperé,
 J'ay traueſé tant d'eaux à nage, & leur iſſue
 De moy, las & recren, ne peut eſtre apperceuë,
 Car par delà, le roc aigu ſe va hauſſant,
 La mer impetueuſe au pied va fremiſſant.
 Les autres ſont pleins d'eau, & la pierre licee
 Tout à l'entour du bord s'eſtend entrelaſſee,
 La mer eſcume toute, en ſon gouffre profond
 On ne peut prendre pied, on ne trouue le fond
 Pour prendre un peu haleine, & que ie ne me noye,
 Et poſſible en ſortant quelque vague m'enuoye
 Contre le dur rocher, & me donne la mort,
 D'y vouloir reſiſter vain ſera mon effort.
 Si nageant outre auſſi quelque part ie rencontre
 L'ouuerture d'un port qui ſa bouche me monſtre,
 Ou que ie voye ailleurs un riuage baiſſé
 Que les flots eſcumeux des eaux auront laiſſé
 Et i'y vueille donner, ie crain que quelque orage
 Ne ſe reſmeuue encor' me iettant dauantage
 Dans les eaux entrenné, ou que le Roy ondeux
 Ne m'enuoye au deuant quelque monſtre hideux

Qui me vienne engloutir, ou quelque grand Baleine
 Comme en nourrit la mer, & s'en trouue assez pleine.
 Car ie voy, & ie l'ay trop experimenté,
 Que contre moy Neptune est beaucoup irrité.

Comme Vlysses faisoit ces discours en lui-mesme
 Voicy vn grand mont d'eau qui d'une force extrême
 Le pousse au bord pierreux, par tout enuironné
 De rochers & d'escueils : où le flot mutiné
 Forcène, enrage, boult. Là sa peau détranchée
 Se fust piteusement sur la pierre écorchée,
 Et se fussent ses os brisés horriblement,
 Si Pallas ne luy eust donné le iugement
 D'empoigner vistement la pointe d'une roche,
 Où soudain il se iette, & gemissant l'accroche,
 Attend patiemment que le flot soit passé,
 Et que quelque bon vent en mer l'ait repoussé.

A grand peine s'estoit ceste vague écoulee
 Qu'une autre se leua de la grand mer troulee,
 Qui retombant le pousse, & se precipitant
 Le frappe, & dans la mer au loing le vaiettant
 Comme le poulpe issant de son trou dessus terre,
 A croche de ses pieds mainte petite pierre,
 Et ne les veut lascher : Vlysses se ferroit
 Ainsi contre le roc ferme, & se deschiroit
 Toute la peau des mains : & comme encor il tasche
 De nager, vn grand flot le submerge & le cache :
 Non obstant les destins s'estoit faict de ses iours
 Si Minerue ne fust venue a son secours,
 Et ne l'eust conseillé, deliuré de l'orage
 De gagner hors de l'eau & de se mettre à nage,
 En regardant la terre. Il se prit à nager,
 Et cherchoit quelque endroit où il se peut ranger :

LE V. LIVRE

L'haleine luy battoit de lassitude outrée
 Alors qu'il arriva dans la plaisante entree
 D'un fleuve doux coulant, fleuve delieux
 Menant ses eaux d'un cours gentil & gracieux,
 Celieu, dont l'onde estoit & calme & appaisée
 Tres-propre luy sembla. Sa rive estoit aisée,
 Et basse tout le long, un paue lis & droit
 Muraille çà delà l'emboucheure monstroit
 A ceux qui arriuoient & plaisante & facile:
 Celieu contre les vents demouroit immobile,
 Et les siers tourbillons n'y auoient point d'accès,
 Auquel lors adressa sa parole Ulysses.

Qui que tu sois, ô Roy, reçois moy ie te prie,
 Moy pauvre suppliant, sauue ie te supplie
 Ce demeurant des flots, & fuyant de Neptun
 Animé contre moy le courroux importun.
 Mesme aux Dieux immortels celuy est venerable
 Qui vient à leur refuge errant & miserable,
 Ainst qu'ores ie fais, ayant à toy recours,
 Tes genoux embrassant, me iettant dans ton cours,
 Apres auoir beaucoup endure de trauerses.
 Pren moy donc à seurté dedans tes ondes perses,
 Pren, ô Roy fleuve-Dieu, compassion de moy,
 Puis qu'humble suppliant ie me prosterne à toy,
 Et viens à ton refuge. Esmeu de sa priere
 Le Dieu tetint soudain le cours de sa riuere,
 Tint deuant luy ses eaux en grand tranquillité,
 Si que dans l'emboucheure il vint à sauueté.
 L'un & l'autre genouil il plie à toute force
 Et ses deux fortes mains: son cœur n'a plus de force
 Tant il est harassé. Tout le corps luy trembloit,
 De la bouche & du nez l'eau salée il souffloit.

Lors le poulx, & la voix & le cœur luy faillirent,
 Et grandes lassetez ses membres assaillirent.
 Mais quand il eut pris air & respiration,
 Que son poulx eut repris son agitation,
 Et l'esprit luy reuint : le voile alors il laisse,
 L'oste d'autour de luy, le rend à la Deesse,
 Et le iette en la mer. Derechef s'agita
 Le flot, & à la Nymphé Ino le remporta
 Sur le cours de ses eaux. Elle adoncques aduance
 Ses immortelles mains, le leue en diligence,
 Et des coulantes eaux le retire & reçoit.

Ayant laissé le fleuve où le rozeau croissoit
 Sous le iong il se iette, humble il baise la terre,
 Et puis en gemissant ces sospirs il desserre,
 De son cœur genereux : Las que i'ay de soucy,
 Que deniendray-ie en fin ? Si ie demeure icy
 Et veux passer la nuit dessus ceste verdure,
 Je crain que la rosee & ta lente froidure
 Qui tombent le matin ne viennent m'achexer :

Car le vent aspre souffle auant que le leuer
 De l'aube soit paru : Et si mes pas i'adresse
 Dedans ceste forest ainsi sombre & espaisse,
 Où ie me couché au pied d'un cost au nuageux,
 Et ie prens le penchant d'un vallon ombrageux,
 Le sommeil la m'accable, & le froid ne m'y prenne,
 Je crain que quelque beste ou quelque Loup ne vienne,
 Et me mange en dormant. Ayant bien vacillé,
 L'aduis de la forest meilleure luy a semblé.
 Tellement qu'il s'en va dans la forest profonde
 Plantee pres du fleuve, & plus proche de l'onde,
 Où l'air est le meilleur, & le bois est ouuert
 En lieu bien eminent. De feüilles s'est conuert

LE V. LIVRE

*Soubs de deux arbres ioints la naturelle voute,
 L'un croist aupres de l'autre, & plaisammēt arc bouté,
 L'espace estoit petit par où ils s'atteignoient,
 Et leurs rameaux feuillus les bras espais ioignoient,
 L'un est un olinier, & l'autre un oliuastre.
 Là iamais du vent froid le soufflé opiniastre,
 Ny l'humide coulis du vent ne penetra:
 Là iamais du Soleil le chaud rayon n'entra,
 La pluye n'y paruint: tant ces deux plantes belles
 Auoient ioint fortement leurs branches naturelles.
 Ulysse entre dedans, accommode son lit,
 Autant ample qu'il veut pour y passer la nuit:
 Car il y auoit là quantité si extreme
 De feuilles, qu'au plus fort d'un plus rude hyuer mesme
 Au temps que la froideur bat plus terriblement,
 Et la glace se prend le plus horriblement
 Deux hommes, voire trois, couchez l'un pres de l'autre
 S'en couuroient à l'aise. Ulysses là se veautre
 Allaire & fort contint, s'y pose mollement,
 Et du grand tas espais se couvre chaudement.
 Ainsi que le soigneux qui ne se veut attendre
 Au secours emprunté, couvre bien soubs la cendre
 Son tison allumé, de peur de perdre en fin
 Le lenain de son feu: Car là n'est nul voisin,
 Sa maison est assise au bout d'une grand plaine,
 Et d'en chercher ailleurs sa peine seroit vaine,
 Et ne viendroit à temps ce secours emprunté,
 En cas qu'il luy survint quelque necessité.
 Ulysses tout ainsi de feuilles s'enuironne,
 S'en cache tout couuert, & le sommeil luy donne,
 Relasche à ses travaux: car les larmes aux yeux
 Il s'estoit endormi pensif & soucieux:*

Il repose

*Il repose son mal, & Pallas secourable
A ses ennuis donna ce repos agreable.*

Fin du cinquiesme Liure.

LE SIXIESME LIVRE DE
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Pallas se presente en songe à Nausicaa fille d'Alcinous,
l'amoneste d'aller le matin ala riuiere pour faire lauer
& nettoyer ses robes, pource qu'elle deuoit bien tost
estre mariee: elle y va, & iouant avec ses damoisellès, il ad-
uient qu'à leur bruit Vlysses qui estoit endormy se reueille,
va trouuer Nausicaa, & la supplie de luy donner viures & ha-
bilement. Ce qu'elle fait, puis il la suit en la ville.

AUTRE SOMMAIRE.

*L'infante de Corfou recoit benignement
Vlysse, & le secours de viure & vestement.*

Vlysses sommeilloit sous les fueilles mussé,
Rompu de lassitude & d'ennuis oppressé:
Quand chez les Scheriës & dedans la cötée
Des Phæaquois, Pallas auoit fait son entree:
Es champs Hyperiens ils auoient habité
Pres les felons Cyclops, orgueilleux en fierté,
Qui leur firent long temps aspre & cruelle guerre,
Dont ils furent contrains d'abandonner leur terre,
Car ils estoient plus forts, cela fit débarquer
Nausithous delà, qui puis se vint parquer

LE VI. LIVRE

*Auecques tous ses gens bannys de sa Prouince
 En l'Isle de scherie, en laquelle il fut Prince.
 Il vint relascher là, & se choisit ce lieu
 Loing d'hommes aduisez, assis au beau milieu
 De la bruyante mer: Il y rendit fertiles
 Les champs, qu'il cultiua, il y bastit des villes,
 De murs les circuit, y fit de fortz chastcaux
 Qui paroissoient en l'air & superbes & haultz:
 Aux Dieux il fit aussi temples & maisons belles
 Puis partaga les champs en portions nouvelles.
 Or quand les Parques seurs le fil eurent couppe
 Du fort Nausihoüs, que la mort l'eut frappé
 L'enuoyant chez Pluton, aux bordz Phlegetontees
 Visiter à son tour les lieux Acherontees,
 Alcinous son filz, enfant digne & royal,
 En vertu & prudence aux immortelz egal
 Au regne succeda. Aux hommes il commande
 Et du Sceptre iouyt. Dedans sa maison grande
 La Trisonide entra: Pour au fort Vlysses
 En seurte la dedans faciliter l'acces
 Elle entra dans la chambre, & vint à la couchette
 D'ouurage industricux, où dorroit la fillette,
 De teint & de visage en beauté ressemblant
 Les immortelz qui vont sur le Ciel s'assemblant,
 C'estoit Nausicaa la pucelle d'estime
 Fille d'Alcinous le Prince magnanime
 Apres d'elle couchoient d'un & d'autre costé
 Deux filletes, ayants, des graces la beauté.
 Les portes reluysoient. Où passant la Deesse
 Comme un vent aprocha du lit de la Princesse,
 Se tint sur le cheuet, ayant pris le semblant
 Tel que l'auoit la fille au pilote Dymant:*

Qui luy ressembloit toute & de iuuesse & d'aage.

A qui ouurant sa bouche elle tint ce langage.

T'a on donc mise au monde, ô la fille du Roy,

Pour faire ainsi tousiours si peu de cas de toy?

Adiſe un peu comment tes robes d'excellence

Demeurent sans nul lustre, & par ta negligence:

Tes nopces ce pendant sont proches, & il faut

Que tu prennes ce iour ton apparat plus hault,

T'habillant richement de tes robes plus belles,

Et les autres donnant à tant de Damoiselles

Qui t'accompagneront. Entre la nation

On acquiert ce faisant grand reputation,

D'ou grand plaisir reuiet au pere & à la mere.

Demain, des que l'Aurore ouurira, a lumiere

Allons nous en lauer. ie t'y assistray,

T'ayderay a lauer, & ne te laisseray

Que nous n'ayons tout fait: & sans que ie t'esloigné

Ne viendray que ne soit parfaite la besogne.

Car tu ne seras pas fille fort longuement:

Et ie scay que tu es desirée ardemment

Des principaux Seigneurs de toute la iuuesse

Qui soit en Phœacie, & que de la noblesse

Tous les plus apparens ne recherchent que toy,

Qui est du pais mesme & la fille du Roy.

Donques le point venu que le soleil approche

Va t'en prier le Roy qu'il te preste son coche,

Qui te puisse porter robes, habillemens

Et iuppes & manteaux & beaux accoustremens

A couuert, avec toy. Ainsi plus honorable

T'esera ce carrosse, & bien plus conuenable

Que te voir par les champs à pié trotter ainsi,

Car le lanoir est loing & la riniere aussi.

LE VI. LIVRE

Ayant ainsi parlé, legere elle se guide
 Sur le celeste Olympe au trauers de l'air vuyde
 Là le siege est des Dieux, leurs regnes superneſz
 Et le tresferme effieu des poles eternelz,
 Que n'esbranlent iamais les vents ne leur furie,
 Que ne mouillent iamais l'orage ne la pluye,
 Que ne gellent iamais la nege & le verglas,
 La gresle, ny le froid. Leur force n'atteint pas
 Inſque au ciel luyſant. Là toujours ſans nuage
 L'air clair y reſplendit, le iour ſans nul ombrage
 Sans fin y li it ioyeux, & iamais ne le ſuit
 En ces heurieux quartiers la morfondante nuit.

Là donc ſe retirera Pallas Tritonienne
 Apres qu'elle eut laiſſe la Nymphe Scherienne.

Auſſi toſt l'aube vint au chariot vermeil
 Qui a Nauſicaa excita le ſommeil.

Reſueillie qu'elle eſt en ſoy meſme elle admire
 Le ſonge qu'elle a faiſt, luy tarde de le dire
 A la Reyne ſa mere & à ſon pere cher,
 S'en court par la maiſon viſtement les chercher.

Dedans leur chambre encor les trouue la pucelle,
 Sa mere eſtoit aſſiſe, & mainte Damoyſelle
 Aupres d'elle ſeant, dont les vnes filloient
 Du poulice retordant le fuzeau qu'ilz rouloient,
 Aſſiſes pres du feu, & les autres, la laine
 Et le pourpre meſloient d'une agreable peyne
 Pour vn ouurage exquis : La Reyne les baſtoit.

Or elle rencontra le Roy comme il ſortoit
 Pour aller au conſeil des Rois, où ceux de l'Iſle,
 Tant Princes & Seigneurs que bourgeois de la ville
 L'auoient faiſt requerir de ſe vouloir trouver,
 Et les aduis meilleurs de chaſcun eſprouuer,

Elle luy parle donc & pres de luy s'approche.

Pere cher, voudriez vous m'ayder de vostre coche
 Pour me mener au fleuve, & laver nettement
 Mes robes, qui s'en vont sales entierement?
 Car puis qu'estes assis au conseil venerable
 Avec tous ces seigneurs, il est bien conuenable
 Que vos habillemens soient cardés & netz,
 Ainsi qu'est vostre corps. Cinq enfans vous sont nez
 Excellens, deux desquels sont icintz par mariage,
 Les trois qui sont encor en leur premier ieune aage
 N'estans pas mariez, veulent tousiours porter
 Leurs accoustremens netz, & scauent bien noter
 S'ilz ne sont reblanchiz: Que si le bal se dresse,
 Ilz y vont les premiers exercer leur ieunesse.
 Or ceste charge là tombe totalement
 Sur moy, qui suis de vous aynee uniquement.

La pucelle rougit deuant son pere, & sage
 N'os pas prononcer ces mots, de mariage,
 De nocces, d'espousee, & d'aage, de desir:
 Encor que le vieillard qui y prenoit plaisir
 S'en apperceust assez, & de douce maniere,
 Luy dit, Je le veux bien, ô ma fille tres-chere,
 Mules & chariot, ie ne te les plains pas,
 Va pren les, & fais en tout ce que tu voudras.
 Je m'en vois commander à mes gens qu'on apreste
 Mon chariot doré, & que l'on le te preste,
 Les roues quant & quant aux retz bons & parfaiz
 Et faictes de bois fort pour porter un grand fais.

Ce disant à ses gens aussi tost il commande
 D'appareiller son char. Eux de viffesse grande
 Courent luy obcir, sortent diligemment
 Le chariot dehors, courant legereent

LE VI. LIVRE

Par les mules tire, qu'ils prennent, les attellent,
 Leur mettent le harnois, puis la Princesse appellent,
 Qui de sa chambre sort: Portant ses vestemens,
 Et chargent sur le char maints beaux accoustremens.
 Sa mere luy fournit grandes pleines corbeilles
 De viüres & de chairs exquisés à merueilles,
 Apres luy fit remplir de delicieux vin
 Vne grand peau de bouc: puis un vase d'or fin
 D'huile humide & coullant, pour s'oindre estant laues
 Et ses filles aussi. elle estoit esleuce
 Desia d'assis le char, prend le fouet en la main,
 Les mules sollicite. elles partent soudain
 S'entans qu'on leur doanoit dessus le colles rennes!
 Elles vont s'allongeans & galopent soudaines
 Faisans force rumeur, portent tout à la foix
 Et pucelle royalle & Nymphes, plaisant poids,
 Et tous les vestemens. Tant qu'en fin paruenues
 Au fleuve au verd riuage, elles sort de cendues
 Aux lieux où se ioignoient continuellement
 Les lauoirs scheriens. Al'endroit iustement
 Ou les vagues estoient & haultes & profondes,
 Le canal leur couloit belles & nettes ondes
 Pour si lauer assez: eiles delient lors
 Les mules de leur char, & tout le long des bordz
 Les enuoient du fleuve, où leur ventre elles chargent,
 De l'herbage des prez, puis les Nymphes dechargent
 Les habitz hors du char, & les vont blanchissant
 Dans les lauoirs des eaux du fleuve moussissant,
 Et lauent a l'enuy. Quand les taches frottees
 Dans l'eau a belles mains furent toutes ostees
 Leurs vestemens rangez elles vont estendant,
 Sur le granier bien net, que l'onde en descendant

Dans la mer, quelques fois sur le riuage enuoye,
 Amasse le submerge & le laue & nettoye,
 Cela faiët, tout le corps au fond du fleuve fraiët
 Elles se vont lauer, & puis s'oignent apres
 D'odorant liqueur, à repaistre se mettent,
 Cependät qu'aux chaleurs, que les chaultz rayös iettët
 Du soleil, tout soit sec. Apres que leur desir
 De manger, fut replet, elles prennent plaisir
 De iouer à la balle, & leurs guirlandes belles
 Leurs bouquetz émaillez iettent les damoiselles
 Contre terre à leurs piedz, se vont les estre ostant.
 Mais sur toutes alloit mignardement chantant
 La royalle pucelle, aux grasses pleines hanches
 Aux bras d'fuoire rondz & aux espaulles blanches.

Telle qu'on void Diane ayse se promener,
 Et faire sur son dos ses flesches resonner,
 Ores sur l'aygette, ores sur Erimante
 De courir aux cheureux & ioyeuse & contante
 Ou bien apres les cerfs. Les Nymphes tout apres
 Race de Iupiter, sous le feuillage fraiët
 Vont iouant & dansant: vne ioye enuironne,
 D'ayse tente le cœur de sa mere Latone
 Qui voit incontinant ces Nymphes accourir
 Les deesses des bois, affin de la seruir:
 Et la suiuent au bois, & sur le verd de l'herbe.
 Elle va cheminant le front haut & superbe,
 Les Nymphes de la teste entiere surpassant,
 Et de loing pour maïstresse on la va cognoissant.
 D'elle chascune est belle, & digne d'estre aymee,
 Mais Diane seule est la plus belle estimee.

Telle Nausicaa sur toutes paroïssoit
 Et de forme & beauté les autres surpassoit,

LE VI. LIVRE

*Presse à s'en retourner ses filles elle appelle
Demande le carrosse & presse qu'on attelle,
Que les hardes on serre, & chasque accoustrement
Sec & net comme il est soit plié proprement.*

*Au mesme temps Pallas inuentiue à merueille
Pour faire qu'Ulysses du Sommeil se reueille
Voye Nausicaa la belle, qu'avec soy
Elle luy donne entree en la maison du Roy,
Medita ce moyen : c'est que de vehemence
Contre vne sienne fille vne balle elle eslance,
Mais par cas fortuit Nausicaa faillit
Et la balle sans coup dans le fleuue sailloit,
Dans le gouffre profond elle tumba perdue,
Se cacha dedans l'onde & ne fut depuis veue.*

*Les Nymphes à ce coup au ciel haussent leurs vois,
Et de leur cry hautain resonne tout le bois:*

*A ce resonnement Ulysses se reueille
Se leue en son seant, & beaucoup s'esmeruille:
Pense en beaucoup de chose, & dit en son priuè,
En quel pais, mon Dieu, pourrois-ie estre arriué
Quel peut estre ce lieu, quelle mer, quel riuage,
Quelle humeur d'habitans? si farrouche & sauvage,
Inciuile, rustaude, & fiere en cruauté:
Où bien s'ils sont benins, douez de pieté?
Mais, n'ay ie pas oüy des voix, & des crieries
De Nymphes s'esleuer du costé des prairies?
Font elles leur demeure en ces ombrageux monts,
Où dans les lieux secrets de ces ântres profonds,
Où dedans ces forests belles & gratieuses,
Où bien parmy ces champs & plaines spacieuses?
Où sont-ce hommes, vers qui ie suis or arriué,
Qui ont dessus ces champs ce tumulte esleué?*

*Mais de les aller voir, quel danger, quel dommage?
 J'iray, le tenteray, le verray davantage.*

*Il dit, & tout soudain par la forest s'en va;
 Vn grand rameau feuillu d'un arbre il enleua,
 Et en cacha sa honte. Il sort nud, miserable,
 De la forest, pareil au Lyon redoutable,
 De poil & de criniere, & de bouche hideux:
 Nourry dans la montagne, & qu'un vallon pierreux.
 Une ombreuse forest ont par beaucoup d'annees,
 Maintenu, defendu: les pluyes effrenees,
 Les vents l'ont combattu, de la forest il sort
 Presomptueux, de quoy il se sent estre fort:
 Il branle sa criniere, anime son courage,
 Agite sa fureur, & demaine sa rage,
 Sa bouche iette flamme, il brille de ses yeux,
 Et par tout il les va promenant furieux:
 Puis se darde sans peur, & sur les bergeries
 Ou dessus les Toreaux empourpre ses furies,
 Il déchire, il esgorge: où tantost és deserts
 Il se iette animé, & sur les peureux Cerfs
 Sa moustache ensanglante: Aussi la faim horrible
 Et le ventre affamé l'ont fait ainsi terrible,
 L'ont contraint de donner iusques dans les rampars
 Que le soigneux paysant a munis de feuillars.
 De mesmes Ulysses aupres des Nymphes belles
 Ainsi nud s'approchoit, ses fortunes cruelles
 Et la necessité l'ont iusques là forcé:
 Ainsi leur paroist-il horrible & herissé
 Du froid & de la mer, les fillettes craintives
 Le voyans, çà delà s'enfuirent hastives,
 Où la soudaineté premiere les porta,
 Et tout le long du bord chacune se ietta,*

LE VI. LIVRE

Et la peur à leurs pieds leur attacha des aisles.
 Mais Nausicaa seule entre ses Damoiselles
 Fit ferme, sans trembler. Car Pallas luy poussa
 Force, courage, & cœur, & sa crainte chassa.
 Comme il la regardoit, elle demeura ferme:
 Et le Dulichien ne sçauoit en quel terme
 Il se feroit entendre, où s'il luy toucheroit,
 Se baissant, les genoux, ou s'il demeureroit
 Quelque peu estoigné, luy faisant sa requeste
 Qu'il luy pleust luy monstrier quelque demeure hõeste,
 Quelque lieu de retraite, & benigne, luy fist
 Par hospitalité present de quelque habit.

Il resolut en fin sa douteuse pensèe,
 Qu'il parleroit de loing, de peur que courroucée
 De sa presumption, elle ne le punist
 Pour luy auoir touché, qu'elle ne le bannist
 Sans l'ouyr, de sa veüe. Ainsi donc il commence.

Me voicy suppliant, Reyne, sois ma deffence,
 O comme doy- ie dire, & comme te nommer!
 Soit que tu sois du rang des Nymphes de la mer,
 Soit que tu sois Deesse, ou de mortelle race.
 Si Deesse, & de ceux que le hault Ciel embrasse,
 Certes tu es Diane, & fille grandement
 De Iupiter aimée, en forme entierement,
 En taille & en maintien tu luy es comparable,
 Et le voyant, ie voy sa figure honorable.
 Si de race mortelle, & l'une par hazard
 Des femmes du pays habitans ceste part.
 O bien-heureux ton pere, ô heureuse ta mere,
 O trois fois bien-heureux & ta sœur & ton frere,
 Quel plaisir ce leur est, quel grand contentement,
 Et comme leur esprit fleurit allaiement,

Quand, comme vn fruit exquis ou plante d'excellence,
 Ils te voyent heureux t'en aller à la dance:
 Mais tres-heureux sur tout celuy qui te donra
 Son ame par amour, qui te fiancera,
 Dont tu seras la femme, & de lieffe pleine
 Te menera peupler son paternel domaine.
 Certes ie ne vy onc mortel semblable à toy,
 Ou soit homme, ou soit femme: vne femme ie croy
 Mortelle, n'est pas telle, & tant plus ie t'admire,
 Plus ie deuiens muet, & ne sçay plus que dire.

N'a pas long temps ie vy reuenant de Delos
 Aupres du saint autel du grand Dieu Apollos
 Vne palme dresser au Ciel ses branches belles,
 Aux estoilles monter, disputer avec elles
 A qui plus hault iroit. I'admirois grandement
 Son feuillage superbe, & i'en fus longuement.
 Estonné & rauy (car sur la mobile onde
 I'auois nauigé là, avec tout plein de monde
 Qui venoit avec moy, & certes mal-heureux
 Me fut fort ce voyage) & ie vy en ces lieux
 L'arbre que ie te dy sur tous émerueillable,
 Car ie n'en auois veu de ma vie vn semblable.
 Les Estoilles du Ciel il baisoit se haussant,
 Et ie suis hors de moy seulement y pensant.

Ie t'admire de mesme, ô vierge belle & sainte,
 I'en suis tout hors de moy, & ie tremble de crainte
 En voulant embrasser tes genoux precieux
 Affligé que ie suis. Le sort malicieux
 M'a beaucoup accablé, & la fortune aduerse
 Tres-pitoyablement me bat & me renuerse:
 Car hier instement huit iours sont accomplis,
 Iour déplorable à moy, que sur les creux replis

LE VI. LIVRE

M'ont agité les vents, & qu'ayant fait naufrage
 Tant le malheur m'est grand, ie me sauuay à nage,
 Les orages cruels m'ont ainsi tourmenté,
 I'ay en dessus les eaux tousiours l'ob'curité
 Depuis l'isle Ogygie, & par la mer cruelle
 Miserable ay couru, tant qu'en ceste isle belle
 Le sort, ou quelque Dieu m'ayent en fin poussé,
 Pour esprouuer encor le destin courroucé,
 Et ie le pense ainsi. Car des Dieux la colere
 Ne borne point encor ma trop longue misere.

Ie me suis adressé premierement à toy
 Qu'à pas vn du pays, pren donc pitié de moy,
 Car ien'ay veu personne, ou de ceux qui demeurent
 Es villes, ou de ceux qui la terre labeurent.
 Monstre moy quelque ville où i'aille vistement:
 Et si tu as icy habit ou vestement
 Dans tes coffres fermés, commandes qu'on les ouure,
 Et qu'on m'en accommode, afin que ie m'en couure.
 Et ie prie aux grands Dieux que sans te contrister
 Ils te donnent de quoy ton ame contenter,
 A quelque bon mary sois-tu bien tost donnée,
 En puisses-tu auoir vne heureuse lignee,
 Et vostre mariage ait eternellement
 Pacifique duree, appuyé iustement.
 Au monde chose n'est plus utile & plaisante
 Que quand à son mary la femme est consentante,
 Le mary à sa femme, & quand de com'union pié
 Ils vont ensemblement lians leur amitié:
 Sont en pareil respect, de bonne intelligence,
 Honorent leur maison de pareille prudence,
 Sont mutuellement de s'aimer studieux,
 Et leur toict paternel frequentent curieux.

Leurs ennemis de rage & de dépit en creuent,
 Leurs amis en ont ioye, & leur cœur en esleuent,
 Mais eux s'oyent à tous en honneur preferer.

A luy comme il finit ces mots vint proferer
 Nausicaa la blanche. Ami, ie cuide croire
 Que tu n'es point poussé de sottise ou de gloire,
 Et que de bon aduis tu n'as aucun deffault,
 Mais plustost que tu as le cœur & bon & hault.
 Or le grand Iupiter qui se sied sur la nue,
 Tant aux bons qu'aux mauuais ses tresors distribue,
 Partage à son plaisir à son vouloir aussi
 Ses biens comme il luy plaist. S'il t'en a fait ainsi,
 Et qu'il t'ait enuoyé du mal en abondance
 Comme il est apparent, te fault en patience
 Prendre sa volonté. Or puis que te voicy
 Abordé dans nostre isle, & ceste ville icy,
 Tu ne chommeras point de robes necessaires,
 Et tout ce dont il fault aider à tes miseres,
 Tout ce que tu requiers, & ce que requerroit
 Vn qui nud, miserable & pauvre arriueroit,
 Tout te sera donné, puis te diray, facile,
 Et le nom de ce peuple & le nom de la ville.
 C'estont les Phaaquois qui sont les habitans
 De ces lieux que tu vois fertilement portans:
 Ie suis d'Alcinoüs le magnanime Prince
 La fille, il est regnant dessus ceste prouince
 En iustice & vertu. Ainsi elle parla,
 Et ses filles soudain en maistresse appella.

Ou courez vous ainsi, dit-elle, par la pleine,
 Demeurez arrestez, quelle crainte vous meine?
 Quel desordre est cecy? Qu'est-ce que vous voyez?
 Vn homme. Et pour vn homme ainsi donc vous fuyez?

LE VI. LIVRE

*Pensez vous que ce soit quelque ennemy sauuagé
 Cruel hôte des bois ? quel dans vostre riuage
 Sur les champs scheriens, ennemy estrange
 Aborder osera pour venir rauager ?
 Hardy nous attaquer, nous prouoquer en guerre,
 Mettre à feu nos esprit & piller nostre terre ?
 Nous nos chäps sommes tous au beau milieu des eaux ;
 Du monde separez : N autres ny vaisseaux
 Pour aborder icy n'arriuent temeraires,
 N'osent sans y penser passer nos eaux ameres.
 Puis nous ne sommes pas haïz des puissantz Dieux.
 Mais ce pauvre estrange à pris pied en ces lieux,
 Eschappé du naufrage, & perdu de misere ;
 Il faut resolument luy faire bonne chere.
 Les Dieux ont tousiours eu des estrangez grand soin :
 Cest icy desolé, miserable, & de loïn
 Vient de par Iupiter : Tout ce que lon luy donne
 Tant petit puisse il estre est certes grande aumosne
 Tousiours c'est belle chose aux pauvres presenter
 Quoy que peu. Or sus donc que lon aille apprester
 A manger & a boire : & vous autres filletes
 Allez le nettoyer deuant dans les eaux nettes
 En l'endroit ou les ventz trop grands ne donnent p
 A ces propos ayans vn peu sur sis leurs pas
 Elles s'arrestent, puis d'vne course legere
 En s'entr'encourageans menent à la riuere
 Le miserable Ulysse. En vn lieu l'ont conduit
 A l'abry, ou les ventz ne faisoient point de bruit
 Portent habillemens & robes precieuses,
 Et dans vn vase d'or liqueurs delicieuses
 De par Nausicaa, puis d'vn courtois parler
 Luy dirent qu'il se laue au fleuve net & clair :*

Adoncques *Vlysses*. Recullez vous fillettes
 Tandis que ie me laue en ces ondes molletes
 Sale de l'eau de mer : & de vous ie prendray
 Ceste douce liqueur, & le corps m'en oindray
 Fort las & harassé. C'est tout ce qu'il demande
 Vain & matté qu'il est, l'espace estant bien grande
 Qu'il n'eut nulle liqueur, huile, n'ognement doux
 Pour se reconforter. Doncques reculliez vous :
 Me lauer deuant vous, m'oindre en vostre presence
 Iamais ne m'aduiendra, i'ay trop de reuerence
 A vostre honnesteté, & mesme ie rougis
 Qu'ainsi nud deuant vous presenté ie me suis.

Il dit, & loin de luy s'en vont les Damoiselles
 A leur belle maistresse en porter les nouvelles :
 Mais *Ulysses* tout seul à l'aïse se laua,
 Se nettoya le corps, & la crasse enleua,
 Dont le limon, l'escume, & la fange & le sable
 Auoient sortant de l'eau s'aly le miserable.
 Net & laué qu'il est, la liqueur riche il prend,
 Et l'huile precieux sur ses membres respand,
 Se pare des habits dont la royale infante
 Luy auoit faict present. *Pallas* encor' l'augmente,
 Luy donne plus grand lustre & plus grand maïesté,
 Hausse sa taille encor' & accroist sa beauté.
 Sur son col en apres ses cheueux il déploye,
 Les orne tant qu'il pent, les frise, les nettoye :
 Elle les fit pareils aux fleurs de l'*Hyacinth* :
 Tout ainsi que l'argent par le maïstre est enceint
 De riches filets d'or, maïstre à qui *Vulcan* mesme
 A de son art appris la science supresme,
 Que *Minerue* a dressé, qui donne entierement
 A l'artisan subtil la main, l'entendement

LE VI. LIVRE

Pour faire un beau chef d'œuvre, afin qu'en toute sorte
 En l'art ou en la grace, honneur il en remporte:
 De mesme elle souffla sur sa teste & son corps
 Et la grace & l'honneur. Il se retire alors,
 Et se promene à part sur le bord du rivage,
 Orné de Majesté, de grace & de corsage.

La fille qui le void si merueilleusement
 En un instant changé, l'admire grandement,
 Puis se tournant à coup devers ses Damoiselles
 Aux yeux estincellans, aux chenelures belles:

Escoutez moy, dit-elle, ô Nymphes mon doux miel,
 Ce n'est point sans l'instinct des puissans Dieux du Ciel
 Qui foullent le plancher de l'Olympe immobile,
 Que cet homme divin est venu en ceste isle.

Il estoit en premier laid & desfiguré,
 Et voyez maintenant comme il est decoré
 De beauté, de maintien, aux Dieux presque semblable
 Qui habitent le Ciel, tant il est admirable.

Pour moy ie voudrois bien qu'un tel mary me vint,
 Qu'un qui luy fust semblable à m'espouser paruint,
 Qui voulust avec moy demeurer chez mon pere,
 J'adorerois le Ciel pour m'estre tant prospere:
 Parquoy, ô mes amours, apportez luy soudain
 Quelque chose à manger, & luy donnez du vin.

Le dire & l'obeir furent presque semblables,
 Elles portent & vins & viures souhaittables:
 Mais il ne mangeoit pas, plustost il denoroit,
 Mais il ne beuvoit pas, plustost il engouffroit:
 Car il auoit long temps porté la faim cruelle,
 Et son uentre souffroit inanité mortelle.

L'infante cependant desploye ses beaux bras,
 Ses hardes va iettant sur le carrosse à tas,

Les mules faitt venir, dont l'ongle bat & presse
 Les champs reuerdissans, d'incroyable vistesse
 Les met au chariot, dessus d'un pied dispos
 Saulte, & à Vlysses tient semblables propos.

Sus, non amy, debout, nous nous en allons prendre
 Le chemin de la ville, & là ie te veux rendre
 Moi-mesmes seurement, te monstrant le chemin
 De la belle maison d'un Prince tres-humain,
 De mon pere, regnant dessus ceste prouince.
 Là tu contempleras maint grand Seigneur & Prince,
 Dont par tout la vertu & la louange court,
 Et qui ce-tèmpendant demeurent en sa cour.
 Or tu es plein d'esprit & de prudence rare,
 De crainte que ton pié par les champs ne s'efgare,
 Suy ces mules icy, & ce char, haste toy
 Le plus que tu pourras, & t'en vien apres moy,
 Car ie m'en vay deuant, & quand ie seray proche
 De la ville, & qu'en hault montera nostre cocke
 Te laissant, ie t'en veux les enseignes donner.

Grandes & hautes tours la viennent encerner
 Le port des deux costez de la ville s'entr'ouure,
 L'entree estroittement aux nauires s'y ouure
 Qui y sont en seurté: En lieu fort opportun
 Est le marché, autour du temple de Neptun
 Basti de grands cartiers de taille magnifique:
 Là se faitt, se bastit mainte barque aquatique,
 Les cordages, les masts, auirons pour ramer
 S'y recouurent, s'y font, l'equipage de mer
 Que doiuent auoir ceux qui sur la mer sillonnent.

Car les Phœaciens nullement ne s'adonnent
 Ny à tirer de l'arc ouuré de corne d'os,
 Ny à porter un tas de flèches sur le dos,

LE VI. LIVRE

Tout leur contentement s'estend, de bien conduire
A voiles sur la mer un mast, une navire,
C'est leurs ambitions de voyager sur mer
Et à ce mestier là leur âge consumer.

Je fuy de ces gens là les parolles piquantes
Et que quelque indiscret de clameurs mesdisantes
Ne tache mon renom : Car ceste nation
Superbe est adonnee à la detraction.

Et si quelqu'un d'entr'eux d'adventure s'adivise
Que tu viens avec moy, ie crain qu'il n'en medise.

Voyez cest estranger qui suit *Nausicaa*
Qu'il est disposé & beau, & quelle taille il a!
Où elle la trouvé. C'est donc qu'elle en veut faire
Pour le vray son mary : Possible, debonnaire
Là elle rencontré errant comme estranger
Et sortant de sa nef, & le veut heberger.
Fault qu'il soit estranger: Car nul homme semblable
Ne se trouue icy pres. Ou vñ Dieu exorable
Qu'elle a bien inuocé, du Ciel est descendu
Et pour se marier pres d'elle s'est rendu
Pour n'en bouger iamais. Bonne rencontre à elle
Si en se promenant par la campagne belle
Elle a trouvé mary d'ailleurs que du país:
Ceux qui l'ont recerchee en seront esbahis,
Verront que leur poursuite a pour eux este vaine,
Et quelques grâs qu'ils soiēt qu'ils ont perdu leur peine.

Voilà ce qu'ils diront, & leur detraction
Dechireroit ainsi ma reputation,
Et ie condamnerois moy mesme la premiere
La fille qui, viuans & son pere & sa mere
Voudroit se marier contre leur volonté,
Sans attendre le iour de la solennité.

Retien donc bien cecy, afin que tu obtiennes
 Du Roy de retourner en la patrie tienne.
 Nous trouverons bientost une grande forest
 De peupliers ombrageux, qui tres-belle parest
 Pres du chemin, sacré à Pallas la guerriere,
 D'une fontaine sourd la petite riviére
 Au tour de la forest les prez sont verdissans
 De millé belles fleurs gayement florissans:
 Là sont les champs fertils, & les beaux heritages,
 Là sont les grands vergers, les plaisants iardinages
 Du Roy Alcinois au monde tant vanté,
 Et pour leur rareté d'un chacun exaltes,
 De la ville auant loing que se peut faire entendre
 La voix parmy les champs quand on la veut estendre.
 Tu demeureras là insqu'à tant que soyons
 A la ville, & plus loing au palais arrivions
 Et quand tu penseras qu'y seront parvenues,
 Entre lors, & demande a quelqu'un par les rues
 Où demeure le Roy. Chascun te le dira
 Mesme le moindre enfant monstrer te le pourra:
 Sur toute sa maison est facile à cognoistre.
 Celles des citoyens ne se font pas paroistre
 Telles que celle là. Quand entré tu seras
 Passe diligemment plus oultre; & tu viendras
 En la chambre à ma mere: elle sera seante
 Au foyer pres du feu, à la lueur filante,
 Sa quenouille au costé, en la main le fuseau,
 Tournoyant un filet emerueillable & beau.
 Oeuvre si delicat que chascun s'en estoine,
 Son dos est appuyé contre une grand colomne
 Ses filles sont aupres, renees sagement,
 Et qui à leur besogné entendent proprement.

LE VI. LIVRE

Deuers elle est tourné le siege venerable
 Du Roy, il s'assied là quana il se met à table,
 Comme feroit un Dieu. Là à son aise il boit,
 Et le vin espargné nullement ne sy voit.
 Il te fault passer outre, embrasser de ma mere
 Vistement les genoux. Si en ta maison chere
 Tu t'en veux retourner, & si tu as le soin
 De reuoir ton pays, encor que soit bien loin,
 Si elle te reçoit d'un gracieux visage,
 Et te vient consoler : alors pren bon courage,
 Espere de reuoir ton retour desireux,
 Et de t'en retourner en ton pays heureux.

Ce disant elle donne à ses mules les rennes,
 Et fait flisquer le fouet : Elles partent soudaines,
 Laissent le fleuve arriere, & de leurs pieds ferrez
 Battent les fleurs croissans dans les prez azurez.
 L'Infante les retient, pour faire qu'apres elle
 Vienne plus aisement sa troupe leste & belle,
 Et Ulysses aussi. Le fouet rejonne en l'air,
 Et son viste carrosse aux yeux semble voler.

La le Soleil lauoit l'or de sa tresse blonde
 Se penchant dans le bleu de l'Iberienne onde,
 Et les Nymphes tandis approchoient de leur pié
 Le bois delicieux à Pallas dedié:
 Mais Ulysses lassé demoura là derriere,
 Et luy faisoit ainsi sa deuote priere.

Fille de Iupiter, indomptable Pallas
 En fin escoute moi, car tu ne soulois pas
 M'escouter cy deuant, quand Neptune en son ire
 Colere submergeoit mon chancelant nauire:
 M'agitoit sur les eaux, lançoit sur moy le vent,
 Et sans mercy m'alloit à la mort poursuivant.

Donne moy d'arriver combien que miserable,
Chez les Phaaciens, & d'y estre agreable.

Il dit, & la Deesse en vain il ne pria,
Qui l'ouyt, mais encor sur luy ne déplia
Son œil resplendissant, elle craint & reuere
Le courage offencé du frere de son pere,
Car Neptuneus estoit grandement irrité
Au divin Ulysses, insigne en pieté:
Et contre luy dura cruellement son ire
Deuant que d'estre en terre, & quitter le nauire.

Fin du sixiesme Liure.



LE SEPTIESME LIVRE DE
L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

NAUSICAA retourne en la ville, & apres elle Vlysses, qui supplie Areté femme d'Alcinoüs. Apres le soupper elle l'interrogant d'où il auoit recouré l'accoustrement qu'il portoit (car elle l'auoit recogneu:) il luy raconte toute la fortune de sa navigation depuis son departement d'Ogygie iusques à son arriuee en Phæacie.

AUTRE SOMMAIRE.

*Receu dans le palais Areté l'importune
De luy conter au vray le cours de sa fortune.*

NLysses sa priere à Pallas estoit,
Et l'Infate au chasteau de Scherie arriuoit,
Deuât la porte estoient ses freres venerables
Ayãs façon de Dieux, aux celestes sèblables:
Se leuent l'ayans veü, au denant d'elle vont
Pour luy faire seruire, & les harnois deffont
Qui les mules tenoient au carosse liees,
Et font porter dedans les robes delices
Qu'on venoit de lauer. Elle se retira
En sa chambre, où alors la vieille d'Epera

Eurymoduse, ayant de sa chambre la charge,
Luy allumoit du feu. Par la campagne large
Sur les vaisseaux floitans, qui par pays diuers
Leurs voiles faisoient voir aux plus lointaines mers:
Elle auoit autresfois esté ieune amenee,

Et pour present au Roy Alcinoüs donnee:
Pource qu'en Phæacie alors il commandoit,
Et comme un Dieu sur eux son sceptre il estendoit.

Sa fille elle nourrit dessus le royal siége
Nausicaa la belle, aux bras blancs comme neige,
Elle vint sur le feu le bois sec arranger,
Et propre & diligente apprestoit à manger.

Cependant Ulysses se releuant habille
Achemina ses pas à la royalle ville,
Et Pallas le couurit d'un voile nuageux
De peur qu'on ne le vist, & que quelque outrageux

Ne le vint enquerir, l'arrester & le prendre,
Ne voulust le sujet de sa venue entendre:
Que quelque curieux ne luy vint au deuant,
Et n'allast contre luy de propos estruiant
Luy demandant son nom, & de quelle contree,
Et depuis quand dans l'isle il auoit fait entree.

Quand il fut bien auant entré dans la cité
Il rencontra Pallas, qui auoit emprunté
La forme & le semblant d'une vierge gentille
Qui portoit vne cruche. Adonc la ieune fille
S'arresta deuant luy. Si luy dit Ulysses:
Fille, pourriez-vous point me donner quelque acces,
Me monstrer le palais grand en maçonnerie
Du Roy Alcinoüs qui commande en Schærie?
Je suis un estrangier venu nouvellement
D'un pays esloigné, qui ay estrangement

LE VII. LIVRE

Souffert dessus la mer, & paty sur Neptune;
 Je n'ay adresse icy ny cognoissance aucune
 Des habitans du lieu. A qui alors Pallas
 La Deesse aux yeux vers. Pere tu ne peux pas
 Avoir mieux rencontré, de volonté tresbonne
 Je te l'enseigneray, ie le puis, car personne
 Ne demeure plus pres que mon pere, du Roy,
 Tai-toy donc seulement, & t'en vien apres moy
 Si tu le veux sçavoir. Au reste ne t'arreste
 Pour parler à personne, en allant, ne conteste,
 Ne débats, ne t'enquiers: car les gens incogneus
 Estrangers comme toy, ne sont trop bien venus
 En ce pays icy, & est fort difficile
 Qu'ils tirent propos doux des manans de ceste isle,
 Se confians sans plus en leurs legers vaisseaux,
 Sur lesquels ils s'en vont traffiquer sur les eaux:
 Car aussi tost que vont la pensee & les aisles,
 Neptune leur a donne leurs nauires isnelles.
 Elle se mit deuant ce disant, & apres
 Ulysses cheminait & la suyoit de pres.
 Mais les Phœaciens iamais ne l'apperceurent,
 Et tous, à son regard, sans yeux auengles furent.
 Couuert de la nuce, émerueillable cas,
 Au trauers de la ville il auançoit ses pas:
 Se mesle par la rue & n'est veu de personne.
 La fille à Iupiter qui point ne l'abandonne,
 Ne l'eust pas endure, car trop bien il estoit
 De la nuce enceint, son regard il iettoit
 Par tout. Or les vaisseaux grands & forts il admire.
 Il admire le port & ses yeux n'en retire.
 Il voit d'autre costé la place où tous les iours
 Les gros se promenoient, les coins, les carrefours,

Les rues, oit le bruit, voit les murs, & s'estonne
 Des grands rempars munis & ne parle à personne,
 Comme ils furent venus à la maison du Roy,
 Estranger mon amy, luy dit Minerue, voy
 Le palais que tu veux. Estant dedans la salle
 Tu verras les seigneurs, race grande & Royale
 Venus de Iupiter, à table banquetans,
 Entresans t'estonner: l'homme fort, en tout temps
 Passe par dessus tout & Dieu le favorise,
 Bien qu'il vienne de loing. Tu trouueras assise
 La Reine dans sa chambre: elle a nom Areté,
 Femme du Roy, pourtant de mesme parenté,
 Car de Nausithous Neptune fut le pere
 Neptune esbranle mer, Peribae la mere
 Derniere des enfans d'Eurymedon le fort
 Sur les Geans son pere eut combat plein d'effort,
 Mais en les debellant, sous la deconfiture
 Que cruelle il en fit; il souffrit la mort dure.
 Apres sa mort, Neptune Roy des flots dangereux,
 Deuint de Peribae ardamment amoureux
 Le fort Nausithous sortit d'une amour telle:
 Qui commandant depuis en Pheace la belle
 D'Alcinoius fut pere, & du beau Rhexenor
 Qui fut tué chez luy par Phœbus aux traits d'or,
 N'ayant point d'enfant masle, ains une fille unique,
 La diuine Areté. Qu'estant Roy pacifique
 Espouse Alcinoius, en elle eut son desir
 Et fut sur toute femme à son gré, & plaisir.
 Par tout le monde entier en tout temps, en tout aage
 On n'a point veu parler d'un pareil mariage,
 Tant la femme ayt esté suiète à son époux
 Tant elle l'ayt aymé de cœur fidelle & doux.

LE VII. LIVRE

*Ainsi Alcinois, ainsi ses enfans mesme
Sont de tous leurs subiets aymez d'amour extreme
Et si grand est l'honneur, le los, la Majesté
De la Reyne, qu'elle est comme vne deité
Reuerce de tous s'elle va par la rue
Vn chascun la bienueigne, vn chascun la salue
Frappant des mains de ioye. elle est d'esprit heureux,
D'entendement prudent, Au pauvre, au malheureux,
Elle ayde volontiers, les proces elle appaise,
Et quand elle bien fait, son cœur en tressaut d'aise,*

*Quand d'un visage doux elle te recevra,
Tien pour pour tout assure qu'elle te donnera
Moyen de retourner metre ordre à tes affaires,
Voir ta douce maison & tes Dieux tutelaires.*

*Ce disant, dedans l'air viste elle se poussa
Delaisa Phaacie, & les champs repassa,
Champs d'escume couverts, playnes Neptuniennes,
S'en vint à Marathon, arriua dans Athenes
Aux rues spatieuse, & dedans la Cité
Alla prendre logis au palais d'Erethé.*

*Cependant Vlysses vers la ville s'aduance
Du Roy Alcinois: diuerses choses pense
En son entendement, auant qu'estre arriué
Sur le cuiure poly du reluissant paué
Car de ce riche Roy la maison haute & belle
De toutes parts luisoit, d'esclat & splendeur telle
Que celle de la Lune, ou celle du Soleil
De cuiure estoit le tour de son mur nom pareil
D'un & d'autre costé des le seuil de la porte
Jusqu'au plus reculle de l'enceinte tresforte.
Le feste estoit d'azur, les portes estoient d'or
Qui fermoient la maison, d'arrent estoient encor*

Les pilastres fondez sur des bases de cuiure,
 D'argent estoit le hau pour tout bien faire suivre
 Et les corniches d'or : Aux costez paroissoient
 Chiens d'or & chiens d'argent. & semble menaceoient,
 Vulcan les auoit faits d'admirable industrie
 Pour garder la maison du Prince de Sberie
 Ils ne pouuoient vieillir, & l'ouurage estoit tel
 Que sans corruption il duroit immortel
 De tous costez, le long de la muraille forte
 Sieges estoient rangez des le seuil de la porte
 Jusqu'au fonds du palais, & maint accoustrement
 Finement ouuragé filè subtilement
 Là dedans se serroit œures emerueillables
 Des femmes du chasteau. Là les plus honorables
 De l'Isle & de la cour d'ordinaire arriuoient,
 Et tant qu'il leur plaisoit y mangeoient & beuuoient,
 Y auoient bouche à court. Enfans d'or magnifiques
 Estoiēt posez autour des autels pacifiques
 Grands flambeaux en la main, qui la nuit surmontoïēt
 Et sans cesse eclairoient à ceux qui banquetoient.
 Là dedans y auoit cinquante chambrieres
 Ayants la charge & soin, parfaites mesnageres,
 De moudre le froment, de pestrir, de bluter,
 Et de sauoir le lin dignement aprester :
 Manier le fuseau, & employer les laines.
 Comme du haut peuplier sont les feuilles soudaines.
 Et des habits on void l'huile frais distiller.
 Comme ce peuple scait tous autres exceller
 En l'art de nauigage, & pour courir sur l'onde
 Ceux de ceste Isle là sont les primes du monde,
 Leurs femmes tout ainsi en la toile, au mestier,
 Pour filer, pour ourdir ont l'esprit singulier.

LE VII. LIVRE

Car Pallas leur auoit entres-grāde abondance
 Donné le naturel, l'art & l'intelligence,
 De manier le lin, & dessus le fuseau
 Acheuer vn ouurage & magnifique & beau.

Or dehors, le iardin pres de la grande porte
 Estoit enuironné de grand muraille forte,
 Contenant quatre arpens d'espace grand & beau
 Planté d'arbres espais tous tirez au cordeau.
 Qui partout le verger & croissent & florissent.
 Les fruits delicieux sous les feuilles meurissent,
 La poire, l'abricot iaunement rougissant,
 Le sucré courpandu, le raisin noirissant,
 L'oline au fruit amer & à la liqueur douce,
 Et le large figuier sa douce figue y pousse,
 Et dix mille bons fruits sans cesse y pendilloient.
 Iamais tant en hyuer qu'en esté ny failloient,
 Les feuilles y gardoient leur honneur per durable,
 Et le suc doucereux n'y estoit perissable.
 Toutsours le doux Zephyr y soustant gracieux
 Y fait croistre & meurir le fruit delicieux:
 La poire suit la poire, & la fleurante pomme
 Qui n'y manque iamais sort soudainement, comme
 Sa compagne: meury, qui s'y tost ne meurit
 Comme tout aussi tost vne autre apres fleurit:
 Ainsi ces fruitz sans fin l'un en l'autre vieillissent.
 Les poires tout ainsi sur les poires fleurissent,
 A la figue se tient la figue & le raisin
 Se vieillit, renaissant le raisin son voisin,
 Et ceux cy les derniers fleurissoient à grand peyne
 Qu'à ceux la la vieillese estoit toute certaine.
 La vigne verdoyante, abondante y croissoit
 Ses racines sous terre estendoit & poussoit,

Le raisin plaisamment sous la verge se range
 Et sans cesse y promet eternelle vendange:
 On voit l'une à l'abry se meurir vistement,
 Quand son fruit est ceuilly l'autre soudainement
 Se laisse vendanger: fruitz en grande abondance
 Croissent en ces iardins & bons par excellence,
 Et tout le long de l'an on les voit à plaisir
 Porter aultant de fruits comme en vent le desir.

Vne double fontaine au gracieux murmure
 Part de ce lieu plaisant, y gazouille & susurre,
 L'une par le iardin ses eaux va trauersant,
 L'autre sous le pané de la salle passant
 Au trauers des rochers va promenant ia zarde
 La glace de son eau froidement babillarde.
 Les tuyaux au palais plus haut se conduisoient
 Et dessous le grand mur les bourgeois en puisoient.

C'est le palais Royal, c'est la magnificence
 Que les Dieux tresbenins donnoient en abondance
 Au fort Alcinoïs. A ce plaisant obieet
 Vlysses tout rauï fut vn long temps muet,
 Puis il passa la porte, & vit dans la grand sale
 Les Princes & les Roix en Majesté Royale
 Qui versoient le doux vin au vigilant Mercur'.
 Car tousiours ils l'offroient plus excellent, plus pur
 Alors qu'ils se vouloient retirer en leurs chambres
 Et donner au sommeil & leurs corps & leurs membres.

Le diuin Vlysses incontinent entra
 Et couuert de la nue au dedans penetra
 Tout au plus pres du Roy. La Deesse guerriere
 L'auoit tout couuert d'air par deuant & derriere
 Afin qu'il aprochast la Reyne à seureté
 Et le Roy son mary. N'ent si tost d'Areté

LE VII. LIVRE.

*Humble pris le genoux, que la nnee espesse
Se fend soudainement & visible le laisse.
Les Princes estonnez grand silence gardoient;
A l'improuiste entre cest homme regardoient,
Lors il dit en priant. Areté digne race
Du divin Rhexenor, me voicy que terrasse
La fortune ennemye, embrassant tes genoux,
Ayant recours à toy & au Roy ton espoux
Et à tous ces seigneurs: ayant de la fortune
Enduré longuement & l'ire & la rancune.*

*Les Dieux, ô Phaaquois, grands en eternité
Vous donnent longuement richesses & santé
Et longs jours & heureux, puis apres ceste vie
Puisse heriter de vous vostre race ensuiue
Vos tresors & vos champs, en iouir longuement
Et vos Sceptres Royaux regir heureusement.
En fin tout ce qu'on peut desirer de cheuance
Et d'honneur sur vn peuple, ayez le en abondance,
Octroyez moy pour Dieu des gens & des vaisseaux
Qui me puissent chez moy remener sur les eaux,
Car i'en suis esloigné fort longue distance:
Ayant souffert long temps des maux en abondance,
Bien loin de mon pais. Il n'eust pas si tost dit
Qu'il s'assit sur la cendre & pres du feu se mit
Vn chacun se taisoit. A la fin Echenée
Le plus aagé de tous, dont l'ame estoit ornee
De prudence & vertu, docte en l'antiquité
Le mieux parlant de tous, fort experimenté
Se leue, vient au Roy, & de parole douce
A secourir Vlysse en ces termes le pouffe.*

*O Roy Alcinois, cest estrangier icy
S'est fort humilié, qu'il soit tousiours ainsi*

Contre terre abaissé, n'est chose raisonnable:
 Ces Princes se sont tués, s'attendants exorable.
 Fay le donque leuer & metre à ton costé,
 Fay le soir sur un siege à maint clou argenté,
 Commande d'apporter le vin, & qu'on espende
 Souefue oblation à celuy qui commande
 Aux tonnerres du Ciel, Dieu d'hospitalité
 Favorable à tous ceux que le sort despité
 Trouble malignement souvent les accompagne,
 Et ne vent pas qu'ainsi les pauvres on dedaigne.
 Cela faiçt, qu'on le traicte & qu'il soit restauré
 Des viures de ceans: Le courage assureé
 Du Roy Alcinoüs accordant la demande
 Touché de courtoisie & d'humanité grande
 Fit leuer Vlysses le prudent, l'aduisé,
 Le prenant par la main. Et d'un lieu mesprisé
 Le fit soir sur un siege & riche & honorable,
 Duquel il auoit faiçt leuer au prealable
 Son filz Laodamas, grand d'esprit & de corps
 Qui le plus pres de luy estoit assiz pour lors.
 C'estoit aussi celuy auquel le Roy son pere
 Portoit sur tous ses filz amitié singuliere.
 Vne fille apporta dessus leurs mains de l'eau
 Dans vne aiguiere d'or, qui couloit du tuyau
 Dans un bassin d'argent. Apres dressa la table,
 Et rapporta dessus le bon pain delectable,
 Et ce qui se trouua de prest, gratiffiant
 L'hostel, du meilleur viure & du mets plus friant:
 Il mangeoit il beuuoit à pleine suffisance
 Et lors Alcinoüs à dire ainsi commence.
 Sommelier agreable & plus fidelle encor,
 Gentil Pontonous, ten moy ma coupe d'or

L E V I I . L I V R E .

Et verse à tous ceux cy la liqueur excellente:
 Puis nous espancherons effusion plaisante
 Autres-hault Iupiter, le grand fulminateur
 Des pauvres estrangers favorable tuteur
 Qui souuent s'adioint d'eux, les ayme & accompagne,
 Et de son bon secours iamais ne les dedaigne.

Le doux vin sur l'autel porte Pontonoüs,
 Le verse & le presente au Roy Alcinoüs
 Et puis aux assistans. L'effusion parfaite
 Et chascun ayant beu tant que chascun souhaite,
 Le Roy s'adresse à eux. Princes & ducs aussi
 Escoutez mes propos quand vous aurez icy
 Banqueté à plaisir, qu'un chascun se retire,
 Et puis, quand le matin l'aube nous viendra luire,
 Tous les sages vieillars venir on me fera,
 Et nostre hoste avec eux aussi s'y trouuera:
 Nous ferons aux grandz Dieux en toute reuerance
 Saintes effusions: puis aurons souuenance
 De son retour requis, affin que vistement
 Il puisse en son país retourner seurement,
 Que tout fascheux hazard sur la mer il euite,
 Qu'inconuenient nul n'arrine en sa conduite,
 A nos vaisseaux non plus, encor' que son país
 Fust pardela la mer espaces infinis,
 Ny que par tant de fois il retumbè en naufrage,
 Ny plustost qu'arriner il souffre aucun dommage;
 Et metre pié à terre au riuage cognu:
 Où estant à seurté à la fin paruenü
 Il prendra gaiement ce que la Parque noire
 Luy fila, quand au monde il fut de luy memoire.
 Mais si c'est quelque Dieu qui nous soit descendü
 Du Ciel, & parmy nous se soit icy rendu;

C'est

C'est bien un autre cas que la troupe celeste
 Veut faire. De long temps il nous est manifesté
 De voir icy des Dieux les corps visiblement
 Pour le moins leur image: alors que saintement
 Nous faisons au grand Dieu sous qui le foudre tombe
 Le celebre banquet d'une sainte hecatombe:
 Les Dieux nous font l'honneur d'y venir avec nous,
 Banqueter, s'asseans favorables & doux.

Si quelcun seul aussi marchant par la campagne
 Le trouue, s'il est Dieu jamais il ne dedaigne
 De se manifester. Car nous leur attonchons
 De sang, de parantage, & pres d'eux aprochons,
 Comme fait des Cyclops la Gigantinerace.

Vlysses regardant Alcinous en face:
 O Roy Alcinous, pense tout autrement,
 Ie suis mortel, dit il, & difficilement
 Me pourrois ie esgaller à la troupe immortelle
 Des Dieux, qui sont vivans sur la voute eternelle:
 Mon naturel mortel, & mon corps vicieux
 Ne tiennent nullement de qualité des Dieux,
 Homme ie vins au monde. Or entre tous les hommes
 Qui ont porté de maux innumerables sommes,
 Que le cruel malheur à tousiours exercez,
 Qui presque de douleurs ont esté terrassez,
 Mestez y hardiment ce pauvre miserable
 Dont l'ennuyeux travail est certes innombrable
 Car seul i'ay soustenu quantité de malheurs,
 Passant par mille maux & par mille douleurs
 Et plus que ie ne d'y, dont ie rendrois bon compte.

C'est des Dieux tout-puissans le vouloir qui tout dété
 Qui l'avoit ordonné, mais donnez moy respit
 O Princes genereux, car i'ay grand appetit

LE VII. LIVRE

L'heure viendra commode. Asteure la tristesse
 Me nuit, d'autre costé la famine me presse.
 Mais laissez moy manger & prendre mon repas
 Bien que fort desolé. Mal au monde n'est pas
 Tel que celui du ventre, & l'odieuse pense
 Nous commande & contraint de prendre souuenance
 De ses necessitez, quelque grande douleur,
 Et quelque affliction qui soit en nostre cœur.

Or il estend sur moy son empire & sa force
 Car, bien que plein de pleurs & d'ennuis, il me force
 De demander ainsi à boire & à manger:
 Il fait tout oublier, il faict tout deloger,
 Tout ce que j'ay passé de mal & de tristesse,
 Et, maistre, me commande & veut que ie repaisse.

Mais ie vous pry, messieurs, renuoyez moy de main
 Des que la belle Aurore aura monstré sa main,
 Bien que comblé d'ennuis: donnez moy ie vous prie
 De remonter en mer pour chercher ma patrie,
 Et mes Dieux familiers: puis, que ce souffle icy
 Laisse quand il voudra ce corps mort & transi.
 Pourueu qu'auparauant apres mainte misere
 Je voie mon país, mes gens, ma maison chere.

A ces mots vn chacun des Princes aplaudit,
 Veulent qu'on le conduise ainsi qu'il auoit dit,
 Par mer en son pays. L'effusion parfaite
 Et ayans pris du vin chacun faict retraite
 Au palais Ulysses pour hoste est arresté,
 Au pres de luy se sied la Princesse Areté
 Et son Alcinous, qui de Majesté belle
 Paroissoit comme l'un de la bande immortelle,

Les filles emportoient tous les dorez vaisseaux,
 Et alors Areté aux bras & blancs & beaux

Commence à luy parler d'affection extreme
Car elle auoit cogueu les robes, qu'elle mesme
Filees pour sa fille auoit auparauant.

Je metray ce propos le premier en auant,
Dit elle, & t'enquerray, qui es tu, ie te prie,
D'où es tu, d'où viens tu, & quelle est ta patrie,
D'où as tu reconuré ces robes que voicy,
N'est tu venu errant en ce pays icy?

A laquelle Ulysses. Reyne, tu me commandes
De te renouueller des tristesses si grandes
Que ce seroit bien fait ne les rememorer.
Grandement difficile est helas de narrer
Tel nombre de malheurs. Les puissans Dieux celestes
Ont fait tumber sur moy mille dangers molestes
Ils m'ont depuis long temps batu cruellement,
Et beaucoup fait de mal sur le moite element.
Mais si tant de desir te possede, d'entendre
Ma fortune & mes maux, ie te les veux aprendre,
Bien que i'en aye horreur mesme au seul souuenir.
Et d'en pleurer souuent ne me puis contenir,

Vne Isle est loin d'icy Ogygie nommee
Toute enceinte de mers, Isle assez renommee;
La blonde Caiypso fille du grand Atlas
Demeure la dedans: Nymphes cruelles, helas
Si Deesse, onc le fut, en astuce diuerse,
Ayant insigne bruit. Nul des Dieux ne conuersé
Auec elle au fascheux de ce triste sejour

Ny nul homme mortel qui voye le beau jour
Mais la fortune vn iour me poussa dans son Isle,
M'esit son domestique, & la rendit facile,
Bien que ie fusse seul, à mon cruel malheur.
Pource que Iupiter de son foudre, ô douleur,

LE VII. LIVRE

Mit en pieces ma barque au beau milieu de l'onde,
 Apres qu'elle eut couru longuement vagabonde,
 Et noya tous mes gens. Or estant cheu dans l'eau
 Et ayant empogné quelque bois du bateau,
 En estendant les bras les vagues me porterent,
 Et par neuf iours entiers les ondes m'agiterent.
 Sur la dixiesme nuit pleine d'obscurité,
 Par le vouloir benin des Dieux, ie fus porté
 En l'Isle d'Ogygie, Isle au milieu de l'onde:
 Où Calypso, Deesse à la perruque blonde,
 Trompeuse toutesfois, me receut cherement,
 Chez elle me logea, me nourrit longuement.

Elle me promettoit un aage sans vieillesse,
 Vne immortalité. Mais iamais la Deesse
 Ne me persuada. Car i'auois grand desir
 De reuoir mon país, prescrant le plaisir
 De Calypson, à luy. Sept annees entieres
 Force me fut d'y estre, & de pleurs les riuieres
 M'ouilloient mes vestemens, que mesmes en pur don
 M'auoit daigné donner la belle Calypson
 Nereïde immortelle. Or la voute tournée
 Commanceoit à tumber sur la huitiesme annee
 Quant la Nymphé des eaux me fit commandement
 De me metre sur mer: soit de son mouuement,
 Soit de par Jupiter. Adonques ie m'embarque
 Tout seul, comme il luy pleut. Elle mit en ma barque
 Viures, vins, & habits, tout selon mon desir.

Les fauorables vents me pouissoient à plaisir
 Qu'elle m'enuoya lors, & mes voiles enflées
 Voloient dessus les eaux prosperement souflées.
 I'auois ià nauigé dix & sept iours entiers,
 Puis il me sembla voir des monts grands & altiers,

Qui montoient hors des flots. Mais l'aube ensafrancee
 Ayant de deux fois neuf ramenè la iournee,
 Et que vostre riuage à croistre commancea,
 Et sa terre monstrant hors des eaux se poussa,
 O combien ce iour là me parut agreable,
 Et logea de plaisir en mon cœur miserable!

Certe il falloit encor que dix mille trauaux
 Et autant de dangers me tinsent sur les eaux,
 Et dont, Neptun qui ment de son trident la terre
 Bien tost me deuoit faire estrangement la guerre
 Les cruels grins des vents en mer il eslanca,
 La fit innaigable, & tous les flots poussa.
 L'eau ne me permettoit de regir mon nauire,
 Du profond de mon cœur mille sanglots ie tire,
 Et voicy le cruel d'un orage hideux

Qui renuerse ma barque au fond des flots ondeux.
 Alors force me fut de me metre à la nage,
 Coupant les eaux des bras: tant qu'à vostre riuage
 Et la vague & le vent me ietterent poussé:
 Où voulant prendre pié, ie refus renuerse
 D'un flot plus dangereux & des pointes mortelles
 D'un perilleux rocher dans les vagues cruelles,
 D'où m'estant recullé ie renage tousiours
 Tant qu'en fin i'aborday le fauorable cours
 Du fleuue de ceste Isle: où pour lors les aproches
 Faciles me sembloient, libre des dures roches,
 Et non sujet aux vents. Le fleuue ie quitay
 Qui vient de Iupiter & contre mont montay,
 Voyant venir la nuit tenebreuse & esfesse.
 Adonc vers la forest mes pas douteux i'adresse,
 Soubz les rameaux feuillus des arbres me couchay,
 Des feuilles qui tumboient me couury, me cachay.

LE VII. LIVRE

Je m'estendy dessous : & les Dieux m'enuoyerent
 Le gratieux sommeil & les yeux me fermerent.
 Je restay là couché iusques au point du iour
 Que l'aube ramena son iannissant retour,
 Sur les feuilles, la veue aux vers rameaux dresse
 Tourné dessus le dos plein de triste pensee
 Dormant iusqu'au matin & iusque au midy haut
 Que Titan sur les champs darde le plus grand chant.
 Mais comme le Soleil passant le haut du monde
 Venoit à s'encliner dans les gouffres de l'onde
 Je vins à m'esveiller. Je vy heureusement
 Tes Nymphes qui passoient le temps ioyeuement,
 Et la fille, en beauté aux Dieux comparable
 Et de face & de corps aux Deesses semblable.
 Lors ie vins à ses pieds humblement me ietter
 La belle ne voulut rude me reietter,
 Et ne dementit point sa bonne nourriture.
 Car ie n'eusse pas creu que par grande auanture
 Vne fille voulust me venir au deuant
 Et me gratiffier. Pource que bien souuent
 La ieunesse d'asteure est pleine de sottise.
 Mais elle me receut courtoise & bien aprise,
 Elle m'accommoda de ces accoustremens,
 Me fit boire & manger à mon contentement.
 Elle me fit lauer, moy pauvre miserable
 Qui, combien qu'affligé, te parle veritable.
 Auquel Alcinois se tournant dit tout haut.
 Ma fille, ô estrange, n'a pas fait comme il faut,
 Ny bien ny à propos, t'ayant laissé derriere
 Sans t'amener ceans, veu que d'humble priere
 Tu l'auois supliee. Et le sage Ithaquois,
 Le te pry grand Heros, ne blasme à ceste fois,

Et ne taxe ton plus fille tant excellente.
 Car elle m'enioignit, aduisee & prudente
 De faire compagnie à ses filles, venir
 Avec elles ceans & les entretenir,
 Ce que ie refusay, & de honte, & de crainte
 Que ton ame n'en fust de grand colere atteinte.
 Car ordinairement à l'homme est la façon,
 De prendre quelque doubte & d'entrer en soupçon
 Et principalement quand il y va des filles
 Qui, comme celle cy, sont belles & gentilles.

Ce n'est pas mon humeur d'entrer si vistement,
 Dit lors Alcinous, ne si legerement
 En colere, ô mon hoste, & tousiours ma pensee
 A ce qui est seant s'est librement dressée.
 Estimant le meilleur tout ce qui bien conuient
 Et qui de la vertu coule, procede, & vient.

Ainsi face Pallas, Phabus & le haut pere
 Iupiter, que pareil que l'on te considere
 Tel tu sois à tousiours, & l'accord mutuel
 De toy avecque moy restast perpetuel.
 O que si tu prenois ma fille bien aymee
 A femme, & d'elle encor eusses belle lignee,
 Feusses gendre du Roy, que ie te pussé voir
 Propre à me succeder, inestimable espoir
 De fils d'arriere fils, possessions, richesse,
 Tout, te seroit donné, & chasteaux à largesse,
 Si dauanture au moins à mespris tu n'auois
 Le pays, la maison, & tout ce que tu vois,
 Et n'eusses à plaisir d'arrester dauantage.
 Nul ne te retiendrat trop contre ton courage,
 „ Et mesme Iupiter ne prend point de plaisir
 „ Qu'on retienne son hoste encontre son desir.

LE VII. LIVRE

Or des le grand matin i'iray sur le riuage,
 Te donneray moyen de faire ton voyage,
 Et tandis que lasses tes membres dormiront
 Les Phœaquois pour toy sur mer trauailleront,
 Te garderont sogneux, afin qu'en assurance
 Tu gaignes ton pais, ta douce souuenance:
 Et si mesme plus loing sont les bords Eubeans
 Car ainsi nous fut dit par nos Phœaceens
 Qui furent en Eubæe, alors qu'ils y menerent
 Rhadamante le roux, & là le promenerent
 Pour voir le terrené Titye. En mesme iour
 Ils le passerent là & furent de retour:
 Non, tu t'estonneras de mes naus si agiles,
 Et de mes mariniers si prompts & si habiles.

Vlysses à ces mots s'esioiuit grandement,
 Et puis à Iupiter requit bien humblement:

Iete pry Iupiter fais que ceste promesse
 Du Roy Alcinous, heros plein de prouesse,
 Succede heureusement, qu'il aquiree renom
 Par la terre habitable, & son illustre nom
 Sa gloire, son honneur, son pouuoir, ses louanges
 Volent de son pais aux nations estranges
 Et que ie puisse tost me voir en ma maison
 Seurement arriuer en profpere saison.

Ils deuisoient ainsi quand la Reyne benigne
 D'aller dresser la chambre à ses filles fait signe,
 Faire le riche lit, metre à bas lestapis,
 Et courrir de linceus les mattelas polis.

Les filles l'ayants veue, accourent diligentes,
 Portent dedans leurs mains les chandelles flambantes
 Dressent le riche lit, appellent sans arrest
 L'hoste, & luy vont disant. Leuez vous s'il vous plaist

Pour vous venir coucher, ô hôte venerable.

Et l'Ithaquois rempli de ioye inestimable

S'en va trouver le liét, & ses sens de ses yeux

Paisiblement donner au sommeil gracieux.

Ce fut souz le portal qu'ils menerent Ulysse,

Où le vent gracieux fraichement bat & glisse.

Mais pour Alcinous, se tirant à l'escart

Il s'en alla coucher en un logis à part,

Et pres de lui la Reyne espouse chaste & rare,

Le lit pour son mary & pour elle prepare.

Fin du septiesme Liure.





LE HVICTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LEs phæaciens s'assemblent au conseil, delibèrent sur leur hoste: on luy accorde vn vaisseau pour le conduire. Alcinoüs fait festin aux principaux de l'Isle. Apres les Phæaciens & Vlysses s'exercent à ietter la pierre. Demodochus chante & recite: premierement les amours de Mars & de Venus, & ce qui s'en ensuyuit, puis ce qui aduint lors du cheual de bois deuant Troye. Ce quoyant Vlysses, & ne se pouuant tenir de ietter des pleurs, il est enquis, qui, & d'où il estoit.

AUTRE SOMMAIRE.

*Exercices & jeux se mettent en auant,
Vlysse en a le prix, va les plus forts brauant.*

L*Abelle Aube sortit en son habit vermeil,
Et ses doigts de saffran chasserent le sommeil:
Lors se leua le Roy des campagnes fertiles
De Scherie, aussi fit le destructeur de villes
Le prudent Vlysses. Chacun s'acheminoit
Au conseil, qui pour lors sur les naufs se tenoit,
Sur les pierres s'assit. Alors la portelance
Prit du Herault du Roy la face & la semblance,*

S'en alla dans la ville, & en fauorisant
Le retour d'Ulysses alloit ainsi disant.

Courez Phœaciens en toute diligence,
Au conseil, vous verrez l'admirable presence
D'un Heros, chez le Roy venu nouvellement,
Après auoir sur mer erré fort longuement.
Sa grace, sa façon, sa majesté Royale,
Et son maintien auguste aux puissans Dieux s'égalle.

En prononçant ces mots elle les exhortoit,
Les pressoit de partir, & chacun se hastoit
Pour s'y trouuer plustost. Tous les chemins rompirent
De gens qui s'assembloient, & les sieges s'emplirent:
Tous regardoient Ulysse, admiroient transportez,
La royale façon du fils de Laërtes.

Pallas lui donna grace & diuine apparence,
Et plus grande rendit sa taille & corporence:
Tellement qu'en maintien prudent il surpassoit
Tous les Phœaciens, en armes les laissoit
Bien loing derriere lui. La guerriere Deesse
Le fit expres, afin qu'il monstrast sa prouesse
Aux combats, où bien tost il se deuoit trouuer,
Et où les Scherians le vouloient esprouuer.
Comme donc le conseil fut assis, le Roy sage
Se prit à dire ainsi d'un alligre visage.

Oyez ce qu'alleguer ici ie vous pretens
Seigneurs Phœaciens: Depuis fort peu de temps
La mer nous a ietté vn certain en ceste Isle,
Qui est logé chez moi, & si m'est difficile
De vous dire qu'il est, ne s'il vient du Leuant,
Ou des lieux où le soir Titan uase lauuant,
Ny mesme son pays. Il faudt humble requeste
Qu'on lui dōne secours, qu'on l'aide, & qu'on lui preste

LE VIII. LIVRE

*Vaisseaux, gens, & moyen de s'en aller chez lui.
 Tirons-le ie vous pri de ce pressant ennuy,
 Comme nostre coustume est tousiours de bien faire,
 Donnons luy tout cela qui luy est necessaire.
 Personne insqu'icy n'a languy longuement
 Entre nous, qu'il n'ayt eu fort liberalement
 Tout ce qu'il demandoit, soit vaisseaux, soit escorte.
 Partant, fournissons luy d'une barque bien forte,
 Et neufuc, & qui ne fut iamais dessus la mer.
 Puis de tous les meilleurs qui scauent mieux ramer
 Il nous faudra choisir cinquante & deux personnes,
 De bras roides & fortz & de volonteZ bonnes,
 Pour plustost le mener. LieZ donc seurement
 Les rames sur les bancZ, puis que diligemment
 On sorte & qu'on s'en aille aprester à largesse
 Le festin au chasteau, ie parle à la ieunesse:
 Je fourniray de tout. Vous aultres qui portez
 Sceptre en main, & de Rois estre issus vous vantez,
 Vous vous trouuerez tous en ma maison insigne,
 Pour à nostre hoste icy faire tout honneur digne.
 Que nul ny face faulte: appelleZ au surplus
 Au festin, le diuin chantre Demodocus:
 Car Dieu luy a donné & l'art & la science
 De reciter des airs d'extreme esionissance,
 Excellent dessus tous, & de dire à plaisir
 Sur tout sujet qu'il veut sur le champ se choisir.
 Ce disant il se leue, & la bande diuine
 Des princes & Seigneurs apres luy s'achemine.
 Le herault d'autre part & diligent & prompt.
 Va le chantre appeller. Les ieunes gens s'en vont
 Cinquante & deux en nombre, accourent au riuage,
 Se hastent de mctre ordre à tout le nauigage.*

Ilz montent le trinquet, mettent ez environs
 Du mast le voile blanc, posent les anirons
 Et les attachent bien, & poussent sur l'Empire
 De l'escumant Neptun le preparé nauire.
 Puis au palais Royal se rendent diligens,
 Le portique, la court sont tous remplis de gens,
 Le pallais en regorge, & anciens & ieunes
 Hommes de qualité, & les basses communes
 Accourent au chasteau. Alcinous alors
 Alla faire immoler douze brebis, huit porcX
 A la dent blanche & lisse, & fit tuer encores
 Pour remplir le festin vne couple de tores,
 On escorche, on etrippe, on dresse le banquet,
 A faire bonne chere & ioyeuse on se met.
 Quant voicy arriuer le herault honorable
 Menant Demodocus le chantre delectable,
 Qu'en amitié la muse eut merueilleusement,
 Et luy donna du mal & du bien largement
 Car elle le priua de la resiouissance
 Des yeux, & luy donna aussi en recompense
 L'art de tres-bien chanter. Le herault diligent
 Le fit soir sur vn siege orné de cloux d'argent,
 Auprés d'un grand pilier au meillen de la sale
 Où estoit le banquet de la trouperoyalle,
 Le fit appuyer contre: vn fort crochet estoit
 Au dessus de sa teste, où son luth il pendoit,
 Luy monstrant le moyen comme il le pourroit prendre
 Quand il vouldroit iouer. Adonc il fit estendre
 La nappe aupres de luy, fit la table charger
 De viures, pain & vin pour boire & pour manger,
 Quand l'enprendroit l'enuie. Ainsi toute la troupp
 A la table se met, mange, tranche, decoupe.

LE VIII. LIVRE

Sur les viures se iette: & quand leur fut passé
 L'appetit de manger & la soif eut cessé,
 Le chantre fut esmeu par les doctes pucelles
 De chanter des Heros les actions plus belles,
 Leurs vertuz, leurs exploitz, dont l'honneur penetroit
 Aux astres les plus haultz, & le renom entroit
 Dedans le Ciel luyfant. Comme le Roy d'Itaque
 Au vaillant Achilles souuentefois s'attaque,
 Et Achilles à luy: comme au banquet des Dieux
 On les vit courroucer, & mots contentieux
 Furent mis en auant en leurs tressaintz conuiues.
 Et comme Agamemnon quand il voit les Achines
 Noiser & quereller d'un courage selon,
 Grand plaisir y prenoit. Le diuin Apollon
 L'auoit ainsi predit de son saint habitacle
 Si tost qu'il fut entré pour entendre l'oracle,
 Le principe fut lors des miseres des Grecs,
 Et des Troyens. Cesont du grand Dieu les secrets.

Le bon Demodocus chantoit en ceste sorte,
 Et Vlysses prenant sa robe en sa main fort
 La tira sur sa face, & se cacha long temps:
 Et les gros pleurs tombotent de ses yeux degoutans.
 Il voulut respecer si bonne compagnie,
 Et craignoit qu'on le vist, ce-pendant que manie
 Son lut Demodocus. Mais si tost qu'il cessoit
 De ses yeux Vlysses les larmes effaçoit,
 Et retiroit sa robe, & en prenant la coupe
 Versoit le vin aux Dieux au milieu de la troupe.
 Mais dès que ces Seigneurs luy disoient de chanter
 Prenans plaisir d'ouyr ce sujet raconter,
 Vlysses aussi tost se cachoit de sa robe
 Et respandoit ses pleurs. A tous il les desfroboit

Qui ne le virent point : le Roy seul l'apperceut
 Estant aupres de luy, seul déconurir le sceut :
 Il l'ouyt soupirer, de son ame troublee,
 Entendit ses sanglots. Alors à l'assemblée
 A dire ainsi se prit. Derechef oyez moy,
 O vous Phaaciens escoutez vostre Roy.

Nous auons tous repeu à nostre suffisance,
 Et auons du doux lut en la resiouyffance,
 (Car aux festins, tousiours la Musique suruiuent
 Seante & à propos, & tresbien y conuient.)
 Il nous fault aller voir la campagne, & au reste
 Passer un peu le temps à quelque ieu honneste,
 Afin que ce seigneur venu en son pays
 Quelquefois puisse faire entendre à ses amis
 Combien nous surpassons tous autres à la lutte,
 A l'escrime, à sauter, à tirer à la butte,
 Et que nous excellons tous les hommes viuans.

Ce disant il marchoit, & tous l'alloient suyans,
 Apres qu'il fut sorty Pontonous prend charge
 Du bon Demodochus, de son lut le décharge,
 Et le pend au crochet, luy monstre le chemin,
 Le met hors de la salle & le prend par la main.
 Tous les Phaaciens renommez en vaillance
 Courent de toutes parts en grand' resiouyffance,
 Pleins d'admiration, pour voir l'esbatement,
 Une grand troupe apres alloit ensemblement.

Voicy les principaux de la bande Royale,
 Acroné le premier, Elatra, Ocyale,
 Apres eux vint Nautens, & le fort Eretmeus,
 Auec Anchialus, puis Ponteus, & Prymneus,
 Et Thoon, & Proteus, puis Anabesinee
 Auec Amphialus le fils de Polynee,

LE VIII. LIVRE

Le fameux Tectonide, & le pareil à Mars;
 Le fort Euryalus mépriseur des hazars,
 Plein de dexterité, plein de verte ieunesse,
 Le Naubolide encor' à qui nul pour l'adresse
 Du corps, pour la beauté, la taille, n'osoit pas
 S'esgaller, excepté le beau Laodamas.
 Les trois enfans aussi du bon Roy se leuerent,
 Et les premiers de tous pour courir se trouuerent:
 Le diuin Clytonee & puis Laodamas,
 Auecques Halius. Ils aduancent leurs pas
 S'essayent les premiers, ils prennent leur carrière;
 Volent & font hausser sur le champ la poussiere.
 Mais le premier de tous Clytonee aduancoit,
 Couroit plus vistemment, & les autres laissoit
 Autant derriere luy, & d'un pareil espace
 Les outrepassoit tous, comme il y a de place
 Entre le laboureur, ses mules ou ses bœufs,
 Lors qu'il les va poussant sur le gueret poudreux.
 La palme de la course estant ainsi conquise,
 La lutte luy succede & en auant est mise,
 Et chaque luitenr s'oint d'huile par tout le corps.
 Euryale à ce ieu fut vaincœur des plus forts,
 Amphiale à sauter surpassa tout le monde,
 Elatree à ietter en l'air la boule ronde:
 Celui qui de l'escrime emporta tout l'honneur,
 Ce fut Laodamas le vaillant escrimeur.

Les ieux paracheuez, apres que la ieunesse
 La s'estoit esbatüe avec toute allairesse
 Le beau Laodamas, le braue fils du Roy
 Se prit à dire ainsi. Or venez avec moy
 Compagnons mes amis, si nostre hôte peut estre
 A point accoustumé de se faire paroistre,

Ou à quelque exercice ou à quelque autre ieu,
 Nous lui demanderons. Et ie l'ay apperceu
 D'assez belle façon, de belle corporence,
 Les iambes, les costez, les bras forts à puissance,
 Nerueuses les deux mains, le col bien ramassé,
 Bref en tout & par tout le corps bien compassé.
 Puis d'age tout parfait, hors de tendre icunesse,
 Bien qu'il semble cassé de peine & de tristesse,
 Du travail de la mer, & de tant de dangers
 Que trop communement courent les estrangers.
 La mer est un tourment qui n'a point à sa peine
 En labour, en travail vne plus inhumaine,
 Les hommes elle rompt, & son cruel effort
 L'homme de guerre rend imbecille & moins fort.

Auquel Euryalus ceste responce donne:
 Certes Laodamas, ta pensee est fort bonne,
 C'est tresbien dit à toy, va donc lui demander.
 Auquel Laodamas desirant s'accorder
 Se fourre dans la presse & va trouuer Ulysse.

Mon pere, si tu sçais quelque honneste exercice
 Mets l'en auant, dit-il, si le belliqueux art
 De combattre tu as appris en quelque part,
 Ainsi que ie le croy, & que le ieu d'escrime
 Favorise par toy, tu tiens en grande estime.
 L'homme ne peut auoir plus de gloire & d'honneur
 Que celui qu'il acquiert de la course vaincœur,
 Ou au combat des bras, alors qu'il faiet paroistre
 Ou sa force des pieds, ou celle de sa dextre.
 Amy fais en espreuue, & iette loing de toy
 Toute cause de deuil, ou de crainte ou d'émoi:
 Ton nauire desia les bleus sillons entame,
 Nos gens sont sur la mer ayans en main la rame

LE VIII. LIVRE

Qui n'attendent que toy: Barque, escorte en nul point
Compagnie ne gens ne te defaudent point.

Lors le sage Ulysses. Qu'est-ce que tu te moques
De moy, Laodamas, au combat me provoques,
Moy miserable & las, car plustost mon malheur,
Ma tristesse & mon mal me reuiennent au cœur,
Que ie ne prens plaisir à tous ces exercices,
Ces ieux & passe-temps, qui toutes les malices
De la mer ay souffert, & battu si souvent
Des guerres sur la terre & sur la mer du vent.
Mais, las, tant seulement, ô bon Roy, ie te prie
Tes Princes, tes sujets, donnez qu'en ma patrie
Ie puisse retourner, faictes que sur les eaux
En mes champs paternels me portent vos vaisseaux;
C'est là tout mon desir, c'est toute mon attente.

Auquel Euryalus de parole piquante.
Ic ne te pense point homme experimenté
A la lucte, à la course, ou qu'ayes fréquenté
Les hazards de la guerre, ou le bruit des alarmes,
Où les hommes galands paroissent souz les armes:
Mais tu ressembles mieux à quelque marinier,
Sçachant dessus la mer l'auiron manier,
Ou tenir le timon, & monter sur la hune,
Ou à quelque marchand qui va chercher fortune
Pour faire quelque gain, & le gain acquesté
Porter en sa maison, ou à la verité
Plustost à un corsaire estant sur l'eschaugette
Du hault de son vaisseau, qui espie & qui guette
La nauire marchande, afin de l'emporter.
Non, non, tu n'es pas propre à combattre & iouster.

Auquel, le regardant de trauers en colere,
Ulysses respondit. Amy, tu me confere

Tres-mal à un brigand, & tu ressembles mieux
 Un homme querelleux qu'un iuste & vertueux,
 Tu es un peu trop libre. Or les Dieux à tout homme
 Leurs dons tout à la fois ne prodiguent pas. Comme.
 Eloquence, courage, esprit, intégrité:
 Cestui-cy ne sera pourueu de grand beauté,
 A qui Dieu donnera la faconde eloquence,
 Par elle rachetant sa laide corporence,
 Et pour elle donnant la langue, & l'ornement
 Du langage disert. Cestuy là voirement
 Est admiré du peuple, & sa douce parole
 Des beaus auditeurs les oreilles enjolle,
 Les rudes en parlant ameinc à la raison,
 Excelle en fin sur tous par sa douce oraison.
 Si quelquefois il sort & va parmy les rues,
 Le bourgeois comme un Dieu l'adorent testes nues,
 Ont l'œil sur luy tout seul fiché & arresté,
 Et leur semble qu'il ait quelque diuinité.
 Mais l'autre a la beauté du visage agreable,
 En beaux lineaments, il est aux Dieux semblable,
 La lieffe en son corps s'ouure de tous costez:
 Mais il n'a pas aussi les propos bien dictés,
 La grace luy default de l'attrayant langage,
 Et de parler correct il n'a pas l'aduantage.
 Tu en es tout ainsi, car certes ta beauté
 Est si grande, que rien n'y peut estre adiousté,
 Mesme les Dieux de qui tant grande est la puissance,
 N'en scauroient former un de plus belle prestance:
 Pour le reste, tu n'as n'esprit, n'entendement,
 La beauté de ton corps ce n'est rien que du vent,
 Tu ne peux en conseil bien dire ne bien faire,
 Tu l'as monstré, m'ayant pronouqué à colere.

LE VIII. LIVRE

Ainsi mal à propos : Non, non, ie ne suis pas
 Ignorant ne des ieux, ne des aspres combats,
 Ainsi que tu as dit, ie m'en vante le prime,
 Et en tr les vaillars le second ne m'estime,
 Ent el s plus adroits des armes tireray,
 La palme de l'escrime à to us i' arracheray,
 Tant que i' auray fiance en ces mains, en cet aage,
 Et mon espre au poing, & en mon bon courage:
 Encore qu'affligé, ce tristesse pressé,
 Opprime de travail, de malheurs trauesé,
 Eacor. que long temps & par mer & par terre
 J'ay couru moy les fatigues de guerre,
 Et sur les mers à la force des bras,
 Et toutesfois esprouuer aux combats.
 Et me médifante excite, mord, anime
 La colere en un cœur magnanime,
 Et par trop piqué. Or sans auoir quitté
 Le port, il s'est leué d'impetuosité.
 Et la pierre pesante, & qui n'estoit iettable
 Mais pas quel qu'il fust là, non pas mesme ebranlable.
 Mais quelques il eslança dedans l'air & au vent
 Et le plus oien plus massif, plus lourd & plus pesant,
 Et c luy dont se sert de tousiours la noblesse,
 Et des Theaciens la plus roide ieunesse.
 Et de son bras puissant il vint à esbranter
 La terre longuement, puis la ietta en l'air
 Et toute, a puissance : un grand son effroyable
 Et le lourd poix se cacha dans le sable,
 Et terre marqua. A lors les assistans
 Et le contre bas baisserent tremblottans
 Et de crainte, et de effroyement, combien qu'ils facent rage,
 Et soient excellens au fait du nauigage,

Admirent estonnez & perdent le caquet,
 A l'incroyable coup qui leur vient d'estre fait.
 La pierre vole au vent, court dessus la campagne,
 Et partant d'un tel bras, toutes les marques gaigne.

Alors Pallas ayant vestu un corps mortel
 Marqua le coup, & puis leur tint un propos tel.

Bien auengle seroit qui au maniment mesme
 Ne cognoistroit le coup de ceste borne extresme,

Ce coup passe bien loing, & ne se mesle point

A tous les autres coups: mais aduance son point
 Deuant quel que ce soit qui derriere demeure.

Courage mon amy, courage: ie t'assure

Que nul de tous ceux-cy ton coup ne passera,

Et quelque effort qu'il face approcher n'en pourra.

Lors Vlysses tressault de ioye incomparable

Voyant qu'il a trouué un amy favorable:

S'adresse aux Scheriens, & les prouoque ainsi:

Or mettez plus auant que ceste borne icy

Ieunesse Scherienne, ou s'il fault que i'en face

Une autre, ie suis prest. Que ceste-cy s'efface

Ie la remarqueray, ou ietteray plus loing.

Vous doncques, que celuy qui a tant soit peu soing

De montrer sa valeur paroisse magnanime,

Car ie suis prouoqué, soit que soit à l'escrime,

Ou au ceste pesant, ou soit à qui courra

Plus viste, & le premier la borne touchera:

Venez à m'esprouner, ie dy tant que vous estes

Icy de Scheriens, car mes iambes sont prestes:

Venez, di ie, approchez, ie ne reculle pas,

Ie n'en excepte nul, hormis Laodamas,

Car il m'a bien veigné. Qui, sinon qu'il en eust plaine

La teste de folie & d'arrogance vaine

LE VIII. LIVRE

Combattra son amy, & qui prouoquera
 Qu'un enragé, celuy lequel le logera?
 Certe celuy qui veut de pair à pair combatre
 Celuy qui le reçoit, & contre luy debate,
 Exilé dessus tout, estrangé, enuaby
 De fortune & de mal, merite estre hay,
 Il gaste tout son faict, se rend insupportable,
 Et est vilainement chassé en miserable.
 Mais tout autre qui veut contre moy contracter
 Ie ne reculle point, ie ne veux retracter
 Rien de ce que i' ay dit, ie demande rencontre,
 Ferme ie l' attendray, ou iray à l' encontre:
 Soit qu' il faille escrimer, le ieu i' en ay appris,
 Soit qu' il faille courir i' en emporte le prix,
 Soit qu' il faille de l' arc débander les sagettes,
 Soit s'ecraser la teste au cruel ieu des cestés.
 Approchent les plus forts, viennent les plus sublins,
 Car ie sçay débander l' arc de mes fortes mains,
 Et ie suis le premier à rendre ensanglantee
 Dessus mes ennemis ma fleche droit iettee.
 Le seul Philoctetes à Troye m'emportoit
 Tirant plus droit que moy, luy seul me surmontoit
 Lors que nous autres Grecs mettions un prix louable
 A qui tireroit mieux de la fléche honorable.
 Des autres ie me vante estre tout le premier,
 De ceux qui sont viuans ie suis le singulier
 En quelque lieu qu' ils soient de la terre habitable,
 Et qui sçauent manger le present delectable
 De la merc Ceres. Mais, ô Phœaciens,
 Ie n'ose m'égaller aux Heros anciens.
 Qui s'accompaeroit au magnanime Alcide,
 Qui au brauue Eurytus que la terre Occhalide

*Belliqueuse a nourry, qui mesmes se prenoient
Jusqu'aux Dieux, & tirer contre eux entreprenoient?*

*Eurytus en receut puis apres mort amere,
Et ne vieillist iamais sous le toit de son pere,*

*Car Phæbus le tua, temeraire qu'il fut
De l'oser prouoquer, & souffrir ne le sceut.*

*Quoy? aussi droit encor le ianelot ie iette
Que quelqu'un tireroit de l'arc une sagette.*

*Mais pour les pieds, ie croy qu'on me deuanceroit,
De cela seulement on me surpasseroit:*

*J'ay trop paty sur mer, les genoux me tressaillent
N'y ayant peu suffire, & les forces m'y faillent.*

*Il dit, & tout le monde estonné se taisoit.
Le seul Alcinoüs en ces mots luy disoit.*

*Tes propos, ô mon hoste, ont eu bien grande force
En mon endroit, dit-il, par les faits tu t'efforce*

*De monstrier ta vertu, iustement indigne
De ce que cestui-cy t'a ainsi dédaigné:*

*T'osant mal à propos prouoquer à combattre,
Car nul homme viuant n'entreprendroit debattre,*

*Et blasmer ta vertu, ayant du iugement,
Et qui auroit appris de parler sagement,*

*N'oseroit en plain cham éprouuer ta vaillance
Sans en porter bien tost la deuë penitence.*

*Mais or' écoute moy, Tu pourras quelque iour
Raconter à quelque autre, alors que de retour*

*Seras en ta maison, prenant dessus ta table
Auecques tes amis ton repas de la table*

*Ta femme & tes enfans, & t'en a rememorant,
La vertu dont icy on nous va decorant,*

*Et les combats esquels sur la mer & la terre
Propre nous arendus le grand dard de tonnerre.*

LE VIII. LIVRE

Pour l'escrime, les poings, le ceste ensanglanté,
 Ce pays cy, des plus n'est expérimenté:
 Mais (qui est maigre chose, & vertu fort petite)
 Pour bien courir des pieds ceste gent est fort viste,
 Nous sommes excellens pour aller sur la mer,
 Bien conduire un vaisseau & dignement ramer:
 Nous prenons grand plaisir à faire bonne chere,
 Nous aimons la Musique, & la dance, & de faire
 Longue table sur tout, nous tenir nettement,
 Nous baigner, & changer souvent d'accoustrement,
 Et le liét blanc & mol. Or maintenant, ieunesse,
 Que ceux qui ont acquis de bien danser l'adresse,
 Se mettent en auant, afin que quelque iour
 Nostre hoste en son pays se voyant de retour,
 Raconte à ses amis, comme à regir sur l'onde
 Les nauires voilez nous passons tout le monde:
 Comme à courir dispos, à danser & baller,
 Chanter, iouer du luth, nous pouuons exceller
 Toute autre nation. Que quelqu'un donc s'aduance,
 Et s'en aille querir la lyre en diligence
 Au bon Demodocus, qui est à la parroy
 Pendue à un crochet. Ainsi dit le bon Roy
 Alcinois, qu'on void en majesté reluire.
 Et le Herault se haste & va querir la lyre
 Du bon Demodocus, que le Roy veut ouyr,
 Et de ces deux accords son hoste restouyr.
 Lors neuf des mieux appris de toute la ieunesse,
 En disposition, en grace, & en soupplisse
 Plus expérimentez, ont le soing d'ordonner
 L'ordre du bal suyuant, & de tout gouverner:
 Disposent un chacun, & soustiennent la charge
 Du bal. & des chansons dedans la salle large.

Apres voicy venir le heraut, apportant
 Le lut harmonieux, qui au chantré le tend:
 Luy se met en auant, & toute la noblesse
 Qui ieune, à de danser & l'usage & l'adresse
 Se met autour de luy, & à ses diuins sons
 Accorde sa cadance & ses belles chansons.
 D'un art émerueillable & diuine science
 Balans dedans la sale ils font valoir la dance,
 Et Vlysse estonné admire grandement
 Leur disposition, leur art, leur mouuement,
 Leurs sauts entre-coupez, leurs passépieds volages,
 Et la diuersité de leurs gentils passages.

Tandis Demodocus des beaux airs qu'il chantoit
 Tout ce noble troupeau doucement enchantoit
 Et touchant le boyau de sa lyre diuine
 Il prend un beau sujet de treshaute origine
 De Mars & de Venus il chantoit les amours,
 Et comme à Mulciber ils firent de bons tours:
 De leurs embrassemens les premieres caresses,
 Mille ieux, mille esbats & mille gentilleses,
 Et comme mille fois Cyprine luy donna
 Mille baisers secrets, son front environna
 De bouquets & de fleurs, dedaignant delicate
 Les baisers d'un boiteux, dont le lit elle gaste.
 Apres il adiousta que Phabus éclairant
 Prompt rapporteur alla leur faulte decouurant
 Quant il les vid ensemble, & la tristesse grande
 Qu'en eut le Roy du feu qui aux forges commande.
 Comme il en fut troublé: les criz qu'il en ietta,
 Et comme mainte chose en son cœur medita
 Afin que se venger de l'un & l'autre il puisse:
 Qui en fin il eut recours à son grand arifice

LE VIII. LIVRE

*Entra dedans sa forge, & longuement batit
Sur son horrible enclume un fer qu'il estendit,
Il en fit des chainons qui ne se pouuoient rompre,
Par la force des mains & par le temps corrompre,
Pour deffous le secret des liens incogneus
Enuelopper ensemble & Mars & sa Venus.*

*Son cas paracheué, plein d'ire dedaigneuse
Il s'en va vers le liët de la couple amoureuse,
Ses chainons deliez il tend de toutes parts,
Car merueilleusement il en vouloit à Mars.
L'ennemie à Pallas si primement ne file
Que Vulcan auoit fait sa cordelle subtile,
Même à peyne les Dieux la pouuoient discerner.*

*Son piege bien tendu, qu'il auoit fait tourner
Tout à l'entour du lit de la Deesse aymable,
Il feint de s'en aller en l'Isle désirable
De Lemnos son sejour, noble & belle Cité
Ceste Isle de tousiours chere luy a esté,
Et là sa Cour il tient. Mars s'estant de l'absence
De Vulcan apperceu, brulant d'impaticence,
Et bouillant de l'amour de sa belle Venus
Entre dedans la chambre, où les lacs incogneus
Finement se cachoient. Là, Venus a trouuee
De deuers Iupiter freschement arriuee,
Il la prit par la main, l'embrassa doucement
Et luy dit, ô m'amour que i'ayme uniquement,
Ne veux tu pas, mon cœur, que nous couchions ensēble,
Et que l'amour au lit doucement nous assemble?
Ton mary n'y est pas, certaine ie t'en tiens,
Il est allé trouuer ses rudes sintiens
En Lemnos sa maison. Chose plus agreable
Ne pouuoit arriuer à la Deesse aymable,*

Ils se mettent au liect, l'un l'autre desireux
 D'accomplir la douceur de l'esbat amoureux
 Avec mille plaisirs. Mais soudain qu'ils s'embrassent
 Mille petits chainons autour d'eux s'embarassent :
 Liens de tous costez les viennent attraper
 Ils ne peuvent chetifs d'eux se desuelopper,
 Ne peuvent se mouvoir, & ne peuvent pas mesme
 Leuer ne mains, ne bras, tant leur peyne est extreme.
 Ils recogneurent bien, mais c'estoit un peu tard,
 Du boiteux forgeron & la malice & l'art :
 Qui reuient tout soudain & de sa hanche grimpe
 Sur le sommet astreux du reluisant Olympe,
 Plustost qu'il n'eust peu estre arriue en Lemnos
 Phœbus, à l'œil duquel rien ne peut estre clos
 Voyant le tout d'en haut de son throsne, moleste
 Vint decouurer le cas à la troupe celeste.
 Vulcan va chez Venus enragé de ce tort,
 Escume de colere & les leures se mort,
 Brasme effroyablement, & tous les Dieux appelle
 O pere Iupiter & vous troupe immortelle
 Des Dieux tousiours heureux, qui iamais ne mourez,
 Et qui sur le luisant du haut Ciel demeurez,
 Venez voir, ie vous pry l'iniure punissable,
 Combien que ridicule, ordure intolerable
 Aux mariz : venez voir comme me scait traiter,
 Pauvre boiteux, Venus la fille a Iupiter,
 Comme elle me mesprise : aimant ce pestifere
 Cest enragé de Mars, malheureuse a dultere,
 Pource qu'il est dispos, beau, puissant & nerueux,
 Me dedaigne, d'autant qu'elle me voit boiteux
 Et foible & impotent. Mais mon pere & ma mere
 Sont causes decela, que iamais la lumiere

LE VIII. LIVRE.

Nem'eussent ils fait veoir, pour si abiectement
 Me traicter. Voyez les coucheZ ensemblement.
 O la meschanceté, auoir osé commettre
 Tant indigne forfait, & dans mon liét se metre?
 Hà, ie meurs de despit. Voyez le paillard pris,
 Et de l'autre costé la paillarde Cypris.

Bien, leur ioye pourtant n'en sera guere grande,
 Vous ne iouireZ pas ô amoureuse bande
 Long temps de vos amours, & des contentemens
 Du plaisir desrobé de vos embrassemens.

Vous en maudirez l'heure, ô confits en malices,
 Vous aurez en horreur le miel de vos delices,

Mars & Venus, i'en iure, aussi demeureront
 Pris ensemble & liez, iamais n'en sortiront

Que mon père ne m'ayt rendu le mariage

Et ce qu'il eut de moy pour sa fille volage,

Pour ceste belle Nymphe, en qui n'est ny honneur

Ny honte, ny respect : cause de mon malheur,

Brulant de paillardise orde, sale, & lubrique,

Belle à la verité, mais nullement pudique.

Il diét, & tous les Dieux coururent à sa voix,
 Sur les planchers de l'air vindrent tous à la fois.

Neptuney accourut qui les ondes amasse,

Et du globe terreux les rinages embrasse,

L'Atlantiade y vint, qui scait le gain chercher,

Et ses traits loin jettant Phébus le blond archer:

Les Deesses au Ciel seulettes demeurerent,

Et venir chez Vulcan trop craintifues n'ozèrent:

Honteuses elles ont vergogne de Venus.

Les Dieux dessus le seuil de l'huis se sont tenuz,

S'eclatent tous de rire, & font du Ciel la fable

Le malheur de Vulcan, & son art admirable.

Ils admirent pourtant son dol ingenieux.

Alors igne scay qui de la troupppe des Dieux
Dit, ainsi qu'ils alloient parlant de cest affaire:
Les actes viciens onc ne succedent guiere,
Et le pesant qui marche attrape le hastif.
Comme asteure Vulcan combien qu'il soit tardif
Par son art a pris Mars, qui de vistesse isnelle
Surpasse tous les Dieux de la voute eternelle:
Et tout boitcux qu'il est, par sa ruse il a pris
Le dispost qui obtient sur les disposts le prix
A ceste occasion sa peyne est augmentee,
Et de son ennemy l'ame plus irritée.

Ils deuisoient ainsi quand en ceste facon
Apollon attaquâ l'Arcade nourrisson.

Cher fils de Iupiter, dont les parolles sages
Font si discrettement des hauts Dieux les messages,
Toy qui donnes les biens, voudrois tu les bras nuds
Et le corps depouillé tenir ainsi Venus
Douceement embrassée, & estre en ceste sorte
Estroittement serree de ceste chesne forte?

Auquel Mercure dit. O que fust il ainsi
Roy Phœbus, grand archer. I'endurerois cecy
Et trois fois plus encor, & que Dieux & Deesses
Me vinsent voir leur saoul, pris de telles finesses,
Garroté des chainons d'un lien plus puissant,
Pourueu que de Venus ie fusse jouissant.

Vn rry print tous les Dieux quand il finit de dire,
Mais le Prince des eaux fut seul qui n'en peut rire:
Ains des mains, de la voix Vulcan il suplioit
De laisser aller Mars, & ainsi luy disoit,

O Dieu, ô grand artiste, à l'alleure tardine;
Destie ie te pry le belliqueux Gradine,

LE VIII. LIVRE

Voicy, ie te promets pour luy, de te donner
 Tout ce dont on se peut dignement guerdonner
 Entre Dieux immortels. Auquel la iambe torte,
 Non, ne me vien iamais parler en ceste sorte
 Neptune ebranle-terre, & n'entre en caution
 Enuers moy miserable, & en responcion
 D'un autre miserable. Hé tepourrois-ie prendre
 Entre ces puissans Dieux, & en mes fers te rendre
 Au lieu de cestuy cy, si tost qu'il se verra
 Deffaiët de mes liens & son debte nier a?

Auquel Neptune alors. Si sortir tu le laisse,
 Et qu'il ne veille apres te tenir sa promesse,
 Je payeray pour luy ce qu'il aura promis.

De tant te refuser il ne m'est pas permis,
 Et ne le doy, dit il, ô grand ebranle-terre:
 Je le vay deliurer. Ce disant, il desferre
 Le secret des chainons. La chaine se dissout,
 Et l'un & l'autre amant fut aussy tost debout,
 Mars gaigne vistement les sommets de sa Thrace,
 Et Venus au beau ris la mere de la grace
 S'en va droit en Paphos, sa treschere maison,
 Fort ayse de se voir deliuré de prison.

Là son temple est dressé, & l'encens de Sabece
 Sur son autel sans fin faiët monter la fumee
 De ses douces odeurs. Les charites soudain
 Promptes à la servir la mirent dans le bain,
 D'eau tiede doux fleurant doucement la laverent,
 De suc Ambrosien l'oignants la recreerent:
 Puis l'ayant bien servie ainsi qu'on faiët les Dieux
 Letterent dessus elle habits tresprecieux.

Ulysse au chantre prit un plaisir indicible,
 Et le Phéacien à la rame inuincible

Alors Alcinous commande s'aprester
 Le beau Laodamas & qu'il vienne sauter
 Seul avec Halius, car nul ne s'appareille
 A leur legereté disposte & nonpareille
 Adonques en leurs mains ils prennent le balon
 Que Polybe auoit fait d'admirable façon,
 L'un le pousse en l'air haut d'agilité si forte
 Que dans l'obscurité des nues il l'emporte,
 L'autre esleué de terre aysement le preint,
 Le prit ains que son pié sur le paué reuint:
 Puis apres s'estre assez exercez à la balle
 Ils s'en viennent dresser le bal dedans la salle,
 Font merueille des pieds, & dansants & sautants
 L'un de l'autre à l'enuy passent ainsi le temps.
 D'autres ieunes enfans d'un concert admirable
 Donnoient plaisir au peuple, au chant emerueillable
 De leurs airs doucereux, c'est plaisir de les voir
 Tous chantans ou dansans faire bien leur deuoir.

Lors Vlysses au Roy. O Prince dont la gloire
 Grande entre tous les Rois par le monde est noiroire
 Certes les Scherians comme tu me l'as dit
 Tous autres à denser passent sans contredit,
 Et i'en suis bon témoin. Rany ie m'emerueille,
 De voir l'agilité de ces gens nonpareille.

Il dit, & le Roy prit vn grand contentement
 A ce qu'il auoit dit: Se tourne promptement
 Vers toute l'assemblée, & de parole sage
 Aux rameurs Scherians vint tenir ce langage
 Gentilshommes, Seigneurs, escoutez vostre Roy
 Et vous Phaaciens ie vous pry oyez moy.
 Ce bon seigneur me semble estre plein de prudence,
 De grand vigueur d'esprit, d'insigne experience.

LE VIII. LIVRE

Faisons luy ie, vous pry quelques riches presens
 Honorans sa vertu, & qui luy soient plaisans:
 Douze se trouueront chacun ou Roy ou Prince
 Qui ont authorité dessus ceste prouince
 Ie feray le trezieme. A luy chacun donra
 Vn bel accoustrement, & present luy fera
 D'untalent de fin or. Que donques on s'assemble,
 Et nous luy porterons nos presens tous ensemble
 Il en sera plus gay alors qu'il les tiendra,
 Et plus alaigrement son repas en prendra
 Qu'Euryale aussi voise & se reconcilie
 A luy, i'en suis d'aduis, & courtois, le supplie
 De n'estre point fasché qu'inconsiderement
 Il ayt parle à luy, luy offre honnestement
 Quelque present apart. Il dit: chacun l'aduoué
 De ce qu'il proposoit, & hautement le loue.
 Alors Euryalus en ces mots respondant:
 Alcinous, dit il, grand Prince commandant
 Sur vn peuple infini, ie luy veux satisfaire
 Selon ton mandement, afin de te complaire
 Iay vn estoc doré magnifiquement beau,
 La poignee est d'argent d'Iuoire le fourreau,
 Estoffé richement le don est honorable
 Et si luy sera fort, ie m'asseure, agreable
 Iele luy vois offrir. Ce disant, s'en alla
 Trouuer le fort Vlysse, & ainsi luy parla
 Mon pere, ô personnage excellent & insigne,
 S'il m'estoit eschappé quelque parolle indigne,
 Que le vent, ie te pry, l'emporte entierement.
 Les Dieux te doit pouuoir à ton contentement
 Faire voyage heureux, agreable & prospere,
 Et reuoir ta maison & ta patrie chere.

Après

Après auoir sur mer si longuement erré
Les Dieux te doint aussi tout aage desiré.

O mon treschere amy, (luy respondit Vlysse
Tout aysé du present) & que long temps tu puisse
Viure heureux & contant, sans iamais regretter
L'estoc que tu me viens par honneur presenter:
Puis que tu m'as voulu, afin de satisfaire
Au tort que tu m'as fait, ce digne don en faire.

Ce disant, il le prend, le pend à son costé,
L'estoc, de maini beau clou richement argenté
Tandis le soleil tumbé, & les dons on apporte
Qu'on auoit assemblez, riches en toute sorte.

Au prix que les heraultz au palais les portoient,
Les filz du Roy, soudain les prenoient les mettoient
Pres d'Arété la Royne. Apres ilz obeirent
Au Roy Alcinous & pres de luy se mirent
Comme il leur commandoit. En apres il parla
A la Reyne, & luy dit. Ce coffre que voila
Faites le bien serrer, & que dedans on mette
Quelque beau vestement, & quequel robe honeste;
Et que le tout luy soit gardé soigneusement.
Et vous aultres, allez, courez diligemment
Faites chaufer force eau, afin qu'il se nettoye
Qu'il se baigne, se lane, & que ioyeux il voye.
Les honnestes presens, les richesses, les biens
Que luy font auourdhuyl les Seigneurs Scheriens.
Puis vienne s'esioir au festin magnifique,
Et participe aux sons de la douce musique,

Pour moy: ce grand hanap d'or reluisant & fin
De bon cœur ie luy offre en don: à celle fin
Qu'il ayt de temps en temps tousiours de moy memoire;
Et que quand il voudra parmy ses amiz boire,

LE VIII. LIVRE

Chez luy, premierement au puissant Iupiter
 Et puis aux autres Dieux il en puisse ietter
 En terre le doux vin. La Reine, à sa parolle
 Faict le commandement à sa troupe: qui vole,
 Si tost qu'elle l'entend, porte, verse, emplit d'eau
 Le bain pour le lauer, allume le fourneau,
 Iette du bois dessous qui la chaudiere enflamme,
 Et le long du trepiè rampoit la belle flamme.

Cependant Areté de sa chambre tiroit
 Un beau coffre, & dedans curieuse serroit
 Les dons, les vestemens, l'or & la pierrerie
 Que son hoste auoit eu des Seigneurs de Scherie
 Suivant l'aduis du Roy. Elle y fit mettre aussi
 Vn bel habit tout neuf, & puis luy dit ainsi:
 Remarque bien le tout, voicy que ie l'enferme,
 Fai dessus quelque boucle & la serre bien ferme,
 Qu'on ne t'en prenne, estant au vaisseau endormy.

De la Reine, Vlysses creut le conseil amy,
 Enueloppe le coffre, vne boucle subtile
 Y fit, que luy apprit Circé la Nymphe habille.

Alors la fille vint, qui au bain le conduit,
 Vlysses le voiant bien fort s'en resioit,
 Car depuis Calypso, il n'estoit, pour remède
 De sa grande fatigue, entré dans nul bain tiede.
 Mais estant là, la Nymphe en auoit grand souci:

Après qu'il fut laué des seruantes ainsi,
 Et que son corps fut oint de liqueurs precieuses,
 On lui ietta dessus, robes delicieuses,
 Puis il sortit ioieux, & de rechef alla
 Trouuer ceux qui beuuoient. Alors l'attendoit là
 L'excellente en beauté Nausicaa la belle,
 Aiant la Majesté d'une Nymphe immortelle,

*Au maintien gracieux que grane elle portoit
Vne Deesse mesme elle representoit.*

*Elle s'esbahissoit voiant le Roy d'Ithaque
De tant belle presence : adonc elle l'attaque
Disant. Et bien mon hôte, étant en ta maison
Dy moi ie te supplis si tu auras raison
De te ressouuenir de t'a tant bonne amie
Nausicaca l'infante, à qui tu dois la vie.
Lors le caut Ulysses lui dit lui blandissant.*

*Belle Nausicaca fille du Roy puissant
Le grand Alcinoüs, soit la volonté telle
De Iupiter, mary de Iunon sa seur belle,
Que ie voye en seurté mon pais de retour.
Et selon mon desir me luisse l'heureux iour
Auquel i'arriueray sur mes champs domestiques:
Certes ie t'y rendray de mes vens pacifiques
Les doux remercimens tant que viuant seray,
Et tout ainsi qu'un Dieu ie te reclameray.
Car tu m'as conserué ô gentille pucelle:*

*Ce disant il s'assit sur vne chaire belle.
Aupres d'Alcinoüs, adonc ils detranchoient
Les viures en morceaux, & le vin debouchoient.
Puis le Heraut arrine, & quant & quant luy entré
Le bon Demodocus, le tant aymable chantre:
On l'assied parmy ceux qui estoient là disnant;
Et contre un grand pilier il se va soustenant
Alors Ulysses dit au Heraut venerable
En tranchant du Sanglier qui estoit sur la table
(Car il en restoit fort encores du repas)
Vn tronçon d'entre tous le plus tendre & plus grâs
Tien herant ie te pry. pren cela, & le porte
Au chantre de par moy, dy luy que ie l'exhorte*

LE VIII. LIVRE

De boire & de manger : que ie le veux aussi
 Aymer & honorer, bien que plein de soucy.
 On doit tousiours porter honneur & reuerence
 Aux poëtes gentils, grande est leur preferance
 Sur tous hommes mortels. Car la muse a daigné
 Les instruire, & leur art leur à, douce, enseigné,
 Aymant fort leur mestier. Ainsi qu'il luy commande
 Le heraut prend soudain en ses mains la viande
 Qu'Ulysses luy tendoit, afin de la porter
 Au bon Demodocus, & la luy presenter.

Il la prend de bon cœur, la decoupe l'entame,
 En mange à son plaisir, plein de ioye en son ame,

Or tous les conuiez commencerent soudain
 A faire bonne chere, & de porter la main
 Et aux plats, & aux pots: & plein d'estionissance
 Vn chacun en prenoit selon sa suffisance.

Quand la soif fut esteinte & l'appetit passé
 Ulysses en ces mots s'est au chantre adressé:

Gentil Demodocus, des Muses l'excellence,
 Iete prise beaucoup, grande est ta preferance
 Sur tous hommes mortels: soit que sous les douceurs
 Du diuin Apollo, ou dessous les neuf seurs
 Tu ayes tes chansons si doctement apprises:
 Tu dis, comme elles sont, les hautes entreprises
 Des Grecs, & leurs malheurs, & ce qu'ils ont souffert,
 Soit que tu ayes tout toy-mesme decouvert,
 Comme y estant present, soit que l'aye ouy dire,
 Tu scais naïfvement le pinser sur la lire.

Mais poursuy ie te prie & sur ta douce vois
 Chante nous l'appareil du grand cheual de bois,
 Dy nous l'inuention de l'estrange edifice
 Qu'Epeus faconna d'admirable artifice

*Al'ayde de Pallas. Ulysses le sublin
Le poussa dans le fort de la ville, tout plein
D'hommes armez & forts, qui renuerferent Troye,
Mirent Pergame à sac & Ilion en proye.*

*Que si tu scais traicter ce sujet comme il faut,
Dessus tous les humains ie t'esleueray haut,
Ie publieray par tout que ton vers, que ta grace,
Que ton entendement tous les autres surpasse.
Ie mettray ton renom iusque au plus haut du Ciel,
Je diray que les seurs t'ont abreuué du miel
Qui coule sur Parnasse, & qu'en toute largesse
Quelque Dieu a sur toy deployé sa richesse.*

*Il dit, & de ce los le Poëte excité
S'a prestant à bien dire a disert recité
Dessus son luth diuin, comme sur la marine
Monterent les Gregois, pour faire bonne mine,
Des logerent hastifs, mettans le feu par tout
Commenceants cestuy cy, finissants l'autre bout:
Tandis les autres chefs que la montagne enferme
Dans le traistre cheual, là dedans faisoient ferme
Remplis de grand silence, & dedans la cité
Par les habitans mesme est le cheual ietté:
Ulysses qui menoit ceste gaillarde bande
S'enseuelit luy mesme en la montagne grande,
Et Troyens de tirer. Mais comme ils estoient là,
Diuerse opinion parmy eux se mesla,
Trois aduis se traictoient: & l'inconstant vulgaire
Se partissoit en voix l'vne à l'autre contraire.
Les vns vouloient sans plus que le bois fust ouuert,
Et ce qui pouuoit estre au dedans decouuert:
Les autres qu'on menast dessus vn precipice
Et qu'on en fist rouler le mechant edifice,*

LE VIII. LIVRE

D'autres qu'on laissast là le sacrossaint present,
 Et que l'on adoucist les Dieux en ce faisant.
 Plus que tout autre aduis le dernier ils suivirent,
 Et les Troyens ainsi sous les armes perirent,
 Le destin les pressoit. Ainsi dans la Cité
 Fut mise la machine, & le cheval ietté:
 Dans lequel se cachoient la fleur de la jeunesse,
 Et les plus résolus de la flotte de Grece:
 Qui devoient tost donner aux Troyens malheureux
 Espouventables morts & trespas rigoureux:
 Demodocus chantoit comme sortants du chesne,
 Descendans comme à flots des caavernes du fresne
 Les Grecs mirent à feu la superbe cité
 Se resspandants par tout, d'un & d'autre costé
 Espars ils saccageoient, & de grande furie
 Eslangoient les horreurs de leur aspre turie.
 La grande foule tumba deuers Deiphobus
 Où le Dulichien avec Menelaus
 Firent de grands efforts: car aux cris, aux alarmes
 Les plus braues Troyens s'estoient là mis en armes.
 Le combat fut bien grand, Mais ils furent mis bas
 Sous l'effort d'Ulysses assisté de Pallas.

C'est le diuin sujet que Demodocus traicte.
 Cependant Ulysses larmes de ses yeux iette
 En grande quantité, son visage humectant
 Des grands ruisseaux de pleurs qui luy vont degoutant
 Comme une pauvre femme & triste & desolee
 Embrasse son mary, tumbé dans la mestee
 D'un furieux combat, pleure, couuert de coups
 Par le glaiue ennemy son miserable espoux,
 Cependant qu'il defend sa patrie, sa ville,
 Ses murs & son foyer, sa femme & sa famille.

La pauvrete qui voit son mary se mourant
 Et haletant encor, triste, le va pleurant
 Couchée dessus luy, remplit l'air, de ses plaintes,
 Meut la terre à ses cris, le Ciel à ses compleintes.
 Cependant l'ennemy cruel luy est à dos,
 Qui la haste, & la frappe à coups de iavelots,
 La trainne en seruitude, & d'effort pitoyable
 Force de mille maux la pauvre miserable:
 Son visage tendret cy deuant tout amour
 Perd à force de pleurs son lustre & son beau-jour,
 Son beau teint se fanit sous la tristesse amere,
 Et ses yeux si tendus se rident de misere,
 N'est plus rien qu'une vieille, elle qui par auant
 Jeune fille s'alloit sur toutes esleuant
 Vlysses ainsi, au son des pitoyables carmes
 Qui chantoient ses malheurs, se fondoit tout en larmes,
 Et nul ne l'apperceut : le Roy tant seulement
 Qui luy estoit prochain le vid, secretement
 Gemissant en son sein, & de face troublee:
 Si prit occasion de dire à l'assemblee.

Je vous pry, mes amis, sans plus outre-passer
 Que le chancre diuin veille son chant cesser,
 Tout le monde n'a pas son suiet agreable.
 Je vous dy que depuis qu'on est sorti de table
 Et que Demodocus son chant a commencé,
 Nostre hoste que voicy de gemir n'a cessé,
 Il a le cœur serré, la marrisson le presse,
 Et faut qu'il soit saisi de quelque grand' tristesse,
 Que le chant cesse donc. Nous qui le recenons
 A quelque autre sujet-retourner le deuons,
 Inuenter vn moyen qui destourner le puisse
 De ces tristes pensers, & qui le resionisse.

LE VIII. LIVRE

Car il est plus seant ses hostes delecter
 Quand on les tient cheZ soy, que de les contrister,
 Et à l'occasion de ce mien hôte honneste
 Ces dons icy se font, & ce festin s'appreste:
 Il'est fait suppliant, & ie le veux cherir
 Comme non frere propre, ayder, & secourir
 De toute ma puissance: & quiconque a bonne ame
 Ne rejette jamais celuy qui le reclame.

Mais ie te pry, mon hôte, ouvre moy maintenant
 Ton cœur, & l'à dedans ne va rien retenant:
 C'est toujours le meilleur se trouver veritable.
 Dy ton nom, que t'on pere & que ta mere aimable
 T'ont donné, par lequel ceux qui te cognoissoient
 T'appelloient, & tès gens comme ils le prononceoient
 Personne n'est sans nom: & quiconque a sceu naistre
 Bon, mauuais, de quel lieu que ce soit qu'il puisse estre,
 En naissant, ses parens luy ont donné un nom.
 Dy nous semblablement ton país, ta maison,
 La ville dont tu es, afin que tu t'embarques,
 Et que dans ton país te conduisent nos barques.
 Les nauires d'icy n'ont ti mons, ny patrons,
 Semblables que les ont celles des enuirs:
 Nos gens scauent les meurs, les pensers, les courages,
 Des gens, les nations, les plages, les riuages,
 Les habitations, ils trauersent legers
 Les mers & les courants, ne craignent les dangers,
 Les vents, ny les brouillats, ny le hazard des ondes,
 Et n'ant peur d'enfondrer sous les vagues profondes.

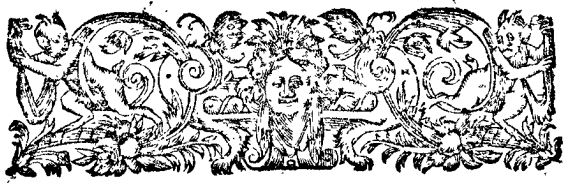
Pourtant, Nausit nous mon pere, cy deuant
 (Il m'en souuiet fort bien) nous disoit fort souuent
 Que Neptun nous portoit enuie merueilleuse
 De quoy nous n'auions peur de son eau perilleuse,

Et sans difficulté que nous entreprenions
 De mener un chacun, & point ne le craignons.
 Qu'il nous menaçoit fort d'ensondrer un nauire
 Qui nous appartenoit dans son profond empire,
 Pour un temps aduenir, ainsi qu'il reuiendrait
 De conduire quelqu'un. Donc qu'il l'ensondreroit
 Et sur nostre cié, ainsi qu'un mur terrible
 Mettroit la pesanteur d'une montagne horrible.
 Ainsi nous racontoit le vieillard : mais voila,
 Soit qu'il plaise à Neptune de faire tout cela
 Que mon pere a predict, & dont il nous menace,
 Soit qu'il change d'aduis & qu'il ne le parface,
 Tout gist en son plaisir. Mais, soit par toy conté
 En quel pays tu as esté tant tourmenté,
 Quels hommes, quelle gent : si c'est terre habitee,
 S'ils sont humains, courtois, si elle est frequente,
 Ou bien s'ils sont cruels, sauvages, furieux,
 S'ils sont hospitaliers, & s'ils craignent les Dieux.
 Dy moy encor cecy. Au sujet de ces carmes
 Pourquoi ie te suppli, as tu ietté ces larmes?
 Quelle tristesse as tu? Pourquoi gemis tu tant,
 Lors que tu vas oyant les gestes racontant,
 Et les malheurs des Grecs qui furent deuant Troye,
 Son funebre accident, son pillage & sa proye.
 Les Dieux ont faict cela, & leur perte pendoit
 Sur le bout du fuzéau que la Parque tordoit:
 Ces ruines, ces morts qu'elles leur ont filées
 A tous hommes seront à iamais reuelees:
 Les maux & les tourments qu'elles leur ont tramez
 Seront sur les chansons chantez & renommez.
 Quelqu'un de tes parens, ou ton pere, ou ton frere,
 Ton gendre bien aimé, ton cousin, ton beau pere,

LE VIII. LIVRE DE L'ODYSSEE.

Sont-ils morts deuant Troye, ou souz les hauts rempars
Du superbe Iliou ont-ils souffert de Mars
Le funeste trenchant? Car c'est en ceste sorte
Que se perd & déioint la proximité forte,
Et en ceste façon nous allons tous pleurans
Quand la mort les a pris, nos bien-aimez parens,
Ou si c'est ton amy qui ait eu mort amere?
Ie n'estime pas moins vn bon amy, qu'un frere,
Amy qui au besoin t'aide opportunement,
Et qui sage & prudent t'aime sincerement.

Fin du huitiesme Livre.



LE NEVFIESME LIVRE DE L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

DE commencement de la narration d'Ulysses. Ses exploits de guerre contre les Ciconiens, son abord aux Lotophages, sa venue en Sicile vers le Cyclops Polypheme, auquel, luy ayant mangé six de ses gens, il creue l'œil & se sauue de sa cauernę industrieusement.

AUTRE SOMMAIRE.

*Les Cicones cruels, les heureux Lotophages,
Polypheme éborgné dans ses antres sauvages.*



*Ors le sage Ulysses à dire ainsi commence.
Puissant Alcinoüs, Roy grãd par excellēce.
Sur tous les Princes Grecs, de qui l'illustre
nom*

*Parmy les nations estend son beau renom:
Certainement c'est chose agreable & honneste
Que d'entendre la voix d'un si parfait Poëte
Que cest ui-cy, semblable aux Dieux: & pour certain
C'est le plus agreable & plus beau d'un festin
Que la douce Musique: Alors qu'à sa merueille
Les doctes assistans sont ravis par l'oreille,*

LE IX. LIVRE

*Que le peuple escontant y reçoit du plaisir,
 Que la ioye, de tous le cœur en vient saisir,
 Que par tout le logis on en faitt allairesse,
 Que tous les conuiez sont esmeus de liesse,
 • Boient de ces accords les accents doucereux,
 Sont ravis du diuin de ses sons amoureux,
 S'emplissans à souhait de viures delectables,
 Quand le maïstre d'hostel charge les longues tables
 De mets delicieux, de pain les pannetiers,
 Et de vin excellent les ioyeux sommeliers,
 Et ceste chose encor me semble estre tresbelle.*

*Mais ie te veux narrer ma fortune cruelle,
 Ie te veux raconter mes infinis malheurs
 Si tu les veux entendre, & quelles grands douleurs
 J'ay souffert sur les eaux en allant par le monde,
 Afin que dauantage en pleurs ie me debonde.
 Mais, las, quels de mes maux diray-ie les premiers,
 Lesquels mettray-ie encor en ordre les derniers,
 Et lesquels de beaucoup? Car la celeste bande
 M'a donné des ennuis en quantité bien grande.*

*Sois moy donc ententif. Mais tout premierement
 Ie te diray mon nom, puis vous sçaurez comment
 Ie suis venu chez vous estrange miserable,
 Eschappé sur la mer à la mort effroyable,
 Aux tristes accidens du ruineur destin,
 Car de vostre pays le mien est fort lointain.*

*Du fameux Laërtes ie suis le fils, Vlysse,
 Cogneu par tout en ruse, en dol, en artifice:
 Iusques au Ciel s'estend la gloire de mon nom.
 Ie demeure en Ithaque isle de grand renom,
 Sur qui le mont Nerite estend ses frais ombrages,
 Et cache ses sommets dans les plus hauts nuages.*

Maints arbres grāds & hauts vōt dessus luy croissans,
 Et sont leurs beaux sommets de loïn apparoissans.
 Quelques isles autour sont dont elle est enceinte,
 Dulichie, Samos, & l'ombreuse Zacynthe,
 Son costé qui paroist pres la mer se penchant,
 Et qui de terre ferme est le plus approchant,
 Regarde vers le Nord, & les autres encore
 Vers le Soleil leuant & la nouvelle Aurore.
 Elle est petite. elle est aspre & rude au labour,
 Elle porte pourtant gens forts & pleins de cœur.
 Je ne puis de ces yeux rien voir tant agreable
 Que ceste terre là, mon pays desirable:
 Bien que de mariage & d'amour i'aye esté
 Par toy, ô Calypso, souuent sollicité,
 Combien que de Circé, la Mage renommee,
 En astuce, en sçauoir, en breuuage estimee
 I'aye esté recherché, espouser m'ait voulu,
 Rien ne m'a destourné, rien i'amaïs ne m'a pleu
 Que mon pays natal, & n'est en ma puissance
 D'oublier la douceur du lieu de ma naissance.
 Rien au pris du pays n'est precieux & cher,
 Rien ne nous est si doux que le natal foyer.
 Bien qu'un homme en richesse à nul autre ne cede,
 Que palais somptueux & tresors il possede,
 S'il est loïn du pays sur lequel il fut né,
 Et loïn de ses parens, il est infortuné.

Or ie te conteray maintenant mes voyages,
 Mes erreurs, mes trauaux, mes pertes, mes dommages,
 Desquelles m'a voulu le puissant Iupiter
 Dés le depart de Troye en mer persecuter.
 Au partir de Phrygie, & des plaines herbenfes
 Où auoit esté Troye aux maizures fumeuses,

LE IX. LIVRE

*Le tourbillon m'emporte, & pousse en moins de rien
 Au barbare terroir du bord Iſmarien
 Des Cicones cruels, auxquels ie fy la guerre,
 Pry leur ville, iettay leur muraille par terre,
 Hommes, enfans, vieillards, tuay tout sans mercy,
 Leurs femmes emmenay & leurs filles auffi,
 Partageay à mes gens leurs biens & leur richesse,
 Et personne ne fut qui n'eust dons à largesse.
 Le commande soudain la retraite sonner;
 Et les armes au poing sur ses pas retourner.
 Mais voyez les destins desia comme ils nous traittent;
 Mes compagnons, helas, mes paroles rejettent;
 Refusent d'obeir. Ils demouroient assis
 Par les nauſs, fayneans, & d'yresse tranſſis,
 Oublieux s'amuſoient à boire à toute outrance,
 Car ils auoient trouué du vin en abondance.
 Egorgerent au bord bœufs, montons & brebis,
 Tant que les Ciconois qui s'en eſtoient fuis
 Retournent furieux, avec force autres bandes:
 Car ils leur auoient dit les occiſions grandes
 Qu'on auoit faiët des leurs. Ils viennent donc sur nous
 Avec tous leurs voiſins, pleins d'ire & de courroux,
 Braues & belliqueux. Or au pays de Thrace
 Dedans le continent il habite vne race
 De gens, qui ſont dressez à fierement courir.
 A cheual sur leur homme & le faire mourir:
 Puis mettent pied à terre, & ſçauent bien combattre
 Quand il eſt neceſſaire, & l'ennemy abbatre.
 Ils nous ſurprennent donc, viennent à l'impourueu
 En grand nombre amassez, autant que l'on a veu
 De feuilles par les bois, de bleds par les campagnes
 De fleurs parmy les prez, & d'herbes aux montagnes.*

Iupiter, ses destins, les assauts, les hazards
 Nous pressoient grandement souz les armes de Mars,
 Et le sort, qui sur nous a la chance tournée
 Nous contraint de souffrir une triste iournée:
 Nous sommes entouré de sia de toutes pars
 PresseZ de l'ennemy, qui esclance ses dars
 Jusque dans nos vaisseaux, & de dessus la terre,
 De flèches & de traits nous font mortelle guerre.
 Depuis le point du iour tousiours nous combattons,
 Et iusques au Midy brauement resistons, (che
 Cobiè que moindres qu'eux. Mais quãd Tiron fut pro-
 De noyer dans la mer du soir son panchant coche:
 Les Ciconois alors deuindrent les plus forts,
 Et aux Grecs debellez donnerent milles morts.
 Là mourut de nos gens six de chacune barque,
 Et le reste eschappant à la cruelle Parque
 Loyeux fait voile au vent, laisse le sanglant bord,
 Aise de s'estre ainsi guaranty de la mort.
 Nos nauires pourtant plus outre ne passerent,
 Nos fermes auirons plustost ue se hausserent,
 Et nos voiles iamais ne prirent le plein vent
 Au large dans la mer, que n'eussions parauant
 Par trois fois appelé nos gens qui là tombèrent
 Et des fiers Ciconois la proye demeurèrent.
 Tost apres Iupiter encontre nos nauis
 Enuoya la tempeste, & renuersa les eaux
 Tout s'en-dessus-dessous, noyant nostre nauire
 Des orages tombans des fleuves de son ire:
 Nous couurit de brouillas, & son courroux amer
 Cachà d'une nuee & la terre & la mer.
 Nos vaisseaux sont frappeZ de la vague irritée,
 La nuit humide chet du Ciel pre cipitée.

LE IX. LIVRE

Elle amasse tout l'air plein de poisseuse horreur;
 Et la mer est changee en obscure frayeur.
 La les pauvres vaisseaux nagent à l'aduanture,
 Sont emportez des flots; & la tempeste dure
 Trois, quatre fois les frappe, on oit craquer le bois;
 Les voi les déchirez rompent tout à la fois,
 Sont emportez en mer en mille parts diuerses:
 Les morceaux vont nageans dessus les ondes perses,
 Nous fremissons de peur: car tout ce que voyions
 Nous rapportoit la mort, & au fond nous cachions:

Après reprenans cœur nos forces redoublasmes;
 A force d'auirons nos nauires pouffasmes
 A terre my-rompus par les vents furieux:
 Nous fusmes là deux iours & deux nuits, soucieux
 Et tristes au mourir. Couchez sur les herbages
 Lamentions nostre sort pressez en nos courages.
 Mais au troisieme iour que l'aube se levant
 Ses beaux cheuaux dorez amenoit du Levant,
 Et se monstroit vermeille, empourprant les campagnes;
 Et sa teste dressant sur le bout des montagnes:
 Nous remontons en mer, nos grands mats redressons;
 Chacun rentre en sa nef, & nos voiles haussions,
 La nous nous asseons, & toute nostre flotte
 Au plaisir d'un bon vent agreablement flotte,
 Le vent & le Pilote ensemble gouuernoient,
 Et à nostre souhait nos nauires menoient.

Helas de ce temps là le vent ainsi prospere
 I'eusse touché le bord de mon Ithaque chere,
 Si le fier Aquilon & les flots rigoureux
 Ne m'eussent déuoyé de mon chemin heureux:
 Ne m'eussent destourné dessous la pointe fiere
 Des rochers Malaens & du mont de Cythere:

L'erre neuf iours entiers sur le flot agité,
 Des aduersaires vents deçà delà porté:
 Sur le dixiesme iour i'aborde les riuages
 Prosperement conduis des heureux Lotophages,
 Qui viuent des doux fruits croissans sur des rameaux,
 Ioyeux, pleins de santé. Nous sortons des vaisseaux,
 Nous mettons pié à terre, & beuons de l'eau nette
 Que le sable Prochain à gros bouillons nous iette.
 Nous faisons bonne chere, & sur l'herbe coucheꝫ
 Delectons de bon vin nos gosiers dessecheꝫ.
 Quand la soif & la faim ne nous firent plus guerre,
 I'envoye de mes gens pour decouurir la terre,
 (I'en choisi deux de tons : le Herault pour le tiers
 Pour aller avec eux i'adioignit volontiers.)
 Quelle part nous estions, en quel coin souꝫ la sphere,
 Et quels hommes c'estoient, & ce qu'ils scauoient faire,
 Comme ils eurent marché par pays longuement
 Ils s'allerent en fin mesler ioyeusement
 Parmy ceux du pays, qui contre eux ne se faschent,
 Ny de glaives trenchans de les tuer ne taschent,
 Ny furieusement ne les vont pas charger:
 Mais de leurs fruits sucreꝫ leur donnent à manger.
 Ils n'en eurent mangé, que tost ils oublierent
 Tout ce qu'ils auoient fait, & ne se soucierent
 De reuenir vers moy : de leurs naturels Dieux,
 De leur douce maison pauurement oublieux.
 Tout le soin, le soucy qu'ils ont en leurs courages,
 Et de viure tousiours avec les Lotophages.
 Je les allay querir, à force les trainay,
 Et dedans nos vaisseaux pleurans les ramenay.
 Me fallut les lier par force & violence:
 Lors ie dy que chacun r'entrast en diligence

LE IX. LIVRE

Dans les vaisseaux ailez, sur les bancs se rangeast,
 Que du fruit du pays personne ne mangeast,
 De peur qu'ensorcellez il ne leur prist envie
 D'user en ce pays le reste de leur vie,
 Et ne fissent refus de remonter sur mer,
 Oublieux du pays, & lassez de ramer.
 Chacun donc se retire, & à force de rame
 Frappe les flots ondeux, & les vagues entame.
 Nous avançons chemin de deuil allangouris.
 On voyoit escumer souz les ondes Doris.

Voicy nous arriuons à la riuë sanglante
 Des Cyclops cruels engeance violente,
 Effroyables Geans, gens sans raison, sans foy,
 Superbes, orgueilleux, sans costume, & sans loy,
 Se faisans forts des Dieux, iamais ils ne labourent,
 Ils ne plantent iamais : Mais là les moissons courent
 D'elles-mesme sur terre, & croissent sur les champs
 Qui n'ont esté fendus par les coutres trenchans.
 Là, sansqu'on y laboure & là sans qu'on y seme,
 Là terre leur produit leurs viures d'elle mesme,
 Là croist le beau froment, là l'orge roux iaunit,
 La vigne abondamment la vendange y fourait.
 Et les arbres leurs fruits. Vous y voyez la vigne
 Ployante souz le fais de ce doux fruit insigne,
 De grands raisins chargee, & la vient humecter
 La pluye que luy donne un moitte Iupiter,
 Dont le fruit se grossit & s'enfle en son escorce.

Ils ne plaident point là, la loy n'a nulle force
 Parmy eux, les status n'y sont point recogneus,
 Et les sceptres n'y sont en grand conte tenus.
 Mais ils vont demeurans par les forests ombrenses,
 Sur les monts esleuez, és grottes cauierneses.

Chacun sa loy s'ordonne, & a commandement
 Sur sa femme & enfans : N'ont soucy nullement
 De s'entre-rechercher vne isle assez petite
 S'estend dehors du port de la terre où habite
 La race des Cyclops, & ce lieu tout desert
 Est de grandes forests entierement couuert.
 Comme l'isle n'est pas de leur terre prochaine,
 Elle ne s'en void pas aussi par trop lointaine,
 Mainte Cheure sauvage en grande quantité
 Naist dedans ce pays nullement frequenté,
 Pour les aller secourir sur leurs roches pointues
 Les sentes nullement ne paroissent battues
 Des pas d'homme viuant. La force de l'odeur
 Des chiens ne va point là, là ne va le veneur,
 Qui tousiours par les bois & les forests obscures
 Sur les monts dangereux court maintes aduantes,
 Le bestail, ny le soc ne la vont point courant,
 On n'y va point semant, on n'y va labourant,
 Vuide de laboureurs, & exempt de leurs œures.
 Toutesfois on y voit pasturer maintes Cheures,
 Et à leurs brayemens resonnent les ramcaux.
 Les Cyclopes n'ont là nauires ny vaisseaux
 Dorez & peinturez : En leur fiere contree
 N'a charpentier aucun encore faict entree,
 Qui d'ais bien cheuillez de postaux grands & longs
 Leur ait enseigné l'art de faire galions,
 Sur lesquels entamans le creux des ondes perses,
 Ils s'en aillent chercher les regions diuerses,
 Voir estranges pays, apprendre, s'enquerir,
 Visiter, traffiquer : Ainsi qu'on void courir
 Les autres nations pour faire leurs traffiques,
 Et entre-secourir chacun leurs republicques :

LE IX. LIVRE

Gens qui les frequentans les ciuiliſeroient,
Et leur terre, & leurs mœurs en ſin cultiueroient,
Baſtiroient des citez, les mettroient à leur aife.

La terre toutesfois n'eſt nullement mauuaife,
Elle rapporteroit en ſaiſon, car les prez
Sur le bord de la mer fleuriffent diaprez,
Mols & bien arroſez. Là s'aimeroit la vigne
Où pendroit le doux fruit de la ſouche benigne:
Le terroir y ſeroit facile à labourer:
Le grain dedans l'eſpy pourroit croiſtre & dorer,
Et l'eſpy peſamment y panheroit la teſte.
Le port y eſt aiſé, exempt de la tempeſte,
Et n'eſt ia de beſoin d'y lier les vaiſſeaux
Lors que les vents faſcheux bouleuerſent les eaux,
Ou de les mettre à l'ancre. Nulle tourmente en ſomme
Ne vous empesche point d'y prendre voſtre ſomme.
D'eux-mesmes les vaiſſeaux y demeurent flottans
En toute ſeureté iuſques au nouveau temps,
Qu'on voit ſe réueiller la mariniere tourbe,
Qui coule en mer le fais de ſon nauire courbe,
Que les vents gracieux vont doucement ſoufflant,
Et de leurs forts ſoufflets les voiles vont ſ'enflans.
Au port ſort vne ſource & claire, & babillarde,
Dont l'eau va murmurant doucettement iaſarde,
Et iette à petits bonds ſon onde ialiffant,
Maint grand aulne feuillu à l'entour va croiffant.
Nous abordaſmes là, telle fut la fortune
Qui nous y vint pouſſer au temps de la nuit brune
Quelque Dieu que ie croy, fut noſtre conducteur,
Car l'air eſtoit alors eſpais & fort obſcur:
Mesmes de s'entrevoir il eſtoit impoſſible.
Nos maſts eſtoient couuerts d'un air noir & horrible,

La poix & l'espaisseur estoient amoncellez,
 Et noircissoient l'entour de nos vaisseaux voilez,
 La Lune auoit perdu sa corne desirable,
 Ne monstroit plus du Ciel sa lumiere agreable,
 Mais triste & renfermee es nues se cachoit.
 Isle, terre, ne port de nous ne s'apperçoit,
 Et ne vismes iamais les vagues se poussantes
 Encontre le riuage, & les eaux se haussantes
 Au bord qui les frapport, que nous n'eussions touché
 Le port, & nostre cable à la riué attaché.

Nos compagnons alors plient voile & cordage,
 Et nous nous estendons couchez dessus l'herbage
 Lassez de la marine & pesans de sommeil,
 Et de l'aube attendons le gracieux réueil.

Mais dès que le matin ramenant la iournee
 Elle nous eust monstré sa robe ensafrancee
 Rebridant ses cheuaux, nous fusmes esbahis
 De voir si pres de nous & l'isle & le pays.
 Nous y dressons nos pas, y prenons nostre route,
 Remplis d'incertitude, & agitez de doute,
 Et les Nymphes des bois filles de Iupiter
 Force Cheures touchans, les vindrent presenter
 A nos gens affamez, afin qu'ils en tuassent,
 Et que, dessus le feu les cuisans, en mangeassent.

Nous courons au vaisseau, prenons flèches & dards,
 Et pour Cheures ferir nous enlunons nos arcs,
 Nous nous mettons en trois, les suiurons sur la croupe
 Des pointes des rochers, & iusqu'en la grand troupe
 La chasse leur donnons. Iupiter & le sort
 Nous donna bonne prise, & nous fit mettre à mort,
 Nombre de venaisons, iettant en nostre voye
 Enceinte de forest & la prise & la proye.

LE IX. LIVRE

Et comme nous estions quelques don Le vaisseaux
Le hazard nous donna à chacun neuf Cheureaux:
Mais le mien en eut dix du parsus de la guerre.

Alors chacun de nous de se ietter en terre,
De faire bonne chere, & de s'emplir ioyeux
De grasse venaison & de bon Bacchus vieux.

Tout le iour se passa, iusqu'à ce que dans l'onde
De l'Océan, Titan mist sa perruque blonde:
Que nous estions à table, & que nous n'auions pas
Encor vuidé les pots, ny finy nos repas.

Car nous auions du vin encor à suffisance,
Et en auions chargé en tresgrande abondance
Lors que nous prîmes pié es bords Ismariens,
Et iettâmes à bas les murs Ciconiens.

Or nous considerons des geantines roches
Celles qui nous estoient de terre les plus proches,
Nous regardons fumer leurs trous & leurs crottons,
Nous entendons après des Cheures & moutons
Infinis beestemens. Puis Phœbus le Ciel laisse,
Et fait en se cachant place à la nuit espaisse.
Et nous encor par terre au sommeil redonner
Nos membres tous lassez, iusques au retourner
Du iour, & que l'Aurore hors des ondes se tire.
Lors appellant mes gens ie me pris à leur dire:

Compagnons ie vous pry & vous mes chers amis,
Demeurez tous icy, sans qu'à nul soit permis
De sortir des vaisseaux, mais faiçtes bonne garde,
Et de descendre à terre aucun ne se haZarde.

Moy avec mon vaisseau i'iray tant seulement
Désouuir le pays, desirant grandement
Apprendre en quel endroit de la terre nous sommes,
Et si les habitans de ce pays sont hommes

*Agrestes, incivils, sans hospitalité,
Ou bien s'ils ont en eux quelque civilité.*

*Paracheuant, ie monte en ma nef, & commande
A mes gens de me suivre, incontinent ma bande
Me suit, entre au vaisseau, donne des avirons,
Et vers l'endroit plus proche à force nous tirons.
Y estans abordez tous ceux de nostre flotte,
Nous duisons là pres l'entree d'un grotte
Haute dedans le roc. Maint laurier s'esleuant
De l'horrible cauerne ombrageoit le deuant.
Brebis en quantité & Cheures en grand nombre,
Innombrable bestail repositoient deffous l'ombre,
Et une grande salle aupres apparoissoit
Faiçte de grands cartiers, laquelle se haussoit
D'une belle hauteur: Grands Pins de leur branchage,
Force chesnes feuillus y donnoient de l'ombrage:
Un homme horrible & grand là dedans se tenoit,
Et tout seul ses troupeaux par les rochers menoit.*

*Entre ses compagnons engeance abominable,
Il ne vent habiter nullement sociable,
Monstre prodigieux, ne semblant nullement
Aux autres de visage, en haussant seulement
Sa teste quand il sort de ses roches cornues,
Il touche de son front aux plus hautaines nues,
Et surpasse hautain, de son chef orgueilleux
Les sommets les plus hauts des grands môt sourcilleux.*

*A l'heure ie laissay le reste de ma bande
Au bord dans mon vaisseau, les prie & leur cõmande
De faire bonne garde, & que pour quelque cas
Que ce soit des vaisseaux ils ne s'écartent pas.
J'en prens seulement douze, avec moy les emmeine
Fais porter de bon vin une peau de bouc pleine*

LE IX. LIVRE

Pour nous reconforter, d'un tres-excellent vin
 Present deliciaux de Maron le deuin,
 Le Prestre d'Apollon, sage fils d'Euanthee,
 D'Ismarie habitant, que nous auions domptees:
 Et ce faisant auions sauue luy & ses fils,
 Sa femme & sa maison d'entre les deconfits,
 Sans qu'il se ressentist en rien de ce desordre,
 Portons grand reuerence à luy & à son ordre.

Il habitoit pour lors Prestre à Phœbus sacré
 Dans un bois, à son maistre & saint & consacré,
 Me fit de grands presens: entre autres d'un grand vase
 D'argent massif le hault, d'argent massif la base,
 Sept talents de fin or, de vin deliciaux,
 Incorruptible vin, saint breuuage des Dieux
 Douze grands poinçons pleins. Ses gens ne ses seruātes
 Ne sçauoient où estoient ces liqueurs excellentes.

Dans une cane à part secrette il les mettoit,
 Et sa femme la clef seulement en portoit:
 A grand peine une fille, & fidelle & secrette,
 Auec sa femme & luy sçauoit ceste cachette,
 Quand de ce bon vin fort une fois ils beuuoient
 Tant seulement un pot, sa force ils abreuuoient.
 De vingt mesures d'eau, il fumoit l'ambrosie
 Du verre, & de le boire onc ne mouroit l'enuie.

Je fais donc d'un tel vin une grand peau charger,
 Et porte quant & moy de quoy tresbien manger.
 Je brule de desir, mon cœur d'ardeur santelle
 De voir le grand Cyclops à la face cruelle,
 Au corps fort & puissant, le mépriseur de loy,
 Le moqueur de iustice, & le rompeur de foy.
 Nous paruenons en fin à sa fiere demeure,
 Mais l'horrible Geant n'y estoit pas pour l'heure,

Ses bestantes brebis par les champs il païssoit
 Et gardant ses troupeaux le temps ainsi passoit.
 Nous entrons dans le trou où le monstre se veautre
 Regardons chaque chose encor l'une apres l'autre
 Son mesnage admirons. Son laitage pressé
 Es fescelles estoit proprement adiancé,
 D'osiers bien repliez ses panniens & ses cages
 Estoiens chargez de beurre, & rompoient de fromages:
 Icy estoit le toit des camuses brebis,
 Là des boucs petulans l'establage estoit mis,
 Et des cheures à part les logettes d'eclisse
 Se fermoient proprement, d'un soigneux artifice
 Le Cyclops rengeoit tout, faisant distinction
 Et de bestail diuers & d'habitation.
 Là logeoient les plus vieux, à part font leur demeure
 Les moyens, & plus loing ceux qui depuis peu d'heure
 Sõt nés, agneaus, cheureaus. Car au pris qu'ils naissoiët
 Ils trouuoient leurs maisons & en leurs rang passoiens
 Toutes pleines de laiët rompoient ses laittries.
 Ie vy ses toits aux boucs, ie vy ses bergeries,
 Ses grands pots escumans, ses cages, ses panniens,
 Ses cherieres, ses ais, ses fais celles d'osiers,
 Et ses mets où estoient bien serrez ses laitriages,
 Sa creme, son caillé, son beurre & ses fromages.
 Mes gens me pressoiens fort d'emporter ces vaisseaux,
 De toucher deuant nous son bestail à mouceaux,
 Charger tout en nos nauts: & desencrer bien viste
 De peur d'estre surpris, & de prendre la fuitte.
 Ie ne peu malheureux cela leur accorder,
 Et ne me voulu onc laisser persuader:
 Ie refusay mon bien, pour voir la mine fiere
 De ce maudit geant, & pour tascher de faire

Qu'il m'en donnast plustost par hospitalité.

Mais, las! il nous deuoit user de cruauté.

Dans le cachot ombreux du feu nous allumasmes,
De ses fruitz, de son lait, de ses biens nous mangeasmes
A nostre suffisance: & attendismes là

Iusqu'à tant que le monstre horrible deualla
Des rochers, dans son creux: & voicy qu'il apporte
De grandz charges de bois sur son espaulle forte,
Des arbres tous entiers, pour cuire son soupper
Sur le feu qu'il alloit bien tost en allumer.

Il iette la dehors sa monstrueuse charge
Et du pesant fardeau ses espaulles decharge,
Vn bruit horrible & fort suit ce deschargement,
Et horreur nous saisit le cœur entierement,
Tremblans & fremissans nous cerchons les tenebres,
Et fuyons par les coins de ses caches funebres,
Es lieux plus enfoncez, du roc nous nous cachons,
Et fuir la fureur du Geant nous taschons.

Il serre ses troupeaux, de ses brebis craintifues
Il tire le laitage, & des cheures lasciuës,
Mais il laisse dehors tous les moutons bestans,
Les masles, les agneaux & les boucs petulans.
Puis il ferme son trou: les grands postaux il croulle
Et pour seruir de porte vn roc entier il roule,
Vn enorme caillou, & le leue aysement,
Tel que vint & deux chars tres difficilement
Sous l'aissieuil craquetant tireroient hors des boues,
Encor chacun garny de deux paire de roues:
Après se reposant, quelque temps il s'assied.
Ses brebis puis après & ses cheures il traict,
Presse leurs pis des mains, & sans tout le lait traire
Chaque petit il prend & le met sous la mere.

Après par la moitié il partage son lait,
 Dedans ses pots percez une partie en met
 Pour la faire cailler sur la ioncheuse eclisse,
 Et par les trous du pot la masse prise pisse.
 L'autre moitié du lait à part il reseruoit
 Pour breuuage à soupper duquel il se seruoit.
 Puis du feu il allume. Or la fin estant mise
 A tout ce qu'il faisoit, voicy qu'il nous aduise
 Où nous tremblions cachez pour la premiere fois,
 Puis nous vient enquerir d'une effroyable vois.

D'où venez vous icy estrangers par les ondes?
 Quel chemin ont tenu vos barques vagabondes?
 Qui estes vous? dit il: & quel sujet vous faict
 Aborder en ce lieu, Seroit ce pour l'effect
 Du traffic, & pour vendre en ce lieu vos denrees
 Que vous fendez ainsi les vagues azurees?
 Ou bien tracassez vous de ça de la courans,
 Pour rapine chercher comme font les brigans,
 Les pirates en mer? Hazardans vostre vie,
 Vous iettans en dangers continus, pour l'enuie
 De faire quelque proye, & espiez ainsi
 Les passans pour les prendre & piller sans mercy?

Il dit & la peur froide entra dans nos poitrines,
 Nous tremblasmes d'horreur de ses horribles mines,
 Et du cry furieux qu'il ietta. Tout tremblant
 Lors ie m'adresse à luy, en ces mots luy parlant.

Nous reuenons de Troye, agitez des tempestes,
 Pauvres Grecs égarés. Les orages molestes
 Et l'impiteux Auster nous ont icy iettez,
 Des vagues & des vents & du Ciel tourmentez,
 Cerchans nostre pais & nos Dieux domestiques.
 Icy nous ont portez nos fortunes iniques

LE IX. LIVRE."

Nous forceans un chemin tout contraire tenter,
Ainsi nous a voulu le puissant Iupiter
Faire tourner ailleurs que dans nostre contree
Nous peuple malheureux de l'ayné fils d'Atree,
Du grand Agamemnon dont le los immortel
Se hausse célébré iusques dedans le Ciel,
Lequel a mis à sac la belliqueuse Troye
Et dessus Mars a mis tant de peuples en proye:
Nous voicy à tes pieds prosterneꝝ humblement
A ton port abordeꝝ: donne soulagement.
A nostre grand misere, & de dons secourables
Courtois hospitalier secours ces miserables:
Ne mets point à mepris nos clameurs & nos vœux,
Mais aye ie te pry, reuerence des Dieux,
Crain le grand Iupiter: Nous voicy à ta face
Treshumbles supliants, fay nous mercy & grace,
Fay comme Iupiter qui deffend, qui maintient,
Tousiours les estrangers, tousiours pres d'eux se tient,
Grand Dieu hospitalier pour estre à leur deffiance:
Et de ceux qui leur font iniure, prend vengeance.
Iupiter fort souuent a voulu cheminer
Auec les voyagers, & les accompagner.

Comme i'eus acheué, il enflamma sa face,
Me respondant ainsi de superbe menace.

Tu es fol, estranger, & quiconque sois tu
Arrivé en ce lieu de l'orage batu,
Tu resue, en nous disant qu'ayons en reuerance
Les Dieux, & que craignons leur celeste puissance,
Nous auons bien que faire icy de Iupiter:
Il a beau fondroyer, il a beau eclater
Sur les branchus sommets des plus hautaines croupes,
Que nous en chant icy à nous autres Cyclopes?

Fay tant que tu voudras tes Dieux forts & heureux,
 Nous auons plus de force & de puissance qu'eux.
 Si nous l'entreprenons nous leur donnons la fuite:

Je n'ay crainte ne peur ny de l'ire de pite
 Ny du courroux mutin de ton bean Iupiter,
 Ny que pour son respect ie daigne m'arrester
 De faire mon plaisir, & moins que ie pardonne
 A toy ny à tes gens, si ma volonté bonne
 Est tout presentement de vous aualler tous.

Mais respon moy un peu, dy moy, où auez vous
 Delaissé vos vaisseaux tempeste de l'orage?
 Sont il encor à lancre ou contre le rinage?

Il me disoit cela pour me circonuenir,
 Mais ie le decouury & le senty venir,
 Qui fit que finement ie me pry à luy dire.

En mer Neptune a mis en pieces mon nauire
 L'eslanceant rudement contre les roc chenuz,
 Et en terre a ietté tous les morceaux menuz
 Contre vostre rinage, & moy seul à grand peyns
 Et ceux cy auons fuy la tempeste in humaine.

Il ne respondit rien, mais cruel acharnant
 Sa rage impitoyable, & contre nous venant
 Il en empogne deux, & de grand violence
 Les batant contre un roc, en terre les eslance
 Comme deux petits chiens, ou bien deux agnelets
 Que lon oste à la mere encore tous foiblets:
 De piteux sang caillé leur ceruelle degoutte
 En sanglante tumbant la terre goutte à goutte,
 Qui s'abreuue de sang, & puis pour son soupper
 En pieces le mechant vient à les decoupper:

Le Lion faiët ainsi fondant de la montagne
 Que l'orage, la fin, la colere accompagne,

LE IX. LIVRE

Se iettant sur la proye, & la rompant des dentz,
 De mesme le Ciclops les iette la dedans
 En son ventre enragé, sang & chair & cernelle,
 Entrailles & boyaux, les os & la moëlle,
 Rien à terre n'en chet, le monstre plein d'horreur
 Croque & deuore tout. Nous tremblons de frayeur,
 L'horreur nous faict dresser les cheueux en la teste
 Et tout nous represente vne mort toute preste.
 Nous tendons nos deux mains aux astres & aux Cieux
 Pleurans & gemissans, nous adressons nos veuz
 Autreshaut Iupiter, à cest acte effroyable.
 Apres qu'il eut ietté en son ventre execrable
 Ces pauures corps sanglâts, prend vn grād pot de lait
 Le hausse sur le cul & en boit à souhait.

Apres auoir souppé, pesant il se retire
 Aupres de ses trouppeaux, sur le dos il se vire
 Et ronfle de sommeil. I'en souuent grand desir
 De prendre mon espee, & de l'aller choisir
 A l'ayse dans le cuer, luy trauerser le ventre
 Cependant qu'il ronfloit ainsi dedans son antre;
 Et souuent en mon cuer ie fus sollicité
 De tirer mon espee estant à mon costé,
 Et l'en perfer tout oultre, & faire large voye
 Là où les intestins environnoient le foye,
 Et luy donner cent coups sur son dernier som meil.
 Mais ie si beaucoup mieux de prendre aultre conseil.
 Nous fussions là periz, & la fin terminee
 Du malheureux Geant la nostre eut entrainée.
 Nous n'eussions iamais peu la grand pierre esbranler
 Qui fermoit la cauerne, & dehors la rouler,
 Nous demeurames là iusqu'à l'aube nouvelle
 Fort tristes & perplex, & tousiours en cernelle;

Mais la fille au matin ayant à son retour
 Ramené sur son char à la terre le jour:
 Il allume du feu va ses bestes retraire,
 Puis prend chaque petit & le met sous la mere
 Comme il appartenoit. Quand il eut achevé
 D'eux d'entre nous encor de terre il a leué,
 Les à mis par morceaux, & le monstre execrable
 En a fait vistement son past abominable
 Puis il sort ses troupeaux & les mene chercher
 Pasture par les champs: destournant le rocher,
 Et puis le remettant sans effort, sans secousse,
 Comme si le couuercle il mettoit sur sa trouffe.

Ainsi le fier Cyclops repeu de sang humain
 Sifflant sur ses troupeaux se remet en chemin
 Sur les aspres rochers. Et plein de peine extremes
 Je demeure enfermé songeant à Polypheme,
 Et au moyen comment ie pourrois me venger,
 Desirant que Pallas m'y vint accourager.
 Lors ie vay m'aduiser d'un conseil bon & sage.
 J'apercoy la un pan d'un oliuier sauvage
 Encor' tout frais & vert parmy l'antré couché
 Que le cruel Cyclops auoit tout esbranché,
 Pour le porter en main, en faire une baguette
 Apres qu'il seroit sec. Ce gros rameau ie guette
 Aussi puissant qu'un mast qu'on met à un vaisseau
 Qu'on a fait pour aller traffiquer dessus l'eau,
 Que vingt bons auirons menent de bande en bande:
 Semblable estoit la branche, aussi forte aussi grande:
 Et ie me mysoudain apres à l'empogner,
 Eus une infinité de peine à la rogner.
 Je l'accourcy d'une aune ou bien peu d'auantage,
 Puis mets mes gens apres, les presse & accourage

LE IX. LIVRE

De luy faire la pointe & de l'amenuiser,
 Moy mesmes ie me mis apres à l'aguiser
 La brulant par le bout; pource qu'estant brulée
 Sa pointe estoit plus dure & bien mieux affilée.
 Puis dessous vn fumier la cachay gentiment,
 Car il y auoit là du fiens abondamment.

Or ie iettay au sort ceux de ma compagnie
 Dont l'ame estoit le plus de courage munie
 Pour courir au danger, pour courir ala foix
 Auecque moy pousser & enfoncer le bois
 Dedans l'oeil du Cyclops, ce pendant que le somme
 De declinant sommeil agraueroit nostre homme
 Quatre furent tirez du sort ensemblement
 Telz que ie les voulois, que de mon mouuement
 Feusse choisi moy mesme en vn danger semblable,
 Pour courir avec moy vn perib effroyable,
 Et ie vins le cinquiesme auoir part au hazard.

Nostre Cyclops ce iour reuint des champs bien tard,
 Touche tous ses troupeaux dans la fiere demeure,
 Et nul de tous dehors ceste fois ne demeure.
 Soit qu'un Dieu le voulust, qu'il le fist sciemment,
 Ou que là son destin l'attirast iustement:
 Il oste le rocher de deuant la grand bouche
 Et son huis fremissant facilement debouche.
 Comme à l'acoustumé cheures & brebis traict
 Pressant le pis des mains, & faict pisser le lait
 Puis en remplit ses pots, puis sans du tout les traire
 Il prend chaque petit & le met sous la mere,
 Comme il eut achené le cruel le hideux
 Reuint encore a nous & en auale deux.

Alors en m'aduanceant venjollois le fier monstre,
 Et pleine du vin noir vne couppe luy monstre.

Prent

Pren, luy di-ie, Ciclops, aualle ce bon vin
 Et dedans tes boyaux fay le tumber foudin
 Après t'estre sanglant rempli de chair humaine,
 T'aste vn peu de quelz vins nostre nef estoit pleine:
 Quand tu en auras beu ie t'en reuerseray
 Tant que tu en voudras, pour voir si ie feray
 Que doux & appaisé d'icy tu me renuoyes
 De nostre cher pais aller trouuer les voyes.
 Mais tu te trompes fort le monde demembrant
 Et trop intolerable ainsi le deuorant,
 Et que la chair humaine en tes entrailles entre
 Pour en farcir cruel le desir de ton ventre.
 Quelz vaisseaux desormais ton isle aborderont?
 Croy moy, certainement nulles gens n'y viendront,
 Tandis que tu seras si fier & si terrible,
 Et que pratiqueras cruaulté si horrible.
 le luy dis tout ainsi. Il pren le goubelet
 De fort vin escumant & l'aualle tout net
 Et de ce doux Nectar embasme sa poitrine.
 Il redemande encor de la liqueur diuine
 Priant & repriant, ça de ceste boisson,
 Redonne m'en encor, & puis me dy ton nom,
 Tu receuras de moy plaisir & courtoisie
 Comme mon hoste cher, donne m'en ie ten prie,
 Et tu te vanteras de m'auoir emporté
 Ayant logé chez moy dons d'hospitalité,
 Combien que le terroir de la belle Sicile
 Soit florissant & beau, soit encor plus fertile,
 Et que le vin exquis y croisse abondamment,
 Deseaux de Iupiter arrosé doucement,
 Et sorte genereux de la grappe exprimée
 Ceste liqueur pourtant est de moy estimée

Et meilleure & plus douce: au doux boire des Dieux
Ayant le goust semblable & au nectar des Cieux.

Lors ie luy tens encor de la liqueur flambante,
Par trois fois il en prend, & de main ravissante
La porte à son gosier, trois fois il l'aualla,
Trois fois à pleine bouche hardy il l'engoula;

Insque là le poussa sa bestise brutale
Par le destin, ie croy. La boisson cordiale
Montant en sa ceruelle, & la forte liqueur
Ayant pris & gagné la place de son cœur
Ie m'adresse au Cyclops & de parole telle,

Tu veus donques scauoir de quel nom ie m'appelle,
Ie te diray le vray, mais toy pareillement
Fay moy quelque present seruant de monument
Et que i' aye de toy la souuenance bonne:

Or pour te dire vray ie m'appelle, Personne,
Mes parens ce nom là me donnerent, aussi
Et mon pere & ma mere m'appellerent ainsi

Il me dit, (a sa voix reuerberoit tout l'antrè)
Personne, tu viendras le dernier en mon ventre
Après tes compagnons que ie déchireray,
Tu seras le dernier, croy, que ie mangeray,
Repose t'en sur moy, c'est la grace & le gage
Que tu auras, mon hoste, empour mon hostelage.

Ce disant, il se couche à l'euers estendu,
Et iette son grand corps sur la terre espandu,
Appuyant sur vn roc sa grosse teste immonde.
Le sommeil l'arresta comme il fait tout le monde:
Il n'auoit pas quasi commencé de dormir,
Que trop soul, que trop plein il se prend à vomir,
Qu'il rend sur le pané vilainement sa gorge
Vin & viande meslez tout ensemble il degorge

Chair humaine, morceaux qu'il auoit auallé,
 Se sont hors de son ventre ordement ecoulé,
 Lors ie cours au tison, ie commence à le prendre,
 Ie le mets dans le feu, le rousle dans la cendre,
 Jusqu'à ce qu'il sortist du foyer tout flamant.
 J'accourage mes gens, ie les vois enflambant
 De sen venir à moy, de ne trembler, ne creindre,
 De pousser brauement, & de point ne se feindre.
 Comme le pau me semble assez bien allumé
 Et, combien qu'il fust vert, rougement enflammé
 Et petillant d'ardeur, ie le retire viste,
 My fumant, mybrulant, mes compagnons i'incite
 Qui vindrent resolués pres de moy se ranger.
 Quelque Dieu, ie le croy, nous vint accourager
 Et nous haussa le cœur, car mes gens enfoncerent
 La pointe du tison, dans son œil la pousserent
 Auec toute leur force, en l'endroit proprement
 Où son œil se logeoit sous son front iustement:
 Ie me guinde dessus le pau ardant de braise
 Ie le tourne, le vire, afin que plus à l'ayse
 Il penetre de dans: comme si quelques fois
 Quand le charpentier perse vne piece de bois
 Pour metre à un bateau, ses gens qu'il a derriere
 Luy aydent à tourner, à virer son terriere
 A grand force de bras, il tourne, il perce à iour.
 Ainsi tournans, apres maint tour & maint retour
 Nous luy enfonçons l'œil: le sang à grosse goutte
 Noir ensemble & fumant dessus son front degoutte,
 Paupieres & sourcils le feu luy va grillant
 Et la racine en sonne au brasier petillant.
 Comme le mareschaliette un soc ou un vonge
 Ou bien vne cognee, en son eau, toute rouge

LE IX. LIVRE

*Qui siffle fremissant, de l'espesse vapeur
 Son auge se remplit tant le fer a d'ardeur,
 Ainsi l'œil du Geant sous le pau qui le grille
 Avec grand sifflement bruit, bouillonne, & petille,
 Il brâme horriblement tout le roc en trembla,
 Nous recullons de luy, fuyons par cy par la,
 Nous cachans & mussans, es trous que nous trouuasmes
 Par l'antre, par le roc tremblans nous nous fourrasmes.
 Il arrache le pau, fierement fremissant
 Plein de sang, au trauers du roc le valanceant,
 Encor' plus aigrement il depite, il se fache
 De ce qu'avec le bois sa chair mesme il arrache.
 Il braille, il mugle, il crie, & d'une horrible voix
 Appelle les Cyclops demeurans par les bois,
 Par les rocsecarteZ faisans leur domicile,
 Espars par cy par la dans les forests de l'Isle.*

*A sa forte clameur voicy tous les Geans
 Qui viennent à la foule, accourent diligens
 Et se rangeants autour de la grotte funeste
 Chacun d'eux de ses criz & de son mal s'enqueste
 Polyphème, qu'as-tu de bramer ainsi haut?
 Qui te bat la dedans, & qu'est ce qu'il te fault?
 D'euiller tout le monde à cest heure importune,
 Et de leuer ainsi tes cris sur la nuit brune!
 Est-ce quelque larron qui te vient enleuer
 Ton bestail, & le touche en ses vaisseaux sur mer?
 Te rait tes trouppes, & cruel les egorge?
 Où quelqu'un est il l'à quite coupe la gorge,
 Qui te volle, te tue & pille sans mercy?
 Adonques le Cyclops leur respondit ainsi
 Du creux de son manoir qui de sa voix resonance,
 Amis, icy dedans m'assassine personne,*

Non pas de force ouverte, ains frauduleusement.

A ces propos ils vont répondre brièvement

Personne? s'ainsi est tu fuiras à grand peyne

Du grand Dieu Iupiter la colere hautaine,

C'est du ciel que te vient ce malheur clandestin.

Nul au monde ne peut eiter son destin:

Adresse tes clameurs, fais tes vœux à ton pere

Qui commande en la mer, & Neptune reuere.

Ils se partent delà & s'en vont tous riant.

Presque d'autant en faire un petit mal friant

Me chatouille le cœur, de voir mon entreprise

Estre venue afin par un nom de surprise.

Le Cyclops en ses dents murmure horriblement,

Et pour le mal qu'il sent soupire fierement.

Il souleue le poix de la grand roche forte,

Et les mains allongeant, se sied dessus la porte,

Il fait là ferme, avec sa grand' masse de corps

Et iette ça delà le lourd de ses bras forts,

Afin que si quelqu'un vouloit dehors se rendre

Quant & quant les brebis, soudain il le peust prendre

La beste de Cyclops me pensoit ainsi fat.

le resue, ie rumine, & mon cœur se debat

Pour trouuer un moyen d'oster s'il est possible

Mes compagnons & moy hors de la caue horrible,

Et la mort eiter, le monstre deceuant.

Ruse, fraude, conseil, tout est mis en auant

Pour l'ame & pour la vie, aussi bien la demeure

Nous perdoit la dedans. Or voicy la meillure

De mes opinions, au moins ce me sembla.

Force montons laineux le Cyclops auoit là

Grands & tresbien nourris, de stature hautaine,

Et tout le corps couuert de belle & forte laine.

LE IX. LIVRE

Lors ie les pren tout doux, les lie ensemblement
 De vimes bien retors, & serrez fortement,
 Sur lesquels se couchoit le monstre sous qui tremble
 La iustice & le droit. I'en lie trois ensemble,
 Et celuy du milieu vn de mes gens portoit.
 Chaque autre des moutons qui aux costez estoit
 Le couuroit de son corps entierement, en somme
 Trois de ces moutons la portoit tousiours vn homme.

Or entre les brebis y auoit vn belier
 Le plus beau, le plus grand, plus fort, & singulier
 Dessus tous les moutons: ie l'empogne & l'entraigne,
 Et vay m'accommoder dessous sa longue laine,
 Me serrant à son ventre à grand force de reins,
 Si le Cyclops tastoit, sous la toison mes mains
 Se cachoient aysement. Ainsi à la renuerse
 Ie pendois dessous luy. Ie fus en grand trauerse
 Et attendant le iour. Mais si tost que des eaux
 L'aurore iauissant eut tiré ses cheuaux,
 Allongeant sur les montz sa belle main de rose,
 Le Cyclope leué se prepare & dispose
 D'enuoyer ses beliers dehors, aux champs paiffans.
 Et dedans les brebis vont tout l'anre emplissans
 De leurs bestantes voix. Car le monstre sauuage
 Traittes ne les auoit, tant pleines de laitage
 Qu'elles n'en pouuoient plus, A la porte il estoit
 Et auprix qu'ils sortoient les moutons il tastoit,
 Et leur passoit les mains par le dos sur la laine,
 Troublé d'anxietude, & d'angoisse & de peine:
 Pauvre d'entendement qui ne s'aduisa pas
 Comme il fit par en hault de taster par enbas,
 Comme ils estoient liez sous la laine & le ventre.
 Or le bellier sortoit le dernier de son anre

A pas graue, & pesant de sa laine & de moy.
 Et comme ie songeois plein de peyne & desmoy
 Le Cyclops le taste. Et puis dit en soy mesmes:
 O paresseux belier qu'ayme tant Polypheme
 Tu sors donc le dernier! Hé quel indigne cas
 Te retarde auiourdhuy? car tu ne soulois pas
 Demeurer tant derriere, ains ô gentille beste
 Le premier du troupeau tu marcheois à la teste:
 Tu allois le premier les pascages chercher,
 Tu allois le premier les herbettes faucher,
 T'emplissois le premier des douces violettes,
 Tu beuuois le premier des fresches ondelettes,
 Tu reuenois tousiours le premier dans le toict
 Quant le soir le Ciel ferme, & que plus on ne voit.
 Et qui fait maintenant qu'ainsi baissant la corne
 Tu sortes le dernier melancolique & morne?
 Pleures tu de ton Roy l'œil emporté du front?
 De ton maistre pleins tu le malheureux affront?
 Tu as donque regret de ma triste fortune
 Et pour mon œil bruslé ma douleur t'est commune.
 Helas, un meschant Grec, de gens accompagné
 Aussi meschans que luy, m'ont ainsi mastiné.
 Personne m'a seduit en me donnant à boire,
 Dessus moy indomptable il a eu la victoire.
 Mais quelque fin qu'il soit il n'eschappera pas,
 (Atrapé la dedans,) mes mains & sontrestpas.
 Il sentira l'effort de mes mains vengeresses.
 Si tu as sentiment pourtant de mes opresses
 Et regrettes mon mal, cher belier, ie voudrois
 Que tu me peusse asture exprimer de ta vois
 L'endroit où il se cache, & afin qu'il euite
 Mon ire & ma vengeance où c'est qu'il prend la fuite.

LE IX. LIVRE

O si ie le tenois, que ie luy briserois
 De bon cœur la cervelle, & l'escarbonillerois
 Roides mort estendu, son sang teindroit mon antre
 Et son corps deuoré resiouiroit mon ventre.
 Jete tu rois personne, & ta cruelle mort
 Donneroit, à mon cœur au moins quelque confort?
 Ce disant, le belier sort hors la bergerie
 Et me voyant dehors, soudain ie me delie
 Et destache mes gens. Alors nous nous hastons
 Et touchons devant nous force de ses montons.
 Nous gagnons nos vaisseaux, & nos gēs nous receurēt,
 Mais de force regrets, quand plus ils n'apperceurēt
 Les autres, s'enquerans qu'ils estoient deuenus,
 A ceux qui s'en estoient avec moy reuenus,
 Eschappez du Geant. Ie commande qu'on cesse
 Et lamentations, & larmes & tristesse,
 Fais signe que sans bruit on serre ces troupeaux
 Et qu'on les iette viste au fonds de nos vaisseaux,
 Puis qu'on se mette en mer. Lors à ma remonstrance
 Chacun fait son deuoir, & on rame à puissance.
 Mais comme ie nous vy tant soit peu hors du pore
 Autant comme la voix d'un qui criroit bien fort
 Sur la mer, se pourroit distinctement entendre,
 Et de ceux de hors se pourroit laisser prendre,
 Fascché ie prouoquois le Cyclops furieux
 Et luy disois ainsi de mots iniurieux:
 O malheureux Cyclops, grand cloaque de ventre
 Qui miserablement as brisé dans ton antre
 Les amis d'un pauvre hoste implorant ton secours,
 Barbare, destournant ton visage rebours
 D'un qui te suplioit, où est ce que t'entraîne
 Ta sale violence & tarage inhumaine.

Tu déchires, cruel, les pauvres voyageurs,
 L'hospitalage pollus du sang des estrangers,
 C'est aussi la raison que la peine tu sentes
 De tes meschancetez & cruantez sanglantes,
 Et que de ton forfait & fiere trahison
 Tu prennes le payement en ta propre maison,
 D'oser ainsi méchant démembrer piece à piece
 Ceux qui n'avoient que trop enduré de tristesse
 Eschappez de la mer : Perfide, déloyal,
 Me esprisant les passans, & ne faisant que mal
 Aux pauvres qui venoient à tes pieds à refuge,
 Doncque tres-justement Iupiter iuste iuge,
 Et les bourgeois du Ciel qui demeurent là hault,
 Tes grandes cruantez ont vangé comme il fault :
 Le luy criois ainsi du hault de la navire,
 Luy m'oyant se rompoit & de fureur & d'ire,
 Il enrageoit tout vif, & de ses mains froissant
 Vn grand bout de rocher, il le va estlançant,
 Et tire dans la mer la furieuse masse,
 Elle tombe dedans, & tout contre nous passe.
 Elle nous approcha & de fort peu faillit
 Le timon de la nef. Du coup l'onde ialit,
 De l'effroyable bruit les rinages redondent.
 Et du poix du grand roc les ondes en regondent.
 La mer ondoyoit toute, & la vague bauant
 Alloit contre les bords son gros flot escluant,
 Et ialissoit dessus escumant d'orage,
 Preste à couvrir la terre & le proche rinage,
 C'estoit une tempeste. Adonc prenant en main
 Le baston, ie parois à l'assault inhumain
 Du flot qui s'en venoit couvrir nostre navire.
 L'accourage mes gens afin que chacun tire

LE IX. LIVRE

De toute sa puissance, & tant que ie pouuois
 Je remuois la teste & signe leur faisois.
 Ils entendirent bien & mon signe & ma mine,
 Et de tout leur effort ouurirent l'eau marine
 Haussans les auirons, & partissans la mer
 Qui bruyante escumoit à force de ramer.
 Lors criant de plus beau i' agassois Polypheme,
 Mes gens courent à moy pasles de peur extreme,
 S' amassent tout autour, & me vont suppliant
 De n' aller point ainsi au Cyclope criant.
 Pauvre homme, disoient-ils, qu' est-ce que tu te moques
 De ce monstre cruel, & que tu le prouoques?
 Qui aussi aisement qu' on viendroit delascher
 Un traitt, vient d' esclancer dans la mer un rocher?
 Nous pensons qu'il en eust nostre nauire atteinte,
 Et qu' il l' eust mise au fonds. Nous pallissons de crainte
 Qu' il n' entende ta voix, il nous escraserà,
 Et nous & nostre nef sans doute couvrira,
 S' il entend où tu es, & qu' encor' il esclance
 Une roche sur nous, avec sa grand puissance.
 Mais pour tous leurs propos ie n' eu peur nullement,
 Ains me pris à crier encor plus hautement.
 Si quelqu' un passe icy, Cyclops perfide & traistre,
 Et veut sç auoir de toy quel homme se peut estre
 Quit' a creué ton œil, & t' a faict cet affront
 Que de te despouiller de l' honneur de ton front,
 Dy luy, C' est Ulysses le preux fils de Laërte,
 Qui a razé les murs de Troye, ores deserte,
 Qui habite en Ithaque au mont Neriiien,
 Et frequente la mer du Cephalenien.
 Ie luy criois cela, & le Cyclope infame
 Respondit, sousspirant du profond de son ame.

*Las, bien m'est arriué ce qu'on m'auoit prédit,
 Et l'oracle ancien qui m'auoit esté dit.
 Car ce fut Telemus Eurymedes le sage,
 Et l'insigne deuin, dont le certain presage
 Et l'oracle fameux les autres surpassoit.
 Il me dit tout cecy alors qu'il vieillissoit,
 Prophetisant tousiours sur les hautaines croupes,
 Et dans les antres creux des Geans & Cyclopes.
 Il me dit tout cecy qui, las, m'est arriué,
 Que trop vray pour mon bien, que i'aurois l'œil creué
 Par Ulysse au retour de la guerre Troyenne.
 Mais tandis que i'attens que quelque Heros vienne,
 Quelque fort combattant en superbe appareil
 Et d'armes & de corps, pour me creuer mon œil:
 Las, ie suis auenglé par le coup miserable
 D'un homme de neant, par un nain méprisable
 Qui n'a force ne corps, lequel m'a combattu
 Par le vin, par le boire, & non par sa vertu.
 Approche Ulysse, vien, vien de mon hostelage
 Receuoir par mes mains quelque honorable gage,
 Et ie feray priere à mon pere Neptun
 Qu'en ton retour par mer il te soit opportun,
 Qu'il t'enuoye le vent propice & favorable
 Voyage fortuné, & retour desirable.
 Celuy qui faiçt trembler la mer de son trident,
 Qui esbranle la terre, & qui va commandant
 Sur les flots escumeux, Roy de l'onde bruyante:
 Neptun, ie suis son fils, il faiçt gloire, & se vante
 De ce qu'il est mon pere. Or il me guerira
 Luy tout seul, s'il luy plaist, le pouuoir il en a:
 Homme, Dieu, quel qu'il soit, ne pourra te parferre,
 Seulement que luy seul luy qui l'onde legere*

LE IX. LIVRE

Gouverne à son plaisir. ô qu'eussayie peu lors
 Que ie creuay ton oeil, transpercer ce tien corps,
 Luy dis-ie, de ces mains, & de maints coups de lame
 Ce crois ie, enuoyer ceste malheureuse ame
 Au fin fondz de l'enfer, au regne de Pluton
 Noir manoir d'Erebus, marais de Phlegeton.
 Mais ce Roy de la mer, cest Empereur de l'onde
 Qui esbranle, ô Cyclops, les fondemens du monde
 De son fourchu trident, sera bien empesché
 De recouldre à ton front ton vilain oeil poché.

M'oyant ainsi parler ses deux mains estendues
 Il hausse en les leuant vers les celestes nues,
 Adore en supliant, & adresse sa voix
 A Neptune le Roy: escoute à ceste fois
 Neptune, Roy de mers, qui embrasses le monde,
 Et puissant esmoteur de la cauernense onde,
 Dieu à la tresse noire, oy moy, s'il est ainsi
 Que ie sois ton enfant, & toy mon pere aussi,
 Donne moy ie te pry, que iamais cest Vlysse,
 Ceraueur de citez, inuenteur de malice,
 En Ithaque chez luy ne puisse retourner,
 Que iamais son vaisseau ne puisse l'emmener
 Iusques à Laërtes. Mais si sa destinee
 Et la grace des Dieux par trop desordonnee
 Veulent qu'il puisse voire, contre toute raison,
 Ses parens, ses amis, sa terre, sa maison,
 Que soit bien tard, au moins, mais qu'il coure, qu'il erre
 Par tous les coins du monde & par mer & par terre:
 Plein de mal, de naufrage, & d'incommodité,
 Que battu de la mer & des flots & tempesté,
 Que ses gens submergez, que sa nauire en pieces,
 Qu'englouties des eaux, ses hardes, ses richesses,

Il arrive bien tard, seul, en nécessité,
 En fin en sa maison, incogneu, rebuté,
 Et trouve là dedans ses affaires bronillees
 Et en piteux estat. Le Roy des eaux salees
 L'ouit, & l'exauça. Lors un plus grand rocher
 Que celui de devant il retourne arracher:
 Puis il le tourne en l'air, & dans la mer eslance
 Bien avant le lourd poix de toute sa puissance,
 Qui tombe devant nous, du coup en est mouillé
 Tout nostre gouvernail: tout le flot est brouillé
 A la cheute du roc, & la vague regonde,
 Esbranlant nos vaisseaux, qui sont portez de l'onde.

Quand nous eusmes trouué nos autres compagnons
 Que nous auions laissez, à l'isle nous gagnons
 Où nos gens m'attendoient en grande inquietude,
 Affligés, desolez, & pleins d'incertitude,
 Je sorty sur le bord, & ie party soudain
 Les montons des geans, de peur que par dédain
 Quelqu'un ne fust de moy malcontant, & les mastes
 Je donnay à chacun par portions egalles.
 Du commun gré de tous le bellier amené
 De mes forts compagnons à moy seul est donné,
 Sur la riue egorgé ie luy coupe les cuisses
 Et au grand Iupiter les brusle en sacrifices.
 Mais toute nostre offrande alors ne l'appaisa,
 Il n'en fit conte aucun, mais plustost proposa
 De nous perdre trestous, & noyer en son ire
 Las, mes chers compagnons, & tout nostre nauire.
 Tant que le iour dura nous eusmes soin de nous,
 Et nous remplismes bien de viure & de vin doux,
 Mais le soleil couché, la nuit estant venuë
 Nous nous endormons tous dessus l'herbe menuë

LE IX. LIVRE DE L'ODYSSÉE.

*Jusques au point du iour, que l'aube hors des eaux
Eust encor ramenés ses safranés cheuaux.*

*Le commande pour lors à toute nostre troupe
Qu'on se mette à voguer, & que la corde on coupe:
Un chacun m'obeit, tout le monde entre en mer,
Et souz les auirons on void l'onde escumer.*

*Nous pouffons en auant, les cœurs pleins de tristesse
Pour les nostres perdus, pourtant en allairesse
D'estre sortis du trou du Cyclope inhumain;
Et d'auoir eschappé sa sanguinaire main.*

• Fin du neufiesme Liure.



LE DIXIESME LIVRE DE
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Ulysses raconte ce que luy aduint chez Æolus Roy des vents, lequel luy donna le fauorable Zephyre, luy ayant renfermé les autres dans vne peau de bœuf. Les gens d'Ulysses cuidans que ce fut des tresors, la délient & ouurent, ainsi qu'il dormoit, ils sont repoulléz vers Æolus, lequel chasse Ulysses. Il vient vers les Læstrigons, qui luy mettent à fonds vnze de ses vaisseaux. Il se sauue avec le sien, & aborde en l'isle d'Ææe, enuoye Eurylochus avec la moitié de ses gens pour decourir. Circé les change en pourceaux, fors Eurylochus qui se sauue à la fuitte. Ulysses y va pour les deliurer, Mercure luy vient au deuant qui luy donne le moly, par lequel il se preserue. Il faict rendre à ses gens leur premiere forme, demeure vn an avec Circé, puis en depart, & descend aux enfers.

AUTRE SOMMAIRE.

*Æole à Ulysses const les vents dans des peaux,
Læstrigons, ses amis Circé change en pourceaux.*

NÆolie vint nostre flotte, à la rade
Du bien aymé des Dieux Æolus l'Hippo-
tade, (ment
Isle au milieu des eaux, qu'enceint entiere-
Un grand mur tout de fer, qu'on ne peut nullement

LE X. LIVRE

Rompre ne dépesser, & une roche lisse
 Outre le mur encor' à l'environ se glisse.
 En ce palais Royal douze enfans luy sont nez,
 Six fils & six filles : ses fils il a donnez
 Pour espoux & maris à ses six belles filles:
 Les Princes genereux, les Princesses gentilles
 Sont tousiours cheZ leur pere & leur mere en festin;
 Viures delicieux leur sont ouuerts sans fin
 Depuis Titan leué, iusqu'à ce qu'il deualle,
 La Musique se fait dans la salle Royale
 Parfumee d'odeurs : & quand ce vient la nuit
 Chacun d'eux prend sa femme & cheZ soy la conduit;
 Gaignent les riches lits aüecques leurs Nymphettes;
 Les linceux deliez, & les coütes molettes.
 Nous n'eusmes pas si tost le nauire quitté
 Que nous montons là hault en la forte cité
 Au chasteau somptueux, où nous reçoit Aeole
 Auec force careffe & courtoise parole.
 Nous y fusmes vn mois, & durant ce sejour
 Il s'enqueroit de nous, des Grecs, de leur retour,
 Qu'ils estoient deuenus, qu'il desyroit l'apprendre,
 Je luy en fis le conte, & luy fis tout entendre
 Sans en rien oublier : puis ie le requerois
 De nous donner congé, & de luy m'enquerois
 Du moyen le plus seur & le plus conuenable
 Pour gaigner mon pays. Il me fut secourable,
 Ne me refusa rien, mit ordre entierement
 A ce qu'il me falloit pour voguer seurement.
 Dans une peau de bœuf qui sur les grasses pleines
 Auoit broüté neuf ans, il coufit les aleines
 De ses vents dangereux, garrottala dedans
 Les espirations & les souffles grondans,

Qui pouuoient esmouuoir leur tempeste en leur ire.
 Car le Saturnien luy a donné l'Empire
 Des vents tempestueux, afin de gouuerner
 Leurs souffles bourdonnans, leur serrer, leur donner
 La bride à son plaisir, quand il vent qu'il arreste,
 Ou quand il luy conuient esmouuoir la tempeste.

Or au fond du vaisseau ie les voy diligent
 Lier & garrotter d'une chaisne d'argent,
 Qu'ils ne trouuent moyen de couler par les fentes.
 De Zephire tout seul les narines sifflantes
 Il chassa sur les eaux, propres extremement
 Pour me conduire moy & mes gens seurement.
 Mais, las, de ce bon vent ils eurent bien tost fauté,
 Car ils perirent tous par leur sottise & faute.

Au departir de là nous fusmes sur la mer
 Neuf iours continuels, sans tirer, sans ramer
 Nuit ne iour que fort peu. La suiuantc iournée
 Dés que l'aube du iour se monstra retournée,
 Je découure de loin mon pays, ie ne faux
 De voir le désiré de ses riuages hauts.
 Nous nous diligentons, nous tirons à puiffancé
 Où nous voyons les feux, que de l'isle on esclancé
 Presque tout contre nous, le destin nonobstant
 Resiste à nostre bien, pource qu'au mesme instant
 Lassé & fatigue le doux sommeil m'emporte:
 Car ie n'abandonnois iamais en nulle sorte
 La place du timon, perpetuellement
 Collé & attaché ne pouuois nullement
 Me fier en un autre: & tout pour gaigner l'heure,
 Et pour surgir plustost en ma chere demeure.

Doncques mes compagnons m'apperceuaंस dormir
 Vont entr'eux bellement murmurer & fremir,

LE X. LIVRE

*Pensans certainement que ces peaux fussent plaines
D'or, d'argent, de tresors, dont le Roy des alaines
M'auoit fait vn present. Or l'un d'entr'eux tout bas
Aduança ces propos qui ne les faschoient pas.*

*Dieux, que cet hõme icy quelque part qu'il chemine,
Rencontre heureusement. Voila, de la ruine
D'Ilion il s'en va chargé d'argent & d'or,
Et riche il en remporte vn merueilleux tresor.
Et nous, nous retournons au pays les mains vuides,
Qui courons avec luy les campagnes liquides,
Et comme luy auons Ilion ruiné.*

*Eolus d'abondant l'a tout seul guerdonné
De dons & d'amitié, luy chargeant sur nos barques
Innombrables tresors, & en voicy les marques,
Voyons tant seulement. Ne le voulez-vous pas
Voir les dons à luy faits par le fils d'Hippotas?*

*En deuisant entre eux ces semblables paroles
Ils se laissent aller à leurs pensees folles:
Possidez d'auarice & d'enuie entachez
Ils ont incontinent les liens destachez,
Pensans que fust argent. L'ouverture donnée
Les vents prennent soudain leur carriere effrenee,
Et se vont sur les eaux à l'aise promener.*

*Ce fut à nostre flotte adonc à retourner,
Mais par autre chemin qu'elle n'estoit venuë:
Le vent souffle contraire & tousiours continuë
De plus fort en plus fort, nous rait de deuant
Nostre pays, qu'he las nous voyons par auant:
L'orage de plus beau s'esleue, & sa furie
A mes gens lamentans arrache leur patrie.
Je me réueille au bruit, & pensant à part moy,
Plein de perplexité, ie songe si ie doy*

M'aller précipiter dans le profond des ondes,
 Et ma vie estoffer dans les vagues profondes,
 Ou bien s'il m'est meilleur de tousiours supporter
 Mes malheurs, ma misere, & de patienter,
 Continuant de faire en terre ma demeure,
 Et ceste opinion me sembla la meilleure.

M'estant donc resolu ie ierte mon manteau
 A l'entour de ma teste, & deffouy le batteau.
 Merciette estendu. Ce-pendant la mer forte,
 La tempeste, le vent, nous traine, nous emporte,
 Nous meine en Eolie, & nous rend iniquement
 Au lieu d'où nous estions partis premierement.

Mes compagnons pleurans s'affligent, se tourmëntent,
 Accusent leur folie, & leur faute lamentent.
 Nous tournons nos vaisseaux, les approchons du bord
 Abbaisans nostre voile, entrons dedans le port,
 Nous courons à l'eau douce, & tous nos gens se rengent
 Sur le riuage herbeux, repaissent, boient, mangent.

Puis qu'ad nous eusmes beu & mangé comme il faut;
 Je prens avecque moy vn homme & vn Herault,
 Et m'en reuais trouuer, agraué de tristesse,
 Le monarque des vents dedans sa forteresse.
 Il prenoit son repas, & pres de luy ses fils;
 Ses filles, & sa femme estoient à table assis:
 Mais nous n'entrasmes pas, ains dehors demeurasmes
 Pres de la porte assis, & là nous arrestasmes.
 Lors ils vindrent à nous estonnez & ravis.

Qu'est-celà, Ulysses? As-tu changé d'aduis?
 Quel malheur te poursuit? Que t'en reuiens-tu faire?
 Quel destin ennemy, quel Dieu t'est tant contraire?
 Quoy? nous t'auions donné tant de contentement,
 Nous t'auions veu partir si fauorablement,

LE X. LIVRE

*T'*auions fourny les vents, propices & prosperes,
 Pour en seurté te rendre à tes Dieux tutelaires
 Dans ta douce maison, & où ta volonté
 Eust esté de donner. *Aus* que tont attristé
 Je respons briefuement: *H*-as, moy miserable.
 Le somme il m'a perds, le somme il deceuable,
 Et mes gens misheureux meus d'un méchant desir
 De proye & de butin: *M*ais si c'est ton plaisir
 Remédie a mon mal, pren de mon innocence
 Pitié, & me secours, il est en ta puissance.
*I*e les priois ainsi humblement. *L*es maris
 Et la mere, & les sœurs se teurent bien marris.
*E*ole seul me dit: *A*llons, *G*rec miserable,
 Déloge, & avec toy ta flotte abominable:
*V*uide tost mon pays, ô le plus vicieux,
 Et des hommes mortels le plus pernicious.
*I*e ne puis receuoir ny faire compagnie
 De mes vents, à qui a contraire & ennemie
 La troupe des bons Dieux. *M*alheureux sors d'icy,
*V*uide de mon Royaume & de mes ports aussi:
*O*sant en mes pays reuenir temeraire
 Et reprendre ma terre, ô des Dieux aduersaire.
*A*insi, par *E*olus de sa cour fus chassé
 Fort lamentablement, d'ennuis fort oppressé.
*A*insi en lamentant nostre triste fortune
*F*asch. & nous nous iettons sur le dos de *N*eptune:
 Et ja mes compagnons se lassoient de la mer,
 On ne les voyoit plus que laschement ramer,
 Tristes de leur sottise & de leur arrogance,
 Car de nostre retour mort estoit l'esperance,
 Six iours continuels nous nauigeons ainsi
 Et de nuit & de iour abbatus de soncy,

Sur le septiesme iour nostre nauire donne
 Contre la region du geant Lastrigonne,
 La cité de Bamus, ceinte de hauts rampars
 Aux esloignez portaux. On oit de toutes pars
 Vn pastre appeller l'autre: il le huche, l'excite,
 Le pousse à son deuoir, & l'autre sortant viste
 Accourt à sa clameur, & vient diligemment.
 Celuy qui ne dort point a double appointment,
 Pource que toute nuit il meine aux champs l'omaille,
 Puis apres tout le iour garde la brebiaille:
 Se sert de cella là pour les Toreaux muglans,
 Et puis de cestuy-cy pour les moutons beestlans:
 Les troupeaux nuit & iour vôt aux chāps agreables,
 Car la nuit & le iour y sont presque semblables.

Un port tres-gracieux à nos naufs sy donnoit,
 Et une grande roche autour l'enuironnoit,
 Qui de chaque costé s'esleuoit orgueilleuse,
 Et vers le Ciel iettoit sa pointe sourcilleuse.
 Fiere elle mespriſoit l'orage tempestant,
 Et ne craignoit la mer ny son flot inconstant.
 Ses bords estoient courbez, & son entree estroite,
 Car tout l'enuiron est d'une roche fort droite,
 Puis où est le passage elle serre ses eaux.
 Par là nos gens vonloient faire entrer leurs vaisseaux,
 Et le firent de faict, dans le port se rangerent,
 Et leurs vaisseaux tirez à leurs ancrs lierent.
 Rien n'est là dangereux, fascheux n'y sont les flots,
 Mais tout y est tranquille & plein de grand repos.
 Je n'entray dans le port pour moy, mais ie retire
 Arriere hors du port doucement mon nauire,
 Et le long d'un rocher me mettant à l'escart
 Le lie mon vaisseau, & fais mon cas à part.

LE X. LIVRE

Puis montant sur un haut vers toute l'estendue
De la plaine, ie iette & retourne ma veüe,
Mais ie ne vy personne, & mesmes n'y vy pas
La terre cultiuee. En un lieu un peu bas
Ie vy tant seulement quelque peu de fumee
Pirouëttant en l'air sa debile nuëe.

Ie pry deux de mes gens, mon Heraut fit le tiers,
Leur commande d'aller decouvrir ses cartiers,
De voir, de s'enquerir, du lieu, du paysage,
Et quels gens y viuoient au pain du labourage.

Comme ils sont arrivez au chemin frequenté
Où les chars vont au bois sortans de la cité,
Ils rencontrent, venant puiser à la fontaine
Pour apres remporter sa cruche toute plaine,
Du Roy la fille aisnee: Antiphates estoit
Son pere, & la fontaine hors la ville iettoit
Son eau plaisante & fraische, & la fontaine bellé
Par tous ceux du pays Artacie s'appelle,
Nos gens courent à elle, & luy vont demandant
Le nom de la contree, & le Roy commandant
Enicelle, quels gens habitoient en ceste isle.

La fille leur monstra le haut ain domicile
Où son pere habitoit. Ils y vont viftement,
Et voyent là dedans la Reyne, enormement
Haute, & grande de corps, remuant effroyable.
La masse de sa chair si fort émeruillable
Qu'elle eust peu de hauteur aisement égaller
Les sommets des grands monts qui se cachent dās l'air:
Ils recullent d'horreur & de frayeur ensemble,
La peur gelle leurs os: & le cœur leur en tremble.
Son mary elle appelle, & crie horriblement,
Il estoit dans la ville, il accourt viftement

A son cry. Le cruel mal & mort leur pourchasse,
 Il en attrappe l'un, il le brise, il le casse,
 Le rompt à belles dents, & en fait son soupper,
 A grand peine les deux peuvent-ils eschapper
 Et gagner les vaisseaux. L'alarme est par la ville,
 Et de la ville aux champs, des champs par toute l'isle.
 Antiphates s'escrie, & tous les Lastrigons
 D'accourir sur le port horribles & felons:
 Non hommes, mais Geans de stature effroyable,
 Se rangent en bataille, une troupe innombrable
 Accourt de toutes parts, foudroyent dessus nous,
 Iettent de tous costez pierres, rocs, & cailloux,
 Font un fracas horrible: un murmure, une gresle,
 Sur l'eau, sur nos vaisseaux, chet. tombe, pesle-mesle,
 Tout resonance à l'entour: on ne voit sur le port,
 On n'entend dans la mer que ruine & que mort,
 Les vaisseaux craquetés souz les grands rocs se fendēt,
 Et les pauvres soldats souz les coups l'ame rendent,
 Pitensément orians. Les horribles Geans
 Hurlans & abbayans courent apres nos gens,
 Le fier Antiphates les acharne, ils redonnent,
 Et à coups de cailloux nos pauvres gens estonnent,
 Ils acrauantent tout, fracassent nos vaisseaux,
 Nos soldats sont contraints se ietter dans les eaux,
 Dont ils les vont tirant, & dessus le riuage
 Les deuorent cruels, en estanchent leur rage:
 Ainsi que le pescheur fait des foibles poissons
 Pris dedans ses filets, ou dans ses hameçons.

Ce-pendant que ie voy ceste troupe occupee
 A telle cruauté, ie tire mon espee
 En coupe le funail bouillonnant de fureur,
 Accourage mes gens à tirer de roideur,

LE X. LIVRE

Et de fuir la mort. Ils tirent à puissance,
 Et se sauuent dehors le trait que nous eslanço
 La race des Geans : si bien que mon vaisseau,
 Pource que hors du port il flottoit dessus l'eau,
 Euita leur effort : les autres qu'assaillirent
 Dans le port les Geans dans les ondes perirent,
 Supplice, hélas, rendu à leur temerité.

Mais les voyant perdus, d'esprit fort contristé,
 Regrettans leur malheur, les voiles nous haussasmes,
 Et dans la riuë Aëe esbranlez nous poussasmes. 34
 En l'isle de Circé, dessus les bords baneux, 35
 Au riuage glissant. Circé aux blonds cheueux,
 Deesse venerable, accomplie en science,
 De grand entendement, & pleine d'eloquence,
 Sœur germaine d'Eta le sage & prudent Roy.
 Titan les engendra, qui de son clair charroy
 Court sur toute la terre, & duquel la carriere
 Salubre biai,ant apporte la lumiere
 Aux mortels, aux humains. Il les eut de Fersé
 Fille de l'Ocean. En ceste isle Circé
 Sa demeure faisoit, & là nous abordaimes,
 Et coyment dans le port nostre nauire entraimes.

Certes vous eussiez dit que les celestes Dieux
 A nostre barque ouuroient ce port delicieux,
 Car nul vent n'y battoit. Nostre nauire ancrée,
 Et sur la terre ayant librement faict entree,
 Deux iours continuels & tout autant de nuits
 Nous reposasmes là nos languoureux ennuis
 Pleins de grands amertumes. A la tierce iournee
 Comme l'aube nous eut la lumiere amenée,
 Et son beau chefro sin sur la terre eut ietté,
 Mon ianelot en main, mon espee au costé,

Je descens seul en terre, à trauers champs m'aduance,
 Vn costau que ie voy ie gaigne en diligence
 Pour me seruir de gnette, & pour faire courir
 Mes yeux de toute pars, afin de decouuoir
 Le país, la campagne, & si par auanture
 I'orrois des habitans le bruit & le murmure:
 I'y demeuray long temps. Puis commenceay de voir
 Au trauers des Forests, de terre s'esmonuoir
 Vne grande fumee, & s'esleuer legere
 Par dessus le palais de Circé la sorciere.
 Comme i'eu veu celà, ie me deliberay
 De descendre en campagne, & de scauoir au vray
 Quelle terre c'estoit, pour le rapport en faire
 A tous mes compagnons. Long temps ie delibere
 Et consulte en moy mesme: & sur ce doute là
 Cest aduis que voicy le meilleur me sembla.
 Ce fut de retourner. de bien faire repaistre
 Mes gens, les enuoyer puis apres reconnoistre,
 S'enquerir du país, & le tout reoercher.
 M'estant la resolu, ie commence à marcher:
 Mais, si ce fut adonc quelque Dieu secourable
 Qui prit pitié de moy & seul & miserable,
 Ou par cas fortuit, ie vy venir deuant
 Vn grand cerf haut le chef, & le col esteuant,
 Il sortoit des forests, & par les vertes plaines
 Recherchoit alteré la frescheur des fontaines,
 Du chaut d'Hyperion violemment pressé
 Et des traits de Titan pantoisement poussé,
 Le voyant aprocher de mon dard ie le perse,
 Et mort roide estendu par terre le renuerse.
 Mon lant part de ma main & s'en vole dispos,
 Lu'ouure les costez & l'espine du dos,

LE X. LIVRE

Il se veautre, mourant sur la terre poudreuse,
Et d'un gemissement remplit la forest creuse,
V'omissant sa rouge ame & mourant enferré.

Soudain hors de son corps mon dard luy ay tiré,
Et le laissay sanglant veautrer dans la poussiere,
Pour courir arracher viftement vne oziere,
Ou couper vne roitte : adonc ie la tournay
La prenant sous mon coude, & d'elle faconnay
Vne forme de corde, avec quoy ie luy lie
Fort & ferme les pieds : dessus mon dard m'appuye
Et l'entraigne à mon col : car à force de bras
Le ietter sur mon dos ie ne le pouuois pas,
Tant grande, tant pesante, & grasse estoit la beste.
Lors deuant mon vaisseau la posant, ie m'arreste,
Vins à mes compagnons, & pour les consoler
Tout doucement à eux ie me pris à parler.

Mes amis, ce disois ie, encor que la fortune
Nous fatigue bien fort, nous presse & importune,
Nous ne serons pourtant de Pluton le butin
Deuant le iour à nous ordonné du destin.
Nous iouirons viuans de la douce lumiere
Insqu'à l'extreme point de nostre heure derniere.
Resiouissez vous donc, & chassant tout soucy
Soulagez vostre faim du butin que voicy,
Et redressez encor vos banquetts & vos tables.
Vins abondent encor & coiuures delectables
Dedans nostre vaisseau, & l'en ayant tout plain
Ce seroit honte à nous que mourussions de faim.

Ayant ainsi parlé, ils n'osent me dedire,
Ils s'en viennent à terre, & sortent du nauire,
Mes gens dessus le port admirent la grandeur
De l'enorme animal, sa beauté, sa hauteur,

Et s'estans esgayez de voir si belle proye
 Vn chacun court à l'eau & les mains se nettoye,
 Aprestent la viande, & les tables dressans
 Nous nous allons encor un peu resiouissans.
 Nous beuons à plaisir, & dessus la verdure
 A laigres banquetons autant que le iour dure,
 Jusqu'à ce que Titan eut plongé ses flambeaux
 Dans le sein abismieux des Iberiques eaux.
 Mais comme le Soleil eust fini sa carrière
 Noyant dans l'occident sa flambante crinière,
 Et que la sombre nuit tout le Ciel eust voilé,
 Alors le doux sommeil sur nos yeux escoulé
 Nous estend sur la rive. Et ce pendant se coulent
 Les astres lumineux & par le Ciel se roulent.

Tandis la belle Aurore aux safranez cheueux
 Monstre ses doigts de rose & sort du flot baneux,
 Et à peine estoit elle encor sur les montagnes
 Jettant ses tendres pleurs sur les grasses campagnes,
 Quand de rechef ie parle à mes gens en ces mots.

Compagnons, tant batuz des malheurs & des flots,
 Vertueuse jeunesse esprouuée aux traueses,
 Resolue aux assauts des fortunes peruerses,
 Escoutez ie vous pry, nous n'auons point icy
 Notice du leuant ny du couchant aussi
 De quelle part la nuit tenebreuse se couure,
 Non plus de quel costé la belle Aurore s'ouure,
 Ne scauons de quel lieu Titan sortant des eaux
 De l'Eoë doree attellé ses cheuaux,
 Pour ioyeux ramener sa torche sur le monde,
 Non plus l'endroit qu'il prend pour se ietter en l'onde
 Du flot hesperien. Regardez entre vous
 Si vous ne scaurieZ point lieu de salut pour nous.

LE X. LIVRE

Prenez un bon aduis. Car s'il faut vous le dire,
 Je ne voy point icy tout ce que ie desire.
 J'ay monté tout là haut où le Ciel semble ouuert
 Pour ce rocher hautain, l'ay bien tout deconuert,
 J'ay veu un grand país que la mer environne,
 Et l'eau tout à l'entour effroyable bourdonne.
 Puis assez loing d'icy un palais se haussoit
 Dedans la plaine basse, & des tuyaux poussoit
 Vne noire fumee, au trauers des bois sombres
 Et parmy l'espeueur de leurs obscures ombres,
 Dont se vont noircissant les forests, & les vaux
 Qui sont es environs. Je n'en pas dit ces motz
 Qu'une froide sueur tous les membres oppresse
 De tous mes compagnons. Leur cœur rompt de tristesse
 Recors d'Antiphates, & de l'eschec pieux
 Qu'il fit dessus nos gens : le Cyclope hydeux
 Leur reuiet en memoire, & sa rage cruelle,
 Sa soif de sang humain, sa cruauté bourrelle,
 Estrippant, deuorant, brisant dans son gosier
 Leurs pauvres compagnons, horrible monstre & fier.
 Au seul ressouvenir de ces tristes alarmes
 Ils remplissent leur sein de plaintes & de larmes,
 Ils ne se resoluient, pourtant parmy leurs pleurs,
 Ne venoient à l'effect avecques leurs clameurs:
 Ils refusoient d'aller en lieu qu'ils ne cogneussent:
 Quoy que sollicitez & priez par moy fussent.
 Lors les plus courageux & fermes aux hazars
 Je choisi d'entre tous, & les mets en deux parts,
 Je suis en celle cy, & en l'autre Eurymaque,
 Autant sèblable aux Dieux que nul autre d'Ithaque.
 On remue l'armet, & Eurymac le fort
 Le sort tumbant sur luy, tiré de l'armet, sort.

Il sort pour s'en aller, pour escorte on luy donne
 Vint & deux compagnons. Le danger les estonne,
 Ils sortent jouspirans le cœur de deuil pressé,
 L'esprit d'incertitude & de peyne angoissé,
 Et nous laissent trestous dedans nostre nauire,
 L'ame triste de deuil, le cœur plein de martire,
 Ils trouuent assez loing dans vn penchant vallon,
 Le chasteau de Circé, la fatale maison,
 Le bastiment estoit de pierre blanche & nette
 Le plant en estoit beau, emminente l'assiete,
 Ils donnent iusques là, puis s'arrestent vn peu
 Sur le seuil de la porte. Adonques ils ont veu
 Roder tout à l'entour de la maison plaisante
 Force loups & lions. La maistresse scauante
 Les auoit par son art prinex d'entendement
 Et par ses potions changez entierement
 Ils ne vindrent à eux, avec regards terribles,
 Avec mordantes dents, ouvrans gueules horribles
 Afin de les blesser, mais ils les entournoient
 Et se iouans à eux leurs quèues demenoient,
 Et faisoient grand careffe, aprochans amiables,
 Pas apas les suiuanants de gestes agreables.
 Non autrement qu'on void les turquets blandissans
 Et de quèue & de voix leur maistre aplaindissans,
 Courir autour de luy quand les mains il leur monstre,
 De la table sortant luy venir à l'encontre.
 A l'entour d'eux ainsi quantité de lions
 Aux ongles fort pointus, des loups à millions
 Accourent les flattans des pieds & de la bouche.
 Pas vn d'eux quel qu'il soit n'aproche, ne les touche,
 Ains en prennent frayeur: attendent resolu
 Sur le seuil de la Nympe aux cheuenx crespelus

Et mignonnement-blonds. Adonc à leur oreille
 Vient donner vne voix gracieuse à merueille.
 C'est la voix de Circé, qui là dedans chantoit
 Et de son chant plaisant son labeur enchantoit:
 Elle ourdit le subtil d'une gaze tresfine,
 Et frappe de son peigne & de sa main diuine,
 Les fils entrelacez. Les Deesses des Cieux
 Font ainsi leur ouurage & riche & precieux
 Ainsi vont reluisant leurs diuines iissures,
 Ainsi consent la Grace à leurs entrelasseures.

Adonques Polites le plus digne d'honneur
 De tout tant qu'ils estoient & qui auoit mon cœur
 Sur tous mes compagnons, pour ce qu'à sa prudence
 Je portois volontiers honneur & reuerence,
 Compagnons, ce dit il, quelqu'une est la dedans
 Qui fort doucement chante, outre cela i'entens
 Craqueter le mestier sur lequel elle iette
 Son ouurage faisant, sa courante nauette,
 La maison en resonne, & ses coups & sa voix
 Courants sur le paue s'oyent tous à la fois:
 Soit qu'elle soit Deesse ou bien femme mortelle
 Appellons ie vous pry. Alors chacun appelle,
 Et soudain elle sort & d'entrer les semond
 En leur ouurant sa porte: ils entrent, & s'en vont
 Dedans le beau palais, la sottise les guide,
 En leur esprit deuiet hebeté & stupide,
 Le seul Euryclochus fit ferme, se doubta;
 Et ne voulut entrer. Circé leur apresta
 La table tout soudain, les faict soir, & leur offre
 Du miel nouvellement tiré hors de la goffre,
 De la farine en fleur, du formage, du lait
 Meslé tout dans du vin Pramnien, puis y met

De ie ne scay quel iust de poiſon, dont le boire
Faiët perdre au päis le ſoing & la memoire:
Lors elle leur presente à boire de ſa main.

Après que les pauurets eurent beu, tout ſoudain
Elle prend ſa baguette, & dans ſes toits les touche
Ils prennent de pourceaux & la voix & la bouche,
Et les vilains ſions. Le ſeul entendement

Leur reſta ſain & net : pleurans amerement..

Circe commande lors qu'à l'eſtable on les mette,
Qu'on les enferme bien, que deuant eux on iette
Des cormes & du glan que mangent les pourceaux
Quand ils fouillent en terre, & leurs ſales muſeaux
Vont par tout enfonçants, porcs à face fangeuſe,
Et tousiours ſe veantrans dans la terre bourbeuſe.

Euryloch' tourne teſte, & gagne vers le port
A porte la nouvelle, & le charmeux effort
De la fauce Circé, il n'a pas la puiſſance
D'exprimer de propos le faiët comme il le penſe,
Il deſire le dire, & à toutes les fois
Qu'il commence à parler il demeure ſans voix,
Tant il eſt eſtonné, tant la crainte le preſſe
De l'horreur de ce faiët, tant grande eſt ſa triſteſſe.
Il plenroit à ruiſſeaux & preſſe de douleurs
Le cœur luy va batant, & ſe fend tout en pleurs.
Nous l'enquerons rauis de ſi eſtrange choſe.
Et luy, prenant ſon vent, à dire ſe diſpoſe.

Grand Vlyſſes, dit il, ſuiuant ton mandement
Au departir d'icy nous paſſons viſtement
Bocages & forets, dans la vallee obſcure
Nous trouuons vn palais de belle architecture,
Baſty de gros cartiers tous polis au cifeau,
Dont l'aſſiete eminent & le plant eſtoit beau:

LE X. LIVRE.

Qu'un deux vent recreoit de sa plaisante aleine:
 La où quelque Deesse ou quelque femme humaine
 Ouuroit sur un mestier, & son riche labour
 Enchantoit de sa voix admirable en douceur
 Nous l'appelasmes tous, elle sort à la porte,
 Nous faict fort bon visage & d'entrer nous exhorte,
 Nous entrons, & nos gens la suivent la dedans
 Las, stupides qu'ils sont, & fols, & imprudens:
 Je fis ferme tout seul. Car i estois en grand doubte
 Et craignois trahison: la compagnie toute,
 Comme ils furent entrez, soudain s'esuanouit,
 Et depuis ce temps là pas un d'eux ne se vit,
 Et si ie fu long temps dehors à les attendre.

Il acheua de dire, & soudain ie vay prendre
 Mon espee argentee, à mon costé la pens,
 Et mon arc en ma main & mes flesches ie prens:
 Je commande en apres qu'Eurylochus s'en vienne
 Et que soudainement à ce palais me meine
 Il chet à mes genoux & ferme les serrant
 L'un & l'autre embrassez, lamentant & pleurant
 Me coniuire en ces mots. Trescourageux Vlysse
 Las, ne me meine point dedans ce precipice
 De dangers, malgré moy, & me delaisse en paix,
 Car d'ou tu veux aller tu ne viendras iamais,
 Et ne rameneras iamais ta compagnie .

Saine & sauue avec toy : fuyons ie te suplie,
 Remettons nous en mer, ramons & nous sauons,
 Ce sera beaucoup faict encor si le pouons.
 Il acheuoit encor, quand ie vins à luy dire:

Demeure donc icy à l'ombre du nauire,
 Mange & boy tout ton soul, à l'aise en secreté.
 Quant à moy, ie m'en vois, & la perplexité

Où ie suis m'y contraint. Ce disant ie le laisse
 Et la barque & la mer: & mon chemin adresse
 Où ie pourrois trouuer quelque sentier tracé
 Qui conduise au chasteau de la Nymphe Circé.

I'estois desia bien pres du sacré domicile
 De la magicienne, & du palais fertile
 En charmes & poisons plein d'ennuy & d'es moy,
 Quand Mercure soudain vint au deuant de moy:
 Il portoit en sa main sa baguette admirable,
 Il paroissoit encor ieune d'aage, & semblable
 Au ieune ionnenceau dont le subtil coton
 Commence à crayonner seulement le menton.
 Lors me prenant la main il me tint ces parolles:

Où vas tu malheureux? ou tes pensées folles
 Te menent elles seul? au trauers de ces bois
 Ignorant le país, & dedans les destroits
 Des terres de Circé, & sans que nul te mène?
 Où de tes compagnons la bande se demene
 Eschangee en pourceaux, estant hontensement
 Enfermee en ses toits? viens tu expressement
 Pour les en retirer, triste, de la misere
 Où les retient ainsi la scauante sorciere?
 Croy moy, iamais, croy moy, tu n'en retourneras
 Et de semblable fin pauvre tu periras
 Que tant d'autres deuant sont peris miserables.
 Mais ie te veux sauuer de ses mains deceuables;
 Ie t'en veux garantir. Pren ce remede icy,
 Puis entre hardiment, & ne sois en soucy:
 En le portant sur toy ne crein nul malencofitre.
 Or si tu veux m'ouir il faut que ie te monstro
 Les tours pernitiieux de Circé, qui viendra
 Te presenter du pain, où elle meslera

LE X. LIVRE

Du charme & du poison : mais sois en assurance,
 Car ses enchantemens n'auront sur toy puissance,
 Et ce que ie te donne osterá le danger
 Que tu pourrois courir de te voir tost changer.

D'abondant, de cecy encor' ie t'amoneste,
 Quand la fille à Titan, haussera sur tateste
 Le bout de son baston, degainne viftement
 Et tire ton espee, & furieusement
 Iette toy dessus elle, & tout enflammé d'ire
 La haussant, fay semblant de la vouloir occire.
 Alors de grand frayeur & creinte qu'elle aura
 Elle te flattera, elle t'amadouera,
 Lasciue te prira de coucher avec elle,
 Et t'importunera d'amitié mutuelle.
 Mais donne toy bien garde aussi de mespriser
 Le liét de la Deesse & de la reffuser:
 Pour oster tes amis de leur misere grande,
 Si tu veulx qu'elle t'ayme & qu'elle te les rende
 Tire d'elle serment qu'elle ne bastira
 D'autre fraude sur toy, ne te pourchassera
 Nul autre detrimant, de peur que l'efficace
 De son enchantement ne te rendist mollace
 Et tout effeminé, contrain la de iurer
 Le grand serment des Dieux & de t'en assurer.

Ce disant il ceuillit de terre la racine
 Du remede sacré, diuine medecine,
 A tous enchantemens, en main me la liura
 Et ses proprietéz & vertus me monstra.
 De ce simple diuin & remede admirable
 Noire estoit la racine, & la fleur delectable
 Blanche comme le lait : moly communement
 Des celestes nommé : se trouue rarement

Par les hommes aux champs. Les hommes en ont faite
 Mais les Dieux, habitans dessus la vouste haute
 En ont abondamment, car tout peuvent les Dieux.

Ainsi me dit Mercure, & s'esleuant aux Cieux
 Sur les talons aylez, il se guindoit habile
 Par dessus la forest au trauers la belle isle
 Et ses bois ombrageux. Quant à moy ie dreslay
 Mes pas vers la maison de la docte Circé,
 M'arrestay à la porte, & auois ma pensee
 De cogitations estranges esclancee.
 Soudain que i'appellay, soudain elle sortit,
 Me conuia d'entrer & sa porte m'ouurit.
 Je suy, triste & perplex la Nymphe qui m'appelle;
 Elle me fit assoir sur vne chaire belle
 Garnie de beaux cloux d'argent resplendissant
 D'artifice diuers, sous mon pié se baissant
 Estoit un marchepié posé de bonne grace,
 Où ccluy qui se sied s'appuye & se delasse.

Lors la Deesse a pris vn beau vase doré
 Où cruelle & traistresse elle m'a préparé
 Son breuuage mortel, ses herbes elle enchante
 Qu'elle verse dedans, à boire me presente
 La force de son vin pestifere & mechant,
 L'aualle sans trembler, le grand vase assechant.
 Ie ne fus pas changé pour cclap par ses charmes,
 Elle prit donc sa verge & puis me dit ces carmes.
 Toy, sois aussi du train de mes pourceaux mignons,
 Et va t'en dans le toict avec tes compagnons.
 Lors ie m'en vins à elle estant fort occupee
 A ses barbotemens: luy monstre mon espee
 La menace de mort, sur elle me hausant,
 Comme voulant frapper, & ces mots repoussant.

LE X. LIVRE

Lors amoureuxment les pieds elle m'embrasse,
 Me dit en s'escriant, mais qui es tu, de grace,
 Estranger mon amy, d'où viens tu, qui est tu?
 Tes parens? ton pais? qui si bien la vertu
 De mes enchantemens rends inutile & vaine,
 Et n'es en rien change de ta figure humaine?
 Iamais nul qui ayt veu ma fatale poison
 Ne m'a brauee ainsi en ma propre maison,
 Qui n'ayt perdu soudain sa puissance pristine,
 Qui ayt peu soustenir ma forte medecine,
 Qui ayt peu resister quelque fort & gaillard
 Au supernaturel de mon precieux art.
 Mais ie voy, homme fort, sans estre interessee
 Ta force te rester, ie ne voy point blessée
 La pointe & la vertu de ton entendement.
 Serois tu point Vlysse, helas que si souuent
 Le beau fils de Maja, le celeste interprete
 Qui porte de fin or la charmense baguette,
 Et le meurtrier d'Arguus, m'a dit deuoir vn jour
 En ces lieux arriuer de Troye de retour?
 Cache moy ie te pry ceste espee, & la serre,
 Nous irons faire au liēt une plus douce guerre,
 Nous verrons de l'amour les passetemps menus,
 Et nous resiouirons dans le liēt de Venus.
 Qu'il y ayt desormais foy paix & assurance
 Entre nous amoureux: adonques ie m'aduançe
 Et luy dis en ces mots. Comment puis-ie, Circé,
 N'estre pas contre toy iustement courroucé
 Quoy, m'enioins tu de t'estre & courtois & traittable
 Toy qui oses remplir ta prison detestable
 De mes amis changez en porcs dans ta maison;
 Encor' me machinant ruyne & trahyson?

Tu me veux apaster de tes blandices douces
 Pour coucher avec toy, & puis, que tu me pousses
 Hors de mon naturel, ma force confondant
 Et tout effeminé & lasche me rendant.

Non, Circé, si tu veux que de toy ie m'asseure
 Que i'entre dans ton liét, il faut que tu me iure
 Par les tout-puissans Dieux que tu affermeras,
 Que iamais de ton art ne m'endommageras.

Elle atteste les Dieux, & les iure. Et à l'heure
 Ie vay trouuer son liét en sa molle demeure.

Quatre Nymphes tandis se mettent en deuoir
 D'aprester ce qu'il faut, fidelles au vouloir
 De leur docte maistresse, & au seul clin d'œil d'elle
 Sont promptes à dresser dedans la maison belle
 Ce que leur dame veut, trauaillans sans arrest:
 Nymphes filles des eaux, ou bien de la forest,
 Nymphes des clairs ruisseaux dont les coulantes ondes
 Courant menent leur train dedans les mers profondes.
 L'une a soin d'aprester les beaux throsnes polis,
 Sur lesquels, elle met les precieux tapis
 De pourpre & d'ecarlatae, & mesnagere experte
 Les couure par embas d'une belle couuerte
 D'un linge delié, le iettant au plus loing
 Qu'elle peut estendu: la seconde a le soing
 D'apareiller aupres les tables bien rangees,
 Qui sont toutes d'argent. Et les rendre chargees
 De la vaisselle d'or faiçte parfaitement
 Et de les bien remplir: l'autre consequemment
 Dans les tasses d'argent versoit la liqueur douce
 D'un vin delicieux, lequel escume & pousse
 Son doux miel l'à dedans: elle mettoit encor
 Dessus, les goubclets, & les grands coupes d'or.

LE X. LIVRE

*La quatriesme hastine accouroit aux fontaines
 Remplissoit de claire eau les grādes chaudieres pleines,
 Mettoit le feu dessous : le feu va trepillant
 Sous le fer du trepié, l'eau dessous va bouillant
 Et s'esleue à gros bonds : mais apres quelque espace
 Soudain qu'elle eut assez bouilly dedans la casse,
 La Nymphé dans le bain aussi tost la porta,
 Dans un cunier bien net promptement la ietta,
 Trop chaude la tempere, & verse à grands ondees
 Sur ma teste & mes reins les ondees debordees,
 Affin de me lauer, affin de delasser
 Mes membres travaillez, & de moy dechasser.
 Toute la lassitude : Apres, officieuse
 Elle oinct mon corps laué d'une humeur precieuse.
 Cela faiçt, elle prend un bel acconstrement
 D'une laine tresfine & m'en vest richement.*

*Or la dedans estoit vne chaire excellent
 Toute ouuree d'argent, tresbelle, estincellante,
 Et de riche façon, dont l'art industrieux
 Jettoit de tous costez ses rayons radieux
 Vn appuy estoit mis dessous la basse bande,
 Et ie m'assieds dessus comme elle me commande.*

*La pucelle à lauer m'apporte cependant,
 Et de l'aiguiere d'or l'eau nette va fondant
 Dans un bassin d'argent : puis aprochant la table
 Elle apporte dessus le bon pain delectable,
 Auecques force mets bons & delicieux,
 Et me les presentoit d'un maintien gracieux,
 Alors Circé me dit, mange & fais bonne chere.
 Mais tous ces viures là ne me pouuoient pas plaire:
 Et demourois assis triste & plein de douleur,
 En mon cœur presageant ie ne scay quel malheur.*

Circé me regardoit plein d'amertume grande,
Et que ie ne portois à ma bouche la viande,
Donc à moy s'adressant elle me dit ainsi:

Que reste tu muet, Vlysse, & quel soucy
Te tourmant le cœur? qui faiçt que tu ne touche
A ces viures icy & n'en mets à ta bouche?
Voila viures sur table, & tu n'en manges pas:
Astu doubte & scrupule encor de quelque cas?
Tu ne dois plus pallir de quelque tromperie,
Ny que i'essaye en toy nulle sorcellerie.
Mon sacrossaint serment te doit estre assureé,
Et ie ne rompray point mon compromis iuré.

A laquelle ie dy, Circé, ie te suplie,
O fille du Soleil, quel desir, quelle enuye
Aura l'homme d'esprit de boire ou de manger,
Se donner du bon temps, & son ventre charger,
Si ses chers compagnons plustot ne se voit rendre,
Et leur premiere forme auparauant reprendre?
Si tu veux que ie mange & taste de tes biens,
Ren moy, ie te suply, plustost les amis miens
Remets les en leur forme, & que remply de ioye
En leur pristin estat reuenir ie les voye.

Ie n'eu pas si tost dit, que la Nymphe soudain
Sort de la salle, ayant sa baguete en sa main,
Et ramene mes gens sortants de son estable
Ayans de porcs vilains la forme detestable
De porcs par neuf estez le glan aux bois paissans:
Ils estoient donques là se poussans & pressans.

Elle les enuironne, autour d'eux se pourmene,
Les frotte d'un onguent de force souueraine,
Autre que le premier, & faisant autrement.
Lors la soye, du corps leur tumble entièrement

Et que leur fit venir par l'ordure charmeuse
 De ses enchantemens la sorciere fameuse.
 Alors leur teste ils vont hors de terre haussant,
 Et le semblant vilain de porcs les va laissant:
 Leurs espalles, leurs bras, leur reuiennent sur l'heure,
 On les voit retourner en ieunesse meilleure
 Et plus beaux que deuant. Ils acourent soudain,
 Me viennent embrasser, me touchent en la main,
 Car ils m'auoient cogneu: lors vne larme douce,
 Un pleur voluptueux hors de leurs yeux se pouisse,
 Vn frapement de mains, un bruit, vne clameur
 Sort par tout, un chacun en tressaut de treueur,
 La maison en resonne, & la Deesse mesme
 Prit à la fin pitié de nostre mal extreme.
 Qui fit quelle me tint ces propos doucereux.
 Prudent fils de Laërte, Ulysses genereux,
 Va t'en viste à la mer, retourne en ton nauire,
 Fay le venir en terre, & tes hardes en tire,
 Cache tout dans le creux des antres les plus bas,
 Armes, habillemens, & tout ce que tu as,
 Puis de tes compagnons ameine icy la bande,
 Je fay incontinent ce qu'elle me commande:
 Sitost que i' arriuay pres de nostre vaisseau
 Je rencontray mes gens serrez en vn manceau,
 Affligez, abbatuz pleins de creintifs alarmes,
 Et les yeux tous mouillezz de grāds ruisseaux de larmes.
 Comme on voit quelquesfois retourner des pastis
 Les vaches sur le soir, cependant les petits
 Demeuroient enfermez, qui soudain qu'ils les voyent,
 D'ayse vont sautelant, tout à l'entour tournoyent,
 Le toit ne les peut plus retenir nullement
 Qu'ils n'aillent retrouver leurs meres vistement:

Ils courent restouys, d'allairesse ils bondissent,
 Et de mugissemens les estables remplissent,
 De la mesme façon courent de toutes pars
 Viennent de tous costez autour de moy espars
 Mes chers compagnons : me saluent, m'embrassent,
 Et les yeux pleins de pleurs de leurs bras m'entrelassent,
 Non autrement que si dedans les lieux cogneus
 D'Ithaque leur pays, ils fussent reuenuus,
 Et fussent recournez és champs pleins de verdure,
 Où iadis ils auoient receu leur nourriture.

Lors ils me vont disant : Ainsi nous t'embrassons
 Valeureux Ulysses, & nous te caressons
 Comme si nous estions venus sans nulle perte
 Dans les champs desirez de ton pere Laërte.

Or dynous le destin de tes gens tant aymez,
 Et nous raconte où sont nos amis transformez.

Compagnons, ie vous pri premierement qu'on tire
 Hors de la mer, leur dy-ie, en terre le nauire
 Puis, dedans les cachots de ces antres cauez,
 Cachez sans contredit tout ce que vous auez,
 Armes & equipage, & qu'apres moy on vienne
 Au palais de Circé sage magicienne
 Voir tous nos compagnons bonne chere faisans,
 Et tout à leur souhait à table deuisans
 Pres du feu, pres du vin, & la sage Deesse
 Ne se peut assouuir de leur faire caresse.

Ie n'en pus acheuè, que chassans leur é moy
 Ils s'apprestent, contans de venir avec moy :
 Mais Eurylochus seul de me suyure refuse,
 Tous les autres retient, & de ces mots leur use.

Quelle rage vous vient miserable tenter,
 Et où vous allez vous ainsi precipiter?

LE X. LIVRE

De gayeté de cœur? cerchans vostre ruine,
 Aueuglez, endurcis, chez la Nymphe maligne
 La sorciere Circé? Qui, las, vous changera
 En pourceaux tres-vilains, qui vous transformera
 En Loups, ou en Lyons, pour garder, miserables,
 Et de iour & de nuit ses toits & ses estables?
 Vous représenteray-ie, hélas, le fait recent
 Et la brutalité du Cyclops, fracassant
 Nos pauures compagnons, quãd chez luy ils entrerēt,
 Et chez luy sans sortir, le trépas rencontrerent?
 Le temeraire Ulysse en fut le conducteur,
 Ce guide audacieux de leur mort fut auteur,
 Par sa folle entreprise, hélas, tous ils perirent,
 Et d'où il les mena iamais ils ne sortirent.

Je me sens à ces mots, d'ire tout transporté,
 Je tire mon espee estant à mon costé,
 Je me iette sur luy ainsi qu'une tempeste
 En resolution de luy oster la teste,
 Bien qu'il fust mon parent. Ce que voyans mes gens
 Se iettent dessus moy, accourent diligens,
 Me retiennent pleurans, & de douce parole
 Taschent de m'adoucir. O dont le renom volle
 Par tout, grand Ulysses, accorde nous cecy,
 Et nous le laisserons, disent-ils, seul icy
 Pour garder le vaisseau, & meine nous au reste
 Dans les palais hautains de la Nymphe celeste.

Ainsi voulurent-ils m'exhorter & prier.
 Lors ie fors du vaisseau & delaisse la mer.

Eurylochus pourtant ne demeure au nauire,
 Mais nous suit pas à pas, car il craignoit mon ire.

Mais la Nymphe tandis que i'estois en chemin
 Auoit mes compagnons fait entrer dans le bain,

Les auoit fait lauer, & de precieux huille
 Leurs membres delasser, qui doucement distille:
 Puis riches vestemens fit ietter dessus eux.
 Nous les trouuâmes lors à table tous ioyeux
 Qui faisoient bonne chere. Aussi tost qu'ils se virent
 S'entrerecognoissans l'un de l'autre ils s'enquirent.
 Ils prenoient du plaisir à conter leurs malheurs,
 Et mesloient en contant leur plaisir à leurs pleurs:
 Leurs regrets, leurs soupirs tout le palais remplissent
 Au son de leurs clameurs les vaultes retentissent.
 Lors la belle Deesse aux Deesses des Cieux
 Pres de moy me tenoit ces propos gracieux.

O fils de Laërtes abundant en sagesse,
 Generoux Vlysses, cessez vostre tristesse
 Et ne lamentez plus, que vostre gentil cœur,
 Ne soit pas plus auant consumé de douleur:
 Non, ie n'ignore pas les dangers & les peines
 Que vous auez souffert és poissonneuses plaines,
 Et vos fiers ennemis contre vous animez,
 Quels efforts ruineux contre vous ont tramez:
 Mais resiouyssez vous, beuez en abondance
 De ce vin genereux, & pleins d'esiouyssance
 De ces viures mangez, rappelez vos esprits,
 Bannissez tous le soing dont vous estes epris:
 Chassez toute tristesse, empoynez ce remede
 Encontre ces trauaux, & qu'à l'ennuy succede
 La ioye & le plaisir, ainsi que vous estiez
 Au temps que des sablons d'Ithaque vous partiez:
 Bien qu'à la verité la misere vous presse,
 Et vostre mal present vous ronge de tristesse,
 Bien que vous souuenans de vos maux, vos erreurs,
 Vos courses, à bon droit vous fondiez tout en pleurs,

LE X. LIVRE

Et qu'on ne voye point parmy telle souffrance
L'esprit entierement recevoir allegeance,
Mais plustost se dechoir lassé de tant de maux,
Et abbatu d'un nombre infiny de traux.

Elle disoit ainsi, & nos tristes pensees
A ces propos courtois nous furent redressees.
Or par autant de iours que l'an entierement
Pouuoit estre fourny, continuellement
Nous demeurasmes là. Sans cesse estans à table
Nous remplissons de chairs & de vin delectable:
Mais quand l'an fut parfaict, que les heures par tous
D'ordre faisans les mois allongerent les iours,
Mes compagnons venans deuers moy, m'appellerent
Du logis de Circé, puis ainsi me parlerent.

Mal-heureux, souuient toy de ton pays en fin,
Au moins s'il est ainsi que ton fatal destin
Est, que tu dois vn iour reuoir ton doux rinage,
Si ta terre natale & ton cher heritage
Te sont promis des Dieux, & si à sauueté
Tu dois estre à la fin en Ithaque porté,
En ton palais hautain, & dans ta maison forte.

Ils me parloient ainsi, & leur aduis m'emporte
Touché de leurs propos, nous banquetons encor.
Tout le iour, & vuidons le vin de dedans l'or.
Le soir estant venu lors que les rouës siennes
Le Soleil va plonger es eaux Hiberiennes
De sombre obscurité la teste se courant:
Mes gens se vont cacher, & le sommeil courant
Sur les corps assoupis leurs paupieres abbaïsse.
Lors ie m'en vins trouuer en son liét la Deesse,
Et pressant ses costez tombant à ses genoux,
La Nymphe m'escoutoit avec vn parler d'ours.

Je luy dy: O Deesse escoute ma priere,
 Et ne reiette point ma requeste en arriere:
 Accomply maintenant ce que tu m'as promis,
 Et nous donne congé à moy & mes amis.
 Que ie ne sois forclos de ce dont ie te prie,
 Que retourner ie puisse en ma douce patrie
 D'un Zephire par toy donné prosperement.
 Cela est resolu en mon entendement,
 L'impetuosité de mon desir m'y force,
 Et tous mes compagnons veulent à toute force
 Me contraindre d'aller, me demandent le iour
 Qui leur commancera leur desiré retour.
 Ils languissent pressez de mille inquietudes,
 Sont tousiours apres moy pleins de sollicitudes,
 M'assomment de regrets, & de pregnant é moy
 Continuellement pleurent autour de moy,
 Toutes & quantes fois que par les douces pleines
 De ton plaisant iardin seule tu te pourmeines.
 Je luy disois ainsi. Ainsi me respondit
 La Deesse Circé, Nymphé de grand credit,
 Des Deesses Deesse. O grand fils de Laërte,
 Qui la terre remplis de ta prudence experte,
 Non, ne demeure plus ceans en ma maison
 Contre ta volonte, cen'est pas la raison.
 Mais il te faut sçauoir qu'il vous conuient bien faire
 Au departir d'icy un chemin tout contraire
 A celuy que pensez. Cela est arresté
 Qu'il le faut entreprendre, & par necessité.
 Il te conuient aller aux stigiennes ondes,
 Au regne de Pluton, aux cauernes profondes
 De la basse Hecaté: Là tu recercheras
 Les oracles sacrez du vieil Tiresias

LE X. LIVRE

*Le Prophete admirable, & l'aveugle interprete;
 Ne te les denira, luy seul aupres de Lethe
 Les oracles des Dieux rend ordinairement.
 Il est encor' doué d'un sain entendement,
 Et combien que la mort long temps a le domine;
 A luy seul toutesfois la Reyne Proserpine
 A donné de chanter la nette verité:
 D'autres ombres encor' tu seras accosté
 En ces regions là. Ainsi dit la Deesse:
 Et le corps me fremit de crainte & de tristesse;
 Je remplissois le liét de souspirs & de pleurs,
 Je maudissois ma vie, accusois mes malheurs,
 Me repentois d'auoir iamais veu la lumiere,
 Et d'auoir regardé la flambante carriere
 Des cheuaux de Titan: mon esprit tourmenté
 Dit qu'il a trop vescu comblé d'aduersité,
 De tourment & de mal. Je me tourne & me vire
 Sans repos par le liét, ie lamente & sousspire:
 Puis ayant bien pleuré, rassasié faisant
 Quelque fin à mes cris, ie vais ainsi disant,
 Demy mort, à Circé. Ma tres chere Deesse
 Qui pourra me guider, & me donner adresse
 Aux ombres de Pluton, où me fais-tu ramer,
 Où iamais ne paruint nul nauire par mer?
 Adonc me respondit Circé la mage experte:
 Generoux Ulysses, prudent fils de Laërte,
 Ne te tourmente point, ne pren aucun soucy
 Qui te pourra guider au departir d'icy:
 Hausse tant seulement sans rien craindre tes voiles;
 Et t'assie sans rien faire à l'ombre de tes toilles,
 Car Boreas sans plus hors d'icy t'ostera,
 Et ton nauire & toy sur la mer portera:*

Quand tu auras passé force mer escumeuse,
 Tu verras le riuage & la forest rameuse
 De la grand Proserpine, où les aulnes montez.
 Et les saules sterils en nombre sont plantez.
 Arreste en cet endroit ton nauire sur l'onde,
 Puis descen en personne en la maison profonde
 Du redouté tyran des riués de Charon.
 Là Pyriphlegeton tombe dans Acheron,
 Et le Cocyte noir de mesme s'y décharge,
 Qui procede & qui vient de Styx le fleuue large,
 Et la pierre où vont choir les deux fleuues grondans.
 Si tost que tu seras arriué là dedans
 Tu ne faudras de faire une fosse dans terre,
 Dont la ronde ouuerture & souure & se deserre
 D'une coudee autour : dedans tu verseras
 Effusions à tous les esprits de là bas.
 Premièrement, du miel la liqueur decoulante,
 Puis apres du doux vin la liqueur excellente :
 Tiercement y mettras de l'eau tout doucement,
 Et puis finalement de la fleur de froment.
 Adore cela faiçt les imbecilles ombres,
 Et les ames sans force estans és forests sombres.
 Promets leur, fay leur vœu, s'il t'est en fin permis
 De reuoir ton Ithaque, où sont tes bons amis,
 De leur sacrifier une brebaine vache
 Grasse par excellence, & sans vice ne tache,
 Et de tout le meilleur de tes biens dresseras
 Une grand pyramide, & leur esleueras.
 Puis à Tiresias il luy faudra promettre
 A part un bellier noir, le plus beau, & le maistre
 Entre tous tes troupeaux, quand sur les tristes bords
 Auras ainsi prié les preux esseins des morts.

LE X. LIVRE

*Immole une brebis qui ayt noire la laine,
 Et un bevier pareil, puis tourne & le promeine
 Vers l'Erebe blaffard. Retire toy à part
 Vers le courant du fleuve, & te tiens à l'escart;
 Lors tu verras venir une innombrable bande,
 Ames des trespassez. Incontinent commande
 A tes gens d'écortcher, & bruler promptement
 Tout ce bestail tué. Apres, fay humblement
 Tes prieres au Dieu de la demeure infame
 A Proserpine apres, sa redoutable femme;
 Puis tire ton espee, & chasse les esprits,
 Si quelqu'un d'approcher du sang estoit épris
 Alors empesche l'en, & ne laisse la rine
 Tenant ton coutelas, iusques a tant qu'arrivé
 Le Roy Teresias, lequel te resoudra
 De ce qu'auras affaire, & deuers toy viendra
 T'enseigner le chemin, la façon, la maniere,
 De retourner bien tost en ta demeure chere:
 Quelles mers, quels sentiers, quels destours hasardeux
 Il te faudra tenir dessus le flot ondeux.*

*Elle acheua de dire, & l'aurore naissante
 Monstra son char doré, claire & resplendissante:
 Et tout au mesme temps la Nymphe me vestit
 D'un manteau precieux, & d'un tres-riche habit.
 Mais elle se couurit d'une grand robe blanche
 Tres-fine & deliée, & mit dessus sa hanche
 Vne ceinture d'or, & dessus ses cheueux
 Un bel escoffion tres-riche & precieux.*

*Je vay par la maison vistement, & réueille
 De tous mes compagnons un chacun qui sommeille
 Sus debout mes amis, disois-ie, faut aller,
 Il est temps de partir, il se faut réveiller,*

Et prendre le chemin dont la sage Deesse
M'a fait ceste faueur de me donner l'adresse.

A ces mots ils sont prests, mais, ô deastreux sort,
Il ne me fut donné de conduire à bon bort
Tous les miens sains & saufs, car l'un plein de ieunesse,
Elpenor ayant nom, sans force, sans adresse,
Sans grand entendement & sans grace de corps
Toujours presque endormy, mais estant yure alors,
Pauvre, ce-tendant que miserable yurongne
Il cherche la fraischeur, & des autres s'esloigne,
Le sommeil le surprit au plus hault d'une tour.
Mais comme il entendit dessus le point du iour
Ses compagnons partir, du sommeil il s'excite,
Et du vin estourdy du hault se precipite,
Ne se souuenant plus de conduire ses pas
De degré en degré. Ainsi tombant à bas
Il se rompit le col, les reins & les iointures,
Et descendit ainsi souz les ombres obscures.
Le reste de mes gens estant soudain passé
Auec moy, ie leur dy le vouloir de Circé.
Possible pensez vous que nous allions asteuré
Vers les champs Ithaquois nostre douce demeure;
C'est bien tout autrement: car deuant qu'y aller
Il faut premierement chez Pluton deualer,
Consulter Tiresie aux bordz de Persephoné,
Et prendre son oracle. Ainsi Circé, l'ordonne.
I'en dit. Et tout le ceur froissé leur demouroit,
Et chacun de depit la barbe se tiroit.
Sans courage & sans force assiz ils demurerent,
Et larmes sans cesser de leurs yeux distillerent.
Mais pour tout leur pleurer ne leur en fut pas mieux,
Nous vinsmes au vaisseau sur le flot escumeux,

LE X. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Et là chacun encor' s'escrie & se lamente,
Larmoyant chaudement. La Deesse sçauante
Arriva ce-pendant, vn belier attacha
Et vne brebis noire, aysement se cacha:
Cela fait, à nos yeux, & sans estre apperceü,
S'esuanöit en l'air sans pouuoir estre apperceü,
Qui pourroit voir vn Dieu quand il est agité
Cà & là où il veut, contre sa volonté?*

Fin du dixiesme Liure.



LE VNZIESME LIVRE DE
L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

L raconte en continuant comme par le mandement de Circé il descendit aux enfers, le moyen qu'il tint pour parler au deuin Tiresias, qui luy dit comme il falloit qu'il fist pour se conseruer & ses gens, pour retourner en leur patrie. Il vit les Heros & Heroynes, parle à sa mere, & aux Princes qui auoient esté avec luy deuant Troye, puis remonte des enfers,

AUTRE SOMMAIRE:

*Ulysses de Pluton visite les lieux passés,
Reconnoist les esprits des ombres infernales.*



*Quand nous fusmes venus pres des barques
voutees
Qui estoient pres du port sur les ondes por-
tees,*

*Et qu'eusmes ioint le flot resonnant hautement,
Nous tirasmes du port la nef premierement,
La iettasmes en mer, puis le mast nous haussasmes,
Et le blanchissant voile à l'entour agenceasmes,
Nous prenons nos brebis, en pleine mer montons,
Et gemissans sans cesse hors du port nous sortons,*

LE XI. LIVRE

Par derriere un doux vent nous pouſſoit favorable,
 Que nous auoit donné la Nymphe redoutable
 La ſçauante Circé aux cheueux blondiſſans,
 La Deeſſe aux Diſcours eloquemment puiſſans.
 Sur la nef arrangez les armes bas nous miſmes,
 Et ſur les bancs luiſans à l'aiſe nous aſſiſmes,
 Nos conducteurs eſtoient le patron & le vent.

Ce iour là tout entier nous pouſſaſmes auant,
 Et les Zephirs legers faiſoient tendre nos toiles,
 Phœbus chet ce-pendant, & les tenebreux voiles
 Tombent ſur les chemins, ainſi qu'il declinoit,
 Et d'ans l'eau d'Occident en penchant ſe trainnoit.
 Et nos voiles enſlez haſtans leurs courſes viſtes
 Du profond Ocean toucherent les limites,
 Où les Cimmeriens, leurs villes, leurs deſerts
 Sont eternellement de tenebres couuerts:

Iamais ſes clairs rayons Titan ſur eux ne darde,
 Et ſon feu gracieux iamais ne les regarde,
 Ny quand deuers le Ciel ſon char il va touchant,
 Ny quand il va du Ciel en terre trebuchant.
 Un air pernicieux, vne nuit perdurable
 Vole eternellement ſur la gent miſerable.

Nous ſommes portez là, là tous nous nous rendons,
 Et au flux de la mer pres du bord abordons.
 Les victimes ſortons pres des barques profondes,
 Et derechef encor en coſtoyant les ondes
 Nous ſuiuons l'Ocean, tant que miſmes le pié
 Au lieu que nous auoit Circé ſpecificié.
 Et là Perimedes accompliſſant l'office
 Auec Eurylochus, porte le ſacrifice
 Saint & religieux. Tandis ayant oſté
 Mon eſpee, qui lors pendoit à mon coſté,

Je creusi vne fosse, & luy fais l'ouuerture
 En la circonference en egalle mesure
 Que le coulede alongé, iettant dedans le fonds
 De mes effusions aux bas esprits profonds,
 Du miel premierement, du vin l'humour diuine,
 Fiercement de l'eau pure & puis de la farine.
 Priant profondement tous les esprits legers,
 Faisant promesse & vœu aux ombres des enfers,
 De leur sacrifier vne vache brehaine,
 Si de tant de faueur leur puissance me daigne
 En mon heureux pays conduire à sauueté.
 Et de tout le meilleur de mes biens a planté
 Si leur douce faueur prosperement me guide,
 Leur dresser vne belle & grande pyramide:
 ATiresie à part promets de mon troupeau
 Qu'vne grasse brebis à la noirastre peau
 Sera sacrifiée à luy seul, surpassante
 Le reste de la troupe és prez l'herbe paissante.
 Lors que i en par mes vœuz & supplications
 Appaisé les esprits, fait mes oblations,
 L'égorge les brebis au dessus de la fosse:
 De sang couloit dedans vne riuere grosse,
 Et du coup vne humeur noirastre distilloit.
 Lors vne quantité autour de moy voloit
 De simulacres vains, ceux que la mort cruelle
 Auoit à toute force entrainnez apres elle:
 Les ieunes vigoureux, & les foibles vieillars
 A l'environ de moy courent de toutes pars:
 Maintes Nymphes encor, & filles miserables
 Que le deuil au trépas a conduit pitoyables:
 D'autres y auoit là de grands coups transpercez,
 De piques & de dards les estomacs blessez,

LE XI. LIVRE

Les armes tout en sang : ils couroient à la fosse,
Et s'y precipitoient en multitude grosse
Sifflans autour de moy d'une fresse rumeur.

Tout le corps me glaça de frisson & tremeur,
Et le sang me figea de peur & de misere.
Lors ie crie à mes gens que les brebis n'aguere
Egorgees par moy, ils prennent vistement,
Aillent les dépouiller de leurs peaux promptement,
Et que dessus l'autel où les charbons petillent
En toute diligence ils les brulent & grillent.
Qu'au fort Pluton premier, aux Erèbiques Dieux,
A la grand' Persephone ils adressent leurs vœux;
Ie tire mon espee alors, & la presente
Aux esprits qui venoient, toute nue & luisante,
Afin de les chasser, & de les empescher
De venir à la fosse, & du sang approcher,
Et tant que ie pouvois leur offrois mes obstacles,
Tant que Tiresias m'eust rendu ses oracles.

Le premier des esprits fut celuy d'Elpenor
Qui me vint au devant : car il n'auoit encor
Esté enseuely, & nous ne l'inhumasmes
Au partir de Circé, sur luy nous ne pleurasmes;
Ainsi il fut laissé là, pource que nous estions
Autre part empeschez, & qu'en hastapartions.
Le voyant, la pitié que i'eu de sa misere
Me fit tomber des yeux vne humide riuiera,
Et luy disois ainsi : Elpenor, & comment
Es tu venu à pie ainsi diligemment
Plongé dans l'espaisseur de ces noires tenebres,
En ces lieux de silence, & pleins d'horreurs funebres?
Plus vistement que nous, qui auons eu le vent
Et la mer à souhair? I'allois ainsi disant.

Et pleurant il me dit : O grand fils de Laërte,
 Magnanime Ulysses, plein de prudence experte,
 Le vin, & un démon mauuais m'ont renuersé.
 Car comme ie dormois au logis de Circé,
 Ne me souuenant plus des degrez, d'aduenture
 Ie cheu du haut en bas de la grand couuerture,
 Et me rompy le col : puis vins à l'enuiron
 Des déplorable bord de l'ombreux Acheron.

Mais or' ie te coniuere, & par ta femme chere,
 Et par le saint respect de ton genereux pere
 Qui t'a petit enfant nourry si chèrement:
 Eux qui sont loing de toy, & que presentement
 Tu ne peux conuenir, par ton cher Telcmaque
 Que tu laissas petit au departir d'Ithaque,
 (Car ie sçay pour certain que ce lieu delaisé
 Tu passeras encor' au pays de Circé,
 Et ta barque des vents & des eaux demenee
 Reprendra port encor' dans l'isle de l'Æe)
 Alors, ô ie te pry d'Ithaque puissant Roy,
 Repense à mes propos & te souuien de moy,
 Enseucly mon corps dessus la terre obscure,
 Et ne le laisse pas sans pleurs ne sepulture,
 De peur que par malheur tu ne vinsses aux Dieux
 A mon occasion, à te rendre odieux,
 Pour ne m'auoir donné sepulture ne larmes.
 Fay bruler avec moy le reste de mes armes,
 Et dresse le tombeau de cet infortuné
 Sur le bord escumeux de Neptun mutiné:
 Pour me faire paroistre & donner cognoissance
 A la prosperité du lieu de ma naissance,
 Puis de mon infortune, & mets dessus encor
 L'auiron, par lequel le pauuret Elpenor

LE XI. LIVRE

*Avec ses compagnons en reuenant de Troye .
 Dessus les flots ondeux à la barque a faict voye .
 Et ie luy respondy : De la mesme façon
 Que tu dis, ie feray, miserable garçon.
 Et de coulantes pleurs ma face estoit trempee,
 Mais tousiours pres du sang ie branlois mon espee,
 Et le pauvre Elpenor au departir de là
 Tristes cris esleuant pleindre ailleurs s'en alla.
 Voicy venir apres l'ame de ma feu mere
 Anticlea, qu'auoit rauy la mort amere,
 Fille d'Autolichus, & vola celle part
 Où i'estois. Ie l'auois laissée à mon depart
 Viuante, en m'en allant deuant Troye la sainte.
 La voyant, de pitié mon ame fut atteinte,
 Mais pour tous mes regrets ie ne luy laissay pas
 Pres du sang approcher aucunement ses pas:
 Tant que i'eusse receu la sainte prophetie
 Des oracles sacrez du diuin Tireste,
 Lequel arrine en fin de moy fort desiré.
 En sa main il portoit son beau sceptre doré,
 Et me recognoissant il me parle & m'appelle:
 Qui te meut de laisser la lumiere si belle
 Du Soleil, miserable Ulysses, & comment
 As tu abandonné le hautain Element?
 Est-ce pour contempler ces ames déplorables
 Et le silence froid de ces lieux miserables?
 Quitte vn peu ceste fosse, & ne crain de cacher
 Ton coutelas luisant, puis me laisse estancher
 Ma soif dedans le sang, si sçauoir tu desire
 De moy ce qu'il te fault. Alors ie me retire,
 Et fy ce qu'il me dit. Le sang il aualla,
 Puis d'un gosier prophete en ces mots me parla.*

Tu voudrois bien auoir un retour favorable
 En ton pais aymé, ô Ulysse indomptable,
 Mais un Dieu te le rend difficile & mauuais.
 Car mon aduis n'est pas que Neptune jamais
 Te laisse reposer. Son ire mutinee
 Est en son cœur brulant par trop enracinee.
 Pour ce que ton tison son cher fils aueugla.
 Mais il y a remede encor à tout cela,
 Tu reprendras a gré le train des eaux marines
 Si de tes compagnons & de toy tu domines
 L'impetuosité, si tu peux arrester
 Leurs fiers debordemens, & la faim supporter.
 Lors qu'ayant euité des ondes la furie
 Tu viendras aborder aux fins de Trinacrie.
 Là vous rencontrerez force troupeaux paissans,
 Les vaches du Soleil par les champs verdissans
 Brouter & s'engresser, du Soleil dont n'est close
 L'oreille ne la veue. Il entend toute chose,
 Il void tout le premier. Si sans les aprocher
 Pour leur faire du mal, sans les prendre & toucher
 Tu les laisses en paix, tu t'acquerras sans doute
 A tes gens & à toy toute prospere route,
 Pour faire ton retour, & sans beaucoup d'ennuis
 Tu reuerras en fin Ithaque ton pais.
 Mais si tu ne t'abstiens, & que les mains tu jettes
 Sur les troupeaux du Dieu aux mortelles sa jettes
 Le blondoyant Titan, en mer vous perirez
 Tes compagnons & toy, soyez en asecurez.
 Quant à toy si tu peux à force de rabatre
 Les ondes en nageant, la tempeste combatre,
 Tu seras, mais bien tard en ton pais porté,
 Et de mille malheurs cependant tourmenté.

LE XI. LIVRE.

Tes compagnons noyéz, en galere empruntée
 Trouueras la maison de ton pere gastée,
 Et force poursuiuans, qui mangeront ton bien,
 Saliront la splendeur de ton regne ancien,
 Souilleront ton palais, & de poursuite infame
 Pourchasseront d'auoir ta chere espouse à femme,
 Et de riches presents fort l'importuneront.
 Mais en fin, sous ta main à mort ils tumberont,
 Et d'eux tous tu prendras exemplaire vengeance.
 Mais quand tu les auras rengez sous ta puissance
 Ou par fraude, ou par dol, ou par le fer tranchant,
 Pren encor' un vaisseau, & le país cerchant
 Si tu crois mon conseil, chemine, iusques à ce
 Que tu auras trouué vne gent, vne race
 Ignorant la marine, & qui ne scait que c'est
 Que de manger salé, ny du piquant apresté
 Des viures de la mer. Les pleines azurees
 Ne les recoiuent point, des barques peinturees
 Ils n'ont point cognoissance, ils ne scauent ramer
 Ny faire voir des nauts les ayles sur la mer.
 Mais pour n'en douter point, de toutes tes affaires,
 Ie t'en veux remarquer des enseignes tresclaires.
 Quand vn autre passant te viendra au deuant
 Qui te dira que c'est vn soufflet plein de vent
 Que tu as sur le paulie, alors iette ta rame,
 Fiche la contre terre, & prosterne reclame
 Le Roy des eaux Neptun, humble luy immolant
 Vn belier, un verrat, & vn toreau muglant.
 Puis reua-t'en chez toy, & presente l'offrande
 D'une sainte hecatumbe à la celeste bande
 Or, la mort du costé de la mer te viendra
 Quant tu seras debile, elle te surprendra

En paisible vieillesse, & de ses mains meurtrieres
 En aage plein & meur fermerates paupieres.
 Durant ton regne encor tes sujets bien-heureux
 Gousteront de la paix le repos sauoureux.
 Or tout ce que i'ay dit est seur & veritable.

Ainsi prophetisoit le deuin honorable
 Et ie luy respondy consecutiuellement:

Diuin Tiresias, les dieux certainement
 Ont decreté cela, & leur sainte ordonnance
 A mis de longue main sur moy ceste influence.
 Mais dy moy, ie te pry, que voy-ie tant errer
 Ma mere, que la mort est venue enferrer
 Sans me dire aucun mot, & pour quoy se sied elle
 Au pres de ceste fosse, à soy point ne m'appelle,
 Et ne me cognoist pas? dy tres excellent Roy
 Des augures diuins. Ie te pry, monstre moy
 Comme elle me pourra à la fin recognoistre.

Tu le scauras, dit-il, quelque autre que puisse estre
 A qui tu permettras de se sang aprocher
 Elle te parlera, si tu veux l'empescher
 Elle te laissera. Ainsi dit le Prophete,
 Et puis il descendit dans la noire cachette
 De Pluton Roy d'embas. Or ie demeuray là
 Jusqu'à tant que ma mere aupres de moy vola.
 Ie luy permy de boire, & retiray mes armes.
 Lors elle me cogneut: & puis fondant en larmes:

Comment es tu venu viuant en ces manoirs,
 Comment es tu entré dedans ces gouffres noirs,
 Dit elle, ô mon cher fits? l'entree est difficile,
 A ceux qui sont viuants, dans la rine sterile
 Des marais stygiens. Un grand estang tousiours
 Enuironne ces lieux, vn grand fleuue à son cours

LE XI. LIVRE

Fuyant tout à l'entour, dont le canal est triste,
 Et le cruel courant espouuante & attriste.
 L'océan spatieux enceint premierement
 Ceste palle contree, on ne peut nullement
 T' venir à pied sec, si ce n'est que vous porte
 Sur la mer vne barque & puissante & bien forte.

Serois tu point venu icy ayant erré
 Long temps avec tes gens sur le flot azuré
 En reuenant de Troye? as tu point en Ithaque
 Encores mis le pié? la mere à Telemaque
 Ne t'a elle point veu encores dans la Cour?
 Lors en luy respondant ie luy dy à mon tour.

Ma mere, vn cas forcém'a contreint d'entreprendre
 Le chemin des paluds de Stix, afin d'entendre
 Du saint Tiresias l'oracle de mon sort.
 Las, ie n'ay point encor aproché le doux port
 De la chere Achaye, & n'ay point faiçt entree
 Sur les bords desirez de ma douce contree.
 Mais ie suis miserable incessamment porté
 En mer deca dela par les vents agité
 Souffrant peyne, tourment, & douleur infinie.
 J'ay eu encontre moy la fortune ennemie
 Depuis que ie party avec Agamemnon
 Pour aller guerroyer Pergame au grand renom,
 Où sont les beaux cheuaux. Mais toy ma chere mere,
 De quelle mort t'a pris la Parque trop amere?
 Estce de maladie ayant trop longuement
 Languy dedans le liçt: ou, si cruellement
 Diane qui de loin ses traits empénnez iette
 T'ala mort enuoyee au bout d'vne saiette?
 Dy moy, que faiçt mon pere, & que faiçt mon cher fils,
 Que ieune ie laisfay, comment se portent ils?

Ma dignité dure elle encor entre les nostres?
 Mon regne n'est-il point entre les mains des autres?
 Quelque autre n'est-il point sur mon trosne monté
 L'espoir de mon retour leur est-il tout osté?
 Me pensent ils perdu? dy moy encor nouvelle
 De ma Penelope mon épouse fidelle,
 Conte moy son maintien & son deportement,
 Ayme t'elle tousiours mon fils uniquement,
 Conseruant la maison & la famille nostre?
 Où bien s'est elle point mariee à quelque autre
 Des princes de la Grece? Ainsi ie luy parlois,
 Et en me respondant elle reprit sa voix.

Ta femme continue en l'amitié ardante
 Qu'elle t'auoit, dit elle, endure, patiente,
 Ton absence & son mal, confite de douleurs
 Nuit & iour se paissant de soupirs & de pleurs.
 On n'a point usurpé ton bien en ton absence,
 Telemaque en iouit en toute patience,
 Ily tient rang de Prince, & dedans ta maison
 Tient tousiours bonne table ainsi que de raison.
 Mais ton pere demeure aux champs, ne se soucie
 De ville, ne de Court, mene champestre vie.
 De tapis & de lits il s'est voulu priuer,
 Ne se fait point de bien: & quand ce vient l'hyuer
 Triste parmy ses gens son corps il vient estendre
 Au foyer pres du fen, se couche sur la cendre,
 Ses habits dessus luy rompus entierement.
 Mais quand l'esté reuiet, & puis consequemment
 L'autonne donne fruits, il se retire à lerte,
 Par la uigne s'en va de fruits toute couuerte,
 Et sur l'herbe & la terre à se coucher se met,
 Et les feuilles par tout luy seruent de cheuet.

LE XI. LIVRE

*Là en se lamentant il se couche par terre,
 Et l'ennuy douloureux piteusement l'atterre;
 Son corps est consumé de mal & de douleur,
 Souspire tes trauaux, lamente ton malheur;
 Si bien qu'attenué, & courbé de tristesse
 Il est auant le temps accablé de vieillesse.
 Cela m'a faict mourir, le desespoir trop fort
 L'ennuy trop violent est cause de ma mort:
 Diane qui de loing ses traits ennemis iette
 Ne m'a la mort tirée au bout de sa sajette,
 Le tourment iette-deuil, le mal contagieux
 De quelque maladie, aux membres ennuyeux,
 Et qui souuent des corps la pauure ame separe;
 C'ela ne m'a point faict proye de Stix auare.
 Le triste deuil de toy, que i'ay tant regretté,
 Ta modeste vertu, mon corps ont surmonté,
 Ils m'ont prié de vie, & mon ame espandue
 Dedans l'obscurité de ces lieux ont rendue
 Quand elle eut dit cela fresle elle s'enfuit;
 Et dans le delié de l'air s'esuanouit,
 Me delaisssa pleurant, & forcené d'enuie
 De luy parler encor. Trois fois ie l'ay suiuié;
 Par trois fois à son col ie me voulu jeter,
 Et comme elle fuyoit ie me voulu haster
 Afin de l'attrapper, & de ma douce mere
 Au moins toucher la main, trois fois l'ame legere
 S'eschappa de mes mains, simulacre pareil
 A l'ombre, au leger vent, & au fuyant sommeil
 Lors la douleur esmeut & pressa mon courage
 Et ie parlay ainsi à la fuyarde image.
 Ma mere, t'enfuis tu de ton enfant, hélas!
 Qui cherche à te toucher, pourquoy n'attens tu pas*

Ta chere geniture, afin que nos mains iointes
 Nous nous soulions au moins de larmes & de plaintes
 Sous les eaux de Pluton? Est-ce pour m'affliger
 Et m'attrister tant plus, que ton esprit leger
 Que ta face sans corps, m'est aujourd'huy monstree
 De celle qui regit ceste triste contree?

A quoy ma mere alors. La Reyne d'icybas,
 Enfant infortuné, ne te circonuiet pas,
 C'est la loy des humains pressez sous la mort dure
 De n'auoir os, ne nerfs, ne chair, ne cheueleure:
 Car la flamme a tout pris, le feu a tout brûlé,
 Et si tost que l'esprit hors du corps est volé,
 Libre de nerfs & d'os blanchissans, il s'enuole
 Ainsi que le sommeil, le vent ou la parole:
 Mais fuy t'en hors de Stix, d'Auerne pallissant,
 Retourne t'en reuoir le Ciel resplendissant,
 Et ce que tu as veu sous l'Acheron infame
 Et chez l'Erebe ombreux, raconte l'à ta femme.

Ainsi que nous parlions, voicy venir à moy
 Vn troupeau feminin, que la femme du Roy
 Dès esprits tenebreux, redoutable Deesse
 Dans son empire esment comme vne armee espesse.
 Toutes femmes iadis des Heros renommez,
 Filles semblablement de Princes estimez.
 Ombres elles venoient en troupe espesse & grosse,
 Et accouroient au sang qui rougissoit la fosse.
 Or ie me conseilloy en mon entendement
 Comme ie leur pourrois parler separement.
 En fin ie fu d'aduis de tirer mon espee
 Et ne les laisser boire en la fosse trempee
 Toutes ensemblement, mais d'ordre, à celle fin
 Que ie pusse scauoir leur estat & leur fin.

LE XI. LIVRE

Tyro vint la premiere, elle se disoit nee
 D'un pere, homme de bien l'accomply Salmonee,
 Crethee l'Æolide autresfois l'espouza,
 Mais l'amour d'Enipè le fleuve, l'embrasa,
 Fleuve plaisant & beau sur tout autre dumonde.
 Elle falloit ebatre au long de la claire onde,
 Et Neptun qui le sceut, vne fois se carcha
 Sous la forme du fleuve, & coyment se coucha
 Le long de l'emboucheure, où par vn canal large
 Dans les eaux de la mer le fleuve se decharge.
 Puis comme vne montagne il haussa au milieu
 Les flots pers tout autour: & la femme & le Dieu
 Furent tous couuers d'eaux où l'ayant endormis
 La ceinture pucelle il rompit à s'amye. •
 Puis ayant acheué son amoureux plaisir,
 La main de sa maistresse il accourut saisir,
 Et luy dit, pren courage, ô la bien fortunee
 En amour, tu auras vne belle lignee
 Deuant qu'il soit vn an: jamais l'attouchement
 D'un Dieu quel que ce soit ne porte vainement:
 Partant aye le soin qu'elle soit esleuee
 Ainsi qu'il appartient dans ta maison prinnee:
 Adieu, & ne di mot de nos larrons amours:
 Retourne chez ton pere en ses royales tours,
 Je suis cil qui la mer & ses vagues modere
 Avec mon fort trident, dont l'ire & la colere
 Vient la terre ebranler, Neptun sceptre portant,
 Il dit, & dans les eaux soudain se va jessant.
 D'elle grosse, Nelee & Pelias naquirent,
 Qui le grand Iupiter tresdignement seruirent.
 La large Ialocè Pelias habita
 Aux champs fort spacieux, la terre conquesta,

Et fut

Et fut riche en bestail, & le hardy Nelee
 D'ailleurs Pyle occupa sablonneuse appellée.
 Or Tyro de Crethe, eut force autres enfans,
 Esou & Phereté en armes triumphans,
 Auec Amithaon. Là ie vy Antiopé
 Qui fut fille autresfois du fleuue Dieu Esopé.
 Elle faisoit honneur de ce que Iupiter
 Espris de son amour la voulut accoster,
 Dont elle eut Amphion & Zethé, qui bastirent
 Thebes, & qui premiers les fondemens y mirent,
 Y firent des maisons, & qui les sept portaux
 Lierent de fortz murs & de rempars tres-haultz.
 Pource qu'ils ne pouuoient sans eux Thebes deffendre
 Bien qu'ils fussent vaillans, & prompts à entreprendre
 Ie vy Alcmené aussi, qui femme auoit esté
 Du preux Amphitrion: mais elle auoit gasté
 Pareillement son lit, & commis adultere
 Auecques Iupiter: D' Alcide elle fut mere.
 Vn plus vaillant au monde & plus braue n'estoit;
 Et la force & le cœur d'un lion il portoit.
 I'aduisay Megara la fille Creontide
 Qu' autresfois espousa le tres-fort Tyrintide,
 Ie vey Epicasta, l'excellente en beauté
 La mere D'Oedipus, grande en meschanceté
 Bien qu'elle n'en sceust rien, & qu'en sa consciencé
 Elle fust inculpable: Elle fist grande offence
 En espousant son filz: luy son pere meurtrit,
 Sur le lit maternel malheureux entreprit,
 A sa mere portant amour desordonnée
 L'incestueux brusla d'un mechant Hymenée
 Mais aux hommes bien tost diuulguerent les Dieux
 De la mere & du filz le forfait odieux:

LE XI. LIVRE

Par le destin des Dieux en leur ire esfroyable
 Il regna longuement en Thebes l'amiable
 Dessus les Cadmaens, en douleurs, & trauaux
 La mere descendit es Stigiennes eaux
 Et passa de Pluion la trespuissante porte,
 S'estranglant par le col d'une courroye forte
 Vaincue de douleur, ayant au solineau
 Estroitement lié le malheureux cordeau.
 A son mary laissa en delaisant la vie
 L'inceste en sa maison, en son cœur la furie,
 Misere, regret, pleinte, & deuil continuel
 Dont tousiours fut puny le forfait maternel.
 Apres ie vy Chloris la princesse amiable
 Qu'espousa Nelëus, Chloris l'incomparable
 En insigne beauté. Nelee fut un iour
 En son cœur ardemment espris de son amour,
 Puis l'ayant fiancee avec un riche gaige
 Pour sa grande beauté la prit en mariage
 Des filles d'Amphion la moins chargée d'ans,
 L'Aside Amphion, qui regna en son-temps
 En Pyle & Orchomene : eut lignee tresgrande
 Et Chloris luy donna d'enfans vne grand bande.
 Car Peiclymenus, Chromius & Nestor
 Sortirent de son ventre, elle porta encor
 La celebre Pero, de beauté tant extrême
 Qu'elle fut en miracle à tous les hommes mesme.
 Pero, dont tant de gens deuindrent amoureux
 Qu'estrangers & voisins requirent, desireux
 Del auoir pour leur femme, en sa beauté bruslerent,
 Et les yeux gratiens de la Nymphe admirerent.
 Mais à nul Nelëus ne la voulut donner
 Qu'à celuy qui pourroit raurir & emmener

Le bestail d'Iphiclus, & tirer hors des bornes
 Du lieu qui les serroit ses vaches aux grands cornes.
 Un seul gentil deuin promet & se fit fort
 Qu'il les iroit raiuir iusques dedans leur fort,
 Mais les destins des Dieux, cruels l'en empescherent
 Avec les forts liens qui long temps l'attacherent,
 Et les pastres aussi ruraux & rigoureux.
 Mais apres tant de iours & de mois malheureux
 Et beaucoup d'ans passez, l'ame rude & barbare
 D'Iphiclus s'adoucit, tandis qu'il luy declare
 Les choses à venir. Ainsi auoit esté
 Du puissant Iupiter la bonne volonté.
 Lors il me sembla bon de voir Leda, la belle
 Femme de Tyndarus, qui en enfans excelle:
 Elle enfant a Castor le parfait escuyer
 Et pollux l'escrimeur aduantureux & fier:
 La terre les contient en vie assiduele,
 Et sous la terre aussi ils ont vie immortelle.
 Ils sont viuans par tour, par tour ils vont mourans,
 Et chacun à son tour en vie est demeurant
 Et puis meurt à son tour: c'est vne alternatiue
 Qu'un viue, l'autre meure, & mourra à l'autre viue;
 Pareil honneur pource que leur est donné des Dieux
 Et leur belle vertu vit en terre & aux Cieux.
 Apres Iphimede à moy se presentoit
 Femme d'Aloëus, elle meracontoit
 De l'amour de Neptun, qui l'auoit poursuiuie:
 Elle en eut deux enfans & courte fut leur vie.
 Le braue Ephialtes & Olys le puissant.
 La terre les nourrit, l'un & l'autre croissant
 En extreme hauteur, en beauté admirable
 Et nul n'estoit à eux en force accomparable.

LE XI. LIVRE

Que le fort Orion, qui certes les passoit.
 Ils n'auoient que neuf ans que chacun paroïssoit
 Par le milieu du corps gros comme neuf coudées.
 Leurs enormes longueurs ne furent excédées
 De neuf aulnes entiers: Orgueilleux ils haussioient
 Leur teste vers l'Olympe & les Dieux menaçoient
 De guerre & de combat. De fait ils l'entreprirent
 Et l'eminent Ossa dessus l'Olympe mirent,
 Et sur luy Pelion hausserent outrageux,
 Pelion noir de bois & d'arbres ombrageux.
 Ils en fussent venus about, si d'auantage
 La saison eust meury & renforcé leur aage.
 Mais Apollo, le filz de Iupiter puissant
 Que Latone enfanta au cheuen iannissant
 Les mit tous deux a bas, & de ses dures fleches
 Au trauers de leurs corps fit de mortelles breches
 Ils n'auoient pas atteint leur aage fort encor
 Et leur menton n'estoit frisé de coton d'or.

I'y vy Phedra, Procris, Ariadné la belle
 La fille de Minos, la fortune cruelle
 Le pressoit fort alors, que du bord Cretien
 Theseus la raut, pour au Cecropien
 Par la mer l'enleuer: Et toutesfois Thesee
 Ne iouyt pas long temps de la mal aduisée:
 A cause qu'il estoit trompeur & deceuant.
 Car la seur d'Apollon Artemis, par auant
 En resolution de la rendre facile
 Au bon Denis, l'auoit arrestée en vne Isle.
 I'y vy Mera, Clymene, & Eriphyle encor
 Pour trahir son mary prenant vn collier d'or.
 Mais de vous raconter toutes les Heroïdes
 Que ie vy frequenter les bordz Acherontides

Il m'est fort mal-aysé. Plustost seroit passé
 L'ombrage de la nuit au crespe noir poissé.
 L'heure passe & les feux qui au ciel estincellent
 Des à piroüettans au sommeil nous appellent:
 A nos vaisseaux legers ie m'en retourneray,
 Ou si le trouuez bon ceans ie dormiray,
 Les dieux, & vous aurez le soin de ma retraite.

Il dit, & vn chascun eut la bouche muette
 Ravis de grand plaisir: Quand la Reyne leur dit,
 Quel honneur, Phaequois, en cest homme reluit!
 Quelle prestance belle, & quel hardy courage,
 Quelle taille: Et combien est orné son langage!
 Il est mon hoste à moy: mais vn chascun pourtant
 Aura part a l'honneur qu'il nous va departant.
 Mais ne vous hastez pas si tost de le conduire
 Au port, & de le faire entrer dans le nauire,
 Et ne luy faictes pas vos dons & vos presens
 Comme à quelque indigent. Or nous auons ceans
 Dequoy tres-bien le faire auons en abondance
 Et richesses, & biens, par la munificence
 Et grand bonté des Dieux. Lors le Phaeacien
 Echeué, de tous eux lors le plus ancien
 Dit ainsi, Mes amis, ce que la Reyne sage
 Vous a mis en auant par son prudent langage
 Est tres-bien digeré: Ie vous pry quant à moy
 De luy obtemperer: Sera honneur au Roy
 De la suyure en cela. Au Roy sied de conduire
 Vn Roy dessus la mer, & bayder de nauire.
 Adonc Alcinoüs. Il sera faict ainsi,
 Tant que i'auray de vie en ce bas monde icy
 Et que i'auray pouuoir sur les gens de Phaece
 Qui scauent bien ramer. Mais nostre hoste, de grace

LE XI. LIVRE

Attende encore un peu, combien qu'il soit pressé,
Et jusques à demain, tant que j'aye amassé
Ce qu'on luy donnera, & quand à son escorte
Mes gens, qu'incessamment i'y pousse & i'y exhorte
En auront prou de soing : moy principalement
Qui ay dessus ce peuple entier commandement.

A qui dit Ulysses. Alcinous Roy digne,
Et des Princes & Roix le roy le plus insigne
Si tu me commandois de faire icy séjour,
Tant que l'an tout entier eust parfourny sentour
Ie t'obtempererois. Que si tu m'accompagnes
De gens & de presens sur les bleues compagnes
Tu en seras tant plus en honneur exalté
Et moy, i'en receuray plus grande utilité,
I'en seray mieux venu, mon retour honorable
En sera beaucoup plus à mon peuple agreable
Quand ils me reuerront arriuer au pais
Suiuy d'hommes, & plein de presens infinis:

Auquel Alcinous. Ta facon, ô Ulysses,
N'est point d'un affronteur, d'un confit en malice,
D'un trompeur, d'un menteur : comme il y en a tant
Sur la terre aujourd'hui, qui vont haut se vantant
Bien qu'ils ne vallent rien, sont pleins de menterie,
Faisans les gens de bien, vsans d'affronterie,
Tellement qu'à grand peyne on s'en peut garantir.
Le beau parler qu'on oit de ta bouche sortir
Monstre de ton esprit l'excellence & l'adresse
Tu nous as raconté les Princes de la Grece
Leur histoire & leurs faits, & puis les grands dangers,
Que tu as tant couru dessus les flots legers,
Comme quelque poëte aymé des Aonides.
Or dy nous les heros qu'aux eaux Acherontides.

Tu vis pareillement, & ceux de tes amis
 Qui combatans à Troye ont succombé, soumis
 A la mort violente, & sont deffous la terre,
 Ayans acquis renom immortel par la guerre
 La nuit est longue assez, l'heure de sommeiller
 N'est pas venue encor : puis il fait beau veiller.
 Conte nous de la bas les plus rares merueilles:
 Je te rendray du tout ouuertes mes oreilles,
 Et pendray desirieux de tes graues propos,
 Insqu'à tant que l'Aurore au chariot dispos
 Nous ramene le iour : pour uen que tu nous dies
 Tes traunaux, tes labeurs, tes peynes infinies.
 Lors le Laërtiade, un temps est pour parler,
 O Roy tres excellent, & temps pour sommeiller.
 Nous auons assez d'heure & de temps, pour estendre
 Nos discours, toute nuit. Donc si tu veux entendre
 Mes ennuyeux traunaux, les fortunes aussi
 Et les hazars pour moy supportez iusque icy,
 Certes ie le veux bien : & les morts deplorables
 Que i'ay veu, qu'ont souffert mes amis miserables,
 Tant ceux qui denant Troye ont basti leurs tombeaux,
 Que depuis, ceux qui sont submergez sous les eaux:
 Et ceux la qui encor' es combats inuincibles
 S'estans sauuez des coups & des lances horribles
 Sont venus, las, mourir en leur propre maison
 Par la mechanceté, l'astuce & trahison
 De leur cruelle femme, en la gorge coupee,
 Et sont cheus sous l'effort de la trenchante espee
 Si tost que Proserpine eut fait haster le pas
 Aux femmes, & les eut faittes serrer la bas:
 Voicy voler à moy l'ombre toute ensaignee
 Du Roy Agamemnon, d'autres accompagnee,

LE XI. LIVRE

Qu' *Agyptus* autresfois sous le cruel effort
 Du destin, auoit mis chez luy mesmes à mort
 Il beut du sang, si tost que i' eu caché mes armes,
 Et puis me recogneut. Adonc fondant en larmes,
 Pantelant de soupirs, deuers moy se rendit
 Me voulant embrasser, & la main me tendit
 Mais, las! il n' auoit plus de vènes ne d' arteres,
 Et son corps manque estoit de ses forces premieres.
 Lors mon cœur fut saisi de tristesse & d'ennuy,
 Voyant son triste estat, & pleurant avec luy.

Excellent fils d' *Atreus*, ce me pris-ie à luy dire,
 Qui sur les hommes eus un si puissant empire,
 Quelle triste fortune & quel cruel effort
 Ou quel cruel destin t' a mis ainsi à mori?
 Neptune t' a il point englouty sous les ondes
 Renuersé dans les flots de ses vagues profondes?
 Ou bien, serois tu point tumbé hostilement
 Par le fer des mechans, combattant hardiment
 Pour rauir en tes naufs le bestail des campagnes,
 Ou par l'espée oster les brebis des montaignes.
 Ou bien cetempendant que tu vas assiegeant
 Les superbes citez, & leurs murs ranageant
 Pour les femmes, es tu tumbé deffous les armes?
 A quoy le fils d' *Atreus* me dit, fondant en larmes.

O fils de *Laërtes*, race de *Iupiter*
 Qui scais en ton esprit grandes choses traicter,
 Ie ne suis point pery sous les eaux de *Neptune*,
 Ie n' ay point par les vents couru ceste fortune,
 Ie ne suis point tumbé deffous mes ennemis?
 Le perfide *Agyptus* & ma femme m' ont mis
 En l'estat que tu vois: femme faulce & traistresse,
 Qui tandis qu' *Agyptus* ses embusches me dresse,

Et à soupper chez luy doucement m'inuitoit,
 Massacre, trahison, & malheur m'apprestoit.
 Comme nous soupçons donc les méchans me perserent
 D'infinité de coups, & mort me renuerserent,
 Sans armes, sans soupçon. Comme qui meneroit
 Vn bœuf deuant l'estau, & là l'assommeroit.
 Je fus ainsi tué, puis mes gens miserables
 Furent tous egorgéz par ces abominables,
 De la mesme façon qu'on abbat les pourceaux
 Quand quelque riche faict ses festins nuptiaux
 Alors qu'il se marie & ses nopces ordonne,
 Ou quand à tout plaisir son ame il abandonne.
 Tu as veu force gens qui souz les durs efforts
 De Mars, en combattant, sont peris & sont morts:
 Mais si tu eusses veu ce forfait execrable
 Tu en eusses pleuré, tant il fut pitoyable.
 Là parmy le festin, les tables, renuerséz,
 Et les pots, nous estions l'un sur l'autre entassez:
 Le sang qui de nos corps à gros ruisseaux deualle
 Humeçant remplissoit le paué de la salle.
 Et comme ie rendois les extremes abbois,
 De la fille à Priam i'ouy la triste voix
 Mourant auprès de moy, de la pauvre Cassandre
 De qui les malheureux vindrent le sang espandre.
 Ce fut Clytemnestre de toute iniquité
 Ouuriere abominable, & d'infidelité
 Et de ruse ministre: elle auoit prise en haine
 L'amie de Phœbus, l'impudente vilaine.
 Les mains ensemblement aux Astres ie haussois
 Sur la terre veautré, souz le fer trépassois
 Palpant & tremblant, & la fauce meurtriere
 En me fuyant, tourna son regard en arriere.

LE XI. LIVRE

*Elle n'eut pas le cœur de me fermer les yeux
 Ne la bouche, en tombant au fleuve Stygiens.
 Voyez comme rien n'est si méchant qu'une femme,
 Qui rumine en son cœur, & machine en son ame
 Toute sorte de mal & de desloyauté,
 Comme a fait ceste-cy, traistresse ayant osté
 La vie à son mary. Je passois mes attentes
 De reuoir mes enfans, mes gens & mes seruantes.
 Je pensois arriuer en prospere saison,
 Et d'estre bien venu de toute ma maison,
 Mais ceste preud^e femme a fait une besongne
 Pleine de deshonneur, de honte & de vergongne.
 Qui plus est, son opprobre & sa méchanceté
 Porteront infamie à perpetuité,
 Non seulement à elle & aux autres infames,
 Mais aux sages encore & aux honnestes femmes.
 Ainsi qu'il acheuoit ie luy dy promptement:
 Helas, que Iupiter continuellement
 Agite de là hault la race des Atrides
 Par les méchanceté, les dols, les homicides
 Des femmes, & combien la colere des Cieux
 Punit ceste maison pour leur train vicieux.
 Car à beaucoup de gens ta belle sœur Helene
 La premiere a porté mort, douleur, perte & peine,
 Et puis Clytemnestra par sa desloyauté
 T'a malheureusement comme tu vois traité.
 I'en dit, & le propos encor' il me r'entame.
 Il ne se faut iamais fier en vne femme
 Aymant la vanité: rien qu'infidelité
 Ce sexe ne produit, rien que méchanceté.
 Ne leur sois indulgent ny par trop debonnaire,
 Ne luy fay iamais part de ton secret affaire,*

Et si tu veux celer & taire quelque cas

Tu feras sagement de ne luy dire pas.

Quelques choses pourtant sont bonnes reuelees,

Les autres veulent estre entierement celees:

Mais tu n'as rien de mal à craindre du costé

De ta femme, Ulysses, car toute honnesteté,

Tout honneur loge en elle, & la fille d'Icare

La sage Penelope, est vne perlerare.

Certe il n'y auoit pas encores fort long temps

Qu'elle estoit mariee, à l'heure que montans

Sur la mer, nous marchions contre Troye la belle,

Et ton fils luy pendoit alors à la mammelle

Petit enfant encor, asteure se seant

Entre les hommes grands. Tres-fortuné enfant

Alors qu'il accourra au deuant de son pere,

Qu'il sera spectateur de son retour prospere,

Et puis l'entretiendra de propos, de deuis.

Ma miserable femme, helas, ne m'a permis

De voir le mien mon saoul, mais au premier rencontre

A l'enfant & à moy a donné malencontre.

Or pren ce mien conseil ie te prie, & me croy,

Vien plustost à couuert qu'ouuertement chez toy,

Il n'y a pas tousiours aux femmes grand fiance.

Mais dy moy ie te pry, si tu sçais d'assurance

Comme il va de mon fils, s'il est viuant encor,

S'il est en Orchomene, ou s'il est chez Nestor

Le bien-heureux vieillard à Pyle sablonneuse,

Ou à Lacedemon, à Sparte spatieuse

Auec Menelaüs, car encores n'est pas

Le diuin Orestes descendu icy bas.

Il me parloit ainsi, & ie luy dis encore:

Que me demandes-tu, fils d'Atreus? car i'ignore

LE XI. LIVRE

De ton fils Orestes la fortune & le sort,
Et ne sçay pour certain s'il est viuant ou mort,
Ie ne t'en puis que dire : & c'est une grand peine
Que de vouloir parler d'une chose incertaine.

Comme nous deuisions ainsi baignez en pleurs,
Et tristes racontions nos maux & nōs douleurs:
Voicy venir à nous l'ombre du preux Pelide
Achilles, de Patrocle, & celui du Nelide
Le bel Antimachus, d'Ajax semblablement
Qui de force & beauté passoit entierement
Tous les Grecs, excepté le vaillant Eacide.

Alors me recogneut l'ame du Peleïde,
O fils de Laërtes, Ulysses, nōmpareil,
(Me dit-il en pleurant) en prudence & conseil,
Quelle entreprise encor' as tu si hazardeuse
Que d'estre venu voir ceste terre hideuse?
Qui te meut de venir avec si grand soucy
Reuisiter les lieux de ce royaume icy,
Où tu ne verras rien que miserables ombres,
Qu'images d'hommes morts, que simulacres sombres,
De temeraïres morts les mal-heureux esprits?

Après qu'il m'eut parlé, à dire ie me pris,
O fils de Peleüs, Achilles, en proïesse
De bien loing surpassant tous les Princes de Grece,
Ie suis venu icy afin de consulter
Le deuin Tiresie, & de luy m'enquister
Du moyen que i' auray de reuoir ma patrie:
Car ie ne suis encor passé en Achaïe,
Ie n'ay point encor veu ma maison : le malheur
M'a tousiours poursuiuy, ie n'ay eu que douleur.
Mais toy, tu es heureux Achilles, homme au monde,
Soit mort ou soit viuant, en fortune n'abonde

Plus contente que toy : car devant ton trépas
 Nous te portions honneur, nous faisons de toy cas
 Entre nous autres Grecs. Et or' apres ta cendre
 Sur les ames des morts tu viens ton regne estendre.

Ainsi tu n'as sujet de te deconforter,
 Quelque mort que tu sois, ny de te contrister,
 Car tu obtiens par tout où tu es quelque empire.

A ces mots Achilles se prit ainsi à dire:
 Tres-fameux Vlysses ne me ramentoy pas,
 Je te supply, la mort ny les lieux d'icy bas:
 J'aimerois cent fois mieux estre homme de village,
 Et servir par les champs avec un peu de gage
 Quelque homme, tant fust-il & pauvre & indigent,
 Que commander icy dessus toute la gent
 Des ames des enfers. Mais dy moy quelque chose
 De mon fils, si tousiours de suiure il se propose
 Le mestier de la guerre, ou non: & de Pelé,
 Mon pere genereux, t'en a ton point parlé?
 Luy fait-on de l'honneur encor' en Thessalie
 Entre les Mirmidons en ma ville de Phtie?
 Ou le méprise ton à cause de ses ans,
 Qu'il a foibles les mains, les pieds gourds & pesans,
 Car ie n'ay du Soleil la belle iouissance,
 Et ie ne suis plus tel pour en faire vengeance,
 Que i'estois devant Troye, alors que renuersant
 Les bataillons entiers, i'allois tout fracassant
 Combattant pour les Grecs. O si i'estois asteuere
 Semblable, voire moins & vif, en la demeure
 De ce pauvre vieillard, ie leur montrerois bien
 La force & la roideur de mes bras, & combien
 J'aurois encor' assez de cœur & de puissance
 De les mettre à raison, & de venger l'offence

LE XI. LIVRE

De ceux qui luy font tort, ont sur luy entrepris,
Dédaignent sa vieillesse, & l'ont à tel mepris.

Pour ton pere, luy dy-ie, ô plein de force extrême,
Ie n'en ay rien ouy. Quant à Neoptoleme

Ie te conteray tout puis qu'ainsi tu le veux,

Car ie l'allay querir sur les flots orageux

Iusqu'au bord Syrien, l'amenay en l'armée

Où combattoit des Grecs la ieunesse animée.

Toutes & quantes fois qu'on entroit au conseil

Deuant les murs de Troye, il estoit nompareil

En discours; en propos, nul n'auoit la puissance

De parler deuant luy en grace & eloquence,

Sans plus moy & Nestor le sage Prince vieux

Contendions avec luy à qui parleroit mieux.

Mais puis, quand on venoit à courir aux alarmes

Qu'il falloit manier & les mains & les armes,

Auecques le commun point il ne cropissoit,

Mais tousiours le premier sur tous il paroissoit

Et en force & en taille, il n'arrestoit en place,

De tous costez monstroit son cœur & son audace,

Ne cedoit à personne, ains tousiours assillant

L'ennemy, tuoit tout, tout alloit de taillant.

Certes ie ne scaurois te conter sa vaillance,

Nommer combien de gens tua sa forte lance,

En deffendant les Grecs : mais quand il mit à mort

Le fils de Telephus Eurypile le fort,

Ses gens autour de luy en nombre s'allierent

Mais souz sa forte main roides morts ils tomberent;

Cethyens qui des Grecs se firent ennemis

A la faueur des dons de femme à eux promis.

Ie n'en vy iamais vn si beau, si hault encore,

Hors-mis le seul Memnon le beau fils de l'Aurore.

Puis quand on fut entré dans le cheual de bois
 Qu'auoit fait Epeus, (la charge i'en auois,
 Le tout m'estoit commis, soit de fermer l'entree,
 Soit de faire sortir l'embusche & la ventree)
 Les plus braues trembloient de frayeur passissans,
 En cachette essuyoient les pleurs sur eux glissans,
 Mais ie ne vy iamais ton fils changer de face,
 Ne pleurer, ne trembler : me pria plein d'audace
 De le laisser descendre en haste du cheual,
 De sortir de l'embusche, & de sauter à val.
 Il branloit son espee & son horrible lance
 Au luisant bout d'airain, portant mort & vengeance
 Aux malheureux Troyens, & leur dernier trespas.
 Apres, ayant ietté les murs de Troye à bas,
 Et que toute Phrygie en flamme consumée
 Fit ondoyer en l'air sa funebre fumée.
 Il monta sur la mer de déponilles chargé,
 Sans auoir de blesseure esté endommagé:
 Comme il aduient souuent, lors que Mauors terrible
 Esmeut les bataillons, & de démarche horrible
 Se meslant au trauers les coutelas trenchans,
 Et de sang & de pleurs il détrempe les champs.
 Comme i'eus acheué, d'une braue démarche
 Et d'un pas orgueilleux le Heros se démarche:
 Sautelant il alloit par les prez florissans,
 Et par les champs herbus tels qu'ils sont verdissans,
 Contant d'auoir ouy raconter de l'adresse
 De son fils, & parler de sa grande prouesse.
 D'autres esprits de morts, noirs de deuil & blasards
 Me contoient leurs douleurs autour de moy épars?
 La seule ame d'Aiæx s'éloignoit indignée
 Pour ma victoire acquise, & contre luy gaignée,

LE XI. LIVRE

*Des armes d'Achilles, suyuant le iugement
 Donné pres des vaisseaux à mon contentement:
 Ainsi le proposa sa venerable mere,
 Et les fils des Troyens, & Pallas droituriere
 Donnerent la sentence, & chacun decretoit
 Que la vertu d'Ulysse vn tel prix meritoit.
 Que n'eussay-ie iamais obtenu ceste gloire
 A ceste occasion, & pour ceste victoire.
 Ce braue chef de guerre Aiax, las, en est mort;
 La terre l'a couuert, qui estoit le plus fort
 Et le plus beau des Grecs, fors l'irreprehensible
 Achilles, beau de corps & de force inuincible.*

*Le luy voulu parler, l'appellant par son nom
 Fort amiablement. Fils du bon Telamon,
 Luy dy-ie, ô grand Aiax, hé, ne se peut-il faire
 Que tu puisses vn peu moderer ta colere,
 Rabattre du courroux qui te mine si fort,
 Et te fait me hair mesmes apres ta mort?
 Pour les armes d'Achille? armes trop odieuses,
 Et qui furent par trop aux Grecs pernicieuses,
 Par le vouloir des Dieux: T'oy leur mur, leur rāpart.
 Or nous n'auons pas moins déploré ton depart
 Que celuy d'Achilles, nul des Grecs, à vray dire;
 N'est cause de ta mort: c'est la haine, c'est l'ire
 De Iupiter sur nous, qui ietta sur ton chef
 Le ruineux accez de ce triste méchef.
 Ne laisse pas pourtant, ô des Rois la merueille,
 De t'en venir icy & me prester l'oreille,
 Surmonte ie te pry, le dépit de ton cœur,
 Et te ren genereux sur ton ire vaincœur.*

*Il ne me respondit vne seule parole,
 Mais au trauers d'Erebe indigné il s'en volle*

Vers les autres esprits, ie n'eusse pas laissé
De parler avec luy, combien que courroussé,
Mais i'eu trop grand desir de voir les autres ombres.

I'aduisay là Minos iuge des cachots sombres
Le fils de Iupiter : sur son siege il estoit,
Vn puissant sceptre d'or en sa main il portoit,
Donnoit son iugement, prononçoit sa sentence
Sur les ames des morts, & deuant sa presence
D'autres ames plaidoient, & là dans la maison
De Pluton Roy de Styx il leur faisoit raison.

Ie vy là Orion courant par les prairies,
Et foulant les guerets des campagnes flories,
Les bestes pourchassant qu'il auoit autrefois
Renuersé de son dard par les champs, par les bois.
Il promenoit tousiours sa luisante massüe
Encore toute entiere, & nullement rompuë.

Ie vy Titye aussi le grand & fier geant
Qui fut fils de la terre. Il estoit là gisant
Estendu sur le sable, & son horrible place
De neuf arpens entiers parfournissoit l'espace.
Son foye est bequeté sans cesse de vautours,
Qui font impunement sur son corps mille tours
Avec leur bec crochu : le pauuret ne s'efforce
De les chasser des mains. Il prit Latone à force
L'amie à Iupiter, qui fut par luy trompee
S'en allant à Pytho le long de Panopæe.

Là Tantalus estoit, son cœur cruellement
Sans cesse estoit pressé d'un horrible tourment.
Il estoit au milieu d'une source profonde,
Sa barbe surnageoit dessus le frais de l'onde,
Et si mouroit de soif : car si tost qu'il pensoit
Ses leures y mouiller, l'eau fuyant se baiissoit

LE XI. LIVRE

Et ne vouloit l'attendre. Autant de fois qu'il cuide
 S'enclinant attrapper la fontaine liquide,
 Autant de fois souz luy la fontaine s'enfuit,
 Et trompant l'alteré vïste s'esuanouyt:
 En terre souz ses pieds la source s'est cachee,
 Car le triste demon son onde auoit sechee.
 Les arbres d'autre-part leurs fruits luy presentoient,
 De pommes leurs rameaux tous chargez éclatoient,
 Poires, figues, pains, pendoient sur le pauvre homme.
 Dès qu'il haussoit sa main pour prendre quelque pōme
 Vïste elle s'enfuyoit, & dessus luy le vent
 Dans les nues de l'air la pomme alloit leuant,
 Et regardant sa main il l'apperceuoit uide.

Le vy pareillement Sisyphè l'Æolide
 Tourmenté grandement souffrant maux inhumains,
 Et tournant sans repos un rocher en ses mains.
 Souuent s'appuyant contre, & de toute sa force
 Poussant de pieds, de mains, le monter il s'efforce:
 Et de faiçt il le monte, & haletant le met
 Contre le bord penchant de l'escarpé sommet:
 Mais pensant auoir faiçt, la roche espouuentable
 Se coulant de ses mains eschappe au miserable,
 Roule tant qu'elle peut, tombe en terre là bas,
 Et faiçt en routelant un horrible fracas.
 La force luy default, toutesfois il retourne,
 Rempogne son rocher & contre mont le tourne:
 Alors vne sueur par tout luy distillant
 Ainsi qu'à gros ruisseaux sur son corps va coulant.
 Le poussier esteué sur la terre s'entasse,
 Et se baissant de force en terre il met sa face.
 L'aduisay par apres le simulacre vain
 Et l'idole leger d'Alcide le diuin:

Car il est quant à luy sur le Ciel, à la table
 Des grands Dieux immortels en festin delectable;
 Avec sa femme Hebé, & belle & ieune encor;
 La fille de Iunon aux talonnières d'or,
 Et du grand Iupiter. Une importune bande
 D'ames, ainsi qu'oyseaux faisoient rumeur bien grãde,
 Et pres de luy voloient, & l'idole poisseux
 Son vain arc en la main & la flèche dessus,
 Guignoit sur les esprits d'un regard effroyable,
 A un qui veut tirer entierement semblable.
 Dessus son estomac apparoissoit encor
 Son horrible baudrier: la chaisne en estoit d'or,
 Dessus estoient grauez de merueilleux ouvrages,
 Et d'ours & de lions & de sangliers sauvages,
 Ses exploits, ses combats, les trespass & les morts
 Qu'il donna en sa vie aux monstres les plus forts
 Que celuy qui l'a fait n'en face onc de semblable
 L'ayant employé son art inimitable.

Alcides parmy l'air tenebreux m'apercent;
 Et m'ayant aduisé fort bien me reconnut,
 Si me dit soupirant l'Amphitrioniade:
 Race de Iupiter, ô grand Laërtiade
 Sage, prudent & fin, tu es bien malheureux
 Si tu as le destin cruel & rigoureux
 Ainsi que ie l'auois, lors que i'estois en vie,
 Et voyois du soleil la splendeur infinie.
 Car combien que ie fusse enfant de Iupiter
 Je ne laissay pourtant de tousiours supporter
 Infinité de mal reduit souz la puissance
 D'un homme inferieur de race & de vaillance,
 Qui m'alloit exposant à cent mille hazards:
 Il m'enuoya un iour en ces regnes blaffars

LE XI. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Pour en ravier le chien, ne pensant pas possible
Chose au mode pour moy plus grieve & plus horrible.
Je l'enleuay pourtant, les mis hors des enfers,
Mercurc m'assistant & Minerue aux yeux pers.*

*Quand il eut ainsi dit, il retourna descendre
En bas deuers Pluton, & ie voulus attendre
Si quelqu'un viendroit point de ces hommes hardis
Ces Heros anciens qui moururent iadis.
Et possible quelque ame en eussay-ie aduisee
De ceux que ie voulois, ou celle de Thesee
Ou de Pirithoüs, qui sont des Dieux venus.*

*Mais voicy arriner de mille esprits menus
Images des deffunets vne innombrable bande
Faisants vn tresgrand bruit. Lors vne frayeur grande
Me saisit tout le cœur, ne sçachant que douter
Si Proserpine en fin ne feroit point monter
Des enfers deuers moy, la criniere felonne
Et l'effroyable chef de l'horrible Gorgonne.
Qui fit que tout soudain ie retourne au vaisseau,
Et commande à mes gens de remonter sur l'eau
Et prendre nostre route. Eux soudain m'obeissent,
Se seent sur les bancs & les rames saisissent,
Le flot sur l'Ocean va la barque enleuant
En premier par la rame, & puis par le bon vent.*

Fin de l'vnziesme Liure.



LE DOVZIESME LIVRE DE
L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Lysles estant de retour des enfers, retourne vers Cir-
ce, enterre Elpenor, se remet sur mer, passe les Sire-
nes, & par quel moyen : se sauue des rochers errans,
de Silla & de Charybdis. Arriue en Trinacrie, où ses gens
mangent les bœufs du Soleil. Son nauire & tous ses gens
sont submergez. Il se sauue seul à nage en l'isle de Calypso.

AUTRE SOMMAIRE.

*Les Sirenes, leur chant, le vagabond escueil,
Charybdis & Scylla, puis les bœufs du Soleil.*



omme nostre nauire eut delaisse les ondes
Du cours de l'Ocean, & ses rines profon-
des,

Dedans la large mer nous entraismes tirez,
Tant que nous paruinssions dans les ports desirez
De l'isle de l'Æee, où font leur demeurence,
Et l'aube matiniere & les jeux & la danse,
Et le liêt du Soleil. Arriuez sur le port
Nous lions nostre barque, & approchons du bord,
Nous sortons à la riue, & dessus l'herbe tendre
Chacun pour reposer va ses membres estendre,

LE XII. LIVRE

Attendant & l'Aurore & son diuin retour.

Or apres que l'Aurore eust ramené le iour
Avec ses doigts rosins paroissant matinere,
Et eust de ses cheuaux commencé la carriere,
Soudain mes gens i enuoye au palais de Circé
Pour aporter le corps d'Elpenor renuersé
Du haut de la maison, puis coupants en grand nombre
Arbres feuillards rameaux sur le riuage sombre,
Après auoir sur luy pleuré suffisamment,
Il est enseuely fort honorablement.

Le corps estant brulé aux flammes allumees,
Et ses armes ensemble avec luy consumees,
Son tombeau fut haussé de terre à l'environ
Et fut sur le sommet posé son auiron.

Tandis nostre retour à Circé ne se celle,
Laquelle tout soudain, mainte Nymphes apres elle,
Vistement accourant, nous venoit fournissant
De viures, & de pain, & de vin rougissant:
Adonc nous regardans atterrez de tristesses
Ainsi parler nous vint la Deesse aux Deesses.
Pauures gens, qui auez deux fois la mort souffert,
Viuaus estes entrez dedans l'abisme ouuert
Du redoubté Pluton, combien que tout le monde
Ne voye qu'une fois l'Erebe & sa noire onde,
Et ne menre qu'un coup. Or vous resiouissez
Et tout le long du iour vos forces redressez,
En mangeant & beuuant & faisant bonne chere:
Demain dés que Titan ouvrira sa carriere
En mer de meilleur cœur vous vous reietterez,
Et sur le point du iour les eaux rent amerez.
Ie vous enseigneray le chemin qu'il fault prendre,
Vos routes, vostre cours ie vous feray entendra.

De peur que d'auanture estans mal conseillèz
 Soit que soyez en terre ou en mer trauallez,
 Si le mal la douleur vous presse & vous rencontre,
 Tristes vous ne tombiez en quelque malencontre.

Elle acheue de dire, & lors nous commençons
 A reprendre un peu cœur & nous resouyffons
 Tout le iour à ia table, & de soucis deliures
 Assis, nous remplissons & de vins & de viures.

Mais dès que le soir vint & Titan se cacha,
 Alors sur le tillac un chacun se coucha,
 Et le sommeil les prit & la sage Deesse
 Me prenant par la main, me tira de la presse,
 Et me faisant assoir pres d'elle, me requit
 De ce que i' auois veu, de tout de moy s'enquit,
 Et ie la satisfis. Ce fait la Nymphé insigne
 Me parla doucement de sa bouche benigne.

Tout ce que tu m'as dit est fort bien accompli
 Il n'y a que redire. Or ne mets en oubly
 Ce que ie te diray pour les choses futures
 Comme si les Dieux mesme ouuroient tes aduantes
 Et te les declaroient, retien le fermement
 Et l'observe soigneux. Donc tout premierement
 Il te faudra, razant les escumeuses plaines
 Aprocher de bien pres les rochers des Sirenes,
 Enforcellant le monde en leurs doucereux chants,
 Ceux qui par imprudence en vont trop approchans,
 Et de leur voix tant douce & miellee à merueilles
 Le doux air tant soit peu goustent de leurs oreilles:
 Non, il ne leur chaut pas de femmes ny d'enfans,
 Le pays, les amis ne les vont eschauffans
 Pour retourner les voir, tant les fieres Sirenes
 Les vont enforcellant de leurs douces alenes,

LE XII. LIVRE

Esparses par les prez. Là est vn grand monceau
 D'os des hommes pourris, leur charongne, leur peau
 Qui pitoyablement à l'entour se pourrissent
 Les rinages, les prez, & l'air empuantissent.
 Par ainsi tout soudain que tu approcheras,
 Les oreilles de cire à tes gens boucheras,
 Si que bien est ouppez ils ne puissent entendre
 Les Nymphes, & leurs sons de les oreilles prendre.
 Si toutesfois tu as desir de les ouyr
 Et du sucre attrayant de leurs chansons iouyr.
 Fay toy lier au mast d'une corde bien forte
 Et les pieds & les mains. Passant en ceste sorte
 Tu les pourras ouyr: que si tu les priois
 De deslier la corde enchanté par leur voix,
 Et voulusses aller avec impatience
 Les Sirenes trouuer. Ayes en souuenance
 De bien dire à tes gens, que tu sois plus pressé
 Plus tu voudras aller. Quand vous aurez passé
 Toy & tes compagnons ces femmes mal-heureuses,
 Les routes puis apres des ondes dangereuses
 Qu'il te faudra tenir, ie ne puis bonnement
 Te dire celles là que plus commodement
 Tu pourras enfoncer, mais c'est à ta prudence
 De les considerer. Aye donc souuenance
 De ce que ie te dy. Deux rochers sont en mer
 Les Dieux communement les ont voulu nommer
 Errans & vagabonds: A l'entour d'eux resonnent
 Les vagues de la mer, & fierement bourdonnent.
 Les oyseaux parmy l'air volans legerement,
 Ny les pigeons craintifs qui portent mesmement
 Au Ciel à Iupiter la celeste Ambrosie
 Ne les peuent passer, ains y laissent la vie,

Aumoins pour la plus part. Car tousiours au passer
 Le rocher en atrape, & pour les remplacer
 Le bon pere toujours d'autres y en renuoye
 Iamais on ne vit nef passant par ceste voye.
 Eschapper ce passage : Ains le feu & les eaux
 La tempeste & le flot despesent à morceaux
 Barques & mariniers autresfois Argo seule
 De force gens conduite eschappa de leur gueule
 Vogant deuers Aeta, & possible qu'aussi
 Estancee au trauers du rocher endurecy
 Elle eust eschoué là, sans que Iuno la sage
 Accourant la tira de ce mauuais passage,
 Car elle aymoît Iason le hardy combatant.

Or deux rocs sont apres, l'un desquelz se montant
 Iusques dedans le Ciel cache dedans la nue
 Le sommet esleué de sa cyme pointue,
 Qui iamais ne reculle, & dessus son sommet
 Iamais le ciel serain sa lumiere ne met
 Soit esté soit automne : onc nul n'osa se prendre
 D'y monter quel qu'il fust, onc nul n'en peut descendre,
 Quand il anroit vingt pieds & vingt mains : car le tour
 Du rocher est tout lis, & taillé à l'entour.
 Le meilieu du roc est un trou plein de tenebre
 Au couchant, & tourné vers l'erebe funebre :
 Par là vostre vaisseau sa route dressera,
 O gentil Vlysses, & n'en aprochera
 Nul tant ieune soit il de ceux de ton nauire
 De quelque grand roideur que sa sajette il tire.
 C'est le trou de Scylla, d'où son horrible voix
 Degorge le hideux de ses tristes abbois :
 D'où ses mugissemens elle iette, semblables
 Aux fiers rugissemens des lions effroyables,

Horrible monstre & fier, qui regardé l'aura
 Tant il est plein d'horreur, ne se refiouvra
 Quand un Dieu mesmement luy viendroit à l'encontre
 Douze gryphes dehors l'horrible beste monstre,
 Elle a six grands gosiers, six long cos euidens,
 Sur chacun vne teste avec trois rancz. de dents
 Ne menacans que mort, dans le trou elle plonge
 La moitié de son corps, & dehors elle allonge
 Ses testes fierement. D'où elle va mangeant
 Les chiens & les Dauphins qu'elle voit surnageant
 Autour d'elle sur l'eau, mesmes les grands balenes
 Qu'Amphitrite nourrit sur ses bruyantes plenes.
 Tant hardy marinier qui onc sur mer hanta
 D'estre eschappé de là iamais ne se vanta,
 Car iusques dans la nef son gosier elle porte.
 Et en les attrappant la teste leur emporte.
 Non gueres loin delà se voit l'autre rocher
 Que tu pourrois Vlysse, avec ton dard toucher.
 Quand tu le darderois: il n'est de hanteur telle,
 Mais pourtant son aproche est facheuse & cruelle,
 Vn grand figuier sauvage au feuillard verdissant
 Senourrit à l'entour, sous qui angloutissant
 Les noircissantes eaux l'effroyable Charibde
 Trois fois sans y faillir le iour elle les vnyde
 Et trois fois les reprend: retien tes matelots
 N'aproche point alors qu'elle aualle ses flots:
 Le Dieu mesme Neptun n'auroit pas la puissance
 De te tirer delà: que ton vaisseau s'eslance
 Vistement vers Scylla: il t'est meilleur beaucoup
 De perdre six des tiens, que perdre tout à coup
 Enueloppé dedans Charybde la cruelle.
 Lors iceluy respondy; ô deesse immortelle

Dy moy, pourrois ie point d'un combat hazardeux
 Ayant fuy Charybde & son rocher hydeux
 Auoir raison de l'autre au moins, & de l'offence
 Faite à mes compagnonstirer quelque vengeance.

A quoy elle me dit. Pauvre homme que dis-tu?
 Et tu tousiours apres ta force & ta vertu?

Ast tu tousiours à cœur la guerre & la vaillance?
 Ne veux tu point ceder aux Dieux, dont la puissance

Domte & surmonte tout? Car Scylla, Ulysses,
 N'est point tuable à toy : mal de mortel accèz,

Inexpugnable, fier, cruel, plein de furie:

Vertu ne force n'est au monde qui la fuye,

Et crains fort que l'allant en armes rechercher.

Affin de la combatre au trou de son rocher,

Elle ne retournaſt sur toy impetueuse,

Et que de chasque teste horrible & monstrueuse

Elle ne se iettaſt sur autant de tes gens.

Fuyes donc ce danger & voguez diligens:

Inuoque Crataeis mere de la cruelle,

Qui sur la terre mit ceste peste mortelle,

Affin qu'elle l'appaise, & quede ces rochers

Elle ne sorte plus sur toy & tes nochers:

Ren la, en la priant & propice & facile.

Venu en Trinacrie, & mouillant en ceste isle,

Tu verras du Soleil les vaches & les beufs

Et les brebis errer dessus les prez herbuz.

Les beufs en sept troupeaux paissent par les passages,

Et de brebis autant tondent l'herbe aux champages,

Chacun est de cinquante, or ils n'engendrent point

Et ne meurent iamais, sont tousiours en un point

Lampetie & sa seur Phaetuse la blonde (monde

Nymphes aux beaux cheueux, qu'à l'éclaircur du

LE XII. LIVRE

*N*eara la diuine autresfois a porté,
 Gardēt ces beaux troupeaux. Quand elle eut enfanté
 La mere les voyant l'une & l'autre nourrie
 Les enuoya depuis au long en Trinacrie
 Affin d'y habiter, & sur ces vers tapis
 De leur pere garder les vaches & brebis.
 Si vous vous empeschez & retenez de metre
 Les mains sur ces troupeaux, ie vous ose prometre
 Tout assure retour (bien que diuers ennuis
 Vous ayent attaquez) en vostre doux pais
 Mais si tu ne me crois & que tu ne te gardes
 Que mal ne leur soit fait, & de tant te hazards
 De te ruer dessus, ta troupe souffrira
 Une cruelle mort, & ta nef perira,
 Et n'eschapperas point que plus tost tu ne voye
 Tous les tiens submergez, & des poissons la proye,
 Et ta flotte brisee : apres tout ce hazard
 Si tu reuiens chestoy, croy que sera bien tard.

Elle me dit ainsi, & l'aurore doree
 Hors des eaux cependant sa carrosse a tiree.
 La diuine deesse adonques me laissa
 Et deuers son palais ses pas elle dressa.
 Ie m'en vois, & ie tiens ma troupe toute preste
 Et de monter en mer soigneux ie l'admoneste.
 Ils entrent dans la nef, & tous selon leurs rans
 Les auirons en main s'asseent sur les bans
 Ils frappent les sillons des ondes blanchissantes
 Les eaux vont resonans sous les rames glissantes:
 Derriere nous auions les fauorables vents
 Qui nos voiles enfloient nostre vaisseau iuinans
 Fidelles compagnons, que Circe la deesse
 Aux beaux cheueux dorez, la sage enchanteresse

Nous auoit enuoyez, lors nous ne ramions pas
 Ains à nostre ayse assis & mistes les armes bas
 Veutrez par le vaisseau: la nef à l'aise flotte
 Ayant pour gouuerneurs le vents & le pillote
 Lors ie vins à leur dire en mon cœur angoissé.

Amis ce que m'a dit la diuine Circe

Il le vous faut scauoir. Il n'est guerre agreable,
 Mais que seul ie le scache il n'est pas conuenable,
 Ny deux semblablement. Donc ie le vous diray,
 Et tout sans en mentir vous presenteray,
 Afin que nous soyons resolu en nos ames
 Si nous deuons mourir & lasches & infames,
 Ou fuyant le danger qui nous menace fort
 Faire nostre deuoir d'eschapper de la mort:

Il nous faut euiter les roches inhumaines
 Les champs & les atrais des trompeuses Syrenes,
 D'escouter leurs chansons à moy seul est permis:

Partant ie vous supplie mes fidelles amis

Que de liens tresforts on me lie & m'atache

Au mast bien garroté, & quoy que ie me fasche

Et prie que lon vienne vn peu me desserrer,

Lors plus estroitement il me faudra serrer.

Ie leur parlois encor, alors qu'à voiles plenes

Nostre barque aprocha de bisle des Sirenes:

Le vent chut sur les eaux, la mer plus n'escuma

Et ne scay quel Damon les flotz entiers calma.

Nous abbatons le voile & reprenons la rame,

L'onde deffous nos bras se balaye & s'entame.

Lors ie coupe vn morceau de cire, & le pressant

Souuent entre mes doigt s ie vay l'amolissant

Aux rayons du Soleil que son flamboyant coche

Se pourmenant au Ciel chaleureux nous decoche

LE XII. LIVRE

Puis ie vois estoupper l'oreille de mes gens,
 Qui courent aussi tost dessus moy, diligens
 M'attachēt pieds & mains, de forts cordeaux me lient,
 Et tres-bien garroté contre le mast m'appuye:

Cela fait, de tirer à force & de ramer
 Et sous les anirons faire l'onde escumer,
 Comme nostre vaisseau de la fatale roche
 Des bords sireniens, se trouuast aussi proche
 Comme il faudroit d'espace entre cil qui criroit
 Assez haut, & celuy lequel l'escouteroit:
 Voicy nager vers nous les sirenes riantes
 Qui de nostre arriuer n'estoient pas ignorantes
 Et contre le vaisseau commencans les doux sons
 Elles iettoient vers nous le miel de leurs chansons.

Aproche, Vlysse, aproche, ô l'honneur magnifique
 De Grece, arreste un peu, gouste nostre musique,
 Personne iusqu'icy ces slotz n'a trajetté
 Qui n'ayt premierement nos doux chants escouté:
 Qui n'ayt mis pié à terre en ce plaisant riuage
 Et ne s'en soit rendu plus ioyeux & plus sage.
 Nous scauons, nous scauons tout ce qui s'est passé,
 Et les tristes desseins qui sous eux ont pressé
 Autant Grecs que Troyens sous l'effort de la guerre,
 Rien ne nous est caché sur le rond de la terre.

Elles me font ainsi de leurs doux airs iouir,
 Et mon ame tressaut de les aller ouir.
 Je faisois de mes yeux signe à ceux de ma trouppé
 Que tost on me delie & que la corde on coupe:
 Eux de tirer tousiours, Euryloch se leuant
 Avec Perymedes serrent plus que deuant
 Et mes pieds & mes mains de leurs cordes nouueses.
 Quand nous eusmes passé les Sirenes charmeuses

Et que leur douce voix ne me vint plus frapper,
 Mes gens se viennent lors l'oreille destouper,
 Et puis me destacher. Nos barques vagabondes
 Laisserent ceste plage, & voloient sur les ondes,
 Quand nous voyons de loing un grãd brouillas fumeux
 Pirouetter en l'air sur le flot escumeux,
 Les vagues sur la mer se haüsser furieuses,
 Sonner, bruire, & fremir les eaux impetueuses,
 Et les rocs se choquer. Lors l'auiroñ tremblant
 Nous tombe hors des mains, & le flot se troublant
 Fremit horriblement à l'extour du nauire,
 Qui s'arreste tout court : personne plus ne tire,
 Personne n'a plus cœur d'euerter ses mains,
 Ils courent ca dela, & de propos humains,
 Amis, ce leur disois ie, he! sommes nous encore
 Apprentifs aux dangers? Quand ie me rememore
 L'effroyable Cyclops en son antre sanglante,
 Non, ce danger icy n'est point si violent.
 Mon conseil toutesfois, ma vertu, ma prudence
 Nous en a reschappez, la fresche souuenance
 Vous en tient, & tiendra tant que sereZ viuans
 Sus donc, renforcez vous, & vos bras esleuans
 Frappez ces floss, enfilez domtez ces eaux rebelles,
 Ces bouillons enragez & ces vagues cruelles:
 Si Iupiter peut estre & son puissant destin
 Nous donne d'euitier cest orage mutin,
 Ceste peste de mer. Toy pilote regarde
 Ne donne point dedans ceste fumeë, & garde
 Le choc de ce rocher, que nous n'embarassions,
 Trop auant la dedans, & le bac ne froissions
 Tu tiens le gouuernail, & c'est toy qui nous guides.
 Et mes gens de hacher soudain les flots humides

LE XI. LIVRE

Or ie n'auois parlé nullement à mes gens
 De Scylla, ne des cris de ses chiens abboyans
 De peur qu'intimidez les rames ne iettassent
 Et dessous le tillac cachez ne se mussassent
 Et i' auois oublié aussi ce que me dit
 La titanide, alors qu'elle me deffendit
 De m'armer, car soudain de passion bouillante
 L'endosse ma cuirasse, & armé me presente
 Dessus le chastellet, branlant dessus les flots,
 Une couple en ma main d'acerez ianelotz:
 Je regarde, pour voir le formidable monstre
 Que ie crains pour mes gens, si tant est qu'il se monstre.
 Je ne voy rien, mes yeux s'esblouissent lassez
 De regarder l'espais de ces brouillas poissez.

là nous recognoissons l'emboucheure effroyable
 Du dangereux destroit, & un pleur miserable
 Decouloit de nos yeux, deca estoit Scylla
 Augostier abbayant, & Charybdis delà
 Horrible engloutissant les tempestes salees.
 Mais quand elle iettoit les ondes auallees
 Semblables au bouillon d'un ample chauderon
 Alors qu'un grand braisier s'eschauffe à l'enuiron
 Elle mugissoit toute, & l'escume ietee
 Jusqu'au haut des rochers rouloit precipitee,
 Mais quand elle absorboit les orages grondans
 Elle estoit grandement tempestee au dedans:
 Les rochers à l'entour horriblement fremissent
 Et du bruit bourdonnant les antres en gemissent.
 La vase & le sablon paroissent au dessous
 Vne peur nous saisit, & nos yeux à tous coups
 Regardent ceste horreur. La cruelle presence
 De la mort se monstroit sans aucune esperance.

Cependant

Cependant que mes gens en tressailloient si fort
 Et n'attendoient plus rien que le pas de la mort
 La hideuse Scylla sous les ondes coulantes
 Nous en enleva six de ces mains violentes
 Des plus hardis de tous, ieunes gens au hazard
 Des plus aventureux, & plus braves soldards:
 Ainsi que ie soignois à la mer, au navire,
 Et à mes compagnons, ie la voy qui les tire
 Par les pieds par les mains, sous les eaux esclancez,
 Et les pauvrets le nom appelloient d'Ulysses:
 Vne crainte qui faist que tout le cœur tremblotte
 Saisit ià fremissant toute la pauvre flotte:
 Ainsi que le pescheur pour prendre le poisson
 Cache dedans un ver son trompeur hameçon,
 Puis du haut d'un costau, quant il tire sa ligne
 Lette dessus le pré le poisson qui trepigne,
 Ainsi Scylla, mes gens fremissans m'enlevoit
 Les rompoit en sès dents des qu'elle les avoit:
 A la gueule du trou les pauvres miserables
 Entre leurs piteux cris & clameurs effroyables
 Tendoient les mains en haut. Or i'ay veu de ces yeux
 Tout ce que scauroit voir de triste, d'enuyeux
 De misere & de mal, quiconque dessus l'onde
 A couru quelquesfois la misere du monde,
 Je l'ay veu di-ie auprès de ces cavernes là.

Quand nous eusmes fuy Charybdis & Scylla
 Et leurs affreux rochers, à force nous cinglasmes
 Et pres d'une belle isle en rien nous arrinasmes.
 C'estoit l'isle où estoit le bestail pasturant
 Et les sacrez tronpeaux du Soleil eclairant,
 Vaches au large front, aux cornes repliees,
 Et les grasses brebis aux toisons deliees.

LE XII. LIVRE

Certes comme i'estois encores sur la mer
 Dans mon vaisseau noircy, i'ouy de loing bramer
 Cestrouppeaux par les champs, les vaches mugissantes,
 Les bestantes brcbis par les plaines paissantes,
 Je ne l'eu pas ouy, qu'il ne me ressouuint
 Du deuin Tiresie, en memoire me vint
 Ce que Circé voulut par tant de fois m'eniindre,
 Que nous euitassions, que ne vinsions à ioindre
 Sur tout l'isle au soleil, la terre esiouissant.
 Alors ce souuenir mon ame saisissant
 Je parlay à mes gens, tremblant tout en moy mesme.

Bien qu'ayons eschappé vn danger tres-extreme,
 Toutesfois croyez moy. L'Aeëne Circé
 Et l'augure Thebain tous deux m'ont annoncé
 De fuir & abhorrer la campagne & la terre
 Consacree à Titan qui ces rayons deserre
 Sur les champs sillonneux, & les pauvres mortels
 Illustre des rayons de ses feux immortels:
 Car là nous attendoit vn malheur execrable.

Fuyons donc ie vous pry, ce terroir effroyable,
 Serrez le manche en main, & le vaisseau poussez.

Soudain le froid saisit tous les membres glacez.
 De mes gens, perdans cœur: & plein d'un conseil pire
 Eurylochus se prit en ces mots à me dire.

O par trop mal heureux aux labours, aux travaux
 Ulysses, ton courage est endurey aux maux,
 Iamais sous nul hazard quel qu'il soit tu ne tombes,
 Iamais sous nul danger peureux tu ne succombes:
 Tu es de fer, tout est dedans ton cœur ferré,
 Qui nous deffens la terre & le port désiré,
 Nous de travail recreu, rompu de malencontre
 Et batus de sommeil. Mais nous voicy tout contre

Un terroir à propos, nous y aprestérons
 A boire & à manger, & nous reposerons
 Tandis que sur le bord flotteroit le navire
 Et tu nous le defend, & cruel nous viens dire
 Qu'il faut encor ramer & voguer toute nuit
 Dessus les flots obscurs, où nul feu ne reluit,
 Encor bien loing d'icy. De nuit des vens horribles
 Soufflent communement, aux vaisseaux fort nuisibles,
 N'oyans les matelots. Qui fuira de la mort
 Sous les eaux enfondré le trop cruel effort?
 Si le Nort, si l'ouest survient à l'impourueue
 Et nous surprend la nuit, nostre flotte est perdue,
 Voire malgré les Dieux. Donc nous obeirons
 A l'obscur de la nuit, icy nous soupperons
 Pres de nostre vaisseau. Puis apres, ie conseille
 Que du plus grand matin demain on se reveille
 Et qu'on remonte en mer. Les autres fremissans
 Vont à ce beau conseil des mains aplaudissans.
 L'aperceu bien alors qu'un demon en son ire
 Nous machinoit du mal. Je me pris donc à dire.
 Puis que, ô Eurylochus, vous me violentez
 Touchez moy dans la main, iurez & promettez
 Par serment sacressaint : Que si par aduantage
 Nous rencontrons par l'isle en cherchant leur pasturē
 Ou vaches, ou brebis, nul ne se iettera
 Sur troupeau quel qu'il soit & ne le frappera.
 Et les viures sacrez que Ciroé Nymphe bonne
 En partant me donna, ie les vois abandonne,
 Faictes en bonne chere. Ainsi ie leur parlois.
 Ils me iurerent tous d'une commune vois
 Par les Dieux immortelz. Ces choses acheuees
 Nous deualons en bas nos voiles eslenees.

LE XII. LIVRE

Nous nous mettons à terre, d'eau douce nous cerchons,
Et sous le bord venté nostre nef nous cachons.

Mes compagnons sortiz dessus l'herbe se iettent,
Apprestent à manger, & à soupper se mettent.
Quand la soif fut esteinte & l'appetit chassé:
Lors au cœur leur reuint le dommage passé
De leurs chers compagnons, que Scylla & la Parque
Mangerent à leurs yeux, les tirans de la barque
Mais comme ilz les pleuroient, le sommeil gratieux
Leurs membres assoupit, & leur ferma les yeux.

Desia la tierce part de la nuit approchante
Rendoit des feux du Ciel la brigade panchante,
Quand Iupiter qui tient les amas nuageux
Esmeut les tourbillons dedans l'air orageux:
Terre & mer sont couuertz de nues tenebreuses,
Et la nuit triste espard ses courtines ombreuses,
Mais si tost que l'aurore aux safranz cheuaux
Fit luyre ses beaux doigts sur le bout des costaux,
Nous aduison ouuert le vulté d'une grotte
Des Nymphes le seiour. Là nostre galiotte
Nous pouffons, & cachons, pour estre en secreté.
Là maint siege moitteux d'un & d'autre costé
De l'autre estoit taillé: Lors tous mes gens i'appelle
Et de rechef leur fais ma remonstrance telle.

Amis, il reste encor viures abondamment
Dedans nostre vaisseau, ie vous prie ardemment
Abstenez vous du sang des sacrossaintes bestes
Que quelque grand malheur ne tombe sur nos testes.
Ces vaches, ces brebis appartiennent au Dieu
De qui l'œil tout voyant eclaire en chascun lieu,
Qui voit tout, qui oit tout. Que vostre main se garde
De toucher au bestail du Dieu qui tout regarde

*Ils m'assentirent tous. Or nul vent ne tira
Sinon Notus tout seul tant que le mois dura:
Après Eurus & luy ensemble s'esleuerent.*

*Or tant que de Circé les largesses durerent
Les troupeaux par mes gens ne furent assaillis
Soigneux de leur salut. Mais les voyans faillis
Ils commencent d'aller viftement à la queste,
Aux oiseaux, aux poissons: & rien ne les arreste,
Car tout leur fait besoing. Leurs crochus hameçons
Ils vont ietter en mer pour prendre les poissons,
Et leurs filet en l'air: & l'un & l'autre appaise
Leur ventre. Car la fin conseillere mauuaise
Leur genes les boyaux. Lors ie monte du port,
Ie chemine dans l'isle, & cherche si par sort
Quelqu'un m'enseigneroit les routes marinieres.
I'innoque les grands Dieux, ie leur fais mes prieres,
I'adore leur pouuoir, & leur dresse mes vœux.*

*Mais, las, en mescartant par les champs spacieux
Loin de mes compagnons, voicy que ie rencontre
Un lieu fort à l'abry, où pour mon malencontre
Ne battoit aucun vent. Ie me laue les mains,
Et comme ie priois les Dieux de m'estre humains
Eux qui vont habitans les celestes lumieres,
Un sommeil gracieux m'enombre les paupieres
Qu'espandirent les Dieux sur mes membres surpris.*

*Tandis Eurylochus d'aduis mauuais espris
Persuada mes gens de parolles rebelles.*

*Oyez mes compagnons, des fortunes cruelles
Sans cesse poursuiuis, quelque mort que ce soit
Toujours & miserable & triste s'aperçoit,
Mais de mourir de faim, toute rage surpasse.
Par ainsi croyez moy. Allons tous à la chasse*

LE XII. LIVRE

Du bestail du Soleil, & ne nous soucions,
 Tuons en des plus beaux, & les sacrifions
 Aux grands Dieux immortels, dont la douce demeure
 Et sur l'olympé haut. Que si à la bonne heure
 Nous venons au pais, là nous edifions
 Un beau temple au Soleil, & luy consacrerons
 Force beaux ornemens, & tres-deuotieuses
 Nos mains luy offriront choses fort precieuses.
 Que si n'amolissant son ire & son couroux
 Ses troupeaux egorgez il repete sur nous,
 Et nous veille punir pour ses vaches mangees
 Nos ames enfonçant sous les eaux submergees,
 Et que les autres Dieux ne s'y opposent pas;
 Mais, vengeurs, avec luy signent nostre trespas,
 Meilleur est de mourir sous les vagues ondufes,
 Et perir vne fois sous les ondes hydeuses,
 Que languir mal-heureux si longuement de faim
 Regardant le desert du terroir si prochain.

Il leur parloit ainsi. Eux à courir se prennent
 Les vaches du Soleil les meilleures entrennent
 Car elles n'estoient pas guerres loing du vaisseau
 Mais passoient tout aupres presques en vn monceau
 Leurs fronts larges & hauts, noires belles & grandes
 Ils se mettent autour, font aux Dieux leurs offrandes
 Et cueillent des feuillards d'un chesne grand & beau.
 Car il n'y auoit plus d'orge dans le bateau.

L'inuocation faicte adonc ils immolerent
 Les bestes de leurs peaux apres les deponillerent
 Couperent les cuissors, puis les ayant chargez
 De greffe, l'un sur l'autre ils les ont arrangez.

Le vin estoit failly, de l'eau donques ils prirent
 Pour les effusions, & puis griller ils firent

Les boyaux tous entiers sur les ardans charbons.
 Quand ils eurent brulé la gresse, & les iambons
 Et les tripes mangé, le reste ils dépefferent
 En pieces & morceaux, & apres l'embrocherent:
 Et en ce mesme instant me laissa le sommeil.

Lors ie cours au basteau tost apres mon reueil,
 Mais comme i' aprochois, l'odeur douce ie fleur
 Qui me montoit au nez, ie lamente ie pleure,
 Et aux Dieux immortels hausse ma triste vois.

O Dieux, disois ie, & toy Iupiter qui tout vois
 Vous m'aveç endormy à mon tres-grand dommage,
 Et mes gens ee pendant ont faict un grand outrage.

Lampetie soudain en courant s'aduanca,
 Alla trouver Titan, & tout luy annonca,
 Comme mes compagnons auoient sans nulle crainte
 Egorgé ses trouppes. Aux Dieux il fait sa plainte
 D'un courage animé, leur tenant propos tels.

O pere Iupiter, & vous Dieux immortels,
 Las, faiçtes moy raison, & de l'outrecuydance
 Des soldats d'Ulysses, & de l'irreuerance.

Ils ont sans nul respect couru sur mes trouppes
 Ils en ont egorgé les plus gras & plus beaux,

C'estoit tout mon plaisir & toutes mes delices,
 Soit qu'allant eclairer sur vos hauts edifices

Ie montasse vers vous, soit que retrogradant
 Ie viasse du haut Ciel en terre descendant.

S'ils ne sont chastiez, si ne preneç vengeance,
 Et de leur fier orgueil & de leur grande offence,

Sans doute, ie m'en vois descendre vers Pluton,
 Et porter ma lumiere aux morts de Phlegeton.

Auquel respond ainsi le grand amasse-nues.
 O Soleil, tes clarteç seront au Ciel cogneues,

LE XII. LIVRE

Tu y luyras tousiours & encor ta splendeur
 Sur la terre fertile es্পandra son ardeur:
 Laisse faire si tost que sera leur nauire
 Tant soit peu dans la mer ie delascheray l'ire
 De mon foudre sur eux, ie les embraseray
 De mon brulant tonnerre, & les submergeray
 Au profond de la mer il me souuient asteure
 Que Calypso, qui a blonde la cheueleure
 Me conta tout cecy, & qu'elle l'entendit
 Raconter à Mercure, alors qu'il luy predict
 Ce qui nous aduiendroit. Or si tost que i'arriue
 Ames gens au vaisseau flottant sur l'onde vine
 Je les tence & reprens. Mais i'ay beau estriuer,
 Remede ne se peut à ce malheur trouuer.
 Car les vaches gisoient mortes sur le riuage
 Desia des Dieux vengeurs le portenteux presage
 Anous se presentoit, par terre se trainnoient
 Hideusement les peaux, les chairs se demexoient
 Dans les hastes tremblants, & horribles merueilles
 De fiers mugissements remplissoient nos oreilles.
 Par six iours tous entiers ils firent sur le bord
 Grand chere du bestail qu'ils auoient mis à mort
 Sur le septiesme iour, que le fils de Saturne
 Nous fit voir le matin, nous oyons par fortune
 La tempeste cesser, & l'amas orageux
 Finir ses tourbillons, nous montons courageux
 En mer, haussions le mast, le garnissons de voiles
 Blanchissantes en l'air, sortons à pleines voiles,
 Et la terre & les bords semblent se reculler.
 Ayans laiss' la terre & les bois s'en aller
 En pleine mer flottans, que plus terre habitable
 Ne se monstre à nos yeux, & rien qu'on de effroyable

Et Ciel ne nous paroist : nous voyons arriuer
 Sur nostre nef tombant un tenebreux hyuer,
 Iupiter fend sur nous l'obscur d'un noir nuage
 Portant tempeste & nuit, & terrible rauage:
 L'onde est pleine d'horreur & d'horribles brouillars,
 Nous voyons se couvrir la mer de toutes pars,
 Le flot entre en la nef, un fort vent qui resonance
 D'espouventable bruit sur nous tempeste & donne,
 Brise nostre cordage, entame nostre mas,
 Qui de son bout penchant se precipite en bas.
 Et tout nostre armement & naual equipage
 Tombe dans le vaisseau ébranlé de l'orage,
 Qui en prouë versant frappe mortellement
 La teste du patron, brise cruellement
 Tous ses os à la fois, iette le miserable
 Du hault dedans la mer, à un sauteur semblable.
 Il tombe de sa place au creux milieu des eaux,
 Et l'esprit & la vie abandonnent ses os.
 Iupiter quant & quant de sa dextre irritée
 Son foudre va dardant sur la nef agitée,
 Tonne, foudroye, éclaire, & ses feux élançant
 Faiçt que la pauvre nef tourne se renuersant,
 Et par dedans le souffre & le foudre grommelle.
 Mes gens tombent brulez dedans l'onde cruelle,
 Qui emporte des flots aux plongeonneaux semblans,
 Au trauers de la mer, se demenent tremblans:
 Iupiter sur les eaux en nageant leur arrache
 La vie & le retour. Pour moy tousiours ie tasche
 De conseruer ma barque & de marcher sur l'eau,
 Jusqu'à tant que le foudre eust brise le bateau,
 Et les pieces ietté flottans dessus Neptune:
 Je fais tout mon effort d'en aller saisir vne:

LE XII. LIVRE

Le mast encor rompu sur la mer s'estendoit,
 D'un fort cuir de Toreau une corde y pendoit,
 Je la pren, & mon ais & le mast i'en garrote,
 Et les ioints en façon de quelque galiotte.
 Ainsi dessus assis le vent m'alloit poussant,
 Et l'enragé Zephir son vent alloit cessant,
 Mais le viste Notus rebrouillant la marine
 Me menaçoit encor de perte & de ruine:
 Prest à me reietter dans les cruels abbois
 Des rocs de Charybdis. Las, toute nuit i'allois
 Sur mon pauvre vaisseau, ioint de debiles pieces.
 Et comme le Soleil nous remonstroit ses tresses
 Ramenant de ses feux le matin, me voila
 Tombé dans les escueils de Charybde & Scylla:
 Charybdis n'eut si tost beu les eaux de l'orage
 Que ie me voy porter sur le figuier sauvage,
 Dont ie suis retenu, ne pouuant nullement
 Sur ses branches monter, ny assoir fermement
 Mes pieds dessus le roc comme la souris chauue.
 Les racines sont loing, la branche où ie me sauue
 Estoit fort esloignee, & rendoit ombrageux
 Le trou de Charybdis: ie m'y pen courageux,
 Et m'y tenois tousiours, tant que d'une autre tire
 Elle eust en hauls vomys ses eaux & mon nauire,
 Ce que ie vy en fin à propos me venir.

A l'heure que se void du palais reuenir
 L'homme sçauant en loix, incorruptible iuge
 Recours des orphelins, des vefues le refuge,
 Estans expediez procez & altercas,
 Pour se mettre à la table & prendre son repas:
 Tout à semblable temps le bois qui me gouuerne
 M'apparut, remontant de la noire cauerne

De la fiere Charybde. Alors tout bellement
 Je me coule les pieds, les mains ensemblement
 Sur les pieces de bois, puis tout à coup me laisse
 Tomber au beau milieu, par la branche qui baisse,
 Et mes pieds en tombant rendirent vn grand bruit.
 Ainsi dessus assis la vague me conduit,
 Des mains ie gouvernois mes tables dépecees
 Du mieux que ie pouuois sur les eaux courroucees.
 Adoncques le grand Roy des hōmes & des Dieux
 Scylla pour ceste fois destourna de mes yeux,
 Car ie n'eusse iamais fuy la mort amere
 Si le vent m'eust poussé contre sa roche fiere.
 Ainsi neuf iours durant sur les rompus morceaux
 De mon bac mal lié i'errois dessus les eaux.
 Sur la dixiesme nuit la douceur infinie
 Des bons Dieux me poussa en l'isle d'Ogygie,
 Où se tenoit alors en pompeuse façon
 La Nymphé aux cheueux blonds la belle Calypson:
 Sa reputation est grande & venerable,
 Et pleine de renom. La Deesse agreable
 Me retint là long temps souz ses douces amours.
 Mais ces malheurs passéz les diray-ie tousiours.
 Iet'ay desia conté toute ceste infortune
 A toy & à la Reyne. Et c'est chose importune,
 Et qui m'attriste fort, de dire si souuent
 Ce que iet'ay desia raconté cy deuant.

Fin du douziesme Liure.



LE TREZIESME LIVRE DE
L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Es Phæaciens conduisent sur mer Vlysses, & le posent endormy sur terre en Ithaque. Neptune à leur retour transforme leur vaisseau en Rocher. Minerue s'apparoist sur le riuage à Vlysses. Ils consultent de mettre à mort les poursuiuans. Cachent les thresors dans vne cauerue. Puis Pallas transforme Vlysses en gueux & vieillart.

AUTRE SOMMAIRE.

*Vlysses est mené par les gens de Scherie,
Et rendu endormy dans sa chere patrie.*

Lachenoit de dire, & tous ravis de ioye
Entêtifs à merueille auoiet la bouche coye.
Adonc Alcinoüs luy dit : O Vlysses,
Puis que tu as trouué seurté, & libre accez
Dans ma riche maison, & recueil fauorable
En ceste mienne terre, il n'est pas raisonnable
Que derechef errant dessus les flots moiteux
Tu retournes chez toy incertain & douteux :
Tu as souffert assez sur l'onde & sur la terre,
Tu as assez couru de travaux de la guerre

En cherchant ton pays. Or si ordonne à vous tous
 Qui mangez dans ma sale & beuvez le vin doux,
 Qui pres de moy seez avec honneur semblable,
 Et du chantre écontez la voix émerueillable,
 Et les Muses par luy chantans si doucement:
 Cure ce que ce coffre enferme richement
 E habits precieux pour nostre hofte Argolique
 Bonne quantité d'or & riche & magnifique,
 Et les dons precieux que moy & vous aussi
 Princes Phaeaciens auons donnez icy,
 Que nous y adioustions encor' chacun par teste
 La liberalité d'un present bien honneste,
 Sçauoir est contrepie, avec un chauderon.
 Et si avec cela ie trouue encores bon
 Que de sa part aussi le peuple en quelque sorte
 Contribue à donner, & dans le vaisseau porte
 Selon ses facultez quelque present d'honneur
 Car il est mal aysé qu'un tout seul soit donneur.
 Si dit Alcinous. Tous ceux qui là se trouuent
 Consentent, & du Roy les paroles approuuent,
 S'en vont en leur logis pour prendre le sommeil.
 Mais si tost que l'Aurore à son doré reueil
 A la terre eust donné claire reiouissance,
 Les gens des Schericiens portent en diligence
 Aux peinturez vaisseaux argent en quantité
 Apportant aux humains plaisir & volupté.
 Du Roy Alcinous la maiesté sacrée
 Enioint qu'on porte tout dans la fregate encrée,
 Et au prix qu'on aporte il fait ferrer le tout:
 Car il se pourmendoit de l'un à l'autre bout
 Sur les bancs du vaisseau, prenoit soucy & cure
 Qu'ils ne fussent blessez en mettant d'aduanture

LE XIII. LIVRE

Les rames en leurs lieux. Après qu'ils eurent fait,
 Ils vont incontinent apprester le banquet:
 Et le Roy fait venir une vache, & l'immole
 En l'honneur du grand Dieu, dont la seule parole
 Meut & gouverne tout. La vache ils dépessoient,
 Et les cuissots coupezz sur le feu rostissoient
 Banquetans à plaisir. Or la douce musique
 Du bon Demodocus rendoit plus magnifique
 Et ioyeux le festin: Demodocus chery
 Et honoré du peuple, & de tous fauory.

Mais Ulysses tournoit souuentesfois la face
 Vers le soleil, dont l'œil les tenebres efface,
 Il presse tant qu'il peut son desiré retour,
 Curieux de reuoir Ithaque son sejour.

Comme le laboureur las & suant de peine
 Desire le souper, ayant la langue pleine
 Marquee de sillons, souz les bœufs encornez
 Qu'il a par les guerets longuement pourmenez,
 Et tant que du soleil la splendeur se ternisse,
 Et que le soir tombant sur les champs se noircisse
 Heure tant desirée, alors à courbezz pas
 Lasse, il va chercher le gracieux repas:
 Ainsi au gré d'Ulyse, & selon qu'il souhaite,
 Le Soleil vient cacher sa flambante charrette.
 Qui fait que s'adressant au Roy Alcinoüs,
 Et aux Phéaciens sur la mer tant cognus,
 Il leur dit en ces mots: O grand Roy de Scherie,
 Donnez moy mon congé, laissez moy ie vous prie,
 Aller à mon uouloir. Au reste accomplissez
 Le sacrifice entier, & vous resionyssez,
 J'ay quant à mon regard ce que mon cœur desire;
 J'ay presens à souhait, i'ay escorte & nauire,

Que font les bons Dieux qu'en Ithaque porté
 le trouue mon épouse en prospere sante,
 Et que tous mes amis desirerz ie reuoye.

O Scheriens heureux vinez en toute ioye,
 Soyez tousiours heureux, & possédez icy
 Vos femmes, vos enfans, & vos filles aussi:
 Et de bon cœur pour vous tous les grâds Dieux ie prie,
 Qu'ils doint honneur à vous, gloire à vostre patrie,

Quz vostre bien public ne coure aucun danger;
 Et tout bon-heur se puisse en vos champs heberger.

Il mit fin à son dire, & tous hault le louèrent,
 Et qu'on le conduisist en sa terre ordonnerent,
 Car sa demande iuste & raisonnable estoit.

Alors Alcinoüs dont le lustre éclatoit,
 Et l'insigne vertu, à son Herauld commande.

Pontonoüs, pren moy la tasse la plus grande,
 Remply là de vin pur, & puis la porte à tous
 Par la salle de rang, qu'ils offrent le vin doux

Au puissant Iupiter, afin que l'on renuoye
 Nostre hoste en son pays, & qu'il ayt seure voye

Chez luy, par sa faueur. Il dit, & l'echançon

A tous distribua l'agreable boisson:

Eux de leurs sieges hauts, où deuant ils s'assirent.

Aux Dieux bourgeois du Ciel leurs effusions firent,

Et le fort Vlysses desus ses pieds planté

Le hanap arondy mit és mains d'Areté

L'incitant de parole & courtoise & humaine.

Voicy, ie te saluë, ô vertueuse Reyne,

Vy pleine de plaisir & de contentement

Iusques en ta vieillesse, & puis finalement

Tant que la mort t'arrine, à tous ineuitable,

Pour moy, ie m'en vay voir ma maison desirablé,

LE XIII. LIVRE

Mais toy demeure , chere en ce pais icy,
 Au Roy , à tes enfans & à ton peuple aussi.

Ce disant Ulysses. son depart il commence,
 Alcinous commande au herant qu'il s'aduancé
 Deuant luy vers le port, & de mesme Areté
 Ses seruantes enuoye au nauire masté:

L'une portoit la robe & riche & precieuse
 Les autres les coffrets, faits d'œuure industriense,
 D'autres portoiēt les bleds & les vins rougissans:

Venues pres des flots d'escume blanchissans,
 Chaeune sagement soit don, soit vin, soit viure
 Se décharge au vaisseau & à ses gens les liure,
 Mais à Ulysse en bas dans sa chambrette on tend,
 Vn mat las bien douillet, les linceux on estend
 Pour le faire coucher, & au graciens somme
 Estendu mollement inciter le bon homme,
 Qui se iette dessus. Le silence est par tout,
 Et les Phaaciens rangez de bout en bout,
 S'assirent sur les bancs, le cable destacherent
 Hors du rocher percé, les escumes bacherent,
 Et pousserent les flots. Vn doux sommeil amy
 Vint rendre au mesme temps tout son corps endormy,
 Sommeil assoupissant, toutesfois agreable,
 Endormissement lourd, pesant, inexcitable,
 Qui l'abbat sans nul soing, & charmeur l'embrassant
 Presque comme vne mort sur luy se va glissant.

Ainsi que les cheuaux mis hors de la barriere
 Pour emporter l'honneur d'une isnele carriere,
 Empoignent le gueret, s'estendent incitez,
 Et du foïet les hastant & de leurs volonteZ,
 Hors des mains du cocher les renes ils secouent,
 Et de ses coups de foïet se moquent & se iouent:

Ainsi

Ainsi dessus les mers le vaisseau se haussoit,
 Et la mer par derriere encontre luy pouussoit,
 Et bouillonnante & noire. Il cour de grand' vifesse
 Et de grand fermeté & de grande allegresse,
 L'esperuier le plus vifte & leger des oyseaux
 Ne l'eust pas attrappé. Ainsi dessus les eaux
 Le vaisseau galopant de vifesse incroyable
 Vn homme souleuoit, ayant vn cœur semblable
 Aux Dieux, pour tollerer la peine & le tourment,
 Luy qui deuant auoit souffert si longuement
 Tant de sortes de maux, aux combats, à la guerre,
 Et sur les flots douteux en ce-pendant qu'il erre
 Et court tant de hazards : maintenant le voicy
 Surpris d'un fort sommeil, exempt de tout soucy,
 Hors de toute amertume, oubliex des grands peines
 Qu'il souffrit autresfois sur les mers incertaines.

Mais quand la claire Estoille au matin annonçant
 Le proche point du iour parut resplendissant,
 Le vaisseau galoppant dessus les mers agile
 A la fin approcha de la venüe d'une isle.

Phorcin estoit vn port qui dans Ithaque estoit,
 Qui deux bouts aux costez du riuage iettoit,
 Et qui entre-rompus dedans la mer s'estendent,
 Et les flots irritez & les vagues defendent.
 Port seur pour les vaisseaux, à l'abry de tous vents,
 Et rechassant l'effort des flots les poursuyuans.
 Là n'est-il ja besoin de cordes ny de cables,
 Et les ancrs n'y sont du tout point recherchables.
 Mais le vaisseau table y loge à seureté,
 Dés qu'il est une fois dans le port arresté.
 La sommité du port au dessus est conuertie
 Des rameaux espandus de mainte oliue verte,

LE XIII. LIVRE

*Aupres, un antre ombreux aux Najades sacré
 Saintes Nymphes des eaux dans le roc est ancré
 Pour leur fraîche retraite, & dedans s'apperçoivent
 Les cruches & vaisseaux qui les ondes reçoivent
 Toutes de pierre dure, & les filles du Ciel*

*Murmurans au dessus y succrent leur doux miel.
 Bien avant dans le roc les belles Nymphes perses
 L'ouvrage façonnoient de leurs toilles diuerses:
 Estrange chose à voir, & une fort douce eau
 Decouloit là dedans un perennel ruisseau.*

*Al' antre double entree, & double porte est mise,
 Celle qui tend au Nord aux mortels est permise,
 Mais celle du Midy aux Dieux tant seule ment
 Est sacrée, & ne s'ouure aux hommes nullement.*

*Quand les Phœaciens ce port desiré virent
 Ils y poussent leur barque, à terre descendirent,
 Et à force de bras, de voiles, d'auirons,
 Ils abordent la terre, & ces beaux environs,
 Puis sortans du vaisseau qui sur les ondes glisse
 Ils montent dessus terre, y font porter Ulysse,
 Et puis avecques luy ils font porter le lit
 Et les linceux sur quoy en partant on le mit.*

*Agraué du profond d'un sommeil desirable
 Ils posent doucement leur homme sur le sable,
 Mais ils sortent aussi du nauire les biens
 Et les riches presens que les Phœaciens
 Firent à Ulysse, qu'ilz mirent en reserve
 Dedans le riche coffre en l'honneur de Minerue:
 Hors des chemins battus, frequentez des passants
 Au pie d'un oliuier ils les vont entassans
 De peur que les trouuans quelques vns ne les prissent
 Deuant qu'il se sueillast & qu'ils ne luy messissent*

Ayans fait tout cela les Scheriens donnoient
 Joyeux leur voile au vent, & chez eux retournoient,
 Mais Neptune n'auoit la menace oubliée
 Qu'il auoit contre Ulysse autrefois publiée
 Grandement indigné. Qui fit qu'il s'en alla,
 Et trouuant Iupiter en ces mots luy parla.

O pere Iupiter, quelle immortelle essence,
 Quel des Dieux desormais n'auroit en reuerence,
 Quand les Phœaciens qui viennent mesmement
 De moy, ne m'ont porté respect aucunement:
 Je disois qu'Ulysse tracasseroit le monde,
 Souffriroit longuement sur la terre & sur londe
 Plustost que d'arriner au lieu de son sejour,
 Car ie ne luy ay peu arracher son retour
 Irrenocablement, & n'ay peu faire en sorte
 Que premier n'ayt esté ta promesse plus forte:
 Et voila, ces galans sur un nauire amy
 Luy ont passé la mer, ont posé endormy
 Seurement sur le sable en Ithaque leur homme,
 Avec tant de presens, d'or vne telle somme,
 Habits si precieux, qu'il n'en eust apporté
 Tant pour sa portion, quant mesme à seureté
 Il fust victorieux chez luy venu de Troye
 Plein de superbe honneur, & chargé de la proye
 De tout l'Orient mesme. A Neptune respondit
 Iupiter donne-pluye, & ces propos luy dit.
 Dieux dont l'Empire est grand! que me viēs-tu de dire
 Neptune, ô grand dompteur du noir profond empire?
 Les puissans Dieux, croy moy ne te méprisent pas,
 Il est bien dangereux de ne faire tel cas
 Qu'on doit d'un si grand Dieu, & de grand reuerence
 N'honorer pas celuy qui a tant de puissance.

LE XIII. LIVRE

Mais si quelque mortel est si méconnoissant,
 Et ne reconnoist pas ton empire puissant,
 Presumptueux qu'il est, tu peux prendre vengeance
 Des hommes à ton gré, portans irreuerance
 A ta grand' Majesté: qui t'en d'estournera?
 Parquoy, va & fay d'eux ainsi qu'il te plaira.

A ces mots respondit le fort esbranle-terre.
 Ie le fercy bien tost ô grand d'arde-tonnere,
 Puis que tu le permets. Ie n'osois m'advancer
 Pource que ie t'honore & crain de t'ofencer.
 Mais ie vay maintenant submerger en mon ire
 De ces Phaaciens l'arrogante navire,
 Comme ils retourneront: ie perdray leur vaisseau,

Affin que cy apres ils ne montent sur l'eau:
 Qu'ils s'abstiennent du tout de l'art de navigage,
 Et n'entreprennent plus de fournir de passage
 A nul homme viuant. Apres imposera y

Vn mont dessus leur ville, & haut l'enleuera y.
 A ces mots Iupiter qui tient le fort empire
 Des nuages du Ciel, ainsi se prit à dire.

O Dicux, combien me plaist ceste entreprise icy!
 Sera bien vn grand cas quand tout le peuple ainsi
 D'une ville, verra vne barque chargée,
 Par Neptune en rocher estre si tost changée:
 Rocher di-iè semblable à vn galion prompt
 Et contre vne Cité imposer vn grand mont,
 Afin qu'un tel amas par apres on admire.

Comme le Dieu qui tient sur les mers son empire
 Eut entendu cela, luy qui le flot grondant
 Encontre les sablons choque de son trident:
 Il prend droit son chemin en l'isle de plaisance,
 Où les Phaaciens faisoient leur demurance.

Afin de se trouver instement pres de l'eau,
 Lors qu'ils arrieroient, & desia le vaisseau
 Porté des aïrons & de l'escume vint
 De retour se voyoit approcher de la rive:
 Quand Neptune soudain accourut au deuant,
 Et le bac qui estoit de bois auparauant
 En dur rocher changea : Sa puissance diuine
 Mit par apres dessous mainte forte racine,
 Et de sa forte main dans la mer le roula,
 Et soudain qu'il eut fait il s'en alla de là.
 Les habitans experts aux loingtains nauigages
 Dessus ce changement tenoient diuers langages,
 Et s'entre-demandoient, Qui a peu attacher
 Une barque dans l'eau & en faire vn rocher?
 Comme elle estoit desia dans le port retournee?
 Ignorans le miracle, avec la destinee?
 Ausquels Alcinoüs en rendit la raison,
 Et en plaine assemblee haussa son oraison.
 Pour le vray mes amis, asteure est en pratique
 De mon pere chenu la prophetie antique:
 Il disoit que Neptun se deuoit animer
 De ce que nous passons vn chacun sur la mer
 Sans penser faire mal : & qu'il deuoit destruire
 De nous Phaaciens la plus belle nauire
 Venant de faire escorte : en outre imposeroit
 Vn mont sur nostre ville, & hauli l'esleueroit.
 Vous voyez accomplir ceste menace, comme
 L'auoit prophetizé cy deuant le bon homme.
 Pourtant ie vous conseille, & obeissez moy,
 Laissez d'oresnauant toute escorte & conuois,
 Qu'on s'abstienne des caux, que du tout on s'en priue
 Quelque hoste qui suruienne, & dans la ville arriue.

LE XIII. LIVRE

Sacrifiez apres douze beau grands torreaux
 A Neptune, le Roy de la mer & des eaux,
 Qu'il se rappaise à nous pitoyable & tranquille,
 Et ne veil imposer un mont sur nostre ville.

Il dit. Ils eurent peur, furent obeissans
 Et les douze torreaux allerent terrassans:
 Lors tout le saint Senat avec la populace
 A l'entour de l'autel implorerent la grace
 De Neptun courroucé, le Dieu au fort trident.

Le divin Vlysses s'esucilla ce-pendant
 De dessus le sablon de sa chere naissance
 Ayant dormy long temps : il n'auoit cognoissance
 De son pays natal, tant il auoit esté
 Des champs Neriens longuement écarté.
 La fille à Iupiter la prudente Deesse
 L'auoit enueloppé d'une nuee espaisse
 Afin qu'on ne le peust regarder ne toucher,
 Ou bien ce qu'il auoit entrepris empescher,
 Ou s'enquerir de luy, & qu'il ne fist entendre
 Sa venue à quelqu'un pour cognoissance en prendre,
 Et que plustost aussi sa femme ne sceust point,
 Ny quel que soit qui fust d'alliance à luy ioint
 Sa venue au pays, que plustost ne le vissent
 Les citoyens d'Ithaque & à luy se rendissent
 Qu'il n'eust premierement à coups de coutelas
 A tous les poursuiuans aduancé le trépas:
 Punissant le desordre & le train deshonneste
 Qu'ils mennoient en sa Cour, par vne mort funeste.

Toutes choses adonc de modelles diners
 Paroissent à ses yeux, les grands chemins ouuers,
 Les beaux ports enlunez, les recourbez riuages,
 Les rochers esbuez, les grands forests sauuages,

Les arbres verdoyans, & par les champs espars
 Les petits arbrisseaux feuillus de toutes pars.
 En se dressant en pieds lors resta ferme Ulysse,
 Regardant son terroir, dont il n'auoit notice,
 Puis iettant force pleurs, ses cuisses martelant
 Par trois ou quatre fois alloit ainsi parlant.

O miserable moy, où fay-ie mon entree,
 Quel pays est-ce cy, quelle est ceste contree,
 Sont-ce monstres cruels, ou bien hommes humains
 Qui tiennent ces pays? Sont-ce gens inhumains,
 Farouches, & sanglans, ou si leur face est peinte
 De pieté benigne & d'humanité sainte?
 Cherissans la iustice, aymans l'honesteté,
 De bonne conscience, & de fidelité?
 Où pourray-ie porter ces presens, ces richesses,
 Où cacheray-ie, hélas, ces biens, & ces largesses?
 Mais, où vay-ie ignorant errer & m'égarer?
 Que ces biens, Scherriens, vous peussent demeurer,
 Et que vers d'autres Rois i'eusse pris mon adresse.
 Quelque autre Roy peut estre, hélas, m'eust fait caresse,
 Et touché d'amitié, m'eust avec ses amis
 Et avec bonne escorte en mon pays remis.
 Je ne sçay où les mettre, ostons les de la voye
 Toutesfois, qu'aux passans ils ne seruent de proye.

Mais ces Phœaciens certes, n'ont point esté
 Ny bien considerans, ny gens de probité,
 M'ayans ainsi conduit en contree estrangere,
 Veu qu'ils m'auoient iuré qu'en mon Ithaque chere
 Ils me rameneroient, ils ne l'ont fait pourtant.
 Que le grand Iupiter les aille tourmentant
 Qu'il m'en face vengeance, esmeu de mes prieres:
 Car il voit les humains, regarde leurs miseres,

LE XIII. LIVRE

Et punit les méchans. Mais voyons tout à part
S'ils ne m'ont rien soustrait avecques leur depart.

Ce disant, il contoit remply d'impatience,
Et rien n'estoit soustrait de toute sa cheuance:
Il trouua ses trepiez, ses chauderons, son or,
Ses riches vestemens, & ses robes encor.

Puis regardant la mer, & le bruyant riuage,
Il plaint son pays doux & pleure en son courage:
Tant qu'il sent de ses pleurs tout son sein humecter.

Alors Pallas s'en vint à luy se presenter,
Ayant vestu la forme & la presence belle
D'un bean ieune berger, en apparence telle
Que les enfans des Rois se marchent par les champs:
Sur son dos deux manteaux richement s'acrochans,
Estoffez reluisoient, à ses pieds la chausseure
Environnoit l'entour de riche entre-lasseure,
Le ianelot en main elle alloit esleuant.

A doncques Ulysses luy courut au deuant,
Consolé de le voir, & luy tint ce langage.
Ie te saluë, amy, que i'ay sur ce riuage
Rencontré le premier? ie te pry ne me voy
D'un courroncé visage, & nous sauue, tant moy
Que tout ce que tu vois: Les genoux ie t'embrasse
Ainsi qu'à quelque Dieu, & i'implore ta grace.
Dy moy ie te supply, quelle terre est-ce cy?
Quel est le menu peuple & les hommes aussi.
Qui en sont habitans? Seroit-ce point quelque isle
Assise dans la mer & plaisante & fertile?
Y a-il quelques ports par fortune dedans
Sur le bord de la mer la terre regardans?

A ces propos, Pallas dont l'œil pers estincelle,
Tu es bien ignorant estrangier, ce dit elle,

Quoy, viens tu de si loing, que tu t'enquiers du nom
 De ceste terre icy ? dont le bruit le renom
 N'est point tant incogneu, que de son excellence
 Force gens n'ayent eu notice & cognoissance,
 Tant ceux qui sont viuans sous le soleil qui suit
 L'aurore du matin, que ceux qui sous la nuit
 Le regardent coucher. Elle est assez, fâcheuse,
 Sa situation est aspre & raboteuse,
 Mais non sterile aussi, n'est l'arge aucunement,
 Mais elle a quantité de vins & de froment.
 Elle est incessamment de pluyes arrosée:
 Et lon void les matins la seconde rosée
 Qui gayera uerdit, & prez & champs herbuz,
 Riche à cheures nourrir, commode à porter bœufs
 Plantée de forests, de petis costaux plene,
 Et dessus soy portant mainte fresche fontaine,
 Mains ruisseaux perennels, où l'on peut s'abreuuer.
 Quoy ? d'Ithaque le bruit a peu bien arriuer
 Insques à Iliou, qu'une espace infinie
 Eslogne ce dit on de la riche Achaïe?
 Elle disoit ainsi & d'un tres-grand plaisir
 Vlysses se sentit soudain l'ame saisir,
 Tant il s'esouissoit de se voir en sa terre,
 Comme l'en asseuroit du Dieu iette-tonnerre
 Pallas la sage fille. A qui dissimulé
 Non de parole vraye, alors il a parlé,
 Car c'estoit sa costume, ayant l'ame sans cesse
 De deguisement plene & de toute finesse.
 Nous auons quelquesfois en Crete ouy parler
 D'Ithaque, & son renom à nous a peu voler,
 Dit il, & maintenant ie fay donc mon entree
 Amené par la mer dedans vostre contree,

LE XIII. LIVRE

Laisſant, hélas, la mienne & la mer eſſuyant
 Avec tous ceſ threſors, & mon pais fuyant
 Où i' ay l'aiſſé autant de biens & de ri cheſſe
 A mes enfans comblez de deuil & de triſteſſe
 Comme vous en voyez ie m'en ſuis deſtourné
 Pour ce que i' ay tué le fils d' Idomené,
 Si diſpoſt, ſi leger, qu' il laiſſoit en arriere
 Tous les meilleurs coureurs ſur la viſte carriere,
 Qui fuſſent en Candie: il me vouloit hautain,
 Priuer entierement de la part du butin
 Que i' auois fait à Troye, où i' ay eu mille peines,
 Et ma part des combats & des eaux incertaines:
 Pour ce que ie n' auois marché ſous l'eſtandart
 De ſon pere, ains menois mes compagnons à part
 Je le renuerſay mort de ma pique aceree
 Ainſi qu' il reuenoit des champs ſur la ſeree
 Caché pres du chemin. Perſonne ne nous vit
 Moy ne mon compagnon, car il faiſoit fort nuit
 Quand ie l' eu mis à mort ſoudain ie me retire
 A des Phaniciens, monte dans leur nauire,
 De me prendre avec eux ie les prie inſtamment,
 Et leur promets ſalaire à leur contentement,
 Moyennant qu' en ſeurté leur nauire me guide
 Et me rende dans Pyle, où bien dedans Elyde
 Où les forts Epæcns regnent, & vont brauants
 Mais certes maugré eux, par la force des vents
 Ils en furent chaſſez, car ils n' auoient enuie
 D' uſer en mon endroit d' aucune tromperie.
 Or de là, toute nuit demenez, tracaſsez
 Nous ſurgiſſons au port à peine, & tant laſſez
 Que n' euſmes de ſouper aucune ſouuenance
 Bien qu' euſſions fort grād faim: mais mattez à outrāce

Nous nous couchons, sortis de la nef, sur le bord
 Où las & trauaillé vn doux sommeil m'endort.
 Et les Pheniciens deschargeans mon bagage
 Le portent bellement en haut sur le riuage
 Où i'estois endormy, & remontans sur l'eau
 A l'escume des flots redonnent leur bateau,
 Pour reprendre, s'ils ont la mer douce & facile
 Leur route vers Sidon terre belle & fertile:
 Et m'ont laissé, pressé de maints soucis diuers.
 Auquel se souriant la deesse aux yeux vers,
 Ayant pris la façon d'une dame galante,
 Industriense ez arts & de face excellente,
 Luy touchant en la main. Bien corrompu seroit,
 Bien fin & bien madré le fin qui te prendroit
 Quant seroit mesme vn Dieu, ô confit en malice,
 Dissimulé, menteur, & pere d'artifice,
 Dessus tous les rompus tu emportes le pris,
 Et tu es à cela des ta ieunesse pris:
 Mesmes dans ton pais tu ne peux que tu n'uses
 De tes deguissemens, subtilitez & ruses.
 Or nous sommes tous deux en cella excellens,
 Toy de tes fins aduis, de tes mots doux coulans
 Tu passe les mortels, & moy Pallas, la gloire
 Des hauts Dieux en conseils i'obtiens sur eux victoire.
 Astu donc mescogneu la fille à Iupiter
 La deesse Pallas, qui ta faict emporter
 La victoire & l'honneur dessus tant d'aduantures,
 Dessus tant de dangers & de trauerses dures?
 Et qui t'a mis en grace enuers les Scheriens
 Qui t'ont en t'en allant faict don de tant de biens?
 Or ie reuiens encor pour t'estre conseillere,
 Afin de te monstrer ce que tu as affaire

LE XIII. LIVRE

Pour cacher tes tresors, ces presens precieux
 Que par mon moyen seul tu as obtenu d'eux.
 Ie te veux declarer les fortunes aduerses,
 Et les afflictions & les peines diuerses
 Que dedans ton pais le dur destin t'enjoint
 Encor de supporter. Pren cœur, ne deffaux point
 Supporte les malheurs. Car il est necessaire.

Garde à qui que ce soit de dire ton affaire,
 Hommes, femmes, amis, ne parle nullement,
 Ne te decouure point, qu'on ne sache comment
 Ne pourquoy te voicy, tolere, souffre & porte
 Tout ce qu'on te fera d'ame constante & forte.

A qui respond ainsi Vlysses le scauant.
 Certes à qui que ce soit que tu viens au deuant
 Tant aduise soit-il, il est bien difficile
 De te bien recognoistre, ô grand deesse habile,
 Qui te fais sur les Dieux en conseil estimer
 Car en toute façon tu te scais transformer.
 Ie confesseray bien, que du temps qu'en bataille
 Les Grecs se presentoient sous la forte muraille
 De la ville à Priam, la superbe Cité,
 Desecours, de conseil tu m'as fort assisté,
 Mais depuis qu'elle fut prise, destruite & arse,
 Et nostre flotte fut par Iupiter esparse,
 O fille à Jupiter, ie ne t'ay veu depuis
 Et ne t'ay aperceue allegger mes ennuis
 Montant sur mon vaisseau : où comblé de tristesse
 I'ay sur les eaux erré sans relasche & sans cesse,
 Iusqu'à ce que les Dieux eurent de moy mercy,
 M'osterent du danger, me ietterent transi
 Au port de Phaacie, où benigne & facile
 Tu me vins consoler, & me mis en la ville.

Or, par mon pere cher, d'y moy à ceste fois
 Si ie suis arriué dans le bord Ithaquois,
 Car ie ne pense pas, tant grande est ma misere
 Auoir encor le pié dessus ma terre chere,
 Mais que ie suis tousiours en terroir estrange
 Et que tu me deçois vien donc me descharger
 De la peyne où ie suis. Lors la Tritonienne
 Ton cœur se plaist toujours en sa ruse ancienne
 Dissimulé qu'il est. Ie ne te lairray pas
 Tremper plus longuement au trauail que tu as:
 Puis que tu es si plein d'oraison blandissante,
 Et de prudence, à tous la raison rauissante:
 Tout autre homme que toy que le malheur aura
 Long temps trainné sur l'eau, tousiours desirera
 De reuoir sa maison, sa femme fortunee
 Et ses tres-chers enfans sa tres-douce lignee:
 Mais ce n'est pas à toy d'ainsi le pratiquer.

Deuant que te monstrer, que te communiquer
 Il te faut esprouuér l'amitié coningale,
 Scauoir premierement si ta femme est loyale.
 Ta femme pour certain passe ses iours en pleurs
 Dans ta propre maison, & les nuits en douleurs,
 Se lamentant du iour qui s'enfuit & la laisse
 Et de la longue nuit qui accroist sa tristesse.

I'ay cogneu tout cecy, des long-temps ie scauois
 Que tes amis perdus en fin tu reuendrois.
 Mais ie n'ay pas voulu faire de resistance
 A mon oncle irrité, n'opposer ma puissance
 A l'indignation, n'y au dedain réglé
 Qu'il auoit contre toy, quand son filz auenglé
 Fut par toy, Ulysses. Or sus aye courage
 Car ie te veux monstrer ton bien, ton heritage,

LE XIII. LIVRE

Pour y adjoûter foy, regarde ce beau port
 Qui baille aux flots salez, & s'y ouvre si fort,
 C'est l'antique Phorcin: sous la feste geelee,
 Sous ceste espesse oline vne grotte est taillee
 De Nymphes le seiour, & que nous appellons
 Les nayades des eaux, & dessous ces vallons
 Force cavernes son t de grands rochers enceintes,
 La faire tu soulois tes hecatumbes saintes
 Aux deesses des eaux. Là Neritus apres
 Couvert d'une forest, à lombre espais & frais
 Mont orgueilleux & haut ses summittez esleue.

Elle dit, puis soudain la nuee elle leue
 Et l'espandit en l'air. Lors la terre apparut.
 Et un tres-grand plaisir dedans le cœur courut
 Du divin Vlysses, regardant cothblé d'ayse
 Son doux pais natal. Alors la terre il baise
 Et sousleuant les mains que iointes il plia
 Aux deesses des eaux ainsi il suplia.

Race de Iupiter, ô Naiades gentiltes,
 Je ne pensois iamais vous voir, ô saintes filles,
 Je vous salue asteure, acceptez ceste fois
 Les salutations de ma ioyeuse vois.
 Nous vous sacriffirons encore mainte offrande;
 Si du haut Iupiter la fille sainte & grande
 Le veut & daigne encor ma vie prolonger,
 Et mon cher Telemach, en tout bon-heur plonger.

A qui respond encor Pallas, deesse sainte:
 Rappelle l'esperance & chasse toute crainte,
 Et plus pour tout cela ne sois sollicité:
 Mais plustost ce tresor par nous soit emporté
 Et cachons le leans. Puis il nous faudra faire

Ce que nous te verrons estre plus necessaire,
 Et nous prendrons auis. Elle dit, puis entra
 Dans la caverne obscure, au trauers penetra,
 Et cherchoit la dedans les cachettes espees.
 Ulysses y porta les tresors, les richesses,
 Les dons & les presens & les vaisseaux dorez,
 Les riches vestemens par art elabourez,
 Dont luy firent presens les Seigneurs de Phaace,
 Disposans chasque chose en son lieu en sa place
 Au fonds de l'ancre noir. Lors Pallas, que rendit
 De son cerueau le Dieu qui le foudre brendit
 Et que nourrit la cheure, vne grand roche forte
 Poussa deuant la grotte, & en ferma la porte.
 Apres se retirans sous le feuillage ombreux
 D'un oliuier espais, ils consultoient entr'eux
 Des moyens d'arracher aux poursuiuans la vie
 Et de passer au fer ceste bande ennemie.

Lors Pallas commença d'un discours aduisé.
 O de tous les Gregois le plus fin & rusé
 Fils du vieux Laërtes, race des Dieux inclite,
 Voy comme tu metras ceste troupe maudite.
 De poursuiuans à mort, poursuiuans insolens,
 Et qui presomptueux desia depuis trois ans
 Gourmandent ta maison: troupe trop deloyale
 Quitasche de salir ta couche coniugale,
 Violer de ton lit la pure honnesteté,
 Et corrompre ta femme & sa pudicité,
 Offrans force presens. Mais ta pudique femme
 Te regrete sans fin, sans cesse te reclame,
 Passe ses ans en pleurs, lamente nuit & iour
 Et espere tousiours ton desiré retour
 Afin de n'espouser. C'est e troupppe qui pense

LE XIII. LIVRE

Toujours à l'atraper elle paist d'esperance,
 Les decoit finement, & leur promet sans fin
 D'enuoyer gens par tout pour te chercher, assure
 De te garder sa foy, trompant ingenieuse
 Leur importunitè & poursuite ennuyeuse.

Lors Ulysses remply d'aduis prudent & fort
 Helas, il est certain que i'estois roide mort
 Ainsi qu'Agamemnon dedans ma maison mesme
 Sans ton prudent aduis & ton amour extreme.
 Donne moy donc conseil, quel moyen ie tiendray
 Pour auoir ces galans & morts les estendray:
 Mais tiens toy pres de moy, telle que deuant Troye
 Quand nous rasons ses murs & la mettions en proye.
 Si tu m'assistes tant, si telle ie te sens,
 Le cœur me bastera d'en combatre cinq cens,
 Si iet'ay avec moy, & tu m'es secourable
 O fille à Iupiter deesse venerable.

Elle luy respondit. Ie viendray tout à point
 Ie te te dourray secours & ne te faudray point
 Et lors qu'on nous verra si bien branler l'espee,
 L'espere que la terre au sang sera trempee
 De ces branes mignons, au sang qui coulera
 Quand nous serons apres le pané rougira,
 Ie d'y de tout autant qu'ils sont, & dont la rage,
 Ulysse, a degastè ton bien, ton heritage.
 Mais ie te veux encor deguiser de tout point
 Et que, qui que ce soit, ne te cognoisse point.
 Ta peau qui maintenant est fresche & bien tendue
 Ie veux qu'elle se ride, & qu'elle soit rendue
 Et seche & sans humeur: ton poil ie noirciray
 Encore qu'il soit blond, ie t'enuelopperay
 De si sales haillons, que tu seras horrible

A quiconq te verra, rendray ton œil terrible
 Et ton visage affreux, pour le monstrier à tous
 Mesmement à ta femme, & à ton enfant doux
 Sur tout aux poursuiuans hydeux & efroyable
 Deuant que commencer va t'en au prealable
 Ches ton maistre porcher, qui garde par les champs
 Tes porcs, les engressant des glands qu'ils vont cerchās
 Sous les chesnes branchus. Il t'est seur & fidelle,
 Et à ton fils de mesme, & à ta femme belle.
 Tu le rencontreras gardant ses gras pourceaux
 Ioignant le roc corax, auprès des fresches eaux
 De la claire Arethuse au dessus de la riuē
 Paissans le ferme gland & beuuant l'onde viuē.
 Tu demoureras là, des choses t'enquerant
 Que tu t'auseras, tant que i'iray courant
 Jusqu'en Lacedæmon, de belle femmes pleine
 En r'apelle ton fils & icy le r'amene.
 Car il s'en est allé jusqu'en Lacedæmon
 Deuers Menelaus, l'Atride au grand renom,
 Pour s'enquerir de toy, s'il pourr'a point entendre
 Quelque bonne nouvelle, & de ce prince apprendre
 Si tu serois encor sur la terre viuant.

Lors le sage Vlyses le propos poursuiuant
 Ayant ouy cela dit ainsi à Minerue.
 Ven que tu retiens tout en toy comme en reserue,
 Que tu n'ignores rien: que ne luy disois tu
 La verité de tout? est-ce afin que, batu
 Des vagues & des vents il coure tout le monde,
 Endure mille maux: & ceste troupe immunde
 Consumera, gourmande, ains qu'il soit reuennu
 Et tout mon patrimoine & tout mon reuennu.

N'en sois point en soucy, luy dit lors la deesse

LE XIII. LIVRE

Et ne prend pour cela de deuil & de tristesse.
 J'ay voulu que ton fils vint en Lacedemon
 Pour acquerir bon bruit & glorieux renom,
 Il est en la maison de l'Atride à son ayse.
 Mais certains ieunes gens plains d'enuie mauuaise
 Sont montez sur la mer, espient son retour,
 Et tachent s'ils pouuoient luy faire un meschant tour
 Ils veulent le tuer auant qu'il s'en reuienne.
 Mais ils se trompent fort, & plustost qu'il aduienne
 Que la terre plustost en couure l'un de ceux
 Qui desirent son mal & perdent malheureux
 La maison & le bien du pere à Telemaque;
 Et qui vont consumans les richesses d'Ithaque.
 Quand elle eut acheuë, sa verge elle estendit,
 Et sa peau par dehors seche & noire rendit,
 Changea ses cheueux blonds, couurit d'une peau sale
 Les membres deguisez du vieillard sec & palle,
 Son visage enlaidit, le vestit de lambeaux
 Vieux, usez enfumez, & tumbans en morceaux.
 La peau d'un viste cerf sans estre courroyee
 Couuroit ces membres vieux, sur un pal appuyee
 Sa main fenestre estoit : & un bissac vilain
 De rompures, de trous & de pieces tout plein
 Qui pendoit sur son dos d'une vieille courroye
 Elle donne à son homme, & ainsi ell'l'enuoye.
 Le riuage laissant ayans bien consulté
 De ce qu'il failloit faire en telle extremité,
 Ils se separent lors. Pallas plus loing s'escarte
 Et s'en va rencontrer Telemachus à Sparte.

Fin du treziesme liure.



LE QUATORZIESME LIVRE
DE L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

ARGUMENT.

Lysse sachemine aux champs vers Eumæe son maître
porcher, ses chiens le veulent mordre. Eumæe le re-
çoit de bon cœur. Ils discourent ensemble il se de-
guise, & se donne à entendre pour vn autre, luy faisant quel-
ques contes controuuez.

AUTRE SOMMAIRE.

*Ses chiens le veulent mordre, & le maistre porcher
Reçoit sans y penser chez luy son maistre cher.*

Mais Ulysses laissant le riuage moiteux.
Entre dans vn sentier & rude & raboteux
Chemine par l'espais des ombrageux bo-
cages,

Et grimpe sur le haut des grands costaux sauvages.

Le sentier le menoit où pour l'heure habitoit

Le fidelle porcher que Pallas luy contoit.

Là sur tout il auoit & la charge & la cure

Et des gens d'Ulysses & de leur nourriure.

Il le trouua seant au deuant de la cour

D'un grand & beau logis enfermé tout entour

Bb ij

LE XIII. LIVRE

Et basti en bel air. En l'absence d'Ulysse
 Luy mesme auoit construit tout ce bel edifice
 A ses propres despens, sans que Penelopé
 Ny le viel Laërtes eussent aux frais trempé;
 Amenant sur le lieu les grands cartiers de pierre.
 Une haye d'espine & l'enceint & l'enserre
 Auecques de gros paux tout au trauers fichez
 De bois de chejnes forts qu'il auoit ebranchez.
 Ny ayant entre deux que bien fort pent d'espace;
 Il auoit fait dresser au dedans de la place
 Douze grands toits à porcs, l'un l'autre se touchans
 Pour les truyes sans plus, où elles vont couchans
 Cinquante dans chascun, auecque leurs ventrees
 Et dedans peueni estre à leur aise veantrees.
 Les males sont aupres: mais ils couchent dehors
 Moins en nôbre beaucoup: car tous les plus grãds porcs
 Decroissoient grandement, pour-ce que d'ordinaire
 Les braues poursuinans en faisoient bonne chere,
 Et faillout que le maistre eust soing pour leurs repas
 De leur en enuoyer tous les iours des plus gras
 De trois cens & soixante estoit pour lors la bande.
 Aupres deux quatres chiens de taille forte & grande
 Que le maistre porcher auoit nourry iadis
 D'ordinaire chochoient comme lions hardis.

Luy mesmes ses souliers rapetassoit pour l'heure
 D'une grand peau de beuf de gentille teinture:
 Trois des autres porchers estans pour lors au champs
 Alloient à la paisson les gras troupeaux touchans.
 Il auoit enuoyé le quatriesme en la ville
 Mener un porc par force à la bande inciuile
 Des amans insolens, qui ne vouloient chommer,
 Ains tousiours des plus gras en faisoient assommer.

Pour faire leurs festins & bien fournir leurs tables.

Comme Ulysses fut veu de ces chiens effroyables
 Ils accourent sur luy, abbayans fierement.
 Luy qui se voit par eux pressé cruellement
 Prudent & plein d'astuce il faiçt ferme en sa place
 Et son baston luy cheut, sans vser de menace:
 Las! quelle cruauté tumber en tel ennuy
 Et courir lel hazard lors qu'il se voit ches luy.
 Lors le porcher accourt en toute diligence,
 Son cuir luy chet des mains, les chiens il chasse & tence,
 Les espard par les champs à grands coups de cailloux,
 Puis en vint à son maistre, & d'un parler fort doux,
 Pauvre vieillard, dit il, ne s'en est fallu guere
 Que ces malheureux chiens de leur gueule meurtriere
 Net'ayent dechiré. Tu m'ensses à iamais
 Reproché ce malheur. Mais i'ay bien desormais
 D'ailleurs que de cecy sujet de me complaindre,
 De gemir mes malheurs & du destin me plaindre.
 C'est pour vn diuin Roy que ie lamente ainsi,
 Que ie pleure sans cesse agraué de soucy,
 Et tous ces beaux porcs gras par ces campagnes belles
 Pour d'autres ie nourry gourmandises cruelles.
 Et luy mourant de faim est peut estre poussé
 Errant & vagabond par les flot courroucé,
 Ou bien il va courant, ô fortune legere
 Quelque esloigné pais, quelque terre estrangere,
 S'il vit encor au moins, s'il hume encor le iour
 Et s'il voit du Soleil le lumineux retour.

Mais entrös, mon bon hõme, entrös, nous aurös cure
 De te faire à plaisir prendre ta nourriture
 Et de te faire boire, & puis quand tu seras
 Bien plein & bien contant, tu nous raconteras

LE XIII. LIVRE

De quel pais tu es, & puis quelles fortunes
Tu as peutolerer rudes & importunes.

Il dit, puis il commence à se metre deuant,
Le mene en la maison, & des feuilles leuant
Par terre les espanches, & leur espais branchage.
Puis il estend la peau d'une cheure sauvage
Et mollete & polie, il en fait vn cheuet
Et vn liēt large & grand, dessus le liēt le met
Pour le faire coucher. Sur ceste couche molle
Ulysses est bien ayse, & prenant la parolle,

Les Dieux du ciel, dit-il, & le grand Iupiter
Veillent à ton souhait tousiours le contenter
O mon hoste courtois, qui m'as receu de grace
Et m'as donné ches toy vne si bonne place.

Eumee luy dit alors. Seroit mal fait à moy
S'il m'arrinoit quelcun plus pauvre encor que toy
Que ie le meprisasse. Or tout estrangier meyme
Tout pauvre, est enuoyé de Iupiter suprejme.
Ce que ie puis donner n'est pas de grand valeur,
Ne monte pas beaucoup, mais il vient d'un bon cœur.
Et puis tous seruiteurs ordinairement, craignent,
Lors principalement que ieunes princes regnent.

Certainement les Dieux ont mis empeschement
Au retour du bon Roy, qui si benignement
M'aymoit, me maintenoit, & faisant son voyage
Commē à son cher amy, m'a laissé, heritage,
Maison, possessions, en outre m'a baillé
Femme tres-desirée. Or i'ay fort trauaillé
A gouuerner son bien, mais Dieu par sa clemence
A benit mon labeur & acru ma cheuance.
Ce me iugement doncoū ie m'adonne icy
S'augmente par ma peine & par mon soin aussi,

Si la courbe vieillesse à ce Roy misérable
 Se fust passée, hélas ! en sa terre agreable,
 S'il fust deuenu vieil en ses champs Ithaquois,
 Hé ! combien de richesse & de biens a la fois.
 Car il m'eust fort aydé de sa seule presence.
 Mais hélas ! il est mort. Que toute la semence
 D'Helene, son enjance & sa posterité
 Perisse entierement : pour ce qu'elle a esté
 Cause de tant de maux qui sont chus sur la terre
 Et que tant d'hommes forts sont peris en la guerre
 Sous le commandement du Roy Agamemnon
 Il s'en alla iadis pour acquerir renom
 Vers le cheualeureux Iliou, faire guerre
 Auec toute la Grece à la Troyenne terre.

Ayant ainsi parlé, sa ceinture il ceignit,
 Et sa robe haussant ses reins il estraignit,
 Puis aux porcs s'en alla, & de toute la troupe
 Il prend deux gras cochons & la gorge leur coupe,
 Pour les faire rostir, il les prend tous sanglans,
 Il les met en morceaux, les embroche tremblans,
 Les rostit, les fait cuire, & la fleur la plus fine
 Esparpille dessus de mollete farine.
 Les porte à Ulysses, & puis luy presentant.
 Le doux vin, en ces mots il l'alloit confortant :

Mon hoste, ie te pry mangera suffisance
 De ce que te fournit ma petite puissance,
 Ce ne sont que cochons : les plus beaux, les plus gras
 Seruent aux poursuiuans de banquetts delicas.
 Ces hommes sont du tout sans respect & sans honte,
 Et de compassion ne tiennent aucun compte.
 „ Or les Dieux ne sont pas amis des cruautéz
 „ Ne fauorisent pas telles meschancetéz,

LE XIII. LIVRE

Ils ayment l'équité, ceux qu'ils voyent bien faire
 Ils leur en scauent gré, leur en rendent salaire
 Les plus fiers ennemis, les plus cruelles gens
 V sans d'hostilité sont prompts & diligens
 De faire leur ravage, ostent par malencontre
 Tout ce qui deuant eux se trouue & se rencontre,
 Se chargent de butin, & sont prest d'emporter
 Ce qui leur est offert du vueil de Iupiter.
 Mais comme ils ont rempli de butin leur nauire
 Chacun gaigne le haut & ches soy se retire,
 Par fortune saisis de crainte & la frayeur
 Qu'ils ont d'estre suiuis leur faiët trembler le cœur.
 Or il faut que ces gens & fascheux & molestes
 Ayent sceu de la voix de quelques Dieux celestes
 La mort de ce bon Roy perdu si pauurement.
 Car ils ne veulent pas pourchasser iustement
 Ny comme il appartient. Ches eux ils ne retournent,
 Mais dedans sa maison sans propos ils sejourment,
 Dilapident son bien sans moderation,
 Et n'y a nul propos à leur extortion:
 Et par autant de iours que le bon Dieu eclaire
 Et par autant de nuits qu'il scache encor faire
 Ils ne font que tuer: & ne leur suffit pas
 D'une beste ou de deux à leur gourmand repas.
 Pour le vin, sans raison, sans loy, ne conscience
 Ils le vont consumans en perdue abondance.
 Grandes par cy deuant estoient ses facultez
 Et les plus grands seigneurs qui ont de tous costez
 Où soit en terre ferme, ou en Ithaque mesme
 De biens & de bestail vne cheuance extresme
 Non pas vingt des plus gros, n'oseroient nullement
 S'accomparrer à luy, ie te diray comment

Il a douze troupeaux de bœufs par les campagnes,
 De brebis tout autant paissans par les montagnes,
 De Cheures tout autant par les panchans coupeaux
 Tondans la feuille tendre, & autant de pourceaux.
 Chacun de ces troupeaux à ses gardes feables:
 Pour les Cheures à part on a fait onze estables
 Que les pastres au loing hors des champs vont gardât,
 Deses troupes chacun bon compte va rendant.
 Chacun d'eux tous les iours à toute heure qui passe
 Prend vn bœuf, vn mouton, ou vne Cheure grasse
 La plus belle du parc, les mene aux amoureux
 Afin d'en apprester leurs festins plantureux.
 Moy ie garde les porcs, à moy en est la charge,
 Desquels le plus souuent le plus gras, le plus large
 Leur est aussi mené, & les mangent sans fin.

Ainsi luy disoit-il. L'autre qui auoit faim
 Cassoit ce-temps-là, & remplissoit sa pance,
 Et beuuoit le bon vin versé en abondance:
 En s'attristoit par fois, & ruminant bien fort
 Comme il pourroit donner à ces mignons la mort.

Après qu'il eut souppé à chere suffisante,
 Le porcher prend encor sa tasse & luy presente
 Pleine de son bon vin: c'est celle où il beuuoit,
 Et luy gaillardement l'accepte & la reçoit,
 Et la vuide ioyeux du bon ius delectable.
 Après se retournant au porcher à la table,
 Se prend à dire ainsi. Or sus raconte moy
 Qui est ce Prince riche, & ce tant puissant Roy
 Qui t'acquit, ce dis-tu, & toute ta cheuance
 Deses propres moyens, & avec sa finance,
 Et que tu dis encor pour acquerir renom
 Estre mort, en suyuant le Prince Agamemnon,

LE XIII. LIVRE

Dy le moy ie te pry : si ie l' auois peut estre
 En allant par le monde au moins peu recognoistre,
 Iupiter & les Dieux sçauent si ie diray
 Si pour vray ie l' ay veu, ou si ie m' en tairay.
 I' ay couru diuers lieux, i' ay veu mainte prouince,
 Auquel lors le porcher, des autres porchers prince:

Mon bon homme, combien que diuers estranger
 Vint en ceste maison passé par maint danger,
 Et qu' il nous rapportast de ce prince nouvelle,
 Son pere, ne son fils, ne sa femme fidelle
 N' y croiroient nullement, tout ce qu' on en diroit
 Fust vray, fust faux, iamais ne les esmouueroit.
 Ces coureurs de pays indigens, miserables,
 Rapportent tousiours faux, & ne sont veritables:
 Car ils veulent disner. Que si quelque estranger
 En ce fertile pays pauvre se vient ranger,
 Parle à Penelopé de chose qui luy plaise,
 Bien que soit en mentant, elle le met à l' aise
 A table à banqueter, & de tout s' informant
 La pauurete se va de douleurs consumant,
 Elle fond tout en pleurs, & selon sa coustume
 S' humecte tout le sein de larmes d' amertume:
 Pieté feminine, & qui tousiours sied bien
 A la femme pudique, à qui le mary sien
 Perdu ne se void plus, & ce-pendant qu' il erre
 A ces iours acheuez en quelque estrange terre.

Or sus mon bon vicillard, bonte toy à songer,
 Vien nous quelque nouvelle inuenter & forger,
 Attrappe en ce faisant de la Nymphe diuine
 Quelque bon hoqueton, ou quelque manteline.

Helas, il est gisant long temps a par les champs
 La proye des oyseaux, les chiens vont écorchans

Sapeau dessus ses os, les Autours effroyables
 Mangent long temps y a ses boyaux miserables
 Tirez hors de son corps, ou bien és eaux là bas
 Les poissons en ont faiët leur proye & leur repas,
 Et ses os blanchissans és sablonneuses pleines
 Gisent ensevelis dans les seiches arenes.
 Ce bon Prince, ce Royn'est plus, n'est plus à nous
 Helas, il est perdu, & n'a laissé à tous,
 Et principalement à moy, que sujet d'estre
 En pleint perpetuel. I amais un meilleur maistre
 Je ne retrouveray ou que ie puisse aller,
 Ne qui puisse iamais en bonté l'égalier.
 Soit que ie coure aux lieux de ma naissance chere,
 Soit que i'aille renoir ou le pere ou la mere
 Desquels ie suis fort y : dont ie ne plaindrois pas
 Tant que de cest ui-cy la perte & le trépas:
 Encor que i'aye en d'eux la naissance & la vie,
 Non ie n'ay point au cœur vne si grande enuie
 De les voir, retourné en mon pays natal
 Que i'ay de voir Ulysse & qu'il me faiët de mal
 De ce qu'il est perdu, tant i'ay en reuerence
 Ce nom que ie regrette, & nomme en son absence:
 Tant las, il me portoit de bonne volonté.
 Je l'appelle toy sours en douceur & bonté,
 Comme on ne s'ye e usné, & sa memoire forte,
 Combien qu'il soit absent iamais en moy n'est morte.
 Lors Ulys'es luy dit : Tu ne peux tant donner
 A iasoy, qu'Ulysses doine onques retourner,
 Tu en as, ce d's tu, perdu toute esperance.
 Or ie s'iar icy la suprefine puissance,
 Non iem r'e m'nt, hien tost tu le verras,
 Mais recompense aussi donner tu m'en feras:

LE XIII. LIVRE

Arriué qu'il sera dans sa maison diuine
Alors habille moy, ou d'une manteline
Ou d'un bon hoqueton, pour t'auoir seurement
Annoncé qu'Ulysses viendrait finalement.
Ie ne veux toutesfois, bien que plein d'indigence
Qu'il ne soit arriué, prendre la recompense:
Ie hay plus que l'enfer vn que la pauureté
Contraint impudemment de dire faulseté.
Que le grand Iupiter qui du Ciel tient l'empire
Me soit vn iour tesmoin de ce que tu m'ois dire,
Ceste hospitalité, & ceste table icy
Où i'ay esté receu me le tesmoigne aussi,
Et du grand Ulysses la digne couuerture
Où ie suis entré pauure, oye ce que ie iure,
Tout ce que ie t'ay dit sans faillir aduiendra,
Ulysse en sa maison dans cet an reuiendra,
Ce mois n'aura si tost veu son heure derniere,
L'autre n'aura si tost commencé sa premiere
Que dedans son pays remis on le verra:
De son fils, de sa femme alors il vengera
Les mortels ennemis, ceux qui son bien deuorent,
Et sa maison illustre insolents deshonorent.

Auquel Eumee, alors ainsi tu respondis.
Iamais, ô bon vieillard, pour tout ce que tu dis
Tu n'auras recompense, & ce Roy honorable
Ne reuerra iamais son pays desirable.
Mais boy tout à ton ayse & pren ce bon repas,
Tu dis chose incroyable & qui n'aduiendra pas.
Parlons donc d'autre chose, & qui point ne m'ennuye:
Pour autant que mon œil mal-aisement s'essuye
Quand i'entens que quelqu'vn me vient parler de luy:
Tristesse, marrisson, melancolie, ennuy,

Me geignent la dedans, Soit donc comme tu iures
 Qu'Ulysses reniendra, soit comme tu l'asseures,
 Soit comme tans de fois i'ay veu Penelopé
 Le cœur plein de soupirs, l'œil de larmes trempé
 Le demander aux Dieux, le vieux Prince d'Ithaque
 Laërtes autant qu'elle, & le beau Telemaque
 Qui ressemble à un Dieu, & moy plus qu'eux cent fois
 Qui l'ay requis aux Dieux & de cœur & de voix.

Or ie plein le desastre & la fortune inique
 De Telemach', qu'Ulysses a laissé fils unique
 Dès sa tendre ieu nesse, il ressembloit tous fait
 Un gentil arbrisseau tout noble, tout parfait,
 Que les Dieux ont planté, croissant en beaux ramages,
 Et reiettons plaisans, & verdoyans feuillages.
 Souuentes fois i'ay dit, estant tout seul assis,
 Quand son aage viendra plus fort & plus rassis,
 Il ne sera pas moindre en vertu, en prudence,
 En forme, en maiesté, en armes, en vaillance,
 Que son pere a esté. Je luy voy beau le corps,
 La face bien formée, & les membres bien forts.

Je ne sçay si un Dieu son ame auroit blessée,
 Ou si quelque mortel l'auroit interessée:
 Mais vne humeur l'a pris depuis peu de courir.
 Il est allé à Pyle afin de s'enquerir
 Qu'est deuenu son pere, & si par grands merueilles
 Quelque bruit en viendroit certain à ses oreilles.
 Cependant ces méchans ont armé un vaisseau,
 Ils sont en quelque part à l'attendre sur l'eau
 Afin de le surprendre, & par leur artifice
 Faire que d'Arceste entierement perisse
 La race dans Ithaque, & que le tombeau creux
 Se repaisse en sa mort de tout ce sang fameux.

LE XIII. LIVRE

Mais laissons tout cela, n'en parlons davantage,
Soit qu'il doive tomber souz leur cruelle rage,
Soit qu'il eschappe heureux leur fiere trahison,
Et doive reuenir en sa douce maison:

Le benin Iupiter en sa garde le tienne.
Bon vieillard conte moy de la fortune tienne,
Dy moy tes pauuretez, tes peines, tes ennuis,
D'où tu viens, qui tu es, & quel est ton pays,
Ta race, ta maison: quel vaisseau, quelle sorte
De gens t'ont mis icy, & t'ont seruy d'escorte,
C'est d'y venir à pié impossibilité.

Pasteur, ie te diray, dit il, la verité,
Quand le pain sur la table & le vin en la tasse
Ne nous faudroient iamais, tandis qu'en ceste place
Nous faisons bonne chere en toute oysiueté,
Et les autres seroient par la chaleur d'Esté
A faire leur traual, ie ne te pourrois dire
La moitié de mon mal, le quart de mon martyre.
Tous les épics d'un an, toute la neige aussi,
Ne seroient assez longs pour conter le soucy
Et les maux que i'ay eus des Dieux en abondance:

L'arriue de Candie où i'ay pris ma naissance,
Mon pere estoit fort riche en auoir paternel,
Il eut plusieurs enfans, du costé maternel
Leur noblesse estoit grande, illustre, & en estime,
Mais ie ne fu pas né de mere legitime,
Ains d'une concubine, & mon pere acheta
Esclaué à prix d'argent celle qui m'enfanta,
Et qui me mit au monde. Or encor que ma mere
Fust telle que i'ay dit, ce neantmoins mon pere
Castor fils d'Hylacus (i'ose me renommer
De ce pere le fils) ne laissa de m'aimer

Comme ses vrais enfans. Il estoit en Candie
 Honoré comme un Dieu tandis qu'il fut en vie,
 Le peuple l'adoroit plein d'honneurs triomphans,
 Plein de bien, de richesse, & de braues enfans.
 Mais si tost que la Parque eust submergé son ombre
 Dans le fleuve de Dis, & que le destin sombre
 L'eust rangé chez Pluton, mes freres orgueilleux
 De telle heredité, de biens si merueilleux,
 Champs, richesses, tresors à partager se mirent,
 Et de tout ce grand bien petite part me firent.
 Ce beau partage faiël ie ne fu longuement
 Que ie ne prisse femme & bien & richement,
 Ma vertu me l'acquit, mes armes, ma proïesse:
 Car ie n'auois le cœur engourdy de paresse,
 Ie n'estois ignorant du fort mestier de Mars,
 Et ne tournois le dos aux coups ny aux hazards.
 Mais, las, tout cela tombe asteure en decadence:
 Si peux-tu toutesfois à voir mon apparence
 Tirer presumption de ma force & vertu,
 Et les malheurs encor' ne m'ont point abbatu.
 Certes Mars & Pallas, l'inuincible Deesse
 Ne m'ont point depourueu de force & hardiësse:
 Toutes & quantes fois qu'en embuscade mis
 I'ay porté malencontre à tous mes ennemis
 Suivy de bons soldats, iamais (& i'en fay gloire)
 T'image de la mort ne me vint en memoire,
 Et iamais la frayeur ne me glaça les os.
 Mais tousiours le premier de cœur de pieds dispos
 I'allois donner dedans, & tousiours mon espee
 Estoit dedans le sang la premiere trempce.
 Tel en guerre i'estois, tel i'estois aux combats,
 Le soing de la maison ne me detenoit pas,

LE XIII. LIVRE

Le soucy d'agrandir le profit domestique,
 Le bien de mes enfans ne m'estoit en pratique:
 Car mon humeur estoit de courir sur la mer
 D'avoir de bons vaisseaux, & de faire escumer
 Souz mes rames les flots. Les piques bien dorees,
 Les iavelots pointus, les flèches acerees
 C'estoit tout mon plaisir: les armes, la fureur,
 Et les guerres qui sont aux autres en horreur.
 Dieu m'avoit fait ainsi: un autre à autre envie,
 Et à d'autres mestiers accommode sa vie.

Devant que contre Troye allassent les Gregeois
 J'avois esté de si Capitaine neuf fois,
 Je conduisois mes gens & mes nauys sur Neptune,
 Et contre tout le monde esprounois ma fortune:
 Et tout me succedoit, tout selon mes discours -
 Croissoit, & iamais rien ne me vint à rebours.
 Par là j'acquy en bref mainte grosse cheuance,
 Ma maison augmentoit en honneur, en puissance,
 Et mon nom s'en alloit par Crete fleurissant.

Mais quand de Iupiter le pouuoir tout puissant
 Voulut contre Ilion armer toute la Grece,
 Guerre qui mit à mort tant de braue ieunesse.
 Il me fallut aussi en diligence armer
 Avec Idomenee, & monter sur la mer,
 Nous en aller à Troye, & sur le bleu empire
 De Neptune equipper mainte forte nauire.
 Or ne falloit-il pas tarder, ny reculler,
 N'eust esté que l'honneur, il y falloit aller
 Crainte qu'on ne nous vint taxer de couardise,
 Nous incitoit assez à subir l'entreprise
 Neuf soleils tous entiers nous fusmes à l'entour
 Des hauts murs d'Ilion combatans nuit & iour,

En fin

En fin le dixiesme an à fleur nous les razasmes,
 Puis remontans sur mer les voiles nous haussames
 Pour nous en reuenir. Mais Neptun dispersa
 Les nauires des Grecs, & sur mer les poussa:
 Le vins, mais Iupiter m'enuoya en colere
 Le destin malheureux d'une fortune amere.

Je ne fu pas vn mois entre les voluptez
 Dont ie m'apperceuois comblé de tous costez
 Que tout m'alloit riant, ma maison fortunee,
 Femme ioyeuse & belle, & nouvelle lignee,
 Femme que i'espousay en ses ans florissans:
 Que desirs trop cruels le cœur me vont poussans
 A plus hante entreprise, & ne me fut possible
 De supporter plus outre vn repos si paisible.
 L'arme donc vne flotte & remonte sur mer,
 L'ardeur qui me poussoit me dietoit de ramer
 En la terre du Nil. Ia desia mes gallees
 Neuf en nombre flottoient sur les ondes salées,
 L'assemble tous mes gens, gaillards ils banquettoient
 Par six iours, & de vins & viures se traittoient,
 Et moy-mesme immolois à la majesté grande
 Des Dieux sur leur autel mainte souëfue offrande:
 Sur le septiesme iour vers le Soleil Leuant
 Nous montasmes sur mer & nous mismes au vent
 A la venë de Crete allans à voile pleine,
 Et le vent nous poussoit d'une plaisante aleine.
 Nos naufrasoient la mer, & nos voilles sonnoient
 Au pris que le Pilote & le vent gouuernoient.
 Sur le cinquiesme iour vindrent nos naufrs profondes
 En Egypte, où le Nil faict égayer ses ondes:
 Ayant deliberé d'entrer dedans ses eaux
 Je commande à mes gens d'y dresser leurs vaisseaux

LE XIII. LIVRE

Et de n'en sortir point, des escoutes i' enuoye¹
 Eux inconsideres se mettent à la proye
 Se fians en leur force, & courans par les champs
 Ils mettent tout au fil de leurs glaiues trenchans:
 Ils degastent les bleds, & les troupes craintiues
 De femmes & d'enfans ils entraînent captiues.
 La frayeur, la clameur, court des champs aux citez,
 Dessus le point du iour les bourgeois incitez
 Conuiennent tous ensemble, & la troupe animee
 A cheual & à pied fait vne iuste armee.
 Les morions luisans ils marchent contre nous,
 Et Iupiter iettant ses foudres en courroux
 Tourna mes gens en fuitte, & nul n'eut le courage
 De soustenir le choc, la fuitte, le carnage
 Nous prend de tous costez, les ennemis plus forts
 Estendent la plus part de nos gens roides morts,
 Les autres prisonniers souz leur puissance rude
 Sont touchez, pour subir tres-dure seruitude,
 Mais Dieu eut soin de moy en ce piteux effort.
 Toutesfois son plaisir fust que ie fusse mort
 Sur le champ en Egypte, au beau milieu des armes,
 Helas qu'il m'eust sauue & d'ennuis & de larmes.
 L'arrache mon armet, iette mon coutelas,
 Destache ma rondache, & iette tout à bas
 Cours au cheual du Roy, tombe deuant sa face,
 Me iette à ses genoux, les baise & les embrasse,
 Il me donna la vie, en son char me monta,
 Me mena dans la ville, & leur ire arresta,
 Car ils m'environnoient, & de grande furie
 Me presentans leurs dards vouloient auoir ma vie.
 Il me tira delà, de crainte d'encourir
 L'ire de Iupiter si l'on m'eust fait mourir:

Car il est protecteur des supplians, & venge
 Tres-assprement le tort qu'on fait à un estrangé.
 Je vescu là sept ans assez heureusement,
 Mes affaires menay assez prosperement
 Entre ces gens du Nil, & me fit on largesse
 Assez benignement de bien & de richesse,
 Voicy le huitiesme an qui desia s'en venoit,
 Et ses iours reuolus dans son rond retournoit,
 Quand un Phenicien, homme plein de malice,
 Dont force gens auoit ruiné l'artifice,
 M'accosta doucement. Il me persuadoit
 D'aller en Phenicie, où lors il possedoit
 Force biens, force champs, force riche heritage.
 Il me tint tout vn an avec son doux langage,
 Je demeure chez luy. Or se passant le temps,
 Et les iours & les mois, en fin vint le Printemps.
 Il me depescha donc comme pour la traffique
 Sur vn vaisseau chargé en la terre Libyque,
 Or sa me, chanceté reuenoit à cela,
 De me faire en-aller & de me vendre là,
 Car il ne pensoit pas en tirer peu de somme:
 Je le suy, me doutant toutesfois de mon homme,
 Mais force m'estoit bien. Mais pour l'heure le vent
 D'un souffle bon & doux nous alloit poursuyuant:
 Si que prosperement sur la mer nous cinglâmes,
 Tant que pres de Candie en fin nous arriuâmes,
 Et Iupiter alors du mal nous ourdissoit;
 Nous laissons après Crete, & plus on n'apperçoit
 Isle, terre, ne port: nous n'auons plus en uenü
 Rien que mer, rien que Ciel. Lors vne noire nuë
 Iupiter fond sur nous portant orage & bruit,
 Tenebres & tempeste: au lombre de sa nuit
 C c 4

LE XIII. LIVRE

*L'eau se couvra cachée, & Iupiter quitonne
 Eclairs, foudres & fenx au trauers de nous donne,
 Le vaisseau pironette, & du foudre frappé
 De tonnerre est remply, de foudre enueloppé:
 Nos gens tombent en mer, à corneilles semblables
 Flottons dessus les eaux, les ondes effroyables
 Engloutissent la barque, & le grand Iupiter
 Leur vouloit tout espoir de se sauuer oster.
 Il me mit toutesfois, en me sauuant à nage,
 Le mast entre les mains, me donna le courage
 De le prendre & serrer pour eiter la mort:
 L'eau le vent me portoient d'un admirable effort,
 Neuf iours entiers la mer sur elle me souleue,
 Mais le dixiesme flot me iette sur la greue
 Des Thesprotos humains. Le Ciel estoit bandé
 Et la nuit estoit close alors que i' aborday
 A nage sur le bord, où me sauua la vie
 Le gentil Roy Phedon, & me fit courtoisie:
 Car son cher heritier me courut au denant,
 Me receut demy-mort du froid, du flot, du vent,
 Du travail de la mer, me mena en sa salle
 Me tenant par la main, tant qu'en sa court royalle
 Il m'eust accompagné, & tres-benignement
 Déchiré, me courrit d'un bon accoustrement.
 Là ie l'ouy parler d'Ulysses le Roy sage,
 Comme il l'auoit receu par le droit d'hostelage,
 On luy auoit dressé tout son embarquement
 Pour iusqu'en son pays le mener seurement.
 Les richesses qu'Ulysse auoit lors amassees,
 Il me les fit monstrer à monceaux entassees:
 Tant fer elabouré, qu'or & cuyure luisant.
 Le tout tel, qu'il seroit pour nourrir suffisant*

Quelqu'un iusques aux enfans de la race dixiesme,
 Et chez ce Roy estoit tout ce tresor extresme.
 Il me contoit comment le Cephalienien
 Son chemin auoit pris au bois Dodonien
 A Iupiter sacré, pour auoir fauorable
 Du chesne prediseur l'oracle veritable,
 Et comment il deuroit reuoir finalement
 Son Ithaque par luy desirée ardamment,
 S'il reuiendrait caché dans sa chere contree,
 Ou si à découuert il y feroit entree:
 Dessus l'autel sacré iurant il protestoit
 Que pour ce seul conuoy des naufs il apprestoit,
 Les rangeoit dans son port, & que tout l'equipage
 Et les gens estoient prests pour faire le voyage.
 Mais l'occasion vint de m'enuoyer deuant,
 Qui fut qu'une nauire alloit prendre le vent,
 D'hommes Thesprotiens, qui venoient faire charge
 De bleds en Dulichie, & prendre la mer large.
 Il commande à ses gens que ie fusse porté
 Vers le Roy Acastus en toute seureté,
 Mais estans sur la mer ceste méchante bande
 Machina contre moy une trahison grande,
 Afin que ie tombasse en des malheurs nouveaux:
 Nous ne fusmes plustost bien auant sur les eaux
 Qu'ils me firent sentir leur grande ingratitude,
 Prests à me faire entrer en dure seruitude.
 De mes habillemens & bons & precieux
 Ils me font despoiller, & me donnent ces vieux
 Que voicy sur mon dos: au soir ils arriuerent
 En la plaisante Ithaque, alors ils me lierent
 De cordes dans la barque, & puis chacun d'eux sort
 Et s'en vont apprester leur soupper sur le port:

LE XIII. LIVRE

Les bons Dieux irritez contre leur inclemence.

Rompirent mes liens. A l'heure ie commence
De plier sur mon chef mes déchirez baillons,
Me couler dans la mer, puis ie fends les sillons
A grand force de bras, l'onde me porte à nage,
Et ie coupe le flot, tant que sur le riuage
L'aborde vistement. Là un bois verdoyant,
Et maint grand chesne alloit ses feuilles ondoyant:
Ie me tapy dessous, & elles me cachèrent,
Les cruels inhumains longuement me chercherent
Avec de grands regrets, ils visitoient par tout,
Et fouilloient la forest de l'un à l'autre bout.
Ils penserent en fin de ne point dauantage
Pe. dre temps à chercher le bois & le riuage,
Et montans sur la nau à force de ramer
Regaignerent le hault de la profonde mer.
Les Dieux à seureté souz les feuilles me mirent,
Et puis en ta maison benins me conduisirent,
Toy qui, comme ie voy, te maintiens prudemment.

A donc luy respondit le porcher bresuement:
O sur tous estrangers, estranger miserable,
Certes tu m'as esmeu en contant pitoyable
Tes malheurs, tes erreurs: mais tout ce que tu as
Raconté d'Ulysses, iamais tu ne pourras
Me le persuader, ce sont fables & songes
Trouuez mal à propos. Qu'uses-tu de mensonges.
Si temerairement en l'estat où tu es?
Ie sçay bien que mon Roy ne reuiendra iamais.
Les Dieux l'ont troy hay, puis qu'ès mains ennemies
Souz Troye il n'est pas mort, nō plus qu'ès mains amies
Combatant vaillamment. Les Grecs pour sa valler
S'il y fust succombé, eussent à son honneur

Un sepulcre dressé, superbe, & conuenable
 A Prince si vaillant, & qui eust honorable
 Pour son fils à iamais, son beau renom ietté
 Fameux & triomphant à la posterité.
 Mais maintenant il gist déchiré des harpies
 Sans reputation. Or ie garde ses truyes
 Et ses grands pourceaux gras, vray amateur des chäps,
 Haïssant le commerce & les hommes méchans.
 Ie ne vay iamais plus dans la maison royalle,
 Que quand Penelopé son espouse loyalle
 Des Princesses l'honneur veut parler avec moy
 Alors qu'elle a ouy des nouvelles du Roy:
 Ses seruiteurs alors s'enquierent, se tourmentent,
 Et de sa longue absence attristez se lamentent.
 Les autres ce-pendant gourmandent à plaisir,
 Et dedans sa maison viuent à leur desir.

Mais depuis, ie n'ay eu volonté de m'enquerre
 Qu'un Etole menteur qui tracassoit la terre,
 Me trompa méchamment. C'estoit un vray volleur,
 En fin il arriua ceans à mon malheur.
 Ie l'y receu selon ma petite puissance,
 Cet homme me disoit que pour toute assurance
 Il auoit veu en Crete Ulysse, s'adressant
 Au Prince Idomené, ses naufs rebastissant
 Brisées par les flots. Que pour chose certaine
 Il deuoit estre icy dans la moisson prochaine,
 Pour le moins en Automne, alors qu'on cueilleroit
 Des arbres les fruits meurs, & qu'il ameneroit
 Avec luy tous ses gens, hardis, pleins de vaillance,
 Et portans avec eux butins en abondance.

Bon homme, par ainsi puis que les Dieux tres-hauts
 T'ont conduit en ce lieu, apres mille trauaux

LE XIII. LIVRE

Par toy soufferts sur mer : Ne me dy point de songes,
 Car ie hay à la mort les controuuez mensonges
 Et les mots enjolleurs, inuentez pour flatter.
 Ie ne lairray pourtant de te tresbien traiter,
 Et ne cognoistras point que rien moins ie t'en ayme,
 Car ie crains le courroux de Iupiter supreme,
 Et prenant grand pitié de tes ennuis cuisans
 Et de ta pauureté, ie t'ay receu ceans.

Auquel dit Ulysses le prince venerable:
 Tu t'es armé d'un cœur du tout inuiolable
 Aux persuasions, l'opiniastreté
 Rend ton ame confite en incredulité,
 Puis que tous mes sermens ne t'ostent point de doute,
 Et ne t'esmeuent pas. Mais voicy que i'adiouste
 A tout ce que i'ay dit, faisons un pact nous deux,
 Et prenons à tesmoins de cecy tous les Dieux
 Qui habitent au Ciel: Si ton Roy, si ton Prince
 Est bien tost de retour icy en sa prouince,
 Alors tresbien couuert d'un bon accoustrement
 Tu me feras par luy conduire seurement
 Où ie voudray aller: mais s'il ne vient se rendre
 Icy comme ie dy, sur l'heure fay moy prendre
 A tes gens, & me fais du plus hault d'un rocher
 Precipiter en mer, pour apprendre à prescher
 Cy apres aux coureurs, à dire flatteries
 Aux pauures, mesmement vsans de menteries.

Eumae luy replique, à qui l'entendement
 Estoit prudent & sage: Ainsi assurement
 Puissay ie conseruer ma bonne renommee,
 Que mon integrité par tout soit estimee,
 Puiss'iy-ie accroistre encor' en reputation,
 Moy quit'ay recueilly de bonne affection,

Que j'ay logé ceans, a qui j'ay fait largeſſe
 De tout ce que j'ay peu ſuiuant ma petiteſſe,
 Qu'encores ie te tue & te retourne oſter
 Ton amiable eſprit, & puis qu'à Inpiter
 J'allaiſſe offrir mes vœux en grande diligence.
 Mais l'heure du ſouper long-temps y a ſ'aduançe,
 Et mes gens là dehors l'attendent volontiers,

Ainſi qu'ils mettoient fin à ces propos diners
 Voicy venir ces gens, avecques les grands bandes
 Et des porcs engreſſez & des truyes gourmandes.
 Lors ſelon leur conſtume ils ſ'en vont renfermans
 Les truyes dans les toits, & un gruniſſement
 Effroyable, ſ'entend a l'entour des grands auges,
 Un bruit, un grondement ſe fait dedans les bauges
 Où ils ſ'alloient coucher. Adonc il appella
 Ses paſtres par leur nom, & ainſi leur parla.

Garſons amenez moy le plus gras de la troupe
 Afin que ie l'immole & la gorge luy coupe.
 Afin de feſtoyer ce bon homme eſtranger
 Qui eſt venu ceans, lequel ie veux loger
 Et le traicter tres-bien. Nous ferons bonne chere:
 Auſſi bien n'auons nous que peyne & que miſere
 A traicter ce beſtail, & ces braues galans
 Vont de noſtre labeur ſe moquans & ſoulans.

Il diſoit, & ſoudain il agence vne broche
 De ſon luysant couſteau, & le grand porc approche,
 Qu'ils touchent deuers luy de long-temps engreſſé,
 Et dans le cinquième an deſia fort aduançé.
 Il eſt mis ſur le gril pres du feu qui eſclaire
 Eumæe, qui n'eſtoit pas aprentif a bien faire
 Vne ceremonie, adreſſe alors ſes vœux
 Au lieu qu'il conuenoit memoratif des Dieux.

LE XIII. LIVRE

Puis arrachant du poil dessus l'horrible teste
 Ayant blanches les dens, dans la flamme il le iette,
 S'aprocha de l'autel & pria longuement,
 Apres qu'il eut tire fort ententinement
 Le poil dessus la heure, & ietté dans la flamme
 La troupe des hauts Dieux il supplie & reclame,
 Qu'Ulysse son seigneur puisse par leur bonté
 Quelque iour retourner chez luy à sauueté.
 Lors la massue il prend faicte de bois de chesne,
 Et la haussant en l'air la grand beste il assène,
 Et son ame la laisse. Ils l'egorgent alors
 Et le brulent au feu, luy despestent le corps,
 Et le maistre porcher prenant piece apres piece
 Partout les entortille & les couure de gresse:
 Puis de fleur de farine il les saupoudre un peu,
 Et pour les faire cuire il les met sur le feu:
 Le reste est departy, & les pieces tranchees,
 Dans les hastes pointus sont soudain embrochees,
 Font le tout bien rotir, & puis rosty qu'il est
 Des broches l'ont tiré, & l'ont mis sans arrest
 Dedans les grands bassins. Tout si bien s'achemine.
 Que lon voit un chacun se ruer en cuisine:
 Entre tous le porcher qui faiet tout prudemment
 Faiet du corps detranché sept pars egallement:
 La premiere il dedie aux Nymphes, la seconde
 Au beau fils de Maja à la langue faconde
 Mercure l'eloquent, humblement le priant
 Les autres portions il va distribuant
 A ceux qui assistoient au diuin sacrifice,
 Mais pour plus grand honneur il presente à Ulysse
 Du porc aux blanches dents l'eschine entierement,
 Et à son maistre donne un tel contentement:

Qui luy dit. Pleust aux Dieux que Iupiter le pere
 Te voulust tant de bien, te fust autant prospere
 Comme i'ay de subiet de t'aymer & cherir:
 Tu me viens honorer, me traiter. me nourrir
 Moy chetif estrangier & par ta bienveillance
 Recen dans ta maison ie mange à suffisance.

Lors Eumæe hôte heureux, reçoÿ ioyeusement
 Ces viures qui te sont offerts benignement,
 Et ne t'espargne pas, mange en toute allegresse,
 Car c'est Dieu qui nous faiçt de tout cecy largesse.
 Il donne, il faiçt encor tout à sa volonté:
 Car grand est son pouuoir & n'est point limité.

Ce disant il parfaiçt les diuins sacrifices
 Et aux Dieux immortels il offre les premices,
 Puis versant le vin noir, il le met de bon cœur
 En la main d'Ulysses des villes le vainqueur
 Seant à son costé. De viure delectable
 Mesaulius couuroit abondamment la table
 Il l'auoit achepté son maistre absent apart,
 Luy seul, sans que le viel Laërtes y eust part
 Ny sa dame non plus. Au pays de Taphie
 Il l'acquit, de l'argent que de son industrie
 Il auoit amassé. Ils se traictoient ainsi
 Des viures aprestez & du bon vin aussi.

Quand la soif fut esteinte & la faim arrestee
 Mesaulius dessert & la table est ostee,
 Eux ils gaignent le liçt. La nuit alors tumboit
 Et de son pied obscur sur la terre eniamboit,
 La pluye decouloit du ciel en abondance
 Et Zephire souffloit de grande vehemence.
 Lors le cault Vlysses inuention cherchant
 Sondait le cœur d'Emæe & de ses gens, taschant

LE XIII. LIVRE

De reconurer pour luy encontre la froidure
 Ou quelque manteline ou quelque couuerture,
 Car il auoit tousiours de soy tres-grand soucy.

Pasteur Eumæe, dit il, & vous porchers aussi
 Oyez moy ie vous pry. Ie vous veulx faire conte
 Pour me glorifier & si ie vous raconte
 Chose qui me retourne à louange & honneur,
 Vous me suporterez. Car le vin, domineur
 Incite aussi souuent le discret & l'honneste
 A dire & à conter, que le sot & la beste:
 Faiet si tost l'un que l'autre entre les pots chanter,
 Dire propos ioyeux, & danser & sauter.
 Mesmes sans y penser des propos il entiere
 Que chose que ce soit ne se scauroit mienx dire
 N'y plus pertinemment. Donques, puis que ie suis
 Entrain de babiller, & taire ne me puis
 Ie ne cacheray pas mes faitts & ma prouesse.

Fussay-ie asteure au temps de ma forte ieunesse,
 Eussay-ie maintenant la force & les moyens
 Comme quand nous faisons la guerre aux forts Troyès
 Entre autres vne fois nous batismes l'estrade,
 Et leur fusmes dresser vne forte embuscade.
 Vlysses la menoit avec Menelaus
 Et ie fus le troistesme. Or estans paruenus
 Tout contre la Cité, a trauers les bocages
 Et parmy les grands bois touffus de vers feuillages,
 A l'entour de la ville, & les murs grands & hauts
 Où Priam dominoit, entre les grands ruisseaux
 Dans les marais tapis, la nuit qu'on ne voit goutte
 Sur nos armes couchez nous estions à l'escoute.
 La bise nous faisoit, le manteau sombre & froit
 Nous geloit de la nuit, le giure nous couuroit

Herissant de glacons, & les glaces cruelles
 A nos armes pendoient en guise de chandelles.
 Tout tant qu'ils estoient là de bons manteaux couverts
 Bien vestus, bien fourrez, sommeilloient à l'envers
 Et ne sentoient le froid. Moy par ma negligence,
 De l'armee sortant, n'auois plein d'imprudence
 Pris mandil, ne manteau, seulement plein d'ardeur
 Je suiuois, ne pensant que si grande froideur
 Se denst leuer la nuit : ià de la nuit poisee
 La plus grand part estoit entierement passee
 Et les astres tumboient de l'olymp noircy,
 Quand ie me pris a dire à l'Ithaquois ainsi:
 Ie le pouffois du coulde, & luy prompt à merueille
 En m'entendant parler viftement se reueille.

Noble Laërtiade Vlysses, fils des Dieux,
 Sans doute ie suis mort, & ce froid odieux
 Me tue & me transit, faute de couuerture
 Que ie puisse opposer à ceste grand froidure.
 Le temps m'a bien trompé ie n'ay que le pourpoint
 Tout simple & sans manteau, & si ie ne voy point
 De remede à mon mal. Tel estoit mon langage,
 Et luy ne tarda guerre à me donner courage:
 Car il auoit les deux, combatre vaillamment
 Et tres-bien conseiller alors tout bassement
 Parle bas, me dit il, que quelcun de la bande
 Ne cognoisse ton faict & ton malheur n'entende,
 Puis le coulde courbé, pensif & en soucy,
 En s'appuyant dessus, se prit a dire ainsi.

Escoutez compagnons, ce pendant qu'on repose
 I'ay dormy, & si ay songé à vne chose.
 Nous sommes eslognez de nos gens grandement.
 Que quelcun d'entre nous coure diligemment

LE XIII. LIVRE

Deuers Agamemnon qui aux peuples commande,
Si son aduis seroit qu'une troupe plus grande
Vint au deuant de nous. Qu'on luy voise annoncer,
Afin qu'il en enuoye & les face aduancer.

Il n'eust pas achené, que Thoas, braue race
Du vaillant Andramon, se leue sur la place,
Iette son manteau teint de pourpre richement
Et aux vaisseaux dorez s'encourt diligemment

Il leue le manteau tres-bien m'en enuironne
Et m'endors la dessous, tant que l'aube rayonne,
Et nous monstre le iour fussy-ie comme alors
Plein de force & vigueur les membres & le corps,
Certes quelqu'un de vous eymen de la froidure
Me viendroit secourir de quelque couuerture
Comme un homme de bien m'aymant & reuerant
Car ces haillons rompus me vont des-honorant.

A ces mots Eumeus. Bon vieillard honorable
Certes tu n'as rien dit qui ne soit fort louable,
Rien ne t'est echappé n'y de mal digeré
N'y de mal à propos, n'y d'inconsideré.
Tu ne chommeras pas de bonne couuerture
Ny d'autre chose encor pour chasser la froidure
Dont on peut au besoing un pauvre accommoder,
Pour un temps seulement, sans par trop le garder
Mais le matin venu, des que l'aube doree
Aura de ses rayons la campagne eclairee
Tu reprendras sur toy ton vieux accoustrement
Nous n'auons pas icy trop à commandement
Des robes à changer. J'ay seulement la mienne
Et des autres chacun à simplement la sienne
Mais quand Telemachus le preux fils d'Ulysses
Nous sera de retour, lors tu auras assez

D'acoustremens pour toy, il te douera tunique,
 Et mandils & manteaux & robes magnifiques,
 Et le fera guider sur le flot indompté
 Comme te dictera ta bonne volonté.

Ce disant, il se leue & le feu il attise,
 Et la place du lit au plus pres il a mise
 Où couchoit Ulysses, dessous il estendit
 Force peaux de brebis, quant il fut sur le lit
 Oniette dessus luy vne grand manteline
 Espesse, douce, molle, & de laine fort fine,
 Dequoy le bon pasteur Eumeus se souloit
 Et couvrir & vestrir, quand aux champs il alloit,
 Et que l'hyuer fascheux plein d'horreur & de glace
 Herissoit sur les champs sa morfondante face.
 Ulysses s'endormit pour lors libre d'ennuy
 Et les ieunes porchers dormoient autour de luy.

Mais au braue porcher par trop seur il ne semble
 D'estre ainsi sur un lit, & dormir tous ensemble
 Si loing de son bestail. Il sort donc viftement,
 S'apreste pour aller, & s'arme brauement.
 (Ulysses s'esioit, qu'un tel homme commande
 Et donne ordre a son faiçt d'affection si grande,
 En le pensant si loing) premierement il prend
 Son constelas tranchant, à son costé le pend,
 Apres il met sur luy sa cappe en couuerture
 Forte contre le vent & contre la froidure,
 Vne grand peau de cheure au dessous le couuroit
 Bien forte, bien passée, & propre à qui voudroit
 S'armer contre le temps: prend en main dauantage
 Vn long baston ferré. Puis en ceste ecquipage
 Propre pour se garder & des hommes meschants
 Et des chiens dangereux, sort pour aller aux champs.

LE XIII. LIVRE

*Ils'en alla ietter au dessous d'une roche
Cavee, où repositoient ses porcs à la dent croché;
On le paisible abry la colere appaisoit
De la siflante bize, & le vent se taisoit.*

Fin du quatorzième liure:

LE QVIN:



LE QVINZIESME LIVRE
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Pallas se represente à Telemachus en dormant, l'admoneste de retourner en Ithaque Il part, apres auoir receu des piefens de Menelaus & d'Helene il recoit en son vaisseau Theoclymenus deuin, s'enfuyant pour un meurdre qu'il auoit commis. Eumæus conte a Vlysses comme les Phœniciens l'ayant enleué de Syrie, le vendirent à Laertes. Telemachus reuint en Ithaque sans rencontre, enuoye son vaisseau a la ville, & luy, va trouuer aux champs Eumæe.

AUTRE SOMMAIRE:

*Telemaque reuint sans de Lacedamone,
Escappe des amants l'embuscade felonne.*

DEdans Lacedemon à la large estendue
La deesse aux yeux vers Pallas s'estoit
rendue, (encor
Ou faisoient bonne chere & seiournoient
Le fils du preux Vlysses & celuy de Nestor,
Asin d'en rappeler le gentil Telemaque
Et faire qu'il reuint en sa terre d'Ithaque.

LE XV. LIVRE

Elle les rencontra chez le fils d'Atréus
 Couché dans le palais du Roy Menelaus,
 Palais aux hautes tours, où la magnificence
 Du prince se monstroit en superbe excellence.
 Le fils du vieux Nestor dormoit profondement
 Mais celuy d'Ulysses ne fermoit nullement
 Ses yeux pleins de songy, nulle mollesse tendre
 Nul repos nul sommeil ne le pouuoient surprendre,
 Toutela nuit le soing soucieux le rongeoit
 Et plein d'inquietude en son pere il songeoit.

Ces mots luy furent tels de la deesse affable.
 Ce long sejour icy ne t'est pas conuenable
 Gentil Telemachus: tu laisses sans raison
 La garde de tes champs, le soin de ta maison,
 Et tant de poursuiuans te rongent, te deuorent,
 Et de tout leur pouuoir ta maison des-honorent,
 Ce pendant que tu perds ton temps, en t'adressant
 Au ieune fils d'Atree, & le vas caressant.
 Debout: va le presser qu'il te renuoye, insiste
 Sur ton depart, tandis que ta mere persiste
 En son integrité, ne voulant offencer
 Sa chasteté, combien qu'on la veille forcer
 De se remarier. Car son malheureux pere
 Et ses freres aussi la pressent en colere
 De prendre Eurimachus, qui passe de moitié
 Tous ses competeurs de biens & d'amitié
 Et veut acroistre encor son dot & son douaire
 Plus que n'estoit celuy que luy donna ton pere
 Par ainsi haste toy, que rien ne soit osté
 Dehors de la maison contre ta volomé.
 La femme est, tu le scais inconstante & muable
 Qui croistra s'elle peut, legere & variable

Le bien & la maison de qui l'espousera:
 Et enfans, & mary premier elle oubliera.
 Elle n'a plus du mort aucune souuenance
 Ne le regrette plus, tant s'en faut qu'elle y pense.

Par ainsi, tout soudain que tu seras ches toy
 Commet tout ton affaire en la main, en la foy
 D'une tant seulement de tes seruantes, celle
 Que tu pourras iuger t'estre la plus fidelle,
 In/qu'à ce que les Dieux te faisans rencontrer
 Femme digne de foy te la viennent monstrer.
 Escoute encore un mot vne gaillarde troupe
 Des poursuiuans, t'attend & le chemin te coupe
 Entre Ithaque & Samos, en l'endroit proprement
 Où la mer s'estressit le plus estroittement.
 Leur conspiration, leur complot leur enuye
 Porte de te surprendre & de t'oster la vye
 Deuant que tu arrine en ta propre maison.
 Ils n'accompliront pas pourtant leur trahison.
 Plustost s'ouure la terre, & quelcun engloutisse
 Des meschans poursuiuans mangeur des biens d'Ulysses:
 Tu destourneras donc gentiment ton vaisseau,
 Des isles t'eslognant, prendras le large en l'eau;
 Toute nuit ramera: & le vent agreable,
 Celuy des immortels qui t'est plus favorable
 T'enuoir a par derriere. Il te deliurera
 De la troupe sanglante & au port te rendra.
 Quand tu seras rendu dans ta paternelle isle
 Que tous tes compagnons s'en aillent à la ville
 Pour toy tu t'en iras trouuer diligemment
 Ton fidelle porcher, qui garde seurement
 Tes troupes de pourceaux & les paist de glandage
 Et qui t'est si humain & de si bon courage.

D d ij

LE XV. LIVRE

Tu reposeras là toute nuit à recoy,
 Et il ira porter des nouvelles de toy
 A ta mere en la ville, & luy dira habile
 Que tu es arrivè à seureté de Pyle
 Ce disans dans le ciel viste elle s'en vola
 Et luy tout aussi tost reuciller s'en alla
 Le fils du vieux Nestor dessus la couche molle,
 Et le poussant du pié luy dit ceste parolle.

Debout fils de Nestor Pisistrate, attellons
 Nos cheaux pie-cornez au carrosse, & allons.

Et le fils de Nestor. Il n'est pas temps encore
 De presser son depart. Il est nuit, & l'aurore
 Apparoistra bien tost : demeure, & attendons
 Que nous ayons receu les presens & les dons
 Du Roy Menelaus, & ce que vouldra faire
 Ce prince liberai courtois & debonnaire:
 Les faisans sur le char porter premierement,
 Puis nous donnant congé, nous parlant doucement.
 Car l'amy recueilly en douceur & clemence
 De son hoste à iamais garde la souvenance.

Il dit, & la belle aube alors apparoissoit
 Et de son beau retour tout le ciel rougissoit.

Desia Menelaus à la voix forte & bannè
 Ayant laissé le liét d'Helene sa mignonne
 Helene aux beaux cheueux, de sa chambre sortoit,
 Et le fils d'Ulysses le voyant se hastoit
 De venir au deuant : il iette en diligence
 Dessus luy son manteau riche par excellence,
 Sort & luy dit ainsi s'estant aproché pres.

Diuin • Menelaus prince des peuples grecs
 Nourry de Iupiter donne moy ie te prie
 Congé de retourner en ma chere patrie.

J'en brule de desir, d'enuie & de soucy.

*Auquel le fils d'Atreus respondant dit ainsi,
 Je ne te priray pas d'estre icy dauantage
 Contre ta volonte prince gentil & sage,
 Pars selon ton desir. Car ie me fasche fort
 Si plus que ie ne veux quelcun faiet son effort
 De m'arrester chez luy: soit que ce soit par hayne
 Ou par trop grande amour. L'observance moyenne
 Est seante en cela. Mesme indiscretion
 Est de chasser celuy qui n'a affection
 De s'en aller encor, & retenir par force
 Celuy qui departir s'entremet & s'efforce.
 L'hoste soit bien venu tant qu'il veut sejourner,
 Il luy faut dire adieu s'il s'en veut retourner.
 Mais toy demeure aumoins iusqu'à tât qu'on apporte
 Les presens que ie veux t'offrir en toute sorte,
 Que tu verras bien tost & ie vay ordonner
 Aux femmes là dedans de nous faire disner
 De ce qui sera prest & c'est chose notoire
 Que gloire, honneur, profit reuiennent de bien boire
 Auant que de partir: on va plus longuement
 Et passe ton pais bien plus allaiement.
 Que si tu veux passer au trauers de la Grece
 Et aller par Argos ville grande en richesse,
 Ie t'accompagneray par tout tres-volontiers
 Et à mon char ioindray mes agiles courstiers,
 De la Grece au trauers du regne Pelopide
 Ioyeux te seruiray & d'escorte & de guide,
 Et si n'y aura nul qui volontairement
 En signe d'amitié ne te face un present,
 Soit beaux tripiez d'airin, ou quelque belle casse,
 Quelque beau vase d'or, ou quelque couple grasse*

LE XV. LIVRE

De mules pour tirer. Auquel fort prudemment
 Respond Telemachus: des Gregeois l'ornement
 O grand Menelaus, race du fils de Rhee,
 C'est chose dedans moy toute deliberee
 Que de m'en retourner. Je suis venu de loing
 Et personne n'est la qui puisse prendre soing
 De mes biens de mes champs, & pendant mon absence
 Auoir l'œil pour regir vne si grand cheuance
 Possible qu'en cherchant mon pere vaynement,
 Je me perdrois moy mesme, & tout entierement.

Menelaus oyant ces raisons pertinentes
 Commande que sa femme enioigne à ses seruantes
 D'aprester le disner, afin de contanter
 Ses hostes en partant, & de les bien traiter.
 Puis vint de Boëthes le fils Eteonee
 Car sa chambre n'estoit grandement eslognee
 De celle de l'Atride, auquel lors signe il fit
 D'aller tout aprester. Et l'autre y satisfit.

Cetempendant le Roy alla dedans sa chambre,
 Puis en son cabinet qui ne respiroit qu'ambre,
 Helene le suiuit la mignone à Venus.
 Et Megapente apres. Quand ils furent venus
 Au lieu où lon serroit les tresors admirable,
 Menelaus en prend vn vase emerueillable
 Gentiment arondi. Son fils Megapenthé
 Vn grand hanap d'argent a pris & emporté,
 Et la Reyne fouillant dedans ses garderobes
 Où elle resserroit ses precieuses robes
 Ouurage de sa main vne elle en choisissoit
 Qui sur toute tres-belle & grande paroissoit,
 De diuerses couleurs en estoit la tiffure,
 La riche broderie avec l'entre-lassure

Comme un astre luyfant la faisoient eclater,
 Elle estoit tout dessous. Jls viennent aporter
 Soudain ces beaux presens au prudent fils d'Ulysse,
 Auquel Menelaus: que Iupiter propice
 Le mary de Iuno te doint entierement
 De faire ton retour à ton contentement
 De tout le plus exquis dont ma maison se pare
 Ie te veux faire honneur du plus beau, du plus rare,
 Quant à ce hanap là d'argent resplendissant
 Dont les bords sont dorez de fin or iannissant,
 C'est œuvre de Vulcan, forgé par excellence
 Par l'orfeure du Dieu qui le tonnerre eslance
 Le riche Roy de Tir qui commande en Sidon
 Ainsi que ie passois chez luy m'en fit un don.
 Ce disant, il luy mit en main le digne vase
 Dont l'or pur entouroit superbement la base,
 Si luy tendit son fils le beau Megapenthé
 Le grand hanap d'argent qu'il auoit aporté,
 La belle Helene apres à la ioue vermeille
 Tenant entre ses mains la robe nompareille
 Au beau Telemachus alloit ainsi disant
 Et ie te donne aussi ce precieux present
 Pren le mon cher enfant & garde cest ouurage
 De l'amitié d'Helene en gaigne & tesmoignage,
 Et que tu donneras quand viendra la saison
 A celle qui viendra espouse en ta maison,
 Et qu'elle portera comme ta femme chere
 Quand tu l'espouseras, & ce pendant ta mere
 Te la pourra garder. Or va en grand plaisir
 En ta noble maison, & selon ton desir.
 Elle dit, & luy tend ces presens d'excellence,
 Et Thelemach les prend en grand esiouissance.

LE XV. LIVRE

*Pi si stratus les porte au carosse, & en soy
 Admire la grandeur d'un si liberal Roy
 Adonc Menelaus aux blonds cheueux emmene
 Les princes dans la sale, avec sa belle Helene:
 Chacun d'eux prend son siege & honorable & beau
 Et la seruante apres leur aporte de l'eau
 Et verse sur leurs mains l'eau freschement tiree
 Qui claire va coulant de l'aiguierre doree
 Dans le bassin d'argent, apres elle estendit
 La nappe sur la table & dessus le pain mit,
 Et viures à l'argesse Etheoné decoupe
 Et les parts distribue à chacun de la troupe,
 Et de Menelaus le fils Megapenthé
 Leur seruoit le bon vin selon leur volonté.
 Eux estendent les mains sur les chairs aprestees
 Et qu'à table on auoit deuant eux aporteas
 Quand ils eurent chassé la faim, la soif encor,
 Alors Telemachus & le fils de Nestor
 Attellent les coursiers, montent en diligence
 Sur le coche doré. Menelaus s'aduance
 Pour sortir avec eux, & tenant en sa main
 Une grand coupe d'or plene du meilleur vin,
 La verse deuant eux, priant pour leur voyage,
 Puis se tournant à eux il leur tint ce langage.*

*Or a Dieu mes enfans, que puissiez vous ainsi
 Estre a iamais contants. Raportez tout cecy
 Au sage Roy Nestor, qui tant que seiourna smes
 Deuant la forte Troye & les mains y menasmes
 Me seruit d'un bon pere. A qui l'Vlyssien,
 Nous ferons ton message au heros ancien
 Le genereux Nestor, ô magnanime prince.
 Dieu voulust qu'arriuant en ma chere prouince*

Où ie m'en vois tout droit au departir d'icy
 Sans m'arrester ailleurs, ie rencontrasse ainsi
 Le prudent Vlysses, ie luy ferois entendre
 Le courtois traictement, l'honneur & l'amour tendre
 Que i'ay receu, son fils, en ton palais royal,
 Combien tu m'as esté de beaux dons liberal.

Il acheuoit de dire alors qu'on vit parestré
 Vn Aigle qui voloit deuers la bande dextre,
 Prodige merueilleux. Vn Oye il rauissoit
 Et blanche & domestique, & serrant la pressoit
 En ses serres pointus, vne criarde bande
 D'hommes, femmes, enfans avecques clameur grande
 Alloient courant apres, le porte-foudre oyseau
 Triomphant hache l'air de son double cerceau,
 Vient passer pres des Rois, & de la troupe approche,
 A dextre outrepassant deuant cheuaux & coche.
 Eux s'estans apperceus de ce presage heureux
 Ils le vont saluant, & s'égayent entre eux
 Tressaillans d'allairesse. Adonc le Nestoride:

Neuen de Iupiter, Prince des Grecs, Atride,
 Dy ie te pry, dit-il, ce signe merueilleux,
 Dieu l'a-il enuoyé pour toy ou pour nous deux?
 Il pensa longuement, voulant en son cœur sage
 Ce qu'il pourroit iuger au vray de ce presage,
 Mais Helene preuint avec grane maintien.

Escoutez moy, dit-elle, & considereZ bien,
 Car les Dieux ceste chose ont mis en ma pensee,
 Et telle elle aduiendra que ie l'ay prononcee.
 Tout ainsi que l'oyseau sacré à Iupiter
 Fondant de la montagne, a bien voulu quitter
 Son nid & ses petits, a party de ses roches
 Pour enleuer ceste Oye, & de ses serres croches

LE XV. LIVRE

L'estripper toute grasse & nourrie à plaisir,
 Et de ce bon morceau contenter son desir.
 Ulysses tout ainsi apres beaucoup de peine
 Et de travail souffert dessus l'onde inhumaine
 Retournera chez luy, vengeur retournera,
 Et tous ses ennemis en armes deffera,
 Si plustost de cest' heure il n'a mis pié à terre,
 Brassant à ces mignons vne mortelle guerre.

A qui Telemachus. Ainsi le Dieu puissant
 Le mary de Iunon le clair Ciel embrassant,
 Permette qu'il aduienne: à leur majesté haute
 Vœux & oblations i'immolerois sans faute:
 Et à toy belle Reyne un autel dresserois
 Ainsi qu'à ma Deesse, & te sacrifirois.

Ce disant il s'esbranle, & ses cheuaux incite
 Faisant fliquer le foïet: eux se mettent en fuite,
 Arpentent le chemin, sortent de la cité,
 Et le long de la mer d'un pié precipité
 Galloppent esueillez, secouans leur criniere,
 Et tant que le iour dure allongent leur carriere.
 Le Soleil se panchoit, & les ombres cachoient
 Desia tous les chemins. Quand les Rois approchoient
 De la cité de Pheré, és champs de Dioclee
 Le fils d'Orsilochus, que le beau fleuve Alpheé
 Autresfois engendra. Ils debriderent là,
 Diocles les recent, & Titan s'en alla.

Après auoir dormy voicy l'aube nouvelle
 Qui laisse son vieillard & ses cheuaux attelle,
 Ils attellent aussi, refôïettent leurs cheuaux,
 Sautent sur le carrosse, & par monts & par vaux
 Galloppent les courriers, les Princes les exsitent
 A coups de foïet siffiant, & tousiours les incitent.

Or touchoient-ils desjà les champs Néléiens
 Où commandoit Nestor le Roy des Pyliens,
 Quand en ces mots se prit à dire l'Ulysside:
 Tien moy ta foy promise, ô gentil Nestoride,
 Ne te retraçte point. Nos peres ont esté
 Long temps unis du droit de l'hospitalité,
 Ils ont eu mesmes Dieux, & le nœud qui assemble
 Les courages amis les a liez ensemble
 Il y a fort long temps: & ce que nous voila
 En aage tous pareils, ioint encor à cela
 Une autre liaison, de force accomparables,
 De volonte, pareils, de courages emblables.
 En outre, ce voyage a noué de moitié,
 Nos pensers, nos desseins, nos meurs, nostre amitié:
 O prince genereux, ie te pry ne me force
 De passer mon vaisseau, ne me retiens par force,
 Mais laisse moy icy, que le sage Nestor
 Quand ie seray chez luy ne me retarde encor,
 Et contre mon vouloir plus long temps ne m'arreste
 Par sa grand courtoisie, & sa parole honneste,
 Ie suis pour mon honneur contraint de me haster.
 Mais le fils de Nestor fut long temps à douter
 Sur ce qu'il deuoit faire, & balance en detresse
 Ou de le retenir, ou garder sa promesse.
 En fin, tout resolu, il tourne ses cheuaux
 Et deuers le riuage & deuers les vaisseaux,
 Et puis ayant porté au bac de l'Ulysside
 Les dons & les presens du liberal Atride.
 Il luy parla ainsi: Or monte viste en mer,
 Sollicite tes gens à voguer & ramer
 Deuant que ie m'en aille, & que mon pere sçache
 Des nouuelles de toy, & t'arrester ne tasche.

LE XV. LIVRE

*Je cognoy son humeur, magnifique sur tout,
S'il te tenoit, iamais tu ne viendrois à bout
De sortir de ses mains, sans qu'à Pyle tu vinsses,
Et presens de ses mains liberales ne prinsses.
Si tut'en vas pourtant ie sçay bien qu'il sera
Indigné contre moy, & qu'il me tansera.*

*Ce disant, il poussa ses cheuaux vers la ville,
Et bien tost ataignit les murailles de Pyle.*

*Mais Telemach' hastoit sans relasche ses gens,
Armez vous compagnons, tost soyez diligens,
Ramons, montons en mer. Eux soudain obeissent,
Ils montent sur les bancs, les flots souz eux blâchissent.*

*Telemachus faisoit à Minerve ses vœux
Es ses oblations au bout du vaisseau creux,
Quand vn homme vers luy accourt à toute bride
Qui s'enfuyoit d'Argos, pour certain homicide,
Et de peur d'estre pris ainsi il se hastoit.
Augure fort expert, & deuin il estoit,
Et de maison illustre, issoit de Melampode,
Qui en Pyle habita iadis, terre commode
A nourrir brebaille. Il fut puissant en biens
Alors qu'il habitoit entre les Pyliens,
Mais il luy conuint faire vne autre demeurance,
Delaisant sa patrie, & fuyant la puissance
De Nelé, magnanime, entre les hommes fors
Le plus à redouter qui vescuissent alors,
Qui luy retint son bien toute vne annee entiere
Par force & par contrainte : & luy en grand misere
Estoit ce-tempsendant prisonnier arresté
Es cepts de Phylacus, & tout pour la beauté
De la fille à Nelée, entre les belles, belle,
Qui fut le seul sujet de sa prison cruelle,*

Car la fiere Erynnis luy auoit mise au cœur.
 Mais il sauua sa vie, & emmena vaincœur
 Les grands bœufs mugissans en Pyle, hors Phylace,
 Si luy fit aële indigne & de mauuaise grace.
 Le diuin Neleus contre toute raison,
 De son frere il mena sa femme en sa maison,
 Puis il partit de là cherchant autre contree:
 Si sen vint en Argos, & y fit son entree,
 Argos propre aux cheuaux, où se vont esleuant
 Mieux qu'en nulle autre part les cheuaux pieds-de-vêt.
 Or vouloit son destin que dans Argos en somme
 Apres force tracas, vint habiter cet homme
 Pour y rendre le droit, & plein d'authorité
 Commander sur les Grecs avec toute equité.
 Il s'y maria donc, & brulant de la flamme
 D'amour : finalement il y prit vne femme,
 Y bastit des palais & haults & triomphans,
 Y engendra de beaux & illustres enfans:
 Antiphates en vint & Mantius le iuste,
 Antiphate engendra Oiclé le robuste,
 Luy Amphiaraius le deuin excellent
 Sage au vol des oyseaux, qu'aima parfaitement
 Iupiter, & Phœbus Dieu à la belle tresse:
 Mais il ne paruint pas à sa blanche vieillesse,
 Car il mourut à Thebe, & à l'occasion
 Du present que sa femme eut en affection:
 De luy Amphilocheus & Alcmaon sortirent,
 Polyphide & Clytus de Mantius nasquirent,
 Mais Clytus fut au Ciel pour sa grande beauté
 Par l'Aurore au beau char rayuy & transporté:
 Phœbus fit Polyphide augure plein d'estime,
 Duquel vola par tout le renom magnanime,

LE XV. LIVRE

Quand Amphiaraius le saint fut trépassé,
 S'estant contre son pere vn iour fort courroucé
 Il s'en vint demeurer dedans Hypereisie,
 Aux hommes enseignant le don de prophetie,
 Et là pere il deuint de Theoclymenus.
 C'est luy qui vint trouuer alors Telemachus
 Immoant sur la mer, & faisant sa priere
 Aux Dieux, que son retour par eux luy fut prospere:

Vers lequel esleuant sa voix, il dit ainsi:

Amy que i' ay trouué sacrifiant icy,
 Et suppliant les Dieux, par tes diuins seruices,
 Par tes oblations & souëfs sacrifices,
 Par les Dieux inuozuez, par ton chef, & par tant
 De gens qui sont à toy, ie te vay obtestant,
 Dy moy la verité, respon à la requeste
 Que ie te vay faisant & ciuile & honneste,
 Qui est tu, d'où viens-tu, de quelle ville est tu,
 Et qui sont tes parens? Telemaque, en vertu
 Accomply, luy respond. Mon nom est Telemaque;
 Mon pere est Ulysses, & ie suis né d'Itaque:
 Voila la verité. Mon pere, dy-ie, estoit
 Ulysses, quant au monde encores il restoit,
 Car ie croy que la mort l'ait emporté. cruelle.

C'est pourquoy pour sçauoir de luy quelque nouuelle
 I'estois venu icy avecques ce vaisseau
 Et tous mes compagnons, me hazardant sur l'eau:

Ie suis contraint laisser, dit lors Theoclymene,
 De mesmes ma maison, & ma ville ancienne,
 Pource que i' ay tué l'un de nos citoyens,
 Homme de grand maison, homme plein de moyens
 Et bien apparenté, ayant beaucoup de freres,
 D'amis, de compagnons, qui ont les mains legeres;

Et promptes à frapper, tous braues & dispos,
 Forts, ieunes, & vaillans. Leur demeure est Argos,
 En bons cheuaux illustre, en haras renommee,
 Et sur toute la Grece en coursiers estimee:
 Ils sont grands en Argos, ville aussi d'où ie suis,
 Ie m'enfuis pour cela, enit ant si ie puis
 Leurs vengeresses mains, & la mort, & la peine.
 Ie vague, i erre, & cours sur ceste foible arene,
 Nè d'estre vagabond, & que le cruel sort
 Et la dure fortune, helas, tourmentent fort.
 Pour ceste occasion reçooy moy, ie te prie,
 Mets moy dans ton vaisseau, moy, las, qui te supplie,
 Et ay recours à toy, empesche que leur main
 Nè me face descendre en l'Erebe inhumain:
 Ils me turont sans doute, ils ne sont plus, ie pense,
 Guere esloignez d'icy, me suyuant à puissance.
 Auquel Telemachus. Ie ne te chasseray
 De mon vaisseau, dit-il, plust ost iereceuray
 Si tu veux. Suy moy donc, i'ay desir de t'y faire
 De ce que nous aurons, recueil & bonne chere.
 Ce disant il luy prit son ianelot d'airin
 Et le mit au vaisseau couppant le flot marin:
 Monté dedans qu'il fut, il se sied sur la pouppe,
 Et Theoclymenus pres de luy. Lorsta trouppé
 Des gentils nautonniers délient les cordeaux,
 Et luy les accourage à bien fendre les eaux:
 Les garçons à l'enny l'un de l'autre obeissent,
 Ils enleuent le mast, en l'air ils le brandissent,
 L'attachent fermement, le cordage ageaçant,
 Et de tout leur pouuoir le voile en hault haussant.
 Pallas leur enuoya tout soudain par derriere
 Vn favorable vent, vn Zephire prospere,

LE XV. LIVRE

Pour leur faire enupper l'onde legerement,
Et sur les flots s'allez glisser plus aisement.

Titan panche, & par tout s'estendent les ombrages,
Le bac va costoyant les Pheriens riuages
Par un vent favorable, Elyde outrepasant
Où l'Epean domine, & puis en se glissant
Il se iette, & s'ecarte hors des isles pointues,
Les eaux sont viuement souz les rames battues:
Il scaura ceste fois ou s'il succombera
Souz l'aguet qui l'attend, ou s'il échappera.

Cependant Ulysses & Eumaus, le maistre
Des porchers, s'egayans en la maison champestre
Faisoient fort bonne chere, & tousiours banquettoient;
Et d'autres avec eux à la table assistoient.

Quand la faim fut passée & la soif fut esteinte;
Ulysses commença d'inuenter vne feinte

Pour tenter Eumaus, si la reception
Qu'il luy a faicte est faulse, ou si l'affection
Qu'il luy monstre porter n'est point dissimulée:
Il luy tint ce langage (& toute l'assemblée
L'entendoit clairement) pour voir s'il le priroit
De demeurer encore, ou le conseilleroit
D'aller en la cité. l'ay, luy dit-il, enuie

D'aller demain en ville y demander ma vie,
Car i'ay peur d'estre en charge à tes gens & à toy:
Partant ie te supplie, Eumae, conseille moy
Comme il faut, donne moy un guide qui me mene;
Afin qu'en mendiant par tout ie me pourmene:
Cerchant ma pauure vie à qui me la donra,
I'iray chez Ulysses, quelqu'un m'adressera
Deuers Penelopé, luy diray des nouvelles,
Verray ces poursuyuans, & leurs façons cruelles;

Parauenture

Par aventure esmeus de ma nécessité
 Ils me donront du pain qu'ils ont en quantité,
 J'y meneray les mains; car ie suis à tout faire.
 Et ie te dy pour vray, ô pastre debonnaire,
 Personne ne scauroit, tant experimenté
 Soit-il, me surmonter d'ingeniosité.
 Et par le bon vouloir du Message Mercure,
 Qui aux humains honneur & dignité procure;
 Et qui en toute affaire & en toute action
 Leur fait acquerir grace & reputation,
 Nul n'aura dessus moy l'industrie plus forte.
 Soit qu'il faille allumer vn feu de bonne sorte,
 Ou bien fendre du bois, ou les morceaux trancher;
 La viande apprester, la rostir, l'embrocher,
 Verser à boire à table, & tout ce qu'on doit faire
 Au service des grands. Eumae lors en colere,
 Qui t'a mis ceste chose en ton entendement
 O mon hoste, dit-il, tu veux entierement
 Perir, tu veux ta mort, mettant en ton courage
 D'aller trouuer ces gens, insolens, pleins de rage,
 Et dont la violence a monté iusqu'aux Cieux.
 Ils n'ont point autour d'eux de gens sages & vieux;
 Et couuerts de lambeaux, ils n'ont rien que ieunesse,
 Bien propres, bien vestus, beaux, pleins de gentillesse;
 Gras, frais, & en bon point, hommes disposés, & gens
 Prompts au seul clein de l'œil, esueillez, diligens;
 Chargeans de mille mets delicieux les tables,
 Et versans sans cesser les bons vins delectables,
 Plustost si tu m'en crois tu demourras icy,
 O mon hoste tres-cher, n'ayes peur ne soucy;
 Nul n'est ceans qui ayt dessus ton ayse enuie;
 Nul encor n'a pensé te reprocher ta vie.

LE XV. LIVRE

Puis si tost que le fils du puissant Ulysses
 Nous sera retourné, lors tu auras assez
 Dequoy te resjouyr, il te donra mandilles,
 Robes, accoustremens, & casaques gentilles,
 Apres il te fera conduire seurement
 Où tu verras le mieux pour ton contentement.

Alors luy respondit le patient Ulysse,
 Que le bon Iupiter te soit aut ant propice
 Comme tu as mon cœur & mon affection,
 Noble pasteur Eumæ, en mon affliction
 Tu me retiens cheZ toy plein de bonnes paroles,
 Et mes tristes douleurs amollis & consoles,
 Quelle douleur peut poindre vn homme si au vis
 Que d'estre comme moy vagabond & fuitif?
 Mais le ventre méchant quand la faim le saccage
 Apporte bien souuent & malheur & dommage,
 Car quand il presse trop il n'y a nul danger
 Que l'homme n'entreprenne, il sent son cœur ronger
 De soucy deuorant, qui souuent le conuie
 D'aissaillir vn autre homme aux despens de sa vie.
 Mais depuis que tu veux me retenir cheZ toy,
 Entretien moy vn peu de la mere du Roy
 Et de son pere aussi, que desjà la vieillesse
 Auoit quasi courbè, quand il partit de Grece
 Pour aller à Pergam. Sont-ils tousiours viuans,
 Jouyssent-ils tousiours des beaux rayons luisans
 Du lumineux Titan, ou bien si fresles ombres
 Ils sont morts, descendus dans les caernes sombres
 Du triste Phlegerhon, vains esprits & legers?
 A quoy respond Eumæ la gloire des bergers.
 Amy, ie te diray comme le tout se passe,
 Laertes vit encor, la vieillesse le casse,

Et la douleur l'abbat, il fait incessamment
 Priere à Iupiter qu'il vueille vistement
 Le faire trespasser, & son ame retirer:
 Tant desmesurement il lamente & soupire
 Son Ulysses rauy, tant il regrette fort
 De sa fidelle épouse & la perte & la mort,
 Qu'il auoit espousee en ieunesse pucelle:
 Maintenant qu'elle est proye à la Parque cruelle
 Le vieillard s'en afflige, & de pertes comblé
 L'un & l'autre trespas l'ont rendu tout troublé.
 Elle est morte d'ennuy en pleurant son Ulysse,
 Mort pleine de pitié, ainsi mourir ne puisse
 Ceans en ma maison quiconque m'aimera,
 Et qui deuoir d'amy paroistre me fera:
 Tandis qu'elle viuoit, combien que l'amertume
 La rongeast, toutesfois elle auoit de coustume
 De m'enquerir tousiours, & selon son desir
 De me demander chose où elle prist plaisir:
 Car elle me nourrit avecque la gentille
 Ctymené, sa derniere & sa plus ieune fille,
 Ctymené au bouffant & ample accoustrement.
 Avec elle ie fus nourry premierement,
 Et n'estois qu'un peu moins en honneur de la mere:
 Mais quand ayant passé la ieunesse premiere
 Nous creusmes l'un & l'autre en aage plus dispos,
 Elle fut mariee en l'isle de Samos
 Avec force tresors qu'elle eut en mariage.
 Et pour moy, on me mit en fort bon equippage,
 On me vestit à neuf, robes, accoustremens
 Beaux & de tresgrand prix, & autres vestemens,
 De bons souliers aux pieds, & toute autre chausseure:
 Puis on m'enuoye aux champs pour y faire demeure.

LE XV. LIVRE

Et pour les gouverner. La Princesse m'aymoit,
 Et sur toutes ses gens en son cœur m'estimoit.
 Or i'ay de tout cela maintenant bien grand faute,
 Mais les Dieux habitans dessus la voulte haute
 Dont la vie est heureuse, & devant qui ie suis
 M'ont accreu, au milieu de mes tristes ennuis:
 Si que i' en boy, i' en mange, & en tien bonne table,
 Les departs de bon cœur à tout homme honorable.
 Quant à Penelopé, nous n'en auons pour nous
 Assistance, soustien, non pas vn seul mot doux,
 C'est à l'occasion de l'insolente bande
 De ces beaux poursuyuans, trouppes fiere & gourmâde,
 Et qui n'ont point de fin de perdre & consumer,
 Les pauvres seruiteurs n'oseroient l'informer,
 Ny dire ce qu'on faiët à l'affligee Reyne,
 Bien qu'il fust necessaire, ils n'osent pas à peine
 Demander pain ne vin, ne les necessitez
 Qu'on portoit parauant aux champs de tous costez
 Aux pastres, aux bergers, & desquels l'abondance
 Apportoit à leurs cœurs ioye & resiouissance.
 Il tenoit ces propos, & le souffre-soucy
 Le prudent Vlysses luy respondit ainsi.
 'Dieux! Estant si petit que tu dis, ie te prie
 Comment as tu erré si loing de ta patrie,
 Et de tous tes parens : mais par toy me soit dit,
 Pour le vray : Le pays a-il esté destruit
 Où pour lors habitoient & ton pere & ta mere?
 Qui te força courir autre terre estrangers?
 Quel estat suiuis-tu? Estois-tu addonné
 Aux bœufs, ou aux brebis quand tu fus amené
 En ce pays icy, & que sur leurs fregates
 Te vindrent enleuer les escumeurs Pyrates.

Desquels selon ton prix Laërtes t'acheta?
Eumaus en ces mots alors luy raconta.

Je te raconteray, puis que tu veulx l'entendre,
Ce qui m'est advenu dès ma ieunesse tendre,
Sans en rien oublier. Escoute seulement,
Et nous seans icy beuons ioyusement.
Car la nuit est bien longue aussi bien, & m'ennuye.
Tu t'en iras dormir quand t'en prendra enuie:
Car entendre parler n'est pas sans grand plaisir.
Et deuant que le somme accoure te saisir
Il n'y a nul propos que tu vinsses le prendre.
Le dormir par trop long tristesse au cœur engendre:
Quand on a trop dormy on n'en est pas si sain,
Et l'assoupissement de fascherie est plein.
Si quelqu'un des valets est endormy, qu'il sorte,
Qu'il s'en aille coucher, dorme & se reconforte,
Puis quand le point du iour demain matin poindra
Et l'aube ses cheuaux à son coche ioindra,
Prendra son desienner, & les troupes gourmandes
De ses troupeaux grondans menera par les landes.
Quant à nous, pres du feu beuans & banquetans,
Et nos malheurs passez à l'enuy racontans
Nous passerons l'enuy de nos melancolies.
Quand on vient à conter toutes ses fascheries
On y prend du plaisir, mettant hors ses douleurs
On contente son mal de quelque peu de pleurs.
Qui a beaucoup souffert de fortune & d'opresse
Prend quelque volupté à dire sa tristesse.

Or ie vay commencer. Doncques en nostre mer
Est une isle, Syrie on l'a voulu nommer,
(Si ce nom est venu iusques à tes oreilles)
Au dessous d'Ortygie, où ses roües vermeilles

LE XV. LIVRE

Le Soleil va tournant, & où prend ses destours
 Titan qui trace au Ciel le chemin de son cours.
 L'isle n'est pas fort grande, estroite est ceste terre
 Sa petite estendue estrangement se serre:
 Pourtant elle est fertile & son terroir heureux,
 Donne force pascage aux brebis & aux bœufs,
 Vin & froment y croist: là iamais la famine
 N'assault les habitans, là iamais ne domine
 Mal fieure, ne langueur: sans douleur, sans tourment
 Les hommes pleins de iours y vivent longuement:
 Mais quand ils ont atteint vne extreme vieillesse,
 Phœbus à l'arc d'argent & à la blonde tresse,
 Et Diane sa sœur de leurs traits argentez
 Les viennent assaillir par la mort emporteZ.
 Or deux citeZ sont là, chacune a son domaine
 Distinct & separé, de costume ancienne:
 Sur toutes deux mon pere auoit commandement,
 Ctesius Ormenide aux Dieux entierement
 Pareil. Là des marchands de Phénice aborderent
 En l'isle, & leurs biens & fatras déployerent,
 Car ce sont gens sur tous fins & ingenieux,
 Surprenans tout le monde, esblouyssans les yeux
 Avec leurs affiquets. Or seruoit vne fille
 En ce temps cheZ mon pere, assez belle & gentille,
 Phénicienne mesme: elle auoit l'esprit beau,
 Elle inuentoit tousiours quelque ouurage nouveau,
 Au mestier de l'egueille estoit ingenieuse,
 Ouuriere excellentc & fort industrieuse.
 Un iour qu'elle lauoit quelque linge en la mer
 Un de ces marchands là fit rage de l'aimer,
 Et l'endormit si bien, que dedans sa nacelle
 Il fit monter la fille, & coucha avec elle.

La femme de loisir fort volontiers se prend
 Par le lit, par l'amour, bien qu'elle ayt l'esprit grand,
 Apres qu'il eut faict d'elle, il l'enquiert, il la prie
 De luy dire son nom, sa maison, sa patrie.

Ma patrie est Sidon, dit la fille, où se prent
 Le cuyure en quantité, mon pere est Arybant,
 Homme riche & aisé. Les Taphiens pirates
 M'enleuerent vn iour sur leurs hautes fregates
 En reuenant des champs : l'un desquels qui flottâ
 Sur ces bords me vendit, & le Roy m'acheta.

Adoncques le marchand qui dedans sa nauire
 L'auoit depucelee, en ces mots luy vint dire:
 Tu t'en reuiendras donc, s'il te plaist, avec nous,
 Et reuerras ta mere & ton pays si doux,
 Ton pere & ta maison, apres si long espace
 Que tu ne les as veus. Les Dieux leur font la grace
 De viure encor' tous deux, fort riches, fort puissans
 En tresors & en biens à souhait fleurissans.

A qui la fille alors: Ie le veux, ie t'en prie.
 Iure moy de me rendre aussi en ma patrie
 En toute seureté: Promets moy sur ta foy,
 Dy-ie, de m'y conduire, & i'iray avec toy.
 Le marchand luy iura. Lors elle luy adiouste:
 Or ne dittes donc mot, & soyeꝝ à l'escoute,
 Et si vous me voyez & vous me rencontreꝝ
 Venant à la fontaine, ou passant par ces préꝝ,
 Soyeꝝ seurs & secrets, que le Roy ne le sçache,
 Et dans les fers cruels ne me lie & m'attache,
 Et vous face mourir. Reteneꝝ donc cecy
 Apportez gentiment tous vos viures icy,
 Puis que quelqu'un de vous prudent & habile
 Vienne m'en aduertir viftement à la vil'e.

LE XV. LIVRE

Mais qu'il soit, ie vous prie, & prompt & diligent.
 Alors i'enleueray tout l'or & tout l'argent
 Pour l'apporter icy : Ie prendray dauantage
 Vn beau petit enfant, & d'un florissant aage
 Dont ie suis gouuernante, enfant bien aduisé,
 Et de belle esperance, & desia tout ruzé.
 Il sort souuent dehors, & s'esbat par la ville
 Cherchant ses compagnons : il me sera facile
 De le faire venir & le prendre avec moy
 Pour l'amener ceans : il est enfant du Roy
 Il est gentil, fort beau, & de façon naïfue,
 Vous en pourrez tirer vne somme excessiue.
 Ce disant, au chasteau soudain se retira.

Les marchans cependant tandis que l'an dura
 Ramenant les moissons par la ville prattiquent,
 Accommodent leur fait, changent, vendēt, traffiquēt,
 Portent en leurs vaisseaux, puis quand ce vint le temps
 De se mettre sur mer & d'essayer les vents,
 Ils en depeschent vn vistement vers la fille,
 Fin, cault, & aduisé, qui s'en vient à la ville
 Au chasteau de mon pere : il portoit vn carquant
 De pur or & bien fait, on alloit remarquant
 Force ambre qu'il auoit. Lors mainte chambriere
 Lettoit les yeux dessus, apres elles ma mere
 S'amusoit à le voir & l'alloit marchandant.
 Il fait signe à la fille, & s'oste cependant
 Retournant à ses gens, A doncques la vilaine
 M'empoigne par la main, hors du chasteau m'emmeine,
 Puis trouuant quantité de vases entassez,
 Grands vases d'or massif qu'on auoit là laissez
 Pour traiter des plus gros de toute la prouince
 Qui estoient au conseil pour assister le Prince

En affaire important, où le peuple tousiours
 Consulte, & va disant nouvelles & discours:
 Elle en empoigne trois, hors la porte s'aduance
 Et moy ie la suiuis avec grande imprudence.

Les ombrages tumboient, & Titan descendoit
 Quand nous vinmes au port où l'on nous attendoit.
 Là sur le bord estoit vn vaisseau grand & large,
 Vaisseau Phenicien sur lequel on nous charge.
 Quand nous fusmes montez, eux soudain de lamer
 Et de gagner le haut de la profonde mer.
 Iupiter nous donna les vents bons & prosperes.
 Ià par six iours durants & par six nuits entieres
 Nous auions nauigé le septiesme venu
 De par le premier fils de Saturne chenu,
 Diane tire-trais la fillete transperse
 Dans le creux du nauire, & morte la renuerse:
 Elle fit vn tel bruit que faict ense plongeant
 La canete de mer & la cruelle gent
 La iette dans la mer aux balenes horribles
 Et aux monstres des eaux & poissons plus terribles
 Ainsi seul au vaisseau triste ie fu laissé
 Pauvre enfant miserable & par trop angouissé.
 Le vent incontinent de plus beaux nous attaque,
 Nous porte en ce pais, & nous rend en Ithaque,
 Où le bon Laërtes m'ayant d'eux marchandé,
 M'achepte & leur paya le salaire accordé:
 Et voila la façon que ie vy ceste terre.

A luy lors Vlysses grand en ruse & en guerre,
 Certes tu m'as esmeu, ô pasteur, grandement
 En me contant ainsi la peyne & le tourment
 Que tu as endurez des ta tendre ieunesse.
 Iupiter toutesfois r'a meslé ta tristesse

LE XV. LIVRE

*Avec de la douceur, t'ayant finalement
Conduit en la maison d'un maistre si clement
Où tu as à souhait pain & vin & viande,
Et où tu peux mener vie heureuse & galande
Moy ie suis vagabond & ayant bien couru
Me voicy sous le toit où tu m'as secouru.*

*Ainsi les bonds vieillards passoient la nuit entiere
Puis s'allerent coucher, & ne dormirent guerre,
Car le clair point du iour parut incontinent
Et le beau Telemach de Pyle reuenant
Et tous ses compagnons à terre descendirent,
Replierent le voile & le mast abbatirent,
Ils entrent dans le port, l'ancre à terre est ietté,
De cables le vaisseau fermement arresté
Flotte dessus les eaux: eux à terre se iettent
Aprésent le souper, de bons viures se traittent
Et de vins rougissans, quant ils eurent chassé
La soif, & l'appetit de manger fut passé
Telemach leur parla d'une façon courtoise.*

*Enfans poussez la barque & la rengez sans noise
Sous les murs à l'abry, tandis ie m'en iray
Aux champs, vers le Porcher & le visiteray
Pour voir comme tout va, ie n'arresteray guerre,
Car des que le soleil panchera sa carriere
Ie m'en retourneray & puis au point du iour
Si tost que le soleil dorera son retour,
Nous nous coniouirons de nostre heureux voyage,
Ie vous festoyeray, & viures ne beuauge
Ne seront espargnez. Disant ces mots ioyeux
Le bon Theoclimen grand prophete des Dieux
S'en vint parler à luy ô mon cher Telemaque
Où m'en iray-ie moy? qui de la rude Ithaque*

Des hommes qui y ont quelque commandement
 Me pourra recevoir chez luy fidelement?
 M'en iray-ie tout droit me rendre ches ta mere
 Et dedans ta maison? Telemaque au contrere.

Certe il y a long-temps que ie t'eusse sommé
 D'aller où tu me dis, où tu n'eusses chommé
 De tres-bon traitement, voire en toute abondance,
 N'eust esté que ie crain que pendant mon absence
 Tu ne fusses pas bien. Car tu n'eusses pas veu
 Penelopé ma mere, elle frequente peu
 Avec ces courtisans, mais elle est retiree
 En une chambre en haut de toute separee
 Afaire son ouvrage, à tistre & à filer
 Mais ie t'enseigneray où tu pouras aller:
 C'est ches Eurimachus fils de Polybe, habile
 Et autant genereux que nul autre de l'isle:
 Sa reputation est cogneue en ce lieu,
 Tous ceux de la cité l'honorent comme un Dieu,
 Et certe il est galand. Or il se desespere
 D'estre le successeur des honneurs de mon pere
 Et ma mere épouser. Mais le grand Iupiter
 Qu'on scait dessus le ciel de tout temps habiter,
 Scait s'ils rencontreront avant ceste iournee
 Autant luy que tout autre un infauſte hymence.

Comme il parloit encor, voicy le messenger
 De Titan l'esperuier, oyseau noble & leger
 A main droite volant, qui tenoit en sa serre
 Un pigeon, & iettoit son plumage par terre,
 Il passa iustement entre Telemachus
 Et entre son vaisseau. Lors Theoclymenus
 Le prenant par la main de ses gens le reire
 Et l'augure exposant se prit ainsi a dire

LE XV. LIVRE

Certes cest oyseau là ne vole nullement
 Sans le vouloir des Dieux & leur commandement,
 J'ay fort bien remarqué son vol, ô Telemaque.
 Nul sang n'est si royal que le vostre en Ithaque,
 Nulle race si noble, & vostre authorité
 Y sera recogneu à perpetuité.

Auquel Telemachus. Certe amy, ie souhaite
 Que l'augure soit tel comme tu l'interprete
 Et nous succede ainsi : tu receurois un iour
 Tant de presens de moy, avec mon ferme amour,
 Que qui te trouueroit te venant à l'encontro
 Diroit certainement heureuse ta rencontre.
 Puis regardant Peyree il luy parla ainsi.

Fils de Clytus, dit il, en ce voyage icy
 Entre tous ceux qui m'ont accompagné à Pyle
 Tu t'es en mon endroit tousiours monstré docile
 Et fort obeissant. Or pour l'amour de moy
 Je te pry pren cest homme & le mene chez toy,
 Fay luy le mesme honeur, la mesme bonne chere,
 Le mesme traitement que tu me voudrois faire,
 Jusques à mon retour. Auquel soudain Peyré,
 A la pique luyfante, au fer bien acéré.

Sois dehors longuement si ton enuie est telle,
 Il prendra s'il luy plaist ma maison paternelle,
 Rien ne luy defaudra ie le feray traicter
 Et tant qu'un hoste peut son hoste respecer
 Il sera respecté. Ce faict, il se retire
 Et commande à ses gens de monter au nauire,
 De deslier le cable & ramer viftement.
 Eux prompts à obeir, montent hatiuement
 Sur les bancs. Lors en mer maint auiron se hausse
 Et Telemaque prend ses souliers, & se chauffe,

Car il auoit desir du vaisseau retiré
Son puissant iavelot au bout bien acéré.
Ses gens auoient aussi ia coupé le cordage,
A puissance ramoient le long du haut riuage,
Et hachans de la mer le bouillon irrité
En liesse gaignoient les murs de la Cité,
Comme leur auoit dit le fils du fort Nerite.
Lequel laisse le port son pié robuste & viste .
Le porte allaiement : & tant qu'il arriva
Aux champs vers le porcher. Sous lequel il trouua
De truyes & des porcs quantité innombrable,
Que gardoit Eumeus vigilant & feable,
Passant la nuit es champs, & onc ne se lassant
De faire bon seruice à son Prince puissant.

Fin du Quinziesme liure.



LE SEIZIESME LIVRE DE
L'ODYSSEE D'HOMERE:

ARGUMENT.

Elemaclus estât'arrinué aux champs enuoye Eumaüs en ville, aduertir Penelopé de son retour. Par le conseil de Pallas Ulysses se decouvre & se donne à cognoistre à son fils. Ceux qui estoient allez guetter Telemachus sur mer pour le tuer, reuiennent en Ithaque.

AUTRE SOMMAIRE.

*Ulysses se decouvre, & declare à son fils
Comme seront par eux les amants deconfis.*

DErechefle porcher & le diuin Ulysses
En la borde attendât que l'aurore rougisse
Aprestoient à disner & le feu r'allumoient
Et les pastres aux champs & les porcs en-
noyent.

*Et les chiens abbayans à l'aprocher sentirent
Telemachus venir, autour de luy se mirent
Flattans & blandissans, & si ne iappoient pas:
Le diuin Ulysses oüyt le bruit des pas,
Et sentit que dehors les chiens faisoient carcasse
A quelqu'un qui venoit: aussi tost il s'adresse*

A Eumæe le porcher, & luy parla ainsi.

Quelque amy de ceans sera bien tost icy,
 Les crions ne iappent point. plustost ils luy blandissent
 Et d'un fort bruit de pieds mes oreilles fremissent.
 Comme il parloit encor le preux fils d'Ulysses
 Se monstra, sur la porte. Alors de grand excez
 D'ioye, le porche se leue de sa place,
 Surpris se precipite, & le vin & la tasse
 Luy tombent des mains. Puis courant viftement
 Au deuant de son Roy, le baise tendrement
 Le front, les yeux, les mains, & d'amour affelee
 De ses yeux ruissele sans mainte larme est coulee
 Et sa barbe & son sein de pleurs sont enfondus,
 Comme un pere etr emblant court les bras estendus
 Embrasser son enfant, sa chere nourriture
 Qu'il auoit esleeue avec extrême cure
 Pour consolation de sa vielleesse, ayant
 Esté long temps dehors errant & fourruoyant
 Et courant les hazards de maintes destinees,
 Et puis reuiet en fin au bout de dix annees
 De la mesme façon on pouuoit alors voir
 Le fidelle porcher son maistrè receuoir
 Il luy court au deuant, & rai de grand ayse
 L'honore, le bien-veigne, & l'embrasse & le baise
 Comme s'il reschappoit du glaiue violent,
 Pleurant le congratule, & puis luy va parlant.
 En fin est u venu ma tres-douce lumiere
 Mon cher Telemachus, que ie disois naguere
 N'esperer iamais plus de reuoir, en t'estant
 Ainsi mis au hazard sur le flot inconstant
 Allant à Pyle, or sus ma nourriture chere
 Entre dans la maison dans les biens de ton pere,

LE XV. LIVRE

Afin que ie me soule à te voir, que ie sois
 Respony de ta venue, ô trois & quatre fois
 Le tres-bien retourné, le reschappé des ondes
 Le sauué du fier glaine & des vagues profondes:
 Ce n'est guerre souuent que tu i'en viens icy
 Visiter ton Euma, ne tes pastres aussi:
 Tu cours & tut' enfuis, ainsi ton ame enite
 Des cruels poursuinans la pratique maudite.

Amy, ie la fuiray. Car ie l'espere ainsi,
 Luy dit Telemachus, & ce que me voicy,
 C'est assin de te voir, que ie scache & m'enquiere
 De ce qu'on faict chez nous: & si toujours ma mere
 Demeure en la maison: où si ne seroit point
 Depuis par mariage vn autre à elle ioint.
 Certes le lict d'Ulysse est par les destinees
 A faute de maris tout couuert d'araignees:

Ta mere ne dechet de resolution,
 Luy respondit Euma, mais en affliction
 Elle passe les iours, les nuits toutes entieres
 A gemir ses malheurs; à pleurer ses miseres:
 C'est pitié de la voir, & son sein tendrement
 Nage aux eaux qu'elle esband continuellement:

Ce disant il luy prend sa partuisane forte;
 Et luy entre dedans sans plus estre à la porte:
 Ulysses luy cedant place & siege laissa,
 Mais Telemach courut, & son pere embrassa;
 Le retint & luy dit. Ne bouge, mon bon hoste;
 A ton ayse demeure, & de ton lieu ne t'oste,
 Prou de sieges ceans pour moy se trouueront,
 Il y a force gens qui m'en apporteront.

Ayant dit: Ulysses se remet en sa place;
 Et le bon Eumaus force feuillage entasse;

Vert & frais & mollet, puis dessus estendit
 Mainte douillete peau, sur lesquelles se mit
 Le preux fils d'Ulysses. Lors Eumæ leur apreste
 A manger, & leur met dans les plats tout le reste
 Du soupper de deuant : puis tire vistement
 Le pain de la corbeille, & verse abondamment
 Pour boire, le doux vin dans vne grande tasse.
 Cela fait vis à vis d'Ulysses il se place,
 Et eux iettent les mains sur les plats à plaisir.

Quand ils eurent mangé & beu à leur desir
 Telemaque au porcher se prend ainsi à dire
 Dymoy, nostre hoste icy d'où vient il? quel navirè
 L'a conduit en ce lieu? d'où sont les mariniers
 Qui se vante l'auoir passé en ces cartiers?
 Car d'y venir à pién'y a nulle apparence.

Lors le pastre. Crete est le lieu de sa naissance,
 Et à ce qu'il m'a dit il a fort ven, il va
 Agite du malheur errant par cy par là:
 Dieu luy a donné tel le destin de sa vie.
 Vn vaisseau la conduit des gens de Thesprotie
 Duquel s'estant sauué ceans il s'est iette.
 Or le voila, fais en selon ta volonté,
 Tres-humble supliant ton secours il implore
 Auquel Telemachus respondant dit encore,
 Tu m'atristes beaucoup de me parler ainsi,
 Ceste requeste, Eumæ, me met en grand soucy,
 Quel moyen puis-ie auoir de receuoir, de prendre
 Vn estrangier ches moy, ne me pouuant deffendre
 D'untas de forcenez, n'oster de ma maison
 Ceux qui me vont mangeans contre toute raison?
 Si ieune que ie suis? dauantage ma mere
 Est en doute bien grand de ce qu'elle doit faire,

LE XVI. LIVRE

Son ame est en balance, & son cœur en esmoy
 Si elle doit tousiours demenrer avec moy,
 Garder son premier liét, & porter reuerance
 A mon pere, à son nom, soignant de sa puissance
 Sa court & sa maison, ayant tant emporté
 De reputation de sa pudicité.
 Ou, se laissant conduire à vn desir volage,
 S'elle doit conuoler en second mariage
 Prenant le riche dot de celny qui sera
 De plus noble maison, & luy apportera
 Plus de commoditez, de bien & de cheuance.
 Quant à nostre hôte icy, puis que pour assurance
 Il s'est sauué ceans, ie le reuestiray,
 D'habits & de manteau present ie luy feray,
 Luy douroy vne espee afin de se defendre,
 Le feray bien chauffer : & où il voudra prendre
 Son chemin, le feray conduire sur ma foy.
 Si tu veuX toutesfois, retien l'icy ches toy,
 Et ie luy enuoiray robes à suffisance
 Et viures, qu'il ne soit en charge & en despence
 A toy & à tes gens. Car de permettre aussi
 Qu'il se vienne fourrer parmy ees gens icy,
 Ie ne le feray pas, de peur qu'ils ne luy fissent
 Quelque outrage ou affront, ou qu'ils ne le batissent.
 Car ils sont insolens & pleins de leur plaisir,
 Et i'en aurois pour luy regret & deplaisir.
 Il est bien mal aysé d'auoir de l'aduantage
 A vn seul, sur plusieurs, bien, qu'il ayt du courage.
 Le tolerant Vlysse adonc ainsi luy dit.
 Amy, s'il m'est permis de parler vn petit,
 Certes ie te diray que le cœur me dechire
 De deuil & depitié, quant i'entens ainsi dire

L'outrage & le degast que ces gens sans raison
 Commettent outrageux en ta propre maison,
 Estant tel que tu es. Mais d'y moy, ie te prie;
 Est-ce de ton bon gré que ceste fascherie
 T'est faite, où si tu es à ton peuple odieux
 Te hayssans ainsi par le vouloir des Dieux.
 Ou bien en blasmes tu ceux de ta parentelle
 Qu'on a persuadez, si tu auois querelle,
 De ne te secourir ? eussay-ie la roideur
 La force & la ieunesse ainsi que i'ay le cœur,
 Et que le braue fils d'Ulysse, où bien luy mesme
 Retournaist maintenant par le vouloir supresme,
 (Et ie l'espere encor) ie voudrois qu'on me fist
 Mourir que le premier la teste m'abbatist,
 Si ie ne leur donnois & malencôtre & perte,
 Pourueu que d'Ulysses la cour me fust ouuerte.
 Que si ie succumbois, & que dessous l'effort
 De plusieurs, seul ie vinsse à estre mis à mort,
 L'aymeroie mieux en fin chez moy perdre la vie
 Que d'endurer tousiours telle coyonnerie:
 Voir par des estrangers ma maison malmener,
 Mes seruantes chez moy souiller & vilener,
 Gourmander tout mon bien, voir tant d'iurogneries
 Tant d'indiscretions, & de forceneries,
 Fureter tous mes vins, manger mon bled en vert,
 Somme de ma maison faire vn piteux desert.

Auquel Telemachus. Amy, ceux de la ville
 Ne me hayssent pas, le vulgaire imbecille
 Ne me veut point de mal contre moy irrité.
 Et ie ne puis blasmer ceux de ma parenté,
 Qu'on a persuadez, bien que i'eusse querelle
 De ne me secourir de force mutuelle.

LE XVI. LIVRE

*Car Iupiter sous qui tout l'Olympe est soumis
 N'atoujours qu'un enfant en nostre race mis
 Le fort Arceſius n'eut d'enfant que Laërte,
 Laërten'eut qu'Ulyſſe, en ſa maiſon deſerte
 Il m'a laiſſé tout ſeul, aydè ny aſſiſté
 De perſonne du monde, ains pluſt oſt tourmenté,
 Meſme dans ma maiſon d'ennemis innombrables
 Car les hommes plus forts & les plus honorables
 Des iſles d'alentour, de Samos icy pres,
 De celle de Zacynthe obſcure de foreſts,
 De Dulichie, auſſi, meſmement de ceſte iſle
 De la propre Ithacha, rude, aſpre difficile,
 Tous ceux là ſont ches nous, deſirent d'eſpouſer
 Ma mere, & ce pendant ne ceſſent d'eſpuiſer
 Nos biens, nos reuenus. Elle ne les reſuſe
 Et ſi ie ne les accepte, ains touſiours les amuſe
 Et ne les reſoult point, & eux cet empendant
 Vont nos biens ſans reſpect rongant & gourmandant.
 Et poſſible bien toſt me turont ils moy meſme.
 Mais tout cela deſpend de la force ſupreſme
 Des grands Dieux tout puiſſans. Mais toy va viſtemēt
 Trouuer Penelope, aduertiy la comment
 Me voicy de retour ſain & ſauue de Pyle,
 Je t'attendray icy, n'arreſte guere en ville:
 Mais ne le d'y qu'à elle, & que nul pourſuiuant
 N'en aye deſſus tout ne nouvelle ne vent:
 Car ils ont coniuéré ma perte & mon dommage.
 Auquel reſpond ainſi Eumæ le paſtre ſage.
 J'entend; ie le feray. Mais ne pourrois ie aller
 Le dire à Laërtes, affin de conſoler
 Le bon homme affligé, qui combien que l'abſence
 D'Ulyſſes l'accablaſt, il prenoit patience*

Pourtant tant qu'il pouuoit, me snageoit, tracassoit,
 Et au trauers des champs le temps ainsi passoit
 Auec les seruiteurs, & substantoit sa vie
 En mangeant & beuuant quand luy prenoit l'enuye,
 Mais depuis ton depart, & qu'il a sceu comment
 Tu t'en estois allé, on dit certainement
 Qu'il ne boit, & ne prend viure quel qu'il puisse estre
 Et ne prend plus plaisir à nul labour champestre,
 Mais il demeure là sans cesse soupirant
 Et de son estomac tousiours soupirst tirant,
 Les forces de son corps entierement le laissent,
 Et ses os de douleur se mattent & s'abbaisent.

I'en porte vn grand ennuy, mais ie presse au dedans,
 Luy dit Telemachus, la peine que i'en sens.

Mais laissons Laertes & ses pleintes funestes,
 S'il falloit souhaitter, & que les Dieux celestes
 Me missent à choisir, Vlyses reniendroit.

Mais va t'en vistement Euma, va t'en tout droit
 Au lieu où ie t'ay dit, il n'est pas necessaire
 D'aller à Laertes, trop bien, dy à ma mere
 Que quelque chambriere aille à l'en aduertir
 En secret. Ce disant le presse de partir.

Il court, chausse soudain ses souliers, & habile
 Il prend droit son chemin vers les murs de la ville.

Mais son depart ne peut à Pallas se cacher,
 Qui fit qu'incontinent elle vint s'aprocher
 De la maison d'Emumae, elle se fit semblable
 A quelque grande Nymphé, & graue & venerable
 De taille & de beauté, scachant excellement
 Trauailer au mestier, & broder richement.
 Estant dessus la porte elle se fit paroistre
 Au fin Grec, mais son fils ne la put recognoistre.

LE XVI. LIVRE

Car la grand maiesté des hauts Dieux immortels
 Ne se laisse pas voir ainsi à tous mortels.
 Ulysses seulement la vit, aussi la virent
 Les chiens & nuls abbois pour elle en l'air ne firent
 Ils fuyent gemissans, fremissent tremblotans,
 Se retirent delà, & des flancs haletans,
 Pis sans tacitement se cachent en l'estable,
 Car Pallas leur faisoit un signe epouuantable:
 Ulysses s'en douta, sortit de la maison,
 Passa & la muraille & la grande cloyson
 Du logis vers les champs, il se renga vers elle:
 Adonc ainsi luy dit la deesse immortelle.

Du vieillard Laertes braue fils & vaillant,
 Race de Iupiter, prudemment conseillant,
 Il faut que maintenant à clair tu te reueles
 Et parles à ton fils, que plus tu ne te celes:
 Il vous faut consulter comme d'un braue effort
 Vous pourrez à ces gens donner cruelle mort.
 Il vous faudra delà tirer droit à la ville,
 Pren cœur, ie vous seray fauorable & facile,
 Ie seray pres de vous, ie vous assisteray,
 Combatray avec vous, & ne vous laisseray.

Elle dit, puis toucha de sa verge doree
 Ulysses, luy changea sa robe dechiree,
 Et mit autour de luy un bel accoustrement:
 Puis sa taille elle acrent de grace & d'ornement,
 Ses ioues elle vnit, osta son hasle extremes,
 Ses cheueux rebrunit & sa barbe de mesme,
 Puis s'estant retiree il r'entre vistement:
 Mais son fils fut saisi d'un grand estonnement,
 Et la peur le surprit. Ce changement estrange
 Fait qu'il baisse les yeux & son visage change:

*Il le pense estre un Dieu qui fit que my-transi
Il luy tint ce langage & luy parla ainsi.*

*Tu n'es plus celuy là que tu estois naguere
Mon hoste, tes habits & ta taille premiere
Sont grandement changez, tu es quelqu'un des Dieux
Qui vivent eternels sur le trosne des Cieux:
Sois nous doux, & subuien à nos grandes miseres,
Enten nous pitoyable & reçooy nos prieres:
Et dessus nos autels nous te sacrifirons
Agréable victime, & te presenterons
Dons grands & precieux, helas! soy nous propice.
Auquel respond ainsi le patient Vlysse.*

*Ie ne suis pas un Dieu, pour quoy donc me veux tu
Accomparer aux Dieux excellens en vertu?
Regarde me voicy Ulysses ton cher pere,
Pour qui tu souffres tant de peine & de misere,
Pour qui tu gemis tant, endurent à grand tort
Par ces presomptueux cas pires que la mort.*

*Ce disant, d'un amour ardent plus que la braise
Il luy ouvre les bras & tendrement le baise:
Mainte larme le long de ses ionues luy pend,
Vn grand fleuve de pleur sur le sein luy descend,
Il le tient sans cesser, & collé sur sa face,
De ses bras il l'estreint, il le serre, il l'embrasse.*

*Mais Telemach, qu'il fust son pere ne scauoit,
Et se le faire acroire encores ne pouuoit,
Si luy dit, tu mes pas Vlysses, n'y mon pere,
Mais un Dieu me surprend, qui vent que ma misere
Se rengrege tant plus. Certe un miracle tel
Ne se fera iamais par un homme mortel
Et n'estant pas un Dieu il n'aura la puissance
De remettre un vieillard en son adolescence.*

LE XVI. LIVRE

*Vieil nauquier, & couuert d'un habit pieceté
Tusemble ores un Dieu de l'Olympe vouté.*

*Il ne faut pas mon fils, luy respondit Vlysse,
Que ton ceur s'emerueille & moins qu'il serauisse
D'un tel estonnement, de voir ton pere icy.*

*Car un autre Vlysses que celuy que voicy
Ne reniendra vers toy. Mais me voicy le mesme
Que ie t'ay desia dit, qui reniens l'an vintiesme
Dedans mon cher pais, apres auoir esté
D'infinité de maux batu & tourmenté.*

*Ce que tu, me vois tel, ce n'est que l'œuvre estrange
De la forte Pallas, qui me faict, qui me change
Tout ainsi qu'il luy plaist, car elle a le pouuoir
De me changer en gueux, & puis me faire voir
Un ieune homme, vestu de robe riche & belle.*

*Il est facile aux Dieux de nature immortelle
De rendre les humains heureux ieunes & beaux,
Ou bien les renuersans les accabler de maux.*

*Ce disant il s'assit & Telemach plein d'ayse
Se fond entre ses bras, luy pend au col, le baise
Iette un haut & grand cry, & se fond tout en pleurs
Alors ils exhalloient ensemble leurs douleurs,
Fettans plus de regrets, que l'aigle à la main forte,
Où le vautour ne geind & ne se deconforte
Lors que le paysant emporte leurs petits,
Qui bequetoient encor sans plume dans leurs nids
Ains que pouuoir estendre en l'air leurs ayles fraîches.
Les pauvres desolez voletent sur les branches
Et y sont retentir leurs pleintifs lamenteux.
De la mesme façon lamentoient ils tous deux,
Et le Soleil se fut caché dans l'onde amere
Sur leurs pleurs, si le fils n'en eust tiré le pere*

Il luy dit donc ainsi : Quelles gens, quels vaisseaux,
 O mon pere tres-cher, t'ont conduit sur les eaux,
 Et rendu en Ithaque? Estant inaccessible
 D'y aborder à pié, & du tout impossible?

Je t'en diray, mon fils, toute la verité.
 Sont les Phaaciens pleins de fidelité,
 Luy dit lors Ulysses, gens experts dessus l'onde,
 Pilotes excellens s'il y en a au monde:
 Qui ont accoustumé sur les flots hazardeux
 D'en mener tout autant qu'il s'en adresse à eux.
 Frappé d'un fort sommeil sur le bault du navire
 Ils m'en ont enléué, & m'ont sans m'en rien dire
 Posé sur le riuage avec de grands presens
 Qu'ils m'ont fait en partant. Or, habits reluisans,
 Et choses de grand prix, que j'ay toutes mussees
 Et par l'aduis des Dieux souz le roc entassees.
 Or suis-ie icy venu par l'aduis de Pallas,
 Pour resoudre avec toy sur le sanglant trépas,
 Ou faut faire tomber ces faiseurs de desordre.
 Par ainsi, ie te pry conte les moy par ordre,
 Je veux sçauoir leurs noms, combien propres ils sont
 Aux armes, & quel nombre & quelles gens ils sont.
 Pour mieux pouruoir à tout: si nous pourrons cōbattre,
 Nous tous seuls tant de gens, & sans secours les battre,
 Ou bien si nous deuons des gens ailleurs chercher.

Auquel Telemachus. J'ay tousiours, pere cher,
 Ouy parler de toy, & de ton grand courage
 Quand il falloit combattre, & de ton aduis sage
 S'il falloit conseiller. Mais ton cœur entreprend
 Maintenant vn exploit émerueillable & grand,
 J'en suis hors de moy-mesme, & n'y a d'apparence
 Que contre force gens, forts & pleins de vaillance.

LE XVI. LIVRE

Deux s'aillent attaquer presomptueusement.
 Ne t' imagine pas qu'ils soient tant seulement
 Vne simple dixaine, ou bien vne vingtaine,
 Ils sont bien plus, le tout surpasse la centaine.
 Je les vay donc conter. Ils sont cinquante & deux
 Du bord Dulichien, braues & hazardeux,
 Ils ont six seruiteurs qui ne se lairront battre.
 De l'isle de Samos on en met six fois quatre:
 L'ombrageuse Zacynthe en armes deux fois dix,
 Et ceste isle d'Ithaque en fournit deux fois six
 Tous braues & vaillans. Puis Medon le trompette
 Ne bouge d' avec eux, & un diuin Poëte
 Qui tres-excellemment sçait ioüer & chanter:
 Et puis deux seruiteurs qui scauent apprester
 A boire & à manger. Si tu veux entreprendre
 D'attaquer tout cela, voy de ne te meffrendre,
 Et ne te hazarder si temerairement,
 Que tu ne vienne en fin acheter chèrement
 L'honneur que tu auois conceu en esperance.
 Mais si tu as ailleurs pratique & cognoissance
 Dont tu puisses des gens à ton ayse employer,
 Deuant que passer outre il y faut enuoyer.
 Voicy que ie te dy, respond alors Ulysse:
 Si le hault Iupiter & Minerue propice
 Combattent avec nous, pourray-ie auoir besoin
 De gens pour m' assister, ou me fault-il au loin
 Aller chercher secours? A ces mots Telemaque:
 Certes tu me produits, ô prudent Roy d'Ithaque,
 De braues protecteurs, qui seent residens
 Sur les nues du Ciel, & les Astres ardens,
 Qui sur les autres Dieux leur grand empire estendent,
 Et puiffans & haut ains sur les hommes se rendent.

Lors Ulysses luy dit : Ils auront de nous soin,
Et du mortel estour ne se tiendront pas loin,
Dès que nous entrerons contre eux à main ouuerte,
Et Mars se fera voir dans les tours de Laërte.

Doncques, dès que Titan haussera son beau chef
Retourne t'en, mon fils, & hante derechef
Au festin de ces gens, pry' les & les appelle,
Incontinent apres nostre pastre fidelle
Me menera vers eux, ainsi qu'un mendiant
Qui demande son pain, & qui se va pliant
De vieillesse courbé. Que si ceste canaille
Me fait quelque rudesse, & quelque coup me baille,
Endure tout d'un cœur patient & constant,
Voire quand ils m'iroient contre terre iettant,
Me fouleroient aux pieds, traineroient par la rue,
Mesmes me blesseroient. Pour cela que ta venue
Ne s'en esmeuve point, voy le benignement,
Tolere l'en ton cœur, mais pry' les doucement
De desister un peu de leur forcenerie.

Ils en feront refus, pource que leur furie
Est venue à son feste, à son poinct limité,
Et le iour est escheu de leur fatalité.

Or retien bien cecy. Quand Minerve la sage
A leur malheur m'aura inspiré le courage,
Je feray de la teste un signal. Sois discret,
Et sur tout pren bien garde à ce signe secret.
Toutes les armes lors & les bastons de guerre
Qui seront en la salle, oste les & les serre,
Emporte tout de là. Si quelqu'un plus rusé
En ne les voyant plus, demandoit aduisé
Que c'est qu'on en a fait, de parole courtoise
Et de mots blandissans, parle à luy & l'apaise:

LE XVI. LIVRE

Que s'est pour la fumee, & qu'ayant apperceu
 Ses armes se gaster à la vapeur du feu,
 Et que certainement elles n'estoient pas telles
 Qu'Ulysses les laissa, si claires ne si belles
 Comme quand il partit, tu les as fait oster.
 A ce faire qu'aussi t'a poussé Iupiter
 Pour preuenir vn mal: de peur qu'apres bien boire,
 Et Bacchus ayant eu sur leurs cerueaux victoire,
 Prenans quelque dispute, ils ne vinssent en fin
 L'un l'autre à se tuer, polluant le festin
 De fureur deshonneste, & par lourdes batailles
 Troubler les saints apprests des proches épousailles:
 Car les armes souuent tirent à question
 L'homme, de son humeur plein de contention.
 Pour nous deux seulement tu lairras deux épées,
 Deux boucliers & deux dards aux pointes bien trépees,
 Et rien plus. Car Pallas au point de contester
 Les circonuiendra tous, & le grand Iupiter
 Vains rendra leurs conseils. Voicy vne autre chose
 Qu'il faut que tu retienne, & que ie te propose.
 Si tu es mon vray fils, & si tu es sorty
 Vrayement de mon sang, sois sur tout aduerty
 Que nul, qui que ce soit, n'oye nommer Ulysse,
 Qu'en quelque part que soit ce mot ne retentisse:
 Non mesmes Laërtes, non mesmes le porcher,
 Non nul de là dedans, quelque fidelle & cher
 Qu'il te puisse estre, non Penelope ta mere,
 Mais Telemachus seul vny avec son pere.
 Nous considererons les façons & les mœurs,
 Et les deportemens de tous tes seruiteurs,
 Comme l'on se comporte & comme l'on se traite,
 Qui se gouuerne bien, & qui c'est qui regrette

*La perte de nos biens: Bref qui finalement
Ne s'en souciant point se porte arrogamment,
Qui nous tient à mespris, & qui nous deshonore.*

Et son illustre fils luy respondit encore.

*Mon pere, tu verras mon cœur & ma vertu,
Ie n'ay point le courage abiect ny abbatu:
Mais ie ne pense pas que soit à l'aduantage
De pas vn de nous deux, mais à nostre dommage:
Et ie te pry bien fort de le considerer,*

*Le temps te donnera prou loisir d'explorer
Les façons de nos gens: tandis les autres brisent,
Deuorent tout ton bien, & ta maison détruisent,
Sans moderation en leurs débordemens.*

*Tu pourras obseruer les ords comportemens,
Les Salles volupteuses de la plus part des femmes,
Leur luxe, leur ordure, & leurs actes infames,
Diffamans ta maison par leurs trains deshonteuses.
Mais quant aux seruiteurs qu'ils soient si tost tenteuses,
Ie n'en suis pas d'aduis, mais avec patience
Ils viendront à sortir en fin en euidence.
Si tu attends sur tout le miracle brillant
Du pere Iupiter son Egide branlant.*

*Ils deuisoient ainsi, quand on vit en Ithaque
Aborder le vaisseau qui porta Telemaque,
Ils touchoient le riuage & entroient dans le port.
Le nauire prend terre: adoncques chacun sort,
Et tous les espalliers remportent l'equipage,
Et les dons au logis de Clytius le sage.
Puis à Penelopé dépeschent viftement
Luy dire, que son fils retourné seurement,
S'en estoit allé voir aux champs le pastre Eumæe,
Mais qu'il auoit enioint la barque estre amenee*

LE XVI. LIVRE

À labry souz les murs, de peur que de frayeur
 La Reyne n'affligeast par trop son tendre cœur;
 Et ne plongeast en pleurs son sein & son visage.
 Le Pastre & le Herault portans mesme message
 Arriuoient par hazard ensemblement tous deux;
 Pour à la Reyne dire un propos si ioyeux.

Adoncque le Herault au milieu de la trope
 Des femmes dit ainsi: O chaste Penelope,
 Ton cher Telemachus est venu. D'autre part
 Eumeus plus discret en la prenant à part,
 Luy dit secrettement & tout au long sa charge,
 Et de son ambassade à elle se descharge:
 Ce faict, il prend congé, sort vistemment dehors,
 Et s'en va retrouuer diligemment ses porcs.

Mais des compeiteurs la cohorte cruelle
 Fut tres-fort contristee oyant ceste nouvelle,
 Ils sortent du chasteau pleins d'ire & de dedain,
 S'assemblent vistemment, & se trouuent soudain
 Hors la porte au conseil. Eurymachus commence
 Le fils de Polybus, à dire à l'assistance.

Amis, braue ieunesse & fidelle à l'effect,
 Quel voyage est-ce cy que Telemaque a faict?
 Que d'honneur, que de los, de brnit en toute sorte,
 Ceste entreprise icy luy acquiert & apporte!
 Bien que nous pensissions, pauvres d'entendement,
 Qu'il n'en viendroit à bout, & si heureusement
 Ne luy reüssiroit. Or il faut tout asteure
 Enuoyer à nos gens vne barque bien seure,
 Qu'ils sortent d'embuscade, & sans plus s'y tenir
 Qu'ils ayent sur les flots soudain à reuenir.

A peine auoit-il dit, que de sur la leuce
 Amphinome apperçoit vne barque arriuée

Fraîschement dans le port, ceux qui estoient dedans
 Les vns plians le voile, & les autres tenans
 Perches & auirons. Alors d'un doux sourire
 Il va trouver ses gens, & leur commence à dire:
 Il n'est ja de besoin d'envoyer de vaisseau
 Pour faire reuenir nos gens qui sont sur l'eau,
 Ils sont desja au port: s'ils ont sceu la nouvelle
 Aduertis par quelqu'un de la troupe immortelle,
 Ou s'ils ont apperceu d'eux mesmes s'eschapper
 Sur l'eau le galion qu'ils n'ont peu attrapper.
 Il dit, & ce-pendant du rinage ils approchent,
 Ils poussent contre terre, & leurs bastons accrochent.
 A terre ils font porter les armes viftement,
 Puis pour tenir conseil ils vont diligemment.
 Ils ne permettent pas que personne qui viue
 Ou soit ienne ou soit vieil, les approche ou les suyue:
 Mais les competeurs s'y trouuent seulement,
 Ausquels Antinoüs harangua promptement.
 Compagnons, la faueur de la troupe celeste
 Nous a par trop esté defaillante & moleste,
 Retirans ce garson du danger de nos mains.
 Nous auions sur les monts & rochers plus hautains.
 Posé de toutes parts guettes & sentinelles,
 Et demeurâmes là, tant que ses tresses belles
 Titan eust submergé dans les eaux d'Occident.
 Tant que dura la nuit au manteau morfondant
 Iamais dessus nos yeux le sommeil ne s'abbaisse,
 Nous courons çà & là, nous tracassons sans cesse,
 Nous faisons sans repos maint tour & maint retour
 Attendans & l'Aurore & le flambeau du iour:
 Embuschez, resolu de tuer Telemaque,
 Et d'esteindre le nom du madré Roy d'Itaque.

LE XVI. LIVRE

Et le voicy pourtant par ie ne sçay quel Dieu
 Eschappé de nos mains & sauué en ce lieu.
 Il ne faut toutesfois que nous perdions courage,
 Il faut qu'il meure icy, il faut qu'on le saccage,
 Qu'il tombe souz nos mains. Car tandis qu'il viura
 Ceste nostre entreprise onc ne reüssira:
 Il est prudent & fin, plein de ruse & malice,
 Et qui découurira tousiours nostre artifice.
 Le peuple outre cela desormais l'aimera
 Et ce qu'entreprenons du tout n'approuuera.
 Parquoy mes compagnons, concluons tous ensemble,
 Resoluons ceste mort, par auant qu'il assemble
 Le peuple & le conseil, il ne dormira point,
 Mais à tout tant qu'ils sont dira de point en point
 Ce qu'auons voulu faire, & qu'auons eu enuie
 Embuschez sur la mer de luy oster la vie,
 Où nous auons esté long temps pour l'attrapper,
 Et qu'à peine il a peu de nos mains eschapper.
 Le peuple, les bourgeois entenians cet affaire
 Enseront mal contens, entreront en colere,
 Muables, inconstans, sur nous soudain courront:
 Et s'ils ne nous font pis, d'icy nous chasseront,
 Nous renuoiront chez nous, si plus inexorables
 Ne nous forcent d'aller autre part, miserables,
 Errans, & vagabonds Si doneques vous auez
 Quelque fiance en moy, croire vous me deuez.
 Il est chez son porcher, allons y tout asteure
 Deuant qu'il en reuienne, attaquons l', & qu'il meure!
 Ou bien si vous voulez attendons le au chemin
 Embuschez, & ce coup qu'il sente nostre main.
 Puis tenons bon icy, prenons la iouyssance
 Des grands biens que sçauons y estre en abondance,
Vsurpons

Vsurpons le Royaume, entre nous partageons
 Les tresors, la maison, & i jamais n'en bougeons.
 Pour la Reyne, il luy faut donner vne demeure,
 Des biens, des reuenus, que fort bien on l'asseuré,
 Qu'on la contente bien, & qui l'espousera
 Auec elle, du tout paisible iouyra.

Mais s'il est arresté, que personne ne suyue
 Mon conseil salutaire, & que vouliez qu'il viue:
 Non seulement qu'il viue, ains qu'il succede encor
 Au regne de son pere, à son bien, à son or,
 Legitime heritier: qu'en repos il iouyisse
 D'un si grand reuenue que possedoit Vlysse.
 Sortons doncques d'icy, & plus ne rauageons
 Son bien, son reuenue, plus ceans ne mangeons,
 Mais que chacun cheZ luy doucement se retire;
 Que pour femme, de là, si tant on la desire,
 On l'enuoye en ce lieu chercher & demander;
 Et amiablement de son douaire accorder:
 Et qui plus donnera, obtienne en mariage,
 Si le sort luy dit bien, Penelopé la sage.

Il mit fin à son dire. Et tout tant qu'ils estoient
 Resterent sans parler, & silence prestoient.
 Alors Antinomis, fils illustre & splendide
 D'un Prince du pays, de Nisus l'Aretide,
 Estant comme le chef & principal amant
 Venu de la Dulichie abondante en froment
 Et riche en pasturage, & qui à Penelope
 Agreoit & plaisoit plus que nul de la trope,
 Pour ses propos courtois & son honnesteté:
 Car il estoit affable, orné de probité,
 Et de bon iugement. En se leuant commence
 A tenir ce langage avec grande prudence.

LE XVI. LIVRE

*Je ne trouue point bon que l'on mette la main
 Dessus Telemachus, cet acte est inhumain,
 Car il est fils d'un Roy : ie suis d'aduis qu'on prenne
 L'aduis de Iupiter, qu'on le suyue & sytienne.
 Si c'est sa volonté, le premier ie courray
 Aux armes, cela mesme à tous conseilleray,
 Le renuerſeray mort : mais aussi, si n'est telle
 La sainte volonté de la troupe immortelle,
 Quittez ceste entreprise. Aussi tost qu'il eut dit,
 Chacun conclud de mesme, & son aduis suiuit.
 Ils se leuent adonc, puis leur route reprirrent
 Au chasteau d'Ulyſſes, & sur les bancs s'assirent.*

*La Reyne cependant voulut se faire voir
 A ceux qui consumoient son bien & son auoir,
 Car elle auoit bien ſceu l'entreprise maudite,
 La resolution luy auoit esté ditte
 Par le Herault Medon, des traistres poursuyuans.
 Elle vint donc à eux ses filles la suiuanſ,
 Et comme elle fut pres de la bande cruelle,
 De son voile couurant l'air de sa face belle:
 Au fier Antinoüs elle dit en courroux.*

*Méchant Antinoüs, cruel par dessus tous,
 Plein d'iniure & de tort, conseiller tres-inique,
 Est-ce toy que l'on nomme à haute voix publique
 Par la ville d'Ithaque, entre tous tes pareils
 Le meilleur à bien dire, & le prime en conseil ?
 Certes, tu n'es point tel. Et qu'est-ce, ô plein de rage,
 Que tu vas machinant la mort & le carnage,
 Sur mon Telemachus ? As-tu point redoué
 D'encourir le supplice aux meurtriers appresté,
 Pour leurs méchancetez ? Desquels Iupiter mesme
 Est tesmoin du plus hault de sa voulte supresmée*

Quoy? quelle sainteté d'ainsi s'entretenir,
 Et miserablement sur le sang se ruer?
 Ne te souvient-il point comme autresfois ton pere
 S'enfuit en ce lieu, euitant la colere
 Du peuple contre luy grandement irrité,
 A cause qu'il auoit, plein de temerité,
 Couru & rauagé sur ceux de Thesprotie,
 En suiuant les larrons pirates de Taphie?
 Or les Thesprotiens estoient lors nos amis,
 Ils l'eussent massacré, eussent en pieces mis
 Son cœur, eussent destruit ses biens avec sa vie,
 N'eust esté qu'Ulysses appaisa leur furie,
 Dont tu manges le bien, dont, ô méchanceté,
 Tu recherches la femme & sa pudicité,
 Dont tu poursuis l'enfant par trahison amere,
 Ammoncelant, méchant, à sa dolente mere
 Tristesse sur tristesse, esmoy dessus esmoy.
 Mais regarde moy bien, ie te commande à toy,
 De desister en fin de ta folie infeste,
 Et si feras fort bien de contenir le reste.

A Eurymaque apres de dire est eschappé:
 O fille d'Icarus, sage Penelopé,
 Assure ton esprit, chasse toute ta crainte,
 Et iette au loing la peur dont ton ame est atteinte,
 Personne n'est icy si hardy poursuiuant
 Que de ietter les mains sur ton fils, moy viuant,
 Car ie te veûx bien dire, & pour toute assurance,
 Que le sang coulera sur le fer de ma lance
 De celuy qui voudra luy faire nul excès.
 Car, i'en ay souuenance, autresfois Ulysses
 M'a faict, & fort souuent, cet honneur de me prendre
 Petit sur ses genoux, & de sa main me tendre

LE XVI. LIVRE

*Quelque chose à manger, & seant en son sein
 De doux vin me bailler son grand verre tout plein.
 A ceste occasion dessus tous ceux d'Ithaque,
 Et plus qu'homme viuant i'aimeray Telemaque:
 Qu'il se repose en moy, qu'il assure son cœur,
 Et de tous ces seigneurs qu'il n'aye point de peur,
 Je le garenty d'eux : au reste, nul n'eute
 Ce qui prouient de Dieu, & n'y a point de fuite.*

*Il luy disoit ainsi, & l'alloit exhortant
 De s'assurer de luy. Le traistre nonobstant
 Au dedans de son cœur premedite & machine
 Au Prince Telemach' trahison & ruine.*

*Mais la Reyne, au plus haut & au plus eminent
 Du superbe chasteau soudain s'en retournant
 Se retire en sa chambre, & pleine de tristesse
 Déploire en soupirant son Ulysses sans cesse,
 Jusqu'à tant que Pallas la Deesse aux yeux vers
 Luy eut ses yeux pesans d'un doux sommeil couuers.*

*Or se faisoit-il tard, quand le porcher champestre
 Arriua vers le fils, & le pere, son maistre,
 Qui dedans la maison apprestoient à manger,
 D'un porc aagé d'un an qu'ils venoient d'égorger.
 Au mesme instant Pallas la belliqueuse vierge
 Reuint vers Ulysses, le toucha de sa verge,
 En sa forme senile à l'instant le remit,
 Et ses haillons rompus à l'entour de luy mit,
 De peur que le porcher ne vint à le cognoistre,
 Et à Penelopé n'allast faire apparoistre
 Son retour. Lors à luy Telemachus accourt:
 Te voicy donc, dit-il, quelle nouuelle court?
 Ceste belle embuscade est elle reuenue?
 Ou, sont-ils là tousiours dessus mon aduenue?*

*M'aguettans au retour? Auquel ainsi Eumé.
 Je ne me suis point trop de ce fait informé,
 J'ay eu soin seulement de faire mon message,
 Et d'informer de toy Penelopé la sage,
 Et puis m'en reuenir. Mais plustost que de moy
 Elle auoit desia eu des nouvelles de toy,
 A cause que de tes gens si tost qu'ils arriuerent
 Un trompette soudain à ta mere enuoyerent.
 Mais voicy bien un fait que j'ay veu de mes yeux,
 Je m'assis en allant dessus un tertre vieux
 Au dessus de la ville, on l'appelle Hermee,
 D'où ie vy arriuer vne fregate armee,
 Toute pleine de gens, chargee pesamment
 D'armes & de bastons luisans extremement:
 C'estoient eux, que ie pense, & si n'en puis que dire.
 Il dit, & Telemaque alors se prit à rire,
 Son pere regardant, mais le porcher ne sceut
 Onques y prendre garde, & ne s'en apperceut.
 Eux tousiours traueillans le soupper apprestèrent,
 Puis quand ils eurent fait à l'aise banqueterent,
 A plein rassasiens leur estomac presse,
 D'un repas suffisant, mais l'appetit cesse,
 Et la soif appaisée, alors ils s'endormirent,
 Et les dons gracieux du doux sommeil ils prirent.*

Fin du seiziesme Liure.



LE DIXSEPTIESME LIVRE
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Elemaclus reuient en la ville, il narre à sa mere les principaux pointcs de son voyage. Eumæus au einc Vlysses à la ville. Il est iniurié par le chemin, & frappé par son maistre Cheurier. Il entre où les poursuyuans banquettoient: vn vieux chien le reconnoist, & puis meurt. Vn des poursuyuans le frappe. Eumæus retourne aux champs; & Vlysses demeure en la ville.

AUTRE SOMMAIRE.

*Entrant chez luy son chien le reconnoist encore,
Mais vn fier poursuyuant l'outrage & deshonore.*

Ainsi que la belle aube au Ciel apparoissoit,
Le cher fils d'Vlysses Telemaque, agenoit
Ses souliers à ses pieds, sa lance fort agile
S'accommodoit en main, prest d'aller à la
Puis dit à son porcher: Ie m'en vay de ce pas (ville,
Voir ma mere au chasteau: car ie ne pense pas
Qu'elle puisse iamais mettre fin à sa plainte
Qu'elle ne m'ait reueu, tant elle est en grand' crainte.
Or pour nostre hoste icy, ce pauvre malheureux
Qui s'est fourré ceans, voicy ce que ie veux:

Ameine l'en la ville, afin qu'il y mendie,
 Qu'il y cherche son pain & demande sa vie,
 Qui enuie en aura luy pourra subuenir,
 Pour moy ie ne scaurois à tant de gens fournir,
 Ayant tant de soucy, plein de tant de misere,
 D'affaires accablé s'il s'en met en colere
 A son dam, i'aime mieux dire la verité.

A cela Ulysses. Amy, de mon costé
 Ce n'est pas mon desir, i'y serois inutile,
 Puis il faiçt bien meilleur chercher en vne ville
 Son pain, que par les champs : qui enuie en aura,
 Selon ses facultez, à manger me donra,
 Car ce n'est point mon faiçt de hanter aux villages,
 Ne pouuant m'acquitter de ces charges sauvages.
 Va donc quand tu voudras, & ie suiray bien tost
 Le guide que i'auray, tout souchain que le chant
 M'aura desengourdy, & l'air sera paisible.
 Bien que ces haillons cy me pesent au possible,
 Mais de peur qu'au matin ie ne gelle transi
 Ie les porte, & la ville est un peu loing d'icy.

Il parloit, & son fils à grands pas s'achemine,
 Sorty qu'il fut delà, machinant & ruine
 Et mort aux poursuyuans. Quand il fut arriné
 Au superbe palais richement esleué,
 Contre vne grand colombe il appuye sa lance,
 Passe le seuil de l'huis, dans la maison s'aduance.
 Sa nourrice Euryclee en entrant l'apperçoit
 La premiere de tous, des peaux elle agençoit
 Sur des sieges diuers. En larmes ruisclante
 Elle va droit à luy, & mainte autre seruante
 Le vient enuironner, & toutes à l'enny
 Courent pleines de pleurs tout à l'entour de luy,

LE XVII. LIVRE

L'embrassent de grand' ioye, & de façon honneste
Luy baisent mille fois & les mains & la teste.

La Reyne de sa chambre accourt hastiuement,
A Diane, à Venus semblable entierement,
Embrasse son cher fils, toute surprise d'aise
Et le front & les yeux & la teste luy baise,
Puis pleurant tendrement elle luy dit ainsi.

Te voicy donc en fin mon fils, mon cher soucy,
Ma tresdouce lumiere, & ma seule fiance,
Qui te pensoit iamais reuoir, mon esperance,
Depuis que tu osas de ce lieu déloger
Pour t'en aller à Pyle, & par maint grand danger
Dessus la mer, chercher nouvelles de ton pere?
Mais dy moy, comme est tu reuenu voir ta mere?

A qui Telemachus. Ma mere, ie te pry'
Ne me vien dauantage attrister de ton cry,
Qui ay la dure mort eschappée à grand' peine,
Mais plustost laue toy de pure eau de fontaine,
Pren tes plus beaux habits, pare toy comme il fault,
Et t'en retourne avec tes seruantes là hault.
Là, aux Dieux tout-puissans, pour les rendre propices
Vouë de cent Toreaux solennels sacrifices,
Si Iupiter nous donne vn iour de nous venger
De ceux qui sans raison nous viennent outrager.
Ie m'en vay à la ville, afin que ie retire
Vn mien amy venu avec moy au nauire,
Et qu'avec mes amis sur le port i'enuoyay
Quand ie voulu partir, & Peyree en chargeay
De le mener chez luy, de luy faire grand chere,
Et luy porter honneur. Il disoit, & sa mere
N'y faillit nullement. A donc elle tira
Ses precieux habits dont elle se para,

S'estant premier lauee. Et souleuant sa face
 Aux puissans Dieux voua, s'ils luy faisoient la grace
 De se venger vn iour de ses mechants hayneux,
 De leur sacriffier offrande de cent bœufs.
 Lors Telemachus sort de sa maison muree
 Son iauelot en main à la pointe ferree,
 Deux grands dogues puissans ses pas legers pressoient
 L'accompagnoient suiuanis, & point ne le laissoient,
 Pallas soufla sur luy vne majesté graue,
 Vn port respectueux, vne demarche braue,
 Les yeux de tout le peuple à soy il attiroit,
 Et sa belle façon tout le monde admiroit.
 Mesmes les poursuiuanis autour de luy se pressent,
 Bien veignent son retour, le flattent, le caressent,
 Mais dedans leur courage ils l'alloient menacant
 Mais luy sans s'arrester va plus outre passant
 A ceux qui luy portoient vne amitié entiere
 Et qui estoient amis de tousiours de son pere:
 Tels qu'estoient Antiphus, Mentor, Alitherses.
 Tout ioignant d'eux s'assit le preux fils d'Ulysses,
 Eux s'enqueroient de luy, quand deuers eux s'aduance
 Par la ville marchant, Peyra, braue à la lance
 Et son hoste amenant. Telemachus le vit
 Se tournant, & Peyra le preuenant luy dit.

Telemaque, enuoy moy en diligence grande
 Les filles du logis, affin que ie te rende
 Les dons que te donna le Roy Menelaus.
 Auquel le fils d'Ulysse. ô loyal Peyrens
 Nous ne scauons encor quelle fin pourront prendre
 Nos affaires presents, il faut vn peu attendre.
 Que si les poursuiuanis d'un violent effort
 Seruant dessus moy me venoient metre à mort,

LE XVII. LIVRE

Et partageoient entre eux mes hardes paternelles,
 F'ayme bien mieux à toy ces commoditez belles
 Qu'à ces cruelles gens. Mais si i'en viens à bout
 Et les fais tous mourir, raporte moy le tout
 En ioye en ma maison. Il acheue le dire,
 Et le pauvre estrangier de ses mains il retire
 Et le mene au chasteau, eux estans arrivez
 Au palais somptueux richement esleuez,
 Soudain de dessus eux leur manteaux ils osterent,
 Et sur les riches lits leurs vestemens ietterent,
 Puis entrerent au bain aux bien-polis carreaux,
 Se lauerent au pur des nettoyantes eaux:
 Quand ils furent lauez par les nymphes gentilles,
 Oints des douces liqueurs des odorantes huyles,
 Ils prennent leurs manteaux, & iettent dessus eux
 En sortant hors de l'eau des habits precieux.
 Ayants laiss' le bain pour s'assoir ils se rendent
 Sur les sieges luisants, & les filles leur tendent
 De l'eau pour se lauer, leur main va suportant
 La riche aiguierie d'or, d'où l'eau claire sortant
 Tumble dessus les mains, & delà coule l'onde
 Dans le bassin d'argent à l'entourneure ronde.
 Apres, dressans la table on aparte le pain
 Qu'on pose deuant eux, & puis on sert soudain
 Viures en quantité & grande & abondante
 De ce qui se trouua prest pour l'heure presente.
 Et la Reyne à la porte estant assise bas
 A l'opposite d'eux, de ses doigts delicats
 Sa laine retordoit. Eux ce pendant se iettent
 Sur les viures fumans, & de bon vin se traittent.
 Quand la soif fust esteinte, & l'appetit passé,
 Penelopé a son fils à dire a commencé

Il vaudra mieux, mon fils, qu'en haut ie me retire
 Me iettant sur mon liét où sans fin ie soufpire,
 Et qu'ont mouillé mes yeux continuellement
 Depuis le triste iour, que trop cruellement
 Vlysses s'en alla dessus les flots humides
 Faire la guerre à Troye avec les deux Atrides:
 Puis que tu ne veux pas encor m'acertener,
 Auant que ces fascheux viennent m'importuner.
 De ce que tu as sceu du retour de ton pere.

A qui Telemachus: Ie te diray, ma mere,
 Tout ce que i'en ay sceu selon la verité,
 I'ay esté vers Nestor à Pyle sa cité,
 Où ce Roy me receut d'un aussi franc courage
 Qu'un sien fils reuenant de quelque long voyage,
 Apres un bien long-temps. Telle reception
 Me fit il me monstrant pareille affection
 Qu'à ses propres enfans de louange immortelle
 Et d'honneur glorieux. Mais d'auoir sceu nouvelle
 Si mon pere estoit mort, ou s'il estoit encor
 Sur la terre viuant, le bon homme Nestor
 N'en auoit rien appris, bien me donna. til guide
 Affin de me mener deuers le ieune Atride
 Qui auoit combatu deuant Troye autresfois,
 Me fournissant de char, de cheuaux, de harnois
 Ie vylà de ces yeux ceste Helene tant belle
 Pour laquelle on alla à Troye, pour laquelle
 Les Troyens & les Grecs ont souffert tant de mal
 Ont souuent combatu sous un destin fatal,
 Ont eu tant de trauaux. Ce Roy me fit demande
 Pourquoi ie venois voir Lacedamon la grande:
 Ie luy en dy la cause, & en ces mots suiuan
 Dessus l'heure il me dit. Las! que ces poursuiuan

LE XVII. LIVRE

Effeminez qu'ils sont, lasches de cœur en somme
 Ont de sir de monter dessus le lit d'un homme
 Braue fort genereux, plein d'actes triumphans!

Comme vne biche ayant nourry ses petits fans
 Qu'elle auoit enfanté dessous les frais ombrages
 D'une verte forest, sous les feuillus ramages,
 Et s'en voulant aller pasturer dans le fonds
 D'une herbeuse vallee, ou sur le haut des monts
 Laisse inconsiderée au fond de l'ancre horrible
 D'un farrousche lyon, monstrueux & terrible
 Ses fans s'entreiouans, qui reuenant en fin
 De queste, ayant perdu sa peyne, & mort de faim
 Rencontre ces tendrons, aguise alors sa rage,
 Se iette dessus eux, les brise, les saccage
 Eux foibles, luy trop fort. Ainsi en adniendra
 De ces beaux poursuiuans. Ulysses reuiendra,
 Plein de iuste dedain, & du fer de sa lance
 Les iettant roides morts prendra sur eux vengeance.

Que voulussent Phabus, Iupiter l'immortel,
 Et Pallas, qu'Ulysses maintenant reuint tel
 Qu'il estoit en Lesbos, lors que de longue aléne
 Et de force de bras il ietta sur l'arène
 Un Philometides, encontre luy luttant
 Et de peyne & sueur brauement resistant:
 Il le renuersa bas de vertueuse adresse,
 Dont le louerent fort tous les princes de Grece,
 Et en eurent plaisir les Rois ses compagnons.
 Qu'asteure fust il tel, parmi ces beaux mignons
 L'espee dans la main. Ceste troupe effrence,
 Les nopces maudioit & l'infauste Hymenee
 Car tous sur les carreaux il les renuerseroit.
 Et leur aine & leur sang ensemble verseroit.

Or voicy la responce & feable & certaine.
 Sur ce que tu desire & dont tu es en peine,
 Ny deçà ny delà ie ne declineray
 Et rien qui soit du faict ne te deguiferay:
 Mais ce que i'en apry du vieillard Dieu Prothee,
 Dont la responce en fin veritable est iettee,
 Tu le scauras au vray. Dessus la haute mer
 Qui furieusement faict les flots escumer,
 Dans vne isle à l'entour dequi l'onde se glisse,
 Le vieillard me disoit auoir veu ton Vlysse
 Endurant mille ennuis sous le toict ombrageux
 De Calypso la Nymphé aux blondoyans cheueux,
 Qui là le retenoit, & ne vouloit trop fiere
 Luy donner son retour en son Ithaque chere.
 Il n'auoit là n'y gens, ny rames, ny vaisseau
 Avec lesquels il pust se remettre sur l'eau.
 C'est toui ce que m'en dit l'Atride, braue aux armes,
 Bon à la lance, & fort entre tous les gendarmes.
 Cela faict, ie re pry mon chemin vistement,
 Et m'en reuins icy par mer heureusement,
 Car les Dieux immortels le bon vent me donnerent
 Et dans mon doux pais soudain me ramenerent.
 Quand il eut acheué, vne forte douleur
 Saisit de Penelope & l'esprit & le cœur.
 Lors Theoclymenus le prophete honorable,
 L'augure non menteur, & deuin veritable
 Se prit à luy parler, Femme du tolerant
 Ulysses, celuy là est encor ignorant
 De l'aduenir caché, mais entends ma parole,
 Ie ne te diray rien de faux ny de frinole,
 Mais toute verité. Et i'en vay attester
 Le premier des hauts Dieux le puissant Iupiter.

Et ceste table apres sainte & hospitaliere
 Où vous m'avez receu d'amitié singuliere,
 Et la maison encor du diuin Vlysses
 Où vous m'avez donné si favorable acces
 Et m'avez recueilly: Asteure mesme Vlysse
 Ou est dans son pais, ou se rampe & se glisse
 Espiant finement le mal qu'ont proietté
 De faire ces amans, & leur indignité:
 A l'heure que ie parle il resuasse, il medite
 Comme il se vanger a de ceste gent maudite
 Et les pourra conduire à leur dernier destin.
 l'en ay veu de mes yeux le presage certain
 Estant dessus la nau. Tu le vis Telemaque.

Auquel ainsi parla la femme au Roy d'Ithaque.
 Ainsi fust, ô mon hoste, & le bon Iupiter
 Voulust de ce bon-heur mes deux yeux contenter:
 Certes tu receurois & de mon franc courage
 Et de mon amitié vn digne & riche gage,
 Tant de dons, tant de biens, que qui te trouueroit
 Par voye ou par chemin bien-heureux te diroit.

Ils denisoient ainsi, & toute la cohorte
 Des amans, ce pendant iouoit deuant la porte,
 A ietter le palet, à l'espien esbranler,
 Ou à faire sifler les flesches parmy l'air,
 C'estoit au mesme lieu où deuant ils ietterent
 Leur malheureux dessein & traistres comploterent.

Le souper s'aprochoit & les pastres venoient
 Qui des lieux d'alentour les montons amenoient
 Comme les autres iours: quand Medon le trompette
 Le plus aymé de tous, de façon plus discrete,
 Qui faisoit la despence, & le tout conduisoit,
 S'aprochoit des ioueurs & ainsi leur disoit.

Princes qui s'batez icy vostre iuennesse
 A iouer, à tirer, il s'en va temps qu'on cesse
 Et qu'on vienne au chasteau pour entendre au manger.
 Sus donques leuez vous. Il n'y a pas danger
 Quand le temps est venu de s'aller metre a table,
 Et des aller remplir d'un repas profitable.
 Il finissoit, & eux vistement se leuoient
 Et prenans son chemin au chasteau le suiuoient.
 Comme ils furent entrez dans les maisons royales,
 Sus les planchers hautains des plantureuses sales,
 Dessus les riches lits, ils posent leurs manteaux,
 Commencent de plus beau à iouer des cousteaux,
 Tuent les gras montons aux cornes mal dressees,
 Les camuses brebis, les cheures engressees,
 Ils ne pardonnent point aux pourceaux herissez
 De soyes & setons, & si n'en ont assez,
 Ils tuent un toreau suinant la grande troupe,
 Et chacun en morceaux & en pieces le coupe.
 Ce pendant qu'ils faisoient ces dissolus exces
 Eumeus le porcher, & le gueur d'Ulysses
 Commencent leur chemin pour venir a la ville.
 Si luy dit Eumeus, pastre sage & habile.
 Amy, puis que tu veulx t'aller donc promener
 Iusques en la cite, ie m'en vay t'y mener,
 Comme on m'a commande. Combien que mon enuie
 Fust de te voir long temps en nostre compagnie,
 Te voulant ordonner garde sur mes troupeaux
 Et l'un des compagnons qui touchent mes pourceaux.
 Mais i'ay creint que le Royne m'en fist pire chere
 Et ne s'en courroucast. Car l'ire, la colere
 Des maistres est tousiours à craindre, & leur fureur
 Doit à leurs seruiteurs causer de la terreur,

LE XVII. LIVRE

Mais mettös nous aux chäps: car la plus grã d partie
 Du iour, descend de sia, hors du midy sortie.
 Et dedans peu de temps le serain tumbera
 Qui frais & morfondant du froid nous donnera.

A luy le Neriin, dont la grande sagesse
 Fleurit en bon conseil, ceste responce adresse.
 I'enten ce que tu dis & fort bien le concoy,
 Mettons nous en chemin, & marche devant toy,
 Ten moy quelque baston: si tu n'en as, esbranche
 De quelque arbre bien droit vistement vne branché
 Pour m'appuier dessus: car sous mes pieds ie sens,
 Ces chemins raboteux, malaisez & glissans.

Il dit, puis sur son dos il ietta sa besace,
 Vilaine dechiree, apiecetee & grace,
 Qu'une vieille couroye & quelque usé cordon
 soustenoient, & Eumæ luy tendit vn baston.
 Ils se mettent aux champs, les pastres demeurèrent
 Avec les chiens veillans & les troupeaux garderent.
 Mais le pasteur Eumæ menoit alaigrement
 Le Roy en sa cité, semblant entierement
 A vn pauvre, à vn gueux: deschiré, miserable,
 Courbé sur vn baston, ridé, vicieux efroyable.
 Ils s'aduanceoient toujours tirans à la cité
 Et ià touchoient des pieds le canal argenté
 De la belle fontaine, où tous ceux de la ville
 Venoient puiser de l'eau qui clairement distile
 Qu'autresfois Ithacus, & Neritus encor
 Auoient edifiee avecques Polyctor:
 A l'entour de la source vne forest hautaine
 D'aulnes grands se haussoit, & la fresche fontaine
 D'un roc iettoit sans fin son surion perennel.
 Dessus estoit construit vn autel solennel

Consacré

Consacrè a l'honneur des nymphes fontanieres
 Sur qui les pelerins & passans ordinaires
 Pour leur voiage heureux les deesses prioient,
 Faisoient effusion & leur sacrifioient.

En ce lieu iustement les trouua Melanthee

Le fils de Dolius, à la mode vsitee,

A la ville touchant deux meres de cheureaux

Pour traiter les amans : deux autres pasturaux

Venoient apres aussi. Si tost qu'à l'impourueue

Sur ces deux pauvres gens il eut iette sa veue,

Cent mille maudissons encontre eux il ietta,

Et bouillans de courroux iniures eclata

De son cœur forcenè. Si dit à voix hautaine:

Vraymant un malheureux maintenant nous amene

Vn autre malheureux & costumierement

Iupiter a parie, & ioint ensemblement

Le pareil au pareil. Mais, ô porcher indigne,

Ensin on pense tu mener ce gueux insigne

Ce ventre mort de faim, qui nous destruirea tout,

Et qui de porte en porte, & d'huis en huis, debout,

Aura de force coups les espaules confites,

Et en vain fripera les plats & lechefrites.

Mais si tu as vouloir de m'en accommoder

Pour demeurer aux champs & le bestail garder,

Pour porter à mes boucqs quelquesfois du fourage,

Au moins boiroit il là tout son soul de laittage,

Et ses membres deffaits, bien nourry qu'il seroit,

Aux champs en trauaillant soudain raffermiroit.

Mais trop accoustumé a sa queste vilaine

Je voy bien qu'il n'est pas pour prendre tant de peyne,

Il ne fera iamais que gueuser, quaymander,

Et bribes & morceaux d'huis en huis demander.

LE XVII. LIVRE

Mais ie te iure bien que si ie le rencontre
A la porte du Roy, il aura malencontre,
Sieges, bancs escabeaux à sa teste courront,
Et dru par le chasteau dessus luy voleront.

Ce disant il s'aproche & dessus luy s'eslance,
 Et de grands coups de pieds indignement l'offence
Mais Ulysses tint ferme & point ne s'esbranla,
N'en quitta le chemin, & long-temps vacilla
Si d'un coup de baston il luy fendroit la teste
Et l'estendrait tout mort. Là dessus il s'arreste,
Patiente. & retient son esprit irrité.

Mais le porcher esmeu de telle indignité
 Le reprend aigrement. Se tourmente, l'accuse,
 Et s'adressant aux Dieux de ces parolles use,
 Leuant les mains en haut. Fille de Iupiter
 Naiades, qui daigneZ ces sources frequenter,
 Si iamais Ulysses offrit souefue offrande
A vos diuinitez, soit petite, soit grande,
Bruslant sur vostre autel les gresses des roreaux,
Les tendres agnelets, les folastres cheureaux
Dont le parfum montoit iusques dans vos narines,
Exaucez ma demande, ô pucelles diuines,
Ramenez nous bien tost Ulysses en cel lieu
Sous l'aspice ioyeux d'un favorable Dieu,
Qui le conduise plein de force & d'assurance,
Afin de t'abaisser ceste fiere arrogance,
Et ce cœur orgueilleux te rompre & dissiper,
Cruel & violent que tu es, de fraper
Sans raison ce pauvre homme, & de telle furie.
Et tu ne pense pas qu'on scait si bien ta vie,
Tu ne bouges iamais de la ville, & fondant
En plaisirs, perds le temps. Aux champs oetempendât

Les larrons de garçons, peste contagieuse
Du bétail, mettent tout en ruine honteuse.

Auquel ainsi respond le cheurier Melanthé.

O Dieux, qu'a dit ce chien impudent, eshonté?
Si ie l'empogne un coup, sur vne barque agile
Ie le feray mener bien loing hors de ceste isle,
Et tireray de luy force commodité.

Qu'aussi bien Apollon au bel arc argenté
Veille des aniuor dhuy, dans sa propre demeure
Tuer Telemachus, ou que plustost il meure
Dessous les poursuiuans, que pour certain c'est fait
Du retour d'Ulysses. Ce disant, il se met
A cheminer & eux le suiuoient à la trace.

Il arriue au chasteau le premier, & prend place
Entre les poursuiuans: & s'assied instement
Aupres d'Eurymachus, qui l'aymoit grandement
Aussi tost vn chacun à manger luy presente
L'escuyer la viande & le pain la seruante.

Mais le Dulichien & le pastre aprochoient
Du palais, & desia leur oreilles touchoient
Les sons harmonieux de la lire amoureuse,
Qu'aux accents, aux accords de sa voix doucereuse
Phemius marioit, les esprits rauissant
Et de son art diuin les cœurs estouissant.

Lors Ulysses prenant le pastre par la dextre
Luy dit en la serrant. Euma, porcher champestre,
Voicy vn beau palais, ie pense que ce soit
La maison d'Ulysses, assez on l'apperçoit
Et le peut on inger sans nulle controuerse:

Des autres elle est fort dissemblable & diuerse.
Vne grande muraille, & mainte haute tour
Auec de forts barreaux l'environnent autour,

LE XVII. LIVRE

Qui outre sa beauté la rendent bien plus forte
 Elle se va fermant de double forte porte,
 Et de doubles verroux, digne de resister
 Contre un effort de guerre & de le supporter.
 Je croy que là dedans on banquette, on festine,
 I'en sens monter l'odeur iusques dans ma narine,
 I'entens outre cela la musique & le son
 D'une lire accordee au miel d'une chanson,
 Musique, lire, son, que les Dicux delectables
 Ont sacrez aux plaisirs des agreables tables.

A ces mots Eumæus. Tu nes pas imprudent,
 Et vas bien à propos ces choses regardant.
 Mais aduisons un peu comme nous deuons faire,
 Veux tu faire au chasteau la pointe la premiere
 Parmi ces poursuinans, & ie demeureray.
 Ou, veux tu demeurer, & ainsi i'entreray,
 Mais vien, bien tost apres, que quelqu'un ne t'atrappe
 Quand tu seras dehors, ne te pousse & te frappe.
 Auquel dit Vlysses, ce que tu dis est vray,
 Et ie t'entens fort bien, va tost, ie te suiuray:
 Ie ne suis aprentif aux coups ny aux iniures,
 I'ay paty, i'ay souffert maintes fortunes dures
 En guerre, en terre, en mer, & de tout ataqué
 Le courage, le cœur ne m'a iamais manqué.
 Vienne ce qui pourra, car il est impossible
 De pouuoir resister au ventre irremissible,
 Et de le faire taire, il donne trauaux maints
 Et tourments infinis aux mal-heureux humains:
 Il excite aux combats les nauires armees,
 Les batailles esmeut deffous Mars animees
 Les barques porte-bancs pousse avec tout effort
 Portans aux ennemis & la guerre & la mort.

*Eumae & Ulysses contoiēt ainsi merueilles
 Quand un vieux chien haussa la teste & les oreilles
 Couché là de son long. Argus estoit son nom,
 Il estoit à Ulysse au gborieux renom:
 Il le nourrit petit, mais il n'en iouyt guiere
 Qu'il luy fallut aller à la guerre estrangiere.
 Mais certains ieunes gens le dresserent tandis
 Pour lieures, pour cheuriels & pour cerfs peu hardis
 Et pour lors il gisoit chetif & miserable
 Sur le siens qu'on iettoit deuant l'huis de l'estable,
 Et que les charretiers deuoient bien oster,
 Et sur les champs d'Ulysse en apres le porter.
 Là donc gisoit Argus, chassé pour sa vieillesse
 De mouches tout couuert qui le piquoient sans cesse,
 Il recogneut pourtant son maistre, & blandissant
 Bellement de la queue & l'oreille baissant
 Semble le bien-ueigner: Mais il n'eut pas la force
 De se traîner à luy. Il n'auoit que l'ecorce
 Et la peau sur le dos. Il le recogneut bien,
 En pleura, mais Euma toutesfois n'en vit rien.
 Si luy dit Ulysses. Voila vn cas estrange,
 De voir vn si beau chien sur le siens, dans la fange
 Je voudrois bien scauoir s'il auroit point esté
 Quelque chien de courage & de legereté,
 Ou si on l'a nourry comme beste inutile
 A quelque œuure que soit impropre & malhabile,
 Comme on en voit aux cours des grands souuent esfois
 Qui ne seruent de rien, que de plaisir aux Rois.
 Ce chien la fut à vn, luy respondit Eumae,
 Dont l'ame est maintenant de la mort consumée.
 Que s'il auoit encor l'agilité du corps
 La force & la beauté comme il auoit alors,*

LE XVII. LIVRE

*Que le fort Ulysses le prudent Laërtide
 Marcha sous les drapeaux du magnanime Atride.
 Tu t'esmeruerois de sa legereté,
 De sa force de corps & plus de sa beauté.
 Nulle beste aux forests ne fuyoit sa vitesse,
 N'eschappoit deuant luy, tant eust elle d'adresse.
 Or il est mesprisé & son maistre bieu loin
 S'en est allé mourir. Lon n'en a point de soïn,
 Les femmes n'en font cas, & les vallets n'ont cure
 De faire leur deuoir, si par cas d'aduanture
 Le maistre n'y est pas & ne commande plus.
 Car le grand Iupiter qui habite là sus
 Oste à qui que ce soit la moitié du courage
 Quand il est abbaisé sous le ioug du seruage,
 Ce disant il entra dans la sale, où mangeoient
 Alors les poursuiuans, & les biens rauageoient,
 Et Argus tumba mort deffous la Parque fiere
 Voyant son maistre, au bout de la vintaine entiere.*

*Mais le fils d'Ulysses le, premier appercent
 Entrer le pastre Eumæ, accort faire luy scent,
 Le signal du clin d'œil, & tout bas il l'appelle,
 Luy s'aproche, leuant de terre vne escabelle.
 Alors le cuisinier sur la table depart
 La viande aux poursuiuans, puis il en porte à part
 Où mangeoit Tclemaque: aupres de luy prend place
 Eumæ, & le heraud tranche vne piece grasse
 Et la met, & le pain deuant luy proprement.
 Mais Ulysses s'en vint apres luy bellement
 Contrefaisant le gueux, & cassé de vieillesse,
 Courbé sur vn baston, & ses haillons de piece
 Sales l'enueloioient. il s'assit tout aupres
 De l'allée de fresne & du seuil de cypres*

*Au dedans de la porte, où le menuisier sage
Le dressant à la regle, avoit poly l'ouvrage.*

Alors Telemachus au pastre dit ainsi.

*Empogne à pleines mains de ces viures icy
Et de ce pain mollet quantité suffisante
Et le porte à nostre hoste & puis qu'il se presente
De rang aux poursuiuans, implore leur secours,
Leur demande du pain. La honte nuit toujours*

*A tout homme indigent. Eumeluy obtempere
Et luy va dire ainsi. Telemachus, (mon pere)*

*M'a dit de t'aporter tous ces presens icy
Qu'il te donne & t'enuoye, il te commande aussi
Que tu ailles de rang à chacun de la bande
De tous ces messieurs là, & que tu leur demande.*

*A tout homme indigent la honte tousiours nuit.
Et le sage Vlyses ainsi luy respondit,*

*Le bon Roy Iupiter veille rendre prosperes
A gentil Telemach à iamais ses afferes,
Soit il tousiours heureux, & luy vienne à plaisir
Tout ce qu'aurapensé son cœur & son desir.*

*Ce disant il prend tout, & d'une main & d'autre
Le met en son bissac, & par terre se veautre
Quand le chantre diuin à chanter commença*

*Il je mit à manger, & son repas cessa
Quand le chantre finit & demonta sa lire.*

*Les poursuiuans soudain commencerent à bruire
Faisans par la maison les continus excès,*

*Quand Pallas mit au cœur du prudent Ulyses
De s'adresser à eux & leur faire demande*

*D'une piece d'argent, ou de quelque viande,
Pour voir, lesquels auroient le plus d'honesteté*

Qui plus seroient touchez de bien & d'equité,

LE XVII. LIVRE

Bien que nul d'eux pourtant ne deust de l'injustice
 Qu'ils faisoient, euit la peyne & le suplice,
 Donques il s'aduançoit & leur tendoit la main
 De propos suppliant pitoyable & humain.
 Garry de sa besace orde, sale, & immunde
 Comme s'il eust esté le plus grand gueux du monde,
 Et toute sa vie eust ce mestier pratiqué.
 Son miserable estat leur cœur a pronouqué
 A la compassion, si bien qu'ils luy donnerent,
 T'indrent propos de luy, & fort s'emerveillerent
 Quel homme il pouuoit estre & d'où c'est qu'il sortoit
 Lors que Melantheus qui les cheures traictoit,
 Oyez, dit-il, amans qui recherchez la Reyne
 Touchant cest estrangier, & que ie vous aprenne
 Ce que i'en puis scauoir, l'ayant veu seulement
 Depuis bien peu en ca. Euma certainement
 L'a ceans amené, mais ie n'ay cognoissance
 Plus que vous en auez du lieu de sa naissance:
 Antinaus l'oyant tres-asprement reprit
 Le porcher Eumeus, & à dire se prit.
 Dy malheureux porcher, qui te ment, qui t'incite
 D'amener deuers nous ceste eniance maudite?
 Par les rues d'icy ne voit on pas assez
 Fourmillier de ces gueux deschirez, despecez
 Coureurs, écornisteurs, mangeurs insatiables
 Qui ne seruent de rien que d'affamer les tables?
 N'ete suffit il pas que tant de gens, & moy
 Ne bougions de ceans, mangions les biens du Roy
 Que pour surcroist encor ce gueux tu nous amenes.
 Auquel dit Eumeus en paroles sondaines.
 Certes Antinaus bien que tu sois prudent,
 Tu n'es pas toutesfois en prudent respondant,

Car qui est amené d'une terre estrangere
 Pour venir habiter autre part, & s'ingere
 D'en introduire un autre? hors-mis de ceux qui sont
 Pour servir de leur art en tous lieux où ils vont,
 Poëtes, Medecins des griefues maladies,
 Musiciens, de qui les douces melodies
 Egayent un chacun au sucré de leur voix,
 Charpentiers, & tous ceux qui travaillent en bois?
 Car les professions de ces gens là excellent
 Sur la terre infinie, & les autres precellent.
 Mais tu es de tousiours de difficile acces,
 Et rude, aux seruiteurs du diuin Ulysses
 Plus que nul de ceux cy, & ta mordante enuie
 En veut sur tout à moy: mais ie ne m'en soucie
 Tant que Penelopé ceans residera,
 Et que Telemachus recogneu y sera.

Auquel Telemachus dont la sagesse insigne
 De celle d'Ulysses ne se rendoit indigne:
 Tai-toy, que plus auant ie ne t'entende pas
 Encontre cestui-cy contester en debats,
 Car c'est d'Antinoüs la coustume mauuaise
 En quelque lieu qu'il soit, d'engendrer trouble & noise.
 Puis se tournant luy dit: Certes on t'apperçoit
 Faire bien le deuoir de pere en mon endroit,
 Et comme enuers ton fils un grand soin te pourchasse,
 De commander ainsi que de ceans on chasse
 Un hôte, un estrangier. Mais plustost, donne luy,
 Ie le veux, tant s'en faut que i'en reçoie ennuuy:
 Ce n'est pas chose encor pour laquelle tu doine
 Auoir peur de ma mere, ou bien que l'appercoie
 Quelqu'un des seruiteurs, ou d'autres, dont l'acces
 Est dedans la maison du diuin Ulysses.

Mais ce que ie te dy n' a garde de te plaire,
 Car tu aimes bien mieux manger tout, que d'en faire
 Part à qui que ce soit. A ces mots respondit
 Encor Antinoüs : Telemach', qu'astu dit,
 De langage hautain & de cœur indomptable?
 Si vn chacun de ceux qui sont icy à table
 Luy en donnoit autant, de trois mois tous entiers
 Il n' auroit nul besoin d' entrer en ces quartiers.

Il acheuoit de dire, & de mine cruelle
 Il prit, en luy monstrant, vne basse escabelle
 Qui supportoit ses pieds au pris qu'il les baissoit.

Or chacun luy donnoit, & son sac remplissoit
 De viures & de pain : & c'estoit la finesse
 D'Ulysses d'observer les poursuiuans de Grece,
 Faisant le mendiant. Doncques il s'en alla
 Deuers Antinoüs, & ainsi luy parla:
 Donne moy, donne moy, tu ne sembles point estre
 Le pire des Gregois, mais le prince & le maïstre,
 Tu ressembles vn Roy, qui te doit inciter
 A estre liberal, te plaire & delecter
 Plus que nul, d'élargir les restes de la table,
 Et ie te publi ray par la terre habitable.

I'ay aussi quelquefois (& sans comparaison)
 Esté bien à mon aise en ma douce maison:
 I'ay donné volontiers, & i'ay ouuert ma dextre
 A tout pauvre passant, tant chetif peust il estre.
 I'ay eu des seruiteurs, & ce qu'il fault auoir
 Pour viure doucement, & riche homme se voir.
 Mais le Saturnien dessouz, qui le Ciel tonne
 A réduit tout à rien. C'est sa volonté bonne,
 De voleurs, de larrons il me fit accoster
 Pour aller en Egypte, & m'y precipiter.

Arrivé en Egypte, & entré dans le fleuve
 Qui de ses grasses eaux les campagnes abreuve,
 Je my ma flotte à l'ancre, & tant qu'il fut en moy
 Priay mes compagnons de rester à recoy
 Sans bouger des vaisseaux, seulement i'en appelle
 En terre quelques vns pour estre en sentinelle
 Et pour faire le guet, mais eux intemperans,
 Et selon leur plaisir deçà delà courans,
 Ne se peurent tenir de faire des ravages
 De piller, fourrager bourgades & villages,
 Trainner femmes, enfans, voire cruellement
 Tuer les hommes faitts. Le bruit soudainement
 En court à la cité, & si tost qu'apparurent
 Les rayons du Soleil, à la foule coururent
 Les habitans arméz, les champs furent couvers
 D'armes & de cheuaux, & de brillans éclairs.
 Et du grand Iupiter la colere depite
 Mit malheureusement mes compagnons en fuite,
 Personne ne soustint, nous estions tous espars,
 Assaillis & battus du mal de toutes parts.
 Alors à leur plaisir sur nous ils se ietterent,
 De la plus part des miens la terre ensanglanterent,
 Les autres furent pris & emmenez tous vifs
 Afin de leur servir d'esclaves & captifs.
 Pour moy ie fu donné au fils d'un Iasie
 Qu'on appelloit Dmetor, qui me sauua la vie
 S'estant là rencontré comme ils iettoient au lot
 Ceux qu'on auoit saueéz. Il estoit Cypriot,
 En Cypre commandant. Ainsi à la renuerse
 En ce lieu m'a ietté la fortune peruerse.
 Auquel Antinoüs derechef dit ainsi:
 Mais de quel Dieu nous vient ce trouble-feste icy,

LE XVII. LIVRE

Et ce porte-malheur? Demeure, homme batable,
 Et ne t'approche point si pres de ceste table,
 Que tu ne trouue icy Egypte à ton malheur,
 Et Cypre encor' un coup: Impudent, affronteur,
 Et qu'aymant que tu es, Va t'en & te presente
 Aux autres, qu'un chacun te donne & te contente,
 Mais c'est du bien perdu, & l'on nomme tres-mal
 Aumosnier celuy là qui fait le liberal
 De ce qui n'est à luy, & qu'on n'empesche en somme:
 Car force portions remplissent bien un homme.

Si luy dit Ulysses: Amy, certainement
 Tu monstres que tu n'as sens ny entendement,
 Non mesme en apparence. Estant en ton domaine
 Si quelqu'un t'en venoit demander, à grand peine
 Luy donnois-tu du sel, que tu ne peux souffrir
 Mangeant le bien d'autruy, que l'on me vienne offrir
 Quelque chose à manger de la surabondance.

Antinoüs alors plus aigrement s'offence
 De trauerser le regarde, & puis luy dit ainsi:
 Ce n'est pas commencer à destoger d'icy
 Que de m'iniurier. Comme il disoit, il guette
 Un tabouret à bas, il le prend & luy tette,
 Et sur l'espaule droite il l'atteint iustement
 Vers le milieu du dos. Le coup aucunement
 N'ébranla Ulysses, mais ainsi qu'une roche
 Immobile il restoit, tant seulement il hoche
 Secrettement la teste, en soy le menaçant
 D'en auoir la raison. Et puis recommençant
 Son train, il se rassied, son sac & sa pitance
 Pose sur les carreaux, puis dit à l'assistance:

Amoureux de la Reyne excellente en honneur,
 EsouteZ ie vous pry' ce que i'ay dans le cœur,

Ce ne peut estre à l'homme & regret & tristesse,
 Ny douleur en son cœur, lors que quelqu'un le blesse
 Combattant pour son bien, ses brebis & ses bœufs:
 Mais ce qu'Antinoüs m'a par trop outrageux
 Frappé, n'a pas long temps, c'est à cause du ventre
 Méchant, pernicieux, & le tour & le centre
 Des maux qu'ont les humains. Mais s'il y a des Dieux
 Encor en quelque part, vengeurs des souffreteux,
 Que la fiere Erynnis & la mort inhumaine
 Auant que faire nopce Antinoüs emmeine.

Et le fils d'Epeithee encores luy parla.

Nostre hoste, parle bas, assieds toy, mange là,
 On te retire ailleurs, que nos gens ne te tirent
 Par les mains, par les pieds, & la peau te déchirent
 Te trainans par la place: & apres qu'il eut dit,
 Vn chacun d'eux soncent vn merueilleux dépit
 De ce qu'il auoit fait, & l'un prit la parole.
 Ce que tu viens de faire est chose indigne & folle
 Antinoüs, d'auoir outragé ce passant,
 Si quelque Dieu habite au Ciel resplendissant,
 Cet acte est malheureux: & les Dieux venerables
 Se font souuentesfois aux estrangers semblables,
 Conuersent parmy nous, marchent par les citez
 Spectateurs des bien-faits & des méchancetez.

Il l'entendit parler, & n'en fit pas grand conte:
 Mais à Telemachus le dépit au cœur monte
 De le voir outragé, s'abstenant prudemment
 D'en ietter aucun pleur, trop bien secrettement
 La teste il en branla, songeant à la vengeance.

Mais quand Penelopee eut ouy quelle offence
 On auoit fait là bas à vn pauvre estranger,
 A ses femmes ainsi son cœur vint décharger.

LE XVII. LIVRE

Que Phœbus puisse ainsi frapper ce méchant homme;
Phœbus l'inſigne archer. A laquelle Eurynome:

Si ſelon nos ſouhairs toute choſe tiroit
Le beau iour de demain pas vn d'eux ne verroit.
A qui la chaſte femme au patient Ulyſſe.
Tous ſont en general mes ennemis, nourrice,
Tous me ſont de l'ennuy, mais principalement
Ce fier d'Antinoüs, qui m'eſt entierement
Comme la noire mort. Vn pauvre homme mendie
Là bas par la maiſon, leur demande ſa vie,
Contraint par la miſere & la neceſſité,
Chacun luy a donne de bonne volonté:
Et ce fier outrageux plein de rage cruelle
Luy a contre ledos ietté vne eſcabelle.

A ſes femmes, ces mots ſur ſon lit elle tint;
Et le fort Ulyſſes ſa reſeſtion print.

Puis faiſant appeller le porcher de la ſalle,
Vaie tē prie, Eume, luy dit elle, deualle,
Et fay venir vers moy ce pauvre plein d'ennuy;
A ſin que ie le voye, & m'enquerre de luy
Si en quelque cartier de la terre habitable
Il auroit point ony parler du miſerable
Ulyſſes, ou pluſtoſt l'auroit ven de ſes yeux,
Car il peut bien auoir couru beaucoup de lieux.

Et le Paſtre en ces mots reſpondit à la Reyne:
Sage Penelopé, à la volonté mienne
Que ſe tenſſent les Grecs lors que cet homme dit;
Car il te rauiroit de ioye tout l'eſprit.
Ie l'ay logé trois nuits dedans la meſtairie,
Et trois iours tous entiers (ſauué de la furie
De ceux qui dans leur nef le vouloient égorger;
Chez moy tout le premier il s'eſt venu ranger.)

Mais ce temps ne luy put à grand peine suffire
 A faire fin finale à ce qu'il vouloit dire
 De ses calamitez. Comme quand on entend
 Un bon musicien ses poëmes chantant
 Que luy ont departis les Dieux à qui nous sommes,
 Afin de les porter & faire entendre aux hommes,
 On ne se peut lasser tant il dit doucement
 De l'esconter tousiours : ainsi pareillement
 Il merauissoit tout me contant sa misere.
 Or il se disoit estre à cause de son pere,
 Grand amy d'Ulysses, Crete est sa nation,
 Où Minos ent iadis sa domination,
 Apres auoir couru par regions diuerses
 Il sest condui icy souffrant mille traueses.

Il dit auoir ouy nouuelles cy deuant
 Chez les Thessprotiens qu'Ulysses est viuant,
 Et qu'il doit bien tost estre au lieu de sa naissance
 Chargé de grands tresors & de grande cheuance.

A qui la chaste femme au Dulichien Roy.
 Va, fay le moy venir afin qu'il parle à moy.
 Eux, qu'ils passent le temps s'ils veulent à la porte,
 Ou dedans la maison, aisees en toute sorte,
 Leur bien, leur reuenu est fort bien conserué
 Chez eux en leur maison, leur bled est reserué,
 Leur vin semblablement, & leurs gens seuls en viuent:
 Et eux, tant que les iours & les nuits s'entresuiuent
 Ne bougent de ceans, tiuent iournellement
 Beufs, cheures, & brebis, mangent incessamment,
 Et boient tous nos vins, & sans qu'on les reprenne
 Frippent le reuenu de tout nostre domaine.
 Car ie n'ay homme aucun qui de nostre maison
 Bannisse ceste peste & cestetrahison

Tel que fut Ulysses. Que s'il venoit asteure,
 Qu'on le vist arriuer en sa douce demeure,
 Il seroit suffisant, & son fils seulement
 De tirer de ces gens le digne chastiment.

Comme elle luy parloit Telemaque eternuë
 Si hault que la maison & toute l'estendue
 En retentit tresfort. Penelopæ en rit,
 Et ces mots à Eumæe aussi tost elle dit.

Va tost, fay moy venir en presence cet homme,
 Vois tu pas que mon fils, ainsi que ie le nomme,
 Esternuë aussi tost: Tient donc pour tout certain
 Que tous ces poursuiuans sont pres de leur destin;
 Sont proches de leur mort: Certe elle les talonne;
 Et sera mal-aisé qu'il s'en sauue personne.
 Voicy vn autre fait dont ie t'asseure aussi,
 Si ie sçay pour certain que ce passant icy
 Die la verité, il aura pour estreine
 Chemises, & habits de bonne & fine laine.

Comme elle eut dit, Eumæe accourut viftement
 Le trouuer, & luy dit ainsi sommairement:
 Penelopè la Reyne, & la tant sage mere
 Du bon Telemachus, m'enuoye à toy, mon pere,
 Car elle te veut voir, touchée dans son cœur
 De s'enquerir de toy (bien qu'en grande douleur)
 Touchant son Ulysses: si elle ne te trouue
 Menteur, ains tes propos veritables esprouue,
 Elle t'abillera d'un bon accoustrement,
 Dont tu as grand besoing, & pourras librement
 Aller parmy le peuple, y demander ta vie,
 Et te pourra donner qui en aura enuie.

Lors le sage Ulysses qui tant a supporté
 D'ennuis & de travaux: l'en sçay la verité

Je n'en celeray rien à la fille d'Icare
 La sage Penelope, & sans que ie m'esgare
 Luy diray tout le fait : ie sçay tous ses erreurs
 Car nous auons couru de semblables malheurs.
 Mais ie redoute & crain l'iniurieuse bande
 Des mutins poursuinans, dont la superbe grande
 A monté iusqu'au Ciel. Car cet homme enragé,
 Comme tu l'as peu voir, m'a ceans outragé,
 Sans auoir en de moy iniure ny offence,
 Sans que Telemachus luy ayt fait résistance,
 Ny personne pour moy. V'at'en donc de ma part
 Dire à Penelopé, que i'iray sur le tart,
 Mais que le Soleil tombe, & qu'elle patiente,
 Bien qu'elle soit pressée, & l'en fasche l'attente:
 Alors elle pourra contentant son desir
 Du retour d'Ulysses m'enquerir à loisir
 Nous chauffans pres du feu. Car certes ie frissonne
 Et ma robe n'est pas, comme tu sçais, trop bonne
 Tu le sçais, i'ay cheZ toy quelque temps seiourné.
 Eumæ, l'ayant ouy s'en est tost retourné:
 Et la Reyne luy dit pleine d'impudence,
 Tu ne l'amenes point Eumæ, qu'est-ce qu'il pense?
 Craint-il quelque danger, ou bien s'il est honteux?
 La honte ne vaut rien au passant souffreteux.
 Il respond sagement, luy dit le Pastre Eumæ,
 Comme feroit tout autre, il craint l'ire animee
 De ces superbes gens, & te prie instamment
 D'attendre que le soir approche seulement
 Ce temps là, vous sera plus à propos, & l'heure
 Sera pour tous les deux plus commode & meilleure
 Cet homme n'est point sot, mais sage & attrempé,
 Et parle comme il faut (luy dit Penelopé)

LE XVII. LIVRE DE L'ODYSSÉE.

*Celuy que le mesdire & le blasmer emporte
N'apas accoustumé de parler de la sorte.*

*Elle disoit ainsi, & le porcher descend
En bas, où les amans estoient, & s'adressant
Au preux Telemachus, d'une ardeur noppareille,
De peur qu'on ne l'entende, il luy dit à l'oreille:
Ie m'en retourne aux champs: pour conseruer le tien
Aussi soigneusement que ie ferois le mien:
Toy, pren bien garde icy, & sur tout ie te prie
De n'estre nonchalant de pouruoir à ta vie,
Qu'il net' aduienne mal, car ils ont proieté
De faire contre toy quelque mechanceté.
Que Iupiter plustost les perde & les destruisse,
Qu'en rien d'oresnauant leur malice nous nuise.*

*Auquel Telemachus. Il en sera ainsi,
Mais va t'en boire encor, puis oste toy d'icy,
Et t'en renien demain, & d'amener n'oublie
Quelque chose de beau de quoy ie sacrifie.
Ie prendray garde à tout, & les Dieux immortels
En auront soin aussi. Il tenoit propos tels
Et luy saisit vn siege & s'alla metre à table,
S'emplissant de bon pain & de vin delectable.
Puis se mit en chemin, laissant pleine maison
De mangeurs, de beueurs, & de gens sans raison,
Qui chantoient, qui dansoient en toute esionysance,
Et la moitié du iour s'achemine & s'auance.*

Fin du dixseptiesme Liure.



LE DIXHVITIESME LIVRE
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

LE combat d'Ulysses & du gueux Irus. Penelopé se montre aux poursuuans, tanse Telemachus de ce qu'on auoit outragé leur holste. Les poursuuians luy font des presens, qu'elle reçoit. Les paroles qui se tindrent entre Ulysses & Eurymachus, l'un des principaux poursuuans.

AUTRE SOMMAIRE.

*Ulysses est vainqueur, Irus est malheureux:
Penelopé reçoit les dons des amoureux.*

R suruint de la ville un vulgaire quaymäd,
Mendiant ordinaire, & celebre gourmäd,
Beuuant, mangeant sans fin, mais sans force
& puissance,

Et toutesfois estant de grande corpulence.

Arnae fut son nom, dès ses plus ieunes ans

Par sa mere nommé, mais les petits enfans

L'appellerent Irus, pource qu'il scauoit faire

Les messages, soudain qu'on en auoit affaire:

Lequel voyant Ulysse, il le chassoit aussi

De sa propre maison, & luy disoit ainsi.

LE XVIII. LIVRE

Retire toy d'icy vieillard, & ne t'arreste,
 Vois tu comme vn chacun me hoche de la teste?
 Ils me commandent tous de te trainer dehors.
 I'en ay honte pourtant, mais leue toy, & fors
 Que ne venions aux mains, & que n'ayons querelle.

Ulysse luy vsa de remonstrance telle
 Le guettant de trauers. Malheureux que tu es
 Que te dis-ie? quel mal est-ce que ie te fai?
 Je ne t'enuie point, pource que tu demande,
 Et qu'on te donne fort, la place est assez grande
 Pour nous tenir tous deux, il n'y a pas de quoy
 Me deuoir enuier estant gueux comme moy,
 L'abondance prouient des Dieux & de leur grace.
 Quant à venir aux mains n'vse point de menace
 Et ne m'échauffe pas : que tout vieux & tremblant
 Que ie suis, de ces poingts ie ne rende sanglant
 Ton poiral & ton groin, te faisant vne charge.
 Et puis ie n'ay pas peur que ie ne sois au large
 Tout le reste du iour, & plus encor demain,
 Car ie ne pense pas qu'eschappé de ma main
 Tu puisses iamais plus auoir tant de courage
 Que de r'entrer ceans chez Vlysses le sage.

Mais le coquin d'Irus ainsi luy respondit,
 Qu'est-ce qu'en tournoyant ce glorieux a dit?
 Ceste vieille enfumee? Hé, que si ie l'empogne
 Comme ie luy donray brauement sur sa grogne,
 Et à grands coups de poing luy feray choir les dents
 Des machoires à terre, ainsi qu'à porcs grondans.
 Ca, vien, appreste toy, qu'à l'esprouue on cognoisse
 Qui combattra le mieux, & ton orgueil paroisse
 D'en attaquer vn ieune estant vieux & cassé.

Ainsi disputoient-ils d'esprit fort courroucés

Sur le pavé luisant, droit devant la grand porte.

Antinoüs les oyt, puis dit en ceste sorte

A tous ses compagnons souffriant doucement,

Vous n'eustes jamais plus un tel contentement,

Ny un si grand plaisir que Dieu nous en presente

Tout maintenant ceans, & sans qu'on s'en tourmente,

Voilà l'hoste & Iru qui ont bien grand desir

De se frotter l'un l'autre, ayons en le plaisir.

Les autres en riant tout soudain se leuerent,

Autour des pauvres gueux haillonneux s'assemblerēt.

Ausquels Antinoüs. Amis voyons un peu

Les tripailles de Chieure estans dessus le feu,

Mettons les pour le prix de la force & l'adresse

De celuy qui vaincra, pleines de sang & gresse,

Et qui sera des deux le plus fort pour frapper

Les aille hardiment prendre pour son soupper.

Davantage, s'il vent deormais qu'il se mette

A table parmy nous, & que l'on ne permette

Qu' autre pauvre que luy reuienne plus icy

Pour demander son pain. Antinoüs ainsi.

Et nul à ses propos ne voulut contredire.

Mais le fin Ulysses se prit lors à leur dire:

Messieurs, certainement il n'y a nul propos

D'attaquer au combat un ieune homme, & dispos

Contre un vieux & cassé, mais ce malheureux ventre,

Ce mauuais conseil me force que i'y entre,

Et sois brisé de coups. Mais tout premierement

Iurez moy tous icy vostre plus grand serment,

Qu'on ne me fera point dol ne supercherie

En la faueur d'Iru, n' aucune tromperie

Me donnant quelque coup: mais que de loyauté

Le combat se fera, suivant sa volonté.

LE XVIII. LIVRE

Ils firent le serment. Telemachus à l'heure,
 Estranger, luy dit il, si de tant tu t'asseure
 Es forces de ton cœur, d'emporter brauement
 Le dessus du combat, ne tremble nullement,
 Ne crain qui que ce soit : car quitte vouldra faire
 Deplaisir il aura contre plusieurs affaire:
 T'ou siours hospitalier sera Telemachus.
 Que donc Antinois avec Eurymachus,
 Tous deux Princes puissans, tous deux pleins de sagesse
 Viennent fortifier mon dire & ma promesse.

Il dit, & chacun d'eux le promit & iura.

A donques Ulysses sa chemise tira,
 Breda de ses baillons ses parties honteuses,
 Ses cuisses fit paroistre & fortes & nerueuses,
 Ses espauls monstra larges extremement,
 Sa poitrine & ses bras puissans infiniment:
 Pallas aupres de luy assistant en personne,
 Accroissement & force à tous ses membres donne.
 Chacun des poursuiuans grandement l'admiroit,
 Et l'un d'eux à un autre aupres de luy disoit:

Certainement Irus receura malencontre,
 Voy un peu ce vieillard, & quel iarret il monstre.
 Ils deuisoient ainsi, mais Irus estonné
 Trembloit de malle peur. Si fut-il amené
 Lié par les valets, de force & de contrainte,
 De membres tressaillant & fremissant de crainte.

Auquel Antinois. Ton profit eust esté
 De n'estre iamais né, ou ne t'estre vanté:
 De craindre tant un homme agraué de vicillesse,
 Attenué de mal qui le poursuit sans cesse.
 Mais ie te dy un mot, & tien-le pour tout fait.
 Si ton homme est plus fort, s'il te vainc & desfait,

*Je t'enuoiray sur mer lié dans un nauire,
 Autyran Echetus, de tous hommes le pire,
 Qui oreilles, nareaux, tesmoins te couperra,
 Et le tout à manger à ses chiens iettera.*

*A ces mots, les frayeurs plus fortes le saisirent,
 Eux le tirerent lors & en place le mirent.
 Chacun des combatans adonc les mains haussa,
 Et le fort Ulysses en soy-mesme pensa
 S'il le deuoit frapper du premier coup, de sorte
 Que l'ame s'enuolast de sa charongne morte:
 Ou bien s'il le deuoit assener bellement,
 Et le renuer seroit par terre seulement.
 Et ce dernier aduis luy plut mieux en son ame,
 De peur des poursuiuans, & d'en encourir blasme.*

*Or comme ils furent pres. Le coquin l'assenna
 Dessus l'espaule droite, & l'autre luy donna
 Sur le chainon du col, au dessouz de l'oreille,
 Et le sang rendit tost sa maschoire vermeille.
 Il chet en la poussiere, & braillant & hurlant
 Crache les dents dehors, & des pieds va branlant.
 Et lors les poursuiuans se mouroient tous de rire,
 Leuans les mains en hault. Et Ulysses le tire,
 Le traine par le pied, tant qu'il fust arriué }
 Sur le seuil de la porte, & que sur le paue
 L'eust laissé renuersé. Adoncques il luy iette
 Un baston en la main, & ainsi l'admoneste.*

*Tien-te là, & les chiens & les porcs va chassant,
 Et ne mesprise plus le pauvre & le passant,
 Veu que tu ne vaux rien, que punition pire
 Ne t'aduienne à la fin. Il acheua de dire
 Puis ietta sur son dos son bissac salle & gras,
 Le tenant par la sangle, & tira de ce pas*

LE XVIII. LIVRE

S'asseoir sur les carreaux. Lors les autres entrèrent
Rians tant qu'ils pouuoient, & ainsi luy parlerent.

Iupiter, ô nostre hôte, & les immortels Dieux
Te vueillent t'enuoyer ce que tu aymes mieux
Et desires le plus, d'auoir & nostre table
Et la ville, desfaits de cet insatiable,
Car deuers Echetus bien tost nous l'enuoirons,
Le pire homme du monde, & nous en defferons.

Ils luy disoient ainsi. Et la ioye se glisse,
Pour cet honneur acquis, dedans l'ame d'Ulysse.

Alors Antinoüs luy presente en son rang
Un grand ventre remply & de graisse & de sang.
Amphinomus apres tira de la corbeille
Deux pains, & luy donna, remplit de la bouteille
Une grande coupe d'or, & d'honorant, luy dit:
Mon pere, mon amy, sois ioyeux un petit.

Puisses-tu recouurer ta fortune premiere:
Car tu es maintenant battu de grand misere.

Lors le sage Ulysses. Tu semble en verité,
Amy, estre doué de prudence & bonté.
Tu es d'un pere aussi de bonne renommee,
La bonté de Nisus est beaucoup estimee
En l'isle Dulichie, & il y est tenu
Pour homme de moyens. Tu es de luy venu
A ce que l'on m'a dit, & tu as l'apparence
De n'estre acpourueu de sens & de prudence.
C'est pour quoy ie te veux plus volontairement
Attaquer de propos. Oy moy patiemment.

De tout ce qui prend air sur la terre fertile,
Et qui rampe dessus rien n'est tant imbecille
Que l'homme audacieux, il ne scauroit tomber
En son entendement, qu'il puisse succomber

*Jamais en nul malheur, tant que les Dieux assemblent
Sur luy leur grand pouuoir, & ses genoux ne tremblent.
Mais depuis que les Dieux luy donnent du tourment,
Il porte tout cela fort impatiemment.*

*Toutesfois nous mortelz à telle loy nés sommes
Que nous donne le pere & des Dieux & des hommes.*

*J'ay esté me sembloit, plus heureux autresfois
Que nul homme viuant. Sur cela ie faisois
Mille mechancetez, n'ayant peu de puissance,*

*Et ayant sur mon pere & mes freres fiance
Nul doncque pour le bien n'aille trop fierement,
Et ce qui vient des Disux soit pris moderement.*

*Je voy ces poursuiuans mener vn train infame,
Manger le reuenu, solliciter la femme*

D'un, que j'auertirois mes amis volontiers,

N'estre plus guerre loing d'entrer en ces quartiers:

Il ne tardera pas. Le bon ange te veille

Bien tost oster d'icy, & ie le te conseille,

Qu'il ne trouue pas quand il arriuera.

Car cest affaire icy ne se desmelera

*Entre ces gens & luy sans meurtre & sans carnage,
Des qu'il metra le pied dans son doux heritage.*

Il goust le doux vin, & beut, quand il eut dit,

Et puis au conducteur des peuples, il rendit

La coupe dans la main. Qui l'oyant, se promene

Affligé, par la sale & la teste demene.

Car desia en son cœur il deuinoit son mal,

Mais il ne put fuir son desastre fatal:

Minerue l'empescha. Mais c'est afin qu'il tombe

Dessous Telemachus, & que mort il succombe

Sous sa lance & son bras. Apres il se remit

En sa premiere place, & son siege reprit.

LE XVIII. LIVRE

Mais Minerve aux yeux pers mit dedās le cou. 3
De la fille d'Icar, Penelopé la sage
De voir les poursuiuans, pour croistre leur ardeur
Et de son cher espoux augmenter plus l'honneur,
De son fils, d'elle aussi. Se prenant donc à rire,
Fort contre sa coustume, elle commence à dire.
Eurynome, le cœur me dit d'aller la bas
Visiter ces messieurs, bien que ie n'aye pas
Coustume de le faire, & soit contre l'attente
Possible qu'ils en ont. Mais pour chose importante,
Dont ie veux aduertir mon fils dorefnauant,
Qui est qu'il ne faut pas qu'il hante trop souuent
Auec ces poursuiuans, qui luy font bonne mine
Par deuant, mais leur cœur machine sa ruyne.
Qu'il se garde donc d'eux, & pour les euter
Nes'accoustume pas à les trop frequenter.

A qui Eurynomé fil delle despensiere.
C'est tres-bien dit à toy ô ma fille tres-chere:
Va donc & a luerty ton fils de tout cecy,
Et ne luy cache rien. Mais laue toy aussi
Plustost que d'y aller, fay ta face luyfante
Et ne te monstre point ainsi triste & dolente,
Et les yeux pleins de pleurs. Rien ne ruyne tant
Que de pleurer toujours, & s'aller tourmentant.
Et puis, voila ton fils d'aage & de force telle
Que tu l'auois requis à la troupe immortelle.

A qui Penelopé respondit en ce point.
Ma chere Eurynome, non, ne me parle point
Ny de lauer mon corps ny d'agencer ma face
Si triste que ie suis. Les Dieux, dessus l'espace
De l'Olympe habitans, m'osterent rigoureux
Mon lustre & ma splendeur, des le iour mal-heureux

Qu'il s'en alla sur mer. Mais fay moy ie te prie
Venir Antonoë avec Hippodamie

Pour venir avec moy. Je rougirois d'aller
Seule & sans compagnie à des hommes parler.

Elle disoit ainsi: la vieille en diligence
Pour les faire venir vers les filles s'advance
Mais de rechef Pallas un autre fait pensa.
Sur la fille d'Icare un doux sommeil poussa,
Qui la charme, l'endort, & au repos la plonge.
Alors elle s'encline & doucement allonge
Ses membres sur le liçt. Puis Pallas luy souffla,
Pour la faire admirer aux Grecs qui estoient là
Ses dons ambrosiens: luy decora la face
D'immortelle beauté & d'attrayante grace.

Telle qu'une Venus, quand elle veut aller,
Coronnée de fleurs, aux danses pour baller,
La fit plus que devant & grande & grasse, voire
Plus blanche de beaucoup que ne seroit l'ivoire
Puis elle se partit, & les filles apres

Arriuerent vers elle, aux bras & blancs & frais,
Suiuant son mandement. Lors le sommeil la laisse,
Elle frotte ses yeux, & s'escrie en tristesse.

Certes le doux sommeil m'a surprise en mes pleurs
Si mes veus auoient lieu, Diane en mes douleurs
Dessus moy decochant vn des traits de sa trouffe
Me donneroit bien tost vne mort ainsi douce,
Pour ne plus m'affliger: mon esprit tourmentant
Sans cesse de douleurs, pleurant & regrettant
Mon espoux bien aymé, dont, par toute la Grece
Fait courir son renom, la vertu, la sagesse.

Ce fait, elle descend non seule, mais ayant
Ses filles apres elle, & d'elles s'appuyant.

LE XVIII. LIVRE

Si tost qu'elle aprocha la sale bien meuble
 Où des amans estoit la superbe assemblee,
 Sur le seuil de la porte elle arresta ses pieds,
 Sur sa face iettant ses voiles delies.
 Or à chaque costé ses deux filles se mirent
 Mais lors des poursuinans les genoux tressaillirent
 Leur cœur saisi d'amour de liesse sautoit,
 Et chacun de dormir pres d'elle souhaittoit
 Lors appellant son fils elle tint ce langage.

Certes Telemachus, tu n'as plus de courage
 Ny de ressentiment. Quand tu n'estois qu'enfant
 Ton courage s'alloit d'avantage eschauffant.
 Mais or que tu es grand, fort, & plein d'esperance,
 Et qu'on te iugeroit à ta seule apparence
 Estre certainement fils d'un homme de bien,
 Et si grand & si beau, certes tu ne vaux rien.
 Tu ne te ressens point, tu pers tout le courage.
 Quoy, quelle indignité, quel forfait, quel outrage
 Astu souffert ceans, laissant impunement
 Frapper un estrangier si miserablement?
 Que dira ton de toy? Si desormais on traite
 Ainsi les estrangiers qui viendront à retraicte
 Dedans nostre maison, en toy seul en sera
 La honte, & le diffame, & l'ont'en blasmera.

Adonc Telemachus, le confesse, ma mere,
 Qu'à iuste occasion tu te mets en colere,
 Mais ie regarde à tout. Et si ie scay fort bien
 Discerner comme il faut le mal d'avec le bien,
 Ne me ressentant plus de ma premiere enfance.
 Mais ie n'ay pas assez de force & de prudence
 Pour resister à tous: ie suis intimidé
 Par ces gens, ie ne suis secouru ny aydé

De personne du monde, ils trament, ils machinent
 Le voy comme en leur cœur de si ils m'exterminent.
 Mais pour te dire aussi de ce qu'ont fait ces deux
 S'estans entre-frottez, cela ne vient point d'eux,
 L'hoste a en le dessus. Que nous fut si prospere
 Pallas, tel fust Phabus & Jupiter le pere
 Enuers nous, qu'aujourdhuy nous pussions voir ces gens
 Aussi malacoustrez, comme est l'autre ceans,
 Que les vns là dehors les iarrests estendissent,
 Les autres cy dedans aux abbois se rendissent,
 Comme ce pauvre Irus, & teste & corps branlant
 Là dehors, un yurogne entout point ressemblant,
 Ne se pouuant leuer ny faire sa retraicte,
 Moulu, brisé quil est & de corps & de teste.
 Ainsi qu'ils denisoient, leur propos fut couppé,
 Par ce qu'Eurymachus dit à Penelopé.

Sage Penelopé, belle fille d'Icare,
 Si tous les Grecs voyoient ceste beauté tant rare,
 D'Iasie & d'Argos, tous ceans demourroient,
 Bien plus de gens ches toy ta beauté requerroient,
 Car infailiblement ton bon esprit, ta grace,
 Ta taille & ta beauté, toutes femmes surpasse.
 Auquel Penelopé. Les Dieux en verité,
 Eurymach, ont perdu ma grace & ma beauté
 Des le iour que les Grecs dessus la mer monterent,
 Et pour mon grand malheur mon Vlysses m'osterent
 S'il estoit de retour en vie il me rendroit,
 Rameneroit mon lustre, & bien mieux m'en prendroit
 Mais certes maintenant le chagrin me deuore.
 Un mauuais Dieu le vent. Il me souuiet encore
 Que quand il s'en alla par la main il me print
 Me retirant à part, & ces propos me tint

LE XVIII. LIVRE

*Femme. le cœur me dit que iamais sans grand perte
 Les Grecs ne reuiendront de ceste guerre ouuerte.
 Car on tient les Troyens pour belliqueuses gens,
 Bons tireurs, bons archers, legers & diligens
 Bons dresseurs de cheuaux plus qu' autres de la terre,
 Et qui iugent fort bien des progres de la guerre.
 Par ainsi ie ne scay si Dieu me renuoirra,
 Ou si ie seray pris. Mais vienne qui pourra:
 Fay le deuoir ceans, & de pere & de mere
 Ayes le soing, qu' allant en contree estrangere
 Te te laisse si vieux mais des que tu verras
 Nostre fils estre grand, lors tu te mariras
 Selon ton bon plaisir, quittant au prealable
 Ta maison à ton fils. Son propos fut semblable
 Et tout en reuiet là: mais le iour defaudra
 Si tost que ceste nopce odieuse aduiendra,
 Nopce pernitiense, ennemie, importune,
 Iupiter m' arrachant mon bien & ma fortune
 Mais l'ennuy, le depot me ronge & me deffait.
 Et ie n' ay iamais veu pratiquer vn tel fait,
 Que ces messieurs icy. Ils recherchent en somme
 Une femme de bien & fille d'un riche homme.
 Sont toujours en debat & ne s'accordent pas
 Ce tempendant ils font icy maint bon repas:
 Aux despens neant moins de celle qu'ils courtisent;
 Tuent vaches, brebis & tout son bien destruisent
 Ceux qui veulent aymer donnent abondamment
 Festoyent leur amye, & violement
 Ne consument son bien possedez d' auarice.
 Elle disoit ainsi: & le fameux Vlysse
 En son ame ressent vn plaisir merueilleux
 Que ne refusant pas de ces fols orgueilleux*

Les dons elle tenoit leur ame balancee,
Mais auoit toutesfois toute autre sa pensee.

A qui Antinous fils du riche Epithé,
O fille d'Icarus sage & de grand beauté,
Plaise toy accepter les dons en allegresse
Que te veulent donner tous ces princes de Grece,
Et ne reiette point ce que nous t'ofrirons.
Car tien pour tout certain que nous ne sortirons
De ceans, pour aller chacun à son affaire
Ny en lieu que ce soit, que ne t'ayons veu faire
Choix de celuy de nous qui le plus te plaira,
Et que pour ton mary ton ame choisira.

Si dit Antinous, & eux tous l'approuuerent
Alors vn chacun deux vn heraut enuoyerent
Pour querir les presens. A luy premierement
Vne robe on porta faicte mignonnement
De diuerses couleurs & de riche parure.
Douze grands boucles d'or agraffoient la iointure
De fort propre facon. On porta quand & quant
Au bel Eurymachus vn tres-riche carquant
Garny de pierrerie en lueur eclat ante
Ainsi que le soleil: au fort Eurydamante
Porterent deux vallets deux precieux pendans
Pour porter à l'oreille, & qui aux regardans
Grande admiration pour leur pris pouuoient rendre
Puis il prouint du fils de Polyctor, Pisandre
Vne tres-riche bague, excellent parement,
Et vn chacun des Grecs portoit consequemment
Ce qu'il auoit de beau, dont il faisoit plus conte.

Ce faict Penelopè en sa chambre remonte
Et ses filles apres, & les presens portoient
Mais eux resteZ en bas & chantoient & s'antoient.

LE XVIII. LIVRE

Espris de grand plaisir: iusqu'au soir que l'estoile
 De vesper se monstra: mais si tost que le voile
 Du soir fut estendu. oncourut allumer
 Trois flambeaux en la sale, & les fit on flammer
 Pour éclairer par tout force allumettes seches
 On mit à l'environ brulantes comme meches,
 D'un bois aride, dur, & coupé de long-temps
 Les femmes de leans les lampe aprest ans
 Eclairoient tour à tour, à qui le prince sage
 Le prudent Ulysses vint tenir ce langage.

Servantes d'Ulysses que lon n'a veu ceans
 Tant de temps il y a, allez vous en leans
 Auec Penelopé la venerable Reyne,
 Filez vostre quenouille, ou retordez la laine,
 Assises au pres d'elle, & vous resiouissez
 Faisant vostre besogne, il y aura assez
 De moy pour éclairer: soit qu'ils ne sommeillassent
 Et iusqu'au point du iour toute la nuit veillassent
 Ils ne me vanicront point. Car ie suis endurcy
 A la peyne & au mal. Il leur disoit ainsi:

Mais elles se rioit, se regardans entre elles
 Lors vne Melantho ayant les ioues belles;
 Fille de Dolius, fierement le brauoit.
 Penelopé la Reyne eleuce l'auoit
 Comme sa propre fille, & souuent prenoit elle
 Plaisir & passetemps en ceste damoiselle.
 Mais elle n'auoit pas l'œil de larmes trampé,
 Ny le cœur affligé comme Penelopé.
 Eurymachus l'aymoit & l'auoit debauchee:
 Elle se montra donc estre mal embouchee,
 A son maistre disant, tu es en verité
 Bien hors de ton bon sens, ô vieillard rassoté,

Que tu ne fais point cas d'aller prendre le somme
 En quelque coin à part. Mais veux tu, ô pauvre hōme,
 Babilier toute nuit, rompre la teste à tous,
 Parlant confidemment, & sans creindre les coups?
 Ou tu as sans faillir du vin dans la cervelle
 Parlant si sottement: on ton humeur est telle
 Et ne te laisse point, malotru, penses tu
 T'exalter pour auoir cest Irus combatu?
 Garde qu'un autre Irus, plus fort que luy ne vienne
 Quite rompe la teste & dehors ne te traine
 Tout gassouille de sang & couché à l'enuers.

Ulysses luy iettant un regard de trauers.
 Chienne, i' aduertiray de ton fait Telemaque
 Des qu'il sera venu, en quels mots tu m'attaques
 Pour te faire couper les iambes & les bras.
 Les autres eurent peur & parlerent plus bas
 Tremblantes des genoux, elles se retirerent
 Disans qu'il disoit vray, & dans la chambre entrerent
 Mais il leur eclairoit à tous de bout en bout,
 Tonjours près des flambeaux, & prenoit garde à tout
 Les considerant tous. Il faignoit vne chose,
 Mais en son cœur pourtant le contraire il propose,
 Afin qu'il ny retrouue à redire un seul poime
 Pour eux de son costé Pallas ne permet point
 Qu'ils s'abstiennent du tout d'iniure & de conuice;
 Pour plus encor contre eux faire irriter Ulysse
 Ainsi Eurymachus se moquant l'attaquoit
 Et les autres à rire en ces mots prouoquoit.

Oyez moy ie vous pry vous qui seruez la Reyne
 Que i'ouure le propos où mon desir m'entrenne
 Croyez que pour certain nostre hoste que voicy
 Sans le vōuloir des Dieux n'est point venu icy

LE XIX. LIVRE

Car il me semble aduis que la lueur eclaire
 Sur sa teste qu'il a si pelee & si claire,
 Qu'elle est comme un flambeau: & ses mots recitez,
 Il dit à Ulysses le razeur de citez,

Amy me voudrois tu servir si ie t'enmene.

Ie te payeray bien, & n'en sois pas en peyne,

Ie t'enuoiray aux champs, où tu redresseras

Les bouchures de haye, & arbres planteras

Tu y auras du pain prou pour ta nourriture,

Et t'y feray donner vestemens & chaussure.

Mais i'ay peur que tu sois par trop accoustumé

A fair le vaurien (te voila bien nommé)

Et ne vueilles rien faire, aymant mieux par les rues

Trotter en mendiant, aux huis les mains tendues,

Pour entasser sans fin dans ton ventre gourmant.

A ces mots Ulysses respondi librement.

Eurymach, qui me dis vn fayneant, vn lasche,

Si nous auions tous deux entrepris vne tasche

Au printemps que les iours sont desia longs & chauts,

Et que i'eusse à mon gré en ma main vne faus

Et toy vne autre aussi, en vn pré où lon treuue

De l'herbe en quantité, nous verrions à l'espreuue

Qui trauiilleroit mieux sans auoir desienné

Depuis le fin matin iusqu'au iour terminé.

Tu verrois de quel cœur au trauiail ie me rue.

S'on me mettoit apres à tenir la charrue

Auecques de bons beufs, puissans, bien ramassez,

Bien pareils pour tirer, gras & point harasséz;

On verroit quel rayon ie scay faire dans terre.

Puis, si Dieu allumoit en quelque part la guerre

Et que lon me donnast auioird'huy ou demain

Un rondache en mon bras, deux ianelots en main,

Vn morion bien fort & bien fait en ma teste,
 Tu verrois de quel bras vn iavelot ie iette,
 Et comme ie me mesle entre les combatans,
 (Sans trembler pour les coups) il ne seroit plus temps
 Lors de me reprocher mon ventre ny ma pance.
 Mais tu me fais grand tort tu es cruel, & pense
 Estre quelque braue homme, à cause que tu es
 Avec ce peu de gens insolens & mauuais.
 Si Ulysses venoit & te fist vne charge,
 Voy ceste porte là & bien grande & bien large,
 Elle seroit alors trop estroite pour toy.

Eurymachus eut lors suffisamment de quoy
 Prendre querelle à luy: de trauers le regarde,
 Et luy dit. Malheureux, rien plus ne me retarde
 Que ie n'aye raison de ta presomption.
 Tu veux faire du libre, & à ton option
 Offencer vn chacun. Es tu lassé de viure?
 As tu point de remors? as tu peur? es tu yure?
 Es tu toujours ainsi? que dist tu? pense tu
 T'exalter pour auoir cest Irus combatu?

Ce disant, il saisit vn tabouret, Ulysses
 Court vers Amphinomus, sous ses genoux se glisse
 De peur d'Eurymachus. Le coup prit vn garson
 De la sommellerie, & seruant d'eschançon,
 Le frapa au bras droit. Il laissa choir le verre,
 Et le verre en tumbant fit vn son contre terre.
 Luy tumba renuersé, pleurant & lamentant
 Sur la poudre estendu. Les amans à l'instant
 Furent fort mutinez, & la maison remplirent
 De murmure & de bruit, & l'un l'autre se dirent:
 Que ce maudit vieillard fust mort bien loin d'icy
 Sans nous voir. Car il est cause de tout cecy,

LE XVIII. LIVRE

Et de tout ce desordre, il est bien necessaire
De parler tant d'un gueux, qu'en auons nous que faire?
Quel plaisir à plus boire, & plus nous frequenter
Puis que les plus meschants le doiuent emporter?

Alors Telemachus leur dit plein de franchise:
Malheureux, forcenez, remplis de gourmandise
Qui n'avez pas l'esprit de courir, de cacher,
Le vin qu'avez trop pris: allez vous en coucher
Quelque Dieu pour le vray vous agite & estonne
Allez y si voulez, ie ne force personne.

L'oyans ainsi parler tout bas ils vont grondant,
Et se mordent la leure: estonnez cependant
De son parler si libre & de son franc courage.

A donc Amphinomus fils de Nisus, fort sage,
Leur dit, ô mes amis ne soyons nullement
Indignez contre luy, il parle iustement,
Et nul ny scauroit mordre, & qui se dira nostre
Ne tasche d'outrager cest estrangier, ny autre
Qui soit en la maison d'Ulysses le diuin.

Mais que le sommelier nous apporte du vin,
Afin que nous buuions, & puis qu'on se retire
Chacun en son logis: ie vous veux encor dire,
Laissez à Telemach, comme c'est la raison,
Cest estrangier en garde, il est en sa maison.

Il dit, & son parler plut à toute la troupe.
Ausi tost Mulinus emplit vne grand coupe,
Et c'estoit le heraut d'Amphinomus, estant
Venu de Dulichie, adonques l'aportant (ils burent
A tous comme il failloit, versans aux Dieux (eurent

Après qu'ils eurent beu, & qu'aux grâds Dieux ils
Faiēt les effusions, pour leur ire appaiser
Chacun se retirant s'en alla reposer.

Fin du dixhuiētiēme liure.



LE DIXNEVFIESME LIVRE
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Vlysses fait ostér de la sale toutes les armes par son
fils. Il discours & parle à Penelopé, se deguisant, & se
disant estre de Candie où il auoit veu Vlysses, Il est
recogneu par Euryleca sa nourrice, comme elle luy lauait
les iambes, à vne cicatrice qu'il auoit. Il l'empêche de le de-
courrir La narration comme il fut blessé par vn sanglier al-
lant à la chasse sur le mont Parnasse.

AUTRE SOMMAIRE.

*A tous, mesme à sa femme il se celle & se couure
Mais la vieille, à sa playe à la fin le decouure.*

MAis le cault Vlysses ailleurs ne se retire,
Conseillé de Pallas. Il complotte & cōspire
La mort des poursuiuants: estât en ce soucy
Il vint à Telemaque. Il faut que hors d'icy

Ces armes, ces bastons vistement on emporte.

Puis te faudra parler à eux de bonne sorte

S'ils s'enquierent pourquoy. Je lay fait, diras tu

Pour ce qu'entierement leur lustre est abbatu,

Et qu'elles ne sont plus telles qu'alors, qu'Vlysse

S'en alla deuant Troye aux Grecs faire seruice,

Kk ij

LE XIX. LIVRE

Et la fumee encor tous les iours les destruit
 Puis quel que bon demon me semble m'a induit
 De les oster delà, i'ay crains, qu'ayans querelle,
 Si possible le vin troubloit vostre cervelle,
 Ne vous entreblessiez, contaminans ainsi
 La grace du festin, & des nopces aussi
 Car le fer mesme à soy le cœur de l'homme attire.

Telemachus fut prompt d'executer son dire,
 Sa nourrice Euryclee appella promptement,
 Nourrice, luy dit il, chasse moy vistement
 Ces femmes de là haut, iusqu'à ce que ie puisse
 Enfermer ces bastons & ces armes d'Ulysse,
 Et les oster d'icy, la fumee & le feu
 Qu'on allume sans fin les gastent peu à peu,
 Pource qu'on les neglige, & qu'on n'en a sceu faire
 Aucun conte, depuis l'absence de mon pere,
 I'estois petit pour lors, mais ie veux maintenant
 En faire plus de cas du feu les destournant.

Puisses tu à la fin, ô mon fits, luy dit elle,
 Prendre dorenauant le soin & la tutelle
 De ta pauvre maison, conseruer & garder
 Soigneusement ton bien. Mais il faut regarder
 Qui r'eclairera donc, puis que tu veux qu'on oste
 Les femmes de leans? Sera cestuy nostre hôte,
 Luy dit Telemachus, oisif ne demourra
 Si ie puis, d'où qu'il soit qui mon pain mangera.

Cela fut resolu: puis de barres bien fortes
 Il s'en alla par tout fermer toutes les portes
 Adonc sans plus tarder ils se prirent tous deux
 A porter vistement rondaches & espieux,
 Lances & morions. Et Pallas la premiere
 Deuant eux cheminait, & leur faisoit lumiere

Dans une lampe d'or. Lors à son pere ainsi
 Parla Telemachus: Quel miracle est cecy
 Mon pere, que ie voy ces colonnes dorees
 Ces poutres, ces parois, tellement eclairees
 Que si c'estoit d'un feu bien ardent. Certe il faut
 Qu'il soit entré ceans quelque Dieu de là haut
 Auquel dit Vlysses, reprime ton langage,
 Et ne t'informe pas de cecy davantage.
 La faueur que tu sens vient des grāds Dieux pour vray
 Mais va t'en reposer. Pour moy, ie demouray
 Afin que ie m'enquiere, & que ie considere
 Les femmes de ceans, & ie scay que ta mere
 En la peyne où elle est de moy s'informera.

Ainsi Telemachus en haut se retira,
 En sa chambre, où estoit mainte lampe allumee,
 Luysant extremement, sa chambre accoustumee,
 Ou lors il s'endormit le matin attendant,
 Mais en bas Vlysses demeura ce pendant
 Tramant aux poursuiuans une mort fort cruelle
 Par l'aduis de Pallas. Penelopé la belle
 Sort de sa chambre adonc, semblable entierement
 A Diane ou Venus. On porte viftement
 Sa chaire pour l'assoir, pres du feu l'ont rangee,
 Elle estoit & d'iuoïre & d'argent ouragee.
 Icmalins la fit. On met un escabeau
 Pour soustenir ses pieds, couuert d'une grand peau.
 Là la Reyne s'assied, ses femmes sans demeure,
 La reuiennent trouuer: elles venoient pour l'heure
 De remporter les pots ou beuuoient les amants,
 Les tables; & les pains qu'ils alloient consumants
 Hors des lampes le feu à terre elles ietterent,
 Et force autre bois sec dessus elles porterent

LE XIX. LIVRE

Pour luire & eclairer. *Melantho attaquā*
 Encore vne fois *Vlysses*, & le piqua.

Vieillard, tu veu^x encor demeurer que ie pense
 Auec nous toute nuit, grande est ton impudence,
 Sors dehors malheureux, & lon t'y donnera.
 Ou à coups de tisons sortir on te fera.

Mechante que tu es, luy respondit *Vlysse*,
 Pourquoi m'en veu^x tu tant? estrange est ta malice.
 Te suis ie si puant? où est ce que ie sois
 Trop mal vestu pour toy, ou bien que tu me vois
 Et pauvre & mandiant? l'indigence en est cause
 Et les pauvres passans n'ont iamais autre chose.
 I'ay esté quelques fois heureux, riche, & puissant,
 Et i'ay tousiours donné à l'estranger passant,
 I'ay eu des seruiteurs en quantité bien grande;
 Et ce qu'il faut auoir, & ce que l'on demande
 Pour estre appellé riche, & viure heureusement.
 Mais le haut *Iupiter* a mis entierement
 Aneant tout cela. C'est sa volonté bonne
 Ainsi prend garde à toy, qu'un iour ne t'abandonne
 Ce grand contentement, que tu prens, que tu sens,
 Sur toutes oelles cy qui demeurent ceans.
 De peur que ta maistresse en fin ne te punisse
 Iustement courroucée, ou ne reuienne *Vlysse*
 Comme on l'espere encor. Mais s'il est tout à fait
 Perdu, s'il n'y a plus desprance en son fait,
 Son fils *Telemachus* iustement luy succede:
 Il est tel qu'*Appollon* le fauorise & l'ayde.
 Toutes celles ceans qui se gouuernent mal
 Croy moy, n'eschapperont son chastiment final,
 Car il n'est plus enfant, il aperçoit sans doute
 Toutes leurs actions. La *Reyne* qui l'esconte

Appelle Melantho, & luy dit en ce point:

O chienne audactense, & qui ne tremble point.

Je ne cognois que trop toute ta vilenie,

Que tu me payeras aux despens de ta vie.

Tu ne peux ignorer, l'ayant dit deuant toy,

Que i'auois commandé qu'on fist parler à moy

Ceans cest estrangier, afin que ie m'enquisse

S'il n'auroit point ony des nouvelles d'Ulisse,

Pour qui i'ay tant de peine. Elle parloit ainsi,

Puis dit, Eurynomé fay moy porter icy

Vne chaire, & dessus vne peaux: qu'il s'assee,

Pour parler, & ouyr ceste pauvre angouisee:

Car ie veux l'enquerir. Penelopé se sent.

Soudain Eurynomé courut tant qu'elle peut,

Une chaire apport a bien fourbie & bien lisse

Mit vne peau dessus: Adonc s'assit Ulisse

Le fort, le tolerant, le sage l'attrempé.

Auquel en tels propos parla Penelopé.

Je voudrois bien scauoir premierements mon pere,

Qui tu es, d'où tu es, & ton pere & ta mere.

Lox le sage Ulisse. Certes, Reine honorable

Qui que ce soit viuant sur la terre habitable

N'oseroit s'esgaller à toy aucunement:

Ta reputation, ton bon entendement,

Ton honneur monte au ciel: pareil qu'il pourroit estre

A quelque puissant Roy de beaucoup de gens maistre,

Qui d'autant qu'il craint Dieu & son empire estend

Sur beaucoup d'hommes forts, bon iusticier il rend

Le droit à tout le monde: aussi la terre forte

Abondamment & orge & froment luy raporte,

Ses arbres vont rompants de force fruits diners,

Ses pastis de bestail, & de poisson ses mers.

LE XIX. LIVRE

*Car iuste & droicturier est tout ce qu'il manie:
Et son peuple souz luy meine vne heureuse vie.*

*Mais fay moy, ie te pry, vne autre question,
Ne me demande point mon habitation,*

*Ma race, ny mon nom, que tu ne me rengrege
Mon mal, te le contant : car la douleur m'assiege,*

*Et ne me puis tenir dés que ie m'en souuien
De ietter force pleurs. Or il ne sied pas bien*

*De monstrer cheZ autruy son pleur & sa tristesse,
Et rien n'est pire encor' que de pleurer sans cesse.*

*Dauant age, i'ay peur que tes femmes en fin
Ne se faschent à moy, ne dient que le vin
Me faiçt ietter ces pleurs en si grande abondance.*

A qui Penelopé celebree en prudence.

*Certes, amy, touchant la beauté que tu dis,
Les grands Dieux immortels me l'osterent iadis:*

*Dés le iour que les Grecs dessus la mer monterent
Pour sen aller à Troye, & mon mary m'osterent:
S'il estoit de retour en vie il me rendroit,*

*Rameneroit mon lustre, & bien mieux m'en prendroit.
Mais ie n'ay maintenant qu'ennuy & que tristesse,*

*Car les plus grands seigneurs en race & en richesse
D'alen'our de Zacynthe, & Duliche & Samos,*

*D'Ithaque mesmement, me tiennent tous propos
De me remarier. Le suis importunee,*

Et ma maison s'en va perdue & ruinee:

*Et plus il ne me chauld des estrangers, de passans,
Ne mesmes des Heraults, en public paroissans:*

*Mais tousiours desirant mon mary, mon Vlysse,
Ie ne puis que beaucoup ie ne me desfinisse.*

*Ces gens sans m'lascher me vont importunant,
Me pressent d'espouser. Le les vay affinant.*

Aussi, tant que ie puis, & de nouvelle ruse
 Toujours ie les repais, les trompe, les amuse.
 Les Dieux mirent un iour en mon entendement
 Certaine inuention, de tixtre proprement
 Une certaine toile & delice & grande
 Dedans ma chambre à part : aussi tost ie les mande
 Et leur tins ces propos. Vous qui me pretendez
 Puis qu'Ulysses est mort ie vous prie attendez,
 Et differez un peu, tant que i'aye à fin mise
 Vne toile que i'ay cy deuant entreprise,
 (Malaine se perdroit) pour seruir de linceuil
 Au Heras Laërtes, & de couuert de deuil.
 Quand la Parque qui sçait souz le sepulcre estendre
 Tous les viuans, viendra le bon homme surprendre,
 Que quelqu'une venant contre moy se fascher
 Des femmes des Gregeois, ne me vint reprocher
 Qu'on l'auroit sans linceuil posé dessus la tombe,
 Ayant si bien de quoy. l'en dit, & chacun tombe
 De mon opinion. Ainsi donc i'aduancois
 Ma besongne de iour, mais ie la dépesois
 De nuit à la chandelle, & avec ceste ruse
 Par trois anstous entiers ie les trompe & abuse:
 Mais sur le quatriesme an les heures à la fois
 Ayans parfaict les iours, & puis les iours, les mois,
 Je fu surprise d'eux. Mes chiennes de seruantes,
 Ces femmes, de mon pain en ma maison viuantes,
 Ne faisans pas bon guet. Ils entrent donc ceans,
 Ils m'intimident fort, & me vont menaçans,
 Tant que coudre mon gré la toile fut parfaicte.
 Or voicy maintenant, ien'ay plus de deffaicte,
 Ie ne sçay plus que faire, & à qui m'adresser.
 En premier mes parens ne font que me presser

LE XIX. LIVRE

*De meremarier: Apres mon fils s'ennuye
 De voir perdre son bien. & las de ceste vie:
 Car il s'en va tout grand. Il a sens & raison
 Pour dresser comme il faut son train & sa maison,
 Et Dieu luy donne encor & apparence & grace,
 Or conte moy aussi ta maison & ta race,
 Car tu n'es pas venu ny d'un roc endurcy,
 Ny d'un chesne ancien. A qui respond ainsi
 Le prudent Ulysses. O femme venerable
 Du fils de Laertes, Ulysses l'admirable,
 Ne cesseras tu point de vouloir t'enquister
 De quel pays ie suis? Mais pour te contenter.
 Ie te diray le tout. Encor' que dauantage
 S'en augmente mon mal. On n'a que tout dommage
 Quand on est si long temps de son pays absent.
 Ainsi que i'ay esté, souffrant & patissant
 Infinité de maux, cependant que ie tire,
 Courant par le pays. Or ie commence à dire.
 Vne Isle est au milieu de la profonde mer,
 Belle & fertile; Crete on la voulut nommer,
 Force peuple y habite, & maintes grands familles,
 Il y a quatre vingts & dix fort belles villes,
 Les Langages y sont mestez diuersement.
 Les Achiues icy parlent separement
 D'avec les belliqueux & forts Eteocretes.
 Là des Cidoniens les langues sont discrettes
 Des Tricayciens Doriens, d'autre part
 Les diuins Pelasgois ont leur langage à part.
 Parmy eux est Gnosos cité pleine d'estime,
 Où regna par neuf ans Minos, l'amy intime
 Du tresgrand Iupiter, & qui fut pere heureux
 Du grand Deucalion, mon pere genereux,*

Et puis Deucalion eut pour toute lignee
 Moy que voicy, avec le Roy Idomenee
 Qui s'en alla a Troye avec Agamemnon
 Sur les vaisseaux courbez. Or Athon est mon nom,
 Plus ieune d'ans que luy, car il eut l'avantage
 Et d'estre mon aysné, & meilleur & plus sage.
 Là ie vy Ulysses, pour hospitalité
 Luy fis force presens, car il y fut ietté
 Du vent qui luy fit perdre & sa route & sa voye
 Vers le cap de Mala, comme il alloit à Troye.
 Il encra dans l'Amnyse, où se voit l'antre creux
 De la grande Lucine, & d'abord dangereux.
 A peine eschapa il de l'onde mutinée:
 Il s'enquist aussi tost du Roy Idomenee
 Estant en la cité, car il estoit de faict
 Son hoste de tout temps, & son amy parfaict.
 Or c'estoit la iournee ou dixiesme, au vnziésme:
 Qu'il auoit nauigé avec danger extreme,
 Tendans à Iliou. Alors humainement
 J'allay le recueillir, logeay commodement
 Le premier dessus tous, & d'allairesse grande
 Je fy la bienuenuë à tous ceux de la bande:
 Vin, farines, & chairs ie luy fis élargir,
 Pour faire bonne chere & pour se resiouyr:
 Ils furent douze iours, tant leur estoit contraire
 Le vent, qu'ils ne tiroient ny auant ny arriere.
 Quelque mauvais Demon leur fit ce mauvais tour.
 Mais la tempeste chut sur le treiziésme iour,
 Eux se mirent en mer, & ainsi il prolonge
 Ses discours controuuez, & mesle le mensonge
 Avec le vray-semblable. Elle qui l'escoutoit
 Larmes en quantité de ses beaux yeux iettoit,

Et son corps se fendoit, comme vne grosse boulé
 De neige sur les monts, & se fond & s'escoule
 Souz le vent de Midy, quand celuy d'Occident
 A fait pleuvoir dessus, l'eau qui en va fondant
 Des riuieres en forme aux grandes mers égales;
 Tout ainsi se fendoient ses ionés belles, passés,
 Au prix qu'elle pleuroit, & de pleurs se baignoit
 Pour son mary, pres d'elle. Ulysses la plaingnoit
 Grandement en son cœur, mais fixes les paupieres
 Ainsi que fer, ou corne, & ne s'esmouuoit gueres
 Au dehors, deuant elle, ains fort couuertement
 Il retenoit ses pleurs. Quand elle eut longuement
 Pleuré, & eut versé larmes à suffisance,
 Elle retourne encore, & ainsi recommence.

Je veux à ceste fois t'esprouner & tenter
 Si tu as veu, ainsi que tu viens de conter
 Mon mary & ses gens arriuez en Candie,
 Logez en ta maison, dy moy, ie te supplie,
 Comme il estoit vestu, quel homme estoit-ce alors,
 Et quels estoient ces gens de visage & de corps?

Et le sage Ulysses. Il est bien difficile
 Qu'on n'ait depuis vingt ans la memoire labile,
 Ayant tant tracassé, car il y a aut tant
 Qu'il partit de chez moy, i'en parleray pour tant
 Au mieux que ie pourray. De couleur purpurine
 Estoit, ce me sembloit, sa robe, belle, fine,
 Double, & bien estoffee, or elle se pressoit
 Par vne agraffe d'or qu'un double tron perçoit:

Elle estoit par deuant fort diuersement peinte,
 Un chien y attrapoit vn Cerf tremblant de crainte
 Des pattes de deuant, chacun s'émerueilloit,
 Ils estoient d'or aussi, & le chien, ce sembloit,

Le vouloit estrangler, la beste qui palpite
 Vouloit se demenant se sauuer à la fuite.
 La camifete dont pour lors il se vestoit,
 Sembloit tant deliée & subtile elle estoit,
 A la peau d'un oignon, & seche & transparente,
 Et comme le Soleil elle estoit éclairante.
 Les femmes du pays l'admiroient grandement,
 Mais pour te dire vray, ie ne scay pas comment
 Il l'auoit recouree, ou bien s'il l'auoit mise
 Sur luy dès sa maison, ou bien s'il l'auoit prise
 En present sur la nef de quelque hoste ancien,
 Ou de l'un de ses gens, car le Dulichien
 Auoit beaucoup d'amis, & des Grecs honorables
 De tout tant qu'ils estoient peu estoient ses semblables.
 Le luy fy don. ainsi qu'il voulut déloger,
 D'une fort belle espee, & pour le rechanger
 D'une double, fort riche & belle manteline,
 Longue iusqu'aux talons de couleur purpurine,
 Et puis le conduisyt fort honorablement
 Iusques dans un vaisseau, en grand contentement.
 Il auoit un Herault, si i'ay bonne memoire,
 Vn peu plus vieux que luy, sa couleur estoit noire,
 Un peu courbè du dos, les cheueux crespeluz,
 Eurybates de nom. Ulysses au surplus
 Sur tous ses compagnons l'estimoit à merueille,
 Car il auoit à luy la prudence pareille.
 Une enuie à ces mots plus grande encor la prit
 De rengreger son deuil, songeant en son esprit
 Que ces marques estoient certaines d'assurance:
 Puis voyant qu'elle auoit pleuré sa suffisance
 Elle redit encor. Amy, d'oresnauant,
 Autant que l'on t'auoit méprise cy deuant,

LE XIX. LIVRE

*Autant tu me seras & cher & venerable,
 Et amy de ceans. Rien n'est plus veritable
 Que c'est moy qui luy fis don de ce vestement,
 Tel que tu me l'as dit, le pliant proprement
 Dedans ma chambre à part, & en la mesme place
 L'agraffe y attachay pour luy donner la grace.
 Or iamais plus mon œil, las, ne le reuerra,
 Et chez luy iamais plus il ne retournera:
 C'est donc au grand malheur de moy & de ma ioye
 Qu'il alla iamais voir la non nomable Troye
 A laquelle Ulysses le sage & le sçauant
 Reyne pleine d'honneur, cesse d'oresnauant
 De te destruire plus, de gaster dauantage
 Ton corps, & ton esprit, en pleurant le dommage
 De ton mary perdu. Non que ta passion
 Soit digne nullement de reprehension:
 Car s'il est mesmement permis à toute femme
 De regretter celuy qui possedoit son ame
 Quand il estoit viuant, que la mort sans pitié
 Luy est venu rauir, & à qui l'amitié
 Reciproque a laissé mainte belle lignee,
 A plus forte raison a toy infortunee
 De pleurer Ulysses, estimé en tous lieux
 En vertu & prudence, comparable aux Dieux.
 Mais modere tes pleurs, ie te prie, & m'esconte,
 Et puis ie te diray la verité sans doute,
 Et ne te tairay rien de tout ce que i'ay peu
 Apprendre d'Ulysses ton mary, car i'ay sceu
 Des nouvelles de luy estant en Thesprotie,
 Pays gras & fertile. Or il est plein de vie
 Et reuiendra bien tost, plein de biens, plein de dons,
 Dont il a faict amas, innombrables & bons.*

Mais il a fait naufrage, & sa flotte est perie
 Et ses gens submergez, partant de Trinacrie,
 Et tout pour le courroux du puissant Iupiter
 Et du Soleil, qu'helas, ne peuvent respecter
 Ses gens mal-aduisez: Car ses vaches ils mirent
 A mort, & pour cela souz les eaux ils perirent
 Pour luy, il se sauua vers les Phœaciens
 (Peuple iadis venu des grands Dieux anciens)
 Tellement, quellement, qui beaucoup l'honorèrent
 Comme si c'eust esté un Dieu, & luy donnerent
 Quantité de tresors. Sans hazard, sans danger,
 Ils le vouloient icy long temps a, renvoyer,
 Et ja il y seroit, sans que plein de prudence
 Il vouloit ramasser or, tresor, & cheuance
 Auant que retourner, & voir ce-temps pendant
 Force diuers pays. Ainsi sage & prudent
 Il a veu & appris, courant la terre & l'onde,
 Et ne s'égaleroit à lu, homme du monde.
 De tout ce que ie dy Phædon m'en assura,
 Le Roy de Thesprotie, en outre me iura
 Comme il sacrifioit & faisoit vne feste,
 Que toute son escorte & sa flotte estoit preste,
 Et luy, deuoit bien tost mettre la voile au vent
 Pour sen venir icy: mais ie me my deuant
 Parce que ie trouuay des gens de Thesprotie
 A propos, pour passer deçà en Dulichie.
 Ce Roy me fit monstrer les dons & les presens
 Qu'il auoit ramassez, dignes & suffisans,
 De nourrir sa maison sagement gouvernee
 Iusques en la neuuesme & dixiesme lignee:
 Tout cela luy estoit seurement emballé
 Dans le chasteau du Roy: car il estoit allé,

LE XIX. LIVRE

*Me dit il, en Dodone, au chesne, afin de prendre
L'aduis de Iupiter, & de l'oracle apprendre
Comme il s'en reuiendrait : si manifestement,
Ou bien s'il le deuoit faire couuertement.*

*Ainsi viuant est-il, & ne sçauoit plus guere
Tarder, qu'il ne retourne & dans sa maison chere
Et parmy ses amis. Croy le sur mon serment,
Par le hault Iupiter viuant, premierement,
Et puis, par la maison d'Ulysses l'inuincible,
Où l'on m'a bien-veigné tout ce qu'il est possible,
Ulysses reuiendra, ains que l'an soit passé,
Voire dedans ce mois, ou l'autre commencee
Croy-le, & tu ne seras aucunement trompee.
A cet mots respondit encor Penelopee.*

*Ainsi fust-il mon hoste, & certes tu verrois
Quelle grande amitié, quels biens ie te ferois,
Si que qui te viendrait desormais à l'encontre,
Diroit à tout iamais heuruse ta rencontre.
Mais, ainsi que ie croy, de mesme m'aduiendra.
Car iamais Ulysses chez luy ne reuiendra,
Et tu ne receuras l'honneur, la recompense
Que tu as esperé. Car depuis son absence
Nul n'est paru ceans tel qu'estoit Ulysses
Pour recevoir le monde, & pour donner acces
Chez luy aux estrangers, ny d'un si bon visage
S'ils s'en vouloient aller, pour leur voyage.*

*Or filles, lavez luy les pieds bien nettement,
Puis menez-le coucher & dormir mollement,
Faites-le bien chauffer, donnez luy couuerture
Et tout ce qu'il luy faut encontre la froidure,
Attendant le main, car lors plus à loisir
On le fera baigner & oindre à son plaisir,*

Afin qu'il mange & boive avecques Telemaque.
 Que si, qui que ce soit estranger, ou d'Ithaque,
 Luy faict du déplaisir, certe il delogera;
 Et plus en ma maison il ne conuertera:
 S'en fasche qui voudra. Car comment, ô mon pere;
 Diras-tu que ie suis courtoise & debonnaire
 Plus que nulle autre femme? Et comment verras-tu
 Telle que tu la dis ma prudence & vertu,
 Si sans te reuestir d'habit plus honorable
 Ie te laisse aller soir, si déchiré à table
 Et qu'on t'ait à mépris? Or la vie & les iours
 Des hommes sont fuyards, peu durables & courts;
 Et quiconc ne sera piteux & secourable
 Il sera en sa vie à chacun execrable,
 Malheur & malencontre on luy souhaittera,
 Et quand il sera mort chacun le mandira.
 Mais qui sera benin, courtois, & debonnaire,
 Ceux de loing, ceux de pres hōneur luy viendront faire;
 Diront tout bien de luy, & ne se laisseront
 De l'aymer, quelque part qu'ils se rencontreront.
 A quoy le Laërtide au genereux courage.
 O du grand Ulysses femme prudente & sage,
 Pour te dire le vray, tous ces bons traitemens,
 Ces lodiers precieux, ces beaux accoustremens
 Me sont à contre-cœur, ie les hay, depuis l'heure
 Que Crete ie laissay ma tresdouce demeure,
 Et ses costaux negeux, pour me mettre sur mer,
 Frequenter les vaisseaux, & courir & ramer:
 Et ie ne passe point les nuits d'autre maniere
 Que i'ay faict cy deuant, ne fermant la paupiere.
 Las, tant i'en ay veillé deffouz maint toit obscur
 Ayant la larme à l'œil & la tristesse au cœur,

LE XIX. LIVRE

Attendant le retour de l'aube matiniere.
 Il ne me chault point donc de bassin ne chaudiere,
 Et nulle femme encor mes pieds ne touchera
 De tant que tu en as, & ne me lauerà,
 Si ce n'est quelque vieille, & telle que moy d'aage,
 Et qui ayt eu du mal, qui soit discrete & sage:
 Passe, pour celle là, si elle veut toucher
 Mes pieds pour les lauer, ie ne m'en puis fascher.

Certes, mon cher amy, luy respondit la Reyne,
 Ie n'ay point veu ceans, de region loingtaine
 Un homme comme toy aduisé & prudent,
 Car tres-discret, tu vas pesant & regardant
 Tout ce que tu veux dire. Or voicy ma seruante
 Vieille non seulement, mais sage & fort prudente:
 C'est celle qui premiere a traité, a nourry,
 Qui receut en ses mains mon pauvre de mary
 Des l'heure qu'il sortit du ventre de sa mere:
 Elle te lauerà, elle est propre à ce faire,
 Combien qu'elle soit foible. Or sus, Euryclea,
 Leue toy vistement, laue-le, le voila
 Tout semblable à ton maistre. Vlysses est asteure
 De tel aage que luy, ses mains par auenture
 Sont comme celles cy, la peine & le tourment
 Font l'homme, quel qu'il soit, veiller bien vistement.

C'est ce que luy disoit la Reyne chaste & sage,
 Et la vieille, portant les mains à son visage,
 Et pleurant chaudement se lamentoit ainsi.
 Mon fils, que i'ay pour toy d'angoisse & de soucy,
 O le plus malheureux des siecles où nous sommes,
 Et que Iupiter hait sur tous les autres hommes,
 Bien que tu craignes Dieu: car ie ne pense pas
 Que de tous les mortels qui vinent icy bas,

Un autre ayt tant que toy fait de saintes offrandes,
 Parfumé les autels d'Hecatombes si grandes,
 Brulant les gras cuiffots au puissant Iupiter
 Qui se sçait aux éclats du foudre delecter,
 Pour impetrer de luy sans plus que tu paruinffe
 A vn bon & iuste aage, & que visses ce prince
 Esleué de ta main. Mais, las, il t'a osté
 Le iour de ton retour, telle est sa volonté.
 Ainsi en quelque coin d'une loingtaine terre
 Moqué & méprisé par auenture il erre,
 Les seruantes aussi possible vont causant
 Dessus ce miserable, & le vont méprisant,
 Comme ores te faisoient ces chiennes malheureuses,
 O mon pauvre vieillard, leurs iniures honteuses
 Tu fuyois prudemment, quand tu ne permettois
 Qu'ils te vinssent toucher seulement de leurs doigts.
 Or la fille d'Jcar, la sage Penelope,
 A mon gré m'a choisie en toute la trope.
 Je te laueray donc tres-volontiers, croy moy,
 Pour l'amour de la Reyne & pour l'amour de toy:
 Car i'ay compassion de ta grande tristesse,
 Mais ie te diray bien, que depuis ma vieillesse
 I'ay veu venir ceans force gens estrangers,
 Et qui auoient couru, disoient-ils, grands dangers,
 Mais ie n'en vy iamais vn qui fust si semblable
 A Vlysses que toy, tant, ô cas admirable,
 Tu es pareil à luy du corps & de la voix,
 Et des pieds mesmement. Vlysses à ceste fois
 Ainsi luy respondit : Ainsi ma bonne amie,
 Disent pareille à luy ma phisioromie
 Tous ceux qui nous ont veu : & c'est sans contredit
 Qu'il me ressemble fort, ainsi que tu as dit.

LE XIX. LIVRE

Il disoit, & la vieille alors prend la chaudiere
 Pour luy lauer les pieds, puis avec vne aiguere,
 Verse premierement de l'eau froide, & apres
 De la chaude dessus, le feu estoit aupres,
 Et Ulysses s'assit, sa face ayant dressée
 Deuers l'obscurité, craignant en sa pensee
 Que la vieille en lauant de pres garde ne prist
 A sa vieille blesseure, & ne le decouurist,
 Elle s'approche alors, & à lauer commence
 Les deux pieds à son Roy: mais comme elle s'aduance
 De lauer, & frotter, soigneuse, de la main,
 La voicy tout à coup qu'elle cognoist soudain
 Et sent deffouz ses doigts la dure cicatrice
 Qu'auoit faicte autresfois un Sanglier à Ulysses
 Sur le mont de Parnasse, en allant visiter
 Un iour Antolychus, & voulant s'acquitter
 Du deuoir d'un bon fils. Antolychus le pere
 Hardy & renommé, d'Anticlea sa mere.
 Doncques Antolychus, pour lors il visitoit
 Et ses filles aussi, qui le prix emportoit
 Sur les hommes d'alors, de viure de rapine,
 De se seruir de ruse & de prudence fine,
 Et de fort bien tromper. Mercure luy donna
 Ceste prerogative, à cela l'adonna,
 Pource qu'il luy faisoit parfuns & sacrifices,
 Les graisses luy bruloient des plus belles premices,
 Et d'agneaux & de boucs qu'en ses parcs il auoit,
 Et tousiours la faueur de ce Dieu le suyoit.
 Or cheminant tousiours il vint en fin en l'isle
 D'Ithaque, populeuse, abondante, & fertile,
 Où ioyeux il trouua que sa fille auoit faict
 Fraischement un beau fils. Euryclea le met

Soudain sur ses genoux, & dit en ceste sorte,
 Dy le nom que tu veux que ton petit fils porte,
 O Roy Antolychus, on en est en soucy,
 Et fort on le desire. Alors respond ainsi
 Antolychus parlant. O ma fille chérie,
 Et vous mon gendre aussi, donnez luy ie vous prie
 Le nom que ie diray : l'ay beaucoup tracassé
 De terre & de pays, ains que d'estre passé
 Par mer iusques à vous, i'ay eu force querelle,
 Femmes, hommes, i'ay tout rangé par mort cruelle,
 Son nom soit Vlysses : mais si tost qu'il sera
 Un peu grand, & courir par le monde pourra,
 Qu'il s'en vienne en Parnasse au bien de sa grand mere,
 Là sont tous mes trésors, & là ie luy veux faire
 Vn honneste present, ie l'en honoreray,
 Et ioyeux & content icy le rennoiray.
 Le desir de ces biens donna cœur & audace
 Pour lors à Vlysses de venir en Parnasse,
 Où par Antolychus il fut fort caressé,
 Fut de tous ses enfans tendrement embrassé,
 Et receu de propos courtois & amiable,
 Mais plus d'Amphithea sa grand mere honorable,
 Qui se iettant sur luy, d'accueil tres-gracieux
 Luy baisa mille fois & la teste & les yeux.

Antolychus soudain à ses enfans commande
 D'apprester à soupper. Eux d'alligresse grande
 Font son commandement, & s'en vont diligens
 D'entre les troupeaux prèdre vn Torceau de cinq ans,
 Qu'ils écorchent soudain, autour de luy se iettent,
 Le tranchent en morceaux & en broche le mettent,
 Puis le font bien rostir, apres font leur deuoir
 De tresbien se remplir du matin iusqu'au soir,

LE XIX. LIVRE

Et leur faim ne chomma de repas conuenable,
 Mais quand le Soleil mit ses cheuaux en l'estable
 Ils s'allèrent coucher, dormans iusques au iour.
 Mais si tost que l'Aurore eut monstré son retour,
 Soudain Antolychus & ses fils se leuerent,
 Firent venir les chiens, & au bois s'en allerent,
 Et le diuin Ulysse à la chasse avec eux.
 Tous ensemble ils grimpoient par les sentiers montueux
 De la grande montagne espaisse de bocages,
 Et touchoient le sommet des cauernes sauvages
 Et des rochers venteux. Or destia le Soleil
 Sortant hors de la mer son chariot vermeil
 Les campagnes fraploit, lors que voicy la chasse
 Arrinee au sommet du bocageux Parnasse:
 Les chiens alloient deuant aux voyes, & apres
 Les fils d'Antolychus les suinoient de bien pres:
 Et Ulysse avec eux, est tousiours à leur trouffe
 Ebranlant en sa main vn dard de grand secousse,
 Au fonds d'un grand buisson, où la force des vents
 Ne penetroient iamais, où les rais violents
 Du Soleil ne donnoient, que la pluye & l'orage
 Ne pouuoient transpercer, tant estoit le feuillage
 Et le ramage espais de l'ombrageux hallier.
 D'auenture pour lors bangeoit vn sang sanglier
 Qui si tost que le brui à ses oreilles touche,
 Et des chiens & des pieds, se réueille farouche,
 Dresse sa grosse hure, escumeux & bauant,
 Les yeux ardans de feu, & leur vient au deuant:
 Ulyses l'apperçoit, & de grand violence
 Voulant le renuerfer son fort dard luy esclance,
 Et l'autre en mesme temps vient à luy, l'atteignant
 A l'endroit du genouil: le genouil va saignant,

Et du cruel crochet la piece est emportee.
 Mais l'os n'est offensé, car la beste irritee
 Donna obliquement. Mais le coup qu'eslancea
 Le fort bras d'Ulysses le sanglier transpercea.
 Il le prit iustement dedans l'epaule dextre
 Et de l'autre costé on vid le fer parestre.
 Soubs le pesant du coup l'animal fit le saut,
 Ensanglant a la poudre, & tumba de son haut,
 Et l'ame s'enuola. Alors toute la troupe
 Court deuers Vlysses, & le sang luy estoupe,
 Les fils d'Autolychus sont bien embesognez:
 On leur auoit des vers autresfois enseigneur
 Pour estancher le sang, ils prononcent des carmes,
 Et le sang noir s'arrêste au murmure des charmes.
 Puis ils bandent la playe & s'en vont vistement
 Pour gagner le logis, où tres-sogneusement
 Le pere & les enfans sa blesseure penserent
 Tant qu'il fust tout guery, puis le recompenserent
 De tres-riches presens dont ils luy firent don
 Le renuyant ioyeux iusques dans sa maison.
 Lors son pere & sa mere à grand plaisir le virent
 De retour en Ithaque, & fort se reiouirent
 De le voir reschappé, s'enquerans instamment
 Comment il fut blessé: Luy fort pertinemment
 Leur rend conte de tout, & qu'allant à la chasse
 Avec les fils du Roy sur le mont de Parnasse,
 Apres qu'il eut sur luy son espieu eslancé
 Le porc de son crochet l'auoit ainsi blessé.
 La vielle donc lauant & nettoyant Vlysse
 Taste dessous ses doigts la dure cicatrice,
 Et la reconnoissant le pié luy eschappa
 Qu'elle tenoit pour lors. Le pié cheut, & frappa

LE XIX. LIVRE

La chaudiere en tumbant, qui du grand coup resonne
 L'eau s'espanche par terre, & elle qui s'estonne
 Chet de l'autre costé: la pitié, le plaisir .
 Luy sautent fors au cœur, & la viennent saisir,
 Ses yeux sont tous en pleur: lors la barbe & la face
 Luy touche doucement, luy va dire en vois basse
 Par ce qu'elle craignoit encor de le toucher,
 Et desiroit de luy au plus pres s'aprocher.

Pour vray, mon cher enfant, tu es mon maistre Ulysse,
 Et ie n'ay peu de toy plustost auoir notice,
 Que ie n'aye mon Roy maniétout par tout.
 Puis regardant la Reyne estant vers l'autre bout
 Assise dans sa chaire, elle luy faisoit signe,
 Que chez elle elle auoit son Roy, son prince insigne
 Son mary, désiré. Mais elle ne put pas
 Iamais s'en aduiser, à cause que Pallas
 Ailleurs luy destourna les yeux & la pensee
 Sur elle Ulysse court, d'une main aduancee
 La saisit au gozier, de l'autre rudement
 La tire deuers luy & luy dit bassement.

Me veux tu ruyner, ô nourrice fidelle?
 C'est toy qui m'as donnè autresfois la mammelle
 Voicy ton nourrisson qui a tant eu de maux,
 Patit tant de douleurs, couru tant de traux:
 Me voicy de retour sur la vintiesme annee
 En ma douce maison: or puis que fortunee
 Tu as ce bien des Dieux de m'auoir recogneu,
 Que nul ne sache icy que ie suis reuenu,
 Encor de quel que temps, tay toy ie te supplie
 Et ne mets en danger par ta faute ma vie.
 Aussi ie te promets, & ie te le tiendray,
 Lors qu'assisté de Dieu mon glaiue ie tiendray

*Au sang des pourſuiuans, & mes mains vangeresses
 Feront le chastiment des seruantes traistresses
 Qui gastent ma maison, tu ne tumberas pas
 (Car tu es ma nourrice) au violent trespas
 Où les autres cherront. Et la nourrice sage.*

*O mon fils, qu'as tu dit? & quel est ce langage
 Qui t'eschappe des dents? Tu sçais que de tout temps
 Mes esprits ont esté solides & constans
 Et nont point vacillé. N'ayes doute ne crainte,
 Je tiendray dans mon cœur ton entreprise empreinte,
 Plus ferme que le roc, plus forte que le fer
 Alors que Dieu aussi te donnent d'estouffer
 Ces mechans pourſuiuans sous tes mains vangeresses,
 Je te declareray les folles & traistresses
 Des femmes de ceans, & dont la trahison
 Salit honteusement l'honneur de ta maison.*

*Sur ce luy respondit le tres-prudent Vlyſſe,
 Il n'est pas de besoin, ma fidelle nourrice
 Que tu faces cela, ie les scauray fort bien
 Cognoistre & remarquer toutes en moins de rien,
 Mais tay toy seulement, & laisse tout le reste
 Conduire & gouerner à la troupe celeste.*

*Il dit & la nourrice accourt diligemment
 Pour rapporter de l'eau, car l'autre entierement
 Estoit tumbée abas: l'ayant donques habile
 Laué & nettoyé, & de preieuse huile
 Oint pour le raffermir, Vlyſſes peu à peu
 Tire vne chaire à soy, & s'aproche du feu
 Afin de se chauffer, courant sa cicatrice.*

*Cela fait Penelope attaque encor Vlyſſe
 Je veux encore un peu, mon hoste, te parler,
 Car l'heure aprochera bien tost de s'en aller*

LE XIX. LIVRE

Reposer, pour ceux là qui en auront enuie,
 Et qui peuvent dormir. Mais, las! la fascherie,
 Les ennuis, les tourmens, que me donnent les Dieux,
 Ne me laissent iamais clorre au sommeil les yeux
 Pour le iour i'ay encor quelque peu de relasche
 De l'ennuy, qui toujours me poursuit & me fasche,
 Regardant mon ménage, & m'occupant à voir
 Si mes femmes ceans font toutes leur deuoir
 Mais mon mal est la nuit lors que chacun sommeille,
 Car ie suis en mon lit où ie resue, ie veille,
 Ruynant mon esprit de cogitations
 Qui redoublent tant plus mes persecutions,
 Ie me pers en regrets où mon ame s'egare,
 De la mesme façon que la fille à Pandare
 Lamente son destin, rememore ses pleurs,
 Lors que le renouveau espanouit les fleurs,
 Et peint les beaux iardins de violettes franches,
 La pauurète appuyee au ramage des branches
 Pleure son cher Ityl, fils de l'acouplement
 D'elle & du Roy Zethes, qu'belas trop follement
 Elle mit à la mort. Ainsi mes pleints i'eslance,
 Continuellement, & mon ame balance
 Sans resolution: ie ne scay si ie doy
 Toujours viure ceans, & mon fils avec moy
 Sans me remarier, gouvernant mon mesnage
 Mes femmes & mon train, gardant mon lit, seul gaige
 De mon pauvre mary, ne donnant à parler
 A ce peuple de moy, où bien de m'en aller,
 Et de prendre à mary de ces princes de Grece
 Celuy qui plus aura de biens & de richesse
 Qui plus croistra mon dot, comme il y en a tant
 Qui me vont de grans biens offrant & promettant

Or quand mon fils estoit encor ieune & volage
 Ne me vouloit ouïr parler de mariage
 En jacon que ce fust, ne laisser la maison,
 Mais asteure qu'il a plus d'aage & de raison
 Il seroit bien content que ie me mariasse,
 Sa volonté seroit que ie me retirasse,
 Irrité, que ces gens si desordonnement
 Vont tout son reuenu perdant & consumant.

Mais ie te prie encor qu'un songe ie te die
 Que i'ay fait, si ton cœur scait ce qu'il signifie.
 Vingt oyes que i'auois mangeoit mon beau forment
 Puis beuuoient à souhait. L'auois extremement
 Du plaisir à les voir, lors que de la montagne
 Voicy venir un aigle & fondre en la campagne,
 Et de son bec crochu donner de si grands coups
 A ces pauures oyseaux, qu'il les massacra tous.
 Ie les voyois épars ça & là par la place
 Et blessés & sanglants : l'aigle de grande audace
 Refit sa pointe en l'air. Ie me decomfortois
 Ce me sembloit en songe, & fort me lamentois
 Et tout autour de moy des princesses de Grece
 Aux blonds dorez cheueux, considoient ma tristesse
 Quand voicy reuenir l'aigle aux cerceaux dispoits
 Qui sur le toit se perche & me tint ces propos.

Noble fille d'Icare, escoute, & pren courage,
 Tout ce que tu as veu n'est qu'à ton aduantage
 Ces songes ne sont point n'y vains n'y deceuans,
 Car ces oyes ne sont rien que les poursuiuans,
 Et moy que tu as veu estre aigle, suis asteure
 Ton mary de retour, qui douray sans demeure
 La mort à tous ces gens, ayant dit, il cessa
 Et tout incontinent le songe me laissa.

LE X I X. LIVRE

Puis regardant soudain, ie vy mes oyes boire,
Et comme au parauant manger à la mangeoire:

A laquelle Vlysses, il ne faut nullement
Ton songe deguiser, ny le tordre autrement
Qu'à ce qu'il signifie, Vlysses sans mensongè,
O Reyne, t'a luy mesme interpretè ton songe,
Car tous ces poursuiuans à mort il frapera
Et nul de tant qu'ils sont ses mains n'eschappera:

Mais mon hoste tres-cher, luy dit Penelopee,
Souuent nostre pensee aux songes est trompee,
On n'en peut que iuger fort incertainement,
Et tousiours leurs effets viennent douteusement
Deux portes il ya, comme on nous faiët croire,
Aux songes incertains, à elles l'une est d'iuoirè
L'autre de corne claire, or le songe qui sort
Par la porte d'iuoirè onc ne vient à bon port,
Et toujours son issue est frustratoire & morne:
Mais celuy qui prouient de la porte de corne,
Tout ce que l'homme a peu partant de luy songer
Est tousiours veritable & iamais mensonger.

Mais le mien que ie croy n'est pas de ceste sorte,
Dieu vueille qu'à mon fils & à moy il aporte
Allegeance à nos maux. Mais ie te veux à toy
Dire encor vne chose, & ie te prie oy moy.
Quand le funeste iour & noircy de tristesse
Infame aprochera, quil faudra que ie laisse
La maison d'Vlysses, voicy que ie feray
Vn certain exercice en auant ie metray
Douze haches ceans mon mary m'a laissees
Qu'il auoit iustement par la hampe percees
Fort pres les arrangeant, puis son arc enfonçant
Par les trous il alloit droit les fleches passant

Or il faut que ce ieu en auant ie leur mette,
 Qui pourra bander l'arc & passer la saiette
 Des boucles au trauers, c'est celuy qui m'aura;
 C'est luy que ie suiuray, & qui m'espousera,
 C'est celuy pour lequel il faudra que ie laisse
 Ceste douce maison, où ie vins en ieunesse
 Belle, & pleine de biens plus ie vay en auant
 Me semble que ie songe & que ie vay resuant.

O femme luy dit il, du Laërteide Vlysse
 Non ne differe plus ce ieu, cest exercice,
 Car tu veras plustost ton mary de retour
 Qu'ils n'auront bandé l'arc, & passé par le iour
 Des pertuis arrangez, la volante sagette.

A qui Penelope, de parole discrete,
 Iamais ne me viendroit desir de sommeiller,
 Si c'estoit ton plaisir en parlant, de vieillir,
 Mon hoste, tant ie prens vn plaisir indicible
 A t'ouir discourir: mais il est impossible
 Au mortel, de vieillir continuellement
 Il n'y pourroit suffir: & les Dieux mesmement
 Ont ce soulagement donné aux pauvres hommes:
 Coupons donques icy le discours où nous sommes,
 Ie m'en vois en mon lit là haut me retirer:
 Où certes ie ne fais que tousiours soupirer
 Et rengreger mes pleurs, des le iour lamentable
 Qu'Vlysses s'en alla à Troye non nommable,
 Pour toy demeure icy, dors comme il te plaira,
 A terre, où si tu veux vn lit on te fera.

Ce disant, elle monte en sa chambre tres-belle,
 Et mainte belle fille en haut marche apres elle
 Comme elle fut montee aussi tost se coucha,
 Et soudain le regret d'Vlysses la toucha

LE XIX. LIVRE DE L'ODYSSÉE.

*Si qu'elle se sent fondre en vne mer de larmes,
Pleurant, tant que Pallas la deesse des armes
Prenant d'elle pitié, le sommeil ennoya,
Et les yeux de la Reyne en son charme noya.*

Fin du dixneufiesme liure.

LE VINGTIESME.



LE VINGTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Lysſes eſt en doute ſ'il doit tuer ſur le champ les ſervantes qui ribaudoient avec les pourſuiuans. Il ſe retient, Iupiter le confirme en ſa reſolution de mettre à mort les pourſuiuans & ce par le tonnerre. Les propoſ de luy avec Eumæus & Philætius ſon maïſtre bouuier. Les pourſuiuans redeliberent de tuer Telemachus. Ils en ſont deſtournez par Amphinomus. Theoclymenus leur prédit leur mort.

AUTRE SOMMAIRE.

*Iupiter le confirme en tonnante quand il ſort;
Theoclymen prédit aux pourſuiuans leur mort:*

M*Ais le ſage Ulyſſes ſe couche ſur la porte,
Se iette ſur le cuir d'un beuf qu'on luy a-
porte;
Puis ſe couvre des peaux des montons que
les Grecs*

*Qui pour chaffoient ſa femme auoient tueꝝ de frais
Et Eurynome encor de peur de la froidure
Mit ſur luy force robe & force conuerture*

M m

LE XX. LIVRE

Là gisoit *Vlysses* machinant en son cœur
 Sans pouuoir fermer l'œil, & vengeance & malheur.
 Or comme il reuassoit il vid sortir les femmes
 Qui dedans sa maison faisoient adles infames
 Auec les poursuuans, qui ça & la trottoient,
 Se donnoient du bon temps & de rire eclatoient.
 Il pensa forcener, & estoit sa pensee
 De cogitations estranges balancee,
 Si s'eleuant delà, il les estrangeroit
 Toutes l'une apres l'autre, ou s'il les laisseroit
 Acheuer iusqu' au bout leur saleté immonde.
 Et son cœur la dedans, fremit, grommelle, gronde
 De la mesme façon va la chienne iappant
 A l'entour de ses chiens, quand le bruit va frappant
 Ses oreilles au guet, car la craintine beste
 De peur qu'on ne les prenne, à combatre s'apreste:
 Ainsi sent il dans soy bourdonner son courroux
 Pour ces actes mechants, puis frapant de grands coups
 Contre son estomac, il se reprend luy mesme.

Patiente, *Ulysses*, domte ton ire extremes,
 Ton cœur plus que cecy autresfois endura
 Quand le cruel *Cyclops* tes amis deuora:
 Bien te fit mal au cœur sa sanglante arrogance,
 Mais tu patientas, tant que par ta prudence
 Tu sortis du danger, qui sans doute t'alloit
 Exposer à la mort. Ainsi donc il parloit
 Reprenant son courroux, toutesfois le courage
 Sans cesse la dedans luy bouillonne de rage.
 Comme vn qui veut griller sur les charbons ardans
 Vn boyau plein de gresse & de sang au dedans
 Le tourne incessamment & de costé & d'autre,
 Luy tardant qu'il soit cuit, *Vlysse* ainsi se veautre .

Tantost çà tantost là, rumine dessus tout
Le moyen quil tiendra pour seul venir à bout

De tous ses ennemis. Estant en ceste peine
Minerve descendit de la voute hautaine

Et se presente à luy, de face & vestement
Quelque femme d'alors semblant enierement,

Puis pres de son cheuet luy parle favorable.

Quei' affliges tu tant, ô le plus miserable

De tous les malheureux ? la maison que voicy

N'est elle pas à toy ? N'est-ce ta femme aussi

Celle qui est ceans ? & ton fils tel en somme

Que le pourroit iamais souhaiter aucun homme ?

A laquelle Ulyssis, ô diuine Pallas

Ce que tu dis est vray : mais ie ne laisse pas

D'estre en peine pourtant, comme il sera possible

Que ie combatte seul ceste trouppes nuisible

D'impudens poursuuans, & qui sont mesmement

Tous ensemble toujours. Ie jonne encor comment

Et où i'eschapperay, si contre son enuie

Et du grand Iupiter ie leur oste la vie,

Di-le moy ie te pry. Chetif & malheureux,

Luy respond brusquement la deesse aux vers yeux,

L'amy pour son amy continuellement veille,

Et bien qu'il ne le vaille encore le conseille,

Et moy qui suis deesse, ay ordinairement

Soin de tes actions, n'auray le iugement,

De te bien conseiller ? Or si cinquante armées

De langage diuers contre nous animees

Nous venoient assaillir pour nous donner la mort,

Toutesfois avec moy tu serois assez fort

Pour leur donner la chasse. & mangré eux encores

Enleuer leur brebis & leurs beufs & leurs tores

LE XX. LIVRE

Dors donc tant seulement & chasse toute peur.
Tu sortiras bien tost de tout et a douleur.

Elle dit, & soudain vne pesanteur douce,
Luy donne de dormir, puis dans le ciel se pousse.
Ainsi donc Ulysses doucement sommeilloit,
Mais de l'autre costé Penelopé veilloit
Son mary regrettant, & regrettant sans cesse.
Mais lasse de pleurer, voicy qu'elle s'adresse
A Diane soudain fille de Iupiter,
Dit elle, te pleust il presentement m'oster
La vie avec ton arc, fichant dans mes mammelles
Les coups plus dangereux de tes fleches mortelles,
Ou bien qu'un tourbillon soufflant cruellement
Me brandisse dans l'air, me pousse viftement
Et sans nulle pitié, dans les bouches hideuses,
Et parmy les courants des grands mers écumeuses,
Comme firent iadis les torrents furieux
Les filles de Pandare & noyerent les Dieux
Et leur pere & leur mere es creux des eaux marines,
Les pauvretes, hélas resterent orfelines.
Venus finalement compassion en prit,
Et de laiët & de miel & de vin les nourrit,
Et Iunon les voulut douer par excellence
Sur les femmes d'alors de beauté & prudence,
Diane la grandeur, la taille leur donna,
Et Pallas au mestier d'ouurer les façonna
Toute sorte d'ouurage. Apres Venus la blonde
Vole vers Iupiter, dont le foudre qui gronde
Arme la forte main, voulant les marier
Et selon leur merite & gloire apparier,
Et de fait grandement son pere en importune,
(Luy qui cognoist la bonne & mauuaise fortune)

Et ce qui doit venir aux malheureux humains)
 Mais comme elle estoit là, les odieuses mains
 Des harpies desia les luy auoient rauies,
 Les donnans pour seruir aux infames furies
 Me puisse perdre ainsi le plaisir des grands Dieux,
 Ou Diane la belle aux ondoyans cheueux
 Tire sur moy son arc, & sa fleche m'enferme,
 Afin que tant plustost ie descende sous terre
 Pour voir mon Vlysses, & qu'ô cruel ennuy,
 Je ne sois mariee à vn pire que luy,
 Et ie ne reiouisse vn homme haïssable.

Encor est ce à quelcun vn malheur suportable
 Quand il n'a que le iour pour ses yeux arroser,
 Et que la nuit au moins il se peut reposer
 Quand le sommeil le prend, sommeil qui rend passées
 Les incommoditez aux humains pensees
 Et leur faiët oublier le bien semblablement.
 Mais ie ne puis dormir la nuit aucunement,
 Et quelque mauuais ange encor ma tourmentee,
 Ceste nuit en songeant, quand il m'a presentee
 L'Image d'Ulysses mon espoux & mon Roy,
 Et si là faiët coucher me semble aupres de moy,
 Tel qu'il estoit au temps quil alla contre Troye.
 Mon ame ce pendant en a eu quelque ioye,
 Et n'eusse iamais dit que c'eust esté le vain
 D'un songe deceuable, ains l'effect tout certain.

Elle acheuoit de dire, & l'aube matiniere
 Dessus le mesme instant commença sa carriere,
 Et le diuin Vlysse ouyt d'où il estoit
 De sa femme la vois, comme elle l'amentoit
 Laquelle il reconneut, & la pensa si preste
 Qu'il la cuydoit ouïr au dessus de sa teste.

LE XX. LIVRE

Lors il prend sa couuerte & tout ensemblement
 Les peaux où il dorçoit, les pose bellement
 Sur un siege au dedans, sort dehors, & emporte
 La peau de beuf, puis prie au ciel en ceste sorte.

O pere Iupiter, si ie suis raporté
 En ma chere maison par vostre volonté
 Si vostre deité me ramene & me guide
 Dessus ce mien terroir & aride & humide
 Apres m'auoir batu de beaucoup d'accidens,
 Je vous pry que quelcun de mes gens au dedans
 M'enuoye maintenant un mot à la rencontre
 Et Iupiter dehors quelque signe me monstre.

Il dit, & Iupiter favorable l'ouit,
 Et d'un signe du ciel soudain le reiouit,
 Tonnant de la nuee & transparente & haute
 Du costé de dedans n'y eut non plus de faute,
 Car il ouyt la voix d'une femme meulant,
 Sur le froment & l'orge incessamment roulant
 La pierre écrase-grains (car le grand capitaine
 Les gens, & leur pasteur, auoit une douzaine
 De femmes la dedans qui sans repos rouloient
 La meule sur le grain, & le froment meuloient
 Qui les hommes nourrit de la moëlle douce)
 Les autres s'endormoient, elle qui toujours pousse
 A les paulle le roc, n'auoit encor laissé
 La besogne pour tant, mais son bras fut lassé
 Et deuint foible en fin, si bien qu'elle s'arreste
 Et pour signe à son Roy eut la parole preste.

Iupiter, ce dit elle, ayant absolument
 Sur les hommes & Dieux entier commandement,
 J'ay ouy de ton ciel bourdonner ton tonnerre,
 Et ne voy nulle nue, or accomply en terre

Ce signe de là haut, exauce quand & quand
 Cela dont iete vois miserable innoquant
 Que ce soit auiourdhuy la derniere iournee
 Que la bande insolente & trop desordonnee
 De ces fiers poursuiuans, continue l'exces
 De leurs debordemens au palais d'Ulysses:
 A leur occasion & genoux & iointures
 Me sont tous delouez, tournant ces meules dures,
 Que donques auiourdhuy soit leur dernier repas.

Elle dit, & Ulysses en fit vn fort grand cas,
 Et du tonnerre aussi, car ce fut du carnage.
 Qu'il deuoit faire d'eux le signe & le presage,
 Des seruantes le reste aussi tost accouroit
 Et rallumoit par tout le feu qui se mouroit,
 Qui fit que Telemaque & se leue & s'abille,
 En iettant dessus luy sa vesture gentille,
 Son espee au costé puis apres il pendit,
 Mit ses souliers aux pieds, dedans sa main brandit
 Son puissant iauelot à la pointe affilee,
 Puis descendu à bas il dit à Euriclee.

Nourrice, at'on eu soing de ce pauvre estrangeur
 La t'on accommodé, là ton bien fait manger,
 Luy a t'on fait vn lict: on tient fort peu de conte
 De luy s'ay ie grand peur, on deust mourir de honte:
 Ma mere, bien que sage en ce pendant n'a pas
 Consideration, car elle fera cas
 Du premier malotru, qui se dit & se nomme
 Estre venu de loing, & de cest honnestes homme
 Qui vaut mieux luy tout seul, que mille qui viendront
 Ils le laisseront là & conte n'en tiendront.

Auquel Euryclea sage & discrete femme
 Ie n'en scaurois donner à ta mere aucun blasme,

On la fait à son gré bien boire & bien manger,
 Et puis on l'a voulu nettement rechanger
 Et d'abits & de liect, par le mandement mesme
 De ta mere, mais luy en son malheur extremesme
 Comme estant de tout point pauvre & infortuné
 N'a point voulu de liect, mais on luy a donné
 Pour liect un cuir de beuf, & pour sa couuerture
 Force peaux de brebis pour chasser la froidure:
 Il a voulu coucher sur la porte au surplus,
 Et on luy a ietté des vestemens dessus.

Quand elle eut acheué, Telemachus sort viste
 Dehors, son dard en main, ses chiens suiuent sa piste,
 Et luy s'en va soudain le conseil assembler.
 Euryclea se mit de rechef à parler
 Et leur disoit ainsi: femmes, que l'on s'auance,
 Les vnes baloyez la sale en diligence,
 Et toute la maison, nettoyez, fourbissez,
 Et les riches tapis sur le siege dressez:
 Les autres frotez bien des esponges les tables,
 Escurez bien les pots & tasses delectables:
 D'autres allez à l'eau, courez diligemment
 Jusques à la fontaine, & faites vistemment.
 Car les beaux poursuiuans ne tarderont plus guere
 De se trouuer icy pour faire bonne chere,
 On leur fait auiourdhuy le general festin.

Elle n'auoit pas dit qu'elles font tout soudain
 Ce qu'elle commandoit, vingt vont à la fontaine
 Pour apporter de l'eau, les autres prennent peine
 D'accommoder bien tout. Les poursuiuans apres
 S'en viennent à la file & se suiuent de pres:
 Les vallets aussi tost vont au bois & le fendent,
 Et les femmes de l'eau en la maison se rendent,

Le porcher vient aussi, amenant trois pourceaux
 De tous ceux qu'il gardoit les plus gras & plus beaux
 Et voyant Ulysses doucement luy demande:
 Et bien, mon cher amy, ceste arrogante bande
 De poursuiuans cruels, te void elle toujours
 D'un regard de trauers, & fascheux & rebours?
 Te disent ils toujours & reproche & conuice.

Que ie prie aux bons Dieux, luy respondit Ulysse,
 Eumae mon amy, qu'ils uengent vistement
 L'outrage que ces gens font tant insollement
 En la maison d'autruy, leur font rendre conte
 Des rauages qu'ils font sans respect & sans honte
 Ils disoient, & quasi ne faisoient qu'acheuer,
 Qu'ils virent le cheurier Melanthie arriuer,
 Amenant avec soy des cheures des plus belles,
 Et en gresse & valleur surpassants toutes celles
 Qu'il eust en ses troupeaux, deux garçons le suiuanz
 Les touchoient, pour tuer, & que les poursuiuans
 En peussent ce iour là souler leur faim gloutonne.
 Il les attache donc au port al qui resonance,
 Et voyant Ulysses en colere il se mit,
 Et mots iniurieux & reproches luy dit,
 Te voicy donc encore ô coureur miserable,
 Ne cesseras tu point d'importuner la table
 Des seigneurs que voicy, & troubler leur repas.
 Ne nous lairras tu point? ne sortiras tu pas?
 Nous ne serons long temps sans user de main mise
 Si nous ne nous laissons: grande est ta gourmandise,
 Et tu vas demandant trop irreueremment.
 On donne ailleurs qu'icy, on mange abondamment
 Chez les autres de Grece. A ceste outre-cuidance
 Ulysses ne dit mot, & garda le silence:

LE XX. LIVRE

Il hochoit seulement la teste & réuassoit
 Comme il s'en vengeroit. Alors qu'il apperçoit
 Venir pour te troisieme vn homme venerable
 C'estoit Philatius le bouuiet amiable.
 Une toire sterile il auoit fait charger,
 Et des Cheures encor, c'estoit pour le manger
 Des poursuiuans aussi: (les gens du pautonnage
 Qui donnent sur les eaux aux autres le passage
 Les amenerent là,) il attacha aussi
 Son bostail au portal, & puis s'enquit ainsi
 Au porcher d'Ulysses. Euma, qui est cet hoste
 Qui a nouvellement pris pied en ceste coste,
 Et est logé ceans? De quelle nation,
 Dit-il, estre, & où est son habitation?
 De quelle race est-il? Certes tout miserable
 Qu'on le void, si a-t-il d'un Prince venerable
 Le port & la façon. Mais les Dieux tout puissans
 Vont souz de grands malheurs les hommes terrassans,
 Renuersent les humains, & n'espargnent pas mesmes
 Les Rois, leur ourdissans des miseres extremes.

Si dit Philatius, puis luy tendant la main
 Et le vint saluer d'un parler fort humain.

Tu sois le bien venu, Dieu te gard ô bon pere,
 Te soit d'oresnauant la fortune prospere
 Auec plus de moyens, pource que maintenant
 La misere & le mal te vont fort talonnant.
 Certes, ô Iupiter, ie suis contraint de dire
 Que tu regnes là hault de tous les Dieu le pere:
 Tu n'as nulle pitié des debiles humains
 Que tu as engendrez, leur versant de tes mains
 Miseres & douleurs. Quand ie te considere
 Ie ne me puis tenir de respandre, mon pere,

Infinité de pleurs, en me ressouenant
 De mon Prince Ulysses. Peut estre maintenant
 Est-il ainsi que toy vagabond, miserable,
 Et portant dessus soy un vestement semblable,
 S'il vit encore, au moins, du Soleil iouyssant:
 Mais s'il est descendu souz l'enfer passissant,
 Helas. moy malheureux de viure apres Ulysse,
 Luy qui petit enfant me prit, à son service
 Me tira du pays des Cephaliens,
 Me commit sur ses bœufs, & sur ses autres biens,
 Dont le tout tant prospere & en telle abondance
 Ses troupeaux large front viennent en accroissance
 Que l'on ne les, ç'auroit ailleurs mieux desirer.
 Mais d'autres maintenant les viennent deuorer,
 Me forcent d'emmener mes bestes d'ordinaire
 Pour leur couper la gorge, & leurs banquetts en faire:
 Ils méprisent son fils, & les audacieux
 Mesmes ne craignent point les puissances des Cieux,
 Mangeans iournellement & destruisant sans cesse
 D'un Roy long temps absent le bien & la richesse.
 L'ay resué fort long temps en mon entendement
 Si ie deuois d'icy m'oster entierement,
 Et cherchant autre part condition meilleure
 Abandonner ma charge auant que son fils meure,
 Bien que ce fust malfaict, & ailleurs me ranger
 Où ie ne puisse point courir vn tel danger
 En gardant les troupeaux en lieu plus favorable.
 Car ie voy ceste Court du tout intollerable,
 Et l'eusse desia faict, n'estoit que i'ay tousiours
 Espoir qu'il reuiendra encores quelque iour,
 Qu'il fera de ces gens exemplaire vengeance,
 Et se ressentira de leur outrecuidance.

LE XX LIVRE

*Ulysses à ces mots. Je cognois que tu n'es
Mal-aduisé d'esprit ny de propos mauuais,
Mais plustost que tu as iugement & prudence.
C'est pourquoy ie te dy & te iure, en presence
Du puissant Iupiter le principal des Dieux,
La table hospitaliere & les propices lieux,
La maison d'Ulysses, son palais tutelaire,
Auquel on m'a receu d'accueil si debonnaire,
Certes en ta presence Ulysses reniendra,
Dans le sang de ces gens son espee il teindra,
De tes yeux, si tu veux, tu le verras toy mesme:
Croy-le, ie le te iure en mon serment supresme.*

*Alors Philatius: Dieu te vueille exancer
Mon hoste mon amy, certes tu peux penser
Comme tout s'ensuiuroit de cœur & d'assurance,
En ce qui dependroit de mon peu de puissance.
Le porcher promettoit qu'il feroit son deuoir,
Prians Dieu que bien tost Ulysses pust reuoir
Sa maison en bonheur. Et tandis qu'ils deuinent
Les poursuyuans ailleurs conspirent & machinent
La mort à Telemaque, & sur ce pensément
Un Aigle vint à eux volant hastiuement
A gauche dans le Ciel, & l'oiseau du tonnerre
Tenoit estroittement vn pigeon en sa serre.*

*Alors Amphinomus. Ce que vous conspirez
Nereüsica pas, soyez en a seurez.
Laissons donc ce dessein, & nous en allons boire.*

*Il dit, & vn chacun fut d'aduis de le croire
Et suiure son conseil. S'estans doncques leuez
Ils viennent au chasteau, où estans arrivez
Ils iettent vistemement leurs manteaux sur les chaises,
Et sur les riches lits se mettent à leurs aises,*

Puis s'en vont égorger & Cheures & pourceaux,
 La toie & les moutons, leur depouillent les peaux,
 Grillent sur les charbons par pieces la ventraille,
 Ver, jent le vin es pots, que le porcher leur baille,
 Sur la table jervoit le pain Philatius,
 Et le vin puis apres versoit Melanthius.
 Eux se sont mis à table, & les mains ont iettees
 Sur les plats, où estoient les viandes apprestees:
 Lors que Telemachus à part soy meditant
 Moyen de les surprendre, & leur mort complotant,
 Fit asseoir Vlysses au dedans de la salle,
 Mais dessus les carreaux & sur vn siege sale:
 Puis il luy fit porter sur une table à part
 Petite, & pour luy seul sa portion, sa part
 De ce qui estoit cuit, & d'or une grand coupe
 Luy fit emplir de vin, deuant toute la troupe,
 Et luy parla ainsi: Or va t'asseoir, & boy
 Avec la compagnie, & t'assure sur moy
 Que qui entreprendra de t'outrager, & faire
 Ne tort ne deplaisir m'aura pour aduersaire,
 Je m'y opposeray: Cecy n'est nullement
 Une maison publique, elle est entierement
 A mon pere Vlysses, & il me l'a bastie.
 Vous doncques, pour suiuanans, retenez, ie vous prie,
 Vos langues & vos mains, que nous n'ayons icy
 Question entre nous. Il leur parloit ainsi.
 Eux se mordoient la leure, & fremissoient de rage
 Dequoy Telemachus parloit d'un tel courage,
 Et s'en estonnoient fort, en leur cœur dépité
 Alors Antinoüs qui fut fils d'Épithé.
 Tolerons leur dit-il, ô Princes de la Grece,
 Ce beau Telemachus, & ses mots de rudesse,

LE XX. LIVRE

Vous oyez, vous voyez qu'il nous menace fort,
 Mais il y a long temps qu'il deuroit estre mort,
 Pas ne nous l'a permis le hault fils de Saturne.
 Il est beau harangueur, mais il nous importune:
 Si dit Antinoüs, mais le prince gentil
 Ne se soncia pas beaucoup de son babil,
 Et desia les Heraults conduisoient par la ville
 L'hecatombe sacree, & l'assemblee habile
 Des Grecs aux longs cheueux s'assembloit ce pendant
 Dedans le bois sacré d'Apollon loing-dardant:
 Où apres que les chairs furent tresbien rosties,
 Et qu'ils les eurent bien en pieces de parties.
 Le conuue fut fait fort magnifiquement,
 Et ceux qui les seruoient porterent gentiment
 A Ulysses sa part, & semblable & egale
 Aux autres portions de la troupe Royale,
 Car Telemach' ainsi leur auoit commandé.
 Or Pallas ne vouloit que leur train débordé
 En rien diminuast, que plus sages deuinssent,
 Et non plus que deuant leurs outrages retinssent,
 Afin de tant plus fort irriter Ulysses,
 Et rendre de tant plus odieux leurs excès.
 Entr'eux donc conuersoit vne homme incompatible,
 Hautain, outrecuidé, & superbe au possible,
 Ctesippe estoit son nom, de Samos il venoit,
 Et pource que son pere estoit riche, il tenoit
 Tant de luy, qu'il osa entrer en la poursuite
 De la femme d'Ulyse estant pour lors en fuitte,
 Et depuis tant de temps. Il leur dit donc ainsi.

Oyez moy Princes Grecs qui banquetez icy,
 Desia cet honnestre homme a eu sa part egalle
 Aux autres portions de la troupe Royale.

De l'en aller frustrer ce n'est pas la raison,
 Ny de rien arracher à ceux qu'en sa maison
 Telemaque a recens : c'est chose intollerable.
 Or luy veuX-ie enuoyer un present honorable
 Et d'hospitalité, qui viendra de ma main,
 Pour donner au garçon qui appreste le bain,
 Ou auquel qu'il voudra de ceux qui font seruice,
 Et qui sont demeurans en la maison d'Ulysse.

Il prit un pied de bœuf, ce disant, qu'i losta
 De dedans le panier tant qu'il put, luy ietta,
 Ulysses appercent venir ceste tempeste,
 Et le coup euit baissant un peu la teste
 Riant ce-temps pendant d'un ris sardonien,
 Le pied de bœuf, frappa le paroy ancien.

Adonc Telemachus luy parla de menace:
 Bient'a pris Ctesippus, Dieu t'a fait belle grace
 Que tu ne l'as atteint, que ton coup a passé,
 Je t'eusse sans faillir de mon dard transpercé,
 La nopce t'eust esté fort triste & fort amere,
 Au lieu d'elle, un tombeau ceans t'eust fait mon pere.
 Qu'on ne me face plus ces insolences là,
 Je veuX bien qu'on le sçache, & tous ceux que voila
 Ceans en ma maison. I'ay aage & cognoissance,
 Je ne suis plus enfant, i'ay prou de suffisance
 Pour sçauoir discerner le mal d'avec le bien.
 Je me lasse de voir ainsi manger mon bien,
 I'ay souffert iusque icy, comme à la boucherie
 Escorcher mes troupeaux, i'ay veu la mangerie
 Qu'on a fait de mes bleds, on a ben tout mon vin,
 Car un seul contre tant resisteroit en vain.
 Mais faites mieuX pour moy, n'useZ plus de menace,
 Et ne me braueZ plus. Que si quelqu'un pourchasse

LE XX. LIVRE

Ma mort, donnez la moy, desia ie le voudrois,
 Et me seroit meillcur de mourir vne fois
 Que de voir plus cheZ moy ces actes tant infames,
 Outrager mes amis, & villener les femmes
 D'une honneste maison. Ces propos il disoit
 De grande affection, & chacun se taisoit.
 En fin Agelaüs vint rompre le silence.

Que personne, messieurs, ie vous pri', ne s'offence
 De ce qu'il nous a dit, il a quelque rai'on:
 Il faut certes porter respect à sa maison,
 N'outrager ny ses gens, ny quiconq' se retire
 Chez luy à seureté. Mais ie te veux bien dire
 A ta mere & à toy vne parole à part,
 Prenez la s'il vous plaist de moy en bonne part;
 Tandis que vous estiez encor' en esperance
 Qu'Ulysses reueroit sa douce demeurance,
 Et qu'il retourneroit encor' un iour icy,
 N'y auoit nul propos que tous ceux que voicy
 S'arrestassent ceans, (estant plus honorable
 Qu'il trouuast sa maison en estat conuenable.)
 Mais puis que c'est vn poinct certain & assure
 Que son retour s'en va du tout desesperé,
 Vaut en trouuer ta mere, & dy luy ie te prie,
 Qu'elle sorte de trouble, & qu'elle se marie
 A celuy d'entre nous qui le plus luy plaira,
 Et qui plus de presens & de biens luy fera:
 Ce faisant te voila sans fascherie aucune,
 Sans que l'on te moleste & que l'on t'importune.
 Tu seras seul cheZ toy, boiras & mangeras
 Ton bien, ton reuenu, & te resiouyras,
 Et elle s'en ira faire ailleurs le mejnage
 De celuy qui l'aura. A qui le Prince sage.

Te iure, Agelaüs, ô fils de Damnastor,
 Par le grand Iupiter, par les travaux encor
 De mon pere Ulysses qui est mort, ou qui erre
 Asteure en quelque endroit, loing d'Ithaque sa terre;
 Je n'empescheray point de se remarier
 Ma mere à qui voudra, mais ie l'en vay prier,
 Luy dire, & l'en presser de toute ma puissance,
 Et mesmes luy feray pre, ens en abondance.
 Mais de l'aller chasser contre sa volonté
 Je ne l'oserois pas, c'est un poinct arresté,
 Et Dieu m'en gard' aussi. Ayant finy de dire
 Ils se prirent joudain tant qu'ils estoient à rire;
 Si demeurément qu'ils en estoient tous las,
 Et hors de leur bon sens. La Deesse Pallas
 Les pouffoit à cela, les mettoit en dérouté,
 Et leur troubloit l'esprit: on eust pensé sans doute
 A les voir esclater, qu'ils rioient proprement
 Des machoires d'autruy, les chairs que goulument
 Ils mangeoient, distilloient sur leurs leures sanglantes;
 Leurs yeux estoient enfléz de larmes decoulantes,
 Semblans prognostiquer leur malheur aduenir.

Lors Theoslymeus ne se put plus tenir
 Qu'il ne leur dist ainsi: O pauvres miserables
 Qu'allez vous deuenir? Dignes espouuentables
 D'une funebre nuit vos testes vont poissant,
 Vous ennublent vos yeux, souz eux vont tremoussant
 Vos iarrests, vos genoux, gemissemens horribles,
 Espouuentables cris, & hurlemens terribles
 S'entassent l'un sur l'autre, & pleurs comme un estang
 Tombent sur vostre barbe, & ja voit-on le sang
 Humeeter les parois & les cloisons des salles:
 On ne void sur le seuil que simulacres pastes

LE XX LIVRE

Des ombres de la mort, Erebe noirissant
 Et le Soleil du Ciel tombant & ternissant,
 Un brouillard plus espais que l'on ne scauroit dire.
 Il disoit, & chacun se prit tresfort à rire,
 Tenans ce qu'il disoit pour mensonge & abus.

Alors Eurymachus le fils de Polybus,
 Ce venu de nouveau radotte, qu'on le prenne,
 Qu'on le iette dehors, qu'il voise & se promene
 Un peu sur le marché: il parle obscurément,
 Et on ne l'entend point, auquel consequemment
 Dit Theoclymenus. Pour sortir par la porte,
 Non, ie n'ay nul besoin que tu me donne escorte,
 J'ay bon pied & bon œil, i'ay bonne oreille, & sç
 Ie ne manque d'esprit pour sortir hors d'icy:
 De faict i'en sortiray, car ie voy, ie deuine
 Sur tant que vous voicy & malheur & ruine,
 Un seul n'eschappera qui face trahison,
 Et qui commette excez dedans ceste maison.

Ce disant il s'en sort de la maison muree,
 Et s'en alla trouuer incontinent Peirae,
 Qui fort bien le receut. Eux s'entre-regardoient,
 Morguoient Telemachus, se rioient, & lardoient
 Et ses hostes & luy. Lors vn se prit à dire,
 O bon hospitalier, certes voicy le pire
 Que tu eusses iamais chez toy pu heberger,
 Ce n'est qu'un mort de faim, il ne faict que manger
 Et ne se saoule point, sans fin, sans interualle,
 Sur le pain, sur le vin il deuore, il aualle,
 Poids de terre inutile, un trotteur, un coureur,
 Et qui ne s'entremet de faire nul labour.

L'autre contrefaisant l'entendu & le sage:
 Si tu me voulois croire, & tel fust ton courage,

Nous les saisisrions tous, nous les attacherions
Liez sur une barque, & puis les ennoirions
En Sicile par mer, pource qu'ils le meritent.

Tant qu'ils peuuent, ainsi Telemaque ils irritent,

Mais il n'en faisoit cas, sans plus il regardoit

Attentif à son pere, & tousiours attendoit

Qu'il luy fist le signal de l'heure conuenable

Qu'il se faudroit ruer sur la troupe damnable:

Mais la fille d'Icar pres de la salle estoit,

Et tous ces beaux discours aysement escontoit

Sur un tres-riche siege. Or ils recommencerent

D'apprester à soupper, & leurs ris rehaussèrent,

Puis se mirent à table, & soulans leur desir

Se mirent à manger, pleins d'extresme plaisir.

Mais onc soupper ne fut de digestion telle

Que leur en apprest a la guerriere pucelle:

Et le fort combatant, le diuin Vlysses,

Car ils auoient premiers commencé les excès.

Fin du vingtiesme Liure.



LE VINGT-VNIESME LIVRE
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

PEnelope propose l'exercice de l'arc aux poursuiuans, & promet d'espouser celuy qui le parfera. Ils s'y es-
sayent, & n'en peuuent venir a bout. Contention sur-
uiuent sur ce qu'Vlysses le demande pour l'essayer. Ce que les
poursuiuans empeschent, & le menacēt. Telemachus com-
mande à Eumæus de luy porter, Vlysses le prend, le bande,
tire & passe la fleche par les trous.

AUTRE SOMMAIRE.

*L'arc est mis en auant à l'amoureuse bande,
Ils y faillent trestous, mais Vlysses le bande.*

R Pallas mit au cœur de la fille d'Icare
La sage Penelope en pudicité rare
D'exposer en auant le rude passe-temps
Du fer clair, & de l'arc mort & perte portās
*Aux Princes amoureux. Elle ne fait donc faute
De monter viftement dedans sa chambre haute.
La clef toute d'airain belle & bien faite prend,
Dont l'ynoire ouragé l'agneau plus riche rend:
Ouvre le cabinet plus caché, plus derriere,
Où suivre elle se fait de mainte chambriere.*

Là du Roy son espoux-estoit tout le tresor,
 Le fer elabouré, l'airain, l'argent, & l'or,
 Et avec l'arc courbe, le carquois & ses armes
 Qui tousiours ont porté douleurs, souspirs, & larmes,
 Dons qu'en Lacedemon luy fit au parauant
 Par hospitalité luy venant au deuant
 L'Enrytide Iphitus aux Dieux d'enhault semblable.
 Ils se trouuerent lors par rencontre agreable
 En Messene tous deux, tous deux ayans acces
 Chez le fort Ortiloch' : Au regard d'Ulysses
 Il y estoit allé pour r' auoir vne prise
 Dessus un peuple entier qu'on auoit sur luy prise.
 Car les Messeniens dessus les Ithaquois
 En courant sur la mer auoient pris vne fois
 Quelques trois cens brebis, & les auoient iettees
 Auecques les bergers dessus leurs naufs voutees.
 Ulysses par son pere & les autres plus vieux,
 Auoit pour lors esté delegué deuers eux,
 Et tout au mesme instant Iphitus par la pleine
 Cerchoit douze iuments dont il estoit en peine,
 Et perdues pour luy, avec quelques mulets,
 Qui le firent depuis tomber dans les filets
 D'une cruelle mort, dès que le miserable
 Eut trouué Hercules, le fort, l'inimitable,
 Le fils de Iupiter, qui dedans sa maison,
 Bien qu'il y fust logé, le tua sans raison.
 Miserable qui n'eut en reuerence aucune
 Ny la crainte des Dieux, ny la table commune
 Où ils auoient mangé tous deux ensemblement,
 Qu'il ne le fist pourtant mourir cruellement,
 Retenant les iuments, qu'il eut par iniustice.
 Ce fut en les cherchant qu'il rencontra Ulysse,

LE XXI. LIVRE

Et luy fit don de l'arc, que le grand Eurytus
 Aupar auant porta, & son fils Iphitus
 Luy mort en herita, Ulysse en recompense
 Luy donna vne espee & vne belle lance,
 Triste commencement d'hospitalier amour
 Commencé entre eux deux, car onc depuis ce iour
 Ensemble ils n'ont mangé: la cause en fut, qu' Alcide
 Le preuint, en tuant Iphitus l'Eurytide,
 Accomparable aux Dieux, qui en Lacedamon
 Au fils de Laërtes de l'arc auoit fait don.
 Le diuin Ulysses en allant à la guerre
 Ne le voulut iamais porter hors de sa terre
 Sur ses vaisseaux pousser, mais il le reseruoit
 Chez luy, pour l'amitié si chere, qu'il auoit
 Portee à son amy. Or la Reyne diuine
 Deuers ce cabinet pour l'auoir s'achemine,
 Monte les escaliers de chesne, que iadis
 Le charpentier expert auoit faits, & polis
 Et tiré à la ligne, auoit taillé l'entree
 Et le seuil, & dedans la porte auoit encree.
 La boucle du cordon délia promptement,
 Mit la clef dans le trou, & branlant bellement
 La forte porte ouurit, qui fremit & qui crie
 De mesme qu'un Toreau paissant par la prairie.
 De la mesme façon la porte resonna,
 Aussi tost que la clef dans le ressort tourna,
 Et fut soudain ouuerte, & la Reyne fut prompte
 D'y entrer aussi tost, & quant & quant s'en monte
 Sur les entablemens, où maints coffres est aient,
 Et dedans les habits qui le musque sentoient.
 Puis estendant la main du rattelier arrache
 Le bel arc, & d'aupres la trouffe elle détache

Luisante extremement, & s'assent tout doux
 Pleurant amerement, les mit sur ses genoux.
 Quand elle vid qu'elle eut pleuré sa suffisance
 Elle prit l'arc du Roy & le reste, & s'advance
 Deuers les poursuiuans, entre ses mains tenant
 Et l'arc & le carquois les fleches contenant
 En grande quantité, & portoient apres elle
 Les femmes du logis la cassete bien belle,
 Ou le cuyure luisant, & le clair fer estoit
 Et les haches encor, où le Roy s'esbatoit
 Et prenoit son plaisir. Quand la Reyne des femmes
 Fut venuë où estoient les poursuiuans infames,
 Sur le seuil de la porte elle arresta ses piedz,
 Contre sa face mit ses voiles deliez,
 Ses femmes se tenans tousiours à l'entour d'elle,
 Puis fit à l'assistance une harangue telle.

Escoutez mon dessein vous qui me demandez,
 Et superbes & fiers mangez & gourmandez
 Depuis long temps le bien d'un homme en son absence
 Sans moderation, sans honte & continence,
 Tant estes transportez du desir de m'auoir:
 C'est que presentement ie vous veux faire voir
 Une espreuue, vn combat, & le ieu d'exercice
 Où souuent s'esbatoit le magnanime Vlysse.
 C'est cet arc grand & fort, qui bander le pourra,
 Et par ces douze aneaux la fleche passera:
 Je suiuray celuy là, ceste maison ornee
 Laisseray, où ie fus en ieunesse amenee:
 Helas, où i'ay usé mon temps & ma beauté,
 De richesses comblee & de felicité.
 La memoire à iamais m'en sera eternelle,
 Mesmes en y songeant. Ce disant elle appelle

LE XXI. LIVRE

Eumae le porcher, luy faict commandement
 De leur porter à tous l'arc, & l'ébatement
 Du fer clair & fourby. Il le prend & leur porte,
 Non que de ses deux yeux mainte larme ne sorte:
 Et le maistre bouvier d'autre part à part soy
 Souspiroit grandement voyant l'arc de son Roy.
 Qui faict qu' Antinoüs les reprend & les tance,
 Et leur tint ces propos de grande outre-cuidance.

Badins de paysants qui n'estes soucieux
 Que de ce qui parroit tous les iours à vos yeux,
 Malheureux, qui vous faict espandre tant de larmes?
 Pour quelle occasion donnez vous tant d'alarmes
 A ceste pauvre femme, ayant assez d'ailleurs
 De sujet de se fondre en souspirs & en pleurs,
 Depuis le iour qu'elle a perdu toute esperance
 De reuoir son mary perdu pour assurance?
 Mais scauez vous que c'est, mangez si vous voulez
 Sans bruit & sans rumeur, ou sortez & allez,
 Lamentez là dehors, laissant au plus habile
 De nous de se s'prouuer à cet arc difficile.
 Mais ie ne pense pas que l'on le puisse ainsi
 Bander & manier : personne n'est icy
 Tel qu'estoit Ulysses en force & en puissance,
 Je l'ay veu, & i'en ay tresbonne souuenance,
 Tout enfant que i'estois. Ces propos il disoit,
 Cependant en son cœur à croire il se faisoit
 Qu'il pourroit bander l'arc, & passer les sagettes
 Si tost qu'il tireroit, par les trous des boucletes.
 Mais c'estoit bien plustost qu'il deuoit, sans mentir,
 La fleche d'Ulysses le premier ressentir,
 Dont il deshonoroit par son outre-cuidance
 Le trosne & la maison, & pouffoit à la dance

*Ses autres compagnons. Telemachus alors
 La parole prenant mit ces propos dehors
 O panure, pour le vray Iupiter m'a fait naistre
 Sans grand entendement, ie le fay bien paroistre,
 Car ma mere que i'ayme & que i'honore tant
 Bonne & sage qu'elle est, me laisse nonobstant
 Son fils, & sa maison quite, se remarie,
 Et depour uen d'esprit il faut que ie m'en rie.
 Mais puis qu'il est ainsi & que voicy le point
 D'acquérir vne femme, à qui certes n'est point
 Sa semblable en vateur en toute la contree
 D'Achaïe, en Argos, en Pyle sa saree,
 En Micene en Epire, & sans aller si loin
 Non pas mesme en Ithaque, & qu'est il de besoin
 De chanter le merite & la louange extresme
 De ma mere en ce lieu ? vous le scauez vous mesme:
 Puis qu'il est donc ainsi, venez & commencez
 Ne vous excusez point, & ne tergiversez,
 Voions qui seront ceux qui auront le courage
 D'entrer en cest esbat, sans tarder dauantage:
 Moy i'en veux estre aussi : si ie le puis bander
 Et au trauers des ronds la sagete darder,
 Je n'auray mal au cœur que ma mere me laisse,
 Je n'auray pas regret qu'ailleurs elle s'adresse,
 Quand i'ensuiuray mon pere & que ie seray seur
 De n'estre de ses faits indigne successeur.*

*Ce disant il se leue & dispotement saute.
 Son manteau de dessus ses espaulles il oste,
 Son espee au costé pendit superbement,
 Puis commença le ieu, donc tout premierement
 Il renga les aneaux, & creusit vne place
 Pour les loger trestous, & dedans cest espace*

LE XXI. LIVRE

A la ligne les renge, un esbahissement
 Les saisit, le voyans faire si proprement
 Vne chose à leurs yeux, qu'il n'auoit iamais faicte
 Ayant accoustré tout, lors en place il se iette,
 Commence à prendre l'arc. Trois fois il l'enfoncea
 Comme prest à tirer, trois fois il le laissa
 A fin de prendre aleyne, ayant grande esperance.
 De tirer, & passer les fers. Il recommence
 Pour la quatriesme fois, & de faict eust atteint,
 Sans qu'Ulysses luy fit un signe & le retint.

A donques il leur dit, *belas ! quelle infortune,*
Quel grand malheur me suit ? faut de deux chose l'une,
Ou que ie ne vaudray cy apres du tout rien,
Que ie seray un lasche, un delicat, ou bien
Que ie suis ieune encore, & n'ay pas assez seure
La main pour repousser qui me feroit iniure:
Mais vous qui en roideur & force me passez,
Tendez l'arc, & les traits dedans les ronds poussez.

Quand il eut dit ainsi, doucement il se baisse,
 Sur les beaux aiz colez pose l'arc, & y laisse
 La fleche viste & belle: & sa place reprend
 D'où il estoit party. Lors a dire se prend
 Alors Antinous. Or compagnons, de grace
 Que donc chacun de nous se leue de sa place
 Par ordre, en commenceant par celuy iustement
 A qui on à versé du vin premierement.

On fut de son aduis. Alors le fils d'Oenope
 Leodes se leua le premier de la trope,
 Il estoit leur deuin, & toujours il estoit
 Au bas bout, & plus pres du buffet se mettoit,
 Ennemy tout afaict de leurs façons de faire,
 Toujours fasché contre eux, & toujours en colere

Il prit l'arc le premier, sur le paué se mit,
 Atteint a la saiette, & de tant se promit
 Qu'il le pourroit bander, mais luy fallut serendre,
 Car son bras se lassa trop delicat & tendre.
 Si dit aux pouruiuans : ie me rens quant à moy
 Qu'un autre vienne icy : cest arc ie le preuoy,
 En priuera plusieurs & de vie & d'enuie,
 Et seroit bien meilleur de perdre vn coup la vie
 Que de faillir viuans celle pour qui sans fin
 Nous demourons icy, & l'esperons en vain
 Mais si quelcun pourtant se sent fort, & espere
 D'espouser d'Ulysses la femme chaste & chere
 Qu'il s'en vienne à cet arc, mais qu'il y ait esté
 Quelque temps, & qu'il vienne à voir d'autre costé
 Quelque princesse Greque entre les mieux vestues,
 Qu'il quite ceste cy, & ses peines perdues,
 Demande l'autre à femme, & la Reine au surplus
 Prenne le fortuné qui luy दौरa le plus.

Il quitta ce disant le fort arc admirable,
 Et se baissant vn peu le posa sur la table,
 Et la vire au beau fer, puis la place reprit
 Dou il s'estoit leué. Lors à dire se prit
 Encor Antinous, & griefuement le touche.

Liodes, quel propos t'est sorty de la bouche?
 I'en suis fort irrité, que cet arc ce dis-tu,
 En priuera plusieurs de vie & de vertu?
 Pour ce que tu n'as peu à ton plaisir en faire?
 Mais ce n'est pas cela. C'est plustost que ta mere
 Faillit à te donner la force & la bonié
 De pouuoir à propos bander cet arc vouté,
 Et d'en lascher le traict, c'est chose toute vraye,
 Mais que quelque autre vienne apres luy, & l'essaye

LE XXI. LIVRE

Puis au maistre cheurier il tint ces propos cy.

Or sus Melanthius aporte nous icy
 Force bois, fay bon feu, mets nous force escabelles,
 Et les couvre de peaux & douilletes & belles,
 Donne ordre puis apres qu'il nous soit apporté
 De l'onguent de ceans en bonne quantité,
 Afin que bien chauffeꝝ & oints à toute force,
 Nous voyons qui aura plus d'adresse & de force
 Ceste ieunesse & moy, qu'on estime si peu,
 A manier cest arc & parfaire le ieu.

Dit qu'il eut, le cheurier faiçt en grand diligence
 Bon feu, sieges apporte & dessus eux agence
 Les delicates peaux. Apres il aportoit
 De l'exquis oignement qui là dedans estoit
 Vnetres-bonne masse: eux chauffeꝝ, s'en froterent
 Et s'en allans à l'arc l'exercice tenterent,
 Mais ils ne peurent pas le courber seulement
 Tant lasches ils manquoient de force entierement.

Antinous pourtant n'entroit point en carriere
 Mais fin & cauteleux se tiroit en arriere
 De mesme Eurymachus les principaux tous deux
 D'entre les poursuiuans & les plus hazardeux.

Or comme ils s'essayoyent à ce rude exercice,
 Le bouuier bellement & le porcher d'Ulysse
 Se suiuirent, sortans de la sale, où les Grecs
 Prenoient leurs passe-temps, & Ulysses apres
 Prenant occasion les suit en diligence.

Quand il les tint dehors, alors il leur commence
 Ces propos gratieux. A vous seuls que voicy
 Vous doi-ie dire un mot? mais me tairay-ie aussi?
 Le cœur me dit pourtant que ie ne me doy tair.
 Aimez vous Ulysses? ça, & de quel affaire

Seriez vous avec luy, si fortuitement
 Il suruenoit asteure, & que presentement
 Vn Dieu vous l'enuoyast ? Series vous au service
 Ou de ces poursuiuans, ou du diuin Vlysse ?
 Quel party prendriez vous ? que vous en dit le cœur ?
 Dites ouuertement. Car cest bien le meilleur.

Lors le bouuier des beufs. Le Dieu du haut empire
 Parfit presentement ce que tu viens de dire :
 Vint il, cest homme là : vn Dieu benin & doux
 L'amenaist maintenant au beau milieu de nous
 Tu verrois à leffect, comme & de quel courage
 I'aurois la force au cœur & la main à l'ouirage
 Autant en dit Eumæe, inuquant ardamment
 Les Dieux de ramener Vlysses promptement.

Quand Vlysses cogneut auoir à suffisance
 Sondé leur loyauté, de rechef il commence
 A leur dire en ces mots. Or donques me voicy
 Qui apres mille maux suis de retour icy.
 Me voicy rechappé des caux & de la guerre,
 Et dans le vingtiesme an reuenu dans materre,
 Dedans mon cher pais : & i'ay eu le loisir
 D'esprouuer que vous seuls auez ioye & plaisir
 De tous mes seruiteurs de reuoir ma presence.
 I'en ay veu pas vn regretter mon absence,
 Ne prier qu' Vlysses reuint finalement
 Sur le seuil de son huis, que vous deux seulement
 Mais ie vous iure aussi chose tres-veritable
 Si Dieu met en ma main la bande detestable
 De ces gens, & permet que i'en aye raison :
 Ie vous mariray bien, vous donneray maison,
 Grandes possessions vous seront departis,
 Et vos maisons seront pres des miennes basties

LE XXI. LIVRE

Et n'aurons à iamais moy ny mon enfant doux
 Ny freres, ny amis si respectez que vous
 Mais, ça, pour vous oster de toute incertitude;
 Pour ne vous laisser plus en nulle inquietude,
 Et me faire cognoistre à vous ouuertement,
 Que ie vous face voir icy presentement
 Une marque sur moy, & vous monstre là place
 De la playe que i eus sur le mont de Parnasse
 Que me fit vn sanglier, quand avecques les fils
 Du fort Antolychus chassant ie le deffis.

Ce fait, il leur fit voir à plein sa cicatrice.
 Eux regardans de pres recongneurent Vlysse;
 Luy baisèrent la face, & les bras estendans
 Autour de luy j'errez alloient en pleurs fondans:
 Tout de mesme Vlysses & de tendreur & d'ayse
 Ei la teste & le corps leur embrassant les baise
 Sur eux pleurans toujours Titan se fust couché
 Si le sage Vlysses leurs pleurs n'eust empesché,
 Cessez dit il, vos pleurs, que quelqu'un ne nous sorte,
 Et vous voyant pleurer leans ne le raporte:
 Mais remettez vous bien, & r'entrons bellement
 Non pas tous à la fois i'iray premierement
 Et vous viendrez apres: voicy vn signe au reste
 Qui sera entre nous Quand la troupe moleste
 Des superbes amans d'opiniastre vois
 Deffendra qu'on me baille & l'arc & le quarquois;
 Tu le prendras Euma. nonobstant leur deffence,
 En main me le metras contre leur resistance,
 Puis tu veniras dire aux femmes de la haut
 D'aller soudain fermer les portes comme il faut
 Par toute la maison, que si dedans la sale
 Elles oyent du bruit, que nulle ne denale

Et ne sorte dehors: entendent seulement

A faire leur besogne & toy semblablement

Loyal Philatus, pren bien garde à la porte

De la sale, & la ferme avec la barre forte

Qu'on ne puisse sortir. Ce disant, il r'entra.

En son siege se mit que vuyde il rencontra:

Et ses gens apres luy. En ce temps Eurymaque

Tenoit entre ses mains l'arc du fort Roy d'Ithaque;

Le chauffant, le tournant à la splendeur du feu

Il le vouloit courber & bander peu à peu,

Mais il ne put iamais. Dont son ame orgueilleuse

Vne plainte en iettoit & grande & merueilleuse,

Si dit en soupirant à tous ses compagnons.

Amis, certes en vain nous nous embesognons,

Vous & moy en aurons & vergogne & tristesse

Ces nopces ie ne plains, car par toute la Grece

Et à l'entour d'Ithaque assez se trouuera

De femmes pour nous tous, mais ie crain qu'on dira

Que nous aurons manqué de force, à l'exercice

Mis en auant de l'arc du magnanime Ulysse.

Auquel Antinous. Certes il n'en sera rien,

Genil Eurymachus, toy mesmes le scais bien.

Ansarp!us auiourdhuy est la feste ordinaire

De l'archer Apollon, qui donc si temeraire

Pense bander cet arc? que donq? tout doucement

On le remette là, les traits semblablement

Auecques les aneaux, personne que ie pense

D'où on les aura mis n'aura l'oultre-cuidance

De les en enleuer, de ceux qui ont acces

Et viennent d'ordinaire au chasteau d'Ulysses

Or que le sommelier à boire nous aporte,

Quitte pour ce iourd'hui de ceste iouste forte:

LE XXI. LIVRE

Demain Melantius en diligence ira
 Aux champs à son bestail, & nous amenera
 D'entre tous ses troupeaux les cheures les plus grasses
 Afin qu'ayans rendu à Phabus veux & graces
 Bruler sur son autel cuissots en quantité
 Venions à bon eycient au ieu de l'arc vouté,
 Et mettions vne fin a ce rude exercice.

Il discouroit ainsi dans la maison d'Vlysses
 Et son opinion vn chacun approuua,
 On apporta de l'eau, les mains on se laua,
 Et les iennes garçons le bon vin departirent
 A tous les assistans & les tasse remplirent
 Apres qu'ils eurent beu selon leur vobonté
 Le prudent Vlysses qui auoit medité
 En son entendement ceste derniere ruse,
 En se tournant vers eux de ces propos leur vse:

Amoureux de la Reyne, oyez patiemment
 Ce que ie viens de metre en mon entendement
 Mais principalement i'en suplie Eurymaque
 Et toy Antinous, puissant prince en Ithaque,
 Qui certes viens de dire vn propos vertueux,
 Qu'il failloit laisser l'arc & respecter les Dieux;
 Et qu'Apollon demain pourroit sa force estendre
 Sur qui il luy plairoit pour l'arc courber & tendre
 Mais si vous le voulez ie voudrois bien aussi
 Le manier vn peu, pour éprouuer icy
 Deuant vous, si i'auois la vigneur & la force
 Que i'ay eue autresfois, sous ceste vieille ecorce,
 Ou si avec le temps pour ne m'estre exercé
 Ceste roideur de nerfs ne m'auoit point laissé.

Il disoit, & chacun se mit en grand colere,
 De crainte qu'ils auoient qu'il ne vint à le faire,

Sur tous

Sur tous Antinous grandement le reprit,
Tresfort le menacca, & à dire se prit.

Miserable passant, tu n'as pas peu d'audace
Quoy? n'estimes tu rien qu'on t'ay faiçt tant de grace
De te laisser icy avec nous banqueter,
Qu'on t'ay daigné de tout servir & presenter,
Qu'ayes participé à nos propos de table,
Que nul autre que toy ne m'ait eu si traittable
Que de venir s'assoir & manger avec nous
Et nos discours ouyr? Pour le vray, ce vin doux
Ta blessé le cerneau, comme certe il offence
Tout homme qui en prend avec intemperance
Le Centaure vaillant Eurytion le fort
Du vin iadis sentit le ruyneur & fort
Quand ches Pirithous allant voir les Lapithes
Il s'enyura par trop, & sortit des limites
Et des gonds de raison, temeraire, insolent,
Et sans nulle vergogne. Un courroux violent
Ces princes embrasa, dessus luy se ietterent,
Les oreilles ensemble & le nes luy couperent,
Puis le mirent dehors: il sortit tout troublé
De vin & de misere, & de honte accablé
Grand deuil & grand deuit les Centaures en prirent,
Et la guerre asprement aux Lapithes en firent
Mais le premier malheur sorti d'Eurytion,
La seule cause en fut son indiscretion,
Et le vin par trop pris: ainsi t'en pourra prendre,
Si de ce que tu veux maintenant entreprendre,
Tu veux venir about tu trouueras, ie croy,
Un qui aura la teste aussi folle que toy
En vain tu nous feras & priere & requeste:
Car pour te metre en mer la barque est desia presté,

LE XXI. LIVRE

Qui au Roy Echetus tout droit te conduira
 Qui t'ayant en ses mains tout vif t'escorchera.
 Mais croy moy seulement, boy, mange & te repose,
 Ne veilles ie te pry te mesler d'autre chose,
 Et n'entre point encor en dispute avec ceux
 Qui plus ieunes que toy ne sont moins vertueux.

Auquel Penelope la princesse honorable
 Il n'est, Antinous iuste ne raisonnable
 De menacer ainsi & chasser sans raison
 Ceux que Telemachus reçoit en sa maison.
 Mais voudrois tu penser, bien que cest hoste nostre
 Vint à bander cest arc, & fist plus que tout autre
 Qu'il m'espousast pour tant & m'emmenast d'icy
 Non, ostez de vos cœurs la crainte & le soncy
 Qui s'y pourroient loger, n'en faites pire chere,
 Il ne m'aura iamais pour son epouse chere,
 Ce seroit indecence à moy, à luy abus

Alors Eurymachus le fils de Polybus.
 O fille d'Icarus, Reyne de grand'prudence,
 Nous n'auons iamais eu si sotte la creance,
 Qu'il fust pour t'espouser : nous ne craignons sinon
 Qu'on en vienne à parler, blasmant nostre renom.
 Nous craignons le caquet des hommes & des femmes,
 Et que quelcun des Grecs, mesmes des plus infames
 Et qui valent le moins ne parlent de cecy,
 Nous tienne sur les rancs, & ne se moque ainsi.

Ces gens ont le corps foible, & imbecille l'ame,
 Sont moindres que celuy dont ils veulent la femme.
 Ils ont tenté son arc & bander ne l'ont peu.
 Mais un pauvre passant qu'on n'auoit iamais veu
 Ay sement l'a bandé, a passé les saiettes
 Au trauers des pertuis, a franchi les bouclettes.

Voilà ce qu'ils diront chacun s'en moquera,
Et honte & des-honneur sur nous en tombera.

Lequel Penelope de ce propos vint suivre
Certes Eurymachus, ce n'est nullement viure
En gens aymans l'honneur, qui ont affection
Des acquerir bon bruit & reputation
Parmy un menu peuple & dans une prouince,
Que de des-honorer la maison d'un grand prince
Et consumer son bien. Que n'estes vous aussi
Ialoux de vostre honneur, vous comportans ainsi?
Pour nostre hoste, qu'à til? n'a til la force belle
La taille comme il faut, la vigueur naturelle?
Il est de bonne race & venu de bon lieu.
Donc, qu'on luy porte l'arc, & qu'il se mette en ieu,
Afin que nous voyons au moins ce qu'il peut faire
Ie le veux, & que nul ne me chante au contraire
S'il le fait, qu'Apollon veille luy accorder
La grace & la faueur de le tendre & bander,
Ie luy feray present d'une manteline,
Et d'un bon haubergeon, & d'une robe fine,
De force habis en somme, outreplus il prendra
Un iauelot de moy, dont il se deffendra
Des hommes & des chiens: i'ay encore un espee
Tranchant des deux costez, bien forte bien trampee
Que ie luy donneray, couriray ses talons
Et ses pieds ainsi nuds de souliers forts & bons,
En tous lieux qu'il voudra ie le feray conduire
Et l'accommoderay d'une bonne nauire.

A qui Telemachus respondit puis apres.
Ma mere, ie ne scay nul d'entre tous les Grecs
Qui ayt dessus cest arc plus de droit & puissance
Que ie scay en anoir, qui voudra s'en offance,

LE XXI. LIVRE

Des ceste heure ie puis le donner & l'oster
 A qui il me plaira, ie dy sans excepter
 Tous les plus grāds d'Ithaque, & les plus forts d'Elide
 Propre à nourrir cheuaux qu'on manie à la bride:
 Nul d'eux ne me scauroit empescher, qu'apresent
 Si mon plaisir est tel ie n'en face un present
 A ce bon homme icy : mais ie vous pry, ma mere,
 Retirez vous là haut, songez à vostre affaire,
 Et à vostre besogne, ayez tant seulement
 Soin de vostre quenouille, & mettez gentiment
 Vos femmes au travail. Car le temps où nous sommes
 Donne de manier ces affaires aux hommes,
 Et à moy dessus tous, qui ay & veux aussi
 Avoir entier pouuoir sur ceste maison cy,
 Sa mere l'entendant bellement se retire
 Raue, & ruminant ce qu'il venoit de dire,
 Monte en haut en sa chambre, & ses femmes apres
 Où elle se remit à faire ses regrets
 Sur son pauvre mary, & tant que la guerriere
 Pallas, luy vint fermer l'une & lautre paupiere
 D'un gratieux sommeil, mais le braue porcher
 Alla diligemment le bel arc destacher,
 Et desia le portoit à son Roy, d'un grand ayse,
 Quand les fiers poursuiuans firent une grand noise,
 Et crians hautement menoient un fort grand bruit
 Lors un presomptueux d'entre eux, parla & dit.
 Où portes tu cest arc vilain porcher infame?
 Pendart, si ie te prensie t'arracheray l'ame,
 Et donneray ta chair à tes chiens par morceaux
 Qui te deuoreront mort entre tes pourceaux
 Tu auras le loyer de tous tes malefices,
 Si Phabus, si les Dieux au moins nous sont propices.

Il dit & le porcher, remit tout bellement
 L'arc d'où il l'auoit pris, craignant extremement,
 Car plusieurs contre luy vsoient de grand menace.
 Telemachus d'ailleurs luy crioit de sa place
 Et le menaçoit fort. Euma, dit il, hola,
 Reporte moy cest arc à l'hoste que voila,
 Fay ce que ie te dy. Il n'est en ta puissance
 De rendre à tant de gens semblable obeissance.
 Autrement, ie t'asseure aux champs ie rennoiray
 Bien que ie sois fort ieune & te lapideray,
 Croy moy, ie suis encor assez fort pour le faire,
 Que pussay-ie aussi bien sous ma force deffaire
 Ces poursuiuans icy, tel eussay-ie le bras
 Qu'il les pust surmonter, ie ne tarderois pas
 A les metre dehors, ils ont trop d'arrogance
 Et ie me sens par trop las de leur insolence.

Il disoit, & ces gens ne s'en estomaquoient,
 Mais plustost se prenoient à rire & s'en moquoient
 Donc Euma prenant l'arc que luy dit Telemaque
 Le mit entre les mains du fort prince d'Ithaque
 Puis sortant de la sale accourt hatiuement,
 Faidt venir Euryclée & luy dit bellement.

Telemachus par moy te mande que tu barres
 Les portes & de clef & de tres-forte barres,
 Que si vous entendez du bruit, de la rumeur,
 Ne sortez nullement, faidtes vostre labour.

Il dit, elle soudin alla fermer les portes,
 Les ferra de la clef & de barres tres-fortes:
 Philatius d'ailleurs tacitement s'encourt,
 Ferme diligemment la porte de la court.

Or sous le porche estoit vn grand bois par fortune
 Que l'on auoit tiré des pieces d'une hune,

LE XXI. LIVRE

La porte il en barra, puis reuint vïstement
 Se soir d où il estoit party premierement,
 Regardant Ulysses s'il luy feroit point signe:
 Qui tient l'arc en sa main, le vire, tourne & guigne
 Si les vers n'auroient point l'encornement rongé,
 Ou s'il ne seroit point ailleurs endommagé,
 Tandis qu'il fut absent. Lors l'un d'eux voulant rire
 Se tourna vers un autre & se prit à luy dire:
 Voicy quelque madré, quelque bien entendu
 A cognoistre les arcs, maïstre il s'en est rendu.
 O qu'il en a chez luy bien d'autres tous semblables,
 Ou bien en vent polir d'autres plus admirables,
 Voyez comme il le va en ses mains maniant,
 Le resolu qu'il est, l'asseuré mendiant,
 De bourdes controuueur: l'autre vint à l'encontre:
 Que toujours ce dit-il, il ay telle rencontre
 Pour ses commoditez, comme presentement
 Il pourra se iouer de cest arc aysement.

Ainsi deuisoient ils, mais Ulysses à l'heure
 L'ayant bien visité, desormais s'en assure.

Comme un ioueur de lut bien experimenté
 Accorde sans travail son instrument voué
 L'appuyant à son sein, & au chant de ses leures
 Marie les boyaux des brebis & des cheures,
 Ainsi sans se peiner Ulysses l'arc tendit
 Et de sa droite main la corde il estendit.
 Vne strideur s'ouyt du son qui prouint d'elle,
 Qui sembloit rapporter là vois de l'hirondelle,
 Cela fâcha tres-fort les orgueilleux amans,
 Leur visage en changea: & sur ces erremens
 Iupiter fit ouir en l'air force tonnerre,
 Et fit voir quant & quand des prodiges sur terre.

Cela resjouit fort le Cephalelien
 Le divin Ulysses, que le saturnien
 Pour le fortifier ses foudres ainsi iette.
 Si print soudainement vne viste sagette
 Qui estoit sur la table & toute à decouvert:
 Car les autres estoient dans le carquois couuert,
 Dont il deuoit bien tost les Grecs à mort estendre
 Lors deployant les bras il vint la corde tendre
 La tirant, & courbant son arc des deux costez
 Le faisoit enluner en ses concauitez.

Puis placé à propos il met hors de la coche
 Le nerf qui tient la fleche, & en l'air la decoche
 Visant si iustement que droit il la poussa
 Dans les trous des aneaux & les baches passa
 Puis il dit à son fils, Ton hoste, ô Telemaque
 Ne te fait des-honneur logé en ton Ithaque,
 Il a visé bien droit, il n'a point longuement
 Tourné, viré ton arc, ny inutilement.
 F'ay encores de l'homme, & ne suis pas si proche
 De réuer, que ces gens m'en ont fait de reproche.
 Mais il faut vistement leur soupper apresté
 Aux torches, puis iouer sur le lut & chanter
 Pour leur donner plaisir & toute esjouissance
 C'est cela des festins toute là bien seance.

Il tenoit ces propos, puis fronçant les sourcils
 Comme disant c'est l'heure, il fit signe à son fils,
 Qui craignant son espec affilee & luisante,
 Prend vne partuisane en sa main bien-duisante
 Armé d'un corselet qui iette un fier éclat,
 S'approche de son pere & s'apreste au combat.

Fin du vingt vniesme liure.

Oo iij



LE VINGTDEUXIESME LIVRE
DE L'ODYSSEE D'HOMERE,

ARGUMENT.

Lysse de la premiere fleche tue Anrinoüs. Les poursuiuans se deffendent Grand combat est faict entre eux, & Vlysses. Son fils, Eumæus & Philætius. Tous les poursuiuans sont mis a mort. Phæmus le chantre & Medon le heraut sont sauuez. Il faict estrangler les seruan-tes ribaudes, & mourrir cruellement Melanthiüs.

AUTRE SOMMAIRE.

*Vlysses les amans met à mort sans mercy,
Mais il sauue le chantre & le heraut aussi:*

Lors le fort Vlysses ses vieux penaillos iette,
Saut sur le paue, ayant plein de saiette
Le resonät carquois, & l'arc, qu'il enfonça,
Et soudain à ses pieds les fleches il versa:
Puis dit aux poursuiuans. Le ieh s'est faict sans nuire
Iusqu'icy à personne, or ie vous veulx bien dire
Qu'il en faut inuenter d'autres doresnauant
Et ie l'essayeray: Tels que par cy deuant
Nul autre que ce soit n'a trié coups semblables
Voyons si ie scauray les rendre conuenables

Comme ie me promets. Apollon dessus tout
Me face auoir l'honneur d'en venir bien à bout.

Ce disant, il atteinte vne sagette dure
Encontre Antinoüs, qui vouloit d'auenture
Lener vn vase alors d'or massif, qu'on tenoit
Par l'anse aux deux costez: de fait il le prenoit
Pour boire entre ses mains, n'ayant en sa pensee
Nulle apprehension de ceste mort forcee.
Car qui eust iamais creu qu'un homme tant rusé,
Et tant braue fust-il, estant seul, eust osé
Sur tant d'hommes vaillās qui s'assembloïent pour boire
Haïrder vn massacre, & vne mort si noire?
Or droit dans le gosier Ulysses le blessa,
Et derriere le col la pointe outre passa:
Lors la teste luy panche, & sur son sein succombe,
Hors des mains le hanap luy eschappe & luy tombe.
Vne bouteille grosse & espaisse de sang
Luy grenouille aux nareaux, il chet dessus le banc,
Et demenant des pieds tombant à la renuerse
Il pousse ce qu'il trouue & la table renuerse.
Les morceaux il vomit qu'il auoit aualez,
Et le pain & la chair ensemblement meslez
La terre salissant. Au bruit de ceste cheute
La troupe des benueurs fait vne grande esmeute,
Fremissant fierement: d'horreur & de dedain
Chacun quitte son siege & se leue soudain,
Regardent les parois, & n'y voyent ny hache,
Ny piquē, ny espieu, ny casque ny rondache,
Alors contre Ulysses crians, & l'outrageans:
Méchant, luy disoient-ils, tires tu donc aux gens?
Iamais n'emporteras l'honneur de ton adresse.
Voicy tu as tué le meilleur de la Grece,

LE XXII. LIVRE

Tu mourras méchamment, les Vautours mangeront
Ta vilaine charongne & te déchireront.

Il s'abstiennent pourtant : car personne ne pense
Que volontairement il ayt faict ceste offence,
Et à son escient. Sots qui ne voyoient pas
Qu'ils estoient arrivez à leur dernier trespas,
Qu'il falloit tous mourir. Alors le Roy d'Ithaque
Les guignant de trauers en ces mots les attaque.

Chiens, vous ne pensiez pas que iamais Ulysses
Deust reuenir de Troye, en faisant ces excès
Icy dans ma maison, menans ce train infame,
Ruinans tous mes biens, voulans auoir la femme
D'un homme encor viuant, arrogans, insolens,
Les femmes de ceans souillans & violans,
N'ayans crainte des Dieux dessus lesques nous sommes,
Et ne vous soucians des reproches des hommes,
Mais vous mourrez aussi tant que vous estes-là.

Il dit, & chacun d'eux en son ame trembla,
Vne frayeur les prit, iettent deçà leur venè,
Et de la pour fuir ceste mort non preuenè
Le seul Eurymachus ce mot luy a tenu.

Puis donc, ô Ulysses, que te voila venu,
Tout ce que tu as dit, certes, est equitable,
On s'est mal comporté, c'est chose veritable,
On a faict des excès & dedans & dehors
En grande quantité. Mais tu vois cy le corps
De celuy qui de tout estoit la seule cause.
Ce n'estoit pas ta femme, il vouloit autre chose
Que le grand Iupiter n'a voulu terminer,
Son desir, son dessein, son but fut de regner
Icy dans ta maison, de gouverner Ithaque,
Et de donner la mort à ton fils Telemaque.

Pres le voila mort. Reçoy nous en pitié,
 Et te reconcilie à nous par amitié,
 Nous qui sommes ton peuple, & sur ton assurance
 Nous nous assemblerons, te donnons recompense
 De tout ce qu'ont a pris. Ce qu'ont a dépendu
 Te sera remboursé, tout te sera rendu,
 Nous te ferons mener vingt bœufs pour chacun hōme,
 D'airain, d'argent & d'or te pairons si grand somme
 Que ton cœur en sera tout content & ioyeux,
 Appaise seulement ton courroux ennuyeux.

Auquel respond ainsi le vaillant Roy d'Ithaque
 Regardant de trauers: Quand mesme, ô Eurymaque,
 Tous vos biens paternels me viendriez presenter,
 Et avec eux voudriez d'autres y adiouster:
 Je ne retireray mes mains de la vengeance,
 Que ie suis resolu de prendre, pour l'offence
 Que i'ay receu de vous, maintenant c'est à vous
 Ou de vous bien defendre, ou de parer aux coups,
 Eschappe qui pourra, mais ie croy qu'à grand peine
 Vn seul se sauuera de la mort inhumaine.

Il dit, & les genoux leur alloient tremblotant.
 Alors Eurymachus leur dit, les irritant.
 Amis, puis qu'il a pris ces fleches malheureuses
 Il ne retiendra plus ses mains malencontreuses,
 Tant qu'il nous ayt trestous tuez & terrassez;
 Mai pensons à nous battre, & serrez & pressez
 Allons donner à luy, tirons tous nos espees,
 Et mettons au deuant de ses fleches trempées.
 Ces tables & ces bancs: Soyons vaillans & forts,
 Si nous le pouuons ioindre & le passer dehors
 Tant seulement d'icy, sortons tous de furie,
 Et par la ville allons leuer vne cririe,

LE XXII. LIVRE

Tout le monde accourra au cry de nostre voix
Et de l'arc il ioura pour la dernière fois.

Ce disant, son espee hors du fourreau il tire,
Iette un cry furieux, & plein de rage & d'ire
Saute vers Ulysses, bruyant horriblement:
Ulysses le suiuoit de l'arc tout bellement,
Luy décoche une fleche, & droit souz la mammelle
En l'atteignant luy fit vne playe cruelle
Qui donna iusqu'au foye. A ce coup inhumain
L'espee qu'il tenoit luy tomba de la main,
La table cheut à bas, l'eau, de la violence
Fut épanchée à terre, & le vase à double anse
A sa chute versa. Luy tombant & panchant
La terre de son front heurta en trebuchant,
Iettant un grand sousspir, & de son pié qui tremble
Secouant le iarret, il faiçt tomber ensemble
Et siege & marche pié: un brouillas nuageux
Se vint finalement espandre sur ses yeux.

Alors Amphinomus dégaine son espee,
S'en vient contre Ulysses, & la voye occupée
Se veut faciliter, pour sortir viftement,
Sans que Telemachus le preuint fierement,
Il luy tire un grand coup, & de grand violence
Dans le milieu des reins il luy fourre sa lance.
Il chut, & un grand cry en cheant il ietta,
Et contre les carreaux de son front il hurta.
Mais le fils d'Ulysses d'aupres de luy se tire,
Au corps d'Amphinomus qui contre terre expire
Laisse son iauelot, il craint qu'en l'arrachant
Quelqu'un prenne le temps, de son estoc trenchant
Ne le vienne percer, ou d'enhault ne luy iette
Comme il se baisseroit un grand coup sur la teste.

Courant donc viftement vers son pere il reuint
 Afin d'estre plus forts & pres de luy se tint.
 Adoncques il luy dit : Mon pere, que te semble,
 Si ie montois là hauli & t'apportasse ensemble
 Un couple de bons dards, vn rondache luisant;
 Et vn casque bien-faiçt à ta teste duisant,
 Que ie m'armasse aussi d'une cuirasse dure,
 Et fisse à ces deux cy prendre vne bonne armure,
 Au bouuier, au porcher, ne vaudroit-il pas mieux
 Combattre bien conuerts? Ulysses tout ioyeux:
 Va viftement mon fils, parauant que me faillent
 Ces fleches en la main, de peur qu'ils ne m'assaillent
 Me voyans desarmé, & restans les plus forts
 Ne me forcent en fin & me iettent dehors.
 Ce disant Ulysses, Telemach' ne faiçt faiçt faute
 D'obeir viftement, monte en la salle haute
 Où les armes estoient : oste des rateliers
 Huit puiffans iauélots, prend quatre grands boucliers,
 Et tout autant d'armets dont la splendeur éclaire:
 Il prend tout, les apporte, & se rend à son pere:
 Il s'arme le premier, & les pastres apres
 Se couurent viftement des puiffans halecrets,
 Se rengent pres du Roy, qui aut tant que ses fleches
 Luy durent en la main, aut tant faiçt-il de breches
 Aux Grecs. iusqu'à la mort. Au prix qu'il choisiffoit
 Son homme avec son arc, au prix il le perçoit
 Et le reuerçoit mort. Mais dès que luy faillirent
 Les fleches, & les traits entre ses mains tarirent,
 Soudain il appuya son arc contre le mur,
 Et pendit à son col son grand rondache dur
 Couuert de quatre curs, accommode en sa teste
 L'espouuentable armet à l'effroyable creste,

LE XXII. LIVRE

Vn pennache au dessus faict ondoyer ses flots;
Puis il prend en sa main deux puissans ianelots
De fer tres-reuisant & de pointe tres-forie.

Or là dedans auoit vne certaine porte
Bastie dans le mur, & dans le pied estoit
Vne issue, par où quelquesfois on sortoit
Pour aller à la ville, elle estoit dauenture
Rembarree pour lors de mainte table dure.
Ulysses au porcher la diffence en donna,
Car on pouuoit sortir tant seulement par là.

Adonc Agelaüs. Compagnons, ie vous prie
Qu'on gaigne ceste porte, & qu'au peuple on crie:
Car à nostre clameur toui le monde accourra,
Et pour le dernier coup cestuy cy tirera.

Auquel Melanthius. Las, il est impossible,
Vaillant Agelaüs, tant est inaccessible
La porte que tu dis, elle est en vn destroit
Si serré, qu'aysement vn seul la defendroit,
Tant eust-il peu de cœur. Plustost, si ie m'aduançe
Et que ie vous apporte armes en diligence,
Vaut-il pas mieux s'armer, esprouuant le bazarde?
Ie vay monter là hault, car c'est en ceste part
Qu'Ulysses & son fils leurs armes ont soustraittes.
Il leur disoit ainsi, & en ces entrefaittes
Il monte vistement par les grands escaliers:
Douze rondaches forts dépend des rasteliers,
Autant de forts espieux, autant d'armets de teste,
Dont les pennaches grands ondoyoient sur la creste.
Chargé qu'il fut, soudain en bas il descendit,
Et aux fiers poursuiuans pour s'armer les tendit.

Ulysses le voyant, tous ses sens luy troublerent,
Tout le cœur luy faillit, les genoux luy tremblerent;

Ces effieux qu'ils prenoient, ces armes qu'ils vestoient,
 Une grande besoigne encor' luy apprestoient.
 Si dit à Telemach'. Mon fils, c'est chose seure
 Que là hault contre nous quelque femme coniuere,
 Et d'armes & bastons, nos ennemis fournit,
 Ou bien Melanthius. A ces mots respondit
 Soudain Telemachus: Mon pere i'en suis cause,
 Moy seul ay fait le mal, il n'y a autre chose,
 N'ayant l'huis apres moy tant seulement fermé
 De haste que i' auois. Mais, ô gentil Euma,
 Va mettre ordre à ce mal, & ferme bien la porte,
 Et pren garde si c'est quelque femme qui sorte
 Et nous trahisse ainsi, ou bien Melanthius
 (Comme mieux ie le croy) le fils de Dolius.

Comme ils parloient encor', le cheurier ne fait faute
 De remonter soudain, & de la salle haute
 Tirer d'autres bastons ainsi qu'auparauant,
 Et les descendre en bas: Euma l'apperceuant
 S'en courut vistement le monstrer à son maistre,
 Et luy dit en ces mots: Voilà le méchant traistre
 Qui nous cause le mal. Mais dy moy si tu veux
 Que ie l'aie tuer, ou si tu aymes mieux
 Que ie l'amene icy, pour prendre en ta presence
 De ses méchancetez une horrible vengeance,
 Car il a fait ceans infinité d'exces.

A ces mots respondit le prudent Ulysses:
 Telemachus & moy pour un temps ferons teste,
 Et nous opposerons à ceste troupe infeste:
 Vous deux allez à luy, prenez-le, & luy liez
 Les mains dessus le dos, & contremont les piez
 Puis le iettez en bas, & qu'une chaisne forte
 Le prenant par le corps, le suspende & supporte,

*Liee à vn pilier pour soustenir le faix.
 Qu'il ayt contre le dos encores vn grand ais,
 Que sans pouuoir mourir vn long temps il endure
 Le tourment excessif d'une peine tresdure.
 Comme il eut acheué, ils courrent viftement
 Où il estoit allé, montent soudainement
 Afin de l'attrapper. Luy qui ne se repose
 Armes cerche par tout ne pense à autre chose.
 Chacun d'eux aux costez de la porte attendant
 Demeure là tout coy, & luy sort ce pendant
 Vn casque en vne main, en l'autre vne grand targe
 A la vieille façon, mais puissante & fort large,
 Que iadis Laertes estant ieune portoit,
 Mais on n'en faisoit conte, & par terre elle estoit
 Pleine de salleté, les courroyes brulees
 Et les peaux de dessus par les bords decolees.
 Ils se lancent sur luy, le prennent furieux,
 Le tirent au dedans, le trainnent aux cheueux,
 Le iettent contre terre, & sur le dos luy lient
 Et les mains & les pieds, & tout le corps luy plient
 De cordes sans pitié: selon le mandement
 Du diuin Ulysses ils font entierement:
 Luy mettent au trauers vne cruelle chaisne,
 Le pendent, & luy font souffrir horrible gesne.
 Lors Eumæ le gaussant luy haranguoit ainsi:
 Tu peux Melanthius, passer la nuit icy,
 Dedans ce lit molet, certes tu le merites.
 Et quand l'aube du iour sortira des limites
 Du profond Ocean, lassé de sommeiller,
 Tu pourras si tu veux soudain te réueiller:
 Prenant de tes troupeaux les Cheures les plus belles
 Pour faire des festins à tes amis fidelles.*

Lors ils laisserent là Melanthius pendant
 A une chaîne forte : & eux ce temps-pendant
 S'estans tresbien armés, la porte refermerent,
 Coururent recourir Ulysses, qu'ils trouuerent
 Brauement resistant. Ces quatre seulement
 A la porte rangés combattoient vaillamment,
 Les autres sont dedans, en grand nombre au possible,
 Braues & hardieux, & de force inuincible.
 Lors Pallas vint à eux, de voix, de face encor,
 Et de taille du tout ressemblant à Mentor.

Ulysses la voyant s'estouyt & luy crie:
 Aide nous à chasser ces méchans, ie te prie,
 Mentor, vien secourir ton amy ancien
 Ressouuien toy de luy, quantes fois & combien
 Nous auons fait aux Dieux d'offertes agreables,
 Et nous sommes encor tous deux d'age semblables.

Ce disoit-il, croyant estre certainement
 La Déesse Pallas, qui garde seurement
 Les peuples de tout mal. Mais de dedans la place
 Les assiegez, d'ailleurs luy usoient de menace:
 Entre eux Agelaüs le fils de Damastor:
 Qu'il ne t'aduienne pas, disoit-il, ô Mentor,
 D'aider à cestuy cy, & que son beau langage
 N'attire point sur toy ta perte & ton dommage.
 Car si nous par faisons ceste entreprise icy,
 (Comme ie suis certain qu'il aduiendra ainsi.)
 Quand nous aurons tué & le fils & le pere,
 Nous te ferons souffrir mort cruelle & amere:
 Voy bien ce que tu fais, car tu le payeras
 Aux despens de ta teste, & te ruineras,
 Car dès que nous aurons rabatu vos courages
 Par le fer, nous irons piller les heritages

LE XXII. LIVRE

Tant dehors que dedans, nous les assemblerons
 Avec ceux d'Ulysses, & de tout iouyrans:
 Nous ne permettrons pas que ton fils ne la fille
 Vient en ta maison, ta femme & ta famille
 Seront soudain par nous mis hors de la cité.
 Il disoit & Pallas eut le cœur irrité
 Plus fort pour ces propos. Adonc elle s'aduance
 Soudain vers Ulysses, le reprend & le tance:
 Tu n'es plus Ulysses, de ces forts & hardis,
 Tu n'es plus celuy-là qui combattois iadis
 Souz les murs d'Ilion pour Helene la belle,
 Portant neuf ans entiers peine continuelle:
 Où tu as mesmement de tes mains mis à mort
 Infinis combatans, tombeꝛ souz ton effort:
 En fin par ton conseil & par ton entrepriꝛ
 La cité de Priam a esté arse & prise:
 Et or' que te voicy de retour sur tes champs,
 Quoy? tu fais le restif d'assommer ces méchans,
 Or' que tu as le pié dessus ton heritage
 Pour des effeminez tu manques de courage?
 Mais ça, approche toy, vien pres de ton amy,
 Et voy comme il faiët bien contre ton ennemy,
 Voy comme Mentor scait rendre le benefice
 Qu'il a iadis reccu de son amy Ulyse.
 Elle l'accourageoit ainsi, mais tellement
 Qu'elle ne luy donnoit la force entierement
 De vaincre tout d'un coup: mais la Deesse sage
 Du pere & de l'enfant esprouuoit le courage.
 Puis tout soudainement se changeant en oyseau,
 Elle s'alla percher dessus vn solineau,
 De la belle maison, telle qu'une hyrondelle.
 Alors Agelaüs excitoit de plus belle

Les autres poursuivans, avec Eurynomus,
 Pysandre, Amphimedon, & Demoptolemus,
 Et Polybus le sage Ils estoient de la bande
 Qui encores restoit, la force la plus grande.
 Ceux qui vivoient encor pour l'ame combatoient
 Et pour sauver leur vie : & les autres estoient
 Succomber deffus l'arc, & les fleches mortelles;
 A eux Agelaüs disoit paroles telles.

Mes amis, son effort s'arrestera en fin,
 Et tout ce que Mentor luy a dit sera vain,
 Car les voila tous seuls restez entre les portes.
 Parquoy n'esbranlons point sur luy nos piques fortes
 Tous ensemble à la fois. Six doncques d'entre nous
 Dressent premierement la fureur de leurs coups.
 Si le bon Jupiter de tant nous favorise
 Que nous puissions avoir deffus luy quelque prise;
 Et acquerir l'honneur de le ruer à bas,
 Des autres puis apres ce sera peu de cas,
 Il ne nous faut que luy. A ces mots ils haussèrent
 Les bras, & deffus luy tous leurs coups ils dressèrent;
 Mais Pallas les rendit inutiles & vains.
 Car l'un d'eux fit tomber la force de ses mains
 Contre le seuil de l'huis, l'autre contre la porte
 Vainement reboucha sa partuisane forte,
 L'autre de son espieu la muraille frappa.
 Ainsi chacun des quatre à leurs coups eschappa.
 Ausquels Ulysses dit : Amis, il faut asteure
 Que nous dressions nos coups de fortune meilleure
 Deffus nos ennemis, qui ont fait leur effort
 De nous mettre anjourd'huy les premiers à la mort
 Il dit, & eux soudain les autres regarderent
 Et leurs forts javelots tout à la fois darderent

*Là Demoptolemus d'Ulysses fut persé,
 Et par Telemachus Euryades blessé:
 On vit par le porcher Elatius mort estendre,
 Et par Philatius fut renuerse Pisandre.
 Ces pauvres amoureux le froid paué mordans
 Secouans le iarret, tomberent sur les dents.
 Les autres, de la salle au fonds se retirerent:
 Le Roy donnant sur eux avec les trois, tirerent
 Leurs bastōs des corps morts: puis d'un effort nouveau
 Les autres pour suiuan s'ardèrent de plus beau
 Leurs iauelots contre eux, que rendit inutiles
 La Deesse aux yeux pers, dompteresse des villes.
 L'un d'eux frappa le seuil, l'autre son dard ficha
 Contre la forte porte, & l'autre deslacha
 Son coup contre le mur. Amphimedon s'adresse
 Contre Telemachus, & à la main le blesse
 L'effleurant, & sans plus le cuir est entamé.
 Ctesippus atteignit sur le bouclier Eumæ,
 Et un peu le blessa sur le haut de l'espaule:
 Mais le dard outre-passe, & legerement volle,
 Puis chet à terre à bas. Puis les trois compagnons
 D'Ulysses vont encor assaillir les mignons,
 Minerne leur donnoit le courage & l'adresse
 Pour choisir les plus beaux au trauers de la presse.
 Là fut Eurydamas d'Ulysses renuer sé,
 Le fort Amphimedon par son fils transpersé,
 Polybus par Eumæ, & de sa iaueline
 Le bouvier, Ctesippus frappa par la poitrine,
 Puis tout fier de ce coup il luy parla ainsi:
 Audacieux chanteur d'iniures, te voicy:
 Te chastiras-tu point de tes pensees folles?
 Or dy nous maintenant magnifiques parolles*

*Laisant l'effect aux Dieux, qui sont, comme ie voy,
Plus forts, plus belliqueux, & plus puissans que toy.*

*Cecy te soit rendu pour digne recompense
Du pié, que de ta grace en ta magnificence
Tu donnas à Ulysses alors qu'il mendoit
En sa propre maison, & qu'il te supplioit.*

*Il insultoit ainsi sur le Polyther side,
Mais Ulysses encor sur le Damastoride
Un iauelot branla, & le renuersa mort.*

*Telemachus apres tua par grand effort
Le preux Leocritus, son dard penetre & entre,
Tant le coup fut bien pris, dans le milieu du ventre.*

*Il chet dessus la face, & en tombant à bas
Du front heurte la terre. Au mesme temps Pallas,*

*La fille à Iupiter, la guerriere homicide
D'enhaut où elle estoit ébranle son Egide.*

*Leur esprit fut troublé à sa grand resplendeur,
Fuyans par la maison, tous glacez de froideur.*

*De la mesme façon qu'une troupe farouche
De vaches par les champs, que va piquant la mouche,
En la saison d'Esté vers le temps des longs iours.*

*Ou, comme on void des monts les Faulcons, les Autours
Fondre sur les oyseaux, descendre à tire d'aïstes,*

*Et sur eux se ietter de leurs serres cruelles,
Des pauurets poursuinis les troupeaux éperdus*

*Fuyans deçà delà par les champs épandus,
Des nues mesme ont peur. L'ennemy ne les quitte,*

*Les poursuit & les perd, la force ne la fuite
Ne leur seruent de rien, qu'ils n'aillent repaïssans*

*Aumoins pour la plus part le ventre des passans
Qui ont part à la proye: Ulysses en la sorte*

Et ses gens se iettoient sur la triste cohorte

LE XXII. LIVRE

Des pauvres pourſuiuans. Par pieces les hachotent,
Et par tous les endroits du chasteau les cerchoient.
Ils iettoient de grands cris ſouz les grãds coups d'eſpee,
Et de leur ſang eſtoit la ſalle dẽtrempẽe.

Lors Liodes l'un d'eux faiſant l'humble & le doux,
S'en vint à Ulyſſes, & tenant ſes genoux,
Ie te prie, Ulyſſes, par tes pieds que i'embrasse,
Di, õit-il en ciant, fay moy mercy & grace,
Ayes ẽgard à moy: car nulle ne ſera
Des femmes de ceans qui me condamnera
D'auoir commis cheZ toy deſordre ou inſolence,
Teſmoignera pluſtoſt que i'ay de ma puissance
Teſche de moderer leurs folles actions,
Mais ils ont mẽpriſẽ mes admonitions,
Vne vie menans que i'ay fort deteſtee,
Auſſi ont-ils la mort qu'ils ont bien meritee.

Moy donc qui n'ay rien faiçt, n'eſtant que ſeulement
Leur augure & deuin, mourray ie pauurement?
N'y a-t'il point pour moy de pitiẽ ny de grace?
Faut-il que leur forfait mon innocence efface?

Ulyſſe, apres l'auoir longuement eſcoutẽ,
D'un regard de trauers, puis que tu as eſtẽ
Leur augure, dit-il, il ne ſe ſçauroit faire
Que tu n'ayes portẽ faueur à leur affaire,
Leur diſant que iamais ie ne retournerois,
Te flattant en ton cœur que tu dẽbaucherois
Ma femme bien-aimẽe, & en aurois lignee.
Doncques dedans ton ſang ma main ſera baignee.
Tu neſchapperas point. Ce diſant, il ſaiſit
Vne eſpee auſſi toſt, que contre terre il vit,
Qu'Agelaius mourant laiſſa choir par la ſalle:
Il la hauſſe ſur luy, & du coup qui deuale

Luy fend la teste en deux, comme encore il parloit
 Il tombe sur la place, & son sang se mesloit
 Versé par les carreaux, avecques la poussiere.

Le chantre Phemius fuit sa main meurtriere,
 Luy qui parmy ces gens auoit tousiours chanté,
 Mais c'estoit par contrainte, & de necessité.
 Pres la porte il tenoit sa doucereuse lire
 En grand' perplexité, & ne scauoit que dire,
 Où s'il deuoit sortir & gagner vistement
 L'autel de sa maison, sacré deuotement
 Au puissant Iupiter, où Laërte & Ulysse
 Auoient accoustumé de faire sacrifice
 Et bruler les bœufs gras : ou s'il se ietteroit
 Aux genoux d'Ulysses, & luy demanderoit
 La vie. En cet estat il craint, il doute, il tremble;
 Mais le dernier aduis plus à propos luy semble.
 Il pose incontinent en bas son lut vouté,
 Entre les vases d'or gentiment l'a bouté,
 Et le buffet cloué de marques argentees.
 Puis ayant les deux mains à ses genoux iettees,
 Il le prioit, disant : Ie te prie, ô grand Roy,
 Fay moy misericorde, & ne pren garde à may,
 Car si tu mets à mort un chantre en ta furie
 Tu en auras un iour regret & fascherie:
 Ie chante pour les Dieux & au contentement
 Des hommes d'icy bas : Ie suis aucunement
 En la musique expert, i'ay assez de science,
 Et Dieu a mis en moy en tresgrande abondance
 Toute sorte de vers, mesme asteure, ie croy
 Chanter deuant un Dieu en parlant deuant toy:
 Ne me tue donc pas. A tesmoin i'en appelle
 Ton fils Telemachus, que dans ta maison belle

LE XXII. LIVRE

*Ie ne suis point venu de bonne volonté
 Pour y manger ton bien, ne pour nécessité,
 Mais pour donner plaisir, & d'un air delectable
 Resiouyr ces messieurs quand ils estoient à table:
 Lesquels m'ont faict venir par contrainte cheX toy,
 Car ils estoient plus forts & plus puissans que moy.
 Telemachus oyant luy tenir ce langage,
 A son pere rendit pour luy ce tesmoignage.
 Retient a main, mon pere, & ne la iette point
 Sur le sang de cet homme innocent de tout poinct:
 Sauuons aussi Medon le Heraut honorable,
 Qui m'a tousiours aymé, m'a esté fauorable,
 A eu tout soin de moy dès que i'estois enfant.
 Si dauenture aumoins Eumeus en tuant,
 Ou bien Philatius, ne l'ont par malencontre
 A ilans cerchans par tout trouuë à la rencontre,
 Ou pent estre toy-mesme. En ces termes il dit,
 Et le sage Medon clairement l'entendit.
 Or s'estoit-il caché en vn bout de la salle,
 Souz vn banc, effroyé blesme, tremblant & passe,
 S'est ant enueloppé tellement-quellemment
 Dedans la peau d'un bœuf ecorché fraischement.
 Aussi tost il se leue & iette en diligence
 La peau de dessus luy, aux genoux il se lance
 Du Roy Telemachus, puis le prioit ainsi.
 O mon fidelle amy, retien les me voicy,
 Ie me vien rendre à toy. Helas, dy à ton pere
 Qu'il ne me vucille point tuer en sa colere,
 Debile que ie suis, irrité iustement
 Contre ces gens icy, qui trop insollemment
 Ont ruiné son bien, ne t'ont en son absence
 Porté comme ils denoient honneur & reuerence.*

Lors en se souriant le Roy luy dit ainsi.
 Assure toy, Medon, ne crain point, cestuicy
 T'a sauue pour le coup : seulement pour t'aprendre,
 Et qu'aux autres aussi tu le face entendre,
 Qu'il vaut mieux faire bien que mal : mais qu'ad à vous
 Sortez un peu dehors & vous tirez des coups :
 Tant Phemius que toy, attendant que i'acheue
 Ce qu'il faut que ie face. A ces mots il se leue
 Et le chantre avec luy, sortent sans s'arrester,
 Et courans embrasser l'autel de Iupiter,
 Ils s'asseent aupres. Regardent en grand creinte
 N'attendent que la mort, tant ils ont l'ame atteinte
 De frayeur & d'horreur. Ulysses cependant
 Alloit par la maison visitant, regardant,
 Si quelqu'un seroit point dessous quelque escabelle
 Musse, pour rechapper son espee cruelle.
 Mais il les voyoit tous dedans leur sang veantrez
 Couchez par la poussiere, & de grands coups outreZ
 Estendus par la plase & de façon semblable,
 Que quelques fois on voit les poissons sur le sable
 Hors de la mer tireZ, & ça & là espars
 Par le pescheur, iettant ses reZ de toutes pars,
 Ils ne voudroient que l'eau, car c'est leur anantage,
 Mais le pescheur les à ietteZ sur le riuage,
 Et le soleil les à dessecheZ tellement
 Qu'il les à deponilleZ de vie entierement.
 Ils estoient tout ainsi. Quand tout fut fait, Ulysse
 Dit à Telemachus, fait venir la nourrice,
 Ie luy veul dire un mot. Il n'eut pas si tost dit,
 Que le fils aussi tost à son pere obeit,
 Deuerrouille la porte, & Euryclee appelle,
 Descen tost, luy dit il, ô nourrice fidelle,

LE XXII. LIVRE

*Qui as bien observé les femmes de ceans,
 Sur elles as eu l'oeil, car mon pere est leans
 Qui veut parler à toy. La parole estant ditte
 Qu'elle ouyt clairement, elle deloge viste,
 Descend, ayant ouuert la porte au parauant.
 Mais son Telemachus alloit tousiours deuant.
 Quand ellé fut venue, elle voit par la sale
 Ulysses, & de sang & de poussiere sale
 Enuironné de morts, semblable entierement
 A un lion cruel, qui vient expressément
 Pour rencontrer sa proye, & iette sa furie
 Sur un gras beuf, passant de nuit par la prairie
 On luy voit haleter superbement le flanc
 Sa moustache, ses dents se rougissent de sang,
 Ses pieds, son estomac sont sanglans au possible,
 Et son regard hydeux est encor plus terrible:
 Tel estoit Ulysses des pieds des mains saly
 Du sang qui regorgeant estoit sur luy ialy.*

*Quand la nourrice vit ce massacre effroyable.
 Ce sang par tout espars, & le nombre admirable
 Des corps morts estenduz, elle ne peut parler
 Et ne put seulement que se prendre à hurler.
 Mais Ulysses la prend, la retient, la console,
 Et en la reprenant luy dit ceste parolle.*

*Restouy toy plustost ma mere, ie te pry
 Ne pleure dauantage, ains modere ton cry
 Car ce n'est pas bien faict, de lamenter, de pleindre,
 Des homes que les Dieux (lesquels ils n'ot peu craindre)
 La parque iusticiere & leur mechaneetez
 Ont au dernier trespas, de droict, precipitez
 Ils ne portoient respect, honneur ny reuerance
 A bons n'y a meschants, & leur intemperance*

Est cause de leur mal, & tu les vois icy
 Accoutrez comme il faut. Or monstre moy aussi
 Les femmes de ceans, qui trop desordonnees
 Avecques ces vilains se sont mal gouvernees,
 M'ayans des-honoré par leur train eshonté.
 Certes ie te diray la pure verité
 Respond Euryclea Cinquante chambrieres
 Sont dedans ta maison toutes bonnes ouvrieres
 Car ie leur ay monstré comme il faut travailler,
 Souffrir la seruitude, & fler, & veiller,
 Douze de celles là se sont mal gouvernees,
 Se sont aux poursuiuans salement adonnees,
 M'ont faiçt du des-honneur, mon espoir ont trompé,
 N'ont respecté aucun, non pas Penelopé
 Ton fils Telemachus s'est faiçt depuis naguere
 Vertueux & puissant, mais toutesfois sa mere
 N'a iamais trouu' bon qu'en rien il se mestast
 De ses femmes ceans, ne quil leur commandast.
 A propos permets moy, ô magnanime Ulysse
 Que ie te monte la haut & que ie l'aduertisse:
 Car elle est endormie, & ie croy qu'un des Dieux
 Benin luy à transmis ce sommeil gratieux.

Non, ne l'ueille pas, mais fay venir les femmes
 Luy dit il; qui ont faiçt ces saletez infames.

La vieille incontinent s'en alla les chercher,
 Et pour reuenir tost se hastâ de marcher.

Mais luy s'en retournant à ses amis feables,
 Et à Telemachus, leur tint propos semblables

Commencez moy d'oster ces charognes d'icy
 Aux femmes de ceans faiçtes le faire aussi
 Enuoyez les à l'eau, & quelles me nettoient
 Costables & ces bancs, toutes qu'elles s'employent

LE XXII. LIVRE

Des sponges des mains, tant que tout soit laué.
 Puis si tost que cela sera paracheué
 Qu' on me tire dehors ces chiennes detestables
 Et entre le donion, & la court des estables
 Baillez leur tant de coups que vous leur arrachiez
 La vie à coups d'espee, & ainsi est anchiez
 Leurs ribaudes chaleurs, de leur incontinence
 Leur ostant pour iamais l'entiere souuenance.

Il n'eust pas acheué, qu' on voit ensemblement
 Ces femmes arriuer criants amerement,
 Faisans de grands regrets, iettans force pleur tendre.
 Elles vont ces corps morts tout premierement prendre,
 Les emportent dehors, les mettent en un tas
 Au deffous du portail, aupres d'un galetas,
 S'entraydans l'une l'autre. Vlysses fort les presse,
 Elles font son vouloir de crainte & de detresse,
 Portent apres force eau: vont frottans, vont lauans
 Des mains & de l'esponge, escabelles & bancs
 Et tables & tresteaux, & du tout les nettoient.
 Le porcher, le bouuier, & Telemach balayent
 Les ordures apres & elles les portoient,
 Et hors de la maison en un coin les iettoient.
 Apres que tout fut net: soudainement ils prennent
 Les femmes, & dehors du logis les entraînent,
 Et entre le logis & le donion vouté
 Les serrent pres à pres, comme il auoit esté
 Enioint par Vlysses, leur estant impossible
 D'en sortir nullement. Lors d'une voix terrible
 Telemachus leur dit, ie ne vous turay pas
 D'une mort honorable, & si mon coutelas
 Ne boira vostre sang, qui m' auez, orgueilleuses,
 Si fort d'esbonoré, qui n' auez malheureuses

A ma mere portè l'honneur que vous deniez,
 Mais avec ces mechans trop d'acointance auiez.
 Quand il eut dict, il prend des cordes de nauire
 Et leur met dans le col, & les guinde & les tire
 En haut aux solineaux, tant qu'elles n'auoient pas
 Le moyen de toucher des pieds en terre à bas
 De la mesme façon qu'on void les tourterelles
 Les ramiers, les bisets, se debastre des ayles,
 Et dedans les rameaux des bocages pendus
 Se demener aux lacs qu'on leur auoit tendus:
 Ainsi les voyoit on, les cordes effroyables
 Attachees au col, pendiller miserables,
 Secouer le iarret, & pauuement mourir.
 Cela faiçt, ils s'en vont Melanthius querir,
 Luy coupent d'un cousteau le nez & les oreilles,
 Et luy font endurer des douleurs nonpareilles.
 Luy arrachent apres les parties d'embas
 Tout viuant qu'il estoit, les iertent pour repas
 Aux chiens et aux mastins, par morceaux les decouppēt
 Et bras & pieds & mains de colere luy coupent,
 Auant que de mourir. Apres s'en vont lauer
 Et les mains & les pieds, puis viennent retrouver
 Ayants tout acheuè, dedans la sale Vlysse,
 Lequel les ayant veus, appelle la nourrice.
 Aporte moy du soufre & de l'ardant brazier,
 Afin, ce luy dit il, d'oster le mauuais air,
 Et parfumer la sale, & puis apres appelle
 Sondain Penelopé, mon épouse fidelle,
 Qu'elle descende en bas & les femmes aussi
 Qui sont en la maison: fay venir tout icy.
 C'est tres-bien dit, mon fils. Je vay querir au reste
 Vn vestement qui soit vn petit plus honneste

LE XXII. LIVRE DE L'ODYSSÉE.

Que ceux cy que tu as. Car de te voir seant
Ches toy, en ces haillons, il n'est pas bien seant
Mais Ulysses luy dit. Avant cela, ma mere
Ayons plustot du fen. Adonc elle obtempere,
A porte soufre & feu & Ulysses alors
Parfume la maison & dedans & dehors.
La vieille de rechef, la nourrice fidelle
Monte aux chambres en haut, & les femmes appelle
Elles incontinent en haste descendoient,
Portans flambeaux en main qui grand clarté rendoiēt.
Lors autour d'Ulysses en foule elles s'amassent,
L'environnent par tout, le baisent & l'embrassent,
Et teste, & corps, & mains. Alors un doux plaisir
De souspirs & de pleurs embraz a son desir,
Et ne se put tenir de le faire paroistre
Dans le mesme moment qu'il les put recognoistre.

Fin du vingtdeuxiesme liure.



LE VINGTTROSIESME LIVRE
DE L'ODYSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

DN fin apres avoir longuement dilayé, & l'auoir éprouné, Penelopé reconnoist Vlysses. Les discours d'eux deux. Vlysses luy faict vne recapitulation de tous ses erreurs. Il couche avec Penelopé: luy dit les traueses qu'il luy conuient encor souffrir. Le iour aprochant il se leue, s'arme, & avec Telemachus, Eumæe & Philetus, sort de la maison & va trouuer aux champs son pere Laërtes.

AUTRE SOMMAIRE.

*Vlysse est recogneu de sa Penelopée,
Ayant bien delayé, craignant d'estre trompée.*

L*A vieille cependant se hastoit de monter
Tressaillant de plaisir: afin de rapporter
A sa Penelopé les premieres nouvelles
De son mary venus ses pieds auoiët des ayles,
Et d'ayse, ses genoux ne trembloient nullement,
Estant à son cheuet, Leue toy vistement,
Ma fille, & t'en vien voir la nouvelle assuree
Que tu auois le plus au monde desirée,*

Ulysses est venu, le voila de retour
 Ches luy, tout tard qu'il est, il a fait un bon tour
 A tes bons amoureux, dont l'injolerance extreme
 Ne respectoit personne, & non pas ton fils mesme,
 Qui mangeoient tout ton bien, ruynoient ta maison,
 Sans cesse t'atristoient, il en a eü raison,
 Il les a tous tuez. Lors la femme d'Ulysse:
 Certes les Dieux t'ont mi'e, ô ma bonne nourrice
 Hors de ton bon esprit: ils peuuent aysement
 Mesmes aux plus prudents, oster l'entendement
 Et a qui radoient donner sens, & prudence
 Comme toy qui auois sagesse en abondance,
 Et as presentement le cerueau renuersé
 Pourquoy me troubles tu l'esprit, ia trop pressé
 D'ennuis & de douleurs, me paissant de mensonges
 Et me viens destourner de mes gracieux songes,
 Et d'un si doux sommeil, dont le paisible effort
 Aux yeux m'auoit colé les paupieres si fort,
 Que ie n'auois depuis le iour tant lamentable
 Qu'Ulysses s'en alla contre le non nommable
 Ilion guerroyer, dormy si fermement
 Mais oste toy d'icy, rediscen vistement;
 Si une autre que toy auoit esté si folle
 Que de m'entretenir de si sotte parolle
 Et de me reueiller, ie luy ferois sentir
 Que c'est, de me venir effrontement mentir:
 Mais toy pour ceste fois la vieillesse t'excuse:
 A qui Euryclea certes ie ne t'abuse
 Ma fille, ie dy vray, Ulysses est venu,
 Et pour te dire plus, c'est cest homme incognu
 Que l'on mesprijoit tant, nul n'auoit cognoissance
 De luy, que ton fils sent, qui de grande prudence

Onc ne la decouuert, mais comme ils pretendoient
 De punir ces galants, eux seuls en attendoient
 Et le temps & le point. Lors de grande allegresse
 Du liect | aue la Reyne, embrasse, estreint & presse
 En ses bras la nourrice, & de ioye pleurant
 Luy alloit à plaisir ces propos proferant.

Je te pry, dy moy vray, ô ma chere nourrice,
 Dis tu la verite, est il venu, Ulysse?
 Helas ! comme a til peu tuer tous ces mechans
 Luy seul, veu qu'ils estoient infinité de gens?

Je n'ay point veu comment, respondit Euryclée,
 J'ay seulement ouy comme vne voix troublee
 De gens qui souspiroient comme s'on les tuoit:
 Nous ne pouuons rien voir, pour ce qu'on nous auoit
 Enfermees deuant qu'on fit ce sacrifice:
 Ton fils me vint apres appeller, car Ulysse
 Luy auoit commandé. Sortant donques dehors
 Je le voy là debout entre tous ces corps morts
 Et eux autour de luy estendus par la place,
 Dedans leur sang veantrez & couchez sur la face.
 Tu eusses pris plaisir emerueillable, si
 Tu l'eusses veu de sang tout degoutant, ainsi
 Qu'un genereux lion. Ceste pauvre ieunesse
 Est dehors en vn tas, & luy plein d'allegresse
 Parfume la maison pour purifier l'air,
 Et m'enuoyé deuant afin de t'appeller,
 Vient'en donc vistement, que tu te reionisse
 A la fin à ton ayse avec ton cher Ulysse,
 Et luy avecques toy, & vous récompensez
 Du passé, vous auez eu des ennus assez
 Or les voila finis, vos souhaits sont asteure
 De tout point accomplis : il est à la bonne heure

Vif de retour chez luy, content & triumpbant
 Il vous a trouuez vifs & toy & ton enfant,
 Et de tes pourfuiuans qui enfle d'arrogance
 Te faisoient mille ennuis, il a fait la vengeance.

Et Penelope encor. Ne me dy point cecy
 Iete pry, ma nourrice, & ne te moque ainsi:
 Car, & tu le scais bien, la verité est telle
 Qu'il peut venir toujours en son Ithaque bello
 Bien recueilly de tous, & principalement
 De moy & de son fils qu'il ayme uniquement
 Et nostre enfant commun, mais qu'il soit veritable
 Qu'il ayt tué ces gens, c'est vne pure fable,
 C'est plustost quelque Dieu d'entre les immortels
 Pronoque iustement de leurs ades cruels,
 Esmeu de la douleur des maux & des iniures
 Que nous faisoient ceans ces lasches creatures:
 Car ils n'auoient respect a quelconque estrange
 Soit bon, ou soit mauuais qui vint ceans loger
 Il les a donc payez de toute leur malice,
 Ils ont eu le loyer merité: mais qu'Ulysse
 Soit venu, c'est à toy certes mal entendu,
 Il ne peut reuenir pour ce qu'il est perdu.

Lors elle. Qu'as-tu dit, chere Penelopée,
 Quelle parole t'est de tes dents eschappée?
 Que dis tu d'Ulysses? Qu'il ne reuiendra pas,
 Qu'il est mort, & perdu? & le voila la bas
 Assis aupres du feu, ou de l'encens il brule:
 Tu as certainement l'ame trop incredule,
 Que si ie t'en disois signe tres-euident?
 N'a til pas dessus luy vne marque de dent
 De sanglier? l'autre nuit ie l'auois recognue
 En luy lauant les pieds. S'il ne m'eust retenue

Tu l'eusses sceu deslors, mais soudain il me mit
 Les deux mains sur la bouche, & iamais ne permit
 Que ie disse vn seul mot, tant fut sa preuoyance
 Extresme à se celer. Or vien en diligence,
 Et si ie ne dy vray, ie seray avec toy
 Pren moy, fay moy mourir, fay en somme de moy
 Tout ce qu'il te plaira. Lors la femme d'Ulysse,
 Il t'est fort malaysé, ô ma chere nourrice
 Que des Dieux immortels qui n'ont commencement
 Tu scaches les secrets, fust ton entendement
 Cent fois encor meilleur. Allons à la bonne heure
 Toutesfois voir mon fils, & si c'est chose seure
 Que ces mechans soient morts, nous les verrons aussi
 Et qui les a tue? Parle qu'elle eut ainsi,
 Elle descend en bas : mais sa douce pensee
 Est merueilleusement de troubles balancee,
 Si se tenant de loin elle interrogeroit
 Celuy qu'elle aymoit tant, ou si elle courroit
 A luy les bras ouuerts, & sur la mesme place
 Elle luy baiseroit & les mains & la face.
 Estant entree, ayant passé entierement
 La porte, elle s'en vint metre oppositement
 Vis à vis d'Ulysses, vers le paroy contraire
 Où le feu allumé iettoit sa splendeur claire.
 Ainsi Penelope bonnement ne scauoit
 Ce qu'elle denoit faire, & vn grand trouble auoit :
 Et luy contre vn pilier deuers la cheminee
 Se tenoit appuyé, la uene en bas, tournée
 Encontre les carreaux, pour voir ce que feroit
 Son espouse fidelle, & s'elle parleroit
 Sans rien dire, vn long temps elle se tint assise
 De grand rauissement son ame estoit surprise,

LE XXIII. LIVRE

Et en le regardant tantost elle pensoit
 Le recognoistre bien, puis cela la laissoit
 Regardant ses haillons, & ne scauot que faire
 Adonc son fils luy dit : mere, facheuse mere,
 Tant tu as le cœur dur, te veux tu reculler
 De mon pere tousiours ? ne veux tu point aller,
 Le receuoir en fin ? qu'est-ce que tu ne sonde
 Pour le moins si c'est luy. Je ne scay femme au monde
 Qui fist cela que toy, qui se püst abstenir
 D'aller a son mary, le voyant reuenir,
 Apres auoir sauné sa vye demenee
 De mille aduersitez dans la vintiesme annee:
 Mais pour certain ton cœur est plus dur qu'un rocher.
 A qui Penelope. Helas ! mon fils tres-cher,
 J'ay le cœur si perplex, & ie sens ma pensee
 Si merueilleusement de doubie trauesee
 Que ie ne puis parler, ne me puis hazarder
 De m'enquerir de luy, non pas le regarder.
 Mais s'il est Ulysses, & que tel il te semble,
 Nous nous cognoiströs bien quād nous serons ensemble,
 Et si sera meilleur, par ce que nous auons
 Des signes entre nous, & des marques scauons
 Que personne ne scait. Elle achena de dire,
 Et Ulysses se prit en soy mesme à sourire,
 Puis à Telemachus : mon fils donne congé
 De venir à ta mere, affin qu'ayant songé
 Comme il me faut sonder elle me recognoisse.
 C'est pour ce que ie suis couuert de crasse espesse,
 Rompu & dechiré, qu'elle fait peu de cas
 De son pauvre mary, & presques ne peut pas
 Confesser que c'est moy : mais auant tout affaire
 Aduisons entre nous ce que nous deuons faire,

Et conseillons nous bien: car il est apparent,
 Si quelqu'un tue un autre en quelque différent
 Encore qu'il ne soit de bien grand parentage,
 Ses amis soient petis, & nul ne le soulage,
 Qu'il faut que le meurtrier s'en fuyé du pais,
 S'absente de chez luy, delaisse ses amis:
 Et nous auons tué la force de la ville,
 La fleur de la ieunesse & les premiers de l'isle
 Je suis d'opinion d'aduiser quant à moy
 De nous resoudre bien. Mon pere, c'est à toy
 Respond Telemachus, & à ta diligence,
 D'y bien remedier: tu passes en prudence,
 En aduis, en conseil le reste des humains:
 Les bons expediens tu les tiens en tes mains.
 Tu scais pour uoir à tout c'est le bruit qu'on te donne
 Et c'est à tres-bon droit. Partant, commande, ordonne
 Nous executerons brauement, & verras
 Que nous ne manquerons à ce que tu diras.
 Or ie te diray donc, luy respondit son pere,
 Tout cela qu'il me semble estre meilleur de faire.
 En premier lauez vous, & vous parez aussi
 De vos plus beaux habits, faites en faire ainsi
 Aux femmes de ceans, puis que l'on voise dire
 Au chantre Phemius de iouer de sa lire
 Et qu'on chante, & qu'on danse, & au feu qui reluit
 En sautant, en courant on face force bruit,
 Afin que les voisins, ou ceux qui d'auanture
 Passeront pres d'icy entendans ce murmure
 Presument que lon faiçt quelques nopces ceans,
 Et qu'on ne sçache point qu'on a tué ces gens
 Qu'on n'oye rien de nous, ny de ceste deffaitte,
 Que n'ayons faiçt premier aux champs nostre retraite:

LE XXIII. LIVRE

Puis quant nous y serons on se conseillera
Selon l'expedient que Dieu nous donnera.

Eux tout incontinent son aduis aprouverent
Et luy obeissans, soudain ils se lauerent,
Prirent leurs beaux habits, & les femmes aussi
Scachants sa volonte, en firent tout ainsi.
Puis le chantre diuin prit sa lire voutee,
Mainte chanson dessus à iouee & chantee
Et chacun d'eux s'antant au feu qui reluysoit
Des pieds & de la voix grande rumeur faisoit
Hommes, enfans, garçons, tout estoit à la danse.
Si que quelcun passant, oyant la resonnance
De dehors, dit ainsi: à ce coup pour le seur,
De la Reyne quelqu'un se rend le possesseur.
Quelqu'un s'en va iouir du tresor desirable
Que tant de gens cerchoient: Chetifue & miserable,
Qui n'a pas eu le cœur d'acheuer tout à fait
Le beau commencement qu'elle auoit si bien fait:
De garder la maison & la mesnagerie
De son premier mary tant qu'il seroit en vie.

C'est ainsi qu'il parloit, de colere poussé
Mais il ne scauoit pas ce qui s'estoit passé.

Tandis Eurynomé la gouuernante habile
Laua d'eau Vlysses, & de precieuse huyle
Luy delassa le corps: puis sur luy vistement
Letta un magnifique & riche vestement
La deesse Pallas luy rendit lors la face
Plus pleine de beauté, plus tendue & plus grasse,
Sur sa teste friza ses cheueux blon-dorez,
Comme les belles fleurs par les prez peinturez:
Ne plus moins qu'on voit l'industriex orfeure
Qui met l'or precieux avec l'argent en œuure.

Que Vulcan, que Pallas ont instruit tout à fait
 Pour rendre de tout point un ouvrage parfait:
 De la mesme façon Pallas donna la grace
 Au maintien d'Ulysses, & versa sur sa face
 Et ieuuesse & beauté, en equippage tel
 Il sort du bain, semblable à un Dieu immortel,
 Et rentrant dans la sale il retourne reprendre
 Sa place, & vis à vis de sa femme se rendre.

Pauvre femme, dit il, certes les puissants Dieux
 Qui d'un estre eternal habitent sur les Cieux,
 T'ont bien formé le cœur plus dur plus intraitable,
 Qu'autre femme qui viue en la terre habitable.
 Je n'en sçache que toy qui se pust abstenir
 D'aller voir son mary le voyant reuenir
 Apres auoir sauué sa vie, pourmenée
 Par mille aduersitez, dans la vingtiesme année.
 Nourrice fay mon liét, que ie m'aille coucher,
 Le cœur de ceste cy est plus dur qu'un rocher.
 Pauvre homme que tu es, ie ne suis si legere,
 Luy dit elle, d'aller si viste faire chere
 Ny caresser un homme, aussi ne suis-ie pas
 Si pleine de dedain, que de ne faire cas
 Des hommes de respect. Mais i'ay bonne memoire
 Quel homme tu estois, quand dessus l'onde noire
 Tu montas pour aller à Troye guerroyer,
 Abandonnant Ithaque & ton propre foyer,
 Toutesfois, Euryclée, accour tost & r'auance,
 Va luy dresser son lit en toute diligence
 Hors la chambre la haut, que luy mesmes a fait,
 L'ayant dehors dressé, iettez coïste & cheuet
 Et des linceux dessus, & force couuerture,
 Qu'il ne puisse sentir nullement la froidure.

LE XXIII. LIVRE

Par ces mots, son mary prudente elle tentoit
 Mais luy, prompt à ce coup, grandement s'irritoit
 Et crioit, luy disant. Quelle triste nouvelle
 Est-ce que tu me dis? qui auroit force telle
 Que de pouuoir oster mon lit hors de son lieu?
 Non pas le plus expert, non pas mesmes vn Dieu
 S'il l'auoit entrepris, n'en auroit pas l'adresse,
 Homme tant fust il plein de force & de ieunesse
 N'en pourroit pas venir à bout facilement.
 Pour ce que i'y ay fait moy mesme expressement
 Les marques qui y sont. Vne branche espandue
 De feuilles d'oluiier y estoit estendue
 Florissant, verdissant grosse comme vn pilier
 Je mys mon chalit contre, & le voulus lier
 Industrieusement au contrefaict branchage,
 Tant que i'eusse parfaict entierement l'ouurage
 Puis ie l'environnay de cartiers bien polis,
 Le couury par dessus, l'enfermay de bons huis
 Apres grauay dessus comme vne rame viue
 De feuillars recourbez de verdissant oliue,
 Et le tronc entaillé proprement au ci z'eau
 Poli mignonement, rabotay au niveau
 Tout le bois du chalit, perçay chasque mortaise,
 Afin que les tenons entrassent à leur aise.
 Le lit fut par moy seul non par autre graué
 Ne le laissant, que tout ne fust paracheué,
 Le diuersifiant d'or, d'argent, & d'inoire
 D'art si industrieux que lon ne scauroit croire
 Puis, le tout fut par moy d'un cuir de beuf encoint
 Paré, resplendissant, en ecarlatte teinte.
 Voicy, iet en ay dit l'indice sans fallace,
 Et ne scay si mon liçt est encor en sa place,

Ou si quelqu'un pourroit l'en auoir arraché,
 L'auroit porté ailleurs, & l'olurier tranché
 Embas par la racine. A ces propos la Reyne
 Sentit troubler son cœur d'emotion soudaine,
 Les genoux luy craquoient. C'estoit la verité
 Tout cela qu'Ulysses luy auoit raconté.

Adonc fondant en pleurs, de io, e transportee,
 Elle court l'embrasser, chaque main a ietee
 A l'entour de son col, luy baise mille fois
 Et la bouche & les yeux, puis de tremblante voix:

Ne te courrouce point. Ulysses, tu abonde
 En sagesse & prudence autant qu'homme du monde,
 Tu as du iugement. Or les tout-puissans Dieux
 Ne nous ont pas permis, sur nostre aise enuieux,
 De demeurer ensemble en nostre grand' ieunesse,
 Mais nous ont trauesjé & iusqu'en nostre vieillesse.
 Ne t'e fasche donc point, & ne m'accuse pas
 De ce que ie n'ay faict en premier vn tel cas
 De toy que ie denois, que ie ne suis couruë
 Vers toy pour t'embrasser dès la premiere veuë,
 Pource que i'ay iou siouirs merueilleusement craint
 Quel'on ne me trompast deffou & vn semblant feint,
 Tant y a de trompeurs & d'affronteurs au monde.
 Iamais la belle Helene à la perruque blonde,
 Son amitié n'eust mise au cour faire Paris,
 S'elle eust scen que les Grecs de cet affront marris
 L'eussent deu ramener encor' en sa patrie:
 Quelque Dieu luy émeut ceste forcenerie,
 Ne luy faisant prenoir en son entendement
 Les maux qu'en sentirons, elle premierement,
 Et nous tous puis apres, par ses malheureux vices.
 Mais puis que tu m'as dit les assure & indices

LE XXIII. LIVRE

De nostre liēt commun, qu' au monde nul n' a veu,
 Mais toy tant seulement & moy les auons scens,
 Et la seule Aētoris la seruante secrette
 Qui garde de tout temps l' huis de nostre chambrette,
 Celle que me donna partant de la maison
 Mon cher pere Icarus, ie suis par la raison
 Amenee à te croire, & force est de me rendre
 Où ma durté n' a peu me faire condescendre.

Elle disoit ainsi, & vn plus fort desir
 De pleurer, tout à fait vint Ulysses saisir:
 Il pleuroit tendrement de ioye en son courage
 De se voir vne femme & si chaste & si sage.

Comme ceux que Neptune a long temps agitez
 Espars decà delà sur les flots irritez
 A qui les vents cruels ont fait mortelle guerre,
 Ont brisé leur vaisseau, voyent en fin la terre
 De grande auidité, mais peu s'accourageans
 D'entre eux, à la parfin se sauuent en nageans,
 Et viennent au riuage avec grande allairesse
 Couverts de la salure & de l'escume espaisse:
 Auec vn tel plaisir Penelope pressoit
 Ulysses entre ses bras, le serroit, l'embrassoit,
 De tous costez son col, ses mains, sa bouche assege,
 Et n'en peut pas tirer ses bras blancs comme nege.
 Et l' Aurore les eut trouuez encor pleurans,
 Si Pallas la Deesse aux yeux pers éclairans,
 N'eust pensé à leur fait, retenant dauantage
 La nuit dessus la terre, & fermant son passage,
 Et l' Aurore gardant souz l' Ocean là bas
 De peur qu' elle sortist, & ne permettant pas
 D'atteler à son char ses cheuaux aux pieds vistes
 Lampus & Phaëton, ny sortir de leurs gestis.

A doncques Vlysses rompant ce doux repos
 Vint à Penelopee entamer ces propos.
 O femme, ce n'est pas la fin de nos miseres,
 Nous aurons bien encor du mal & des affaires,
 Il me reste à passer des hazards bien diuers,
 Le bon Tiresias me le dit aux enfers
 Lors que i'y descendy, pour dessus le passage
 De mes gens & de moy entendre son presage.
 Mais allons nous coucher, afin que nous passions
 Le reste de la nuit, & nous resiouyissions
 Souz le plaisant sommeil. Alors l'Icarienne,
 Toutes & quantes fois que la volonté tienne
 Sera de te coucher, ton lit sera dressé,
 Puis que les Dieux benins t'ont si bien adressé
 Que de reuoir en fin ta maison desirable,
 Et d'estre retourné en ta patrie aymable.
 Mais si tu sçais, & Dieu t'a voulu aduertir
 De ce qu'il te conuient par cy apres patir,
 Cy auroit danger aussi que ie le sceusse?
 Ne seroit-il pas mieux que tu ne me le tusses?
 Raconte le moy donc. A ces mots Vlysses.
 Pourquoi me presses-tu, pauurette que tu es,
 De te dire cela? Es-tu si curieuse
 Que de vouloir sçauoir ma fortune ennuyeuse?
 Ie te la diray donc contentant ton desir,
 Encor que toy ny moy n'y aurons grand plaisir.
 Le Prophete me dit qu'il falloit que i' allasse
 En pays fort loingtains, & que ie me melassse
 Parmi peuples diuers, & n'oubliasse point
 Vn auiron en main, le portant en ce point
 Tant que i'eusse attrapé des terres ignorantes
 Du faict de la marine, & des barques courantes

LE XXIII. LIVRE

*Sur le profond des eaux, n'oyrent onc nommer
 Ce qui faict les vaisseaux voler dessus la mer,
 Cordages, auirons, rames, & voiles belles
 Qui poussent le nauire, & qui luy seruent d'aïstes,
 Et ne sçauent que c'est que de saller la chair.
 Et qu'en continuant, me dit-il, à marcher,
 Viendra quelqu'un vers moy, qui dira que ie porte
 Un gentil éuent ail sur ton espaule forte,
 Nommant ainsi ma rame : en terre il conuiendroit
 Ficher mon auiron, & puis il me faudroit
 Soudain sacrifier à Neptun fils de Rhee,
 Vn agneau, vn sanglier à la hure miree,
 Et en vn Toreau encor. Puis il me dit ainsi,
 Qu'il me faudroit de là m'en reuenir icy,
 Ou ie sacrifirois à la troupe immortelle
 De tous les Dieux du Ciel, vne hecatombe belle.
 Et que la mort debile en fin m'attrapperoit
 Du costé de la mer, d'un qui me frapperoit,
 Mais que ce ne seroit qu'en extreſme vieillesse,
 Et mon peuple viuroit en paix & en liesse.
 Voila comme il me dit ma mort & mon destin,
 Et ce qui me deuoit aduenir pour certain.*

*Puis que les puissans Dieux, dit la sage Princesse,
 T'asseurent d'arriuer en extreſme vieillesse,
 Nous deuons esperer que tu te sauueras
 Des dangers que tu cours & les eschapperas.*

*Pareils discours tenoient Penelope & Ulyſſe.
 Tandis Eurynomé & la vieille nourrice
 Dressoient le lit en hault, aux rais, à la clarté
 Des torches & flambeaux? quand tout fut apresté
 La vieille se retire, & l'autre chambriere
 En leur chambre les mene & porte la lumiere*

Leur éclairant deuant. Entrez dedans qu'ils font
 Elle se retira: & eux soudain s'en vont
 Renouueller le droit & reprendre le gage
 Des anciennes loix du premier mariage.

La danse au mesme temps commença de cesser,
 Eumæe & le bouuier quitterent le danser,
 Si fit Telemachus, & laisseꝝ s'endormirent,
 Et le mesme apres eux toutes les femmes firent.

Mais le Roy & sa femme ayans à grand plaisir
 De mille embrassemens contenté leur desir,
 Se remirent encor' aux discours, aux paroles.

La Reyne luy contoit les insolences folles
 Que ces Princes auoient faiçtes en sa maison,
 Consumans tout son bien, égorgeans sans raison
 Ses vaches, ses brebis, mettans ses vins en perse.

Vlysses luy narroit sa fortune diuerse,
 Comme à beaucoup de gens il auoit apporté
 Du mal, de la trauerse, & que de son costé
 Il n'en auoit eu faute, & la fille d'Icare
 En ses discours prenoit vn contentement rare,

Et son œil ne fut onc de sommeil agraué,
 Ne se laissa fermer qu'il n'eust tout acheuè.

Son commencement fut, comme au partir de Troye

Il mit quelques citez des Cicones en proye
 Comme il vit puis apres estant échappé d'eux

Des Lotophagiens le pays oublicux,
 Luy conta du Cyclops, du hideux Polypheme,

Comme il mangea ses gens en sa presence mesme,
 Et comme il s'en vengea: de quel bon traitement

Le receut Eolus, & fauorablement

Son vent luy departit, qui luy fut si propice,

Qu'il estoit de retour sans l'extresme auarice

LE XXIII. LIVRE

De ses gens indiscrets, comme il s'en courrouça,
 Et comme la tourmente en la mer le poussa,
 De la façon qu'il prit terre en Lestrigonie,
 Où il vit submerger toute sa compagnie,
 Sa nef seule eschappa : Les rusés de Circé,
 Et comme il descendit en l'Auerne poissé
 Y vid Tiresias, & les Princes de Grece
 Ses chers compagnons, que la Parque traistressé
 Avoit là fait passer : comme en ce pays là
 Il vit sa mere mesme, & à elle parla.
 Il ne mit en oubly les Chançons des Syrenes,
 De Scylle & Charybdis les roches inhumaines,
 Comme il les eschappa par hazard nompareil,
 Et le malheur qui vint des vaches du Soleil,
 Qu'à leur occasion Iupiter mit en poudre
 Son malheureux vaisseau des éclats de son foudre,
 Submergeant ses amis, luy nageant se sauua,
 En l'isle d'Ogygie à peine se trouua
 Où il fut retenu de Calypso la belle
 Qui faire le vouloit de nature immortelle,
 S'il vouloit l'espouser : Comme elle le flatta
 Longuement, mais tousiours ferme il luy résista :
 En fin vint en Corfou, où les gens l'honorèrent
 Ainsi que quelque Dieu, escorte luy donnerent
 Pour trauffer la mer, chacun sa nef chargeant
 De presens precieux, d'habits, d'or, & d'argent.
 Comme il fut venu là, le sommeil sur luy tombe
 Et luy serre les yeux, Ulysses y succombe,
 S'endort profondement, & luy font treue ainsi,
 Les pensers, les travaux, le chagrin, le soucy.
 Mais Pallas aux yeux pers ce-pendant qu'il repose
 A son aise endormy, pense bien autre chose :

Car comme il pensoit estre au comble de son bien,
Plongé dans les plaisirs, voicy qu'en moins de rien
Elle tire des eaux l'Aurore mainiere

Pour donner aux mortels le bien de la lumiere.

Vlysse la sentant se leue vistement,

Donne à Penelopè cet aduertissement.

Femme, iusques icy personne ne se treuve

Qui ayt, comme nous deux, esté mis à l'esprouue:

Tu as en m'attendant force ennuy supporté,

D'autre-part, Iupiter & les Dieux m'ont ietté

En beaucoup de tourmens m'ont liuré forte guerre,

Et m'ont fermé long temps le retour en ma terre.

Or puis que nous voicy, suiuant nostre desir,

En nostre lit reioints avec tresgrand plaisir,

Pren soin dans la maison de la mesnagerie,

Et quant à nos troupeaux, dont extreme turie

Ont fait les poursuiuans, i'ay en moy arresté

D'en aller prendre ailleurs certaine quantité.

D'autre costé les Grecs, s'ils nous sont equitables,

En fourniront leur part pour remplir nos estables.

Orie m'en vay aux champs mon pere visiter,

Qui, à ce que l'on dit, ne fait que s'attrister,

Le te veux ce-pendant faire une remonstrance,

Bien que tu aye assez d'esprit & de prudence,

Sitost qu'il sera iour sans doute l'on sçaura

Le meurtre de ces gens, & le bruit en courra

Par toute la cité. Tien toy sur toute chose

Et tes femmes & toy dans la maison bien closé,

Ne parle, ne respons, ne t'enquiers nullement

A homme que ce soit. Il dit, & vistement

Ses armes endossa de beauté nompareille,

Telemachus appelle, & Eumans réueille

LE XXIII.^e LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Avec Philatius, leur dit de se vestir
De leurs armes soudain, & qu'il falloit sortir:
Ils ne font nul refus, de leurs armes se vestent,
Les portes font ouvrir, en campagne se iettent.
Il faisoit desja clair, mais Minerve tendit
Vn nuage autour d'eux, & dehors les rendit.*

Fin du vingt-troisiesme Liure:

LE VINGTQVA.



LE VINGT-QUATRIESME

ET DERNIER LIVRE DE
l'Odysee d'Homere.

ARGUMENT.

Mercure conduit les ames des pourſuiuans occis aux enfers. Quelques discours deſdites ames. Celle d'Amphimedon raconte à celle d'Agamènon comme Vlyſſes les a fait mourir. Vlyſſes ſe diſſimule du commencement à Laertes ſon pere, puis ſe dõne à cognoiſtre. Tumulte ſ'eſleue en Ithaque pour la mort des pourſuiuans, où Epitheus pere d'Antinoüs ſe fait chef de la faction, ſort avec troupe des habitans pour aller tuer Vlyſſes chez Laërtes. Ils combattent, eſt tué par Laërtes. Vlyſſes les met en route, & voulant pourſuire la victoire Pallas le retient, qui les accorde & fait paix entre luy & ſes ſujets.

AUTRE SOMMAIRE.

*Le tumulte en Ithaque, on vient aux mains. La paix
Entre Vlyſſe & les ſiens eſt faite pour iamais.*

MAis le Cyllenien touchoit les eſprits paſſes
Des pourſuiuans occis aux riues infernales;
Il tenoit en ſa main ſa belle verge d'or
Dont il endort les vns, & les autres encor
Réueille comme il veut. Il mene ceſte bande
Qui le ſuit, de bruit pleine & d'émotion grande.

R.

LE XXIII. LIVRE

Tout ainsi que l'on voit dans le creux d'un rocher
 Force Chauue-souris qu'on a fait trebucher,
 Fremir & faire bruit, & au pris qu'on les presse
 Cà & là voler en multitude espaisse:
 De mesmes ces esprits fremissans rauquement
 Apres le fils de M^aie alloient confusement,
 Et le Dieu non mauuais marchant deuant, leur mōstr^e
 La voye & le chemin. Ils vont à la rencontre
 Du flux de l'Ocean, & vont outre passant
 Du roc Leucadien le sommet blanchissant,
 Penetrent du Soleil les portes reculees
 Et du sommeil blaffard les nations voilees,
 Puis sur un pré herbu aussi tost sont venus,
 Où les esprits des morts, simulacres menus,
 Leur demurance font. Là estoient du Pelide,
 De son cher Patroclus, & au preux Nestoride
 Les esprits deliez, celui d'Aiax aupres,
 Qui estoit le plus fort & le plus beau des Grecs,
 Horsmis Achilles seul, avec qui ser' alie
 Celui d'Agamemnon plein de melancolie,
 Et à l'entour de luy tous ceux qui souz l'effort
 Du perfide Egysthus endurerent la mort.

Auquel ainsi premier l'esprit du magnanime
 Achilles: Fils d'Atreus, nous t'auons en estime
 D'estre le plus chery du puissant Iupiter,
 Dessus tous les Heros qu'on scauoit habiter
 Sur la terre pour lors, pource qu'à ta puissance
 Infinité de gens rendoient obeissance:
 Mesmement les plus forts, quand nous estions aupres
 Des portes d'Ilion, où le peuple des Grecs
 Endura tant de maux, & là le deuoit prendre
 Certainement la mort, dont ne se peut defendre

Nul au monde viuant, & à ma volonté
 Que la mort t'eust alors deuant Troye emporté
 Comblé de tant d'honneur, dont en toute abondance
 Tu auois parmy nous entiere iouissance:
 Où tous nous autres Grecs t'eussions fait vn tombeau
 Comme à nostre Empereur, & magnifique & beau,
 Pour seruir à ton fils de gloire perdurable.
 Mais sans doute c'estoit qu'une mort miserable
 Te deuoit attrapper. Auquel Agamemnon.
 O fils de Peleus d'un immortal renom,
 Que ie t'estime heureux d'auoir esté la proye
 De la mort qui prend tout deuant les murs de Troye,
 Et loing de ton pays, de ce que les plus forts
 Des Troyens & des Grecs aupres de toy sont morts
 Combattans à l'entour, & tu estois à terre
 De ton long estendu, de cheuaux ny de guerre
 Nullement soucieux, ce-pendant nous estions
 Attaquez au combat: sans cesse combations
 Tant que le iour duroit, & nos mains acharnées
 Ne se fussent iamais de l'estour destournees,
 Sinon que Iupiter, se mettant au deuant
 Ne nous eust separez d'un tourbillon de vent:
 Nous te prismes alors, aux vaisseaux t'emportasmes
 T'ayant tiré des coups, sur vn liét te iettasmes
 Apres auoir ton corps lauë premierelement,
 Puis oint & enbaumé d'un tres-riche oignement.
 Or à l'entour de toy les Princes Grecs en armes
 S'estans coupé le poil fondoient en chaudes larmes:
 Quand ta mere accourut au bruit inesperé
 De ce triste accidant, hors du flot à l'uré,
 Et les Nymphes des eaux pres d'elle se rendirent.
 Un son sort de la mer, les Grecs qui l'entendirent

LE XXIII. LIVRE

En eurent telle peur, qu'en fuite ils se mettoient,
 Et dans leurs creux vaisseaux en foule se iettoient,
 Sans que le vieux Nestor prince d'experience,
 Et dont auoit tousiours paru la grand' prudence
 Iugeant ce que c'estoit, en ces termes expres
 Les retint sagement. Demeurez fils des Grecs,
 Ne fuyez Argiens, sans doute c'est sa mere
 Que suit mainte Deesse & Nymphes mariniere
 Qui s'en vient voir son fils hors des flots à Zurez.
 Il dit, & tous les Grecs resterent assurez.
 Alors du Dieu marin les filles t'entourerent,
 Et miserablement autour de toy pleurerent,
 De robes qui iamais ne s'usent se vestans,
 Les neuf Muses aussi à ta mere assistans
 Fort pitoiablement de voix alternatiues
 Lamentoient dessus toy leurs querelles plaintiues.
 Nul des Grecs, quel qu'il fust, ne put la demeurer
 Qui se pust retenir de plaindre & de pleurer,
 Tant les auoient émeus les Nymphes immortelles.
 Durant dix & sept nuits tousiours continuelles,
 Et par autant de iours tristes & soucieux
 Nous pleurasmes sur toy autant hommes que Dieux,
 Iusqu'au dix & huietieme. Alors nous te brulasmes,
 Et dessus le bucher ardent, nous égorgeasmes
 Les vaches au poil noir & les grasses brebis:
 Tu brulois ce-pendant dans les propres habits
 Des Dieux, dans force unguent de prix inestimable,
 Et dans force miel doux. Lors maint prince honorable
 D'entre le peuple Grec se rua tout armé
 Tant à pié qu'à cheual, sur le tas allumé
 Tandis que tu brulois, & au dedans des bandes
 On ouyt retentir lamentations grandes.

Or si tost, *Achilles*, que l'ardant element
 De *Vulcan*, eust destruit ton corps entierement,
 Dès le matin les os tons blancs nous recueillismes,
 Et dans un doux unguent & du vin pur les mismes:
 L'urne pour les loger ta mere la donna,
 C'estoit un vase d'or qu'autresfois façonna
 L'industriex *Vulcan*, & *Denys*, disoit elle,
 Luy en auoit faiët don. Dans ceste urne si belle
 Tes os furent posez, ô *Heros* renommé,
 Et ceux de *Patroclus* ton amy tant aymé
 Furent meslez parmy, mais on ne fit le mesme
 De ceux d'*Antilochus*, que d'amour tant extreme
 Tu affectionnas durant ta vie, & plus
 Que tous les autres Grecs, estant mort *Patroclus*.
 Car on les mit à part. Alors toute l'armee
 Des Gregeois belliqueux contre *Troye* animee,
 A l'entour de vos os fit dresser un tombeau,
 Honorable, superbe, & magnifique & beau,
 Aupres de l'*Ellespont* sur son haut ain riuage,
 A fin que les passans faisans quelque voyage,
 Tant de ceux qui sont néz, que de ceux qui viendroiët
 Le vissent de la mer, au prix qu'ils vogueroient.
 Ta mere puis apres requit en ta memoire
 A tous les puissans Dieux de beaux prix de victoire,
 A fin d'en honorer les principaux des Grecs
 Qui combattoient autour. I'en ay veu à plus pres
 Des plus beaux de la terre, & où force ieunesse
 Estalloit à l'enuy sa valeur & proïesse,
 Quand quelque Roy mouroit, mais iamais ie n'en vy
 De pareils à ceux là, tu eusse esté ray
 Si tu eusses pu voir la grandeur, l'excellence
 Des ieux & des combats, & la magnificence

LE XXIII. LIVRE

Que ta mere *Thetis* au pied d'argent & beau
Fut faire à ton honneur autour de ton tombeau,
Tant tu estois chery de la troupe immortelle.

Ainsi, quoy que tombe souz la parque cruelle,
Tu ne te vois frustré du bien de ton renom:
Ainsi à iamais viura la gloire de ton nom,
O vaillant *Achilles*. Mais moy, que me profite
D'auoir esté le chef d'un si braue exercite,
Et quelle volupté me reuient d'auoir mis
Troie à sac, & deffaiçt un millier d'ennemis?
Si *Iupiter* m'auoit tramé en sa colere
Vne si triste fin, qu'une femme adultere,
Un perfide *Egysthus* deffouz un traistre effort
Tant malheureusement me renuersassent mort?

Ils deuisoient ainsi, quand aupres d'eux arrive
Mercur, conduisant dessus la passerine,
Des paures poursuiuans les desolez esprits
Qu'*Vlyse* auoit deffaits. Eux les voyans, surpris
De grand estonnement, ceste ieunesse admirent,
Et pour scauoir que c'est vers eux vistement tirent.
Dés qu'ils furent aupres, l'ame d'*Agamemnon*
Recoigneut tout soudain celle d'*Amphimedon*
Le fils de *Melanthee*: car allant en *Ithaque*
Il n'auoit point d'autre hoste. Ainsi donc il l'attaque,
Amphimedon, qui faiçt que descendieZ ainsi
Du regne de là hault en ce triste & noircy.
Tant de beaux ieunes gens, & d'aage tout semblable?
Ie croy que qui voudroit faire un chois agreable
D'une belle ieunesse. & d'hommes vertueux
Dans toute vne cité, ne choisiroit pas mieux.
Seroit-ce que *Neptun* bouleuersant ses ondes
Vous auroit renuerséZ souz les vagues profondes?

Ou de mauuaises gens vous auroient-ils meurtris
 Combattans dessus terre, apres vous auoir pris
 Vos brebis & vos bœufs? ou, faisans resistance
 Contre vos ennemis, pour la iuste defenee
 De vostre cher pays, de vos femmes aussi
 Qu'on vouloit enleuer, estes vous morts ainsi?
 Satisfais en cela, s'il est en ta puissance,
 Ton hôte & ton amy, N'as-tu point souuenance
 Que ie logeay chez vous quand i' allay, rechercher
 Le prudent Vlysses avec mon frere cher
 Le preux Menelaüs, d'abandonner sa terre
 Et de monter sur mer, compaignon de la guerre
 Qu'on alloit faire à Troye? Ausquels Amphimedon,
 Ie m'en souuiens fort bien, ô grand Agamemnon,
 Et te conteray bien la funeste aduerture
 Qui nous a fait tomber dessus ceste mort dure.

Tout tant que tu nous vois accoustrez en ce poinct,
 La femme d'Ulysses qui ne reuenoit point
 Nous recerchions d'amour, mais la fine & couuerte
 Ne nous escondisoit de façon toute ouuerte,
 Ces nopces ne semblant auoir à contre-cœur,
 Et ne les paraisant. Nous tramant dans son cœur
 Un mortel repentir, & pour pretexte & voile
 Deses dilayemens, elle auoit vne toile
 Outre mesure grande, & fine extremement,
 Qu'elle auoit commencé de tixtre excellentment.
 Surquoy elle nous dit : Princes de grand lignage
 Qui or' me recerchez de second mariage
 Pource qu'Ulyse est mort, ie vous prie attendez,
 Ne precipitant point ce que vous pretendez,
 Tant que i' aye acheué pour euiter la perte
 De ma laine & mon lin, la robe qu'à Laërte

LE XXIII. LIVRE

L'ay entrepris de faire en cet ouurage icy,
 Afin de l'honorer, lors qu'au tombeau noircy
 Il sera deualé, de ceste couuerture,
 Et vestement de deuil : de peur que daventure
 Quelque Dame en courroux ne me donnaſt le tort
 D'auoir enſeuclý vn ſi grand prince mort,
 Et ſi plein de moyens ſans vn drap honorable.
 Elle nous amuſoit de parole ſemblable,
 Et nous y donnions foy. Ainſi elle tiffait
 Son ouurage de iour, mais elle en depeſſoit
 Tant qu'elle en auoit faiët de nuit à la chandelle,
 Et par trois ans entiers dur a ſa grand cautelle.
 Mais ſur le quatrieſme an, que les temps & les mois,
 Les heures & les iours finirent vne fois :
 Nous fuſmes aduertis d'vne certaine femme
 Qui ſçauoit tout le cas, de ſa trompeuſe trame,
 Et dans ſa chambre entrez la priſmes ſur le faiët.
 Ainſi fut à la fin ſon ouurage parfait,
 Ne pouuant plus fuir, qu'elle monſtra ſemblable
 Aux rais eſblouyſſans du Soleil admirable,
 Ou à ceux de la Lune. En la meſme ſaiſon
 Ie ne ſçay quel malheur amene en ſa maiſon
 Son mary Ulyſſes, qui de prime arriuee
 Voulut ſe retirer en la maiſon priuee
 Du paſtre de ſes porcs, & tout au meſme inſtant
 Son fils fut de retour ſur ſon vaiſſeau flottant
 De Pyles, de Neſtor. C'eſt là qu'ils complotterent
 Le malheur, que depuis fiers ils executerent
 Deſſus les pourſuiuans. Car l'ayans arreſté,
 Ils s'en vindrent ſoudain tous deux en la cité,
 Le fils le beau premier, & apres luy ſon pere
 Qu'un porcher amena, ce ſembloit de miſere,

Et d'aage tout courbé, habillé pauvement
 S'appuyant d'un baston tellement quellement
 Deffaict & deguisé ce qui se pouuoit estre,
 Si bien que nul de nous ne le put recognoistre,
 Non mesmes les plus vieux, mais fols que nous estions
 Nous luy disions iniure & encor le battons,
 Et il enduroit tout, souffrant en patience
 Mesme dans sa maison nostre extreme insolence.
 Mais quand la sage fille au puissant Iupiter
 Le vint à la parfin contre nous exciter,
 Et que Telemachus toutes ses armes fortes
 Eut osté de la sale, & rembarré les portes,
 Au signal que son pere avec luy accorda,
 Il vint trouuer sa femme, & luy persuada
 De nous metre en auant les fatales sagettes
 Et le ieu du fort arc & des claires bouclettes,
 L'introuue premier de nostre proche mort.
 Mais personne de nous ne put estre si fort
 De pouuoir bander l'arc, tant nos bras imbecilles
 Estoient à ce mestier & lasches & debiles.
 Or quand ce vint au tour d'Ulysses de l'auoir
 Ce qu'il desiroit fort, faisant tout son pouuoir
 De l'auoir quoy qui fust: nous vsons de menace
 Que lon ne luy donnast: mais de force & d'audace
 Son fils luy fit porter. Alors tres-aysément
 Il vint à bander l'arc, passa facilement
 Les fleches par les trous puis de grande secouffe
 Il se ietta en place, espendit de la trouffe
 Les mortiferes traits, sur l'arc les atteinta,
 Et le premier de tous Antinous ietta
 En terre roide mort, puis tira sur les autres
 Prenant bien sa visee, & la pluspart des nostres

LE XXIII. LIVRE

Tumboient deffous ses coups: Chacun bien se doutoit
 Que quelqu'un des haults Dieux l'aydoit & l'assistoit,
 Pour ce qu'en moins de rien deffous leur vaillantise
 Toute ceste leunesse à dure mort fut mise,
 On n'oyoit que souffirs, leur teste chanceloit
 Deffous les coups mortels, & le sang decouloit
 Par tout sur le paue, spectacle lamentable.
 Voila, Agamemnon, nostre fin miserable,
 Et nos malheureux corps gisent confusement
 Espars par la maison, sans aucun ornement:
 Pource que nos amis desquels chacun ignore
 Ce sinistre accident, ne sont venus encore
 Redemander nos corps, ne les ont enleuez,
 N'ont nettoyé le sang, ne les ont pas lauez,
 Et n'ont versé deffus leur pleintes lamentables,
 Qui est l'honneur dernier des deffuncts miserables.

Alors Agamemnon: Que bienheureux es tu
 Possedant vne femme accomplie en vertu,
 O prudent Vlyses, Point n'a esté trompee
 Ton amitié premiere en ta Penelopee,
 Elle a gardé son cœur sans reprehension,
 Elle n'a destourné de toy l'affection
 Dont t'auoit espousé sa premiere ieunesse.
 Aussi son beau renom en durera sans cesse,
 L'honneur de sa vertu iamais ne perira,
 Et de Penelopé un poëme se fera
 A la posterité de duree eternelle,
 Mais de Clytemnestra, iamais ne sera telle
 La reputation, ayant osé tramer
 La mort à son mary qu'elle deuoit aymer
 Commettant felonie. Aussi à ceste femme
 Un poëme se fera remply de tout diffame,

Car dessus tout son sexe elle a totalement
 Mis un grand def-bonneur, aux chastes mesmement
 Ils deuisoient ainsi dans l'auerne effroyable
 Sous les obscuritez de la terre habitable.

Mais Ulysse & ses gens sortis de la cité
 Vindrent tout aussi tost dans le champ habité
 Du vieillard Laertes, qu'avec travail extremes
 Il auoit agencé & cultivé luy mesme,
 Là sa maison estoit autour d'elle estoient mis
 Bancs de tous les costez & sieges infinis,
 Sur les uns ses vallets venoient leur repas prendre,
 Sur les autres apres ils se venoient estendre
 Pour reposer là nuit. Or aupres du vieillard
 Vne Sicilienne auoit fort bonne part
 Agee extremement, au reste femme habile,
 Qui le traitoit tres-bien, ainsi loing de la ville,
 Et avec un grand soing. Estant là paruenus
 Ulysse à ses pasteurs ces propos a tenus
 Et à son fils aussi. Allez vous en m'attendre
 Au logis de mon pere, & ne faillez de prendre
 Le meilleur des pourceaux, de soudain l'egorger,
 Et de nous aprestez viftement à manger
 Quant à moy, ie m'en vois essayer si mon pere
 Me recognoistra point: car ie me delibere
 De le tenter un peu, auoir le passe-temps
 De le faire debatre, & voir si le long-temps
 Que i'ay esté absent aura de sa notice
 Pu du tout effacer les traits de son Ulysse.

Ce disant, il donna ses armes à ses gens
 Et eux vers le logis tournerent diligens
 Luy deuers le verger en diligence tire
 En dessein deffayer ce qu'il venoit de dire.

LE XXIII. LIVRE

Il ne rencontra pas descendant, Dolius
 L'ancien iardinier, ny ses enfans non plus,
 Ny pas vn de ses gens, aux brossailles voisines
 Ils s'en estoient allez pour couper des espines
 Et boucher le verger, & le vieillard soigneux
 En trauaillant toujours, alloit au deuant d'eux
 Dans le plaisant verger, tout le long d'une sente,
 Ulysses le trouua, qu'il nettoyoit vne ante,
 Il estoit habillé pour lors fort pauurement,
 D'un déchiré, fort sale, & vieux accoustrement
 De ses iambes autour il auoit la gamache
 Liee estroittement, faicte de peau de vache,
 Et des gans de cuir fort, afin de destourner
 Les ronces qui pourroient ses mains egratigner:
 Un chapeau d'une peau d'une chicure velue,
 Tesmoins de sa tristesse & peyne continue
 Quand Ulysses le vid si rompu si cassé,
 De vieillesse & de mal si maigre & harassé
 Il ne se put tenir de plorer en soy mesme
 Sous vn poirier à part, pour le regret extreme
 Qui luy serroit le cœur. Ne scauoit bonnement
 S'il deuoit accourir à luy hastinement,
 Le baiser, l'embrasser, & de son arriuee
 Luy conter la façon de premiere abordee,
 Ou bien si parauant il l'interrogeroit
 Et sans se declarer si tost, le tenteroit
 Il luy sembla meilleur d'un peu se contrefaire
 Et de propos couuerts à son dessein l'attirer
 Sur cela resolu à son pere il sen va
 Tout droit sans plus tarder, en tel point le trouua
 Que le visage en terre il dechaussoit vne ante
 Adonc à l'improiuste à luy il se presente,

Et luy tient ces propos : certes gentil vieillart
 Tu entens comme il faut, l'agriculture, & l'art
 De bien faire un verger, outre la vigilance
 Tu ne manques ie croy de bonne experience:
 Ie ne voy plante icy, ne vigne, n'olurier:
 Car i'ay pris garde à tout) ne figuier, ne poirier;
 Non meisme les careaux de tout ce iardinage,
 Que tout ne soit tenu en tresbon labourage,
 Et bien entretenu. Mais te disant vn cas,
 Pren l'en gré ie te prie & ne te fache pas:
 Tu n'as comme il faudroit soucy de ta personne,
 Ta vie ainsi qu'elle est n'est seante ne bonne,
 Tu traines ta vieillesse vn peu trop rudement,
 Tu es sale & crasseux, & cest acoustrement
 Ne t'est pas honorable. Or n'est-ce que ie pense
 Que ton maistre ayt de toy trop grande negligence,
 Pource qu'à ta façon tu ne me semble poinct
 Vn esclaué vn valet, mais parois de tout point
 Ou vn Prince, ou vn Roy, tel de port, tel de grace
 Lors que sorty du bain magistale la face
 Il se va mettre à table, & puis donne ses yeux
 Au sommeil, comme font la plus part des gens vieux.
 Or dy moy, ie te pry, de qui es tu aux gaiges,
 Et de qui dresses-tu ces plaisans Iardinages?
 Et ne me trompe point, affin qu'asseurement
 Ie sçache si ie suis arriué iustement
 Ou ie te diray bien: C'est en Ithaque, comme
 J'ay esté aduerty de ie ne sçay quel homme
 Que ie viens de trouuer, & qui certainement
 Comme il me semble aduis n'a grand entendement.
 Car presqu'il n'a pas en l'assurance d'attendre
 Que ie parlasse à luy; m'entendant, de comprendre

LE XXIII. LIVRE DE L'ODYSSÉE.

*Ce que ie luy disois, ne respondre à demy
 De ce que ie voulois sçauoir d'un mien amy,
 S'il estoit vif ou mort: pour ce que ie desire
 Sçauoir ce qui en est. Car ie te veux bien dire
 S'il te plaist m'escouter, qu'autresfois i'ay logé
 Vn homme en ma maison, qui a fort voyagé,
 Qui m'a esté si cher & si recommandable
 Que ie ne pense point qu'amy tant agreable
 Me visite iamais. Il estoit, ce disoit,
 D'Ithaque, & si son pere appeller se faisoit
 Laërte Arcesides. C'est celuy là, mon pere,
 Que ie menay chez moy, luy si tres bonne chere;
 Le chery, l'embrassay, l'accueillly sur tous ceux
 Qui m'estoient venus voir: Luy sis de precieux
 Et de riches presens, pour gaige & témoignage
 Et de nostre amitié & de nostre hostelage:
 Comme, de sept talents d'or tres-bien façonné,
 D'un grand vase d'argent, bien graué, bien tourné,
 De douze beaux manteaux, de douze camisoles,
 Tel nombre de tapis, & tel de tauayoles,
 Quatre femmes aussi exquisés en beauté,
 Telles qu'il les voulut prendre à sa volonté.*

*Le vieillard tout esmeu, de pleurs la face pleine;
 Mon bon amy, dit-il, c'est chose tres-certaine
 Que tu es arriué au lieu que l'on t'a dit.
 Mais des hommes mechans astrenre y ont crédit;
 S'y sont fortifiez: En vain comme ie pense
 Tu as fait tes presens, n'en atten recompense.
 (Car l'homme que tu dis n'est encor arriué,
 On ne scait où il est) Si tu l'eusses trouué
 Icy en sa maison d'Ithaque, plein de vie,
 Certes tu n'aurois pas perdu ta courtoisie;*

Chargé de riches dons il te renuoyeroit,
 Ne seroit pas ingrat, & recompenseroit
 Ton hospitalité: Car celuy qui commence
 Reçoit de son bien-faiçt en fin la recompense.
 Mais dy moy verité, y a til longuement
 Que celuy que tu dis aymer si chèrement
 Logea en ta maison, ce mien fils miserable
 Si iamais il en fut, que le sort deplorable
 A exposé en proye aux poissons sous les eaux,
 Ou bien dessus la terre aux bestes, aux oyseaux,
 Si loin de ses amis, & de sa terre chere,
 Et n'a esté pleuré de pere ny de mere
 Qui l'ayent engendré, dessus son corps versans
 Pour son dernier honneur le precieux encens:
 Penelopé non plus son espouse amiable
 Ne l'a point lamenté comme il est conuenable,
 N'a ietté sur son liçt ses regrets ennuyeux,
 Et comme on faiçt tousiours, n'a point fermé ses yeux.
 Mais es tu de contrée ou proche ou esloignée?
 De quelle ville es tu & quelle est ta lignée?
 La nef qui t'a conduit & tes amis aussi
 Où a-telle pris terre? est-telle loin d'icy?
 Ou bien aurois-tu point entrepris ce voyage
 Pour faire la traffique, en vn vaisseau de louage,
 Qui t'ayant dechargé auroit repris le vent?
 A ces mots Vlyses d'un parler deceuant,
 Je te diray le vray, ie suis fils d'Aphidante
 Le Polypemonide, & ie suis d'Albante,
 Mon pere est Roy de là, i'ay nom Hiperitus,
 Mes vaisseaux ont esté de borage batuz,
 I'ay failli mon chemin, & contre mon enuie
 Suis abordé icy, venant de Sicanie,

LE XXII. LIVRE

*Mon nauire est au bont de ce champ, escarté
 De mes autres vaisseaux, & loin de la cité.
 Mais il y a cinq ans que de mon territoire
 Vlysses débarqua, si i'ay bonne memoire,
 Et comme le pauuret je mettoit sur les eaux
 A ja dextre voloit nombre de bons oyseaux
 Desquels il receuoit vne alaigresse extreme
 Car il les reputoit pour bon heur, & moy mesme
 M'en resioissois fort: Car i'esperois un iour
 Le voir en sa maison d'Ithaque, de retour,
 Ou il me receuroit, ou sans feintise aucune
 De reciproques dons nostre amitié commune
 Seroit renouvellee. Ayant ainsi parlé
 Le bon homme se vit de tristesse accablé,
 Comme s'on l'eüst couuert de quelque noire nue,
 Et à terre prenant de la poudre menue
 Ardante du Soleil, sur son chef blanchissant
 A deux mains l'espendoit, griefuement gemissant.*

*Vlysses ne peut lors se tenir dauant age,
 Ains il sent là dedans bouillonner son courage
 De pitié de son pere, un soufle vehement
 Luy monte des nareaux: Il court hastiuement,
 Il le baise, il l'embrasse, & d'une ardeur extremesme.*

*Mon pere, me voicy, C'est cest Vlysses mesme
 Que tu desire voir il y a si long temps,
 Me voicy de retour à la fin de vingt ans
 Dans nostre cher pays. Mais ie te suply cesse
 Tes larmes & tes pleurs, tes cris & ta tristesse.
 Ie te dis en vn mot, l'ay mis en la maison
 Les poursuiuans à mort, l'ay tiré la raison
 De leurs méchancetez & de tant d'insolence
 Qu'ils cōmettoient chez nous, i'ay pris digne vengeance.*

A ces

*A ces mots Laërtes. S'il est comme tu dis
 Que tu sois de retour & que tu sois mon fils,
 Monstre m'en maintenant quelque marque & indice,
 Volontiers, luy dit-il, voy ceste cicatrice
 Qu'un grand Sanglier me fit sur Parnasse autresfois,
 Comme nous le chassions à force dans les bois.
 Ma mere & toy alors m'enuoyastes, mon pere,
 Deuers Autolychus le pere de ma mere
 Tant pour le visiter, que de luy recevoir
 Les dons qu'il me promit un iour qu'il vous vint voir,
 Mais ie te monstreray encor pour tesmoignage
 Certains arbres fruitiers dedans ce Jardinage
 Lesquels tu me donnas, petit ie te suiuois
 Par le iardin par tout, & tu me les nommois.
 Ce sont treize poiriers, dix pommiers, & quarante
 Figuiers, pour des augeons tu m'en promis cinquante,
 Tu les nommois ainsi, chascun d'iceux estoit
 De fertile rapport, infini fruit iettoit,
 Se chargeant de raisins, en la saison d'Autone
 Que le ciel les thresors de ses pluyes nous donne,
 Il acheuoit de dire: A ce souuenir doux
 Le vieillard tressaillit du cœur & des genoux,
 Reconnoissant fort bien & l'enseigne & l'indice
 Que luy auoit donnez le magnanime Ulysse.
 Alors à corps perdu il court à son enfant,
 Luy ouure les deux bras, le serrant, l'embrassant,
 Il pleure de plaisir & de ioye se pisme.
 Ulysses le soustient, car presqu'il rendoit l'ame,
 Puis quand il eut un peu rappellé ses esprits
 Ces mots il prononça de transport tout surpris.
 O pere Iuppiter, vous estes certe encore
 Des dieux dedans le Ciel que maint-bel astre dore,*

LE LIVRE XXIII.

*Si ces mechant sont morts, s'ils ont esté traitté
Comme il appartenoit à leurs meschanceté.
Mais il y a danger qu'à ces prompts nouvelles
Ne se ruent icy les citadins rebelles,
Et n'envoyent encor barques & messagers
Par la Cephalsnie accourir aux dangers.*

*A cela Ulysses. Non, vy en assurance,
Repose toy sur moy, & n'entre en desffiance.
Allons en la maison qui est dans le verger,
Là mon fils nous attend, qui apreste à manger
Avec Philatius & le porcher Eumaeé,*

*Ils s'en vont la dessus, & à leur arrinee
Trouuent Telemachus & les deux pastres chers;
Le bouvier le porcher, assaisonnant les chairs,
Et apprestans le vin. Or la Sicilienne
Prend tandis Laertes, droit vers le bain le mené
Le laue, le nettoye, & l'oint finalement
d'un huille pretieux: luy donne un vestement
Et magnifique & beau. Pallas est là presente
Qui la taille luy croist, la maiesté augmente
Au Roy des nations: finalement l'a fait
Plus disposé & plus gay, plus gras & plus refait.
Tel il monte du bain, son fils qui le regarde
S'en esmerueille fort, va vers luy, & ne tarde
Le voyant tel qu'un Dieu, de luy parler ainsi.*

*Mon pere, pour le vray quel que dieu est icy
Quit'a tout raieuny, accreu, rendu en somme
Et plus grand & plus fort. A doncques le bon homme*

*Que le bon Iuppiter, Apollon l'immortel,
Et la sage Pallas, ores me fissent tel
Que i'estois quand ie pris la Cité de Nerice
Sur le bord de la mer, superbe en edifice,*

Des Cephaliens estant Roy approuvé,
 Et que le iour d'hier ie me fusse trouué
 Au chasteau avec toy, bien couuert de mes armes:
 I'eusse à ces gens donné de si rudes alarmes,
 Ie les eusse chargez de tant & tant de coups,
 Que ie leur eusse à tous saict plier les genoux.

Ils deuisoient ainsi, les autres aprestèrent
 Le disner cependant, puis de rang se ietterent
 Sur les lits arrangez: comme ils estoient assis
 Le vieillard Dolius arrive avec ses fils
 Tous las & tranaillez: car la Sicilienne
 Les auoit appellez: La vieillotie ancienne
 Les auoit tous nourris, & auoit grand soin pris
 Du bon homme, si tost que l'age l'eut surpris.

Or comme ils eurent veu Ulysses en presence,
 Et l'eussent recogneu presque de souuenance,
 Ils resterent debout, tous quasi hors de soy,
 De merueilles ravis. Lors Ulysses le Roy
 D'un parler gracieux l'appelle à soy, le nomme
 Et ses enfans aussi: sieds toy, sieds toy, bon homme,
 Et ne t'estonne plus, nous t'attendons icy
 Long temps a pour disner, & tes enfans aussi:

A ces mots Dolius accourt, tressaillant d'ayse,
 Luy ouure les deux bras, & l'embrasse & luy baise
 Les mains de grand ardeur. Certes amy parfait,
 Tu es, dit-il, venu à nostre grand souhait,
 Mais tu nous as surpris, les dieux de ta venue
 Fux mesmes ont eu soin, donques ie te salue,
 Et te prie humblement pour ta prosperité:
 Vy donc en tout plaisir, & me dy verité,
 Penelope t'a elle encor' ven? Le scait elle?
 Enuoirons nous quelcun luy dire la nouvelle?

LIVRE XXIIII.

Lors *Vlysses* le sage, Elle le sçait fort bien,
 Mon pere, luy dit-il, & ne seruiroit rien
 De la faire aduertir. Lors le vieillard *Dolie*
 Apporte vne escabelle & luyfante & polie,
 Et à table se met, ses fils semblablement
 Viennent à *Vlysses*, saluent humblement
 Et leur prince & leur Roy, dessus ses mains se iettent;
 Puis auprès de leur pere à la table se mettent
 Ainsi repaissoient ils des viures à foison,
 Et de chairs dechargeoient la champestre maison.

Tandis la renommee & disposte & legere
 Court par la Cité, annonçant messagere
 Par tout deçà delà des poursuiuans meurtris
 Le trepas odieux. Adonc chascun s'est pris
 A courir viftement, bruits & souspirs s'entendent;
 Et deuant le chasteau de tous costez se rendent.
 Lors de chasque maison chascun son mort tira.
 L'emporta du chasteau puis l'ensepultura.
 Mais pour ceux de dehors sur des naufs les chargerent
 Et par diuers pescheurs cheZ eux les ennoyerent.
 Puis le cœur accablé de tristesse & de deuil
 Ils allerent soudain s'assembler en conseil.
 S'estant tous amassez *Eupitheus* se leue
 Et parle aux assistans: car beaucoup il luy greue
 De la mort de son fils *Antinous* le fort,
 Qu'*Vlysses* le premier auoit renuersé mort:
 Il en ressent son ame estrangement troulee,
 Qui faiët que souspirant il dit à l'assemblee.

Certes cest homme icy des long-temps, mes amis,
 D'estranges & grands faits s'est beaucoup entremis,
 Enuers les *Achiens*: sur les ondes muables
 Il nous a emmeneZ des troupes innombrables

D'hommes bons & vaillants. Peris sont ses vaisseaux,
 Et tant de braues gens submergez sous les eaux:
 De retour, il a mis ceux-cy à mort cruelle,
 Des Cephaleniens la fleur plus leste & belle.

Mais mon opinion est qu'on l'aille saisir
 Et que lon le preuienne auant qu'il ait loisir
 De fuir ou à Pyle, ou de prendre la route
 d'Elyde, aux Epeens, nous en aurions sans doute
 Vn regret pour iamais, & la posterité
 Nous blasmeroit de droit, si nous auions esté
 Si lasches, de n'auoir voulu prendre vengeance
 D'un homme qui nous tient vne si grande offence
 Si nous ne punissions, par le glauiue tranchant,
 De nos freres, & fils l'homicide mechant.
 Si cela passe ainsi, non, ie ne veux plus viure,
 Mais qu'avec les deffunts au sepulchre on me liure,
 Mais allons droit à luy ben faire repentir,
 Et deuant que quelqw'un coure l'en aduertir.

Ce dit-il en pleurant. Et toute l'assistance
 Eut vn grand deuil au cœur. Lors deuant leur presence
 Medon vient arriuer du chantre accompagné,
 Apres que le sommeil se fust d'eux eslongné,
 Ensemble du logis d'Ulysses ils sortirent,
 Et deuant l'assemblee aussi tost se rendirent.
 Chascun s'esbabit fort, vn grand silence fit,
 Lors le prudent Medon à dire ainsi se mit.

Escoutez Ithaquois. Ulysses, (chose vraye)
 Sans les dieux n'a point fait vne si grande playe:
 J'ay veu visiblement vn Dieu qui l'assistoit
 Semblable de tout point à Mentor il estoit.
 Ce dieu là, quelquesfois deuant luy faisoit rage,
 Apparoissoit visible, & luy donnoit courage:

LIVRE XXIII.

Quelques fois çà & là par la sale il alloit,
Et tous les poursuivans estrangement troubloit,
Qui tomboient roides morts à la premiere atteinte.

A ces propos chascun trembla de grande crainte:
Alors Alitherses sage fils de Mastor
Qui scauoit le present & le futur encor,
Se leua. & leur fit ceste harangue sage.

Itaquois mes amis, cest estrange carnage
Prouient de la malice, & faute de vous tous.
Iamais Mentor ne moy n'auons peu dessus vous
Ceste creance auoir, que vos enfans s'abstinsent
De leur outrecuydance, & leur rageretinsent,
Estans trop insolents fols & intemperez:
Ils ont trop hardiment tous les biens deuorez
D'une grande maison, pour chasser le diffame
Tant qu'en eux a esté du lit & de la femme
D'un tres homme de bien, qu'ils pensoient en effect
Ne deudir reuenir. Or voila, s'en est fait,
Croyez moy à la fin: n'allons point à l'encontre,
Que n'attirions sur nous quelque autre malencontre.

Il leur disoit ainsi, mais la plus grande part
De tant qu'ils estoient là se leue & se depart
En desordre & en bruit, faisans un grand murmure,
Ils passoient la moitié, la moindre part demeure:
Cest aduis n'estoit pas suiuant leur volonté,
Ils suiuirent plustost le conseil d'Epithé,
Aux armes ils s'en vont, d'impetueuse audace.

Quand chascun fut armé, ils viennent sur la place,
Se mettent en un corps, Eupitheus estoit
Le chef de la folie, à tous il protestoit
Qu'il feroit de son fils vne rude vengeance.
Mais il n'eut du destin vne telle influence,

*Le pauvre ne deuoit iamais en reuenir,
Ily prendra la mort plustost que la punir.*

*Lors la sage Pallas, vers son pere s'aduançe,
Pere Saturnien, dont la toute puissance
Surmonte tout pouuoir: ie te suply, dy moy,
Ce que de tout ce-cy tu penses dedans toy.
Les lairras tu entrer en bataille cruelle?
Ou les rendras amis appaisant leur querelle?*

*A qui le collecteur du nuage noir cy,
Fille, dit-il, pour quoy demandes tu cecy?
N'est-ce de ton conseil qu'est de retour Vlysse,
Qu'il a fait de ces gens le digne sacrifice?
Poursuy donc, & fay tout selon ta volonté.
Mais ie te diray bien, puis que tant a esté
Que ces fols se sont veus punis de leur offense
Faisons leur contracter vne bonne alliance:
Qu'il regne quant à luy, & qu'il soit le plus fort,
Nous, donnons à ceux-cy vn oubly de ta mort
De leurs freres & fils, & faisons qu'ils s'entrayment,
Ainsi qu'au parauant, que noises ne se sement
Desormais parmy eux, qu'ils ayent desormais
Voire en toute abondance, & richesses & paix.*

*Ce disant, il eueut Pallas la diligente,
Qui du sommet du Ciel fit soudain sa descente.
Les autres au verger ayans traittez leurs corps,
Ulysses dit ainsi, quelcun sorte dehors
Pour voir s'il ne vient rien. Alors, en diligence
Un fils de Dolius hors la porte s'auance,
Il ne fut pas sorty, qu'il les voit tous marcher
Encontre eux, & desia du verger aprocher.*

*Lors il tourne tout court, & tant qu'il peut s'escrie,
Le voi-cy tout aupres, Armons nous ie vous prie.*

LIVRE XXIII.

*A ces mots, un chascun se lene vistement,
S'arme en grand diligence, & sans estonnement,
Quatre avec Ulysses, & six fils de Dolie,
Avec Dolius Laertes se rallie,*

*Ils prennent la cuirasse, & bien qu'ils fussent vieux
Et tous blancs, ils faisoient des forts & couragieux.*

*Quand ils furent conuerts de leur armure forte
(S'entredonnans courage) ils font ouvrir la porte,
Commencent à marcher: & Ulysses le fort*

*Les mene & les conduit. Lors au deuant d'eux sort
La guerriere Pallas, deesse formidable,*

A Men:or & de voix & de taille semblable.

*Ulysses l'apperçoit & fort s'en resiouit,
Lors à Telemachus il se tourne, & luy dit.*

*Donne Telemachus, car tu en as enuie,
Charge sur les plus beaux de ceste compagnie.*

Monstre ce que tu scais, fay toy paroistre aux lieux

Où se trouuent tousiours les hommes courageux,

Et ne fay rien qui tourne à honte à nostre race,

Qui à tousiours esté grande en force, en audace,

Et generosité. Tu verras, Monseigneur,

Que ie ne feray rien qui tourne à deshonneur

Dessus nostre maison. Il disoit, & Laerte

Y priu un grand plaisir, & dit à face ouuerte.

O bons dieux l'heureux iour, quel grand plaisir ie voy,

Mon fils, mon petit fils contendant deuant moy,

Et tout pour la vertu. Lors la forte deesse

En s'approchant de luy ces propos luy adresse.

O fils Arcecius, que i'ayme chèrement

Sur tous mes compagnons, prie deuotement

La deesse aux yeux pers & son pere: puis lance

Tant fort que tu pourras sur l'ennemy ta lance.

Ce dit, elle luy met vne grand' force au bras:
 A lors il fit soudain sa priere à Pallas,
 Puis sa lance ietta. Elle par l'air portee
 Vint tomber iustement sur l'armet d'Epitée.
 Il ne soustint le coup, mais elle penetra,
 Et du fer au trauers dans ses temples entra.
 Il tombe & en tombant fait vn son esfroyable,
 Et sous luy raisonna l'armure espouuantable.
 Lors Ulysse & son fils seruent promptement
 Dessus les ennemis, frappent horriblement,
 Et mettent tout à sang. Ils les mettoient en route
 Et si les eussent tous exterminés sans doute
 Sans la sage Pallas qui soudain les retint,
 Arresta tout ce peuple, & ces propos leur tint.

Laissez ô Ithaquois ceste guerre barbare
 Et que sans sang espandre en fin on vous separe.
 Ainsi cria Pallas, eux pallissent de crainte
 Et d'estonnement grand. sentent leur ame atteinte
 Les armes hors des mains leur volent à la foix
 Et leur tumbent des poings à l'horreur de la voix
 De la grande Deesse. Ils reprennent carrière
 Et pour sauuer leur vie, ils tournent en arriere,
 Regaignans la Cité: sur cest estonnement
 Le vaillant Vlysses s'escrie horriblement,
 Se iette dessus eux, & legerement faulte,
 Comme vn aigle qui prend sa volée, en l'air, haute
 A l'instant Iuppiter son foudre delascha,
 Et Vlysses aux pieds de Pallas trebucha.
 Qui luy dit: cesse Vlysse, & mets fin au carnage,
 Cesse en fin de tuer, ne poursuy dauantage,
 De peur que Iuppiter au tonnerre eslancé
 Ne soit à la parfin contre toy courroucé.

LIVRE XXIII. DE L'ODYSEE.

*A ces mots il fait ferme, & preste obeissance,
Fort ayse & fort contant. Alors la porte-lance
La fille à Iupiter son Egide branslant,
Et de voix & de taille à Mentor ressemblant,
Entre les deux partis a tant fait que iuree
Se vit pour tout iamaïs une paix assuree.*

Fin de l'Odysee d'Homere.

DE LOSME CORONANT.



Extrait du Privilège du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à Abel l'Angelier Libraire iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer ce present liure intitulé *l'Odysee d'Homere*. Et sont faictes tres-expresses defenses à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres de quelle qualité qu'ils soyent d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer en quelque sorte & maniere que ce soit ledit liure, sinon de ceux qu'aura imprimé ledict l'Angelier, & ce iusques au temps & terme de dix ans, à peine de confiscation de tous les liures qui se trouueront imprimez, & d'amende arbitraire, comme plus amplement est declaré ez lettres donnees à Paris le diziesme Decembre, mil six cens & trois.

Signé, PAR LE ROY,

RENOUARD.









